ŒUVRES CHOISIES

DE

DIDEROT

a

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, rue des Saints-Pères, 19

DIDEROT

Reproduction d'après le dessin de J.-B. Greuze
et la gravure d'Augustin de Saint-Aubin.

[illegible]

DIDEROT

[illegible]

[illegible]

ŒUVRES CHOISIES

DE

DIDEROT

« Le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité. »

(*Dernières paroles de Diderot.*)

ÉDITION DU CENTENAIRE

30 juillet 1884

PUBLIÉE PAR LES SOINS DE

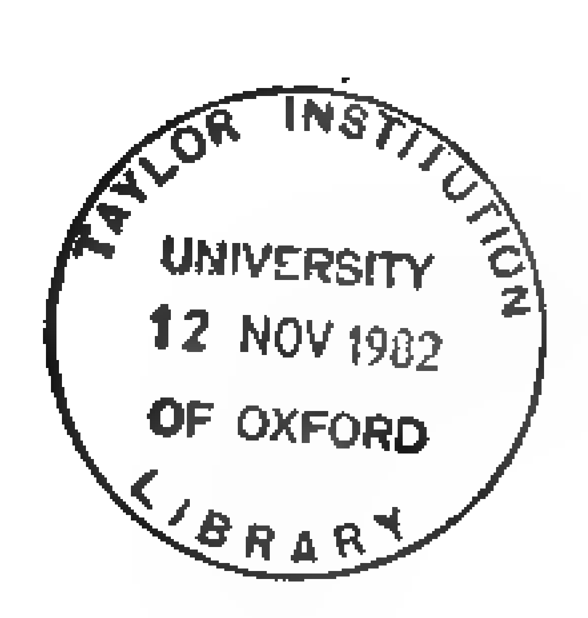
MM. DUTAILLY, GILLET-VITAL, YVES GUYOT
ISSAURAT, DE LANESSAN
ANDRÉ LEFÈVRE, CH. LETOURNEAU
M. TOURNEUX, E. VÉRON

PARIS

C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1884



DIDEROT

Nous aurions volontiers placé en tête de ce recueil les aimables mémoires que la fille de Diderot, Mme de Vandeul, a consacrés à son père. Rien ne fait pénétrer plus avant dans l'intimité d'un penseur que les mille traits d'une biographie anecdotique; et les Sainte-Beuve ont bien raison qui démêlent dans le milieu, dans le tempérament, dans les incidents variés ou monotones les causes, occasions et conséquences des idées et des œuvres. Mais ici notre principal objet n'est point le Diderot du passé, c'est le Diderot de l'avenir, celui qui commence à vivre avec nous. Que sont d'ailleurs, après cent ans révolus, les menus évènements d'une existence? Le lointain les fait rentrer dans les grandes lignes dont ils constituent les éléments imperceptibles. La mort donne aux grands hommes une vie supérieure et durable où leurs facultés et leurs doctrines tiennent plus de place que les vicissitudes de leur vie éphémère; loin d'atténuer leur personnalité, elle l'accentue et la fixe dans une physionomie définitive; elle sculpte leur statue pour la postérité. Sans omettre les détails familiers et les circonstances qui concourent à l'expression par le jeu des lumières et des ombres, nous retiendrons de préférence les traits caractéristiques, ceux dont l'accord et l'enchaînement révèlent la marche et le but, la vaste unité de ce génie divers.

Ses contemporains ont reconnu sa puissance : ils l'avaient éprouvée. Voltaire l'appelle *Pantophile,* l'homme qui s'intéresse à tout; il constate avec admiration que « tout entre dans la sphère d'activité de son génie »... « Diderot, disait-il, un si beau génie, à qui la nature a donné de si grandes ailes! » « Jamais, écrit Grimm (ou Meister) en 1755, génies ne se sont ressemblés comme celui de Bacon et de M. Diderot. La même profondeur, la même étendue, la même abondance d'idées et de vues, la même lumière et la même sublimité d'imagina-

tion, la même pénétration, la même sagacité, et quelquefois la même obscurité pour leurs contemporains respectifs, et surtout pour ceux qui ont la vue faible. » Rousseau disait à Mme d'Épinay : « Diderot est un génie transcendant, comme il n'y en a pas deux dans ce siècle. » Et dans ses *Confessions :* « A la distance de quelques siècles, Diderot paraîtra un homme prodigieux ; on regardera de loin cette tête universelle avec une admiration mêlée d'étonnement, comme nous regardons aujourd'hui la tête des Platon et des Aristote. » Cent ans ont passé et la prédiction est accomplie, — contre toute espérance.

Cette juste intuition de la valeur de l'homme et de la portée de l'œuvre, si claire et si forte chez ses pairs du XVIIIe siècle, s'était obscurcie et comme effacée avec le temps. Elle a, il est vrai, persisté chez Gœthe et chez quelques esprits d'élite. Comte, lorsqu'il ne songeait encore qu'à restaurer la philosophie de l'expérience, a placé Diderot au nombre de ses devanciers immédiats. Les lettrés aussi, sensibles aux qualités brillantes de son style, se sont pris d'enthousiasme, qui pour ses *Salons,* qui pour sa *Correspondance,* qui pour la *Religieuse* ou le *Neveu de Rameau.* Régals de curieux ! Quant à l'opinion moyenne, elle acceptait en somme, avec plus ou moins de réserves, ce jugement grotesque de Barante : « C'est un feu sans aliments, et le talent dont il a donné quelques indices n'a reçu aucune application entière. S'il eût marché dans un sens déterminé, Diderot aurait laissé une réputation durable, et maintenant, au lieu de répéter seulement son nom, on parlerait de ses ouvrages. » Au reste la gent cléricale et routinière avait, non sans raison, frappé d'ostracisme l'audacieux ennemi des dogmes, des billevesées métaphysiques et des pruderies morales. Quand, le 6 août 1844, le conseil municipal de sa ville natale s'avisa de lui voter une statue, cette délibération bientôt oubliée fut prise pour un excès saugrenu du patriotisme local. Diderot n'était pas même un héros de clocher. C'est *pede claudo*, c'est tardive et à peine consciente que la popularité s'est enfin attachée à ce revenant de la gloire.

Pourquoi cette longue éclipse? Pourquoi ce retour de la

renommée? Ce sont là deux phénomènes dont il est facile de déterminer les causes. L'un s'explique en partie par le triomphe prochain des doctrines auxquelles Diderot apporta un si puissant concours. Sur l'autre, nous laisserons volontiers la parole à un ami bien cher, à Louis Asseline, si digne d'être associé à une revanche dont il fut l'un des plus ardents promoteurs. Comme il manque à ce Centenaire qu'il appela de ses vœux! à ce groupe qui, en 1879, par des articles et des conférences [1], répondait à l'appel des libres penseurs langrois! N'est-ce pas lui qui, en 1865, dans une conférence remarquable, restituait le premier dans toute leur ampleur le caractère et le rôle de son maître; qui, en 1868, essayait de reprendre l'œuvre capitale des Encyclopédistes; qui, au moment de sa mort, donnait ses soins à un recueil des *Chefs-d'œuvre* de Diderot [2]? Il avait en lui vraiment l'âme et quelques-unes des qualités du grand initiateur.

C'est l'insuffisance de la publicité qui a maintenu trop longtemps Diderot au second rang, parmi les *astra minora*. On sait combien d'éditions ont popularisé Rousseau et Voltaire et sont venues s'ajouter à celles qu'ils avaient publiées eux-mêmes. A ce point qu'à peine trouverait-on une bibliothèque publique ou privée, si humble soit-elle, qui ne possède tout ou partie de leurs œuvres.

Diderot, au contraire, n'a jamais recueilli ses propres ouvrages, il est même bien loin de les avoir tous imprimés, et nul ne s'en est occupé pour lui. Beaucoup de ses productions, et des meilleures, n'ont circulé qu'en manuscrit; quelques-unes n'ont pas franchi le cercle intime d'une douzaine d'amis. Elles ont reparu lentement, sans éclat, par fragments épars, comme les épaves d'un grand naufrage. Citons : les *Salons*, longtemps enfouis dans la Correspondance de Grimm, et dont quelques-uns n'ont vu le jour que de notre temps; la *Religieuse*, le *Supplément au voyage de Bougainville*, *Jacques le Fataliste*, imprimés en 1796; *Ceci n'est pas un conte*,

1. DIDEROT. *Célébration du 95e anniversaire* : MM. Dutailly, Albert Collignon, S***, de Lanessan, André Lefèvre, Ch. Letourneau, A. Genevay, E. Spuller, Issaurat, Langres, Dessoye, 1879.

2. 4 vol. in-16. JANNET-PICARD (1878-1891).

en 1798; le *Plan d'une université* en 1813; le *Neveu de Rameau*, sous la Restauration; le *Paradoxe sur le comédien*, la *Promenade du sceptique*, le *Rêve de d'Alembert*, en 1830; en 1875 seulement, les *Éléments de physiologie*, la *Réfutation du livre de l'homme*, etc., etc. Quel autre profit pour sa renommée immédiate, si tant d'écrits, piquants et profonds, eussent eu de son vivant autant d'éditions que *Candide*, le *Dîner de Boulainvilliers* ou la *Nouvelle Héloïse?*

Même mauvaise fortune pour les Œuvres complètes. Le premier recueil paru sous ce titre : *Œuvres philosophiques de M****, Amsterdam, Roy, 1772, ne compte pas. Il faut attendre les quinze volumes in-8 publiés par Naigeon en 1798, quatorze ans après la mort de Diderot. L'édition Belin, 1818, sept volumes compacts, est encore peu complète; ce n'est qu'en 1821 que Brière, avec le concours de Walferdin, donne la première édition digne de Diderot, mais devenue assez vite introuvable. Puis cinquante-quatre ans s'écoulent sans qu'on éprouve le besoin d'une réimpression. Enfin 1875 voit paraître le premier volume de cette magnifique et non encore définitive édition, publiée chez les frères Garnier par notre cher et regretté Assézat, et terminée en 1877 par M. Maurice Tourneux. Encore cette monumentale publication, qui contient, en œuvres inédites, près de quatre in-8 sur 20, n'est-elle à la portée que des riches bibliothèques.

La négligence de Diderot à l'égard de ses écrits s'explique et par sa pauvreté relative et par la fougueuse dispersion de son activité. Suivons de la naissance à la mort les phases diverses de sa vie laborieuse et tourmentée. Nous y rencontrerons des circonstances ordinaires sans doute et que bien des hommes ont traversées, dans son temps et dans le nôtre; mais elles n'ont pas fait ressortir souvent un cœur et un caractère si bien doués, une si heureuse humeur, une si large bonté, tant d'amour du vrai, tant de passion du juste, ni tant d'énergie persévérante.

Diderot est né à Langres, en octobre 1713, dans une honorable famille d'artisans; et l'on peut rapporter à ses souvenirs d'enfance l'estime qu'il manifesta toujours pour les métiers et les arts manuels. Son père était coutelier, homme

de travail, d'épargne et de probité scrupuleuse, si connu par la fermeté de ses principes que la confiance de ses compatriotes faisait de lui comme un arbitre et un juge de paix sans robe. Ce père, ayant un frère chanoine, trouvait tout naturel d'assurer au neveu la succession de l'oncle.

Diderot, à neuf ans, entra chez les jésuites qui le tonsurèrent à douze; l'ouaille était marquée, elle était leur bien. Ils allaient l'enlever pour le catéchiser en lieu sûr, lorsque le coutelier éventa le piège et envoya son fils à Paris, au collège d'Harcourt. Les études terminées, les cheveux avaient repoussé; il ne fut plus question de prêtrise. L'église d'ailleurs n'y perdait rien; la famille non plus; Diderot avait un frère; la calotte destinée à l'un coiffa l'autre. Il passa deux ans chez un procureur à étudier le grec, le latin, les mathématiques, la philosophie. Le patron congédia le clerc et le père lui coupa les vivres. Sottise et cruauté dont les pères n'ont pas encore perdu l'habitude! Alors ce furent de longues années de misère et d'expédients qui virent tour à tour Diderot précepteur, professeur au cachet, traducteur, fabricant de sermons; il connut les affres de la faim; un jour qu'il s'était évanoui d'inanition, sauvé par la compassion d'une hôtesse, il jura, « si jamais il possédait quelque chose, de ne refuser de sa vie un indigent ». Loin d'altérer sa bonté naturelle, ses épreuves l'avaient développée, à ce point qu'elles n'entamèrent jamais son respect et son affection filiale; elles n'affaiblirent pas non plus sa passion pour l'étude et son amour de l'indépendance. Précepteur chez un homme riche, il n'y peut tenir plus de trois mois. « Je fais de vos enfants des hommes, dit-il au financier, mais chaque jour je deviens un enfant avec eux. » On offre de doubler les appointements : « Non, l'objet de mes désirs n'est pas de vivre mieux, mais de ne pas mourir. » Et il reprend sa liberté.

Il avait trente ans et n'avait rien produit. Même, chemin faisant, il s'était embarrassé d'une femme, pauvre, honnête, dévote, étroite et aigre, incapable de le comprendre et de le soutenir. Erreur trop fréquente dans la vie des artistes et des écrivains. Le bohème las se sent pris d'un impérieux besoin de repos; il aspire aux douceurs du foyer, à la régu-

larité du régime, les demande à la première venue et s'aperçoit qu'il vient de contracter pour la vie un divorce indissoluble. Quoi d'étonnant s'il fuit ce ménage où nul accord des intelligences n'atténue les âpretés de la vie matérielle, s'il se répand dans le monde, là où on l'apprécie, où on l'encourage, et s'il y rencontre, comme Diderot, des Mme de Puisieux qui l'exploitent, et trop tard des Mlle Voland qui l'enchantent dans un long commerce d'amitié passionnée?

C'est pour procurer à Mme de Puisieux quelque argent que Diderot publia son premier ouvrage (1745), une traduction libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu* par Shaftesbury; puis viennent, en 1746, les *Pensées philosophiques*, condamnées au feu par arrêt du Parlement, plus tard renforcées d'un supplément beaucoup plus hardi; en 1747, la *Promenade du sceptique*, qui ne circula que manuscrite; *De la suffisance de la religion naturelle*; en 1748, des *Mémoires de mathématiques*, en un somptueux volume; les *Bijoux indiscrets*, sacrifice aux goûts licencieux du temps, mais où se font jour déjà de fortes vérités; en 1749 la *Lettre sur les aveugles*, qui marque son premier pas définitif dans la voie expérimentale.

Réaumur opérait de la cataracte un aveugle-né; il avait convoqué Diderot, curieux de constater les effets de la lumière sur un être à qui elle était inconnue. On lève l'appareil; mais aux premiers mots de l'opéré, on comprit qu'il avait déjà vu; il fallut avouer que l'expérience avait eu lieu devant une dame Dupré de Saint-Maur. « Réaumur, dit en sortant le philosophe, avait préféré pour témoins deux beaux yeux sans conséquence que des gens capables de le juger. » Le propos déplut; la dame était dans les bonnes grâces du ministre d'Argenson, et quelques jours après, Diderot couchait à Vincennes. « Vous êtes un insolent, » lui dit le magistrat qui l'interrogeait; « vous resterez ici longtemps. » Il y resta trois mois. A ce minime incident de sa vie se rattache une aventure littéraire de quelque importance. Diderot enfermé donna l'essor au génie de Rousseau; Jean-Jacques, en ce moment-là son plus intime ami, cherchait encore sa voie. C'est à Vincennes, dans une conversation, à propos d'un concours ouvert par l'Académie de Dijon, que Diderot, lui

suggérant son paradoxe contre les lettres et les arts, le lança sur cette fausse piste dont il ne devait jamais dévier. Ce qui devint pour l'un idée fixe ne pouvait être pour l'autre qu'une boutade et un jeu d'esprit. En effet, bien que Diderot ait repris cette thèse, non sans complaisance, et avec quel éclat! dans le *Supplément à Bougainville*, nul plus que lui ne comprenait et n'a préconisé la civilisation, le progrès par la science.

Depuis 1741, il préparait la grande entreprise de sa vie et du siècle, le tableau des connaissances humaines, l'*Encyclopédie*. Le privilège, obtenu en 1745, avait été scellé en 1746. L'emprisonnement à Vincennes retarda l'impression du premier volume, qui parut enfin en 1751. Diderot avait trente-huit ans; il avait commencé à vingt-huit les travaux préliminaires, et en 1772, quand le prodigieux monument fut achevé, il en avait cinquante-neuf. Il n'avait pas plié sous ce labeur écrasant, — nous en dirons tout à l'heure les soucis et les angoisses; — sa plume infatigable n'avait pas rencontré une idée sans la noter au passage, sans la marquer d'un trait décisif. C'est, en 1751, un *Essai sur le beau*, la *Lettre sur les sourds-muets* où Condillac a puisé; c'est, en 1754, une de ses œuvres de génie, les *Pensées sur l'interprétation de la nature;* en 1757, le *Fils naturel* suivi, en 1758, du *Père de famille* (joué en 1761), deux pièces imparfaites sans doute, mais d'où date le drame moderne. En 1759 commence, dans la *Correspondance de Grimm*, la série des *Salons* (1759, 1761, 63, 65, 67, 69, 71, 72, et 81), qui inaugura la critique d'art.

L'année 1760 voit naître encore une œuvre capitale, vraie et terrible histoire, *la Religieuse*. A 1761 appartiennent le fougueux *Éloge de Richardson* et le fin morceau sur *Térence;* à 1763, l'*Introduction aux grands principes*, à 1767 la *Lettre sur le commerce de la librairie;* à 1769 le fameux dialogue, le *Rêve de d'Alembert;* à 1770, les *Deux Amis de Bourbonne*, les *Éleuthéromanes* (poésie); à 1772, les *Regrets sur ma vieille robe de chambre*, le *Supplément au voyage de Bougainville*, *Ceci n'est pas un conte;* à 1773, *Jacques le Fataliste*, si admiré de Gœthe; le *Paradoxe sur le comédien*, revu en 1778; le *Neveu de Rameau*, ébauché en 1762, satire étincelante; à 1775-76,

les *Principes de la politique des souverains*, d'abord écrits en marge d'un Tacite; le *Plan d'une Université pour la Russie*, tracé à la prière de Catherine II; l'*Entretien avec la maréchale*; enfin à 1778-82, l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, pour servir de préface à la traduction de Sénèque par Naigeon. Et parmi tout cela, la *Correspondance* avec Falconet, avec Mlle Voland, etc., si animée, si abondante en pensées, en effusions éloquentes qui peignent l'homme, en anecdotes et récits qui peignent le siècle.

Longue énumération, quoique incomplète, mais combien suggestive! quelle variété d'aptitudes, quelle inépuisable vie! Y eut-il jamais nature plus riche, plus expansive, plus bouillonnante de large verve et de passion intelligente, compréhension d'une plus prodigieuse étendue? Il portait en lui un foyer inextinguible d'où jaillissaient dans toutes les directions, non sans fumées et sans scories, d'étonnantes lumières. Son style, parfois déclamatoire, tantôt pressé et concis, tantôt épandu en larges périodes, personnel, varié, vivant, présente la fidèle image de son cerveau en travail, l'intime fusion de qualités qui s'excluent souvent, l'éloquence et la plénitude, l'enthousiasme et la profondeur. On reproche à Diderot la dispersion de ses forces, le nombre et la brièveté de ses écrits, comme si Platon et Cicéron et Voltaire, ne devaient pas leur renommée à des dialogues, à des discours, à des traités qui tiennent en peu de pages. Bien plutôt devait-on s'étonner que le mouvement perpétuel de sa vie et de sa pensée lui eût laissé le temps de composer la Religieuse, le Neveu de Rameau, Jacques, Claude et Néron. Sans cesse en alerte, bien que l'amour de sa fille le ramenât souvent au foyer, sa curiosité insatiable et sa cordiale sociabilité l'entraînaient çà et là, dans les ateliers où il s'initiait à tous les secrets des arts plastiques ou industriels, au restaurant du « Panier fleuri » où il rencontrait l'abbé de Bernis, Condillac et Mably, Rousseau surtout, qui, dans sa manie hargneuse, devait plus tard renier une si ancienne et si intime amitié; enfin dans les maisons où on l'aimait, chez d'Holbach, chez Mmes d'Épinay, Geoffrin, avec son ami Grimm, chez Mlle de l'Espinasse avec son ami d'Alembert.

Partout et en toutes choses il portait cette ardeur, cet air « vif, ardent et fou » qu'il a si bien peint lui-même : « J'avais en une journée cent physionomies..., j'étais serein, triste, rêveur, tendre, violent, passionné, enthousiaste. J'avais un grand front, des yeux vifs, d'assez grands traits, la tête tout à fait d'un ancien orateur. » Et il se demande naïvement « pourquoi, avec un caractère doux et facile, de l'indulgence, de la gaîté et des connaissances », il était *si peu fait pour la société*. « J'y suis, dit-il, silencieux ou indiscret... Je sais tout dire, excepté bonjour. J'en serai toute ma vie à l'*a,b,c* de tous ces propos que l'on porte de maison en maison, et que l'on entend dans tous les quartiers à la même heure. » Mais, la glace rompue, il s'abandonne; il parle des heures entières. Il croit en tout ce qu'il dit. Il s'anime; ses mains pressent les genoux de l'interlocuteur; il l'enlace, il l'embrasse. « Quelque nonchalance qu'il eût d'ailleurs dans son maintien, il y avait naturellement dans le port de sa tête et surtout lorsqu'il parlait avec action, beaucoup de noblesse, d'énergie et de dignité. Il semblait que l'enthousiasme fût devenu la manière d'être la plus naturelle de son âme, de sa voix, de tous ses traits... » De sa bouche coulent les vérités et les paradoxes, les anecdotes licencieuses, les récits moraux, les satires sanglantes, les expressions les plus triviales ou les plus sublimes, sans qu'il y prenne garde. Il est irrésistible.

C'était par une effusion naturelle que Diderot prodiguait à tous ses conseils et sa science. « On ne me vole pas ma vie, s'écriait-il, je la donne... Un plaisir qui n'est que pour moi me touche faiblement. C'est pour moi et pour mes amis que je lis, que je réfléchis, que j'écris, que je médite, que j'entends, que je regarde, que je sens. Dans leur absence, ma dévotion rapporte tout à eux. Je songe sans cesse à leur bonheur. Une belle ligne me frappe-t-elle, ils la sauront. Ai-je rencontré un beau trait, je me promets de leur en faire part... Je leur ai consacré l'usage de tous mes sens, et c'est peut-être la raison pour laquelle tout s'exagère, tout s'enrichit un peu dans mon imagination et dans mon discours; ils m'en font quelquefois un reproche, les ingrats!... Des ingrats! puissé-je en faire cent par jour! » Mais ils viennent à lui

comme à une source toujours ruisselante, comme à un *puits d'idées*, disait Grimm. Ils ne le trouvaient jamais en défaut; tous, ils redescendaient de ce cinquième de la rue Taranne, emportant quelque bribe de l'inépuisable trésor. Faut-il à Grimm, pour amuser ses augustes correspondants d'Allemagne, une page vive, éblouissante, profonde? L'ami Diderot est là. Faut-il, pour réchauffer les froides emphases de l'abbé Raynal, quelque chapitre vivant et hardi? L'ami Diderot va le fournir, et séance tenante. Il corrige les épreuves de d'Holbach, il refait les dialogues sur les blés de ce spirituel abbé Galiani. Voltaire le consulte sur ses tragédies. Il fait des prospectus pour les inventeurs, des comptes rendus pour les écrivains, des pétitions pour les malheureux. Et les importuns, avec quelle complaisance, et parfois quelle malicieuse bonhomie il les aide ou les conseille!

La belle humeur, la chaleur communicative qui prêtaient tant de séductions au caractère de Diderot n'ont pas peu contribué à l'empire qu'il exerça sur les esprits les plus divers. Elles furent, peut-on dire, une part de son génie. La variété de ses aptitudes, la largeur de son intelligence auraient fait de lui en tout temps un homme remarquable. Mais c'est l'attrait de ses qualités morales qui lui assura le concours des savants et des philosophes, des artistes et des industriels, qui lui rallia tous les ouvriers de l'œuvre commune, l'*Encyclopédie*. Lui seul était capable de cette colossale entreprise. Il s'agissait d'inventorier toute la connaissance humaine, d'organiser, à l'encontre de tous les préjugés, l'armée de la science. D'un côté les dogmes, les servitudes sociales et politiques, les intérêts officiels, toute la nuit. De l'autre la libre recherche, la juste conception de l'homme et du monde, toute la lumière; mais lumière éparse, incertaine, timorée, qu'il fallait concentrer pour lui donner conscience d'elle-même. Diderot a fait cela. Il l'a voulu et accompli. Oppositions sourdes, défections, falsifications, interdits, procès, menaces de la loi et du pouvoir, il a tout bravé et tout vaincu. C'est tout un poème, une épopée, que l'histoire de l'*Encyclopédie*; elle dévoile chez Diderot une persistance de volonté, une ténacité de patience et de lutte, une fécondité

de ressources, qui tiennent du prodige et touchent à l'héroïsme. Pendant vingt ans qu'il se dévoua à cette œuvre, il n'eut pas un jour de repos et de sécurité. Contre cet homme, toutes les réactions s'ameutent; elles sentent en lui le moteur universel et infatigable, le chef qui établit le concert dans les efforts, l'unité dans les mouvements. Fréron, dans une pièce allégorique de l'*Année littéraire*, le représente, sous le nom du redoutable Dortidius, comme le généralissime qui mène l'assaut. Palissot, tout nettement, dans son inepte comédie des *Philosophes*, fait de Dortidius un filou et un escroc. Aménités familières aux polémiques des amis du passé. Mais Diderot est en butte à des inimitiés plus sérieuses.

C'était un heureux temps pour les lettres que le bon vieux temps. « De tous côtés, dit M. Georges Renard, des pièges attendent l'imprudent qui a l'audace de penser. » L'écrivain est « voué aux violences capricieuses d'un despotisme intermittent. Il n'est pas un livre considérable qui se dérobe aux arrêts de la Sorbonne ou de la Censure officielle ».

L'*Encyclopédie* est supprimée en 1752, après le second volume. Réautorisée en 1753, elle poursuit assez paisiblement sa carrière jusqu'en 1757. Mais une crise de trois années aboutit, le 8 mars 1759, au coup terrible de la révocation du privilège.

D'Alembert se retire, non sans quelque lâcheté. Diderot reste, invincible, suffisant à tout. « Je me porte à merveille, écrit-il alors, quoique je fasse tout ce qu'il faut pour venir à bout de ma santé; je me couche tard, je me lève matin, je travaille comme si je n'avais rien fait de ma vie, que je n'eusse que vingt-cinq ans et la dot de ma fille à gagner. Je ne sais rien prendre modérément, ni la peine ni le plaisir, et si je me laisse appeler *philosophe* sans rougir, c'est un sobriquet qu'ils m'ont donné, et qui me restera. »

Une seule fois peut-être l'athlète se laissa aller au découragement, plutôt à la colère, à une noble fureur; mais cette fois (12 nov. 1764), c'est qu'on attente à ce qui lui est plus cher que la vie, à sa pensée. Non content des atténuations qu'imposait aux encyclopédistes une prudence absolument

nécessaire, le libraire Le Breton avait en secret, après le bon à tirer, fait modifier les épreuves. Grâce sans doute à ce procédé déloyal, dix volumes avaient pu paraître. Diderot se sent envahi par une douleur indignée ; elle éclata avec une foudroyante éloquence dans la lettre qu'il adressa à ce misérable Le Breton : « Vous m'avez lâchement trompé deux ans de suite ; vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents et leurs veilles, gratuitement, par amour du bien et de la vérité... Mais songez bien à ce que je vous prédis... Amis, ennemis, associés, élèveront la voix contre vous... Alors on apprendra une atrocité dont il n'y a pas d'exemple depuis l'origine de la librairie. En effet, a-t-on jamais ouï parler de dix volumes in-folio clandestinement mutilés, tronqués, hachés, déshonorés par un imprimeur !... Ce qu'on a recherché et ce qu'on recherchera dans l'*Encyclopédie*, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques-uns de vos travailleurs ; vous l'avez châtrée, dépecée, mise en lambeaux sans jugement, sans ménagement et sans goût : vous nous avez rendus insipides et plats. Voilà donc ce qui résulte de vingt-cinq ans de travaux, de peines, de dépenses, de dangers, de mortifications de toute espèce ! Un inepte, un ostrogoth détruit tout en un moment... Il se trouve à la fin que le plus grand dommage que nous ayons souffert, que le mépris, la honte, le discrédit, la ruine, la risée, nous viennent du principal propriétaire de la chose ! Quand on est sans énergie, sans vertu, sans courage, il faut se rendre justice et laisser à d'autres les entreprises périlleuses... Je suis blessé pour jusqu'au tombeau. »

Sa bile déchargée, il retourne à sa tâche et, d'un coup, en 1765, il publie les dix derniers volumes de texte et les cinq premiers de planches. De 1765 à 1772 paraîtront les six derniers volumes de planches ; alors seulement sera achevée l'œuvre qui aura rapporté aux éditeurs plus de deux millions, à Diderot mille francs de rente, — la Bible du XVIIIe siècle et l'évangile de la Révolution, compendium des conquêtes péniblement réalisées, point de départ des conquêtes futures, désormais plus faciles et plus rapides, — un de ces jalons

immortels, de combien dépassés aujourd'hui! mais qui demeurent sur la route et mesurent les distances parcourues.

Il semblerait que la publication totale du texte eût dû être suivie d'une accalmie relative. Le sceau était posé désormais. Il n'était plus temps de le briser. Mais si l'édifice, presque achevé, s'élevait, indestructible déjà, les ouvriers ne furent pas à l'abri des fureurs et des anathèmes.

Un jour, Malesherbes prévient Diderot que, le lendemain, il donnera ordre à sa police d'enlever ses cartons et ses papiers. « Où les mettre, s'écrie Diderot, et où trouver en vingt-quatre heures des gens qui veuillent s'en charger? — Envoyez-les chez moi, » dit Malesherbes. Et les papiers furent sauvés par celui qui en ordonnait la saisie. Le procès, d'ailleurs, s'instruisit; et l'on entendit, à cette occasion même, le conseiller Denis Pasquier déclarer en plein parlement « qu'on avait assez brûlé les livres et qu'il était temps de brûler les philosophes ». Ce n'était pas là une hyperbole sans conséquence. On était en 1766, dans cette honteuse année où les parlementaires, « veaux à nature de tigre » comme les appelle Voltaire, brûlèrent le jeune de La Barre, à dix-huit ans, pour une chanson. La panique était universelle. Du fond de son asile, Voltaire conjure Diderot de fuir jusqu'en Russie, et Diderot lui répond : « Je sais bien que. . . . .[1] »

C'est seulement la tempête passée et l'œuvre conduite au port, que le pilote magnanime se décida à un voyage dicté ou au moins indiqué par la reconnaissance. Rien de plus singulier, au premier abord, qu'une liaison entre un Diderot et une Catherine II, entre l'honnête et fier fils de l'artisan et la meurtrière couronnée, entre l'autocrate absolue et l'émancipateur des esprits. Ce n'est, parmi tant d'aventures semblables qui accusent à la fois et la faiblesse du patriotisme dans les pays de privilège et l'état précaire où l'ancien régime réduisait la littérature et la pensée, ce n'est qu'un épisode des plus simples, et le plus honorable de tous : il vaut d'être conté.

En 1763, Diderot, pour faire une dot à sa fille, une dot

1. Voir la réponse de Diderot, p. 657.

bien modeste, se résignait à vendre sa bibliothèque. Catherine II l'achète, la paye quinze mille francs et la laisse à Diderot, avec mille francs par an pour en être le bibliothécaire. Tout n'était pas générosité dans cette libérale fantaisie. L'impératrice, qui pensait en français et parlait notre langue mieux peut-être que Frédéric II, voyait dans la France le théâtre où se consacrent les renommées. Obliger des hommes tels que Diderot, c'était tout profit pour elle; elle s'assurait en France des clients et des défenseurs. Ajoutez le malin plaisir d'humilier à peu de frais un gouvernement qui ne savait ni ne voulait honorer un mérite suspect et redouté. La puissance des souverains étrangers était à l'abri du rire de Voltaire et de l'éloquence de Diderot; ce n'était pas chez eux que l'ironie et la science ébranlaient le trône et l'autel. Ils pouvaient sans danger faire preuve de goût et séduire le génie.

Cependant l'heureux bibliothécaire ne réclamait pas la pension qu'on oubliait de lui payer. L'ambassadeur russe lui ayant un jour demandé s'il touchait son traitement, il répondit qu'il n'y pensait pas, trop heureux que l'impératrice eût bien voulu lui acheter sa boutique et lui laisser ses outils. Quelque temps après il recevait cinquante mille francs. Le moyen de résister à une si galante *avance*, et à des invitations flatteuses. Une fois libre de son grand souci, le philosophe part pour la Russie; et durant quinze mois, dans ce château de l'Ermitage qui devait après sa mort recueillir ses livres et une grande partie de ses manuscrits, il vit dans l'intimité de l'impératrice, gardant son franc parler comme à Procope ou chez d'Holbach, si à l'aise en ses propos que Catherine mettait joyeusement une table entre eux pour éviter les entraînements de son éloquence démonstrative. Il ne craignait point de montrer devant cette despote intelligente son amour pour la liberté et d'attaquer vigoureusement la tyrannie. « Allez toujours, » disait la princesse, « entre hommes tout est permis. » Quand il eut rédigé, à sa prière, un curieux plan d'Université, il revint, tel qu'il était parti, ou à peu près, sans avoir un seul jour compromis sa dignité d'homme du peuple et d'homme de lettres, intact

d'esprit, sinon de corps. La Russie lui prit plus qu'elle ne lui avait donné. Il y laissa sa santé.

Sans doute, après son retour, il continue de travailler, à *Jacques*, à la *Religieuse*, à *l'Essai sur Claude et Néron;* mais il sent les progrès continus d'une destruction qui échappait à ses amis. Il disait que sa tête était usée, qu'il n'avait plus d'idées; il était toujours las. Dans l'été de 1784, il alla s'établir dans un appartement que Catherine, sur la demande de Grimm, lui avait fait préparer rue Richelieu. Lui qui avait toujours demeuré dans un taudis ne se reconnaissait plus dans « ce palais ». La mort y était entrée avec lui, dit M. Dutailly. Le 29 juillet, comme on apportait un lit que les ouvriers avaient peine à dresser : « Mes amis, leur dit-il avec calme, vous prenez bien du mal pour un meuble qui ne servira pas quatre jours. » Le lendemain, il se leva et se mit à table gaiement, mangea même un peu, toussa et se tut; il était mort. Les derniers mots qu'il ait prononcés valent plus d'un de ces volumes où l'on arrange la fin des grands hommes. Les voici : « Le premier pas vers la philosophie, c'est l'incrédulité. » Formule autrement nette et féconde que le doute cartésien; elle ne résume pas seulement l'esprit d'un siècle; elle pose, pour tous les temps, la condition même du savoir.

Car nous ne parlons pas d'une incrédulité restreinte aux dogmes et aux fables de quelque religion positive. Celle-là va de soi; en dépit, peut-être même en raison de leur éducation cléricale, elle n'a manqué ni à Voltaire ni à Montesquieu, ni à Diderot. Il ne faut pas en faire fi : elle avait ses dangers. Mais il s'agit ici d'une incrédulité plus large, et par où l'esprit échappe aux redites séculaires et héréditaires : spiritualité de l'âme immortelle, religion naturelle, morale universelle; l'incrédulité qui élimine tous les résidus métaphysiques accommodés au sens commun. Elle ne s'acquiert pas tout d'un coup. Diderot y a tendu longtemps; il y est arrivé tard.

De là vient qu'on le présente volontiers comme un irrégulier de la philosophie, qui a flotté entre les doctrines et ne s'est prononcé que par boutades, quitte à se démentir le

lendemain. Un pareil préjugé ne peut tenir contre la presque définitive édition Garnier. En adoptant l'ordre chronologique dans l'ordre des matières, Jules Assézat, l'architecte de ce beau monument, a réussi à indiquer, d'une manière précise et frappante, la marche et le progrès d'un puissant esprit dans toutes les directions de la connaissance. Diderot, parmi les plus libres génies de son temps, est l'un des plus libres, et aussi des plus persévérants : il a été jusqu'au bout de sa pensée. Passant du doute à la critique des religions, du scepticisme à la religion naturelle, de la logique à l'observation, il s'est avancé jusqu'à l'intuition de la zoologie et de la physiologie modernes, jusqu'à l'émancipation totale. Qu'on ne nous parle plus d'incohérence et d'inconstance; tout se tient désormais, tout s'enchaîne dans l'évolution philosophique de Diderot; mais il n'en faut rien détacher, ni le point de départ, ni le point d'arrivée.

Il tâtonne dans l'*Essai sur le mérite et la vertu*, 1744. Ce traité, librement traduit de l'Écossais Shaftesbury, n'est ni meilleur ni pire que tant d'autres dissertations morales. Pourquoi Diderot s'en est-il occupé? Laissant de côté le besoin d'argent et l'occasion, il est facile de voir la raison de son choix. Shaftesbury essaye de séparer de la religion la morale et la justice. Cette thèse utile, mais innocente, est soutenue au nom d'un certain *théisme* optimiste, qu'il faut, paraît-il, soigneusement distinguer du simple déisme. Définissons ces nuances, rien que pour obliger nos contemporains, si par hasard ils les goûtaient. Le théisme consiste à croire que tout a été fait « *pour le mieux* par une intelligence essentiellement bonne ». Le déisme professe seulement que l'univers est un édifice et, comme tel, implique un architecte. Ce sont deux mots vides de sens, parce qu'une croyance ne change rien à la réalité des choses, bonnes ou mauvaises, et n'ajoute rien au fait de l'existence du monde. C'est ce dont Diderot eut quelque peine à se convaincre.

Dans les *Pensées philosophiques*, 1746, renforcées en 1770 par l'addition de notes plus concises et plus hardies, on retrouve, sinon le théiste, au moins le déiste argumentant contre l'athéisme. Son Dieu, d'ailleurs, n'est pas gênant :

c'est le Dieu de Montaigne, de Rabelais et de Bayle, un être de raison, le fantôme des causes finales. La *Promenade du sceptique*, 1747, nous conduit dans trois allées, des épines, des marronniers et des fleurs; parmi les dévots, les lettrés et les mondains. La route fleurie est le commun rendez-vous où se glissent les hypocrites de la voie épineuse et où se délassent les philosophes. La plus amusante invention est celle du bandeau et de la robe blanche : pour atteindre au ciel, il faut avoir gardé son bandeau sur les yeux et sa robe sans tache. Heureusement il y a sur le chemin bien des coins où l'on peut lever le voile et bien des détacheurs de robes, sans compter les manières de la trousser. Voltaire n'a pas démonté les mystères chrétiens et démoli les Écritures avec une plus sûre et plus précise ironie.

Mais Diderot ne s'attarda point au persiflage. Dès 1748, il a trouvé sa voie; et sa détermination est si bien prise qu'elle se fait jour en pleins *Bijoux indiscrets;* il faut citer ce passage décisif :

« J'aperçus, dans le vague de l'espace, un édifice suspendu comme par enchantement... Il ne portait sur rien. Je parvins au pied d'une tribune à laquelle une grande toile d'araignée servait de dais... Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupait. C'était un vieillard à longue barbe... Il trempait dans une coupe, pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portait à sa bouche, et soufflait des bulles à une foule de spectateurs qui travaillaient à les porter jusqu'aux nues... J'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait à pas lents mais assurés..., ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'un pendule la chute des corps, constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air et, le prisme à la main, décomposer la lumière. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme.... il secouait de la main droite une flambeau... — Quelle est, *demandai-je à Platon,* cette figure gigantesque qui vient à nous? — Reconnaissez l'*Expérience*, me répondit-

il; c'est elle-même... Fuyons... fuyons; cet édifice n'a plus qu'un moment à durer. — Le colosse arrive, frappe le portique : il s'écroule avec un bruit effroyable, et je me réveille. » Ainsi tomba ce « portique des hypothèses », palais de « cette maudite metaphysique qui fait tant de fous ».

Le déisme et la religion naturelle sont encore parfois rappelés dans la *Lettre aux aveugles à l'usage de ceux qui voient* (1749); mais ils n'ont que peu d'avantages à tirer des discours de l'aveugle Saunderson mourant : « Si la nature nous offre un nœud difficile à délier, laissons-le pour ce qu'il est, et n'employons pas à le couper la main d'un être qui devient ensuite pour nous un nouveau nœud plus indissoluble que le premier... Demandez à un Indien pourquoi le monde reste suspendu dans les airs, il vous répondra qu'il est porté sur le dos d'un éléphant; et l'éléphant, sur quoi l'appuiera-t-il? sur une tortue; et la tortue, qui la soutiendra?... Cet Indien vous fait pitié. » Puis Saunderson, avec Lucrèce et avant Darwin, présente la théorie de la concurrence vitale. C'est là un premier pas bien marqué vers la méthode qui demande aux choses elles-mêmes le secret de leur genèse et de leurs transformations. En passant, Diderot propose la fameuse hypothèse de la statue successivement animée par des sens qui lui permettent de penser.

C'est dans l'*Interprétation de la Nature*, dans les *Principes sur la matière et le mouvement*, dans la *Réception d'un philosophe*, surtout dans le *Rêve de d'Alembert* qu'il faut chercher ces vues de génie par où Diderot est notre contemporain.

Diderot a le premier annoncé que le règne des mathématiques, des spéculations sur l'abstrait, allait faire place à l'étude et à l'observation du concret, au règne des sciences naturelles; et encore que la philosophie rationnelle devait disparaître devant la philosophie expérimentale. Il ne bannit pas l'hypothèse, bien loin de là, quand elle jette un pont entre deux faits observés; c'est par la hardiesse de ses intuitions qu'il a souvent atteint aux conclusions des physiologistes et des géologues modernes; qu'il a deviné et exposé la *corrélation des forces physiques*; qu'il a pénétré à fond dans la constitution des organismes vivants, agrégats de particules

animées, dont la juxtaposition subordonne à la vie centrale l'activité individuelle; que, devançant Lamarck et Darwin, il a entrevu l'évolution, la succession des formes, et, avant Ch. Lyell, l'action lente du temps. On peut dire que tous les résultats acquis, ou infiniment probables, de la science sont en germe dans Diderot. Mais ce qu'il faut admirer au moins autant que son ardeur à découvrir les vérités, c'est son ardeur à les propager. Tandis que Jean-Jacques, par aberration d'esprit, maudit la science et l'art au nom de la nature; tandis que d'Alembert, par prudence égoïste, incline, comme Fontenelle, à fermer sa main pleine de certitudes; et que Voltaire, par habitude, se hâte de prendre sur le vif le ridicule des novateurs; Diderot salue à haute voix toute théorie nouvelle, dès qu'elle prend son point de départ dans l'expérience; il veut répandre la science et la philosophie jusque dans les-bas fonds de l'intelligence. Et pourquoi? Parce qu'il est plein d'une foi profonde dans la solidarité humaine. Là encore il se distingue nettement de ses contemporains et peut être revendiqué pour un des nôtres; on ne s'était guère occupé jusque-là que de morale individuelle; Diderot avant tout s'inquiète de morale sociale. Il appelle tous les déshérités aux bienfaits de la science. Il réhabilite le travail manuel, indique le rôle social de l'industrie, et, dans ses admirables articles sur les arts et métiers, il élève un vrai monument en l'honneur de ces classes ouvrières, agentes obscures et jusque-là dédaignées du bien-être et de la civilisation. Par une déduction logique et aussi par l'entraînement d'un goût qu'il partage avec la plupart des gens de son siècle, il se préoccupe de la condition sociale des femmes. « Dans presque toutes les contrées, dit-il, la cruauté des lois civiles s'est réunie contre la femme à la cruauté de la nature. Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte de vexations que, chez les peuples policés, l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. »

On trouvera, dans ce recueil, nombre de morceaux qui révèleront certaines grandes vues de Diderot sur l'éducation, et un très vif sentiment des imminentes réformes politiques et des aspirations du peuple vers l'égalité : « Peuples,

s'écrie-t-il, ne permettez pas à vos prétendus maîtres de faire même le bien contre votre volonté générale[1] » Quant à lui, nul doute que, des trois termes de la belle devise révolutionnaire : Liberté, Égalité, Fraternité, il n'eût avant tout réclamé le dernier comme l'objet de son culte et le mobile de ses actions. Peu d'hommes ont porté à l'humanité un plus intense amour. C'est pourquoi, tandis que ses compagnons de lutte se donnent tout entiers à la destruction du passé, lui, tout en se signalant par les coups les plus décisifs, tourne les yeux vers l'avenir; il pressent et s'efforce de préparer les matériaux de l'édifice qui remplacera les temples et les palais renversés. Et c'est par sa prévision, son intuition, vraiment merveilleuse par endroits, des idées, des besoins qui ne se sont fait jour que dans notre siècle, que Diderot, autant que Voltaire et bien plus que Rousseau, est digne de vivre à jamais dans la postérité reconnaissante.

Nous n'avons pu, dans ce choix forcément très restreint, aborder toutes les faces de ce vaste génie. Du moins avons-nous conscience de ne l'avoir ni trahi ni dénaturé. En montrant en lui le précurseur de la physiologie et du transformisme, le grand amoureux de la vie dans la nature et dans l'art, l'apôtre enthousiaste de la philosophie expérimentale, nous pensons avoir marqué les traits caractéristiques, ceux qui donnent aux immortels leur physionomie, et dont quelques-uns revivent, saisis par un pénétrant coup d'œil, exprimés par une main souverainement habile, dans le buste de Houdon.

DIDEROT

ŒUVRES CHOISIES

ÉDITION DU CENTENAIRE

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

I. — Les doutes, en matière de religion, loin d'être des actes d'impiété, doivent être regardés comme de bonnes œuvres, lorsqu'ils sont d'un homme qui reconnaît humblement son ignorance, et qu'ils naissent de la crainte de déplaire à Dieu par l'abus de la raison.

II. — Admettre quelque conformité entre la raison de l'homme et la raison éternelle, qui est Dieu, et prétendre que Dieu exige le sacrifice de la raison humaine, c'est établir qu'il veut et ne veut pas tout à la fois.

III. — Lorsque Dieu, de qui nous tenons la raison, en exige le sacrifice, c'est un faiseur de tours de gibecière qui escamote ce qu'il a donné.

IV. — Si je renonce à ma raison, je n'ai plus de guide : il faut que j'adopte en aveugle un principe secondaire, et que je suppose ce qui est en question.

V. — Si la raison est un don du ciel, et que l'on en puisse dire autant de la foi, le ciel nous a fait deux présents incompatibles et contradictoires.

VI. — Pour lever cette difficulté, il faut dire que la foi est un principe chimérique, et qui n'existe point dans la nature.

VII. — Pascal, Nicole et autres ont dit : « Qu'un Dieu

punisse de peines éternelles la faute d'un père coupable sur tous ses enfants innocents, c'est une proposition supérieure et non contraire à la raison. » Mais qu'est-ce donc qu'une proposition contraire à la raison, si celle qui énonce évidemment un blasphème ne l'est pas?

VIII. — Égaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière pour me conduire. Survient un inconnu qui me dit : *Mon ami, souffle ta bougie pour mieux trouver ton chemin.* Cet inconnu est un théologien.

IX. — Si ma raison vient d'en haut, c'est la voix du ciel qui me parle par elle; il faut que je l'écoute.

X. — Le mérite et le démérite ne peuvent s'appliquer à l'usage de la raison, parce que toute la bonne volonté du monde ne peut servir à un aveugle pour discerner des couleurs. Je suis forcé d'apercevoir l'évidence où elle est, et le défaut d'évidence où l'évidence n'est pas, à moins que je ne sois un imbécile; or l'imbécillité est un malheur et non pas un vice.

XI. — L'auteur de la nature, qui ne me récompensera pas pour avoir été un homme d'esprit, ne me damnera pas pour avoir été un sot.

XII. — Et il ne te damnera pas même pour avoir été un méchant. Quoi donc! n'as-tu pas déjà été assez malheureux d'avoir été méchant?

XIII. — Toute action vertueuse est accompagnée de satisfaction intérieure; toute action criminelle, de remords; or l'esprit avoue, sans honte et sans remords, sa répugnance pour telles et telles propositions; il n'y a donc ni vertu ni crime, soit à les croire, soit à les rejeter.

XIV. — S'il faut encore une grâce pour bien faire, à quoi a servi la mort de Jésus-Christ?

XV. — S'il y a cent mille damnés pour un sauvé, le diable a toujours l'avantage, sans avoir abandonné son fils à la mort.

XVI. — Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas de ses pommes, et fort peu de ses enfants.

XVII. — Otez la crainte de l'enfer à un chrétien, et vous lui ôterez sa croyance.

XVIII. — Une religion vraie, intéressant tous les hommes dans tous les temps et dans tous les lieux, a dû être éternelle, universelle et évidente; aucune n'a ces trois caractères. Toutes sont donc trois fois démontrées fausses.

XIX. — Les faits dont quelques hommes seulement peuvent être témoins sont insuffisants pour démontrer une religion qui doit être également crue par tout le monde.

XX. — Les faits dont on appuie les religions sont anciens et merveilleux, c'est-à-dire les plus suspects qu'il est possible pour prouver la chose la plus incroyable.

XXI. — Prouver l'Évangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature.

XXII. — Mais que Dieu fera-t-il à ceux qui n'ont pas entendu parler de son fils? Punira-t-il des sourds de n'avoir pas entendu?

XXIII. — Que fera-t-il à ceux qui, ayant entendu parler de sa religion, n'ont pu la concevoir? Punira-t-il des pygmées de n'avoir pas su marcher à pas de géant?

XXIV. — Pourquoi les miracles de Jésus-Christ sont-ils vrais, et ceux d'Esculape, d'Apollonius de Tyane et de Mahomet sont-ils faux?

XXV. — Mais tous les Juifs qui étaient à Jérusalem ont apparemment été convertis à la vue des miracles

de Jésus-Christ? Aucunement. Loin de croire en lui, ils l'ont crucifié. Il faut convenir que ces Juifs sont des hommes comme il n'y en a point; partout on a vu les peuples entraînés par un seul faux miracle, et Jésus-Christ n'a pu rien faire du peuple juif avec une infinité de miracles vrais.

XXVI. — C'est ce miracle-là d'incrédulité des Juifs qu'il faut faire valoir, et non celui de sa résurrection.

XXVII. — Il est aussi sûr que deux et deux font quatre, que César a existé; il est aussi sûr que Jésus-Christ a existé que César. Donc il est aussi sûr que Jésus-Christ est ressuscité, que lui ou César a existé. Quelle logique! L'existence de Jésus-Christ et de César n'est pas un miracle.

XXVIII. — On lit dans la *Vie de M. de Turenne* que le feu ayant pris dans une maison, la présence du Saint-Sacrement arrêta subitement l'incendie. D'accord. Mais on lit aussi dans l'histoire qu'un moine ayant empoisonné une hostie consacrée, un empereur d'Allemagne ne l'eut pas plus tôt avalée qu'il en mourut.

XXIX. — Il y avait là autre chose que les apparences du pain et du vin, ou il faut dire que le poison s'était incorporé au corps et au sang de Jésus-Christ.

XXX. — Ce corps se moisit, ce sang s'aigrit. Ce Dieu est dévoré par les mites sur son autel. Peuple aveugle, Égyptien imbécile, ouvre donc les yeux!

XXXI. — La religion de Jésus-Christ, annoncée par des ignorants, a fait les premiers chrétiens. La même religion, prêchée par des savants et des docteurs, ne fait aujourd'hui que des incrédules.

XXXII. — On objecte que la soumission à une autorité législative dispense de raisonner. Mais où est la

religion, sur la surface de la terre, sans une pareille autorité ?

XXXIII. — C'est l'éducation de l'enfance qui empêche un mahométan de se faire baptiser ; c'est l'éducation de l'enfance qui empêche un chrétien de se faire circoncire ; c'est la raison de l'homme fait qui méprise également le baptême et la circoncision.

XXXIV. — Il est dit dans saint Luc que Dieu le père est plus grand que Dieu le fils, *pater major me est*. Cependant, au mépris d'un passage aussi formel, l'Église prononce anathème au fidèle scrupuleux qui s'en tient littéralement aux mots du testament de son père.

XXXV. — Si l'autorité a pu disposer à son gré du sens de ce passage, comme il n'y en a pas un dans toutes les Écritures qui soit plus précis, il n'y en a pas un qu'on puisse se flatter de bien entendre, et dont l'Église ne fasse dans l'avenir tout ce qui lui plaira.

XXXVI. — *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam*. Est-ce là le langage d'un Dieu, ou une *bigarrure* digne *du Seigneur des Accords ?*

XXXVII. — *In dolore paries* (Genèse). Tu engendreras dans la douleur, dit Dieu à la femme prévaricatrice. Et que lui ont fait les femelles des animaux, qui engendrent aussi dans la douleur ?

XXXVIII. — S'il faut entendre à la lettre *pater major me est*, Jésus-Christ n'est pas Dieu. S'il faut entendre à la lettre *hoc est corpus meum*, il se donnait à ses apôtres de ses propres mains ; ce qui est aussi absurde que de dire que saint Denis baisa sa tête après qu'on la lui eut coupée.

XXXIX. — Il est dit qu'il se retira sur le mont des Oliviers, et qu'il pria. Et qui pria-t-il ? il se pria lui-même.

XL. — *Ce Dieu qui fait mourir Dieu pour apaiser Dieu,* est un mot excellent du baron de La Hontan. Il résulte moins d'évidence de cent volumes *in-folio,* écrits pour ou contre le christianisme, que du ridicule de ces deux lignes.

XLI. — Dire que l'homme est un composé de force et de faiblesse, de lumière et d'aveuglement, de petitesse et de grandeur, ce n'est pas lui faire son procès, c'est le définir.

XLII. — L'homme est comme Dieu ou la nature l'a fait ; et Dieu ou la nature ne fait rien de mal.

XLIII. — Ce que nous appelons le péché originel, Ninon de l'Enclos l'appelait le péché *original.*

XLIV. — C'est une impudence sans exemple que de citer la conformité des Évangélistes, tandis qu'il y a dans les uns des faits très importants dont il n'est pas dit un mot dans les autres.

XLV. — Platon considérait la Divinité sous trois aspects, la bonté, la sagesse et la puissance. Il faut se fermer les yeux pour ne pas voir là la Trinité des chrétiens. Il y avait près de trois mille ans que le philosophe d'Athènes appelait *Logos* (Λόγος) ce que nous appelons le Verbe.

XLVI. — Les personnes divines sont, ou trois accidents, ou trois substances. Point de milieu. Si ce sont trois accidents, nous sommes athées ou déistes. Si ce sont trois substances, nous sommes païens.

XLVII. — Dieu le père juge les hommes dignes de sa vengeance éternelle; Dieu le fils les juge dignes de sa miséricorde infinie ; le Saint-Esprit reste neutre. Comment accorder ce verbiage catholique avec l'unité de la volonté divine?

XLVIII. — Il y a longtemps qu'on a demandé aux théologiens d'accorder le dogme des peines éternelles avec la miséricorde infinie de Dieu; et ils en sont encore là.

XLIX. — Et pourquoi punir un coupable, quand il n'y a plus aucun bien à tirer de son châtiment?

L. — Si l'on punit pour soi seul, on est bien cruel et bien méchant.

LI. — Il n'y a point de bon père qui voulût ressembler à notre père céleste.

LII. — Quelle proportion entre l'offenseur et l'offensé? quelle proportion entre l'offense et le châtiment? Amas de bêtises et d'atrocités!

LIII. — Et de quoi se courrouce-t-il si fort, ce Dieu? Et ne dirait-on pas que je puisse quelque chose pour ou contre sa gloire, pour ou contre son repos, pour ou contre son bonheur?

LIV. — On veut que Dieu fasse brûler le méchant, qui ne peut rien contre lui, dans un feu qui durera sans fin; et on permettrait à peine à un père de donner une mort passagère à un fils qui compromettrait sa vie, son honneur et sa fortune!

LV. — O chrétiens! vous avez donc deux idées différentes de la bonté et de la méchanceté, de la vérité et du mensonge. Vous êtes donc les plus absurdes des dogmatistes, ou les plus outrés des pyrrhoniens.

LVI. — Tout le mal dont on est capable n'est pas tout le mal possible : or, il n'y a que celui qui pourrait commettre tout le mal possible qui pourrait aussi mériter un châtiment éternel. Pour faire de Dieu un être infiniment vindicatif, vous transformez un ver de terre en un être infiniment puissant.

LVII. — A entendre un théologien exagérer l'action

d'un homme que Dieu fit paillard, et qui a couché avec sa voisine, que Dieu fit complaisante et jolie, ne dirait-on pas que le feu ait été mis aux quatre coins de l'univers? Eh! mon ami, écoute Marc-Aurèle, et tu verras que tu courrouces ton Dieu pour le frottement illicite et voluptueux de deux intestins.

LVIII. — Ce que ces atroces chrétiens ont traduit par *éternel* ne signifie, en hébreu, que *durable*. C'est de l'ignorance d'un hébraïste, et de l'humeur féroce d'un interprète, que vient le dogme de l'éternité des peines.

LIX. — Pascal a dit : « Si votre religion est fausse, vous ne risquez rien à la croire vraie; si elle est vraie, vous risquez tout à la croire fausse. » Un iman en peut dire tout autant que Pascal.

LX. — Que Jésus-Christ qui est Dieu ait été tenté par le diable, c'est un conte digne des *Mille et une Nuits*.

LXI. — Je voudrais bien qu'un chrétien, qu'un janséniste surtout, me fît sentir le *cui bono* de l'incarnation. Encore ne faut-il pas enfler à l'infini le nombre des damnés si l'on veut tirer quelque parti de ce dogme.

LXII. — Une jeune fille vivait fort retirée : un jour elle reçut la visite d'un jeune homme qui portait un oiseau; elle devint grosse : et l'on demande qui est-ce qui a fait l'enfant? Belle question! c'est l'oiseau.

LXIII. — Mais pourquoi le cygne de Léda et les petites flammes de Castor et Pollux nous font-ils rire, et que nous ne rions pas de la colombe et des langues de feu de l'Évangile?

LXIV. — Il y avait, dans les premiers siècles, soixante Évangiles presque également crus. On en a rejeté cinquante-six pour raison de puérilité et d'ineptie. Ne reste-il rien de cela dans ceux qu'on a conservés?

LXV. — Dieu donne une première loi aux hommes; il abolit ensuite cette loi. Cette conduite n'est-elle pas un peu d'un législateur qui s'est trompé, et qui le reconnaît avec le temps? Est-ce qu'il est d'un être parfait de se raviser?

LXVI. — Il y a autant d'espèces de foi qu'il y a de religions au monde.

LXVII. — Tous les sectaires du monde ne sont que des déistes hérétiques.

LXVIII. — Si l'homme est malheureux sans être né coupable, ne serait-ce pas qu'il est destiné à jouir d'un bonheur éternel, sans pouvoir, par sa nature, s'en rendre jamais digne?

LXIX. — Voilà ce que je pense du dogme chrétien: je ne dirai qu'un mot de sa morale. C'est que, pour un catholique père de famille, convaincu qu'il faut pratiquer à la lettre les maximes de l'Évangile sous peine de ce qu'on appelle l'enfer, attendu l'extrême difficulté d'atteindre à ce degré de perfection que la faiblesse humaine ne comporte point, je ne vois d'autre parti que de prendre son enfant par un pied et de l'écacher contre la terre, ou que de l'étouffer en naissant. Par cette action il le sauve du péril de la damnation, et lui assure une félicité éternelle; et je soutiens que cette action, loin d'être criminelle, doit passer pour infiniment louable, puisqu'elle est fondée sur le motif de l'amour paternel, qui exige que tout bon père fasse pour ses enfants tout le bien possible.

LXX. — Le précepte de la religion et la loi de la société, qui défendent le meurtre des innocents, ne sont-ils pas, en effet, bien absurdes et bien cruels, lorsqu'en les tuant on leur assure un bonheur infini, et

qu'en les laissant vivre on les dévoue, presque sûrement, à un malheur éternel?

LXXI. — Comment, monsieur de la Condamine! il sera permis d'inoculer son fils pour le garantir de la petite vérole, et il ne sera pas permis de le tuer pour le garantir de l'enfer? Vous vous moquez.

LXXII. — *Satis triumphat veritas si apud paucos, eosque bonos, accepta sit; nec ejus indoles placere multis.*

LXXIII. — Un homme avait été trahi par ses enfants, par sa femme et par ses amis; des associés infidèles avaient renversé sa fortune et l'avaient plongé dans la misère. Pénétré d'une haine et d'un mépris profond pour l'espèce humaine, il quitta la société et se réfugia seul dans une caverne. Là, les poings appuyés sur les yeux, et méditant une vengeance proportionnée à son ressentiment, il disait : « Les pervers! Que ferai-je pour les punir de leurs injustices, et les rendre tous aussi malheureux qu'ils le méritent? Ah! s'il était possible d'imaginer... de les entêter d'une grande chimère à laquelle ils missent plus d'importance qu'à leur vie, et sur laquelle ils ne pussent jamais s'entendre!... » A l'instant il s'élance de la caverne en criant : « Dieu! Dieu!... » Des échos sans nombre répètent autour de lui : « Dieu! Dieu! » Ce nom redoutable est porté d'un pôle à l'autre et partout écouté avec étonnement. D'abord les hommes se prosternent, ensuite ils se relèvent, s'interrogent, disputent, s'aigrissent, s'anathématisent, se haïssent, s'entr'égorgent, et le souhait fatal du misanthrope est accompli. Car telle a été dans le temps passé, et telle sera dans le temps à venir, l'histoire d'un être toujours également important et incompréhensible.

DE L'INTERPRÉTATION

DE LA NATURE

« Quæ sunt in luce tuemur
E tenebris. »
LUCRET. *De Rerum natura*, lib. IV.

I. — C'est de la nature que je vais écrire. Je laisserai les pensées se succéder sous ma plume, dans l'ordre même selon lequel les objets se sont offerts à ma réflexion; parce qu'elles n'en représenteront que mieux les mouvements et la marche de mon esprit. Ce seront, ou des vues générales sur l'art expérimental, ou des vues particulières sur un phénomène qui paraît occuper tous nos philosophes et les diviser en deux classes. Les uns ont, ce me semble, beaucoup d'instruments et peu d'idées; les autres ont beaucoup d'idées et n'ont point d'instruments. L'intérêt de la vérité demanderait que ceux qui réfléchissent daignassent enfin s'associer à ceux qui se remuent, afin que le spéculatif fût dispensé de se donner du mouvement; que le manœuvre eût un but dans les mouvements infinis qu'il se donne; que tous nos efforts se trouvassent réunis et dirigés en même temps contre la résistance de la nature; et que, dans cette espèce de ligue philosophique, chacun fît le rôle qui lui convient.

II. — Une des vérités qui aient été annoncées de nos jours avec le plus de courage et de force, qu'un bon physicien ne perdra point de vue, et qui aura certainement les suites les plus avantageuses, c'est que la région des mathématiciens est un monde intellectuel, où ce

que l'on prend pour des vérités rigoureuses perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre. On en a conclu que c'était à la philosophie expérimentale à rectifier les calculs de la géométrie; et cette conséquence a été avouée, même par les géomètres. Mais à quoi bon corriger le calcul géométrique par l'expérience? N'est-il pas plus court de s'en tenir au résultat de celle-ci? d'où l'on voit que les mathématiques, transcendante surtout, ne conduisent à rien de précis sans l'expérience; que c'est une espèce de métaphysique générale, où les corps sont dépouillés de leurs qualités individuelles; et qu'il resterait au moins à faire un grand ouvrage qu'on pourrait appeler l'*Application de l'expérience à la géométrie*, ou *Traité de l'aberration des mesures*.

III. — Je ne sais s'il y a quelque rapport entre l'esprit du jeu et le génie mathématicien; mais il y en a beaucoup entre un jeu et les mathématiques. Laissant à part ce que le sort met d'incertitude d'un côté, ou le comparant avec ce que l'abstraction met d'inexactitude de l'autre, une partie de jeu peut être considérée comme une suite indéterminée de problèmes à résoudre d'après des conditions données. Il n'y a point de question de mathématiques à qui la même définition ne puisse convenir, et la *chose* du mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature que celle du joueur. C'est, de part et d'autre, une affaire de convention. Lorsque les géomètres ont décrié les métaphysiciens, ils étaient bien éloignés de penser que toute leur science n'était qu'une métaphysique. On demandait un jour : « Qu'est-ce qu'un métaphysicien? » Un géomètre répondit : « C'est un homme qui

ne sait rien. » Les chimistes, les physiciens, les naturalistes, et tous ceux qui se livrent à l'art expérimental, non moins outrés dans leurs jugements, me paraissent sur le point de venger la métaphysique, et d'appliquer la même définition au géomètre. Ils disent : A quoi servent toutes ces profondes théories des corps célestes, tous ces énormes calculs de l'astronomie rationnelle, s'ils ne dispensent point Bradley ou Le Monnier d'observer le ciel? Et je dis : Heureux le géomètre en qui une étude consommée des sciences abstraites n'aura point affaibli le goût des beaux-arts; à qui Horace et Tacite seront aussi familiers que Newton; qui saura découvrir les propriétés d'une courbe, et sentir les beautés d'un poëte; dont l'esprit et les ouvrages seront de tous les temps, et qui aura le mérite de toutes les académies! Il ne se verra point tomber dans l'obscurité; il n'aura point à craindre de survivre à sa renommée.

IV. — Nous touchons au moment d'une grande révolution dans les sciences. Au penchant que les esprits me paraissent avoir à la morale, aux belles-lettres, à l'histoire de la nature, et à la physique expérimentale, j'oserais presque assurer qu'avant qu'il soit cent ans, on ne comptera pas trois grands géomètres en Europe. Cette science s'arrêtera tout court où l'auront laissée les Bernouilli, les Euler, les Maupertuis, les Clairaut, les Fontaine, les d'Alembert et les La Grange. Ils auront posé les colonnes d'Hercule. On n'ira point au delà. Leurs ouvrages subsisteront dans les siècles à venir, comme ces pyramides d'Égypte, dont les masses chargées d'hiéroglyphes réveillent en nous une idée effrayante de la puissance et des ressources des hommes qui les ont élevées.

V. — Lorsqu'une science commence à naître, l'extrême considération qu'on a dans la société pour les inventeurs ; le désir de connaître par soi-même une chose qui fait beaucoup de bruit ; l'espérance de s'illustrer par quelque découverte ; l'ambition de partager un titre avec des hommes illustres, tournent tous les esprits de ce côté. En un moment, elle est cultivée par une infinité de personnes de caractères différents. Ce sont, ou des gens du monde, à qui leur oisiveté pèse ; ou des transfuges, qui s'imaginent acquérir dans la science à la mode une réputation qu'ils ont inutilement cherchée dans d'autres sciences, qu'ils abandonnent pour elle ; les uns s'en font un métier ; d'autres y sont entraînés par goût. Tant d'efforts réunis portent assez rapidement la science jusqu'où elle peut aller. Mais, à mesure que ses limites s'étendent, celles de la considération se resserrent. On n'en a plus que pour ceux qui se distinguent par une grande supériorité. Alors la foule diminue, on cesse de s'embarquer pour une contrée où les fortunes sont devenues rares et difficiles. Il ne reste à la science que des mercenaires à qui elle donne du pain, et que quelques hommes de génie qu'elle continue d'illustrer longtemps encore après que le prestige est dissipé et que les yeux se sont ouverts sur l'inutilité de leurs travaux. On regarde toujours ces travaux comme des tours de force qui font honneur à l'humanité. Voilà l'abrégé historique de la géométrie, et celui de toutes les sciences qui cesseront d'instruire ou de plaire ; je n'en excepte pas même l'histoire de la nature.

VI. — Quand on vient à comparer la multitude infinie des phénomènes de la nature avec les bornes de notre entendement et la faiblesse de nos organes, peut-

on jamais attendre autre chose de la lenteur de nos travaux, de leurs longues et fréquentes interruptions et de la rareté des génies créateurs, que quelques pièces rompues et séparées de la grande chaîne qui lie toutes choses?... La philosophie expérimentale travaillerait pendant les siècles des siècles, que les matériaux qu'elle entasserait, devenus à la fin par leur nombre au-dessus de toute combinaison, seraient encore bien loin d'une énumération exacte. Combien ne faudrait-il pas de volumes pour renfermer les termes seuls par lesquels nous désignerions les collections distinctes de phénomènes, si les phénomènes étaient connus? Quand la langue philosophique sera-t-elle complète? Quand elle serait complète, qui, d'entre les hommes, pourrait la savoir? Si l'Éternel, pour manifester sa toute-puissance plus évidemment encore que par les merveilles de la nature, eût daigné développer le mécanisme universel sur des feuilles tracées de sa propre main, croit-on que ce grand livre fût plus compréhensible pour nous que l'univers même? Combien de pages en aurait entendu ce philosophe qui, avec toute la force de tête qui lui avait été donnée, n'était pas sûr d'avoir seulement embrassé les conséquences par lesquelles un ancien géomètre a déterminé le rapport de la sphère au cylindre? Nous aurions, dans ces feuilles, une mesure assez bonne de la portée des esprits, et une satire beaucoup meilleure de notre vanité. Nous pourrions dire : Fermat alla jusqu'à telle page; Archimède était allé quelques pages plus loin. Quel est donc notre but? L'exécution d'un ouvrage qui ne peut jamais être fait et qui serait fort au-dessus de l'intelligence humaine s'il était achevé. Ne sommes-nous pas plus insensés que les premiers

habitants de la plaine de Sennaar? Nous connaissons la distance infinie qu'il y a de la terre aux cieux, et nous ne laissons pas que d'élever la tour. Mais est-il à présumer qu'il ne viendra point un temps où notre orgueil découragé abandonne l'ouvrage? Quelle apparence que, logé étroitement et mal à son aise ici-bas, il s'opiniâtre à construire un palais inhabitable au-delà de l'atmosphère? Quand il s'y opiniâtrerait, ne serait-il pas arrêté par la confusion des langues, qui n'est déjà que trop sensible et trop incommode dans l'histoire naturelle? D'ailleurs, l'utile circonscrit tout. Ce sera l'utile qui, dans quelques siècles, donnéra des bornes à la physique expérimentale, comme il est sur le point d'en donner à la géométrie. J'accorde des siècles à cette étude, parce que la sphère de son utilité est infiniment plus étendue que celle d'aucune science abstraite, et qu'elle est, sans contredit, la base de nos véritables connaissances.

VII. — Tant que les choses ne sont que dans notre entendement, ce sont nos opinions ; ce sont des notions, qui peuvent être vraies ou fausses, accordées ou contredites. Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait ou par une chaîne ininterrompue d'expériences, ou par une chaîne ininterrompue de raisonnements, qui tient d'un bout à l'observation, et de l'autre à l'expérience ; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace, entre des raisonnements, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids, le fil deviendrait le jouet de la moindre agitation qui se ferait dans l'air.

VIII. — On peut comparer les notions qui n'ont

aucun fondement dans la nature à ces forêts du Nord dont les arbres n'ont point de racine. Il ne faut qu'un coup de vent, qu'un fait léger, pour renverser toute une forêt d'arbres et d'idées.

IX. — Les hommes en sont à peine à sentir combien les lois de l'investigation de la vérité sont sévères, et combien le nombre de nos moyens est borné. Tout se réduit à revenir des sens à la réflexion, et de la réflexion aux sens : rentrer en soi et en sortir sans cesse, c'est le travail de l'abeille. On a battu bien du terrain en vain, si on ne rentre pas dans la ruche chargé de cire. On a bien fait des amas de cire inutile, si on ne sait pas en former des rayons.

X. — Mais, par malheur, il est plus facile et plus court de se consulter soi que la nature. Aussi la raison est-elle portée à demeurer en elle-même, et l'instinct à se répandre au dehors. L'instinct va sans cesse regardant, goûtant, touchant, écoutant; et il y aurait peut-être plus de physique expérimentale à apprendre en étudiant les animaux, qu'en suivant les cours d'un professeur. Il n'y a point de charlatanerie dans leurs procédés. Ils tendent à leur but, sans se soucier de ce qui les environne : s'ils nous surprennent, ce n'est point leur intention. L'étonnement est le premier effet d'un grand phénomène : c'est à la philosophie à le dissiper. Ce dont il s'agit dans un cours de philosophie expérimentale, c'est de renvoyer son auditeur plus instruit, et non plus stupéfait. S'enorgueillir des phénomènes de la nature, comme si l'on en était soi-même l'auteur, c'est imiter la sottise d'un éditeur des *Essais*, qui ne pouvait entendre le nom de Montaigne sans rougir. Une grande leçon qu'on a souvent occasion de donner,

c'est l'aveu de son insuffisance. Ne vaut-il pas mieux se concilier la confiance des autres par la sincérité d'un *je n'en sais rien*, que de balbutier des mots et se faire pitié à soi-même en s'efforçant de tout expliquer? Celui qui confesse librement qu'il ne sait pas ce qu'il ignore, me dispose à croire ce dont il entreprend de me rendre raison.

XI. — L'étonnement vient souvent de ce qu'on suppose plusieurs prodiges où il n'y en a qu'un ; de ce qu'on imagine, dans la nature, autant d'actes particuliers qu'on nombre de phénomènes, tandis qu'elle n'a peut-être jamais produit qu'un seul acte. Il semble même que si elle avait été dans la nécessité d'en produire plusieurs, les différents résultats de ces actes seraient isolés ; qu'il y aurait des collections de phénomènes indépendantes les unes des autres, et que cette chaîne générale, dont la philosophie suppose la continuité, se romprait en plusieurs endroits. L'indépendance absolue d'un seul fait est incompatible avec l'idée de tout ; et sans l'idée de tout, plus de philosophie.

XII. — Il semble que la nature se soit plu à varier le même mécanisme d'une infinité de manières différentes. Elle n'abandonne un genre de productions qu'après en avoir multiplié les individus sous toutes les faces possibles. Quand on considère le règne animal, et qu'on s'aperçoit que, parmi les quadrupèdes, il n'y en a pas un qui n'ait les fonctions et les parties, surtout intérieures, entièrement semblables à un autre quadrupède, ne croirait-on pas volontiers qu'il n'y a jamais eu qu'un premier animal, prototype de tous les animaux, dont la nature n'a fait qu'allonger, raccourcir, transformer, multiplier, oblitérer certains

organes? Imaginez les doigts de la main réunis, et la matière des ongles si abondante que, venant à s'étendre et à se gonfler, elle enveloppe et couvre le tout; au lieu de la main d'un homme, vous aurez le pied d'un cheval. Quand on voit les métamorphoses successives de l'enveloppe du prototype, quel qu'il ait été, approcher un règne d'un autre règne par des degrés insensibles, et peupler les confins des deux règnes (s'il est permis de se servir du terme de *confins* où il n'y a aucune division réelle) et peupler, dis-je, les confins des deux règnes d'êtres incertains, ambigus, dépouillés en grande partie des formes, des qualités et des fonctions de l'un et revêtus des formes, des qualités, des fonctions de l'autre, qui ne se sentirait porté à croire qu'il n'y a jamais eu qu'un premier être prototype de tous les êtres? Mais, que cette conjecture philosophique soit admise avec le docteur Baumann, comme vraie, ou rejetée avec M. de Buffon comme fausse, on ne niera pas qu'il ne faille l'embrasser comme une hypothèse essentielle au progrès de la physique expérimentale, à celui de la philosophie rationnelle, à la découverte et à l'explication des phénomènes qui dépendent de l'organisation. Car il est évident que la nature n'a pu conserver tant de ressemblance dans les parties, et affecter tant de variété dans les formes, sans avoir souvent rendu sensible dans un être organisé ce qu'elle a dérobé dans un autre. C'est une femme qui aime à se travestir, et dont les différents déguisements, laissant échapper tantôt une partie, tantôt une autre, donnent quelque espérance à ceux qui la suivent avec assiduité, de connaître un jour toute sa personne.

XIII. — Ce qu'on a vu distinctement dans un être ne

tarde pas à se manifester dans un être semblable. En physique expérimentale, on apprend à apercevoir les petits phénomènes dans les grands; de même qu'en physique rationnelle, on apprend à connaître les grands corps dans les petits.

XIV. — Je me représente la vaste enceinte des sciences, comme un grand terrain parsemé de places obscures et de places éclairées. Nos travaux doivent avoir pour but, ou d'étendre les limites des places éclairées, ou de multiplier sur le terrain les centres de lumières. L'un appartient au génie qui crée; l'autre à la sagacité qui perfectionne.

XV. — Nous avons trois moyens principaux : l'observation de la nature, la réflexion et l'expérience. L'observation recueille les faits; la réflexion les combine; l'expérience vérifie le résultat de la combinaison. Il faut que l'observation de la nature soit assidue, que la réflexion soit profonde, et que l'expérience soit exacte. On voit rarement ces moyens réunis. Aussi les génies créateurs ne sont-ils pas communs.

XVI. — Le philosophe, qui n'aperçoit souvent la vérité que comme le politique maladroit aperçoit l'occasion, par le côté chauve, assure qu'il est impossible de la saisir, dans le moment où la main du manœuvre est portée par le hasard sur le côté qui a des cheveux. Il faut cependant avouer que, parmi ces manouvriers d'expériences, il y en a de bien malheureux : l'un d'eux emploiera toute sa vie à observer des insectes, et ne verra rien de nouveau; un autre jettera sur eux un coup d'œil en passant, et apercevra le polype, ou le puceron hermaphrodite.

XVII. — Sont-ce les hommes de génie qui ont manqué

à l'univers? nullement. Est-ce en eux défaut de méditation et d'étude? encore moins. L'histoire des sciences fourmille de noms illustres; la surface de la terre est couverte des monuments de nos travaux. Pourquoi donc possédons-nous si peu de connaissances certaines? par quelle fatalité les sciences ont-elles fait si peu de progrès; sommes-nous destinés à n'être jamais que des enfants? J'ai déjà annoncé la réponse à ces questions. Les sciences abstraites ont occupé trop longtemps et avec trop peu de fruit les meilleurs esprits; ou l'on n'a point étudié ce qu'il importait de savoir, ou l'on n'a mis ni choix, ni vues, ni méthode dans ses études; les mots se sont multipliés sans fin, et la connaissance des choses est restée en arrière.

XVIII. — La véritable manière de philosopher, c'eût été et ce serait d'appliquer l'entendement à l'entendement; l'entendement et l'expérience aux sens; les sens à la nature; la nature à l'investigation des instruments; les instruments à la recherche et à la perfection des arts, qu'on jetterait au peuple pour lui apprendre à respecter la philosophie.

XIX. — Il n'y a qu'un seul moyen de rendre la philosophie vraiment recommandable aux yeux du vulgaire; c'est de la lui montrer accompagnée de l'utilité. Le vulgaire demande toujours: *A quoi cela sert-il?* et il ne faut jamais se trouver dans le cas de lui répondre: *A rien.* Il ne sait pas que ce qui éclaire le philosophe et ce qui sert au vulgaire sont deux choses fort différentes, puisque l'entendement du philosophe est souvent éclairé par ce qui nuit, et obscurci par ce qui sert.

XX. — Les faits, de quelque nature qu'ils soient, sont la véritable richesse du philosophe. Mais un des préjugés

de la philosophie rationnelle, c'est que celui qui ne saura pas nombrer ses écus ne sera guère plus riche que celui qui n'aura qu'un écu. La philosophie rationnelle s'occupe malheureusement beaucoup plus à rapprocher et à lier les faits qu'elle possède, qu'à en recueillir de nouveaux.

XXI. — Recueillir et lier les faits, ce sont deux occupations bien pénibles; aussi les philosophes les ont-ils partagés entre eux. Les uns passent leur vie à rassembler des matériaux, manœuvres utiles et laborieux; les autres, orgueilleux architectes, s'empressent à les mettre en œuvre. Mais le temps a renversé jusqu'aujourd'hui presque tous les édifices de la philosophie rationnelle. Le manœuvre poudreux apporte tôt ou tard, des souterrains où il creuse en aveugle, le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête; elle s'écroule; et il ne reste que les matériaux confondus pêle-mêle, jusqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaison nouvelle. Heureux le philosophe systématique à qui la nature aura donné, comme autrefois à Épicure, à Lucrèce, à Aristote, à Platon, une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes et sublimes! l'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour; mais sa statue restera debout au milieu des ruines; et la pierre qui se détachera de la montagne ne la brisera point, parce que les pieds n'en sont pas d'argile.

XXII. — L'entendement a ses préjugés; le sens, son incertitude; la mémoire, ses limites; l'imagination, ses lueurs; les instruments, leur imperfection. Les phénomènes sont infinis; les causes, cachées; les formes, peut-être transitoires. Nous n'avons, contre tant d'ob-

stacles que nous trouvons en nous et que la nature nous oppose au dehors, qu'une expérience lente, qu'une réflexion bornée. Voilà les leviers avec lesquels la philosophie s'est proposé de remuer le monde.

XXIII. — Nous avons distingué deux sortes de philosophie, l'expérimentale et la rationnelle. L'une a les yeux bandés, marche toujours en tâtonnant, saisit tout ce qui lui tombe sous les mains, et rencontre à la fin des choses précieuses. L'autre recueille ces matières précieuses, et tâche de s'en former un flambeau; mais ce flambeau prétendu lui a, jusqu'à présent, moins servi que le tâtonnement à sa rivale, et cela devait être. L'expérience multiplie ses mouvements à l'infini; elle est sans cesse en action; elle met à chercher des phénomènes tout le temps que la raison emploie à chercher des analogies. La philosophie expérimentale ne sait ni ce qui lui viendra, ni ce qui ne lui viendra pas de son travail, mais elle travaille sans relâche. Au contraire, la philosophie rationnelle pèse les possibilités, prononce et s'arrête tout court. Elle dit hardiment : *On ne peut décomposer la lumière :* la philosophie expérimentale l'écoute, et se tait devant elle pendant des siècles entiers : puis tout à coup elle montre le prisme, et dit : *La lumière se décompose.*

XXIV. — *Esquisse de la physique expérimentale.* — La physique expérimentale s'occupe en général de l'*existence*, des *qualités* et de l'*emploi*.

L'EXISTENCE embrasse l'*histoire*, la *description*, la *génération*, la *conservation* et la *destruction*. L'*histoire* est des lieux, de l'importation, de l'exportation, du prix, des préjugés, etc... La *description*, de l'intérieur et de l'extérieur, par toutes les qualités sensibles. La *géné-*

ration, prise depuis la première origine jusqu'à l'état de perfection. La *conservation*, de tous les moyens de fixer dans cet état. La *destruction*, prise depuis l'état de perfection jusqu'au dernier degré connu de *décomposition* ou de *dépérissement*; de *dissolution* ou de *résolution*.

Les QUALITÉS sont générales ou particulières. J'appelle *générales* celles qui sont communes à tous les êtres, et qui n'y varient que par la quantité. J'appelle *particulières*, celles qui constituent l'être tel; ces dernières sont ou de la substance *en masse*, ou de la substance *divisée*, ou *décomposée*.

L'EMPLOI s'étend à la *comparaison*, à l'*application* et à la *combinaison*. La *comparaison* se fait ou par les ressemblances, ou par les différences. L'*application* doit être la plus étendue et la plus variée qu'il est possible. La *combinaison* est analogue ou bizarre.

XXV. — Je dis *analogue* ou *bizarre*, parce que tout a son résultat dans la nature; l'expérience la plus extravagante, ainsi que la plus raisonnée. La philosophie expérimentale, qui ne se propose rien, est toujours contente de ce qui lui vient; la philosophie rationnelle est toujours instruite, lors même que ce qu'elle s'est proposé ne lui vient pas.

XXVI. — La philosophie expérimentale est une étude innocente, qui ne demande presque aucune préparation de l'âme. On n'en peut pas dire autant des autres parties de la philosophie. La plupart augmentent en nous la fureur des conjectures. La philosophie expérimentale la réprime à la longue. On s'ennuie tôt ou tard de deviner maladroitement.

XXVII. — Le goût de l'observation peut être inspiré à

tous les hommes ; il semble que celui de l'expérience ne doive être inspiré qu'aux hommes riches. L'observation ne demande qu'un usage habituel des sens ; l'expérience exige des dépenses continuelles. Il serait à souhaiter que les grands ajoutassent ce moyen de se ruiner à tant d'autres moins honorables qu'ils ont imaginés. Tout bien considéré, il vaudrait mieux qu'ils fussent appauvris par un chimiste, que dépouillés par des gens d'affaires ; entêtés de la physique expérimentale qui les amuserait quelquefois, qu'agités par l'ombre du plaisir qu'ils poursuivent sans cesse et qui leur échappe toujours. Je dirais volontiers aux philosophes dont la fortune est bornée, et qui se sentent portés à la physique expérimentale, ce que je conseillerais à mon ami, s'il était tenté de la jouissance d'une belle courtisane :

Laïdem habeto, dummodo te Laïs non habeat.

C'est un conseil que je donnerais encore à ceux qui ont l'esprit assez étendu pour imaginer des systèmes, et qui sont assez opulents pour les vérifier par l'expérience : ayez un système, j'y consens ; mais ne vous en laissez pas dominer : *Laïdem habeto.*

XXVIII. — La physique expérimentale peut être comparée, dans ses bons effets, au conseil de ce père qui dit à ses enfants, en mourant, qu'il y avait un trésor caché dans son champ ; mais qu'il ne savait point en quel endroit. Ses enfants se mirent à bêcher le champ ; ils ne trouvèrent pas le trésor qu'ils cherchaient ; mais ils firent dans la saison une récolte abondante à laquelle ils ne s'attendaient pas.

XXIX. — L'année suivante, un des enfants dit à ses frères : « J'ai soigneusement examiné le terrain que

notre père nous a laissé, et je pense avoir découvert l'endroit du trésor. Écoutez, voici comment j'ai raisonné. Si le trésor est caché dans le champ, il doit y avoir, dans son enceinte, quelques signes qui marquent l'endroit; or j'ai aperçu des traces singulières vers l'angle qui regarde l'orient; le sol y paraît avoir été remué. Nous nous sommes assurés, par notre travail de l'année passée, que le trésor n'est point à la surface de la terre; il faut donc qu'il soit caché dans ses entrailles : prenons incessamment la bêche, et creusons jusqu'à ce que nous soyons parvenus au souterrain de l'avarice. » Tous les frères, entraînés moins par la force de la raison que par le désir de la richesse, se mirent à l'ouvrage. Ils avaient déjà creusé profondément sans rien trouver; l'espérance commençait à les abandonner et le murmure à se faire entendre, lorsqu'un d'entre eux s'imagina reconnaître la présence d'une mine, à quelques particules brillantes. C'en était, en effet, une de plomb qu'on avait anciennement exploitée, qu'ils travaillèrent et qui leur produisit beaucoup. Telle est quelquefois la suite des expériences suggérées par les observations et les idées systématiques de la philosophie rationnelle. C'est ainsi que les chimistes et les géomètres, en s'opiniâtrant à la solution de problèmes peut-être impossibles, sont parvenus à des découvertes plus importantes que cette solution.

XXX. — La grande habitude de faire des expériences donne aux manouvriers d'opérations les plus grossiers un pressentiment qui a le caractère de l'inspiration. Il ne tiendrait qu'à eux de s'y tromper comme Socrate et de l'appeler un *démon familier*. Socrate avait une si prodigieuse habitude de considérer les hommes et de

peser les circonstances, que, dans les occasions les plus délicates, il s'exécutait secrètement en lui une combinaison prompte et juste, suivie d'un pronostic dont l'évènement ne s'écartait guère. Il jugeait des hommes comme les gens de goût jugent des ouvrages d'esprit, par sentiment. Il en est de même, en physique expérimentale, de l'instinct de nos grands manouvriers. Ils ont vu si souvent et de si près la nature dans ses opérations, qu'ils devinent avec assez de précision le cours qu'elle pourra suivre dans le cas où il leur prend envie de la provoquer par les essais les plus bizarres. Ainsi le service le plus important qu'ils aient à rendre à ceux qu'ils initient à la philosophie expérimentale, c'est bien moins de les instruire du procédé et du résultat que de faire passer en eux cet esprit de divination par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des procédés inconnus, des expériences nouvelles, des résultats ignorés.

XXXI. — Comment cet esprit se communique-t-il? Il faudrait que celui qui en est possédé descendît en lui-même pour reconnaître distinctement ce que c'est; substituer au démon familier des notions intelligibles et claires, et les développer aux autres. S'il trouvait, par exemple, que c'est *une facilité de supposer ou d'apercevoir des oppositions ou des analogies, qui a sa source dans une connaissance pratique des qualités physiques des êtres considérés solitairement, ou de leurs effets reciproques, quand on les considère en combinaison*, il étendrait cette idée : il l'appuierait d'une infinité de faits qui se présenteraient à sa mémoire; ce serait une histoire fidèle de toutes les extravagances apparentes qui lui ont passé par la tête. Je dis *extravagances;* car quel autre nom

donner à cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions ou des ressemblances si éloignées, si imperceptibles, que les rêves d'un malade ne paraissent ni plus bizarres, ni plus décousus? Il n'y a quelquefois pas une proposition qui ne puisse être contredite, soit en elle-même, soit dans sa liaison avec celle qui la précède ou qui la suit. C'est un tout si précaire, et dans les suppositions et dans les conséquences, qu'on a souvent dédaigné de faire ou les observations ou les expériences qu'on en concluait.

EXEMPLES

XXXII. — *Premières conjectures.* — 1. Il est un corps que l'on appelle *môle*. Ce corps singulier s'engendre dans la femme; et, selon quelques-uns, sans le concours de l'homme. De quelque manière que le mystère de la génération s'accomplisse, il est certain que les deux sexes y coopèrent. La môle ne serait-elle point un assemblage, ou de tous les éléments qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les éléments qui émanent de l'homme dans ses différentes approches de la femme? Ces éléments qui sont tranquilles dans l'homme, répandus et retenus dans certaines femmes d'un tempérament ardent, d'une imagination forte, ne pourraient-ils pas s'y échauffer, s'y exalter, et y prendre de l'activité? ces éléments qui sont tranquilles dans la femme, ne pourraient-ils pas y être mis en action soit par une présence sèche et stérile et des mouvements inféconds et purement voluptueux de l'homme, soit par la violence et la contrainte des désirs provoqués de la

femme, sortir de leurs réservoirs, se porter dans la matrice, s'y arrêter, et s'y combiner d'eux-mêmes? La môle ne serait-elle point le résultat de cette combinaison solitaire ou des éléments émanés de la femme, ou des éléments fournis par l'homme? Mais si la môle est le résultat d'une combinaison telle que je la suppose, cette combinaison aura ses lois aussi invariables que celles de la génération. La môle aura donc une organisation constante. Prenons le scalpel, ouvrons des môles, et voyons; peut-être même découvrirons-nous des môles distinguées par quelques vestiges relatifs à la différence des sexes. Voilà ce que l'on peut appeler l'art de procéder de ce qu'on ne connaît point à ce qu'on connaît moins encore. C'est cette habitude de déraison que possèdent dans un degré surprenant ceux qui ont acquis ou qui tiennent de la nature le génie de la physique expérimentale; c'est à ces sortes de rêves qu'on doit plusieurs découvertes. Voilà l'espèce de divination qu'il faut apprendre aux élèves, si toutefois cela s'apprend.

2. Mais si l'on vient à découvrir, avec le temps, que la môle ne s'engendre jamais dans la femme sans la coopération de l'homme, voici quelques conjectures nouvelles, beaucoup plus vraisemblables que les précédentes, qu'on pourra former sur ce corps extraordinaire. Ce tissu de vaisseaux sanguins, qu'on appelle le *placenta*, est, comme on sait, une calotte sphérique, une espèce de champignon qui adhère, par sa partie convexe, à la matrice, pendant tout le temps de la grossesse; auquel le cordon ombilical sert comme de tige; qui se détache de la matrice dans les douleurs de l'enfantement, et dont la surface est égale quand une

femme est saine et que son accouchement est heureux. Les êtres n'étant jamais, ni dans leur génération, ni dans leur conformation, ni dans leur usage, que ce que les résistances, les lois du mouvement et l'ordre universel les déterminent à être, s'il arrivait que cette calotte sphérique, qui ne paraît tenir à la matrice que par application et contact, s'en détachât peu à peu par ses bords, dès le commencement de la grossesse, en sorte que les progrès de la séparation suivissent exactement ceux de l'accroissement du volume, j'ai pensé que ces bords, libres de toute attache, iraient toujours en s'approchant et en affectant la forme sphérique; que le cordon ombilical, tiré par deux forces contraires, l'une des bords séparés et convexes de la calotte qui tendrait à le raccourcir, et l'autre du poids du fœtus, qui tendrait à l'allonger, serait beaucoup plus court que dans les cas ordinaires; qu'il viendrait un moment où ces bords coïncideraient, s'uniraient entièrement, et formeraient une espèce d'œuf, au centre duquel on trouverait un fœtus bizarre dans son organisation, comme il l'a été dans sa production, oblitéré, contraint, étouffé, et que cet œuf se nourrirait jusqu'à ce que sa pesanteur achevât de détacher la petite partie de sa surface qui resterait adhérente, qu'il tombât isolé dans la matrice, et qu'il en fût expulsé par une sorte de ponte, comme l'œuf de la poule, avec lequel il a quelque analogie, du moins par sa forme. Si ces conjectures se vérifiaient dans une môle et qu'il fût cependant démontré que cette môle s'est engendrée dans la femme sans aucune approche de l'homme, il s'ensuivrait évidemment que le fœtus est tout formé dans la femme, et que l'action de l'homme ne concourt qu'au développement.

XXXIII. — *Secondes conjectures.* — Supposé que la terre ait un noyau solide de verre, ainsi qu'un de nos plus grands philosophes le prétend, et que ce noyau soit revêtu de poussière, on peut assurer qu'en conséquence des lois de la force centrifuge, qui tend à approcher les corps libres de l'équateur, et à donner à la terre la forme d'un sphéroïde aplati, les couches de cette poussière doivent être moins épaisses aux pôles que sous aucun autre parallèle; que peut-être le noyau est à nu aux deux extrémités de l'axe, et que c'est à cette particularité qu'il faut attribuer la direction de l'aiguille aimantée et les aurores boréales qui ne sont probablement que des courants de matière électrique.

Il y a grande apparence que le magnétisme et l'électricité dépendent des mêmes causes. Pourquoi ne seraient-ce pas des effets du mouvement de rotation du globe et de l'énergie des matières dont il est composé, combinée avec l'action de la lune? Le flux et reflux, les courants, les vents, la lumière, le mouvement des particules libres du globe, peut-être même celui de toute sa croûte entière sur son noyau, etc., opèrent d'une infinité de manières un frottement continuel; l'effet des causes qui agissent sensiblement et sans cesse forme à la suite des siècles un produit considérable; le noyau du globe est une masse de verre; sa surface n'est couverte que de détriments de verre, de sables, et de matières vitrifiables; le verre est, de toutes les substances, celle qui donne le plus d'électricité par le frottement : pourquoi la masse totale de l'électricité terrestre ne serait-elle pas le résultat de tous les frottements opérés soit à la surface de la terre,

soit à celle de son noyau? Mais de cette cause générale, il est à présumer qu'on déduira, par quelques tentatives, une cause particulière qui constituera entre deux grands phénomènes, je veux dire la position de l'aurore boréale et la direction de l'aiguille aimantée, une liaison semblable à celle dont on a constaté l'existence entre le magnétisme et l'électricité, en aimantant des aiguilles sans aimant, et par le moyen seul de l'électricité. On peut avouer ou contredire ces notions, parce qu'elles n'ont encore de réalité que dans mon entendement. C'est aux expériences à leur donner plus de solidite, et c'est au physicien à en imaginer qui séparent les phénomènes, ou qui achèvent de les identifier.

XXXIV. — *Troisièmes conjectures.* — La matière électrique répand, dans les lieux où l'on électrise, une odeur sulfureuse sensible; sur cette qualité, les chimistes n'étaient-ils pas autorisés à s'en emparer? Pourquoi n'ont-ils pas essayé, par tous les moyens qu'ils ont en main, des fluides chargés de la plus grande quantité possible de matière électrique? On ne sait seulement pas encore si l'eau électrisée dissout plus ou moins promptement le sucre que l'eau simple. Le feu de nos fourneaux augmente considérablement le poids de certaines matières, telles que le plomb calciné; si le feu de l'électricité, constamment appliqué sur ce métal en calcination, augmentait encore cet effet, n'en résulterait-il pas une nouvelle analogie entre le feu électrique et le feu commun? On a essayé si ce feu extraordinaire ne porterait point quelque vertu dans les remèdes, et ne rendrait point une substance plus efficace, un topique plus actif; mais n'a-t-on pas abandonné trop tôt ces essais? Pourquoi l'élec-

tricité ne modifierait-elle pas la formation des cristaux et leurs propriétés? Combien de conjectures à former d'imagination, et à confirmer ou détruire par l'expérience! *Voyez l'article suivant.*

XXXV. — *Quatrièmes conjectures.* — La plupart des météores, les feux follets, les exhalaisons, les étoiles tombantes, les phosphores naturels et artificiels, les bois pourris et lumineux, ont-ils d'autres causes que l'électricité? Pourquoi ne fait-on pas sur ces phosphores les expériences nécessaires pour s'en assurer? Pourquoi ne pense-t-on pas à reconnaître si l'air, comme le verre, n'est pas un corps électrique par lui-même, c'est-à-dire un corps qui n'a besoin que d'être frotté et battu pour s'électriser? Qui sait si l'air, chargé de matière sulfureuse, ne se trouverait pas plus ou moins électrique que l'air pur? Si l'on fait tourner avec une grande rapidité, dans l'air, une verge de métal qui lui oppose beaucoup de surface, on découvrira si l'air est électrique, et ce que la verge en aura reçu d'électricité. Si, pendant l'expérience, on brûle du soufre et d'autres matières, on reconnaîtra celles qui augmenteront et celles qui diminueront la qualité électrique de l'air. Peut-être l'air froid des pôles est-il plus susceptible d'électricité que l'air chaud de l'équateur; et comme la glace est électrique et que l'eau ne l'est point, qui sait si ce n'est pas à l'énorme quantité de ces glaces éternelles, amassées vers le pôle, et peut-êtres mues sur le noyau de verre plus découvert aux pôles qu'ailleurs, qu'il faut attribuer les phénomènes de la direction de l'aiguille aimantée, et de l'apparition des aurores boréales qui semblent dépendre également de l'électricité, comme nous l'avons insinué dans nos

conjectures secondes? L'observation a rencontré un des ressorts les plus généraux et les plus puissants de la nature; c'est à l'expérience à en découvrir les effets.

XXXVI. — *Cinquièmes conjectures.* — 1. Si une corde d'instrument est tendue, et qu'un obstacle léger la divise en deux parties inégales, de manière qu'il n'empêche point la communication des vibrations de l'une des parties à l'autre, on sait que cet obstacle détermine la plus grande à se diviser en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent un unisson, et que les portions vibrantes de la plus grande sont comprises chacune entre deux points immobiles. La résonance du corps n'étant point la cause de la division de la plus grande, mais l'unisson des deux parties étant seulement un effet de cette division, j'ai pensé que, si on substituait à la corde d'instrument une verge de métal, et qu'on la frappât violemment, il se formerait sur sa longueur des ventres et des nœuds; qu'il en serait de même de tout corps élastique sonore ou non; que ce phénomène qu'on croit particulier aux cordes vibrantes, a lieu d'une manière plus ou moins forte dans toute percussion; qu'il tient aux lois générales de la communication du mouvement; qu'il y a, dans les corps choqués, des parties oscillantes infiniment petites, et des nœuds ou points immobiles infiniment proches; que ces parties oscillantes et ces nœuds sont les causes du frémissement que nous éprouvons par la sensation du toucher dans les corps après le choc, tantôt sans qu'il y ait de translation locale, tantôt après que la translation locale a cessé; que cette supposition est conforme à la nature du frémissement qui n'est pas de toute la surface touchée à toute la

surface de la partie sensible qui touche, mais d'une infinité de points répandus sur la surface du corps touché, vibrant confusément entre une infinité de points immobiles; qu'apparemment, dans les corps continus élastiques, la force d'inertie, distribuée uniformément dans la masse, fait en un point quelconque la fonction d'un petit obstacle relativement à un autre point; qu'en supposant la partie frappée d'une corde vibrante infiniment petite, et conséquemment les ventres infiniment petits, et les nœuds infiniment près, on a, selon une direction et pour ainsi dire sur une seule ligne, une image de ce qui s'exécute en tout sens dans un solide choqué par un autre; que, puisque, la longueur de la partie interceptée de la corde vibrante étant donnée, il n'y a aucune cause qui puisse multiplier sur l'autre partie le nombre des points immobiles; que, puisque ce nombre est le même quelle que soit la force du coup, et que, puisqu'il n'y a que la vitesse des oscillations qui varie dans le choc des corps : le frémissement sera plus ou moins violent; mais que le rapport en nombre des points vibrants aux points immobiles sera le même et que la quantité de matière en repos dans ces corps sera constante, quelles que soient la force du choc, la densité du corps, la cohésion des parties. Le géomètre n'a donc plus qu'à étendre le calcul de la corde vibrante au prisme, à la sphère, au cylindre, pour trouver la loi générale de la distribution du mouvement dans un corps choqué; loi qu'on était bien éloigné de rechercher jusqu'à présent, puisqu'on ne pensait pas même à l'existence du phénomène, et qu'on supposait au contraire la distribution du mouvement uniforme dans toute la masse; quoique dans le choc le frémisse-

indiquât, par la voie de la sensation, la réalité de points vibrants répandus entre des points immobiles : je dis *dans le choc,* car il est vraisemblable que, dans les communications de mouvement où le choc n'a aucun lieu, un corps est lancé comme le serait la molécule la plus petite, et que le mouvement est uniformément de toute la masse à la fois. Aussi le frémissement est-il nul dans tous ces cas ; ce qui achève d'en distinguer le cas du choc.

2. Par le principe de la décomposition des forces, on peut toujours réduire à une seule force toutes celles qui agissent sur un corps : si la quantité et la direction de la force qui agit sur le corps sont données, et qu'on cherche à déterminer le mouvement qui en résulte, on trouve que le corps va en avant, comme si la force passait par le centre de gravité ; et qu'il tourne de plus autour du centre de gravité, comme si ce centre était fixe et que la force agît autour de ce centre comme autour d'un point d'appui. Donc, si deux molécules s'attirent réciproquement, elles se disposeront l'une par l'autre, selon les lois de leurs attractions, leurs figures, etc. Si ce système de deux molécules en attire une troisième dont il soit réciproquement attiré, ces trois molécules se disposeront les unes par rapport aux autres, selon les lois de leurs attractions, leurs figures, etc., et ainsi de suite des autres systèmes et des autres molécules. Elles formeront un système *A*, dans lequel, soit qu'elles se touchent ou non, soit qu'elles se meuvent ou soient en repos, elles résisteront à une force qui tendrait à troubler leur coordination, et tendront toujours, soit à se restituer dans leur premier ordre, si la force perturbatrice vient à cesser, soit à se coor-

donner relativement aux lois de leurs attractions, à leurs figures, etc., et à l'action de la force perturbatrice, si elle continue d'agir. Ce système *A* est ce que j'appelle un corps élastique. En ce sens général et abstrait, le système planétaire, l'univers n'est qu'un corps élastique : le chaos est une impossibilité ; car il est un ordre essentiellement conséquent aux qualités primitives de la matière.

3. Si l'on considère le système *A* dans le vide, il sera indestructible, imperturbable, éternel ; si l'on en suppose les parties dispersées dans l'immensité de l'espace, comme les qualités, telles que l'attraction, se propagent à l'infini lorsque rien ne resserre la sphère de leur action, ces parties, dont les figures n'auront point varié, et qui seront animées des mêmes forces, se coordonneront derechef comme elles étaient coordonnées, et reformeront, dans quelque point de l'espace et dans quelque instant de la durée, un corps élastique.

4. Il n'en sera pas ainsi, si l'on suppose le système *A* dans l'univers ; les effets n'y sont pas moins nécessaires, mais une action des causes, déterminément telle, y est quelquefois impossible, et le nombre de celles qui se combinent est toujours si grand dans le système général ou corps élastique universel, qu'on ne sait ce qu'étaient originairement les systèmes ou corps élastiques particuliers, ni ce qu'ils deviendront. Sans prétendre donc que l'attraction constitue dans le plein la dureté et l'élasticité telles que nous les y remarquons, n'est-il pas évident que cette propriété de la matière suffit seule pour les constituer dans le vide et donner lieu à la raréfaction, à la condensation, et à tous les

phénomènes qui en dépendent ? Pourquoi donc ne serait-elle pas la cause première de ces phénomènes dans notre système général, où une infinité de causes qui la modifieraient feraient varier à l'infini la quantité de ces phénomènes dans les systèmes ou corps élastiques particuliers ? Ainsi un corps élastique plié ne se rompra que quand la cause qui en rapproche les parties en un sens les aura tellement écartées dans le sens contraire, qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques ; un corps élastique choqué ne s'éclatera que quand plusieurs de ses molécules vibrantes auront été portées, dans leur première oscillation, à une distance des molécules immobiles entre lesquelles elles sont répandues, telle qu'elles n'auront plus d'action sensible les unes sur les autres par leurs attractions réciproques. Si la violence du choc était assez grande pour que les molécules vibrantes fussent toutes portées au delà de la sphère de leur attraction sensible, le corps serait réduit dans ses éléments. Mais entre cette collision, la plus forte qu'un corps puisse éprouver, et la collision qui n'occasionnerait que le frémissement le plus faible, il y en a une, ou réelle ou intelligible, par laquelle tous les éléments du corps, séparés, cesseraient de se toucher, sans que leur système fût détruit, et sans que leur coordination cessât. Nous abandonnerons au lecteur l'application des mêmes principes à la condensation, à la raréfaction, etc. Nous ferons seulement encore observer ici la différence de la communication du mouvement par le choc, et de la communication du mouvement sans le choc. La translation d'un corps sans le choc étant uniformément de toutes ses parties à la fois,

quelle que soit la quantité du mouvement communiquée par cette voie, fût-elle infinie, le corps ne sera point détruit ; il restera entier jusqu'à ce qu'un choc, faisant osciller quelques-unes de ses parties entre d'autres qui demeurent immobiles, le ventre des premières oscillations ait une telle amplitude, que les parties oscillantes ne puissent plus revenir à leur place, ni rentrer dans la coordination systématique.

5. Tout ce qui précède ne concerne proprement que les corps élastiques simples, ou les systèmes de particules de même matière, de même figure, animées d'une même quantité et mues selon une même loi d'attraction. Mais si toutes ces qualités sont variables, il en résultera une infinité de corps élastiques mixtes. J'entends, par un corps élastique mixte, un système composé de deux ou plusieurs systèmes de matières différentes, de différentes figures, animées de différentes quantités et peut-être même mues selon des lois différentes d'attraction, dont les particules sont coordonnées les unes entre les autres par une loi qui est commune à toutes et qu'on peut regarder comme le produit de leurs actions réciproques. Si l'on parvient, par quelques opérations, à simplifier le système composé en en chassant toutes les particules d'une espèce de matière coordonnée, ou à le composer davantage en y introduisant une matière nouvelle dont les particules se coordonnent entre celles du système et changent la loi commune à toutes ; la dureté, l'élasticité, la compressibilité, la rarescibilité, et les autres affections qui dépendent, dans le système composé, de la différente coordination des particules, augmenteront ou diminueront, etc. Le plomb, qui n'a presque point de dureté ni

d'élasticité, diminue encore en dureté et augmente en élasticité si on le met en fusion, c'est-à-dire si on coordonne, entre le système composé des molécules qui le constituent plomb, un autre système composé de molécules d'air, de feu, etc., qui le constituent plomb fondu.

6. Il serait très aisé d'appliquer ces idées à une infinité d'autres phénomènes semblables, et d'en composer un traité fort étendu. Le point le plus difficile à découvrir, ce serait par quel mécanisme les parties d'un système, quand elles se coordonnent entre les parties d'un autre système, le simplifient quelquefois, en en chassant un système d'autres parties coordonnées comme il arrive dans certaines opérations chimiques. Des attractions, selon des lois différentes, ne paraissent pas suffire pour ce phénomène ; et il est dur d'admettre des qualités répulsives. Voici comment on pourrait s'en passer. Soit un système *A* composé des systèmes *B* et *C*, dont les molécules sont coordonnées les unes entre les autres, selon quelque loi commune à toutes. Si l'on introduit dans le système composé *A*, un autre système *D*, il arrivera de deux choses l'une : ou que les particules du système *D* se coordonneront entre les parties du système *A*, sans qu'il y ait de choc ; et, dans ce cas, le système *A* sera composé des systèmes *B, C, D* ; ou que la coordination des particules du système *D* entre les particules du système *A* sera accompagnée de choc. Si le choc est tel que les particules choquées ne soient point portées dans leur première oscillation au delà de la sphère infiniment petite de leur attraction, il y aura, dans le premier moment, trouble ou multitude infinie de petites oscillations. Mais ce trouble ces-

sera bientôt : les particules se coordonneront ; et il résultera de leur coordination un *A* composé des systèmes *B*, *C*, *D*. Si les parties du système *B*, ou celles du système *C*, ou les unes et les autres, sont choquées dans le premier instant de la coordination et portées au delà de la sphère de leur attraction par les parties du système *D*, elles seront séparées de la coordination systématique pour n'y plus revenir, et le système *A* sera un système composé des systèmes *B* et *D*, ou des systèmes *C* et *D*; ou ce sera un système simple des seules particules coordonnées du système *D*, et ces phénomènes s'exécuteront avec des circonstances qui ajouteront beaucoup à la vraisemblance de ces idées, ou qui peut-être la *detruiront entièrement*. Au reste, j'y suis arrivé en partant *du frémissement d'un corps élastique choqué*. La séparation ne sera jamais spontanée où il y aura *coordination*; elle pourra l'être où il n'y aura que *composition*. La *coordination* est encore un principe d'*uniformité*, même dans un *tout* hétérogène.

XXXVII. — *Sixièmes conjectures*. — Les productions de l'art seront communes, imparfaites et faibles, tant qu'on ne se proposera pas une imitation plus rigoureuse de la nature. La nature est opiniâtre et lente dans ses opérations. S'agit-il d'éloigner, de rapprocher, d'unir, de diviser, d'amollir, de condenser, de durcir, de liquéfier, de dissoudre, d'assimiler, elle s'avance à son but par les degrés les plus insensibles. L'art, au contraire, se hâte, se fatigue et se relâche. La nature emploie des siècles à préparer grossièrement les métaux ; l'art se propose de les perfectionner en un jour. La nature emploie des siècles à former les pierres précieuses, l'art prétend les contrefaire en

un moment. Quand on posséderait le véritable moyen, ce ne serait pas assez ; il faudrait encore savoir l'appliquer. On est dans l'erreur, si l'on s'imagine que, le produit de l'intensité de l'action multipliée par le temps de l'application étant le même, le résultat sera le même. Il n'y a qu'une application graduée, lente et continue qui transforme. Toute autre application n'est que destructive. Que ne tirerions-nous pas du mélange de certaines substances dont nous n'obtenons que des composés très imparfaits, si nous procédions d'une manière analogue à celle de la nature. Mais on est toujours pressé de jouir ; on veut voir la fin de ce qu'on a commencé. De là tant de tentatives infructueuses ; tant de dépenses et de peines perdues ; tant de travaux que la nature suggère et que l'art n'entreprendra jamais, parce que le succès en paraît éloigné. Qui est-ce qui est sorti des grottes d'Arcy, sans être convaincu, par la vitesse avec laquelle les stalactites s'y forment et s'y réparent, que ces grottes se rempliront un jour et ne formeront plus qu'un solide immense ? Où est le naturaliste qui, réfléchissant sur ce phénomène, n'ait pas conjecturé qu'en déterminant des eaux à se filtrer peu à peu à travers des terres et des rochers, dont les stillations seraient reçues dans des cavernes spacieuses, on ne parvînt avec le temps à en former des carrières artificielles d'albâtre, de marbre et d'autres pierres, dont les qualités varieraient selon la nature des terres, des eaux et des rochers ? Mais à quoi servent ces vues sans le courage, la patience, le travail, les dépenses, le temps, et surtout ce goût antique pour les grandes entreprises dont il subsiste encore tant de monuments qui n'obtiennent de nous qu'une admiration froide et stérile ?

XXXVIII. — *Septièmes conjectures.* — On a tenté tant de fois, sans succès, de convertir nos fers en un acier qui égalât celui d'Angleterre et d'Allemagne et qu'on pût employer à la fabrication des ouvrages délicats. J'ignore quels procédés on a suivis ; mais il m'a semblé qu'on eût été conduit à cette découverte importante par l'imitation et la perfection d'une manœuvre très commune dans les ateliers des ouvriers en fer. On l'appelle *trempe en paquet*. Pour tremper en paquet, on prend de la suie la plus dure, on la pile, on la délaye avec de l'urine, on y ajoute de l'ail broyé, de la savate déchiquetée et du sel commun ; on a une boîte de fer ; on en couvre le fond d'un lit de ce mélange ; on place sur ce lit un lit de différentes pièces d'ouvrages en fer ; sur ce lit, un lit de mélange ; et ainsi de suite, jusqu'à ce que la boîte soit pleine ; on la ferme de son couvercle ; on l'enduit exactement à l'extérieur d'un mélange de terre grasse bien battue, de bourre et de fiente de cheval ; on la place au centre d'un tas de charbon proportionné à son volume ; on allume le charbon ; on laisse aller le feu, on l'entretient seulement : on a un vaisseau plein d'eau fraîche ; trois ou quatre heures après qu'on a mis la boîte au feu, on l'en tire ; on l'ouvre ; on fait tomber les pièces qu'elle renferme dans l'eau fraîche, qu'on remue à mesure que les pièces tombent. Ces pièces sont trempées en paquet, et si l'on en casse quelques-unes, on en trouvera la surface convertie en un acier très dur et d'un grain très fin, à une petite profondeur. Cette surface en prend un poli plus éclatant et en garde mieux les formes qu'on lui a données à la lime. N'est-il pas à présumer que, si l'on exposait, *stratum super stratum*,

à l'action du feu et des matières employées dans la trempe en paquet, du fer bien choisi, bien travaillé, réduit en feuilles minces, telles que celles de la tôle. ou en verges très menues, et précipité au sortir du fourneau d'aciérage dans un courant d'eaux propres à cette opération, il se convertirait en acier? si, surtout, on confiait le soin des premières expériences à des hommes qui, accoutumés depuis longtemps à employer le fer, à connaître ses qualités et à remédier à ses défauts, ne manqueraient pas de simplifier les manœuvres et de trouver des matières plus propres à l'opération.

XXXIX. — Ce qu'on montre de physique expérimentale dans des leçons publiques, suffit-il pour procurer cette espèce de délire philosophique? Je n'en crois rien. Nos faiseurs de cours d'expériences ressemblent un peu à celui qui penserait avoir donné un grand repas parce qu'il aurait eu beaucoup de monde à sa table. Il faudrait donc s'attacher principalement à irriter l'appétit, afin que plusieurs, emportés par le désir de le satisfaire, passassent de la condition de disciples à celle d'amateurs, et de celle-ci à la profession de philosophes. Loin de tout homme public ces réserves si opposées aux progrès des sciences! Il faut révéler et la chose et le moyen. Que je trouve les premiers hommes qui découvrirent les nouveaux calculs grands dans leur invention, que je les trouve petits dans le mystère qu'ils en firent! Si Newton se fût hâté de parler, comme l'intérêt de sa gloire et de la vérité le demandait, Leibniz ne partagerait pas avec lui le nom d'inventeur. L'Allemand imaginait l'instrument, tandis que l'Anglais se complaisait à étonner les savants par les applications surprenantes qu'il en faisait. En mathématiques, en physique, le plus

sûr est d'entrer d'abord en possession, en produisant ses titres au public. Au reste, quand je demande la révélation du moyen, j'entends de celui par lequel on a réussi : on ne peut être trop succinct sur ceux qui n'ont point eu de succès.

XL. — Ce n'est pas assez de révéler ; il faut encore que la révélation soit entière et claire. Il est une sorte d'obscurité que l'on pourrait définir *l'affectation des grands maîtres*. C'est un voile qu'ils se plaisent à tirer entre le peuple et la nature. Sans le respect qu'on doit aux noms célèbres, je dirais que telle est l'obscurité qui règne dans quelques ouvrages de Stahl et dans les *Principes mathématiques* de Newton. Ces livres ne demandaient qu'à être entendus pour être estimés ce qu'ils valent ; et il n'en eût pas coûté plus d'un mois à leurs auteurs pour les rendre clairs ; ce mois eût épargné trois ans de travail et d'épuisement à mille bons esprits. Voilà donc à peu près trois mille ans de perdus pour autre chose. Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire. Si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes. Diront-ils qu'il est des ouvrages qu'on ne mettra jamais à la portée du commun des esprits? S'ils le disent, ils montreront seulement qu'ils ignorent ce que peuvent la bonne méthode et la longue habitude.

S'il était permis à quelques auteurs d'être obscurs, dût-on m'accuser de faire ici mon apologie, j'oserais dire que c'est aux seuls métaphysiciens proprement dits. Les grandes abstractions ne comportent qu'une lueur sombre. L'acte de la généralisation tend à dépouiller les concepts de tout ce qu'ils ont de sensible. A

mesure que cet acte s'avance, les spectres corporels s'évanouissent; les notions se retirent peu à peu de l'imagination vers l'entendement; et les idées deviennent purement intellectuelles. Alors le philosophe spéculatif ressemble à celui qui regarde du haut de ces montagnes dont les sommets se perdent dans les nues : les objets de la plaine ont disparu devant lui; il ne lui reste plus que le spectacle de ses pensées, et que la conscience de la hauteur à laquelle il s'est élevé et où il n'est peut-être pas donné à tous de le suivre et de respirer.

XLI. — La nature n'a-t-elle pas assez de son voile, sans le doubler encore de celui du mystère; n'est-ce pas assez des difficultés de l'art? Ouvrez l'ouvrage de Franklin; feuilletez les livres des chimistes, et vous verrez combien l'art expérimental exige de vues, d'imagination, de sagacité, de ressources; lisez-les attentivement, parce que, s'il est possible d'apprendre en combien de manières une expérience se retourne, c'est là que vous l'apprendrez. Si, au défaut de génie, vous avez besoin d'un moyen technique qui vous dirige, ayez sous les yeux une table des qualités qu'on a reconnues jusqu'à présent dans la matière; voyez, entre ces qualités, celles qui peuvent convenir à la substance que vous voulez mettre en expérience; assurez-vous qu'elles y sont; tâchez ensuite d'en connaître la quantité; cette quantité se mesurera presque toujours par un instrument où l'application uniforme d'une partie analogue à la substance pourra se faire, sans interruption et sans reste, jusqu'à l'entière exhaustion de la qualité. Quant à l'existence, elle ne se constatera que par des moyens qui ne se suggèrent pas. Mais si l'on n'apprend point

comment il faut chercher, c'est quelque chose, du moins, que de savoir ce qu'on cherche. Au reste, ceux qui seront forcés de s'avouer à eux-mêmes leur stérilité, soit par une impossibilité bien éprouvée de rien découvrir, soit par une envie secrète qu'ils porteront aux découvertes des autres, le chagrin involontaire qu'ils en ressentiront, et les petites manœuvres qu'ils mettraient volontiers en usage pour en partager l'honneur; ceux-là feront bien d'abandonner une science qu'ils cultivent sans avantage pour elle, et sans gloire pour eux.

XLII. — Quand on a formé dans sa tête un de ces systèmes qui demandent à être vérifiés par l'expérience, il ne faut ni s'y attacher opiniâtrément, ni l'abandonner avec légèreté. On pense quelquefois de ses conjectures qu'elles sont fausses, quand on n'a pas pris les mesures convenables pour les trouver vraies. L'opiniâtreté a même ici moins d'inconvénient que l'excès opposé. A force de multiplier les essais, si l'on ne rencontre pas ce que l'on cherche, il peut arriver qu'on rencontre mieux. Jamais le temps qu'on emploie à interroger la nature n'est entièrement perdu. Il faut mesurer sa constance sur le degré de l'analogie. Les idées absolument bizarres ne méritent qu'un premier essai. Il faut accorder quelque chose de plus à celles qui ont de la vraisemblance, et ne renoncer que quand on est épuisé à celles qui promettent une découverte importante. Il semble qu'on n'ait guère besoin de préceptes là-dessus. On s'attache naturellement aux recherches à proportion de l'intérêt qu'on y prend.

XLIII. — Comme les systèmes dont il s'agit ne sont appuyés que sur des idées vagues, des soupçons légers,

des analogies trompeuses : et même, puisqu'il faut le dire, sur des chimères que l'esprit échauffé prend facilement pour des vues, il n'en faut abandonner aucun, sans auparavant l'avoir fait passer par l'épreuve de l'*inversion*. En philosophie purement rationnelle, la vérité est assez souvent l'extrême opposé de l'erreur ; de même en philosophie expérimentale, ce ne sera pas l'expérience qu'on aura tentée, ce sera son contraire qui produira le phénomène qu'on attendait. Il faut regarder principalement aux deux points diamétralement opposés. Ainsi, dans la seconde de nos rêveries, après avoir couvert l'équateur du globe électrique, et découvert les pôles, il faudra couvrir les pôles, et laisser l'équateur à découvert ; et comme il importe de mettre le plus de ressemblance qu'il est possible entre le globe expérimental et le globe naturel qu'il représente, le choix de la matière dont on couvrira les pôles ne sera pas indifférent. Peut-être faudrait-il y pratiquer des amas d'un fluide, ce qui n'a rien d'impossible dans l'exécution, et ce qui pourrait donner dans l'expérience quelque nouveau phénomène extraordinaire, et différent de celui qu'on se propose d'imiter.

XLIV. — Les expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances et pour la connaissance des limites. Il faut les transporter à des objets différents, les compliquer, les combiner de toutes les manières possibles. Tant que les expériences sont éparses, isolées, sans liaison, irréductibles, il est démontré, par l'irréduction même, qu'il en reste encore à faire. Alors il faut s'attacher uniquement à son objet, et le tourmenter, pour ainsi dire, jusqu'à ce qu'on ait tellement enchaîné les phénomènes, qu'un d'eux étant donné tous les autres

le soient : travaillons d'abord à la réduction des effets, nous songerons après à la réduction des causes. Or, les effets ne se réduiront jamais qu'à force de les multiplier. Le grand art dans les moyens qu'on emploie pour exprimer d'une cause tout ce qu'elle peut donner, c'est de bien discerner ceux dont on est en droit d'attendre un phénomène nouveau, de ceux qui ne produiront qu'un phénomène travesti. S'occuper sans fin de ces métamorphoses, c'est se fatiguer beaucoup et ne point avancer. Toute expérience qui n'étend pas la loi à quelque cas nouveau, ou qui ne la restreint pas par quelque exception, ne signifie rien. Le moyen le plus court de connaître la valeur de son essai, c'est d'en faire l'antécédent d'un enthymème, et d'examiner le conséquent. La conséquence est-elle exactement la même que celle que l'on a déjà tirée d'un autre essai? on n'a rien découvert; on a tout au plus confirmé une découverte. Il y a peu de gros livres de physique expérimentale que cette règle si simple ne réduisît à un petit nombre de pages; et il est un grand nombre de petits livres qu'elle réduirait à rien.

XLV. — De même qu'en mathématiques, en examinant toutes les propriétés d'une courbe on trouve que ce n'est que la même propriété présentée sous des faces différentes; dans la nature, on reconnaîtra, lorsque la physique expérimentale sera plus avancée, que tous les phénomènes, ou de la pesanteur, ou de l'élasticité, ou de l'attraction, ou du magnétisme, ou de l'électricité, ne sont que des faces différentes de la même affection. Mais, entre les phénomènes connus que l'on rapporte à l'une des causes, combien y a-t-il de phénomènes intermédiaires à trouver pour former les liaisons,

remplir les vides et démontrer l'identité? c'est ce qui ne peut se déterminer. Il y a peut-être un phénomène central qui jetterait des rayons, non seulement à ceux qu'on a, mais encore à tous ceux que le temps ferait découvrir, qui les unirait et qui en formerait un système. Mais au défaut de ce centre de correspondance commune, ils demeureront isolés; toutes les découvertes de la physique expérimentale ne feront que les rapprocher en s'interposant, sans jamais les réunir, et quand elles parviendraient à les réunir, elles en formeraient un cercle continu de phénomènes où l'on ne pourrait discerner quel serait le premier et quel serait le dernier. Ce cas singulier, où la physique expérimentale, à force de travail, aurait formé un labyrinthe dans lequel la physique rationnelle, égarée et perdue, tournerait sans cesse, n'est pas impossible dans la nature, comme il l'est en mathématiques. On trouve toujours en mathématiques, ou par la synthèse ou par l'analyse, les propositions intermédiaires qui séparent la propriété fondamentale d'une courbe de sa propriété la plus éloignée.

XLVI. — Il y a des phénomènes trompeurs qui semblent, au premier coup d'œil, renverser un système, et qui, mieux connus, achèveraient de le confirmer. Ces phénomènes deviennent le supplice du philosophe, surtout lorsqu'il a le pressentiment que la nature lui en impose et qu'elle se dérobe à ses conjectures par quelque mécanisme extraordinaire et secret. Ce cas embarrassant aura lieu toutes les fois qu'un phénomène sera le résultat de plusieurs causes conspirantes ou opposées. Si elles conspirent, on trouvera la quantité du phénomène trop grande pour l'hypothèse qu'on aura faite; si elles sont opposées, cette quantité sera trop petite.

Quelquefois même elle deviendra nulle; et le phénomène disparaîtra, sans qu'on sache à quoi attribuer ce silence capricieux de la nature. Vient-on à en soupçonner la raison? on n'en est guère plus avancé. Il faut travailler à la séparation des causes, décomposer le résultat de leurs actions et réduire un phénomène très compliqué à un phénomène simple; ou du moins manifester la complication des causes, leurs concours ou leur opposition, par quelque expérience nouvelle; opération souvent délicate, quelquefois impossible. Alors le système chancelle; les philosophes se partagent; les uns lui demeurent attachés; les autres sont entraînés par l'expérience qui paraît le contredire, et l'on dispute jusqu'à ce que la sagacité ou le hasard qui ne se repose jamais, plus fécond que la sagacité, lève la contradiction et remette en honneur des idées qu'on avait presque abandonnées.

XLVII. — Il faut laisser l'expérience à sa liberté; c'est la tenir captive que de n'en montrer que le côté qui prouve, et que d'en voiler le côté qui contredit. C'est l'inconvénient qu'il y a, non pas à avoir des idées, mais à s'en laisser aveugler, lorsqu'on tente une expérience. On n'est sévère dans son examen que quand le résultat est contraire au système. Alors on n'oublie rien de ce qui peut faire changer de face au phénomène ou de langage à la nature. Dans le cas opposé, l'observateur est indulgent; il glisse sur les circonstances; il ne songe guère à proposer des objections à la nature; il l'en croit sur son premier mot; il n'y soupçonne point d'équivoque, et il mériterait qu'on lui dît : « Ton métier est d'interroger la nature, et tu la fais mentir ou tu crains de la faire expliquer. »

XLVIII. — Quand on suit une mauvaise route, plus on marche vite, plus on s'égare. Et le moyen de revenir sur ses pas quand on a parcouru un espace immense? L'épuisement des forces ne le permet pas; la vanité s'y oppose sans qu'on s'en aperçoive; l'entêtement des principes répand sur tout ce qui environne un prestige qui défigure les objets. On ne les voit plus comme ils sont, mais comme il conviendrait qu'ils fussent. Au lieu de réformer ses notions sur les êtres, il semble qu'on prenne à tâche de modeler les êtres sur ses notions. Entre tous les philosophes, il n'y en a point en qui cette fureur domine plus évidemment que dans les méthodistes. Aussitôt qu'un méthodiste a mis dans son système l'homme à la tête des quadrupèdes, il ne l'aperçoit plus dans la nature que comme un animal à quatre pieds. C'est en vain que la raison sublime dont il est doué se récrie contre la dénomination d'*animal* et que son organisation contredit celle de *quadrupède;* c'est en vain que la nature a tourné ses regards vers le ciel : la prévention systématique lui courbe le corps vers la terre. La raison n'est, suivant elle, qu'un instinct plus parfait; elle croit sérieusement que ce n'est que par défaut d'habitude que l'homme perd l'usage de ses jambes quand il s'avise de transformer ses mains en deux pieds.

XLIX. — Mais c'est une chose trop singulière que la dialectique de quelques méthodistes, pour n'en pas donner un échantillon. L'homme, dit Linnæus, n'est ni une pierre, ni une plante; c'est donc un animal. Il n'a pas un seul pied; ce n'est donc pas un ver. Ce n'est pas un insecte puisqu'il n'a point d'antennes. Il n'a point de nageoires; ce n'est donc pas un poisson.

Ce n'est pas un oiseau, puisqu'il n'a point de plumes. Qu'est-ce donc que l'homme? il a la bouche du quadrupède. Il a quatre pieds, les deux de devant lui servent à l'attouchement, les deux de derrière au marcher. C'est donc un quadrupède. « Il est vrai, continue le méthodiste, qu'en conséquence de mes principes d'histoire naturelle, je n'ai jamais su distinguer l'homme du singe; car il y a certains singes qui ont moins de poils que certains hommes : ces singes marchent sur deux pieds, et ils se servent de leurs pieds et de leurs mains comme les hommes. D'ailleurs la parole n'est point pour moi un caractère distinctif; je n'admets, selon ma méthode, que des caractères qui dépendent du nombre, de la figure, de la proportion et de la situation. » Donc votre méthode est mauvaise, dit la logique. « Donc l'homme est un animal à quatre pieds, » dit le naturaliste.

L. — Pour ébranler une hypothèse, il ne faut quelquefois que la pousser aussi loin qu'elle peut aller. Nous allons faire l'essai de ce moyen sur celle du docteur d'Erlangen, dont l'ouvrage, rempli d'idées singulières et neuves, donnera bien de la torture à nos philosophes. Son objet est le plus grand que l'intelligence humaine puisse se proposer; c'est le système universel de la nature. L'auteur commence par exposer rapidement les sentiments de ceux qui l'ont précédé, et l'insuffisance de leurs principes pour le développement général des phénomènes. Les uns n'ont demandé que l'*étendue* et le *mouvement*. D'autres ont cru devoir ajouter à l'étendue l'*impénétrabilité*, la *mobilité* et l'*inertie*. L'observation des corps célestes, ou plus généralement la physique des grands corps, a démontré la nécessité

d'une force par laquelle toutes les parties tendissent ou pesassent les unes vers les autres, selon une certaine loi ; et l'on a admis l'*attraction* en raison simple de la masse, et en raison réciproque du carré de la distance. Les opérations les plus simples de la chimie, ou la physique élémentaire des petits corps, a fait recourir à des *attractions* qui suivent d'autres lois ; et l'impossibilité d'expliquer la formation d'une plante ou d'un animal, avec les attractions, l'inertie, la mobilité, l'impénétrabilité, le mouvement, la matière ou l'étendue, a conduit le philosophe Baumann a supposer encore d'autres propriétés dans la nature. Mécontent des *natures plastiques*, à qui l'on fait exécuter toutes les merveilles de la nature sans matière et sans intelligence ; des *substances intelligentes subalternes*, qui agissent sur la matière d'une manière inintelligible ; de la *simultanéité de la création et de la formation des substances*, qui, contenues les unes dans les autres, se développent dans le temps par la continuation d'un premier miracle ; et de l'*extemporanéité de leur production*, qui n'est qu'un enchaînement de miracles réitérés à chaque instant de la durée ; il a pensé que tous ces systèmes peu philosophiques n'auraient point eu lieu, sans la crainte mal fondée d'attribuer des modifications très connues à un être dont l'essence, nous étant inconnue, peut être, par cette raison même et malgré notre préjugé, très compatible avec ces modifications ? Mais quel est cet être ? quelles sont ces modifications. Le dirai-je ? Sans doute, répond le docteur Baumann. L'être corporel est cet être ; ces modifications sont le *désir*, l'*aversion*, la *mémoire* et l'*intelligence ;* en un mot, toutes les qualités que nous reconnaissons dans les

animaux que les Anciens comprenaient sous le nom d'*âme sensitive*, et que le docteur Baumann admet, proportion gardée des formes et des masses, dans la particule la plus petite de matière, comme dans le plus gros animal. S'il y avait, dit-il, du péril à accorder aux molécules de la matière quelques degrés d'intelligence, ce péril serait aussi grand à les supposer dans un éléphant ou dans un singe, qu'à les reconnaître dans un grain de sable. Ici le philosophe de l'académie d'Erlangen emploie les derniers efforts pour écarter de lui tout soupçon d'athéisme; et il est évident qu'il ne soutient son hypothèse avec quelque chaleur, que parce qu'elle lui paraît satisfaire aux phénomènes les plus difficiles, sans que le matérialisme en soit une conséquence. Il faut lire son ouvrage pour apprendre à concilier les idées philosophiques les plus hardies avec le plus profond respect pour la religion. Dieu a créé le monde, dit le docteur Baumann ; et c'est à nous à trouver, s'il est possible, les lois par lesquelles il a voulu qu'il se conservât, et les moyens qu'il a destinés à la reproduction des individus. Nous avons le champ libre de ce côté, nous pouvons proposer nos idées; et voici les principales idées du docteur.

L'élément séminal, extrait d'une partie semblable à celle qu'il doit former dans l'animal, sentant et pensant, aura quelque mémoire de sa situation première; de là, la conservation des espèces et la ressemblance des parents.

Il peut arriver que le fluide séminal surabonde ou manque de certains éléments; que ces éléments ne puissent s'unir par oubli, ou qu'il se fasse des réunions bizarres d'éléments surnuméraires: de là, ou l'impos-

sibilité de la génération, ou toutes les générations monstrueuses possibles.

Certains éléments auront pris nécessairement une facilité prodigieuse à s'unir constamment de la même manière; de là, s'ils sont différents, une formation d'animaux microscopiques variée à l'infini; de là, s'ils sont semblables, les polypes qu'on peut comparer à une grappe d'abeilles infiniment petites, qui, n'ayant la mémoire vive que d'une seule situation, s'accrocheraient et demeureraient accrochées selon cette situation qui leur serait la plus familière.

Quand l'impression d'une situation présente balancera ou éteindra la mémoire d'une situation passée, en sorte qu'il y ait indifférence à toute situation, il y aura stérilité; de là, la stérilité des mulets.

Qui empêchera des parties élémentaires, intelligentes et sensibles de s'écarter à l'infini de l'ordre qui constitue l'espèce? De là, une infinité d'espèces d'animaux sortis d'un premier animal; une infinité d'êtres émanés d'un premier être; un seul acte dans la nature.

Mais chaque élément perdra-t-il, en s'accumulant et en se combinant, son petit degré de sentiment et de perception? Nullement, dit le docteur Baumann. Ces qualités lui sont essentielles. Qu'arrivera-t-il donc? Le voici. De ces perceptions d'éléments rassemblés et combinés, il en résultera une perception unique, proportionnée à la masse et à la disposition; et ce système de perceptions dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire du *soi* et concourra à former la conscience du *tout*, sera l'âme de l'animal. « Omnes elementorum perceptiones conspirare, et in unam fortiorem et magis perfectam perceptionem coalescere videntur. Hæc

forte ad unamquamque ex aliis perceptionibus se habet in eadem ratione qua corpusorganisatum ad elementum. Elementum quodvis, post suam cum aliis copulationem, cum suam perceptionem illarum perceptionibus confudit, et *sui conscientiam* perdidit, primi elementorum status memoria nulla superest, et nostra nobis origo omnino abdita manet. »

C'est ici que nous sommes surpris que l'auteur, ou n'ait pas aperçu les terribles conséquences de son hypothèse, ou que, s'il a aperçu les conséquences, il n'ait pas abandonné l'hypothèse. C'est maintenant qu'il faut appliquer notre méthode à l'examen de ses principes. Je lui demanderai donc si l'univers, ou la collection générale de toutes les molécules sensibles et pensantes, forme un tout, ou non. S'il me répond qu'elle ne forme point un tout, il ébranlera d'un seul mot l'existence de Dieu, en introduisant le désordre dans la nature, et il détruira la base de la philosophie, en rompant la chaîne qui lie tous les êtres. S'il convient que c'est un tout où les éléments ne sont pas moins ordonnés que les portions, ou réellement distinctes, ou seulement intelligibles, le sont dans un élément, et les éléments dans un animal, il faudra qu'il avoue qu'en conséquence de cette copulation universelle, le monde, semblable à un grand animal, a une âme; que, le monde pouvant être infini, cette âme du monde, je ne dis pas est, mais peut être un système infini de perceptions, et que le monde peut être Dieu. Qu'il proteste tant qu'il voudra contre ces conséquences, elles n'en seront pas moins vraies; et, quelque lumière que ses sublimes idées puissent jeter dans les profondeurs de la nature, ces idées n'en seront pas moins

effrayantes. Il ne s'agissait que de les généraliser pour s'en apercevoir. L'acte de la généralisation est pour les hypothèses du métaphysicien ce que les observations et les expériences réitérées sont pour les conjectures du physicien. Les conjectures sont-elles justes? Plus on fait d'expériences, plus les conjectures se vérifient. Les hypothèses sont-elles vraies? Plus on étend les conséquences, plus elles embrassent de vérités, plus elles acquièrent d'évidence et de force. Au contraire, si les conjectures et les hypothèses sont frêles et mal fondées, ou l'on découvre un fait, ou l'on aboutit à une vérité contre laquelle elles échouent. L'hypothèse du docteur Baumann développera, si l'on veut, le mystère le plus incompréhensible de la nature, la formation des animaux, ou plus généralement celle de tous les corps organisés; la collection universelle des phénomènes et l'existence de Dieu seront ses écueils. Mais, quoique nous rejetions les idées du docteur d'Erlangen, nous aurions bien mal conçu l'obscurité des phénomènes qu'il s'était proposé d'expliquer, la fécondité de son hypothèse, les conséquences surprenantes qu'on en peut tirer, le mérite des conjectures nouvelles sur un sujet dont se sont occupés les premiers hommes dans tous les siècles, et la difficulté de combattre les siennes avec succès, si nous ne les regardions comme le fruit d'une méditation profonde, une entreprise hardie sur le système universel de la nature et la tentative d'un grand philosophe.

LI. — *De l'impulsion d'une sensation.* — Si le docteur Baumann eût renfermé son système dans de justes bornes et n'eût appliqué ses idées qu'à la formation des animaux, sans les étendre à la nature

de l'âme, d'où je crois avoir démontré contre lui qu'on pouvait les porter jusqu'à l'existence de Dieu, il ne se serait point précipité dans l'espèce de matérialisme la plus séduisante, en attribuant aux molécules organiques le désir, l'aversion, le sentiment et la pensée. Il fallait se contenter d'y supposer une sensibilité mille fois moindre que celle que le Tout-Puissant a accordée aux animaux les plus voisins de la matière morte. En conséquence de cette sensibilité sourde et de la différence des configurations, il n'y aurait eu pour une molécule organique quelconque qu'une situation la plus commode de toutes, qu'elle aurait sans cesse cherchée par une inquiétude automate, comme il arrive aux animaux de s'agiter dans le sommeil, lorsque l'usage de presque toutes leurs facultés est suspendu, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé la disposition la plus convenable au repos. Ce seul principe eût satisfait, d'une manière assez simple et sans aucune conséquence dangereuse, aux phénomènes qu'il se proposait d'expliquer, et à ces merveilles sans nombre qui tiennent si stupéfaits tous nos observateurs d'insectes; et il eût défini l'animal en général, *un système de différentes molecules organiques qui, par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd que celui qui a créé la matière en général leur a donné, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la place la plus convenable à sa figure et à son repos.*

LII. — *Des instruments et des mesures.* — Nous avons observé ailleurs que, puisque les sens étaient la source de toutes nos connaissances, il importait beaucoup de savoir jusqu'où nous pouvions compter sur leur témoignage : ajoutons ici que l'examen des

suppléments de nos sens, ou des instruments, n'est pas moins nécessaire. Nouvelle application de l'expérience; autre source d'observations longues, pénibles et difficiles. Il y aurait un moyen d'abréger le travail: ce serait de fermer l'oreille à une sorte de scrupules de la philosophie rationnelle (car la philosophie rationnelle a ses scrupules) et de bien connaître dans toutes les quantités jusqu'où la précision des mesures est nécessaire. Combien d'industrie, de travail et de temps perdus à mesurer qu'on eût bien employés à découvrir!

LIII. — Il est, soit dans l'invention, soit dans la perfection des instruments, une circonspection qu'on ne peut trop recommander au physicien; c'est de se méfier des analogies, de ne jamais conclure ni du plus au moins, ni du moins au plus; de porter son examen sur toutes les qualités physiques des substances qu'il emploie. Il ne réussira jamais s'il se néglige là-dessus; et quand il aura bien pris toutes ses mesures, combien de fois n'arrivera-t-il pas encore qu'un petit obstacle, qu'il n'aura point prévu ou qu'il aura méprisé, sera la limite de la nature et le forcera d'abandonner son ouvrage lorsqu'il le croyait achevé?

LIV. — *De la distinction des objets.* — Puisque l'esprit ne peut tout comprendre, l'imagination tout prévoir, le sens tout observer et la mémoire tout retenir; puisque les grands hommes naissent à des intervalles de temps si éloignés, et que les progrès des sciences sont tellement suspendus par les révolutions, que des siècles d'étude se passent à recouvrer les connaissances des siècles écoulés, c'est manquer au genre humain que de tout observer indistinctement. Les hommes extraordinaires par leurs talents se doi-

vent respecter eux-mêmes et la postérité dans l'emploi de leur temps. Que penserait-elle de nous, si nous n'avions à lui transmettre qu'une insectologie complète, qu'une histoire immense d'animaux microscopiques? aux grands génies les grands objets, les petits objets Aux petits génies. Il vaut autant que ceux-ci s'en occupent que de ne rien faire.

LV. — *Des obstacles.* — Et puisqu'il ne suffit pas de vouloir une chose, qu'il faut en même temps acquiescer à tout ce qui est presque inséparablement attaché à la chose qu'on veut, celui qui aura résolu de s'appliquer à l'étude de la philosophie s'attendra non seulement aux obstacles physiques qui sont de la nature de son objet, mais encore à la multitude des obstacles moraux qui doivent se présenter à lui, comme ils se sont offerts à tous les philosophes qui l'ont précédé. Lors donc qu'il lui arrivera d'être traversé, mal entendu, calomnié, compromis, déchiré, qu'il sache se dire à lui-même : « N'est-ce que dans mon siècle, n'est-ce que pour moi qu'il y a eu des hommes remplis d'ignorance et de fiel, des âmes rongées par l'envie, des têtes troublées par la superstition? S'il croit quelquefois avoir à se plaindre de ses concitoyens, qu'il sache se parler ainsi : « Je me plains de mes concitoyens ; mais s'il était possible de les interroger tous et de demander à chacun d'eux lequel il voudrait être de l'auteur des *Nouvelles Ecclésiastiques* ou de Montesquieu, de l'auteur des *Lettres Américaines* ou de Buffon, en est-il un seul qui eût un peu de discernement et qui pût balancer sur le choix? Je suis donc certain d'obtenir, un jour, les seuls applaudissements dont je fasse quelque cas, si j'ai été assez heureux pour les mériter. »

Et vous, qui prenez le titre de philosophes ou de beaux esprits, et qui ne rougissez point de ressembler à ces insectes importuns qui passent les instants de leur existence éphémère à troubler l'homme dans ses travaux et dans son repos, quel est votre but? qu'espérez-vous de votre acharnement? Quand vous aurez découragé ce qui reste à la nation d'auteurs célèbres et d'excellents génies, que ferez-vous en revanche pour elle? quelles sont les productions merveilleuses par lesquelles vous dédommagerez le genre humain de celles qu'il en aurait obtenues?... Malgré vous, les noms des Duclos, des d'Alembert et des Rousseau; des de Voltaire, des Maupertuis et des Montesquieu; des de Buffon et des Daubenton, seront en honneur, parmi nous et chez nos neveux; et si quelqu'un se souvient un jour des vôtres : « Ils ont été, dira-t-il, les persécuteurs des premiers hommes de leur temps; et si nous possédons la préface de l'*Encyclopédie*, l'*Histoire du siècle de Louis XIV*, l'*Esprit des Lois* et l'*Histoire de la Nature*, c'est qu'heureusement il n'était pas au pouvoir de ces gens-là de nous en priver. »

LVI. — *Des causes.* — 1. A ne consulter que les vaines conjectures de la philosophie et la faible lumière de notre raison, on croirait que la chaîne des causes n'a point eu de commencement, et que celle des effets n'aura point de fin. Supposez une molécule déplacée, elle ne s'est point déplacée d'elle-même; la cause de son déplacement a une autre cause; celle-ci une autre, et ainsi de suite, sans qu'on puisse trouver de limites *naturelles* aux causes, dans la durée qui a précédé. Supposez une molécule déplacée, ce déplacement aura un effet; cet effet un autre effet, et

ainsi de suite, sans qu'on puisse trouver de limites *naturelles* aux effets, dans la durée qui suivra. L'esprit, épouvanté de ces progrès à l'infini des causes les plus faibles et des effets les plus légers, ne se refuse à cette supposition et à quelques autres de la même espèce que par le préjugé qu'il ne se passe rien au delà de la portée de nos sens, et que tout cesse où nous ne voyons plus ; mais une des principales différences de l'observateur de la nature et de son interprète, c'est que celui-ci part du point où les sens et les instruments abandonnent l'autre : il conjecture, par ce qui est, ce qui doit être encore ; il tire de l'ordre des choses des conclusions abstraites et générales, qui ont pour lui toute l'évidence des vérités sensibles et particulières ; il s'élève à l'essence même de l'ordre ; il voit que la coexistence *pure et simple* d'un être sensible et pensant, avec un enchaînement quelconque de causes et d'effets, ne lui suffit pas pour en porter un jugement absolu : il s'arrête là ; s'il faisait un pas de plus, il sortirait de la nature.

Des causes finales. — 2. Qui sommes-nous, pour expliquer les fins de la nature? Ne nous apercevrons-nous point que c'est presque toujours aux dépens de sa puissance que nous préconisons sa sagesse, et que nous ôtons à ses ressources plus que nous ne pouvons jamais accorder à ses vues? Cette manière de l'interpréter est mauvaise, même en théologie naturelle. C'est substituer la conjecture de l'homme à l'ouvrage de Dieu ; c'est attacher la plus importante des vérités théologiques au sort d'une hypothèse. Mais le phénomène le plus commun suffira pour montrer combien la recherche de ces causes est contraire à

la véritable science. Je suppose qu'un physicien, interrogé sur la nature du lait, réponde que c'est un aliment qui commence à se préparer dans la femelle, quand elle a conçu, et que la nature destine à la nourriture de l'animal qui doit naître; que cette définition m'apprendra-t-elle sur la formation du lait? que puis-je penser de la destination prétendue de ce fluide et des autres idées physiologiques qui l'accompagnent, lorsque je sais qu'il y a eu des hommes qui ont fait jaillir le lait de leurs mamelles; que l'anastomose des artères épigastriques et mammaires me démontre que c'est le lait qui cause le gonflement de la gorge, dont les filles mêmes sont quelquefois incommodées à l'approche de l'évacuation périodique; qu'il n'y a presque aucune fille qui ne devînt nourrice, si elle se faisait téter; et que j'ai sous les yeux une femelle d'une espèce si petite, qu'il ne s'est point trouvé de mâle qui lui convînt, qui n'a point été couverte, qui n'a jamais porté, et dont les tettes se sont gonflées de lait, au point qu'il a fallu recourir aux moyens ordinaires pour la soulager? Combien n'est-il pas ridicule d'entendre des anatomistes attribuer sérieusement à la pudeur de la nature une ombre qu'elle a également répandue sur des endroits de notre corps où il n'y a rien de déshonnête à couvrir? L'usage que lui supposent d'autres anatomistes fait un peu moins d'honneur à la pudeur de la nature, mais n'en fait pas davantage à leur sagacité. Le physicien, dont la profession est d'instruire et non d'édifier, abandonnera donc le *pourquoi*, et ne s'occupera que du *comment*. Le *comment* se tire des êtres; le *pourquoi*, de notre entendement; il tient à nos systèmes; il dépend du progrès de nos connaissances. Combien d'idées ab-

surdes, de suppositions fausses, de notions chimériques dans ces hymnes que quelques défenseurs téméraires des causes finales ont osé composer à l'honneur du Créateur? Au lieu de partager les transports de l'admiration du Prophète, et de s'écrier pendant la nuit, à la vue des étoiles sans nombre dont les cieux sont éclairés : *Cœli enarrant gloriam Dei* (DAVID, *psalm.* XVIII, ℣ I.), ils se sont abandonnés à la superstition de leurs conjectures. Au lieu d'adorer le Tout-Puissant dans les êtres mêmes de la nature, ils se sont prosternés devant les fantômes de leur imagination. Si quelqu'un, retenu par le préjugé, doute de la solidité de mon reproche, je l'invite à comparer le traité que Galien a écrit de l'usage des parties du corps humain, avec la physiologie de Boërhaave; et la physiologie de Boërhaave, avec celle de Haller : j'invite la postérité à comparer ce que ce dernier ouvrage contient de vues systématiques et passagères, avec ce que la physiologie deviendra dans les siècles suivants. L'homme fait un mérite à l'Éternel de ses petites vues; et l'Éternel qui l'entend du haut de son trône, et qui connaît son intention, accepte sa louange imbécile, et sourit de sa vanité.

LVII. — *De quelques préjugés.* — Il n'y a rien, ni dans les faits de la nature, ni dans les circonstances de la vie, qui ne soit un piège tendu à notre précipitation. J'en atteste la plupart de ces axiomes généraux, qu'on regarde comme le bon sens des nations. On dit : *Il ne se passe rien de nouveau sous le ciel;* et cela est vrai pour celui qui s'en tient aux apparences grossières. Mais qu'est-ce que cette sentence pour le philosophe, dont l'occupation journalière est de saisir les différences les plus insensibles? Qu'en de-

vait penser celui qui assura que sur tout un arbre il n'y aurait pas deux feuilles *sensiblement* du même vert? Qu'en penserait celui qui réfléchissant sur le grand nombre des causes, même connues, qui doivent concourir à la production d'une nuance de couleur précisément telle, prétendrait, sans croire outrer l'opinion de Leibniz, qu'il est démontré, par la différence des points de l'espace où les corps sont placés, combinée avec ce nombre prodigieux de causes, qu'il n'y a peut-être jamais eu, et qu'il n'y aura peut-être jamais dans la nature, deux brins d'herbe *absolument* du même vert? Si les êtres s'altèrent successivement en passant par les nuances les plus imperceptibles, le temps, qui ne s'arrête point, doit mettre, à la longue, entre les formes qui ont existé très anciennement, celles qui existent aujourd'hui, celles qui existeront dans les siècles reculés, la différence la plus grande; et le *nil sub sole novum* n'est qu'un préjugé fondé sur la faiblesse de nos organes, l'imperfection de nos instruments et la brièveté de notre vie. On dit en morale: *Quot capita, tot sensus;* c'est le contraire qui est vrai : rien n'est si commun que des têtes, et si rare que des avis. On dit en littérature : *Il ne faut point disputer des goûts ;* si l'on entend qu'il ne faut point disputer à un homme que tel est son goût, c est une puérilité. Si l'on entend qu'il n'y a ni bon ni mauvais dans le goût, c'est une fausseté. Le philosophe examinera sévèrement tous ces axiomes de la sagesse populaire.

LVIII. — *Questions.* — Il n'y a qu'une manière possible d'être homogène. Il y a une infinité de manières différentes possibles d'être hétérogène. Il me paraît aussi impossible que tous les êtres de la nature

aient été produits avec une matière parfaitement homogène, qu'il le serait de les représenter avec une seule et même couleur. Je crois même entrevoir que la diversité des phénomènes ne peut être le résultat que d'une hétérogénéité quelconque. J'appellerai donc *éléments* les différentes matières hétérogènes nécessaires pour la production générale des phénomènes de la nature : et j'appellerai *la nature,* le résultat général actuel ou les résultats généraux successifs de la combinaison des éléments. Les éléments doivent avoir des différences essentielles ; sans quoi tout aurait pu naître de l'homogénéité, puisque tout y pourrait retourner. Il est, il a été, ou il sera une combinaison naturelle, ou une combinaison artificielle, dans laquelle un élément est, a été ou sera porté à sa plus grande division possible. La molécule d'un élément dans cet état de division dernière est indivisible d'une indivisibilité absolue, puisqu'une division ultérieure de cette molécule étant hors des lois de la nature et au delà des forces de l'art, n'est plus qu'intelligible. L'état de division dernière possible dans la nature ou par l'art n'étant pas le même, selon toute apparence, pour des matières essentiellement hétérogènes, il s'ensuit qu'il y a des molécules essentiellement différentes en masse, et toutefois absolument indivisibles en elles-mêmes. Combien y a-t-il de matières absolument hétérogènes ou élémentaires ? Nous l'ignorons. Quelles sont les différences essentielles des matières que nous regardons comme absolument hétérogènes ou élémentaires ? Nous l'ignorons. Jusqu'où la division d'une matière élémentaire est-elle portée, soit dans les productions de l'art, soit dans les ouvrages de la nature ? Nous l'ignorons,

etc., etc., etc. J'ai joint les combinaisons de l'art à celles de la nature; parce qu'entre une infinité de faits que nous ignorons, et que nous ne saurons jamais, il en est un qui nous est encore caché : savoir, si la division d'une matière élémentaire n'a point été, n'est point ou ne sera pas portée plus loin dans quelque opération de l'art qu'elle ne l'a été, ne l'est, et ne le sera dans aucune combinaison de la nature abandonnée à elle-même. Et l'on va voir par la première des questions suivantes pourquoi j'ai fait entrer dans quelques-unes de mes propositions les notions du passé, du présent et de l'avenir, et pourquoi j'ai inséré l'idée de succession dans la définition que j'ai donnée de la nature.

1. Si les phénomènes ne sont pas enchaînés les uns aux autres, il n'y a point de philosophie. Les phénomènes seraient tous enchaînés que l'état de chacun d'eux pourrait être sans permanence. Mais si l'état des êtres est dans une vicissitude perpétuelle; si la nature est encore à l'ouvrage, malgré la chaîne qui lie les phénomènes, il n'y a point de philosophie. Toute notre science naturelle devient aussi transitoire que les mots. Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature n'est que l'histoire très incomplète d'un instant. Je demande donc si les métaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont; si les plantes ont toujours été et seront toujours telles qu'elles sont; si les animaux ont toujours été et seront toujours tels qu'ils sont, etc.? Après avoir médité profondément sur certains phénomènes, un doute qu'on vous pardonnerait peut-être, ô sceptiques, ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été et qu'il sera.

2. De même que, dans les règnes animal et végétal,

un individu commence, pour ainsi dire, s'accroît, dure, dépérit et passe ; n'en serait-il pas de même des espèces entières? Si la foi nous apprenait que les animaux sont sortis des mains du Créateur tels que nous les voyons, et s'il était permis d'avoir la moindre incertitude sur leur commencement et sur la fin, le philosophe abandonné à ses conjectures ne pourrait-il pas soupçonner que l'animalité avait de toute éternité ses éléments particuliers, épars et confondus dans la masse de la matière; qu'il est arrivé à ces éléments de se réunir, parce qu'il était possible que cela se fît; que l'embryon formé de ces éléments a passé par une infinité d'organisations et de développements; qu'il a eu, par succession, du mouvement, de la sensation, des idées, de la pensée, de la réflexion, de la conscience, des sentiments, des passions, des signes, des gestes, des sons, des sons articulés, une langue, des lois, des sciences, des arts; qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements; qu'il a peut-être encore d'autres développements à subir et d'autres accroissements à prendre, qui nous sont inconnus; qu'il a eu ou qu'il aura un état stationnaire; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étaient entrées; qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme, et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée? La religion nous épargne bien des écarts et bien des travaux. Si elle ne nous eût point éclairés sur l'origine du monde et sur le système universel des êtres, combien d'hypothèses différentes que nous aurions été

tentés de prendre pour le secret de la Nature? Ces hypothèses, étant toutes également fausses, nous auraient paru toutes à peu près également vraisemblables. La question *pourquoi il existe quelque chose* est la plus embarrassante que la philosophie pût se proposer; et il n'y a que la révélation qui y réponde.

3. Si l'on jette les yeux sur les animaux et sur la terre brute qu'ils foulent aux pieds; sur les molécules organiques et sur le fluide dans lequel elles se meuvent; sur les insectes microscopiques, et sur la matière qui les produit et qui les environne, il est évident que la matière en général est divisée en matière morte et en matière vivante. Mais comment peut-il se faire que la matière ne soit pas une, ou toute vivante, ou toute morte? La matière vivante est-elle toujours vivante? Et la matière morte est-elle toujours et réellement morte? La matière vivante ne meurt-elle point? La matière morte ne commence-t-elle jamais à vivre?

4. Y a-t-il quelque autre différence assignable entre la matière morte et la matière vivante, que l'organisation, et que la spontanéité réelle ou apparente du mouvement?

5. Ce qu'on appelle matière vivante, ne serait-ce pas seulement une matière qui se meut par elle-même? Et ce qu'on appelle une matière morte, ne serait-ce pas une matière mobile par une autre matière?

6. Si la matière vivante est une matière qui se meut par elle-même, comment peut-elle cesser de se mouvoir sans mourir?

7. S'il y a une matière vivante et une matière morte par elles-mêmes, ces deux principes suffisent-ils pour

la production générale de toutes les formes et de tous les phénomènes?

8. En géométrie, une quantité réelle jointe à une quantité imaginaire donne un tout imaginaire; dans la nature, si une molécule de matière vivante s'applique à une molécule de matière morte, le tout sera-t-il vivant, ou sera-t-il mort?

9. Si l'agrégat peut être ou vivant ou mort, quand et pourquoi sera-t-il vivant? quand et pourquoi sera-t-il mort?

10. Mort ou vivant, il existe sous une forme. Sous quelque forme qu'il existe, quel en est le principe?

11. Les moules sont-ils principes des formes? Qu'est-ce qu'un moule? Est-ce un être réel et préexistant? ou n'est-ce que les limites intelligibles de l'énergie d'une molécule vivante unie à de la matière morte ou vivante; limites déterminées par le rapport de l'énergie en tout sens, aux résistances en tout sens? Si c'est un être réel et préexistant, comment s'est-il formé?

12. L'énergie d'une molécule vivante varie-t-elle par elle-même, ou ne varie-t-elle que selon la quantité, la qualité, les formes de la matière morte ou vivante à laquelle elle s'unit?

13. Y a-t-il des matières vivantes spécifiquement différentes des matières vivantes? ou toute matière vivante est-elle essentiellement une et propre à tout? J'en demande autant des matières mortes.

14. La matière vivante se combine-t-elle avec de la matière vivante? Comment se fait cette combinaison? Quel en est le résultat? J'en demande autant de la matière morte.

15. Si l'on pouvait supposer toute la matière vivante,

ou toute la matière morte, y aurait-il jamais autre chose que de la matière morte, ou que de la matière vivante? ou les molécules vivantes ne pourraient-elles pas reprendre la vie, après l'avoir perdue, pour la reperdre encore ; et ainsi de suite, à l'infini?

Quand je tourne mes regards sur les travaux des hommes et que je vois des villes bâties de toutes parts, tous les éléments employés, des langues fixées, des peuples policés, des ports construits, les mers traversées, la terre et les cieux mesurés, le monde me paraît bien vieux. Lorsque je trouve les hommes incertains sur les premiers principes de la médecine et de l'agriculture, sur les propriétés des substances les plus communes, sur la connaissance des maladies dont ils sont affligés, sur la taille des arbres, et sur la forme de la charrue, la terre ne me paraît habitée que d'hier. Et si les hommes étaient sages, ils se livreraient enfin à des recherches relatives à leur bien-être, et ne répondraient à mes qustions futiles que dans mille ans au plus tôt ; ou peut-être même, considérant sans cesse le peu d'étendue qu'ils occupent dans l'espace et dans la durée, ils ne daigneraient jamais y répondre.

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES

SUR

LA MATIÈRE ET LE MOUVEMENT

Je ne sais en quel sens les philosophes ont supposé que la matière était indifférente au mouvement et au repos. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que tous les

corps gravitent les uns sur les autres ; c'est que toutes les particules des corps gravitent les unes sur les autres ; c'est que, dans cet univers, tout est en translation ou *in nisu*, ou en translation et *in nisu* à la fois.

Cette supposition des philosophes ressemble peut-être à celle des géomètres, qui admettent des points sans aucune dimension, des lignes sans largeur ni profondeur, des surfaces sans épaisseur ; ou peut-être parlent-ils du repos relatif d'une masse à une autre. Tout est dans un repos relatif en un vaisseau battu par la tempête. Rien n'y est en un repos absolu, pas même les molécules agrégatives, ni du vaisseau, ni des corps qu'il renferme.

S'ils ne conçoivent pas plus de tendance au repos qu'au mouvement, dans un corps quelconque, c'est qu'apparemment ils regardent la matière comme homogène ; c'est qu'ils font abstraction de toutes les qualités qui lui sont essentielles ; c'est qu'ils la considèrent comme inaltérable dans l'instant presque indivisible de leur spéculation, c'est qu'ils raisonnent du repos relatif d'un agrégat à un autre agrégat ; c'est qu'ils oublient que, tandis qu'ils raisonnent de l'indifférence du corps au mouvement ou au repos, le bloc de marbre tend à sa dissolution ; c'est qu'ils anéantissent par la pensée, et le mouvement général qui anime tout le corps, et leur action particulière des uns sur les autres qui les détruit tous ; c'est que cette indifférence, quoique fausse en elle-même, mais momentanée, ne rendra pas les lois du mouvement erronées.

Le corps, selon quelques philosophes, est, par lui-même, sans action et sans force ; c'est une terrible fausseté, bien contraire à toute bonne physique, à toute bonne chimie :

par lui-même, par la nature de ses qualités essentielles, soit qu'on le considère en molécules, soit qu'on le considère en masse, il est plein d'action et de force.

Pour vous représenter le mouvement, ajoutent-ils, *outre la matière existante, il vous faut imaginer une force qui agisse sur elle.* Ce n'est pas cela : la molécule, douée d'une qualité propre à sa nature, par elle-même est une force active. Elle s'exerce sur elle. Tous ces paralogismes-là tiennent à la fausse supposition de la matière homogène. Vous qui imaginez si bien la matière en repos, pouvez-vous imaginer le feu en repos? Tout, dans la nature, a son action diverse, comme cet amas de molécules que vous appelez le *feu*. Dans cet amas que vous appelez *feu*, chaque molécule a sa nature, son action.

Voici la vraie différence du repos et du mouvement : c'est que le repos absolu est un concept abstrait qui n'existe point en nature, et que le mouvement est une qualité aussi réelle que la longueur, la largeur et la profondeur. Que m'importe ce qui se passe dans votre tête? Que m'importe que vous regardiez la matière comme homogène ou comme hétérogène? Que m'importe que, faisant abstraction de ses qualités, et ne considérant que son existence, vous la voyiez en repos? Que m'importe qu'en conséquence vous cherchiez une cause qui la meuve? Vous ferez de la géométrie et de la métaphysique tant qu'il vous plaira; mais moi, je suis physicien et chimiste; qui prends les corps dans la nature, et non dans ma tête; je les vois existants, divers, revêtus de propriétés et d'actions, et s'agitant dans l'univers comme dans le laboratoire, où une étincelle ne se trouve point à côté de trois molécules com-

binées de salpêtre, de charbon et de soufre, sans qu'il s'ensuive une explosion nécessaire.

La pesanteur n'est point *une tendance au repos;* c'est une tendance au mouvement local.

Pour que la manière soit mue, dit-on encore, *il faut une action, une force;* oui, ou extérieure à la molécule, ou inhérente, intime à la molécule, et constituant sa nature de molécule ignée, aqueuse, nitreuse, alkaline, sulfureuse : quelle que soit cette nature, il s'ensuit force, action d'elle hors d'elle, action des autres molécules sur elle.

La force qui agit sur la molécule s'épuise; la force intime de la molécule ne s'épuise point. Elle est immuable, éternelle. Ces deux forces peuvent produire deux sortes de *nisus;* la première, un *nisus* qui cesse; la seconde, un *nisus* qui ne cesse jamais. Donc il est absurde de dire que la matière a une opposition réelle au mouvement.

La quantité de force est constante dans la nature; mais la somme des *nisus* et la somme des translations sont variables. Plus la somme des *nisus* est grande, plus la somme des translations est petite; et, réciproquement, plus la somme des translations est grande, plus la somme des *nisus* est petite. L'incendie d'une ville accroît tout à coup d'une quantité prodigieuse la somme des translations.

Un atome remue le monde; rien n'est plus vrai; cela l'est autant que l'atome remué par le monde : puisque l'atome a sa force propre, elle ne peut être sans effet.

Il ne faut jamais dire, quand on est physicien, *le corps comme corps;* car ce n'est plus faire de la physique; c'est faire des abstractions qui ne mènent à rien.

Il ne faut pas confondre l'action avec la masse. Il peut y avoir grande masse et petite action. Il peut y avoir petite masse et grande action. Une molécule d'air fait éclater un bloc d'acier. Quatre grains de poudre suffisent pour diviser un rocher.

Oui, sans doute, quand on compare un agrégat homogène à un autre agrégat de même matière homogène ; quand on parle de l'action et de la réaction de ces deux agrégats ; leurs énergies relatives sont en raison directe des masses. Mais quand il s'agit d'agrégats hétérogènes, ce ne sont plus les mêmes lois. Il y a autant de lois diverses qu'il y a de variétés dans la force propre et intime de chaque molécule élémentaire et constitutive des corps.

Le corps résiste au mouvement horizontal. Qu'est-ce que cela signifie? On sait bien qu'il y a une force générale et commune à toutes les molécules du globe que nous habitons, force qui les presse selon une certaine direction perpendiculaire, ou à peu près, à la surface du globe ; mais cette force générale et commune est contrariée par cent mille autres. Un tube de verre échauffé fait voltiger les feuilles de l'or. Un ouragan remplit l'air de poussière ; la chaleur volatilise l'eau, l'eau volatilisée emporte avec elle des molécules de sel ; tandis que cette masse d'airain presse la terre, l'air agit sur elle, met sa première surface en une chaux métallique, commence la destruction de ce corps : ce que je dis des masses doit être entendu des molécules.

Toute molécule doit être considérée comme actuellement animée de trois sortes d'actions : l'action de pesanteur ou de gravitation ; l'action de sa force intime et propre à sa nature d'eau, de feu, d'air, de soufre ; et

l'action de toutes les autres molécules sur elle : et il peut arriver que ces trois actions soient convergentes ou divergentes. Convergentes, alors la molécule a l'action la plus forte dont elle puisse être douée. Pour se faire une idée de cette action la plus grande possible, il faudrait, pour ainsi dire, faire une foule de suppositions absurdes, placer une molécule dans une situation tout à fait métaphysique.

En quel sens peut-on dire qu'un corps résiste d'autant plus au mouvement, que sa masse est plus grande? Ce n'est pas dans le sens que, plus sa masse est grande, plus sa pression contre un obstacle est faible; il n'y a pas un crocheteur qui ne sache le contraire : c'est seulement relativement à une direction opposée à sa pression. Dans cette direction, il est certain qu'il résiste d'autant plus au mouvement que sa masse est plus grande. Dans la direction de la pesanteur, il n'est pas moins certain que sa pression ou force, ou tendance au mouvement, s'accroît en raison de sa masse. Qu'est-ce que cela signifie donc? Rien.

Je ne suis point surpris de voir tomber un corps, pas plus que de voir la flamme s'élever en haut; pas plus que de voir l'eau agir en tous sens, et peser, eu égard à sa hauteur et à sa base, en sorte qu'avec une médiocre quantité de fluide, je puis faire briser les vases les plus solides; pas plus que de voir la vapeur en expansion dissoudre les corps les plus durs dans la machine de Papin, élever les plus pesants dans la machine à feu. Mais j'arrête mes yeux sur l'amas général des corps; je vois tout en action et en réaction; tout se détruisant sous une forme; tout se recomposant sous une autre; des sublimations, des dissolutions, des combinaisons

de toutes les espèces, phénomènes incompatibles avec l'homogénéité de la matière ; d'où je conclus qu'elle est hétérogène ; qu'il existe une infinité d'éléments divers dans la nature ; que chacun de ces éléments, par sa diversité, a sa force particulière, innée, immuable, éternelle, indestructible ; et que ces forces intimes au corps ont leurs actions hors du corps : d'où naît le mouvement ou plutôt la fermentation générale dans l'univers.

Que font les philosophes dont je réfute ici les erreurs et les paralogismes ? Ils s'attachent à une seule et unique force, peut-être commune à toutes les molécules de la matière ; je dis *peut-être*, car je ne serais point surpris qu'il y eût dans la nature telle molécule qui, jointe à une autre, rendît le mixte résultant plus léger. Tous les jours, dans le laboratoire, on volatilise un corps inerte par un corps inerte : et lorsque ceux qui, ne considérant pour toute action dans l'univers que celle de la gravitation, en ont conclu l'indifférence de la matière au repos ou au mouvement, ou plutôt la tendance de la matière au repos, ils croient avoir résolu la question, tandis qu'ils ne l'ont pas seulement effleurée.

Lorsqu'on regarde le corps comme plus ou moins résistant, et cela non comme pesant ou tendant au centre des graves, on lui reconnaît déjà une force, une action propre et intime ; mais il en a bien d'autres, entre lesquelles les unes s'exercent en tout sens, et d'autres ont des directions particulières.

La supposition d'un être quelconque, placé hors de l'univers matériel, est impossible, Il ne faut jamais faire de pareilles suppositions, parce qu'on n'en peut jamais rien inférer.

Tout ce qu'on dit de l'impossibilité de l'accroissement

du mouvement ou de la vitesse, porte à plomb contre l'hypothèse de la matière homogène. Mais qu'est-ce que cela fait à ceux qui déduisent le mouvement dans la matière, de son hétérogénéité? La supposition d'une matière homogène est bien sujette à d'autres absurdités.

Si on ne s'obstine pas à considérer les choses dans sa tête, mais dans l'univers, on se convaincra, par la diversité des phénomènes, de la diversité des matières élémentaires, de la diversité des forces, de la diversité des actions et des réactions, de la nécessité du mouvement : et, toutes ces vérités admises, on ne dira plus : je vois la matière comme existante; je la vois d'abord en repos; car on sentira que c'est faire une abstraction dont on ne peut rien conclure. L'existence n'entraîne ni le repos ni le mouvement; mais l'existence n'est pas la seule qualité des corps.

Tous les physiciens qui supposent la matière indifférente au mouvement et au repos n'ont pas des idées nettes de la résistance. Pour qu'ils pussent conclure quelque chose de la résistance, il faudrait que cette qualité s'exerçât indistinctement en tout sens, et que son énergie fût la même selon toute direction. Alors ce serait une force intime, telle que celle de toute molécule; mais cette résistance varie autant qu'il y a de directions dans lesquelles le corps peut être poussé; elle est plus grande verticalement qu'horizontalement.

La différence de la pesanteur et de la force d'inertie, c'est que la pesanteur ne résiste pas également selon toutes directions; au lieu que la force d'inertie résiste également selon toutes directions.

Et pourquoi la force d'inertie n'opérerait-elle pas l'effet de retenir le corps dans son état de repos et dans

son état de mouvement, et cela par la seule notion de résistance proportionnée à la quantité de matière? La notion de résistance pure s'applique également au repos et au mouvement; au repos, quand le corps est en mouvement; au mouvement, quand le corps est en repos. Sans cette résistance, il ne pourrait y avoir de choc avant le mouvement, ni d'arrêt après le choc; car le corps ne serait rien.

Dans l'expérience de la boule suspendue par un fil, la pesanteur est détruite. La boule tire autant le fil que le fil tire la boule. Donc la résistance du corps vient de la seule force d'inertie.

Si le fil tirait plus la boule que la pesanteur, la boule monterait. Si la boule était plus tirée par la pesanteur que par le fil, elle descendrait, etc., etc.

ENTRETIEN

ENTRE

D'ALEMBERT ET DIDEROT

D'Alembert. — J'avoue qu'un Être qui existe quelque part et qui ne correspond à aucun point de l'espace; un Être qui est inétendu et qui occupe de l'étendue; qui est tout entier sous chaque partie de cette étendue; qui diffère essentiellement de la matière et qui lui est uni; qui la suit et qui la meut sans se mouvoir; qui agit sur elle et qui en subit toutes les vicissitudes; un Être dont je n'ai point la moindre idée; un Être d'une nature aussi contradictoire — est difficile à admettre.

Mais d'autres obscurités attendent celui qui le rejette ; car enfin cette sensibilité que vous lui substituez, si c'est une qualité générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

DIDEROT. — Pourquoi non ?

D'ALEMBERT. — Cela est dur à croire.

DIDEROT. — Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie, et qui ne l'entend pas crier.

D'ALEMBERT. — Je voudrais bien que vous me dissiez quelle différence vous mettez entre l'homme et la statue, entre le marbre et la chair.

DIDEROT. — Assez peu. On fait du marbre avec de la chair, et de la chair avec du marbre.

D'ALEMBERT. — Mais l'un n'est pas l'autre.

DIDEROT. — Comme ce que vous appelez la force vive n'est pas la force morte.

D'ALEMBERT — Je ne vous entends pas.

DIDEROT. — Je m'explique. Le transport d'un corps d'un lieu dans un autre n'est pas le mouvement, ce n'en est que l'effet. Le mouvement est également et dans le corps transféré et dans le corps immobile.

D'ALEMBERT. — Cette façon de voir est nouvelle.

DIDEROT. — Elle n'en est pas moins vraie. Otez l'obstacle qui s'oppose au transport local du corps immobile, et il sera transféré. Supprimez par une raréfaction subite l'air qui environne cet énorme tronc de chêne, et l'eau qu'il contient, entrant tout à coup en expansion, le dispersera en cent mille éclats. J'en dis autant de votre propre corps.

D'ALEMBERT. — Soit. Mais quel rapport y a-t-il entre le mouvement et la sensibilité ? Serait-ce par hasard que vous reconnaîtriez une sensibilité active et une

sensibilité inerte, comme il y a une force vive et une force morte? Une force vive qui se manifeste par la translation, une force morte qui se manifeste par la pression; une sensibilité active qui se caractérise par certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante; et une sensibilité inerte dont on serait assuré par le passage à l'état de sensibilité active.

Diderot. — A merveille. Vous l'avez dit.

D'Alembert. — Ainsi la statue n'a qu'une sensibilité inerte; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.

Diderot. — Il y a sans doute cette différence entre le bloc de marbre et le tissu de chair; mais vous concevez bien que ce n'est pas la seule.

D'Alembert. — Assurément. Quelque ressemblance qu'il y ait entre la forme extérieure de l'homme et de la statue, il n'y a point de rapport entre leur organisation intérieure. Le ciseau du plus habile statuaire ne fait pas même un épiderme. Mais il y a un procédé fort simple pour faire passer une force morte à l'état de force vive; c'est une expérience qui se répète sous nos yeux cent fois par jour; au lieu que je ne vois pas trop comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active.

Diderot. — C'est que vous ne voulez pas le voir. C'est un phénomène aussi commun.

D'Alembert. — Et ce phénomène aussi commun, quel est-il, s'il vous plaît?

Diderot. — Je vais vous le dire, puisque vous voulez en avoir la honte. Cela se fait toutes les fois que vous mangez.

D'ALEMBERT. — Toutes les fois que je mange !

DIDEROT. — Oui ; car en mangeant, que faites-vous ? Vous levez les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment. Vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair ; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible ; et ce que vous exécutez sur un aliment, je l'exécuterai quand il me plaira sur le marbre.

D'ALEMBERT. — Et comment cela ?

DIDEROT. — Comment ? je le rendrai comestible.

D'ALEMBERT. — Rendre le marbre comestible, cela ne me paraît pas facile.

DIDEROT. — C'est mon affaire que de vous en indiquer le procédé. Je prends la statue que vous voyez, je la mets dans un mortier, et à grands coups de pilon...

D'ALEMBERT. — Doucement, s'il vous plaît : c'est le chef-d'œuvre de Falconet. Encore si c'était un morceau d'Huez ou d'un autre...

DIDEROT. — Cela ne fait rien à Falconet ; la statue est payée, et Falconet fait peu de cas de la considération présente, aucun de la considération à venir.

D'ALEMBERT. — Allons, pulvérisez donc.

DIDEROT. — Lorsque le bloc de marbre est réduit en poudre impalpable, je mêle cette poudre à l'humus ou terre végétale ; je les pétris bien ensemble ; j'arrose le mélange, je le laisse putréfier un an, deux ans, un siècle, le temps ne me fait rien. Lorsque le tout s'est transformé en une matière à peu près homogène, en humus, savez-vous ce que je fais ?

D'ALEMBERT. — Je suis sûr que vous ne mangez pas de l'humus.

DIDEROT. — Non, mais il y a un moyen d'union, d'ap-

propriation, entre l'humus et moi, un *latus*, comme vous dirait le chimiste.

D'ALEMBERT. — Et ce *latus*, c'est la plante ?

DIDEROT. — Fort bien. J'y sème des pois, des fèves, des choux, d'autres plantes légumineuses. Les plantes se nourrissent de la terre, et je me nourris des plantes.

D'ALEMBERT. — Vrai ou faux, j'aime ce passage du marbre à l'humus, de l'humus au règne végétal, et du règne végétal au règne animal, à la chair.

DIDEROT. — Je fais donc de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible ; et si je ne résous pas le problème que vous m'avez proposé, du moins j'en approche beaucoup ; car vous m'avouerez qu'il y a bien plus loin d'un morceau de marbre à un être qui sent, que d'un être qui sent à un être qui pense.

D'ALEMBERT. — J'en conviens. Avec tout cela l'être sensible n'est pas encore l'être pensant.

DIDEROT. — Avant que de faire un pas en avant, permettez-moi de vous faire l'histoire d'un des plus grands géomètres de l'Europe. Qu'était-ce d'abord que cet être merveilleux? Rien.

D'ALEMBERT. — Comment rien ! On ne fait rien de rien.

DIDEROT. — Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin, eût atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'un et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang, jusqu'à ce qu'enfin

elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition, les testicules de son père et de sa mère. Voilà ce germe rare formé; le voilà, comme c'est l'opinion commune, amené par les trompes de Fallope dans la matrice; le voilà attaché à la matrice par un long pédicule; le voilà, s'accroissant successivement et s'avançant à l'état de fœtus; voilà le moment de sa sortie de l'obscure prison arrivé; le voilà né, exposé sur les degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom; tiré des Enfants-Trouvés; attaché à la mamelle de la bonne vitrière, madame Rousseau; allaité, devenu grand de corps et d'esprit, littérateur, mécanicien, géomètre. Comment cela s'est-il fait? En mangeant, et par d'autres opérations purement mécaniques. Voici en quatre mots la formule générale : Mangez, digérez, distillez *in vasi licito, et fiat homo secundum artem*. Et celui qui exposerait à l'Académie le progrès de la formation d'un homme ou d'un animal, n'emploierait que des agents matériels dont les effets successifs seraient un être inerte, un être sentant, un être pensant, un être résolvant le problème de la précession des équinoxes, un être sublime, un être merveilleux, un être vieillissant, dépérissant, mourant, dissous et rendu à la terre végétale.

D'ALEMBERT. — Vous ne croyez donc pas aux germes préexistants?

DIDEROT. — Non.

D'ALEMBERT. — Ah! que vous me faites plaisir!

DIDEROT. — Cela est contre l'expérience et la raison : contre l'expérience, qui chercherait inutilement ces germes dans l'œuf et dans la plupart des animaux avant un certain âge; contre la raison, qui nous apprend

que la divisibilité de la matière a un terme dans la nature, quoiqu'elle n'en ait aucun dans l'entendement, et qui répugne à concevoir un éléphant tout formé dans un atome et dans cet atome un autre éléphant tout formé, et ainsi de suite à l'infini.

D'Alembert. — Mais, sans ces germes préexistants, la génération première des animaux ne se conçoit pas.

Diderot. — Si la question de la priorité de l'œuf sur la poule ou de la poule sur l'œuf vous embarrasse, c'est que vous supposez que les animaux ont été originairement ce qu'ils sont à présent. Quelle folie! On ne sait non plus ce qu'ils ont été qu'on ne sait ce qu'ils deviendront. Le vermisseau imperceptible qui s'agite dans la fange s'achemine peut-être à l'état de grand animal; l'animal énorme, qui nous épouvante par sa grandeur, s'achemine peut-être à l'état de vermisseau, est peut-être une production particulière momentanée de cette planète.

D'Alembert. — Comment avez-vous dit cela?

Diderot. — Je vous disais... Mais cela va nous écarter de notre première discussion.

D'Alembert. — Qu'est-ce que cela fait? Nous y reviendrons ou nous n'y reviendrons pas.

Diderot. — Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps?

D'Alembert. — Pourquoi non? Le temps n'est rien pour la nature.

Diderot. — Vous consentez donc que j'éteigne notre soleil?

D'Alembert. — D'autant plus volontiers que ce ne sera pas le premier qui se soit éteint.

Diderot. — Le soleil éteint, qu'en arrivera-t-il? Les

plantes périront, les animaux périront, et voilà la terre solitaire et muette. Rallumez cet astre, et à l'instant vous rétablissez la cause nécessaire d'une infinité de générations nouvelles entre lesquelles je n'oserais assurer qu'à la suite des siècles nos plantes, nos animaux d'aujourd'hui se reproduiront ou ne se reproduiront pas.

D'ALEMBERT. — Et pourquoi les mêmes éléments épars, venant à se réunir, ne rendraient-ils pas les mêmes résultats?

DIDEROT. — C'est que tout se tient dans la nature, et que celui qui suppose un nouveau phénomène ou ramène un instant passé, recrée un nouveau monde.

D'ALEMBERT. — C'est ce qu'un penseur profond ne saurait nier. Mais pour en revenir à l'homme, puisque l'ordre général a voulu qu'il fût, rappelez-vous que c'est au passage de l'être sentant à l'être pensant que vous m'avez laissé.

DIDEROT. — Je m'en souviens.

D'ALEMBERT. — Franchement, vous m'obligeriez beaucoup de me tirer de là. Je suis un peu pressé de penser.

DIDEROT. — Quand je n'en viendrais pas à bout, qu'en résulterait-il contre un enchaînement de faits incontestable?

D'ALEMBERT. — Rien, sinon que nous serions arrêtés là tout court.

DIDEROT. — Et, pour aller plus loin, nous serait-il permis d'inventer un agent contradictoire dans ses attributs, un mot vide de sens, inintelligible?

D'ALEMBERT. — Non.

DIDEROT. — Pourriez-vous me dire ce que c'est que l'existence d'un être sentant, par rapport à lui-même?

D'Alembert. — C'est la conscience d'avoir été lui, depuis le premier instant de sa réflexion jusqu'au moment présent.

Diderot. — Et sur quoi cette conscience est-elle fondée?

D'Alembert. — Sur la mémoire de ses actions.

Diderot. — Et sans cette mémoire?

D'Alembert. — Sans cette mémoire il n'aurait point de lui, puisque, ne sentant son existence que dans le moment de l'impression, il n'aurait aucune histoire de sa vie. Sa vie serait une suite interrompue de sensations que rien ne lierait.

Diderot. — Fort bien. Et qu'est-ce que la mémoire? d'où naît-elle?

D'Alembert. — D'une certaine organisation qui s'accroît, s'affaiblit et se perd quelquefois entièrement.

Diderot. — Si donc un être qui sent, et qui a cette organisation propre à la mémoire, lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.

D'Alembert. — Cela me paraît; il ne me reste plus qu'une difficulté.

Diderot. — Vous vous trompez; il vous en reste bien davantage.

D'Alembert. — Mais une principale; c'est qu'il me semble que nous ne pouvons penser qu'à une seule chose à la fois, et que pour former, je ne dis pas ces énormes chaînes de raisonnements qui embrassent dans leur circuit des millions d'idées, mais une simple proposition, on dirait qu'il faut avoir au moins deux choses présentes, l'objet qui semble rester sous l'œil de

l'entendement, tandis qu'il s'occupe de la qualité qu'il en affirmera ou niera.

DIDEROT. — Je le pense ; ce qui m'a fait quelquefois comparer les fibres de nos organes à des cordes vibrantes sensibles. La corde vibrante sensible oscille, résonne longtemps encore après qu'on l'a pincée. C'est cette oscillation, cette espèce de résonnance nécessaire qui tient l'objet présent, tandis que l'entendement s'occupe de la qualité qui lui convient. Mais les cordes vibrantes ont encore une autre propriété, c'est d'en faire frémir d'autres ; et c'est ainsi qu'une première idée en rappelle une seconde, ces deux-là une troisième, toutes les trois une quatrième, et ainsi de suite, sans qu'on puisse fixer la limite des idées réveillées, enchaînées, du philosophe qui médite ou qui s'écoute dans le silence et l'obscurité. Cet instrument a des sauts étonnants, et une idée réveillée va faire quelquefois frémir une harmonique qui en est à un intervalle incompréhensible. Si le phénomène s'observe entre des cordes sonores, inertes et séparées, comment n'aurait-il pas lieu entre des points vivants et liés, entre des fibres continues et sensibles ?

D'ALEMBERT. — Si cela n'est pas vrai, cela est au moins très ingénieux. Mais on serait tenté de croire que vous tombez imperceptiblement dans l'inconvénient que vous vouliez éviter.

DIDEROT. — Quel ?

D'ALEMBERT. — Vous en voulez à la distinction des deux substances.

DIDEROT. — Je ne m'en cache pas.

D'ALEMBERT. — Et si vous y regardez de près, vous faites de l'entendement du philosophe un être distinct

de l'instrument, une espèce de musicien qui prête l'oreille aux cordes vibrantes, et qui prononce sur leur consonnance ou leur dissonance.

DIDEROT. — Il se peut que j'aie donné lieu à cette objection, que peut-être vous ne m'eussiez pas faite si vous eussiez considéré la différence de l'instrument philosophe et de l'instrument clavecin. L'instrument philosophe est sensible; il est en même temps le musicien et l'instrument. Comme sensible, il a la conscience momentanée du son qu'il rend; comme animal, il en a la mémoire. Cette faculté organique, en liant les sons en lui-même, y produit et conserve la mélodie. Supposez au clavecin de la sensibilité et de la mémoire, et dites-moi s'il ne se répétera pas de lui-même les airs que vous aurez exécutés sur ses touches. Nous sommes des instruments doués de sensibilité et de mémoire. Nos sens sont autant de touches qui sont pincées par la nature qui nous environne, et qui se pincent souvent elles-mêmes; et voici, à mon jugement, tout ce qui se passe dans un clavecin organisé comme vous et moi. Il y a une impression qui a sa cause au dedans ou au dehors de l'instrument, une sensation qui naît de cette impression, une sensation qui dure; car il est impossible d'imaginer qu'elle se fasse et qu'elle s'éteigne dans un instant indivisible, une autre impression qui lui succède, et qui a pareillement sa cause au dedans et au dehors de l'animal; une seconde sensation et des voix qui les désignent par des sons naturels ou conventionnels.

D'ALEMBERT. — J'entends. Ainsi donc, si ce clavecin sensible et animé était encore doué de la faculté de se nourrir et de se reproduire, il vivrait et engen-

drerait de lui-même, ou avec sa femelle, de petits clavecins vivants et résonnants.

Diderot. — Sans doute. A votre avis, qu'est-ce autre chose qu'un pinson, un rossignol, un musicien, un homme? Et quelle autre différence trouvez-vous entre le serin et la serinette? Voyez-vous cet œuf? C'est avec cela qu'on renverse toutes les écoles de théologie et tous les temples de la terre. Qu'est-ce que cet œuf? Une masse insensible avant que le germe y soit introduit. Et après que le germe y est introduit, qu'est-ce encore? Une masse insensible, car ce germe n'est lui-même qu'un fluide inerte et grossier. Comment cette masse passera-t-elle à une autre organisation, à la sensibilité, à la vie? Par la chaleur. Qui produira la chaleur? Le mouvement. Quels sont les effets successifs du mouvement? Au lieu de me répondre, asseyez-vous, et suivons-les de l'œil de moment en moment. D'abord c'est un point qui oscille, un filet qui s'étend et qui se colore; de la chair qui se forme; un bec, des bouts d'ailes, des yeux, des pattes qui paraissent; une matière jaunâtre qui se dévide et produit des intestins; c'est un animal. Cet animal se meut, s'agite, crie; j'entends ses cris à travers la coque : il se couvre de duvet; il voit. La pesanteur de sa tête, qui oscille, porte sans cesse son bec contre la paroi intérieure de sa prison; la voilà brisée; il en sort, il marche, il vole, il s'irrite, il fuit, il approche, il se plaint, il souffre, il aime, il désire, il jouit; il a toutes vos affections: toutes vos actions, il les fait. Prétendrez-vous, avec Descartes, que c'est une pure machine imitative? Mais les petits enfants se moqueront de vous, et les philosophes vous répliqueront que si c'est là une machine, vous en êtes une

autre. Si vous avouez qu'entre l'animal et vous il n'y a de différence que dans l'organisation, vous montrerez du sens et de la raison, vous serez de bonne foi; mais on en conclura contre vous qu'avec une matière inerte, disposée d'une certaine manière, imprégnée d'une autre matière inerte, de la chaleur et du mouvement, on obtient de la sensibilité, de la vie, de la mémoire, de la conscience, des passions, de la pensée. Il ne vous reste qu'un de ces deux partis à prendre; c'est d'imaginer dans la masse inerte de l'œuf un élément caché qui en attendait le développement pour manifester sa présence, ou de supposer que cet élément imperceptible s'y est insinué à travers la coque dans un instant déterminé du développement. Mais qu'est-ce que cet élément? Occupait-il de l'espace, ou n'en occupait-il point? Comment est-il venu, ou s'est-il échappé, sans se mouvoir? Où était-il? Que faisait-il là ou ailleurs? A-t-il été créé à l'instant du besoin? Existait-il? Attendait-il un domicile? Homogène, il était matériel; hétérogène, on ne conçoit ni son inertie avant le développement, ni son énergie dans l'animal développé. Écoutez-vous, et vous aurez pitié de vous-même; vous sentirez que, pour ne pas admettre une supposition simple qui explique tout, la sensibilité, propriété générale de la matière, ou produit de l'organisation, vous renoncez au sens commun et vous précipitez dans un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités.

D'Alembert. — Une supposition? Cela vous plaît à dire. Mais si c'était une qualité essentiellement incompatible avec la matière?

Diderot. — Et d'où savez-vous que la sensibilité est essentiellement incompatible avec la matière, vous qui

ne connaissez l'essence de quoi que ce soit, ni de la matière, ni de la sensibilité? Entendez-vous mieux la nature du mouvement, son existence dans un corps, et sa communication d'un corps à un autre?

D'ALEMBERT. — Sans concevoir la nature de la sensibilité, ni celle de la matière, je vois que la sensibilité est une qualité simple, une, indivisible et incompatible avec un sujet ou suppôt divisible.

DIDEROT. — Galimatias métaphysico-théologique. Quoi! est-ce que vous ne voyez pas que toutes les qualités, toutes les formes sensibles dont la matière est revêtue, sont essentiellement indivisibles? Il n'y a ni plus ni moins d'impénétrabilité. Il y a la moitié d'un corps rond, mais il n'y a pas la moitié de la rondeur; il y a plus ou moins de mouvement, mais il n'y a ni plus ni moins mouvement; il n'y a ni le tiers, ni le quart d'une tête, d'une oreille, d'un doigt, pas plus que la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Si dans l'univers il n'y a pas une molécule qui ressemble à une autre, dans une molécule pas un point qui ressemble à un autre point, convenez que l'atome même est doué d'une qualité, d'une forme indivisible; convenez que la division est incompatible avec les essences des formes, puisqu'elle les détruit. Soyez physicien, et convenez de la production d'un effet lorsque vous le voyez produit, quoique vous ne puissiez expliquer la liaison de la cause à l'effet. Soyez logicien et ne substituez pas à une cause qui est et qui explique tout, une autre cause qui ne se conçoit pas, dont la liaison avec l'effet se conçoit encore moins, qui engendre une multitude infinie de difficultés, et qui n'en résout aucune.

D'ALEMBERT. — Mais si je me dépars de cette cause?

Diderot. — Il n'y a plus qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. La serinette est de bois, l'homme est de chair. Le serin est de chair, le musicien est d'une chair diversement organisée ; mais l'un et l'autre ont une même origine, une même formation, les mêmes fonctions et la même fin.

D'Alembert. — Et comment s'établit la convention des sons entre vos deux clavecins?

Diderot. — Un animal étant un instrument sensible parfaitement semblable à un autre, doué de la même conformation, monté des mêmes cordes, pincé de la même manière par la joie, par la douleur, par la faim, par la soif, par la colique, par l'admiration, par l'effroi, il est impossible qu'au pôle et sous la ligne il rende des sons différents. Aussi trouvez-vous les interjections à peu près les mêmes dans toutes les langues mortes et vivantes. Il faut tirer du besoin et de la proximité l'origine des sons conventionnels. L'instrument sensible ou l'animal a éprouvé qu'en rendant tel son il s'ensuivait tel effet hors de lui, que d'autres instruments sensibles pareils à lui ou d'autres animaux semblables s'approchaient, s'éloignaient, demandaient, offraient, blessaient, caressaient, et ces effets se sont liés dans sa mémoire et dans celle des autres à la formation de ces sons ; et remarquez qu'il n'y a dans le commerce des hommes que des bruits et des actions. Et pour donner à mon système toute sa force, remarquez encore qu'il est sujet à la même difficulté insurmontable que Berkeley a proposée contre l'existence des corps. Il y a un moment de délire où le clavecin sensible a pensé qu'il était le seul clavecin qu'il y eût au monde, et que toute l'harmonie de l'univers se passait en lui.

D'ALEMBERT. — Il y a bien des choses à dire là-dessus.

DIDEROT. — Cela est vrai.

D'ALEMBERT. — Par exemple on ne conçoit pas trop, d'après votre système, comment nous formons des syllogismes, ni comment nous tirons des conséquences.

DIDEROT. — C'est que nous n'en tirons point : elles sont toutes tirées par la nature. Nous ne faisons qu'énoncer des phénomènes conjoints, dont la liaison est ou nécessaire ou contingente, phénomènes qui nous sont connus par l'expérience : nécessaires en mathématiques, en physique et autres sciences rigoureuses ; contingents en morale, en politique et autres sciences conjecturales.

D'ALEMBERT. — Est-ce que la liaison des phénomènes est moins nécessaire dans un cas que dans un autre ?

DIDEROT. — Non ; mais la cause subit trop de vicissitudes particulières qui nous échappent, pour que nous puissions compter infailliblement sur l'effet qui s'ensuivra. La certitude que nous avons qu'un homme violent s'irritera d'une injure, n'est pas la même que celle qu'un corps qui en frappe un plus petit le mettra en mouvement.

D'ALEMBERT. — Et l'analogie ?

DIDEROT. — L'analogie, dans les cas les plus composés, n'est qu'une règle de trois qui s'exécute dans l'instrument sensible. Si tel phénomène connu en nature est suivi de tel autre phénomène connu en nature, quel sera le quatrième phénomène conséquent à un troisième, ou donné par la nature, ou imaginé à l'imitation de la nature ? Si la lance d'un guerrier ordinaire a dix pieds de long, quelle sera la lance d'Ajax ? Si je puis lancer une pierre de quatre livres, Diomède doit

remuer un quartier de rocher. Les enjambées des dieux et les bonds de leurs chevaux seront dans le rapport imaginé des dieux à l'homme. C'est une quatrième corde harmonique et proportionnelle à trois autres dont l'animal attend la résonnance qui se fait toujours en lui-même, mais qui ne se fait pas toujours en nature. Peu importe au poète, il n'en est pas moins vrai. C'est autre chose pour le philosophe; il faut qu'il interroge ensuite la nature qui, lui donnant souvent un phénomène tout à fait différent de celui qu'il avait présumé, alors il s'aperçoit que l'analogie l'a séduit.

D'ALEMBERT. — Adieu, mon ami, bonsoir et bonne nuit.

DIDEROT. — Vous plaisantez; mais vous rêverez sur votre oreiller à cet entretien, et s'il n'y prend pas de la consistance, tant pis pour vous, car vous serez forcé d'embrasser des hypothèses bien autrement ridicules.

D'ALEMBERT. — Vous vous trompez; sceptique je me serai couché, sceptique je me lèverai.

DIDEROT. — Sceptique! Est-ce qu'on est sceptique?

D'ALEMBERT. — En voici bien d'une autre? N'allez-vous pas me soutenir que je ne suis pas sceptique? Et qui le sait mieux que moi?

DIDEROT. — Attendez un moment.

D'ALEMBERT. — Dépêchez-vous, car je suis pressé de dormir.

DIDEROT. — Je serai court. Croyez-vous qu'il y ait une seule question discutée sur laquelle un homme reste avec une égale et rigoureuse mesure de raison pour et contre?

D'ALEMBERT. — Non, ce serait l'âne de Buridan.

DIDEROT. — En ce cas, il n'y a donc point de scepti-

que, puisque, à l'exception des questions de mathématiques, qui ne comportent pas la moindre incertitude, il y a du pour et du contre dans toutes les autres. La balance n'est donc jamais égale, et il est impossible qu'elle ne penche pas du côté où nous croyons le plus de vraisemblance.

D'ALEMBERT. — Mais je vois le matin la vraisemblance à ma droite, et l'après-midi elle est à ma gauche.

DIDEROT. — C'est-à-dire que vous êtes dogmatique pour, le matin, et dogmatique contre, l'après-midi.

D'ALEMBERT. — Et le soir, quand je me rappelle cette circonstance si rapide de mes jugements, je ne crois rien, ni du matin, ni de l'après-midi.

DIDEROT. — C'est-à-dire que vous ne vous rappelez plus la prépondérance des deux opinions entre lesquelles vous avez oscillé; que cette prépondérance vous paraît trop légère pour asseoir un sentiment fixe, et que vous prenez le parti de ne plus vous occuper de sujets aussi problématiques, d'en abandonner la discussion aux autres, et de n'en pas disputer davantage.

D'ALEMBERT. — Cela se peut.

DIDEROT. — Mais si quelqu'un vous tirait à l'écart et, vous questionnant d'amitié, vous demandait, en conscience, des deux partis quel est celui où vous trouvez le moins de difficultés, de bonne foi, seriez-vous embarrassé de répondre, et réaliseriez-vous l'âne de Buridan?

D'ALEMBERT. — Je crois que non.

DIDEROT. — Tenez, mon ami, si vous y pensez bien, vous trouverez qu'en tout, notre véritable sentiment n'est pas celui dans lequel nous n'avons jamais vacillé, mais celui auquel nous sommes le plus habituellement revenus.

D'ALEMBERT. — Je crois que vous avez raison.

DIDEROT. — Et moi aussi. Bonsoir, mon ami; et *memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

D'ALEMBERT. — Cela est triste.

DIDEROT. — Et nécessaire. Accordez à l'homme, je ne dis pas l'immortalité, mais seulement le double de sa durée, et vous verrez ce qui en arrivera.

D'ALEMBERT. — Et que voulez-vous qu'il en arrive? Mais qu'est-ce que cela me fait? Qu'il en arrive ce qui pourra. Je veux dormir, bonsoir.



RÊVE DE D'ALEMBERT

INTERLOCUTEURS

D'ALEMBERT, MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE,
LE MÉDECIN BORDEU.

BORDEU. — Eh bien! qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Est-ce qu'il est malade?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je le crains; il a eu la nuit la plus agitée.

BORDEU. — Est-il éveillé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Pas encore.

BORDEU. (Après s'être approché du lit de d'Alembert et lui avoir tâté le pouls et la peau.) — Ce ne sera rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous croyez?

BORDEU. — J'en réponds. Le pouls est bon... un peu faible... la peau moite... la respiration facile.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — N'y a-t-il rien à lui faire?

BORDEU. — Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Tant mieux, car il déteste lès remèdes.

BORDEU. — Et moi aussi. Qu'a-t-il mangé à souper?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il n'a rien voulu prendre. Je ne sais où il avait passé la soirée, mais il est revenu soucieux.

BORDEU. — C'est un petit mouvement fébrile qui n'aura point de suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — En rentrant, il a pris sa robe de chambre, son bonnet de nuit, et s'est jeté dans son fauteuil, où il s'est assoupi.

BORDEU. — Le sommeil est bon partout; mais il eût été mieux dans son lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il s'est fâché contre Antoine, qui le lui disait; il a fallu le tirailler une demi-heure pour le faire coucher.

BORDEU. — C'est ce qui m'arrive tous les jours, quoique je me porte bien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Quand il a été couché, au lieu de reposer comme à son ordinaire, car il dort comme un enfant, il s'est mis à se tourner, à se retourner, à tirer ses bras, à écarter ses couvertures, et à parler haut.

BORDEU. — Et qu'est-ce qu'il disait? de la géométrie?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Non; cela avait tout l'air du délire. C'était, en commençant, un galimatias de cordes vibrantes et de fibres sensibles. Cela m'a paru si fou que, résolue de ne le pas quitter de la nuit et ne sachant que faire, j'ai approché une petite table du pied de son lit, et je me suis mise à écrire tout ce que j'ai pu attraper de sa rêvasserie.

BORDEU. — Bon tour de tête qui est bien de vous. Et peut-on voir cela?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Sans difficulté; mais je veux mourir si vous y comprenez quelque chose.

BORDEU. — Peut-être.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, êtes-vous prêt?

BORDEU. — Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Écoutez. « Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... A ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autre; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... (En disant cela, il se tâtait partout.) Mais comment cette unité s'est-elle faite? (Eh! mon ami, lui ai-je dit, qu'est-ce que cela vous fait? Dormez... Il s'est tu. Après un moment de silence, il a repris comme s'il s'adressait à quelqu'un.) Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal!... un tout! un système un, lui, ayant la conscience de son unité! Je ne le vois pas... non, je ne le vois pas. » Docteur, y entendez-vous quelque chose?

BORDEU. — A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous êtes bien heureux... « Ma difficulté vient peut-être d'une fausse idée. »

BORDEU. — Est-ce vous qui parlez?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Non, c'est le rêveur. Je continue... Il a ajouté, en s'apostrophant lui-même : « Mon ami d'Alembert, prenez-y garde, vous ne supposez que de la contiguïté où il y a continuité... Oui, il est

assez malin pour me dire cela... Et la formation de cette continuité? Elle ne l'embarrassera guère... Comme une goutte de mercure se fond dans une autre goutte de mercure, une molécule sensible et vivante se fond dans une molécule sensible et vivante... D'abord il y avait deux gouttes, après le contact il n'y en a plus qu'une... Avant l'assimilation il y avait deux molécules, après l'assimilation il n'y en a plus qu'une... La sensibilité devient commune à la masse commune... En effet, pourquoi non?... Je distinguerai par la pensée sur la longueur de la fibre animale tant de parties qu'il me plaira, mais la fibre sera continue, une... oui, une... Le contact de deux molécules homogènes, parfaitement homogènes, forme la continuité... et c'est le cas de l'union, de la cohésion, de la combinaison, de l'identité la plus complète qu'on puisse imaginer... Oui, philosophe, si ces molécules sont élémentaires et simples; mais si ce sont des agrégats, si ce sont des composés?... La combinaison ne s'en fera pas moins, et en conséquence l'identité, la continuité... Et puis l'action et la réaction habituelles... Il est certain que le contact de deux molécules vivantes est tout autre chose que la contiguïté de deux masses inertes... Passons, passons; on pourrait peut-être vous chicaner; mais je ne m'en soucie pas; je n'épilogue jamais... Cependant, reprenons. Un fil d'or très pur, je m'en souviens, c'est une comparaison qu'il m'a faite; un réseau homogène, entre les molécules duquel d'autres s'interposent et forment peut-être un autre réseau homogène, un tissu de matière sensible, un contact qui assimile, de la sensibilité active ici, inerte là, qui se communique comme le mouvement; sans compter, comme il l'a très bien dit, qu'il doit y avoir

de la différence entre le contact de deux molécules sensibles et le contact de deux molécules qui ne le seraient pas; et cette différence, quelle peut-elle être?... une action, une réaction habituelles... et cette action et réaction avec un caractère particulier... Tout concourt donc à produire une sorte d'unité qui n'existe que dans l'animal... Ma foi, si ce n'est pas de la vérité, cela y ressemble fort... » Vous riez, docteur; est-ce que vous trouvez du sens à cela?

Bordeu. — Beaucoup.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Il n'est donc pas fou?

Bordeu. — Nullement.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Après ce préambule, il s'est mis à crier : « Mademoiselle de l'Espinasse! mademoiselle de l'Espinasse! — Que voulez-vous? — Avez-vous vu quelquefois un essaim d'abeilles s'échapper de leur ruche?... Le monde, ou la masse générale de la matière, est la ruche... Les avez-vous vues s'en aller former à l'extrémité de la branche d'un arbre une longue grappe de petits animaux ailés, tous accrochés les uns aux autres par les pattes?... Cette grappe est un être, un individu, un animal quelconque...: Mais ces grappes devraient se ressembler toutes... Oui, s'il n'admettait qu'une seule matière homogène... Les avez-vous vues? — Oui, je les ai vues. — Vous les avez vues? — Oui, mon ami, je vous dis que oui. — Si l'une de ces abeilles s'avise de pincer d'une façon quelconque l'abeille à laquelle elle s'est accrochée, que croyez-vous qu'il en arrive? Dites donc. — Je n'en sais rien. — Dites toujours... Vous l'ignorez donc, mais le philosophe ne l'ignore pas, lui. Si vous le voyez jamais

et vous le verrez ou vous ne le verrez pas, car il me l'a promis, il vous dira que celle-ci pincera la suivante; qu'il s'excitera dans toute la grappe autant de sensations qu'il y a de petits animaux; que le tout s'agitera, se remuera, changera de situation et de forme; qu'il s'élèvera du bruit, de petits cris, et que celui qui n'aurait jamais vu une pareille grappe s'arranger, serait tenté de la prendre pour un animal à cinq ou six cents têtes et à mille ou douze cents ailes... » Eh bien, docteur?

BORDEU. — Eh bien, savez-vous que ce rêve est fort beau, et que vous avez bien fait de l'écrire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Rêvez-vous aussi?

BORDEU. — Si peu, que je m'engagerais presque à vous dire la suite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je vous en défie.

BORDEU. — Vous m'en défiez?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Oui.

BORDEU. — Et si je rencontre?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Si vous rencontrez, je vous promets... je vous promets de vous tenir pour le plus grand fou qu'il y ait au monde.

BORDEU. — Regardez sur votre papier et écoutez-moi: L'homme qui prendrait cette grappe pour un animal se tromperait; mais, mademoiselle, je présume qu'il a continué de vous adresser la parole. Voulez-vous qu'il juge plus sainement? Voulez-vous transformer la grappe d'abeilles en un seul et unique animal? Amollissez les pattes par lesquelles elles se tiennent; de contiguës qu'elles étaient, rendez-les continues. Entre ce nouvel état de la grappe et le précédent, il y a certainement une différence marquée; et quelle peut être cette dif-

férence, sinon qu'à présent c'est un tout, un animal un, et qu'auparavant ce n'était qu'un assemblage d'animaux?... Tous nos organes...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Tous nos organes!

BORDEU. — Pour celui qui a exercé la médecine et fait quelques observations...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Après!

BORDEU. — Après? Ne sont que des animaux distincts que la loi de continuité tient dans une sympathie, une unité, une identité générales.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — J'en suis confondue; c'est cela, et presque mot pour mot. Je puis donc assurer à présent à toute la terre qu'il n'y a aucune différence entre un médecin qui veille et un philosophe qui rêve.

BORDEU. — On s'en doutait. Est-ce là tout?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Oh! que non, vous n'y êtes pas. Après votre radotage ou le sien, il m'a dit : « Mademoiselle? — Mon ami. — Approchez-vous... encore... encore... J'aurais une chose à vous proposer. — Qu'est-ce? — Tenez cette grappe, la voilà, vous la croyez bien là, là; faisons une expérience. — Quelle? — Prenez vos ciseaux; coupent-ils bien? — A ravir. — Approchez doucement, tout doucement, et séparez-moi ces abeilles, mais prenez garde de les diviser par la moitié du corps, coupez juste à l'endroit où elles se sont assimilées par les pattes. Ne craignez rien, vous les blesserez un peu, mais vous ne les tuerez pas... Fort bien, vous êtes adroite comme une fée... Voyez-vous comme elles s'envolent chacune de son côté? Elles s'envolent une à une, deux à deux, trois à trois. Combien il y en a! Si vous m'avez bien compris... vous m'avez

bien compris? — Fort bien. — Supposez maintenant... supposez... » Ma foi, docteur, j'entendais si peu ce que j'écrivais; il parlait si bas, cet endroit de mon papier est si barbouillé que je ne le saurais lire.

BORDEU. — J'y suppléerai, si vous voulez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Si vous pouvez.

BORDEU. — Rien de plus facile. Supposez ces abeilles si petites, si petites que leur organisation échappât toujours au tranchant grossier de votre ciseau : vous pousserez la division si loin qu'il vous plaira sans en faire mourir aucune, et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant. La différence de la grappe d'abeilles continues et de la grappe d'abeilles contiguës est précisément celle des animaux ordinaires, tels que nous, les poissons, et des vers, des serpents et des animaux polypeux; encore toute cette théorie souffre-t-elle quelques modifications... (Ici Mlle de l'Espinasse se lève brusquement et va tirer le cordon de la sonnette.) Doucement, doucement, mademoiselle, vous l'éveillerez, et il a besoin de repos.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je n'y pensais pas, tant j'en suis étourdie. (Au domestique qui entre.) Qui de vous a été chez le docteur?

LE DOMESTIQUE. — C'est moi, Mademoiselle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Y a-t-il longtemps?

LE DOMESTIQUE. — Il n'y a pas une heure que j'en suis revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — N'y avez-vous rien porté?

LE DOMESTIQUE. — Rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Point de papier?

LE DOMESTIQUE. — Aucun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voilà qui est bien, allez... Je n'en reviens pas. Tenez, docteur, j'ai soupçonné quelqu'un d'eux de vous avoir communiqué mon griffonnage.

BORDEU. — Je vous assure qu'il n'en est rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — A présent que je connais votre talent, vous me serez d'un grand secours dans la société. Sa rêvasserie n'en est pas demeurée là.

BORDEU. — Tant mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous n'y voyez donc rien de fâcheux?

BORDEU. — Pas la moindre chose.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il a continué... « Eh bien, philosophe, vous concevez donc des polypes de toute espèce, même des polypes humains?... Mais la nature ne nous en offre pas. »

BORDEU. — Il n'avait pas connaissance de ces deux filles qui se tenaient par la tête, les épaules, le dos, les fesses et les cuisses, qui ont vécu ainsi accolées jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, et qui sont mortes à quelques minutes l'une de l'autre. Ensuite il a dit?...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Des folies qui ne s'entendent qu'aux Petites-Maisons Il a dit : « Cela est passé ou cela viendra. Et puis qui sait l'état des choses dans les autres planètes? »

BORDEU. — Peut-être ne faut-il pas aller si loin.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — « Dans Jupiter ou dans Saturne, des polypes humains! Les mâles se résolvant en mâles, les femelles en femelles, cela est plaisant... (Là, il s'est mis à faire des éclats de rire à m'effrayer.) L'homme se résolvant en une infinité

d'hommes atomiques, qu'on renferme entre des feuilles de papier comme des œufs d'insectes, qui filent leurs coques, qui restent un certain temps en chrysalides, qui percent leurs coques et qui s'échappent en papillons, une société d'hommes formée, une province entière peuplée des débris d'un seul, cela est tout à fait agréable à imaginer... (Et puis les éclats de rire ont repris.) Si l'homme se résout quelque part en une infinité d'hommes animalcules, on y doit avoir moins de répugnance à mourir; on y répare si facilement la perte d'un homme, qu'elle y doit causer peu de regrets. »

BORDEU. — Cette extravagante supposition est presque l'histoire réelle de toutes les espèces d'animaux subsistants et à venir. Si l'homme ne se résout pas en une infinité d'hommes, il se résout, du moins, en une infinité d'animalcules dont il est impossible de prévoir les métamorphoses et l'organisation future et dernière. Qui sait si ce n'est pas la pépinière d'une seconde génération d'êtres, séparée de celle-ci par un intervalle incompréhensible de siècles et de développements successifs?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Que marmottez-vous là tout bas, docteur?

BORDEU. — Rien, rien, je rêvais de mon côté. Mademoiselle, continuez de lire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — « Tout bien considéré, pourtant, j'aime mieux notre façon de repeupler, a-t-il ajouté... Philosophe, vous qui savez ce qui se passe là ou ailleurs, dites-moi, la dissolution de différentes parties n'y donne-t-elle pas des hommes de différents caractères? La cervelle, le cœur, la poitrine, les pieds, les mains, les testicules... Oh! comme cela

simplifie la morale !... Un homme né, une femme provenue... (Docteur, vous me permettez de passer ceci...) Une chambre chaude, tapissée de petits cornets, et sur chacun de ces cornets une étiquette : guerriers, magistrats, philosophes, poètes, cornet de courtisans, cornet de catins, cornet de rois. »

Bordeu. — Cela est bien gai et bien fou. Voilà ce qui s'appelle rêver, et une vision qui me ramène à quelques phénomènes assez singuliers.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Ensuite il s'est mis à marmotter je ne sais quoi de graines, de lambeaux de chair mis en macération dans de l'eau, de différentes races d'animaux successifs qu'il voyait naître et passer. Il avait imité avec sa main droite le tube d'un microscope, et avec sa gauche, je crois, l'orifice d'un vase. Il regardait dans le vase par ce tube, et il disait : Voltaire en plaisantera tant qu'il voudra, mais l'Anguillard a raison ; j'en crois mes yeux ; je les vois : combien il y en a ! comme ils vont ! comme ils viennent ! comme ils frétillent !... » Le vase où il apercevait tant de générations momentanées, il le comparait à l'univers ; il voyait dans une goutte d'eau l'histoire du monde. Cette idée lui paraissait grande ; il la trouvait tout à fait conforme à la bonne philosophie qui étudie les grands corps dans les petits. Il disait : « Dans la goutte d'eau de Needham, tout s'exécute et se passe en un clin d'œil. Dans le monde, le même phénomène dure un peu davantage ; mais qu'est-ce que notre durée en comparaison de l'éternité des temps ? Moins que la goutte que j'ai prise avec la pointe d'une aiguille, en comparaison de l'espace illimité qui m'environne. Suite indéfinie d'animalcules dans l'atome qui fermente,

même suite indéfinie d'animalcules dans l'autre atome qu'on appelle la Terre. Qui sait les races d'animaux qui nous ont précédés? qui sait les races d'animaux qui succéderont aux nôtres? Tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste. Le monde commence et finit sans cesse; il est à chaque instant à son commencement et à sa fin; il n'en a jamais eu d'autre, et n'en aura jamais d'autre.

« Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une molécule, pas une molécule qui ressemble à elle-même un instant : *Rerum novus nascitur ordo,* voilà son inscription éternelle... » Puis il ajoutait en soupirant : « O vanité de nos pensées! ô pauvreté de la gloire et de nos travaux! ô misère! ô petitesse de nos vues! Il n'y a rien de solide que de boire, manger vivre, aimer et dormir... Mademoiselle de l'Espinasse, où êtes-vous? — Me voilà. » — Alors son visage s'est coloré. J'ai voulu lui tâter le pouls, mais je ne sais où il avait caché sa main. Il paraissait éprouver une convulsion. Sa bouche s'était entr'ouverte, son haleine était pressée; il a poussé un profond soupir, et puis un soupir plus faible et plus profond encore; il a retourné sa tête sur son oreiller et s'est endormi. Je le regardais avec attention, et j'étais tout émue sans savoir pourquoi, le cœur me battait, et ce n'était pas de peur. Au bout de quelques moments, j'ai vu un léger sourire errer sur ses lèvres; il disait tout bas : « Dans une planète où les hommes se multiplieraient à la manière des poissons, où le frai d'un homme pressé sur le frai d'une femme... J'y aurais moins de regret... Il ne faut rien perdre de ce qui peut avoir son utilité. Mademoiselle, si cela pouvait se recueillir, être enfermé dans un flacon

et envoyé de grand matin à Needham... » Docteur, et vous n'appelez pas cela de la déraison ?

BORDEU. — Auprès de vous, assurément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Auprès de moi, loin de moi, c'est tout un, et vous ne savez ce que vous dites. J'avais espéré que le reste de la nuit serait tranquille.

BORDEU. — Cela produit ordinairement cet effet.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Point du tout ; sur les deux heures du matin, il en est revenu à sa goutte d'eau, qu'il appelait un mi...cro...

BORDEU. — Un microcosme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — C'est son mot. Il admirait la sagacité des anciens philosophes. Il disait ou faisait dire à son philosophe, je ne sais lequel des deux : « Si, lorsque Épicure assurait que la terre contenait les germes de tout, et que l'espèce animale était le produit de la fermentation, il avait proposé une image en petit de ce qui s'était fait en grand à l'origine des temps, que lui aurait-on répondu ?... Et vous l'avez sous vos yeux cette image, et elle ne vous apprend rien... Qui sait si la fermentation et ses produits sont épuisés ? Qui sait à quel instant de la succession de ces générations animales nous en sommes ? Qui sait si ce bipède déformé, qui n'a que quatre pieds de hauteur, qu'on appelle encore dans le voisinage du pôle un homme, et qui ne tarderait pas à perdre ce nom en se déformant un peu davantage, n'est pas l'image d'une espèce qui passe ? Qui sait s'il n'en est pas ainsi de toutes les espèces d'animaux ? Qui sait si tout ne tend pas à se réduire à un grand sédiment inerte et immobile ? Qui sait quelle sera la durée de cette inertie ? Qui

sait quelle race nouvelle peut résulter derechef d'un amas aussi grand de points sensibles et vivants? Pourquoi pas un seul animal? Qu'était l'éléphant avant son origine? Peut-être l'animal énorme tel qu'il nous paraît, peut-être un atome, car tous les deux sont également possibles; ils ne supposent que le mouvement et les propriétés diverses de la matière... L'éléphant, cette masse énorme, organisée, le produit subit de la fermentation! Pourquoi non? Le rapport de ce grand quadrupède à sa matrice première est moindre que celui du vermisseau à la molécule de farine qui l'a produit; mais le vermisseau n'est qu'un vermisseau... C'est-à-dire que la petitesse qui vous dérobe son organisation lui ôte son merveilleux... Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité; et ce prodige n'en est plus un... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état sensible, rien ne doit plus m'étonner... Quelle comparaison d'un petit nombre d'éléments mis en fermentation dans le creux de ma main, et de ce réservoir immense d'éléments divers épars dans les entrailles de la terre, à sa surface, au sein des mers, dans le vague des airs!... Cependant, puisque les mêmes causes subsistent, pourquoi les effets ont-ils cessé? Pourquoi ne voyons-nous plus le taureau percer la terre de sa corne, appuyer ses pieds contre le sol, et faire effort pour en dégager son corps pesant?... Laissez passer la race présente des animaux subsistants; laissez agir le grand sédiment inerte quelques millions de siècles. Peut-être faut-il, pour renouveler les espèces, dix fois plus de temps qu'il n'en est accordé à leur durée. Attendez, et ne vous hâtez pas de prononcer sur le grand travail de nature. Vous avez deux grands phémonènes, le passage de l'état d'inertie

à l'état de sensibilité, et les générations spontanées ; qu'ils vous suffisent : tirez-en de justes conséquences, et dans un ordre de choses où il n'y a ni grand ni petit, ni durable, ni passager absolus, garantissez-vous du sophisme de l'éphémère... » Docteur, qu'est-ce que c'est que le sophisme de l'éphémère ?

BORDEU. — C'est celui d'un être passager qui croit à l'immortalité des choses.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — La rose de Fontenelle qui disait que de mémoire de rose on n'avait vu mourir un jardinier ?

BORDEU. — Précisément ; cela est léger et profond.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Pourquoi vos philosophes ne s'expriment-ils pas avec la grâce de celui-ci ? Nous les entendrions.

BORDEU. — Franchement, je ne sais si ce ton frivole convient aux sujets graves.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Qu'appelez-vous un sujet grave ?

BORDEU. — Mais la sensibilité générale, la formation de l'être sentant, son unité, l'origine des animaux, leur durée, et toutes les questions auxquelles cela tient.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Moi, j'appelle cela des folies auxquelles je permets de rêver quand on dort, mais dont un homme de bon sens qui veille ne s'occupera jamais.

BORDEU. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — C'est que les unes sont si claires qu'il est inutile d'en chercher la raison, d'autres si obscures qu'on n'y voit goutte, et toutes de la plus parfaite inutilité.

BORDEU. — Croyez-vous, Mademoiselle, qu'il soit indifférent de nier ou d'admettre une intelligence suprême ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Non.

BORDEU. — Croyez-vous qu'on puisse prendre parti sur l'intelligence suprême, sans savoir à quoi s'en tenir sur l'éternité de la matière et ses propriétés, la distinction des deux substances, la nature de l'homme et la production des animaux ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Non.

BORDEU. — Ces questions ne sont donc pas aussi oiseuses que vous les disiez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais que me fait à moi leur importance, si je ne saurais les éclaircir ?

BORDEU. — Et comment le saurez-vous, si vous ne les examinez point ? Mais pourrais-je vous demander celles que vous trouvez si claires que l'examen vous en paraît superflu ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Celles de mon unité, de mon moi, par exemple. Pardi, il me semble qu'il ne faut pas tant verbiager pour savoir que je suis moi, que j'ai toujours été moi, et que je ne serai jamais une autre.

BORDEU. — Sans doute le fait est clair, mais la raison du fait ne l'est aucunement, surtout dans l'hypothèse de ceux qui n'admettent qu'une substance et qui expliquent la formation de l'homme ou de l'animal en général par l'apposition successive de plusieurs molécules sensibles. Chaque molécule sensible avait son moi avant l'application ; mais comment l'a-t-elle perdu, et comment, de toutes ces pertes, en est-il résulté la conscience d'un tout ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il me semble que le contact seul suffit. Voici une expérience que j'ai faite cent fois... mais attendez... Il faut que j'aille voir ce qui se passe entre ces rideaux... il dort... Lorsque je pose ma main sur ma cuisse, je sens bien d'abord que ma main n'est pas ma cuisse, mais quelque temps après, lorsque la chaleur est égale dans l'une et l'autre, je ne les distingue plus ; les limites des deux parties se confondent et n'en font plus qu'une.

BORDEU. — Oui, jusqu'à ce qu'on vous pique l'une ou l'autre ; alors la distinction renaît. Il y a donc en vous quelque chose qui n'ignore pas si c'est votre main ou votre cuisse qu'on a piquée, et ce quelque chose-là, ce n'est pas votre pied, ce n'est pas même votre main piquée ; c'est elle qui souffre, mais c'est autre chose qui le sait et qui ne souffre pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais je crois que c'est ma tête.

BORDEU. — Toute votre tête ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Non, tenez, docteur, je vais m'expliquer par une comparaison, les comparaisons sont presque toute la raison des femmes et des poètes. Imaginez une araignée...

D'ALEMBERT. — Qui est-ce qui est là ?... Est-ce vous, mademoiselle de l'Espinasse ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Paix, paix... (Mlle de l'Espinasse et le docteur gardent le silence pendant quelque temps, ensuite Mlle de l'Espinasse dit à voix basse :) Je le crois rendormi.

BORDEU. — Non, il me semble que j'entends quelque chose..

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous avez raison ; est-ce qu'il reprendrait son rêve ?

BORDEU. — Écoutons.

D'ALEMBERT. — Pourquoi suis-je tel? C'est qu'il a fallu que je fusse tel... Ici, oui, mais ailleurs? au pôle? mais sous la ligne? mais dans Saturne?... Si une distance de quelques mille lieues change mon espèce, que ne fera point l'intervalle de quelques milliers de diamètres terrestres?... Et si tout est un flux général, comme le spectacle de l'univers me le montre partout, que ne produiront point ici et ailleurs la durée et les vicissitudes de quelques millions de siècles? Qui sait ce qu'est l'être pensant et sentant en Saturne?... Mais y a-t-il en Saturne du sentiment et de la pensée?... pourquoi non?... L'être sentant et pensant en Saturne aurait-il plus de sens que je n'en ai?... Si cela est, ah! qu'il est malheureux, le Saturnien!... Plus de sens, plus de besoins.

BORDEU. — Il a raison; les organes produisent les besoins, et réciproquement les besoins produisent les organes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, délirez-vous aussi?

BORDEU. — Pourquoi non? J'ai vu deux moignons devenir à la longue deux bras.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous mentez.

BORDEU. — Il est vrai; mais au défaut de deux bras qui manquaient, j'ai vu deux omoplates s'allonger, se mouvoir en pince, et devenir deux moignons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Quelle folie!

BORDEU. — C'est un fait. Supposez une longue suite de générations manchotes, supposez des efforts continus, et vous verrez les deux côtés de cette pincette s'étendre, s'étendre de plus en plus, se croiser sur le

dos, revenir par devant, peut-être se digiter à leurs extrémités, et refaire des bras et des mains. La conformation originelle s'altère ou se perfectionne par la nécessité et les fonctions habituelles. Nous marchons si peu, nous travaillons si peu et nous pensons tant, que je ne désespère pas que l'homme ne finisse par n'être qu'une tête.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Une tête ! une tête ! c'est bien peu de chose ; j'espère que la galanterie effrénée... Vous me faites venir des idées bien ridicules.

BORDEU. — Paix.

D'ALEMBERT. — Je suis donc tel, parce qu'il a fallu que je fusse tel. Changez le tout, vous me changez nécessairement ; mais le tout change sans cesse... L'homme n'est qu'un effet commun, le monstre qu'un effet rare ; tous les deux également naturels, également nécessaires, également dans l'ordre universel et général... Et qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ?... Tous les êtres circulent les uns dans les autres, par conséquent toutes les espèces... tout est en un flux perpétuel... Tout animal est plus ou moins homme ; tout minéral est plus ou moins plante ; toute plante est plus ou moins animal. Il n'y a rien de précis en nature... Le ruban du père Castel... Oui, père Castel, c'est votre ruban, ce n'est que cela. Toute chose est plus ou moins une chose quelconque, plus ou moins terre, plus ou moins eau, plus ou moins air, plus ou moins feu ; plus ou moins d'un règne ou d'un autre... ; donc rien n'est de l'essence d'un être particulier... Non, sans doute, puisqu'il n'y a aucune qualité dont aucun être ne soit participant... et que c'est le rapport plus ou moins grand de cette qualité qui nous la fait attribuer à un être exclusive-

ment à un autre... Et vous parlez d'individus, pauvres philosophes! Laissez là vos individus; répondez-moi. Y a-t-il un atome en nature rigoureusement semblable à un autre atome?... Non... Ne convenez-vous pas que tout tient en nature et qu'il est impossible qu'il y ait un vide dans la chaîne? Que voulez-vous donc dire avec vos individus? Il n'y en a point, non, il n'y en a point... Il n'y a qu'un seul grand individu, c'est le tout. Dans ce tout, comme dans une machine, dans un animal quelconque, il y a une partie que vous appellerez telle ou telle; mais quand vous donnerez le nom d'individu à cette partie du tout, c'est par un concept aussi faux que si, dans un oiseau, vous donniez le nom d'individu à l'aile, à une plume de l'aile... Et vous parlez d'essences, pauvres philosophes! laissez là vos essences. Voyez la masse générale, ou si, pour l'embrasser, vous avez l'imagination trop étroite, voyez votre première origine et votre fin dernière... O Architas! vous qui avez mesuré le globe, qu'êtes-vous? un peu de cendre... Qu'est-ce qu'un être?... La somme d'un certain nombre de tendances... Est-ce que je puis être autre chose qu'une tendance?... Non, je vais à un terme... Et les espèces?... Les espèces ne sont que des tendances à un terme commun qui leur est propre... Et la vie?... La vie, une suite d'actions et de réactions... Vivant, j'agis et je réagis en masse... mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. Depuis l'éléphant jusqu'au puceron... depuis

le puceron jusqu'à la molécule sensible et vivante, l'origine de tout, pas un point dans la nature entière qui ne souffre ou qui ne jouisse.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Il ne dit plus rien.

Bordeu. — Non; il a fait une assez belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront des progrès, plus elle se vérifiera.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et nous, où en étions-nous?

Bordeu. — Ma foi, je ne m'en souviens plus; il m'a rappelé tant de phénomènes, tandis que je l'écoutais!

Mademoiselle de l'Espinasse. — Attendez, attendez... j'en étais à mon araignée.

Bordeu. — Oui, oui.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Docteur, approchez-vous. Imaginez une araignée au centre de sa toile. Ébranlez un fil, et vous verrez l'animal alerte accourir. Eh bien! si les fils que l'insecte tire de ses intestins, et y rappelle quand il lui plaît, faisaient partie sensible de lui-même?...

Bordeu. — Je vous entends. Vous imaginez en vous, quelque part, dans un recoin de votre tête, celui, par exemple, qu'on appelle les méninges, un ou plusieurs points où se rapportent toutes les sensations excitées sur la longueur des fils.

Mademoiselle de l'Espinasse. — C'est cela.

Bordeu. — Votre idée est on ne saurait plus juste; mais ne voyez-vous pas que c'est à peu près la même qu'une certaine grappe d'abeilles?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Ah! cela est vrai; j'ai fait de la prose sans m'en douter.

BORDEU. — Et de la très bonne prose, comme vous allez voir. Celui qui ne connaît l'homme que sous la forme qu'il nous présente en naissant, n'en a pas la moindre idée. Sa tête, ses pieds, ses mains, tous ses membres, tous ses viscères, tous ses organes, son nez, ses yeux, ses oreilles, son cœur, ses poumons, ses intestins, ses muscles, ses os, ses nerfs, ses membranes, ne sont, à proprement parler, que les développements grossiers d'un réseau qui se forme, s'accroît, s'étend, jette une multitude de fils imperceptibles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voilà ma toile; et le point originaire de tous ces fils, c'est mon araignée.

BORDEU. — A merveille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Où sont les fils? où est placée l'araignée?

BORDEU. — Les fils sont partout; il n'y a pas un point à la surface de votre corps auquel ils n'aboutissent; et l'araignée est nichée dans une partie de votre tête que je vous ai nommée, les méninges, à laquelle on ne saurait presque toucher sans frapper de torpeur toute la machine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais si un atome fait osciller un des fils de la toile de l'araignée, alors elle prend l'alarme, elle s'inquiète, elle fuit ou elle accourt. Au centre, elle est instruite de tout ce qui se passe en quelque endroit que ce soit de l'appartement immense qu'elle a tapissé. Pourquoi est-ce que je ne sais pas ce qui se passe dans le mien, ou le monde, puisque je suis un peloton de points sensibles, que tout presse sur moi et que je presse sur tout?

BORDEU. — C'est que les impressions s'affaiblissent en raison de la distance d'où elles partent.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Si l'on frappe du coup le plus léger à l'extrémité d'une longue poutre, j'entends ce coup, si j'ai mon oreille placée à l'autre extrémité. Cette poutre toucherait d'un bout sur la terre et de l'autre bout dans Sirius, que le même effet serait produit. Pourquoi, tout étant lié, contigu, c'est-à-dire la poutre existante et réelle, n'entends-je pas ce qui se passe dans l'espace immense qui m'environne, surtout si j'y prête l'oreille?

BORDEU. — Et qui est-ce qui vous a dit que vous ne l'entendiez pas plus ou moins? Mais il y a si loin, l'impression est si faible, si croisée sur la route; vous êtes entourée et assourdie de bruits si violents et si divers; c'est qu'entre Saturne et vous il n'y a que des corps contigus, au lieu qu'il y faudrait de la continuité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — C'est bien dommage.

BORDEU. — Il est vrai, car vous seriez Dieu. Par votre identité avec tous les êtres de la nature, vous sauriez tout ce qui se fait; par votre mémoire, vous sauriez tout ce qui s'y est fait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et ce qui s'y fera?

BORDEU. — Vous formeriez sur l'avenir des conjectures vraisemblables, mais sujettes à erreur. C'est précisément comme si vous cherchiez à deviner ce qui va se passer au dedans de vous, à l'extrémité de votre pied ou de votre main.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et qui est-ce qui vous a dit que ce monde n'avait pas aussi ses méninges, ou qu'il ne réside pas dans quelque recoin de l'espace une grosse ou petite araignée dont les fils s'étendent à tout?

BORDEU. — Personne; moins encore si elle n'a pas été ou si elle ne sera pas.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Comment! cette espèce de Dieu-là...

BORDEU. — La seule qui se conçoive...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Pourrait avoir été, ou venir et passer?

BORDEU. — Sans doute; mais puisqu'il serait matière dans l'univers, portion de l'univers, sujet à vicissitudes, il vieillirait, il mourrait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais voici bien une autre extravagance qui me vient.

BORDEU. — Je vous dispense de la dire, je la sais.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voyons, quelle est-elle?

BORDEU. — Vous voyez l'intelligence unie à des portions de matière très énergiques, et la possibilité de toutes sortes de prodiges imaginables. D'autres l'ont pensé comme vous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous m'avez devinée, et je ne vous en estime pas davantage. Il faut que vous ayez un merveilleux penchant à la folie.

BORDEU. — D'accord. Mais que cette idée a-t-elle d'effrayant? Ce serait une épidémie de bons et de mauvais génies; les lois les plus constantes de la nature seraient interrompues par des agents naturels; notre physique générale en deviendrait plus difficile, mais il n'y aurait point de miracles.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — En vérité, il faut être bien circonspect sur ce qu'on assure et sur ce qu'on nie.

BORDEU. — Allez, celui qui vous raconterait un phénomène de ce genre aurait l'air d'un grand menteur. Mais laissons là tous ces êtres imaginaires, sans en

excepter votre araignée à réseaux infinis : revenons au vôtre et à sa formation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — J'y consens.

D'ALEMBERT. — Mademoiselle, vous êtes avec quelqu'un : qui est-ce qui cause là avec vous?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — C'est le docteur.

D'ALEMBERT. — Bonjour, docteur : que faites-vous ici si matin?

BORDEU. — Vous le saurez : dormez.

D'ALEMBERT. — Ma foi, j'en ai besoin. Je ne crois pas avoir passé une autre nuit aussi agitée que celle-ci. Vous ne vous en irez pas que je ne sois levé.

BORDEU. — Non. Je gage, Mademoiselle, que vous avez cru qu'ayant été à l'âge de douze ans une femme la moitié plus petite, à l'âge de quatre ans encore une femme la moitié plus petite, fœtus une petite femme, dans les testicules de votre mère une femme très petite, vous avez pensé que vous aviez toujours été une femme sous la forme que vous avez, en sorte que les seuls accroissement successifs que vous avez pris ont fait toute la différence de vous à votre origine, et de vous telle que vous voilà.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — J'en conviens.

BORDEU. — Rien cependant n'est plus faux que cette idée. D'abord vous n'étiez rien. Vous fûtes, en commençant, un point imperceptible, formé de molécules plus petites, éparses dans le sang, la lymphe de votre père ou de votre mère; ce point devint un fil délié, puis un faisceau de fils. Jusque-là, pas le moindre vestige de cette forme agréable que vous avez : vos yeux, ces beaux yeux, ne ressemblaient non plus à des yeux que l'extrémité d'une griffe d'anémone ne ressemble à

une anémone. Chacun des brins du faisceau de fils se transforma, par la seule nutrition et par sa conformation, en un organe particulier : abstraction faite des organes dans lesquels les brins du faisceau se métamorphosent, et auxquels ils donnent naissance. Le faisceau est un système purement sensible; s'il persistait sous cette forme, il serait susceptible de toutes les impressions relatives à la sensibilité pure, comme le froid, le chaud, le doux, le rude. Ces impressions successives, variées entre elles, et variées chacune dans leur intensité, y produiraient peut-être la mémoire, la conscience du soi, une raison très bornée. Mais cette sensibilité pure et simple, ce toucher, se diversifie par les organes émanés de chacun des brins; un brin formant une oreille, donne naissance à une espèce de toucher que nous appelons bruit ou son; un autre formant le palais, donne naissance à une seconde espèce de toucher que nous appelons saveur; un troisième, formant le nez et le tapissant, donne naissance à une troisième espèce de toucher que nous appelons odeur; un quatrième, formant un œil, donne naissance à une quatrième espèce de toucher que nous appelons couleur.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. —Mais, si je vous ai bien compris, ceux qui nient la possibilité d'un sixième sens, un véritable hermaphrodite, sont des étourdis. Qui est-ce qui leur a dit que nature ne pourrait former un faisceau avec un brin singulier qui donnerait naissance à un organe qui nous est inconnu?

BORDEU. — Ou avec les deux brins qui caractérisent les deux sexes? Vous avez raison ; il y a plaisir à causer avec vous : vous ne saisissez pas seulement ce qu'on

vous dit, vous en tirez encore des conséquences d'une justesse qui m'étonne.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Docteur, vous m'encouragez.

Bordeu. — Non, ma foi, je vous dis ce que je pense.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je vois bien l'emploi de quelques-uns des brins du faisceau ; mais les autres, que deviennent-ils ?

Bordeu. — Et vous croyez qu'une autre que vous aurait songé à cette question ?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Certainement.

Bordeu. — Vous n'êtes pas vaine. Le reste des brins va former autant d'autres espèces de toucher qu'il y a de diversité entre les organes et les parties du corps.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et comment les appelle-t-on ? Je n'en ai jamais entendu parler.

Bordeu. — Ils n'ont pas de nom.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et pourquoi ?

Bordeu. — C'est qu'il n'y a pas autant de différence entre les sensations excitées par leur moyen qu'il y en a entre les sensations excitées par le moyen des autres organes.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Très sérieusement vous pensez que le pied, la main, les cuisses, le ventre, l'estomac, la poitrine, le poumon, le cœur ont leurs sensations particulières?

Bordeu. — Je le pense. Si j'osais, je vous demanderais si parmi ces sensations qu'on ne nomme pas...

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je vous entends. Non. Celle-là est toute seule de son espèce, et c'est dommage. Mais quelle raison avez-vous de cette multiplicité de sensations plus douloureuses qu'agréables dont il vous plaît de nous gratifier ?

BORDEU. — La raison ? C'est que nous les discernons en grande partie. Si cette infinie diversité de toucher n'existait pas, on saurait qu'on éprouve du plaisir ou de la douleur, mais on ne saurait où les rapporter. Il faudrait le secours de la vue. Ce ne serait plus une affaire de sensation, ce serait une affaire d'expérience et d'observation.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Quand je dirais que j'ai mal au doigt, si l'on me demandait pourquoi j'assure que c'est au doigt que j'ai mal, il faudrait que je répondisse non pas que je le sens, mais que je sens du mal et que je vois que mon doigt est malade.

BORDEU. — C'est cela. Venez que je vous embrasse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Très volontiers.

D'ALEMBERT. — Docteur, vous embrassez mademoiselle, c'est fort bien fait à vous.

BORDEU. — J'y ai beaucoup réfléchi, et il m'a semblé que la direction et le lieu de la secousse ne suffiraient pas pour déterminer le jugement si subit de l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je n'en sais rien.

BORDEU. — Votre doute me plaît. Il est si commun de prendre des qualités naturelles pour des habitudes acquises et presque aussi vieilles que nous.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et réciproquement.

BORDEU. — Quoi qu'il en soit, vous voyez que, dans une question où il s'agit de la formation première de l'animal, c'est s'y prendre trop tard que d'attacher son regard et ses réflexions sur l'animal formé ; qu'il faut remonter à ses premiers rudiments, et qu'il est à propos de vous dépouiller de votre organisation actuelle, et de revenir à un instant où vous n'étiez qu'une sub-

stance molle, filamenteuse, informe, vermiculaire, plus analogue au bulbe et à la racine d'une plante qu'à un animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Si c'était l'usage d'aller toute nue dans les rues, je ne serais ni la première ni la dernière à m'y conformer. Ainsi faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je m'instruise. Vous m'avez dit que chaque brin du faisceau formait un organe particulier; et quelle preuve que cela est ainsi?

BORDEU. — Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois; mutilez le faiseau d'un de ses brins; par exemple, du brin qui formera les yeux; que croyez-vous qu'il en arrive?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Que l'animal n'aura point d'yeux peut-être.

BORDEU. — Ou n'en aura qu'un placé au milieu du front.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ce sera un Cyclope.

BORDEU. — Un Cyclope.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Le Cyclope pourrait donc bien ne pas être un être fabuleux.

BORDEU. — Si peu, que je vous en ferai voir un quand vous voudrez.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et qui sait la cause de cette diversité?

BORDEU. — Celui qui a disséqué ce monstre et qui ne lui a trouvé qu'un filet optique. Faites par la pensée ce que nature fait quelquefois. Supprimez un autre brin du faisceau, le brin qui doit former le nez. Supprimez le brin qui doit former l'oreille, l'animal sera sans oreille, ou n'en aura qu'une, et l'anatomiste ne trouvera dans la dissection ni les filets olfactifs, ni les filets auditifs, ou ne trouvera qu'un de ceux-ci. Continuez la sup-

pression des brins, et l'animal sera sans tête, sans pieds, sans mains ; sa durée sera courte, mais il aura vécu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et il y a des exemples de cela ?

BORDEU. — Assurément. Ce n'est pas tout. Doublez quelques-uns des brins du faisceau, et l'animal aura deux têtes, quatre yeux, quatre oreilles, trois testicules, trois pieds, quatre bras, six doigts à chaque main. Dérangez les brins du faisceau, et les organes seront déplacés : la tête occupera le milieu de la poitrine, les poumons seront à gauche, le cœur à droite. Collez ensemble deux brins, et les organes se confondront ; les bras s'attacheront au corps ; les cuisses, les jambes et les pieds se réuniront, et vous aurez toutes les sortes de monstres imaginables.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais il me semble qu'une machine aussi composée qu'un animal, une machine qui naît d'un point, d'un fluide agité, peut-être de deux fluides brouillés au hasard, car on ne sait guère alors ce qu'on fait ; une machine qui s'avance à sa perfection par une infinité de développements successifs ; une machine dont la formation régulière ou irrégulière dépend d'un paquet de fils minces, déliés et flexibles, d'une espèce d'écheveau où le moindre brin ne peut être cassé, rompu, déplacé, manquant, sans conséquence fâcheuse pour le tout, devrait se nouer, s'embarrasser encore plus souvent dans le lieu de sa formation que mes soies sur ma tournette.

BORDEU. — Aussi en souffre-t-elle beaucoup plus qu'on ne pense. On ne dissèque pas assez, et les idées sur sa formation sont bien éloignées de la vérité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — A-t-on des exemples

remarquables de ces difformités originelles, autres que les bossus et les boiteux, dont on pourrait attribuer l'état maléficié à quelque vice héréditaire?

BORDEU. — Il y en a sans nombre, et tout nouvellement vient de mourir à la Charité de Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, des suites d'une fluxion de poitrine, un charpentier né à Troyes, appelé Jean-Baptiste Macé, qui avait les viscères intérieurs de la poitrine et de l'abdomen dans une situation renversée, le cœur à droite précisément comme vous l'avez à gauche; le foie à gauche; l'estomac, la rate, le pancréas à l'hypocondre droit; la veine porte au foie du côté gauche ce qu'elle est au foie du côté droit; même transposition au long canal des intestins; les reins, adossés l'un à l'autre sur les vertèbres des lombes, imitaient la figure d'un fer à cheval. Et qu'on vienne après cela nous parler de causes finales!

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Cela est singulier.

BORDEU. — Si Jean-Baptiste Macé a été marié et qu'il ait eu des enfants...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Eh bien, docteur, ces enfants...

BORDEU. — Suivront la conformation générale; mais quelqu'un des enfants de leurs enfants, au bout d'une centaine d'années, car ces irrégularités ont des sauts, reviendra à la conformation bizarre de son aïeul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et d'où viennent ces sauts?

BORDEU. — Qui le sait? Pour faire un enfant on est deux, comme vous savez. Peut-être qu'un des agents répare le vice de l'autre, et que le réseau défectueux ne renaît que dans le moment où le descendant de la race

monstrueuse prédomine et donne la loi à la formation du réseau. Le faisceau de fils constitue la différence originelle et première de toutes les espèces d'animaux. Les variétés du faisceau d'une espèce font toutes les variétés monstrueuses de cette espèce.

(Après un long silence, mademoiselle de l'Espinasse sortit de sa rêverie et tira le docteur de la sienne par la question suivante :)

Il me vient une idée bien folle.

Bordeu. — Quelle?

Mademoiselle de l'Espinasse. — L'homme n'est peut-être que le monstre de la femme, ou la femme le monstre de l'homme.

Bordeu. — Cette idée vous serait venue bien plus vite encore, si vous eussiez su que la femme a toutes les parties de l'homme, et que la seule différence qu'il y ait est celle d'une bourse pendante en dehors, ou d'une bourse retournée en dedans; qu'un fœtus femelle ressemble, à s'y tromper, à un fœtus mâle; que la partie qui occasionne l'erreur s'affaisse dans le fœtus femelle à mesure que la bourse intérieure s'étend; qu'elle ne s'oblitère jamais au point de perdre sa première forme; qu'elle garde cette forme en petit; qu'elle est susceptible des mêmes mouvements; qu'elle est aussi le mobile de la volupté; qu'elle a son gland, son prépuce, et qu'on remarque à son extrémité un point qui paraîtrait avoir été l'orifice d'un canal urinaire qui s'est fermé; qu'il y a dans l'homme, depuis l'anus jusqu'au scrotum, un intervalle qu'on appelle le périnée, et du scrotum jusqu'à l'extrémité de la verge, une couture qui semble être la reprise d'une vulve faufilée; que les femmes qui ont le clitoris excessif ont de la barbe; que les eunuques n'en ont point, que leurs cuisses se fortifient, que leurs

hanches s'évasent, que leurs genoux s'arrondissent, et qu'en perdant l'organisation caractéristique d'un sexe, ils semblent s'en retourner à la conformation caractéristique de l'autre. Ceux d'entre les Arabes que l'équitation habituelle a châtrés perdent la barbe, prennent une voix grêle, s'habillent en femmes, se rangent parmi elles sur des chariots, s'accroupissent pour pisser, et en affectent les mœurs et les usages... Mais nous voilà bien loin de notre objet. Revenons à notre faisceau de filaments animés et vivants.

D'Alembert. — Je crois que vous dites des ordures à mademoiselle de l'Espinasse.

Bordeu. — Quand on parle science, il faut se servir des mots techniques.

D'Alembert. — Vous avez raison; alors ils perdent le cortège d'idées accessoires qui les rendraient malhonnêtes. Continuez, docteur. Vous disiez donc à mademoiselle que la matrice n'est autre chose qu'un scrotum retourné de dehors en dedans, mouvement dans lequel les testicules ont été jetés hors de la bourse qui les renfermait, et dispersés de droite et de gauche dans la cavité du corps; que le clitoris est un membre viril en petit; que ce membre viril de femme va toujours en diminuant, à mesure que la matrice ou le scrotum retourné s'étend, et que...

Mademoiselle de l'Espinasse. — Oui, oui, taisez-vous, et ne vous mêlez pas de nos affaires.

Bordeu. — Vous voyez, Mademoiselle, que dans la question de nos sensations en général, qui ne sont toutes qu'un toucher diversifié, il faut laisser là les formes successives que le réseau prend, et s'en tenir au réseau seul.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Chaque fil du réseau sensible peut être blessé ou chatouillé sur toute sa longueur. Le plaisir ou la douleur est là ou là, dans un endroit ou dans un autre de quelqu'une des longues pattes de mon araignée, car j'en reviens toujours à mon araignée; que c'est l'araignée qui est à l'origine commune de toutes les pattes, et qui rapporte à tel ou tel endroit la douleur ou le plaisir sans l'éprouver.

BORDEU. — Que c'est le rapport constant, invariable de toutes les impressions à cette origine commune qui constitue l'unité de l'animal.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Que c'est la mémoire de toutes ces impressions successives qui fait pour chaque animal l'histoire de sa vie et de son soi.

BORDEU. — Et que c'est la mémoire et la comparaison qui s'ensuivent nécessairement de toutes ces impressions qui font la pensée et le raisonnement.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et cette comparaison se fait où?

BORDEU. — A l'origine du réseau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et ce réseau?

BORDEU. — N'a à son origine aucun sens qui lui soit propre : ne voit point, n'entend point, ne souffre point. Il est produit, nourri; il émane d'une substance molle, insensible, inerte, qui lui sert d'oreiller, et sur laquelle il siège, écoute, juge et prononce.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il ne souffre point.

BORDEU. — Non : l'impression la plus légère suspend son audience, et l'animal tombe dans l'état de mort. Faites cesser l'impression, il revient à ses fonctions, et l'animal renaît.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et d'où savez-vous

cela ? Est-ce qu'on a jamais fait renaître et mourir un homme à discrétion?

BORDEU. — Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et comment cela ?

BORDEU. — Je vais vous le dire ; c'est un fait curieux. La Peyronie, que vous pouvez avoir connu, fut appelé auprès d'un malade qui avait reçu un coup violent à la tête. Ce malade y sentait de la pulsation. Le chirurgien ne doutait pas que l'abcès au cerveau ne fût formé, et qu'il n'y avait pas un moment à perdre. Il rase le malade et le trépane. La pointe de l'instrument tombe précisément au centre de l'abcès. Le pus était fait; il vide le pus; il nettoie l'abcès avec une seringue. Lorsqu'il pousse l'injection dans l'abcès, le malade ferme les yeux; ses membres restent sans action, sans mouvement, sans le moindre signe de vie; lorsqu'il repompe l'injection et qu'il soulage l'origine du faisceau du poids et de la pression du fluide injecté, le malade rouvre les yeux, se meut, parle, sent, renaît et vit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Cela est singulier; et ce malade guérit-il?

BORDEU. — Il guérit; et, quand il fut guéri, il réfléchit, il pensa, il raisonna, il eut le même esprit, le même bon sens, la même pénétration, avec une bonne portion de moins de sa cervelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ce juge-là est un être bien extraordinaire.

BORDEU. — Il se trompe quelquefois lui-même; il est sujet à des préventions d'habitude : on sent du mal à un membre qu'on n'a plus. On le trompe quand on veut : croisez deux de vos doigts l'un sur l'autre, touchez une petite boule, et il prononcera qu'il y en a deux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — C'est qu'il est comme tous les juges du monde, et qu'il a besoin d'expérience, sans quoi il prendra la sensation de la glace pour celle du feu.

BORDEU. — Il fait bien autre chose : il donne un volume presque infini à l'individu, ou il se concentre presque dans un point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je ne vous entends pas.

BORDEU. — Qu'est-ce qui circonscrit votre étendue réelle, la vraie sphère de votre sensibilité?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ma vue et mon toucher.

BORDEU. — De jour; mais la nuit, dans les ténèbres, lorsque vous rêvez surtout à quelque chose d'abstrait, le jour même, lorsque votre esprit est occupé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Rien. J'existe comme en un point; je cesse presque d'être matière, je ne sens que ma pensée; il n'y a plus ni lieu, ni mouvement, ni corps, ni distance, ni espace pour moi : l'univers est anéanti pour moi, et je suis nulle pour lui.

BORDEU. — Voilà le dernier terme de la concentration de votre existence; mais sa dilatation idéale peut être sans bornes. Lorsque la vraie limite de votre sensibilité est franchie, soit en vous rapprochant, en vous condensant en vous-même, soit en vous étendant au dehors, on ne sait plus ce que cela peut devenir.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, vous avez raison. Il m'a semblé plusieurs fois en rêve...

BORDEU. — Et aux malades dans une attaque de goutte...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Que je devenais immense.

BORDEU. — Que leur pied touchait au ciel de leur lit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Que mes bras et mes jambes s'allongeaient à l'infini, que le reste de mon corps prenait un volume proportionné; que l'Encelade de la fable n'était qu'un pygmée; que l'Amphitrite d'Ovide, dont les longs bras allaient former une ceinture immense à la terre, n'était qu'une naine en comparaison de moi, et que j'escaladais le ciel, et que j'enlaçais les deux hémisphères.

BORDEU. — Fort bien. Et moi j'ai connu une femme en qui le phénomène s'exécutait en sens contraire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Quoi! elle se rapetissait par degrés, et rentrait en elle-même?

BORDEU. — Au point de se sentir aussi menue qu'une aiguille : elle voyait, elle entendait, elle raisonnait, elle jugeait; elle avait un effroi mortel de se perdre; elle frémissait à l'approche des moindres objets; elle n'osait bouger de sa place.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voilà un singulier rêve, bien fâcheux, bien incommode.

BORDEU. — Elle ne rêvait point; c'était un des accidents de la cessation de l'écoulement périodique.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et demeurait-elle longtemps sous cette menue, imperceptible forme de petite femme?

BORDEU. — Une heure, deux heures, après lesquelles elle revenait successivement à son volume naturel.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et la raison de ces sensations bizarres?

BORDEU. — Dans leur état naturel et tranquille, les brins du faisceau ont une certaine tension, un ton, une énergie habituelle qui circonscrit l'étendue réelle ou

imaginaire du corps. Je dis réelle ou imaginaire, car cette tension, ce ton, cette énergie étant variables, notre corps n'est pas toujours d'un même volume.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ainsi, c'est au physique comme au moral que nous sommes sujets à nous croire plus grands que nous le sommes?

BORDEU. — Le froid nous rapetisse, la chaleur nous étend, et tel individu peut se croire toute sa vie plus petit ou plus grand qu'il ne l'est réellement. S'il arrive à la masse du faisceau d'entrer en un éréthisme violent, aux brins de se mettre en érection, à la multitude infinie de leurs extrémités de s'élancer au delà de leur limite accoutumée; alors la tête, les pieds, les autres membres, tous les points de la surface du corps seront portés à une distance immense, et l'individu se sentira gigantesque. Ce sera le phénomène contraire si l'insensibilité, l'apathie, l'inertie gagne de l'extrémité des brins, et s'achemine peu à peu vers l'origine du faisceau.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je conçois que cette expansion ne saurait se mesurer, et je conçois encore que cette insensibilité, cette apathie, cette inertie de l'extrémité des brins, cet engourdissement, après avoir fait un certain progrès, peut se fixer, s'arrêter...

BORDEU. — Comme il est arrivé à La Condamine : alors l'individu sent comme des ballons sous ses pieds.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il existe au delà du terme de sa sensibilité, et s'il était enveloppé de cette apathie en tout sens, il nous offrirait un petit homme vivant sous un homme mort.

BORDEU. — Concluez de là que l'animal, qui dans son origine n'était qu'un point, ne sait encore s'il est réellement quelque chose de plus. Mais revenons.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Où?

BORDEU. — Où? au trépan de La Peyronie... Voilà bien, je crois, ce que vous me demandiez, l'exemple d'un homme qui vécut et mourut alternativement... Mais il y a mieux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et qu'est-ce que ce peut être?

BORDEU. — La fable de Castor et de Pollux réalisée : deux enfants dont la vie de l'un était aussitôt suivie de la mort de l'autre, et la vie de celui-ci aussitôt suivie de la mort du premier.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Oh! le bon conte. Et cela dura-t-il longtemps?

BORDEU. — La durée de cette existence fut de deux jours qu'ils se partagèrent également et à différentes reprises, en sorte que chacun eut pour sa part un jour de vie et un jour de mort.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je crains, docteur, que vous n'abusiez un peu de ma crédulité. Prenez-y garde : si vous me trompez une fois, je ne vous croirai plus.

BORDEU. — Lisez-vous quelquefois la *Gazette de France?*

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Jamais, quoique ce soit le chef-d'œuvre de deux hommes d'esprit.

BORDEU. — Faites-vous prêter la feuille du 4 de ce mois de septembre, et vous verrez qu'à Rabastens, diocèse d'Alby, deux filles naquirent dos à dos, unies par leurs dernières vertèbres lombaires, leurs fesses et la région hypogastrique. L'on ne pouvait tenir l'une debout que l'autre n'eût la tête en bas. Couchées, elles se regardaient; leurs cuisses étaient fléchies entre leurs

troncs, et les jambes élevées; sur le milieu de la ligne circulaire commune qui les attachait par leurs hypogastres on discernait leur sexe, et entre la cuisse droite de l'une qui correspondait à la cuisse gauche de sa sœur, dans une cavité, il y avait un petit anus par lequel s'écoulait le méconium.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voilà une espèce assez bizarre.

BORDEU. — Elles prirent du lait qu'on leur donna dans une cuiller. Elles vécurent douze heures comme je vous l'ai dit, l'une tombant en défaillance lorsque l'autre en sortait, l'autre morte tandis que l'autre vivait. La première défaillance de l'une et la première vie de l'autre fut de quatre heures; les défaillances et les retours alternatifs à la vie qui succédèrent furent moins longs; elles expirèrent dans le même instant. On remarqua que leurs nombrils avaient aussi un mouvement alternatif de sortie et de rentrée; il rentrait à celle qui défaillait, et sortait à celle qui revenait à la vie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et que dites-vous de ces alternatives de vie et de mort?

BORDEU. — Peut-être rien qui vaille; mais comme on voit tout à travers la lunette de son système, et que je ne veux pas faire exception à la règle, je dis que c'est le phénomène du trépané de La Peyronie doublé en deux êtres conjoints; que les réseaux de ces deux enfants s'étaient si bien mêlés qu'ils agissaient et réagissaient l'un sur l'autre; lorsque l'origine du réseau de l'une prévalait, il entraînait le réseau de l'autre qui défaillait à l'instant; c'était le contraire, si c'était le réseau de celle-ci qui dominât le système commun. Dans le trépané de La Peyronie, la pression se faisait

de haut en bas par le poids d'un fluide; dans les deux jumelles de Rabastens, elle se faisait de bas en haut par la traction d'un certain nombre des fils du réseau : conjecture appuyée par la rentrée et la sortie alternative des nombrils, sortie dans celle qui revenait à la vie, rentrée dans celle qui mourait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et voilà deux âmes liées.

BORDEU. — Un animal avec le principe de deux sens et de deux consciences.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — N'ayant cependant dans le même moment que la jouissance d'une seule; mais qui sait ce qui serait arrivé si cet animal-là eût vécu?

BORDEU. — Quelle sorte de correspondance l'expérience de tous les moments de la vie, la plus forte des habitudes qu'on puisse imaginer, aurait établie entre ces deux cerveaux?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Des sens doubles, une mémoire double, une imagination double, une double application, la moitié d'un être qui observe, lit, médite, tandis que son autre moitié repose : cette moitié-ci reprenant les mêmes fonctions, quand sa compagne est lasse; la vie doublée d'un être doublé.

BORDEU. — Cela est possible; et la nature amenant avec le temps tout ce qui est possible, elle formera quelque étrange composé.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Que nous serions pauvres en comparaison d'un pareil être!

BORDEU. — Et pourquoi? Il y a déjà tant d'incertitudes, de contradictions, de folies dans un entendement simple, que je ne sais plus ce que cela deviendrait avec

un entendement double... Mais il est dix heures et demie, et j'entends du faubourg jusqu'ici un malade qui m'appelle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Y aurait-il bien du danger pour lui à ce que vous ne le vissiez pas?

BORDEU. — Moins peut-être qu'à le voir. Si la nature ne fait pas la besogne sans moi, nous aurons bien de la peine à la faire ensemble, et à coup sûr je ne la ferai pas sans elle.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Restez donc.

D'ALEMBERT. — Docteur, encore un mot, et je vous envoie à votre patient. A travers toutes les vicissitudes que je subis dans le cours de ma durée, n'ayant peut-être pas à présent une des molécules que j'apportai en naissant, comment suis-je resté moi pour les autres et pour moi?

BORDEU. — Vous nous l'avez dit en rêvant.

D'ALEMBERT. — Est-ce que j'ai rêvé?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Toute la nuit, et cela ressemblait tellement à du délire, que j'ai envoyé chercher le docteur ce matin.

D'ALEMBERT. — Et cela pour des pattes d'araignée qui s'agitaient d'elles-mêmes, qui tenaient alerte l'araignée et qui faisaient parler l'animal. Et l'animal, que disait-il?

BORDEU. — Que c'était par la mémoire qu'il était lui pour les autres et pour lui; et j'ajouterais par la lenteur des vicissitudes. Si vous eussiez passé en un clin d'œil de la jeunesse à la décrépitude, vous auriez été jeté dans ce monde comme au premier moment de votre naissance; vous n'auriez plus été vous ni pour les autres ni pour vous, pour les autres qui n'auraient point

été eux pour vous. Tous les rapports auraient été anéantis, toute l'histoire de votre vie pour moi, toute l'histoire de la mienne pour vous, brouillée. Comment auriez-vous pu savoir que cet homme, courbé sur un bâton, dont les yeux s'étaient éteints, qui se traînait avec peine, plus différent encore de lui-même au dedans qu'à l'extérieur, était le même qui la veille marchait si légèrement, remuait des fardeaux assez lourds, pouvait se livrer aux méditations les plus profondes, aux exercices les plus doux et les plus violents ? Vous n'eussiez pas entendu vos propres ouvrages, vous ne vous fussiez pas reconnu vous-même, vous n'eussiez reconnu personne, personne ne vous eût reconnu ; toute la scène du monde aurait changé. Songez qu'il y eut moins de différence encore entre vous naissant et vous jeune, qu'il n'y en aurait entre vous jeune et vous devenu subitement décrépit. Songez que, quoique votre naissance ait été liée à votre jeunesse par une suite de sensations ininterrompues, les trois premières années de votre existence n'ont jamais été l'histoire de votre vie. Qu'aurait donc été pour vous le temps de votre jeunesse que rien n'eût lié au moment de votre décrépitude ? D'Alembert décrépit n'eût pas eu le moindre souvenir de d'Alembert jeune.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Dans la grappe d'abeilles, il n'y en aurait pas une qui eût eu le temps de prendre l'esprit du corps.

D'Alembert. — Qu'est-ce que vous dites là?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je dis que l'esprit monastique se conserve parce que le monastère se refait peu à peu, et quand il entre un moine nouveau, il en trouve une centaine de vieux qui l'entraînent à penser

et à sentir comme eux. Une abeille s'en va, il en succède dans la grappe une autre qui se met bientôt au courant.

D'ALEMBERT. — Allez, vous extravaguez avec vos moines, vos abeilles, votre grappe et votre couvent.

BORDEU. — Pas tant que vous croiriez bien. S'il n'y a qu'une conscience dans l'animal, il y a une infinité de volontés ; chaque organe a la sienne.

D'ALEMBERT. — Comment avez-vous dit?

BORDEU. — J'ai dit que l'estomac veut des aliments, que le palais n'en veut point, et que la différence du palais et de l'estomac avec l'animal entier, c'est que l'animal sait qu'il veut, et que l'estomac et le palais veulent sans le savoir ; c'est que l'estomac ou le palais sont l'un à l'autre à peu près comme l'homme et la brute. Les abeilles perdent leurs consciences et retiennent leurs appétits ou volontés. La fibre est un animal simple, l'homme est un animal composé ; mais gardons ce texte pour une autre fois. Il faut un événement bien moindre qu'une décrépitude pour ôter à l'homme la conscience du soi. Un moribond reçoit les sacrements avec une piété profonde ; il s'accuse de ses fautes ; il demande pardon à sa femme ; il embrasse ses enfants ; il appelle ses amis ; il parle à son médecin ; il commande à ses domestiques ; il dicte ses dernières volontés ; il met ordre à ses affaires, et tout cela avec le jugement le plus sain, la présence d'esprit la plus entière ; il guérit, il est convalescent, et il n'a pas la moindre idée de ce qu'il a dit ou fait dans sa maladie. Cet intervalle, quelquefois très long, a disparu de sa vie. Il y a même des exemples de personnes qui ont repris la conversation ou l'action que l'attaque subite du mal avait interrompue.

D'ALEMBERT. — Je me souviens que, dans un exercice public, un pédant de collège, tout gonflé de son savoir, fut mis ce qu'ils appellent au sac, par un capucin qu'il avait méprisé. Lui, mis au sac! Et par qui? par un capucin? Et sur quelle question? Sur le futur contingent! sur la science moyenne qu'il a méditée toute sa vie! Et en quelle circonstance? devant une assemblée nombreuse! devant ses élèves! Le voilà perdu d'honneur. Sa tête travaille si bien sur ces idées qu'il en tombe dans une léthargie qui lui enlève toutes les connaissances qu'il avait acquises.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais c'était un bonheur.

D'ALEMBERT. — Ma foi, vous avez raison. Le bon sens lui était resté; mais il avait tout oublié. On lui rapprit à parler et à lire, et il mourut lorsqu'il commençait à épeler très passablement. Cet homme n'était point un inepte; on lui accordait même quelque éloquence.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Puisque le docteur a entendu votre conte, il faut qu'il entende aussi le mien. Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, dont je ne me rappelle pas le nom...

BORDEU. — C'est un M. de Schullemberg de Winterthour; il n'avait que quinze à seize ans.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ce jeune homme fit une chute dans laquelle il reçut une commotion violente à la tête.

BORDEU. — Qu'appelez-vous une commotion violente? Il tomba du haut d'une grange; il eut la tête fracassée, et resta six semaines sans connaissance.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Quoi qu'il en soit, savez-vous quelle fut la suite de cet accident? La même

qu'à votre pédant : il oublia tout ce qu'il savait ; il fut restitué à son bas âge ; il eut une seconde enfance et qui dura. Il était craintif et pusillanime ; il s'amusait à des joujoux. S'il avait mal fait et qu'on le grondât, il allait se cacher dans un coin ; il demandait à faire son petit tour et son grand tour. On lui apprit à lire et à écrire ; mais j'oubliais de vous dire qu'il fallut lui rapprendre à marcher. Il redevint homme et habile homme, et il a laissé un ouvrage d'histoire naturelle.

Bordeu. — Ce sont des gravures, les planches de M. Zulyer sur les insectes, d'après le système de Linnæus. Je connaissais ce fait ; il est arrivé dans le canton de Zurich en Suisse, et il y a nombre d'exemples pareils. Dérangez l'origine du faisceau, vous changez l'animal ; il semble qu'il soit là tout entier, tantôt dominant les ramifications, tantôt dominé par elles.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et l'animal est sous le despotisme ou sous l'anarchie.

Bordeu. — Sous le despotisme, c'est fort bien dit. L'origine du faisceau commande, et tout le reste obéit. L'animal est maître de soi, *mentis compos*.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Sous l'anarchie, où tous les filets du réseau sont soulevés contre leur chef, et où il n'y a plus d'autorité suprême.

Bordeu. — A merveille. Dans les grands accès de passion, dans les délires, dans les périls imminents, si le maître porte toutes les forces de ses sujets vers un point, l'animal le plus faible montre une force incroyable.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Dans les vapeurs, sorte d'anarchie qui nous est si particulière.

Bordeu. — C'est l'image d'une administration faible, où chacun tire à soi l'autorité du maître. Je ne connais

qu'un moyen de guérir; il est difficile, mais sûr; c'est que l'origine du réseau, cette partie qui constitue le soi, puisse être affectée d'un motif violent de recouvrer son autorité.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et qu'en arrive-t-il?

BORDEU. — Il en arrive qu'il la recouvre en effet, ou que l'animal périt. Si j'en avais le temps, je vous dirais là-dessus deux faits singuliers.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais, docteur, l'heure de votre visite est passée, et votre malade ne vous attend plus.

BORDEU. — Il ne faut venir ici que quand on n'a rien à faire, car on ne saurait s'en tirer.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voilà une bouffée d'humeur tout à fait honnête; mais vos histoires?

BORDEU. — Pour aujourd'hui vous vous contenterez de celle-ci : Une femme tomba, à la suite d'une couche, dans l'état vaporeux le plus effrayant; c'étaient des pleurs et des ris involontaires, des étouffements, des convulsions, des gonflements de gorge, du silence morne, des cris aigus, tout ce qu'il y a de pis : cela dura plusieurs années. Elle aimait passionnément, et elle crut s'apercevoir que son amant, fatigué de sa maladie, commençait à se détacher; alors elle résolut de guérir ou de périr. Il s'établit en elle une guerre civile dans laquelle c'était tantôt le maître qui l'emportait, tantôt c'étaient les sujets. S'il arrivait que l'action des filets du réseau fût égale à la réaction de leur origine, elle tombait comme morte; on la portait sur son lit où elle restait des heures entières sans mouvement et presque sans vie; d'autres fois elle en était quitte pour des lassitudes, une défaillance générale, une extinction qui sem-

blait devoir être finale. Elle persista six mois dans cet état de lutte. La révolte commençait toujours par les filets; elle la sentait arriver. Au premier symptôme elle se levait, elle courait, elle se livrait aux exercices les plus violents; elle montait, elle descendait ses escaliers; elle sciait du bois, elle bêchait la terre. L'organe de sa volonté, l'origine du faisceau se raidissait; elle se disait à elle-même : vaincre ou mourir. Après un nombre infini de victoires et de défaites, le chef resta le maître, et les sujets devinrent si soumis que, quoique cette femme ait éprouvé toutes sortes de peines domestiques, et qu'elle ait essuyé différentes maladies, il n'a plus été question de vapeurs.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Cela est brave, mais je crois que j'en aurais bien fait autant.

BORDEU. — C'est que vous aimeriez bien si vous aimiez, et que vous êtes ferme.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — J'entends. On est ferme, si, d'habitude ou d'organisation, l'origine du faisceau domine les filets; faible, au contraire, si elle en est dominée.

BORDEU. — Il y a bien d'autres conséquences à tirer de là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais votre autre histoire, et vous les tirerez après.

BORDEU. — Une jeune femme avait donné dans quelques écarts. Elle prit un jour le parti de fermer sa porte au plaisir. La voilà seule, la voilà mélancolique et vaporeuse. Elle me fit appeler. Je lui conseillai de prendre l'habit de paysanne, de bêcher la terre toute la journée, de coucher sur la paille et de vivre de pain dur. Ce régime ne lui plut pas. Voyagez donc, lui dis-je. Elle

fit le tour de l'Europe, et retrouva la santé sur les grands chemins.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ce n'est pas là ce que vous aviez à dire; n'importe, venons à vos conséquences.

BORDEU. — Cela ne finirait point.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Tant mieux. Dites toujours.

BORDEU. — Je n'en ai point le courage.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et pourquoi?

BORDEU. — C'est que, du train dont nous y allons, on effleure tout, et l'on n'approfondit rien.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Qu'importe? nous ne composons pas, nous causons.

BORDEU. — Par exemple, si l'origine du faisceau rappelle toutes les forces à lui, si le système entier se meut pour ainsi dire à rebours, comme je crois qu'il arrive dans l'homme qui médite profondément, dans le fanatique qui voit les cieux ouverts, dans le sauvage qui chante au milieu des flammes, dans l'extase, dans l'aliénation volontaire ou involontaire...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Eh bien?

BORDEU. — Eh bien, l'animal se rend impassible, il n'existe qu'en un point. Je n'ai pas vu ce prêtre de Calame, dont parle saint Augustin, qui s'aliénait au point de ne plus sentir des charbons ardents; je n'ai pas vu dans le cadre ces sauvages qui sourient à leurs ennemis, qui les insultent et qui leur suggèrent des tourments plus exquis que ceux qu'on leur fait souffrir; je n'ai pas vu dans le cirque ces gladiateurs qui se rappelaient en expirant la grâce et les leçons de la gymnastique; mais je crois tous ces faits, parce que j'ai vu, mais

vu de mes propres yeux, un effort aussi extraordinaire qu'aucun de ceux-là.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, racontez-le-moi. Je suis comme les enfants, j'aime les faits merveilleux; et quand ils font honneur à l'espèce humaine, il m'arrive rarement d'en disputer la vérité.

BORDEU. — Il y avait dans une petite ville de Champagne, Langres, un bon curé, appelé le ou de Moni, bien pénétré, bien imbu de la vérité de la religion. Il fut attaqué de la pierre, il fallut le tailler. Le jour est pris, le chirurgien, ses aides et moi nous nous rendons chez lui; il nous reçoit d'un air serein, il se déshabille, il se couche, on veut le lier; il s'y refuse: « Placez-moi seulement, dit-il, comme il convient. » On le place. Alors il demande un grand crucifix qui était au pied de son lit; on le lui donne, il le serre entre ses bras, il y colle sa bouche. On opère, il reste immobile, il ne lui échappe ni larmes ni soupirs, et il était délivré de la pierre, qu'il l'ignorait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Cela est beau; et puis doutez après cela que celui à qui l'on brisait les os de la poitrine avec des cailloux ne vît les cieux ouverts.

BORDEU. — Savez-vous ce que c'est que le mal d'oreille?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Non.

BORDEU. — Tant mieux pour vous. C'est le plus cruel de tous les maux.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Plus que le mal de dents, que je connais malheureusement?

BORDEU. — Sans comparaison. Un philosophe de vos amis en était tourmenté depuis quinze jours, lorsqu'un matin il dit à sa femme: « Je ne me sens pas

assez de courage pour toute la journée... » Il pensa que son unique ressource était de tromper artificiellement la douleur. Peu à peu il s'enfonça si bien dans une question de métaphysique ou de géométrie, qu'il oublia son oreille. On lui servit à manger, il mangea sans s'en apercevoir; il gagna l'heure de son coucher sans avoir souffert. L'horrible douleur ne le reprit que lorsque la contention d'esprit cessa, mais ce fut avec une fureur inouïe, soit qu'en effet la fatigue eût irrité le mal, soit que la faiblesse le rendît plus insupportable.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Au sortir de cet état, on doit en effet être épuisé de lassitude; c'est ce qui arrive quelquefois à cet homme qui est là.

BORDEU. — Cela est dangereux : qu'il y prenne garde.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je ne cesse de le lui dire, mais il n'en tient compte.

BORDEU. — Il n'en est plus le maître, c'est sa vie; il faut qu'il en périsse.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Cette sentence me fait peur.

BORDEU. — Que prouvent cet épuisement, cette lassitude? Que les brins du faisceau ne sont pas restés oisifs, et qu'il y avait dans tout le système une tension violente vers un centre commun.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Si cette tension ou tendance violente dure, si elle devient habituelle?

BORDEU. — C'est un tic de l'origine du faisceau; l'animal est fou, et fou presque sans ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et pourquoi?

BORDEU. — C'est qu'il n'en est pas du tic de l'origine comme du tic d'un des brins. La tête peut bien commander aux pieds, mais non pas le pied à la tête;

l'origine à un des brins, non pas le brin à l'origine.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et la différence, s'il vous plaît? En effet, pourquoi ne pensé-je pas partout? C'est une question qui aurait dû me venir plus tôt.

BORDEU. — C'est que la conscience n'est qu'en un endroit.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Voilà qui est bientôt dit.

BORDEU. — C'est qu'elle ne peut être que dans un endroit, au centre commun de toutes les sensations, là où se font les comparaisons. Chaque brin n'est susceptible que d'un certain nombre déterminé d'impressions, de sensations successives, isolées, sans mémoire. L'origine est susceptible de toutes, elle en est le registre, elle en garde la mémoire ou une sensation continue, et l'animal est entraîné dès sa formation première à s'y rapporter soi, à s'y fixer tout entier, à y exister.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et si mon doigt pouvait avoir de la mémoire?...

BORDEU. — Votre doigt penserait.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et qu'est-ce donc que la mémoire?

BORDEU. — La propriété du centre, le sens spécifique de l'origine du réseau, comme la vue est la propriété de l'œil; et il n'est pas plus étonnant que la mémoire ne soit pas dans l'œil, qu'il ne l'est que la vue ne soit pas dans l'oreille.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, vous éludez plutôt mes questions que vous n'y satisfaites.

BORDEU. — Je n'élude rien, je vous dis ce que je sais, et j'en saurais davantage, si l'organisation de l'origine du réseau m'était aussi connue que celle de ses brins,

si j'avais eu la même facilité de l'observer. Mais si je suis faible sur les phénomènes particuliers, en revanche, je triomphe sur les phénomènes généraux.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et ces phénomènes généraux sont... ?

Bordeu. — La raison, le jugement, l'imagination, la folie, l'imbécillité, la férocité, l'instinct.

Mademoiselle de l'Espinasse. — J'entends. Toutes ces qualités ne sont que des conséquences du rapport originel ou contracté par l'habitude de l'origine du faisceau à ses ramifications.

Bordeu. — A merveille. Le principe ou le tronc est-il trop vigoureux relativement aux branches? De là les poètes, les artistes, les gens à imagination, les hommes pusillanimes, les enthousiastes, les fous. Trop faible? De là ce que nous appelons les brutes, les bêtes féroces. Le système entier lâche, mou, sans énergie? De là les imbéciles. Le système entier énergique, bien d'accord, bien ordonné? De là les bons penseurs, les philosophes, les sages.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et selon la branche tyrannique qui prédomine, l'instinct qui se diversifie dans les animaux, le génie qui se diversifie dans les hommes; le chien a l'odorat, le poisson l'ouïe, l'aigle la vue; D'Alembert est géomètre, Vaucanson machiniste, Grétry musicien, Voltaire poète : effets variés d'un brin du faisceau plus vigoureux en eux qu'aucun autre et que le brin semblable dans les êtres de leur espèce.

Bordeu. — Et les habitudes qui subjuguent; le vieillard qui aime les femmes, et Voltaire qui fait encore des tragédies. En cet endroit, le docteur se mit à rêver et mademoiselle de l'Espinasse lui dit :

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, vous rêvez.

BORDEU. — Il est vrai.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — A quoi rêvez-vous?

BORDEU. — A propos de Voltaire.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Eh bien?

BORDEU. — Je rêve à la manière dont se font les grands hommes.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et comment se font-ils?

BORDEU. — Comment la sensibilité...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — La sensibilité?

BORDEU. — Ou l'extrême mobilité de certains filets du réseau est la qualité dominante des êtres médiocres.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Ah! docteur, quel blasphème!

BORDEU. — Je m'y attendais. Mais qu'est-ce qu'un être sensible? Un être abandonné à la discrétion du diaphragme. Un mot touchant a-t-il frappé l'oreille, un phénomène singulier a-t-il frappé l'œil, et voilà tout à coup le tumulte intérieur qui s'élève, tous les brins du faisceau qui s'agitent, le frisson qui se répand, l'horreur qui saisit, les larmes qui coulent, les soupirs qui suffoquent, la voix qui s'interrompt, l'origine du faisceau qui ne sait ce qu'il devient; plus de sang-froid, plus de raison, plus de jugement, plus d'instinct, plus de ressource.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je me reconnais.

BORDEU. — Le grand homme, s'il a malheureusement reçu cette disposition naturelle, s'occupera sans relâche à l'affaiblir, à la dominer, à se rendre maître de ses mouvements et à conserver à l'origine du faisceau tout son empire. Alors il se possédera au milieu des

plus grands dangers, il jugera froidement, mais sainement. Rien de ce qui peut servir à ses vues, concourir à son but, ne lui échappera ; on l'étonnera difficilement ; il aura quarante-cinq ans ; il sera grand roi, grand ministre, grand politique, grand artiste, surtout grand comédien, grand philosophe, grand poète, grand musicien, grand médecin ; il régnera sur lui-même et sur tout ce qui l'environne. Il ne craindra pas la mort, peur, comme a dit sublimement le stoïcien, qui est une anse que saisit le robuste pour mener le faible partout où il veut ; il aura cassé l'anse et se sera en même temps affranchi de toutes les tyrannies du monde. Les êtres sensibles ou les fous sont en scène, il est au parterre ; c'est lui qui est le sage.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Dieu me garde de la société de ce sage-là.

Bordeu. — C'est pour n'avoir pas travaillé à lui ressembler que vous aurez alternativement des peines et des plaisirs violents, que vous passerez votre vie à rire et à pleurer, et que vous ne serez jamais qu'un enfant.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je m'y résous.

Bordeu. — Et vous espérez en être plus heureuse?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je n'en sais rien.

Bordeu. — Mademoiselle, cette qualité si prisée, qui ne conduit à rien de grand, ne s'exerce presque jamais fortement sans douleur, ou faiblement sans ennui ; ou l'on bâille, ou l'on est ivre. Vous vous prêtez sans mesure à la sensation d'une musique délicieuse ; vous vous laissez entraîner au charme d'une scène pathétique ; votre diaphragme se serre, le plaisir est passé, et il ne vous reste qu'un étouffement qui dure toute la soirée.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Mais si je ne puis jouir de la musique sublime ni de la scène touchante qu'à cette condition?

BORDEU. — Erreur. Je sais jouir aussi, je sais admirer, et je ne souffre jamais, si ce n'est de la colique. J'ai du plaisir pur; ma censure en est beaucoup plus sévère, mon éloge plus flatteur et plus réfléchi. Est-ce qu'il y a une mauvaise tragédie pour des âmes aussi mobiles que la vôtre? Combien de fois n'avez-vous pas rougi, à la lecture, des transports que vous aviez éprouvés au spectacle, et réciproquement?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Cela m'est arrivé.

BORDEU. — Ce n'est donc pas à l'être sensible comme vous, c'est à l'être tranquille et froid comme moi qu'il appartient de dire : Cela est vrai, cela est bon, cela est beau... Fortifions l'origine du réseau, c'est tout ce que nous avons de mieux à faire. Savez-vous qu'il y va de la vie?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — De la vie! docteur, cela est grave.

BORDEU. — Oui, de la vie. Il n'est personne qui n'en ait eu quelquefois le dégoût. Un seul évènement suffit pour rendre cette sensation involontaire et habituelle; alors, en dépit des distractions, de la variété des amusements, des conseils des amis, de ses propres efforts, les brins portent opiniâtrément des secousses funestes à l'origine du faisceau; le malheureux a beau se débattre, le spectacle de l'univers se noircit pour lui; il marche avec un cortège d'idées lugubres qui ne le quittent point, et il finit par se délivrer de lui-même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, vous me faites peur.

D'ALEMBERT, levé, en robe de chambre et en bonnet de nuit. — Et du sommeil, docteur, qu'en dites-vous? C'est une bonne chose.

BORDEU. — Le sommeil, cet état où, soit lassitude, soit habitude, tout le réseau se relâche et reste immobile; où, comme dans la maladie, chaque filet du réseau s'agite, se meut, transmet à l'origine commune une foule de sensations souvent disparates, décousues, troublées; d'autres fois si liées, si suivies, si bien ordonnées que l'homme éveillé n'aurait ni plus de raison, ni plus d'éloquence, ni plus d'imagination; quelquefois si violentes, si vives, que l'homme éveillé reste incertain sur la réalité de la chose...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Eh bien, le sommeil?

BORDEU. — Est un état de l'animal où il n'y a plus d'ensemble : tout concert, toute subordination cesse. Le maître est abandonné à la discrétion de ses vassaux et à l'énergie effrénée de sa propre activité. Le fil optique s'est-il agité? L'origine du réseau voit; il entend si c'est le fil auditif qui le sollicite. L'action et la réaction sont les seules choses qui subsistent entre eux; c'est une conséquence de la propriété centrale, de la loi de continuité et de l'habitude. Si l'action commence par le brin voluptueux que la nature a destiné au plaisir de l'amour et à la propagation de l'espèce, l'image réveillée de l'objet aimé sera l'effet de la réaction à l'origine du faisceau. Si cette image, au contraire, se réveille d'abord à l'origine du faisceau, la tension du brin voluptueux, l'effervescence et l'effusion du fluide séminal seront les suites de la réaction.

D'ALEMBERT. — Ainsi il y a le rêve en montant et le

rêve en descendant. J'en ai eu un de ceux-là cette nuit : pour le chemin qu'il a pris, je l'ignore.

BORDEU. — Dans la veille, le réseau obéit aux impressions de l'objet extérieur. Dans le sommeil, c'est de l'exercice de sa propre sensibilité qu'émane tout ce qui se passe en lui. Il n'y a point de distraction dans le rêve ; de là sa vivacité : c'est presque toujours la suite d'un éréthisme, un accès passager de maladie. L'origine du réseau y est alternativement active et passive d'une infinité de manières : de là son désordre. Les concepts y sont quelquefois aussi liés, aussi distincts que dans l'animal exposé au spectacle de la nature. Ce n'est que le tableau de ce spectacle réexcité : de là sa vérité, de là l'impossibilité de le discerner de l'état de veille : nulle probabilité d'un de ces états plutôt que de l'autre ; nul moyen de reconnaître l'erreur, que l'expérience.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et l'expérience se peut-elle toujours ?

BORDEU. — Non.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Si le rêve m'offre le spectacle d'un ami que j'ai perdu, et me l'offre aussi vrai que si cet ami existait ; s'il me parle et que je l'entende ; si je le touche et qu'il fasse l'impression de la solidité sur mes mains ; si, à mon réveil, j'ai l'âme pleine de tendresse et de douleur, et mes yeux inondés de larmes ; si mes bras sont encore portés vers l'endroit où il m'est apparu, qui me répondra que je ne l'ai pas vu, entendu, touché réellement ?

BORDEU. — Son absence. Mais s'il est possible de discerner la veille du sommeil, qui est-ce qui en apprécie la durée ? Tranquille, c'est un intervalle étouffé entre

le moment du coucher et celui du lever : troublé, il dure quelquefois des années. Dans le premier cas, du moins, la conscience du soi cesse entièrement. Un rêve qu'on n'a jamais fait, et qu'on ne fera jamais, me le diriez-vous bien?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Oui, c'est qu'on est un autre.

D'ALEMBERT. — Et dans le second cas, on n'a pas seulement la conscience du soi, mais on a encore celle de sa volonté et de sa liberté. Qu'est-ce que cette liberté, qu'est-ce que cette volonté de l'homme qui rêve?

BORDEU. — Qu'est-ce? C'est la même que celle de l'homme qui veille : la dernière impulsion du désir et de l'aversion, le dernier résultat de tout ce qu'on a été depuis sa naissance jusqu'au moment où l'on est; et je défie l'esprit le plus délié d'y apercevoir la moindre différence.

D'ALEMBERT. — Vous croyez?

BORDEU. — Et c'est vous qui me faites cette question! vous qui, livré à des spéculations profondes, avez passé les deux tiers de votre vie à rêver les yeux ouverts, et à agir sans vouloir; oui, sans vouloir, bien moins que dans votre rêve. Dans votre rêve vous commandiez, vous ordonniez, on vous obéissait; vous étiez mécontent ou satisfait, vous éprouviez de la contradiction, vous trouviez des obstacles, vous vous irritiez, vous aimiez, vous haïssiez, vous blâmiez, vous alliez, vous veniez. Dans le cours de vos méditations, à peine vos yeux s'ouvraient le matin que, ressaisi de l'idée qui vous avait occupé la veille, vous vous vêtiez, vous vous asseyiez à votre table, vous méditiez, vous traciez des figures, vous suiviez des calculs, vous dîniez, vous repreniez vos com-

binaisons, quelquefois vous quittiez la table pour les vérifier; vous parliez à d'autres, vous donniez des ordres à votre domestique, vous soupiez, vous vous couchiez, vous vous endormiez sans avoir fait le moindre acte de volonté. Vous n'avez été qu'un point; vous avez agi, mais vous n'avez pas voulu. Est-ce qu'on veut, de soi? La volonté naît toujours de quelque motif intérieur ou extérieur, de quelque impression présente, de quelque réminiscence du passé, de quelque passion, de quelque projet dans l'avenir. Après cela, je ne vous dirai de la liberté qu'un mot, c'est que la dernière de nos actions est l'effet nécessaire d'une cause une : nous; très compliquée, mais une.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Nécessaire?

BORDEU. — Sans doute. Tâchez de concevoir la production d'une autre action, en supposant que l'être agissant soit le même.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Il a raison. Puisque j'agis ainsi, celui qui peut agir autrement n'est plus moi; et assurer qu'au moment où je fais ou dis une chose j'en puis dire ou faire une autre, c'est assurer que je suis moi et que je suis un autre. Mais, docteur, et le vice et la vertu? La vertu, ce mot si saint dans toutes les langues, cette idée si sacrée chez toutes les nations!

BORDEU. — Il faut le transformer en celui de bienfaisance, et son opposé en celui de malfaisance. On est heureusement ou malheureusement né; on est irrésistiblement entraîné par le torrent général qui conduit l'un à la gloire, l'autre à l'ignominie.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et l'estime de soi, et la honte et le remords?

Bordeu. — Puérilité fondée sur l'ignorance et la vanité d'un être qui impute à lui-même le mérite ou le démérite d'un instant nécessaire.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et les récompenses, et les châtiments?

Bordeu. — Des moyens de corriger l'être modifiable qu'on appelle méchant, et d'encourager celui qu'on appelle bon.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Et toute cette doctrine n'a-t-elle rien de dangereux?

Bordeu. — Est-elle vraie ou est-elle fausse?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je la crois vraie.

Bordeu. — C'est-à-dire que vous pensez que le mensonge a ses avantages, et la vérité ses inconvénients.

Mademoiselle de l'Espinasse. — Je le pense.

Bordeu. — Et moi aussi : mais les avantages du mensonge sont d'un moment, et ceux de la vérité sont éternels; mais les suites fâcheuses de la vérité, quand elle en a, passent vite, et celles du mensonge ne finissent qu'avec lui. Examinez les effets du mensonge dans la tête de l'homme, et ses effets dans sa conduite; dans sa tête, ou le mensonge s'est lié tellement quellement avec la vérité, et la tête est fausse; ou il est bien et conséquemment lié avec le mensonge, et la tête est erronée. Or quelle conduite pouvez-vous attendre d'une tête ou inconséquente dans ses raisonnements, ou conséquente dans ses erreurs?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Le dernier de ces vices, moins méprisable, est peut-être plus à redouter que le premier.

D'Alembert. — Fort bien : voilà donc tout ramené à de la sensibilité, de la mémoire, des mouvements orga-

niques; cela me convient assez. Mais l'imagination? mais les abstractions?

BORDEU. — L'imagination...

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Un moment, docteur: récapitulons. D'après vos principes, il me semble que, par une suite d'opérations purement mécaniques, je réduirais le premier génie de la terre à une masse de chair inorganisée, à laquelle on ne laisserait que la sensibilité du moment, et que l'on ramènerait cette masse informe de l'état de stupidité le plus profond qu'on puisse imaginer à la condition de l'homme de génie. L'un de ces deux phénomènes consisterait à mutiler l'écheveau primitif d'un certain nombre de ses brins, et à bien brouiller le reste; et le phénomène inverse à restituer à l'écheveau les brins qu'on en aurait détachés, et à abandonner le tout à un heureux développement. Exemple: J'ôte à Newton les deux brins auditifs, et plus de sensations de sons; les brins olfactifs, et plus de sensations d'odeurs; les brins optiques, et plus de sensations de couleurs; les brins palatins, et plus de sensations de saveurs; je supprime ou brouille les autres, et adieu l'organisation du cerveau, la mémoire, le jugement, les désirs, les aversions, les passions, la volonté, la conscience du soi, et voilà une masse informe qui n'a retenu que la vie et la sensibilité.

BORDEU. — Deux qualités presque identiques; la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Je reprends cette masse et je lui restitue les brins olfactifs, elle flaire; les brins auditifs, et elle entend; les brins optiques, et elle voit; les brins palatins, et elle goûte. En démêlant le reste de l'écheveau, je permets aux autres brins de

se développer, et je vois renaître la mémoire, les comparaisons, le jugement, la raison, les désirs, les aversions, les passions, l'aptitude naturelle, le talent, et je retrouve mon homme de génie, et cela sans l'entremise d'aucun agent hétérogène et inintelligible.

BORDEU. — A merveille : tenez-vous-en là, le reste n'est que du galimatias... Mais les abstractions? mais l'imagination? L'imagination, c'est la mémoire des formes et des couleurs. Le spectacle d'une scène, d'un objet, monte nécessairement l'instrument sensible d'une certaine manière; il se remonte, ou de lui-même, ou il est remonté par quelque cause étrangère. Alors il frémit au dedans ou il résonne au dehors; il se recorde en silence les impressions qu'il a reçues, ou il les fait éclater par des sons convenus.

D'ALEMBERT. — Mais son récit exagère, omet des circonstances, en ajoute, défigure le fait ou l'embellit, et les instruments sensibles adjacents conçoivent des impressions qui sont bien celles de l'instrument qui résonne, mais non de la chose qui s'est passée.

BORDEU. — Il est vrai, le récit est historique ou poétique.

D'ALEMBERT. — Mais comment s'introduit cette poésie ou ce mensonge dans le récit?

BORDEU. — Par les idées qui se réveillent les unes les autres, et elles se réveillent parce qu'elles ont toujours été liées. Si vous avez pris la liberté de comparer l'animal à un clavecin, vous me permettrez bien de comparer le récit du poète au chant.

D'ALEMBERT. — Cela est juste.

BORDEU. — Il y a dans tout chant une gamme. Cette gamme a ses intervalles; chacune de ses cordes a ses

harmoniques, et ces harmoniques ont les leurs. C'est ainsi qu'il s'introduit des modulations de passage dans la mélodie, et que le chant s'enrichit et s'étend. Le fait est un motif donné que chaque musicien sent à sa guise.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Et pourquoi embrouiller la question par ce style figuré? Je dirais que, chacun ayant ses yeux, chacun voit et raconte diversement. Je dirais que chaque idée en réveille d'autres, et que, selon son tour de tête ou son caractère, on s'en tient aux idées qui représentent le fait rigoureusement, ou l'on y introduit les idées réveillées; je dirais qu'entre ces idées il y a du choix; je dirais... que ce seul sujet traité à fond fournirait un livre.

D'ALEMBERT. — Vous avez raison; ce qui ne m'empêchera pas de demander au docteur s'il est bien persuadé qu'une forme qui ne ressemblerait à rien, ne s'engendrerait jamais dans l'imagination, et ne se produirait point dans le récit.

BORDEU. — Je le crois. Tout le délire de cette faculté se réduit au talent de ces charlatans qui, de plusieurs animaux dépecés, en composent un bizarre qu'on n'a jamais vu en nature.

D'ALEMBERT. — Et les abstractions?

BORDEU. — Il n'y en a point; il n'y a que des réticences habituelles, des ellipses qui rendent les propositions plus générales et le langage plus rapide et plus commode. Ce sont les signes du langage qui ont donné naissance aux sciences abstraites. Une qualité commune à plusieurs actions a engendré les mots vice et vertu; une qualité commune à plusieurs êtres a engendré les mots laideur et beauté. On a dit un homme, un cheval.

deux animaux; ensuite on a dit un, deux, trois, et toute la science des nombres a pris naissance. On n'a nulle idée d'un mot abstrait. On a remarqué dans tous les corps trois dimensions, la longueur, la largeur, la profondeur; on s'est occupé de chacune de ces dimensions, et de là toutes les sciences mathématiques. Toute abstraction n'est qu'un signe vide d'idée. On a exclu l'idée en séparant le signe de l'objet physique, et ce n'est qu'en rattachant le signe à l'objet physique, que la science redevient une science d'idées; de là le besoin, si fréquent dans la conversation, dans les ouvrages, d'en venir à des exemples. Lorsque, après une longue combinaison de signes, vous demandez un exemple, vous n'exigez autre chose de celui qui parle, sinon de donner du corps, de la forme, de la réalité, de l'idée au bruit successif de ses accents, en y appliquant des sensations éprouvées.

D'Alembert. — Cela est-il bien clair pour vous, Mademoiselle?

Mademoiselle de l'Espinasse. — Pas infiniment, mais le docteur va s'expliquer.

Bordeu. — Cela vous plaît à dire. Ce n'est pas qu'il n'y ait peut-être quelque chose à rectifier et beaucoup à ajouter à ce que j'ai dit; mais il est onze heures et demie, et j'ai à midi une consultation au Marais.

D'Alembert. — Le langage plus rapide et plus commode! Docteur, est-ce qu'on s'entend? est-ce qu'on est entendu?

Bordeu. — Presque toutes les conversations sont des comptes faits... Je ne sais plus où est ma canne... On n'y a aucune idée présente à l'esprit... Et mon chapeau... Et par la raison seule qu'aucun homme ne ressemble

parfaitement à un autre, nous n'entendons jamais précisément, nous ne sommes jamais précisément entendus ; il y a du plus ou du moins en tout : notre discours est toujours en deçà ou au delà de la sensation. On aperçoit bien de la diversité dans les jugements, il y en a mille fois davantage qu'on n'aperçoit pas, et qu'heureusement on ne saurait apercevoir... Adieu, adieu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Encore un mot, de grâce.

BORDEU. — Dites donc vite.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Vous souvenez-vous de ces sauts dont vous m'avez parlé ?

BORDEU. — Oui.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Croyez-vous que les sots et les gens d'esprit aient de ces sauts-là dans les races ?

BORDEU. — Pourquoi non ?

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Tant mieux pour nos arrière-neveux ; peut-être reviendra-t-il un Henri IV.

BORDEU. — Peut-être est-il tout revenu.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Docteur, vous devriez venir dîner avec nous.

BORDEU. — Je ferai ce que je pourrai, je ne promets pas ; vous me prendrez si je viens.

MADEMOISELLE DE L'ESPINASSE. — Nous vous attendrons jusqu'à deux heures.

BORDEU. — J'y consens.

SUPPLÉMENT

AU

VOYAGE DE BOUGAINVILLE

I. — *Jugement du voyage de Bougainville.* — *A.* Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revînmes hier, et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole.

B. Qu'en savez-vous?

A. Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

B. Il est vrai; mais si ce brouillard, qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce qu'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre?

A. Mais si au contraire il traverse l'éponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé?

B. Il faut attendre.

A. En attendant, que faites-vous?

B. Je lis.

A. Toujours ce Voyage de Bougainville?

B. Toujours.

A. Je n'entends rien à cet homme-là. L'étude des mathématiques, qui suppose une vie sédentaire, a rempli le temps de ses jeunes années; et voilà qu'il passe subitement d'une condition méditative et retirée au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur.

B. Nullement. Si le vaisseau n'est qu'une maison flot-

tante, et si vous considérez le navigateur qui traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte assez étroite, vous le verrez faisant le tour du globe sur une planche, comme vous et moi le tour de l'univers sur votre parquet.

A. Une autre bizarrerie apparente, c'est la contradiction du caractère de l'homme et de son entreprise. Bougainville a le goût des amusements de la société ; il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats ; il se prête au tourbillon du monde d'aussi bonne grâce qu'aux inconstances de l'élément sur lequel il a été ballotté. Il est aimable et gai : c'est un véritable Français lesté, d'un bord, d'un traité de calcul différentiel et intégral, et de l'autre, d'un voyage autour du globe.

B. Il fait comme tout le monde : il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé.

A. Que pensez-vous de son Voyage?

B. Autant que j'en puis juger sur une lecture assez superficielle, j'en rapporterais l'avantage à trois points principaux : une meilleure connaissance de notre vieux domicile et de ses habitants ; plus de sûreté sur des mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes géographiques. Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ces vues : de la philosophie, du courage, de la véracité ; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations, de la circonspection, de la patience ; le désir de voir, de s'éclairer et de s'instruire ; la science du calcul, des mécaniques, de la géométrie, de l'astronomie ; et une teinture suffisante d'histoire naturelle.

A. Et son style ?

B. Sans apprêt; le ton de la chose, de la simplicité et de la clarté, surtout quand on possède la langue des marins.

A. Sa course a été longue?

B. Je l'ai tracée sur ce globe. Voyez-vous cette ligne de points rouges?

A. Qui part de Nantes?

B. Et court jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la mer Pacifique, serpente entre ces îles formant l'archipel immense qui s'étend des Philippines à la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le cap de Bonne-Espérance, se prolonge dans l'Atlantique, suit les côtes d'Afrique, et rejoint l'une de ses extrémités à celle d'où le navigateur s'est embarqué.

A. Il a beaucoup souffert!

B. Tout navigateur s'expose et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu et de l'eau : mais qu'après avoir erré des mois entiers entre la mer et le ciel, entre la mort et la vie; après avoir été battu des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber, expirant de fatigue et de misère aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgents, c'est une dureté!...

A. Un crime digne de châtiment.

B. Une de ces calamités sur laquelle le voyageur n'a pas compté.

A. Et n'a pas dû compter. Je croyais que les puissances européennes n'envoyaient, pour commandants dans leurs possessions d'outre-mer, que des âmes honnêtes, des hommes bienfaisants, des sujets remplis d'humanité, et capables de compatir...

B. C'est bien là ce qui les soucie !

A. Il y a des choses singulières dans ce voyage de Bougainville.

B. Beaucoup.

A. N'assure-t-il pas que les animaux sauvages s'approchent de l'homme, et que les oiseaux viennent se poser sur lui, lorsqu'ils ignorent le danger de cette familiarité ?

B. D'autres l'avaient dit avant lui.

A. Comment explique-t-il le séjour de certains animaux dans des îles séparées de tout continent par des intervalles de mer effrayants ? Qui est-ce qui a porté là le loup, le renard, le chien, le cerf, le serpent ?

B. Il n'explique rien ; il atteste le fait.

A. Et vous, comment l'expliquez-vous ?

B. Qui sait l'histoire primitive de notre globe ? Combien d'espaces de terre, maintenant isolés, étaient autrefois continus ? Le seul phénomène sur lequel on pourrait former quelque conjecture, c'est la direction de la masse des eaux qui les a séparés.

A. Comment cela ?

B. Par la forme générale des arrachements. Quelque jours nous nous amuserons de cette recherche, si cela vous convient. Pour ce moment, voyez-vous cette île qu'on appelle *des Lanciers ?* A l'inspection du lieu qu'elle occupe sur le globe, il n'est personne qui ne se demande qui est-ce qui a placé là des hommes ? quelle communication les liait autrefois avec le reste de leur espèce ? que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ?

A. Ils s'exterminent et se mangent ; et de là peut-être

une première époque très ancienne et très naturelle de l'anthropophagie, insulaire d'origine.

B. Ou la multiplication y est limitée par quelque loi superstitieuse; l'enfant y est écrasé dans le sein de sa mère foulée sous les pieds d'une prêtresse.

A. Ou l'homme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre; ou l'on a recours à la castration des mâles...

B. A l'infibulation des femelles; et de là tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des temps, et met les philosophes à la torture. Une observation assez constante, c'est que les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent, en se transformant, à la longue, en lois civiles et nationales; et que les institutions civiles et nationales se consacrent, et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins.

A. C'est une des palingénésies les plus funestes.

B. Un brin de plus qu'on ajoute au lien dont on nous serre.

A. N'était-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des jésuites?

B. Oui.

A. Qu'en dit-il?

B. Moins qu'il n'en pourrait dire; mais assez pour nous apprendre que ces cruels Spartiates en jaquette noire en usaient avec leurs esclaves Indiens, comme les Lacédémoniens avec les Ilotes; les avaient condamnés à un travail assidu; s'abreuvaient de leur sueur, ne leur avaient laissé aucun droit de propriété; les tenaient sous l'abrutissement de la superstition; en exigeaient une vénération profonde: marchaient au milieu d'eux, un fouet à la main, et en frappaient indistinctement

tout âge et tout sexe. Un siècle de plus, et leur expulsion devenait impossible, ou le motif d'une longue guerre entre ces moines et le souverain, dont ils avaient peu à peu secoué l'autorité.

A. Et ces Patagons, dont le docteur Maty et l'académicien La Condamine ont fait tant de bruit?

B. Ce sont de bonnes gens qui viennent à vous, et qui vous embrassent en criant *Chaoua;* forts, vigoureux, toutefois n'excédant guère la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces; n'ayant d'énorme que leur corpulence, la grosseur de leur tête, l'épaisseur de leurs membres. Né avec le goût du merveilleux, qui exagère tout autour de lui, comment l'homme laisserait-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a, pour ainsi dire, à justifier le chemin qu'il a fait, et la peine qu'il s'est donnée pour les aller voir au loin?

A. Et du sauvage, qu'en pense-t-il?

B. C'est, à ce qu'il paraît, de la défense journalière contre les bêtes, qu'il tient le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois. Il est innocent et doux, partout où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété. L'homme civilisé a une prétention commune, avec l'homme civilisé, à la possession d'un champ dont ils occupent les deux extrémités; et ce champ devient un sujet de dispute entre eux.

A. Et le tigre a une prétention commune avec l'homme sauvage, à la possession d'une forêt; et c'est la première des prétentions, et la cause de la plus ancienne des guerres... Avez-vous vu le Taïtien que Bougainville avait pris sur son bord, et transporté dans ce pays-ci?

B. Je l'ai vu, il s'appelait Aotourou. A la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage; soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente des bords de la mer qu'il habitait, à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignorât la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes était si bien établi dans son esprit, qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposait très sérieusement à lui faire la politesse de Taïti, Il s'ennuyait parmi nous. L'alphabet taïtien n'ayant ni *b*, ni *c*, ni *d*, ni *f*, ni *g*, ni *q*, ni *x*, ni *y*, ni *z*, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offrait à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux. Il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le voyage de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne; jusqu'à cette lecture, j'avais pensé qu'on n'était nulle part aussi bien que chez soi: résultat que je croyais le même pour chaque habitant de la terre; effet naturel de l'attrait du sol; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.

A. Quoi! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce?

B. Ma foi, non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.

A. O Aotourou! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes maîtresses, tes compatriotes! Que leur diras-tu de nous?

B. Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.

A. Pourquoi peu de choses?

B. Parce qu'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. Et pourquoi ne le croiront-ils pas?

B. Parce qu'en comparant leur mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur que de nous croire si fous.

A. En vérité?

B. Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées! Le Taïtien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses : entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.

A. Est-ce que vous donneriez dans la fable de Taïti?

B. Ce n'est point une fable; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son voyage.

A. Et où trouve-t-on ce supplément?

B. Là, sur cette table.

A. Est-ce que vous ne me le confierez pas?

B. Non; mais nous pourrons le parcourir ensemble, si vous voulez.

A. Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe, et l'azur du ciel qui commence à paraître. Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusque

dans les moindres choses; il faut que je sois bien bon pour vous pardonner une supériorité aussi continue!

B. Tenez, tenez, lisez : passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un des chefs de l'île à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là.

A. Comment Bougainville a-t-il compris ces adieux prononcés dans une langue qu'il ignorait?

B. Vous le saurez. C'est un vieillard qui parle.

II. — *Les adieux du vieillard*. — Il était père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'abordèrent ; il leur tourna le dos, se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère et dit :

« Pleurez, malheureux Taïtiens! pleurez; mais que ce soit de l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices : un jour vous servirez sous eux, aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console; je touche à la fin de ma carrière; et la calamité que je vous annonce, je ne la

verrai point. O Taïtiens! mes amis! vous auriez un moyen d'échapper à un funeste avenir; mais j'aimerais mieux mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et qu'ils vivent. »

Puis, s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous; et tu nous as prêché je ne sais quelle distinction du *tien* et du *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont communes; tu as partagé ce privilège avec nous; et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras; tu es devenu féroce entre les leurs. Elles ont commencé à se haïr; vous vous êtes égorgés pour elles; et elles nous sont revenues teintes de votre sang. Nous sommes libres; et voilà que tu as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu, ni un démon : qui es-tu donc, pour faire des esclaves? Orou! toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : *Ce pays est à nous*. Ce pays est à toi! et pourquoi? parce que tu y as mis le pied? Si un Taïtien débarquait un jour sur vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : *Ce pays appartient aux habitants de Taïti*, qu'en penserais-tu? Tu es le plus fort! Et qu'est-ce que cela fait? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé; et dans le même instant tu as projeté

au fond de ton cœur le vol de toute une contrée! Tu n'es pas esclave : tu souffrirais la mort plutôt que de l'être, et tu veux nous asservir! Tu crois donc que le Taïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, le Taïtien, est ton frère. Vous êtes deux enfants de la nature; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi? Tu es venu; nous sommes-nous jetés sur ta personne? avons-nous pillé ton vaisseau? t'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis? t'avons-nous associé dans nos champs au travail de nos animaux? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs; elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance, contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon, nous le possédons. Sommes-nous dignes de mépris, parce que nous n'avons pas su nous faire des besoins superflus? Lorsque nous avons faim, nous avons de quoi manger; lorsque nous avons froid, nous avons de quoi nous vêtir. Tu es entré dans nos cabanes; qu'y manque-t-il, à ton avis? Poursuis jusqu'où tu voudras ce que tu appelles les commodités de la vie; mais permets à des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils n'auraient à obtenir, de la continuité de leurs pénibles efforts, que des biens imaginaires. Si tu nous persuades de franchir l'étroite limite du besoin, quand finirons-nous de travailler? Quand jouirons-nous? Nous avons rendu la somme de nos fatigues annuelles et journalières la moindre qu'il était possible, parce que rien ne nous paraît préférable au repos. Va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant que tu voudras; laisse-nous reposer :

ne nous entête ni de tes besoins factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes; vois comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes; vois comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet arc, c'est le mien; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul. Je laboure la terre; je grimpe la montagne; je perce la forêt; je parcours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre; et j'ai quatre-vingt-dix ans passés. Malheur à cette île! malheur aux Taïtiens présents, et à tous les Taïtiens à venir, du jour où tu nous as visités! Nous ne connaissions qu'une maladie; celle à laquelle l'homme, l'animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse; et tu nous en as apporté une autre : tu as infecté notre sang. Il nous faudra peut-être exterminer de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants; ceux qui ont approché tes femmes; celles qui ont approché tes hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres; ou nos enfants, condamnés à nourrir et à perpétuer le mal que tu as donné aux pères et aux mères, et qu'ils transmettront à jamais à leurs descendants. Malheureux! tu seras coupable, ou des ravages qui suivront les funestes caresses des tiens, ou des meurtres que nous commettrons pour en arrêter le poison. Tu parles de crimes! as-tu l'idée d'un plus grand crime que le tien? Quel est chez toi le châtiment de celui qui tue son voisin? La mort par le fer. Quel est chez toi le châtiment du lâche qui l'empoisonne? La mort par le feu : compare ton forfait à ce dernier; et dis-nous, empoisonneur de nations, le supplice que

tu mérites? Il n'y a qu'un moment, la jeune Taïtienne s'abandonnait aux transports, aux embrassements du jeune Taïtien; attendait avec impatience que sa mère (autorisée par l'âge nubile) relevât son voile, et mît sa gorge à nu. Elle était fière d'exciter les désirs, et d'arrêter les regards amoureux de l'inconnu, de ses parents, de son frère; elle acceptait sans frayeur et sans honte, en notre présence, au milieu d'un cercle d'innocents Taïtiens, au son des flûtes, entre les danses, les caresses de celui que son jeune cœur et la voix secrète de ses sens lui désignaient. L'idée de crime et le péril de la maladie sont entrés avec toi parmi nous. Nos jouissances, autrefois si douces, sont accompagnées de remords et d'effroi. Cet homme noir, qui est près de toi, qui m'écoute, a parlé à nos garçons; je ne sais ce qu'il a dit à nos filles; mais nos garçons hésitent; mais nos filles rougissent. Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure avec la compagne perverse de tes plaisirs; mais accorde aux bons et simples Taïtiens de se reproduire sans honte, à la face du ciel et au grand jour. Quel sentiment plus honnête et plus grand pourrais-tu mettre à la place de celui que nous leur avons inspiré, et qui les anime? Ils pensent que le moment d'enrichir la nation et la famille d'un nouveau citoyen est venu, et ils s'en glorifient. Ils mangent pour vivre et pour croître : ils croissent pour multiplier, et ils n'y trouvent ni vice ni honte. Écoute la suite de tes forfaits. A peine t'es-tu montré parmi eux, qu'ils sont devenus des voleurs. A peine es-tu descendu dans notre terre, qu'elle a fumé de sang. Ce Taïtien qui courut à ta rencontre, qui t'accueillit, qui te reçut en criant : *Taïo, ami, ami;* vous l'avez tué. Et pourquoi

l'avez-vous tué ? Parce qu'il avait été séduit par l'éclat de tes petits œufs de serpents. Il te donnait ses fruits ; il t'offrait sa femme et sa fille ; il te cédait sa cabane : et tu l'as tué pour une poignée de ces grains, qu'il avait pris sans te le demander. Et ce peuple ? Au bruit de ton arme meurtrière, la terreur s'est emparée de lui ; et il s'est enfui dans la montagne. Mais crois qu'il n'aurait pas tardé d'en descendre ; crois qu'en un instant, sans moi, vous périssiez tous. Eh ! pourquoi les ai-je apaisés ? pourquoi les ai-je contenus ? pourquoi les contiens-je encore dans ce moment ? Je l'ignore ; car tu ne mérites aucun sentiment de pitié ; car tu as une âme féroce qui ne l'éprouva jamais. Tu t'es promené, toi et les tiens, dans notre île ; tu as été respecté ; tu as joui de tout ; tu n'as trouvé sur ton chemin ni barrière, ni refus : on t'invitait ; tu t'asseyais ; on étalait devant toi l'abondance du pays. As-tu voulu des jeunes filles ? Excepté celles qui n'ont pas encore le privilège de montrer leur visage et leur gorge, les mères t'ont présenté les autres toutes nues ; te voilà possesseur de la tendre victime du devoir hospitalier ; on a jonché, pour elle et pour toi, la terre de feuilles et de fleurs ; les musiciens ont accordé leurs instruments ; rien n'a troublé la douceur, ni gêné la liberté de tes caresses ni des siennes. On a chanté l'hymne, l'hymne qui t'exhortait à être homme, qui exhortait notre enfant à être femme, et femme complaisante et voluptueuse. On a dansé autour de votre couche ; et c'est au sortir des bras de cette femme, après avoir éprouvé sur son sein la plus douce ivresse, que tu as tué son frère, son ami, son père peut-être. Tu as fait pis encore : regarde de ce côté ; vois cette enceinte hérissée de flèches ; ces

armes qui n'avaient menacé que nos ennemis, vois-les tournées contre nos propres enfants ; vois les malheureuses compagnes de nos plaisirs ; vois leur tristesse ; vois la douleur de leurs pères ; vois le désespoir de leurs mères : c'est là qu'elles sont condamnées à périr par nos mains, ou par le mal que tu leur as donné. Éloigne-toi, à moins que tes yeux cruels ne se plaisent à des spectacles de mort : éloigne-toi ; va, et puissent les mers coupables qui t'ont épargné dans ton voyage, s'absoudre, et nous venger en t'engloutissant avant ton retour! Et vous. Taïtiens, rentrez dans vos cabanes, rentrez tous ; et que ces indignes étrangers n'entendent à leur départ que le flot qui mugit, et ne voient que l'écume dont sa fureur blanchit une rive déserte ! »

A peine eut-il achevé, que la foule des habitants disparut : un vaste silence régna dans toute l'étendue de l'île ; et l'on n'entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côte : on eût dit que l'air et la mer, sensibles à la voix du vieillard, se disposaient à lui obéir.

B. Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

A. Ce discours me paraît véhément ; mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes.

B. Pensez donc que c'est une traduction du taïtien en espagnol, et de l'espagnol en français. Le vieillard s'était rendu, la nuit, chez cet Orou qu'il a interpellé, et dans la case duquel l'usage de la langue espagnole s'était conservé de temps immémorial. Orou avait écrit en espagnol la harangue du vieillard ; et Bougainville en avait une copie à la main, tandis que le Taïtien la prononçait.

A. Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment; mais ce n'est pas là tout; et ma curiosité pour le reste n'est pas légère.

B. Ce qui suit, peut-être vous intéressera moins.

A. N'importe.

B. C'est un entretien de l'aumônier de l'équipage avec un habitant de l'île.

A. Orou?

B. Lui-même. Lorsque le vaisseau de Bougainville approcha de Taïti, un nombre infini d'arbres creusés furent lancés sur les eaux; en un instant son bâtiment en fut environné; de quelque côté qu'il tournât ses regards, il voyait des démonstrations de surprise et de bienveillance. On lui jetait des provisions, on lui tendait les bras; on s'attachait à des cordes; on gravissait contre des planches; on avait rempli sa chaloupe; on criait vers le rivage, d'où les cris étaient répondus; les habitants de l'île accouraient; les voilà tous à terre: on s'empare des hommes de l'équipage; on se les partage; chacun conduit le sien dans sa cabane: les hommes les tenaient embrassés par le milieu du corps; les femmes leur flattaient les joues de leurs mains. Placez-vous là; soyez témoin, par la pensée, de ce spectacle d'hospitalité; et dites-moi comment vous trouvez l'espèce humaine.

A. Très belle.

B. Mais j'oublierais peut-être de vous parler d'un événement assez singulier. Cette scène de bienveillance et d'humanité fut troublée tout à coup par les cris d'un homme qui appelait à son secours; c'était le domestique d'un des officiers de Bougainville. De jeunes Taïtiens s'étaient jetés sur lui, l'avaient étendu par

terre, le déshabillaient et se disposaient à lui faire la civilité.

A. Quoi! ces peuples si simples, ces sauvages si bons, si honnêtes?...

B. Vous vous trompez; ce domestique était une femme déguisée en homme. Ignorée de l'équipage entier, pendant tout le temps d'une longue traversée, les Taïtiens devinèrent son sexe au premier coup d'œil. Elle était née en Bourgogne; elle s'appelait Barré; ni laide, ni jolie, âgée de vingt-six ans. Elle n'était jamais sortie de son hameau; et sa première pensée de voyager fut de faire le tour du globe : elle montra toujours de la sagesse et du courage.

A. Ces frêles machines-là renferment quelquefois des âmes bien fortes.

III. — *Entretien de l'aumônier et d'Orou.* — *B.* Dans la division que les Taïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'aumônier devint le partage d'Orou. L'aumônier et le Taïtien étaient à peu près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

« Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien; si tu dors seul, tu dormiras mal; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles : choisis celle qui te convient; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfants. »

La mère ajouta : « Hélas! je n'ai point à m'en plaindre; la pauvre Thia! ce n'est pas sa faute. »

L'aumônier répondit :

Que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ces offres.

Orou répliqua :

« Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous; de donner l'existence à un de tes semblables; de rendre un service que le père, la mère et les enfants te demandent; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles état; mais ton premier devoir est d'être homme et d'être reconnaissant. Je ne te propose point de porter dans ton pays les mœurs d'Orou; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs de Taïti. Les mœurs de Taïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres? C'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir? En ce cas, tes mœurs ne sont ni pires ni meilleures que les nôtres. En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a? Nos mœurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'objectes, je te comprends; j'avoue que j'ai tort; et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé; si tu es fatigué, il faut que tu te reposes; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous contrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages : elles craignent que tu n'aies re-

marqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela serait, le plaisir d'honorer une de mes filles, entre ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action, ne te suffirait-il pas? Sois généreux!

L'AUMÔNIER. — Ce n'est pas cela : elles sont toutes quatre également belles; mais ma religion! mais mon état!

OROU. — Elles m'appartiennent, et je te les offre : elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelle que soit la pureté de conscience que la chose *religion* et la chose *état* te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupules. Je n'abuse point de mon autorité; et sois sûr que je connais et que je respecte les droits des personnes..»

Ici, le véridique aumônier convient que jamais la Providence ne l'avait exposé à une aussi pressante tentation. Il était jeune; il s'agitait, il se tourmentait; il détournait ses regards des aimables suppliantes; il les ramenait sur elles; il levait ses mains et ses yeux au ciel. Thia, la plus jeune, embrassait ses genoux et lui disait : « Étranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas! Honore-moi dans la cabane et parmi les miens; élève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto, l'aînée, a déjà trois enfants; Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point! Étranger, honnête étranger, ne me rebute pas! rends-moi mère; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Taïti; qu'on voie dans neuf mois attaché à mon sein; dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre.

Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus; je te bénirai toute ma vie; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils; nous le prononcerons sans cesse avec joie; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays. »

Le naïf aumônier dit qu'elle lui serrait les mains, qu'elle attachait sur ses yeux des regards si expressifs et si touchants; qu'elle pleurait; que son père, sa mère et ses sœurs s'éloignèrent; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant : « Mais ma religion! mais mon état! » il se trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accablait de caresses, et qui invitait son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit le matin, à joindre leur reconnaissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étaient éloignées, rentrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits : elles embrassaient leur sœur et faisaient des vœux sur elle. Ils déjeunèrent tous ensemble; ensuite Orou, demeuré seul avec l'aumônier, lui dit :

— Je vois que ma fille est contente de toi; et je te remercie. Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois et avec tant de douleur?

L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit :

— Qui est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent?

OROU. — C'est moi.

L'AUMÔNIER. — Eh bien! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.

OROU. — Il a donc des pieds, des mains, une tête?

L'AUMÔNIER. — Non.

OROU. — Où fait-il sa demeure?

L'AUMÔNIER. — Partout.

OROU. — Ici même!

L'AUMÔNIER. — Ici.

OROU. — Nous ne l'avons jamais vu.

L'AUMÔNIER. — On ne le voit pas.

OROU. — Voilà un père bien indifférent! Il doit être vieux; car il a au moins l'âge de son ouvrage.

L'AUMÔNIER. — Il ne vieillit point : il a parlé à nos ancêtres : il leur a donné des lois; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré; il leur a ordonné certaines actions, comme bonnes; leur en a défendu d'autres, comme mauvaises.

OROU. — J'entends; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes?

L'AUMÔNIER. — Pour s'unir; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme et n'appartient qu'à elle, une femme appartient à un homme et n'appartient qu'à lui.

OROU. — Pour toute leur vie?

L'AUMÔNIER. — Pour toute leur vie.

OROU.— En sorte que, s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme... mais cela n'arrive point, car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.

L'AUMÔNIER. — Non; il les laisse faire, et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons

le grand ouvrier), contre la loi du pays; et ils commettent un crime.

Orou. — Je serais fâché de t'offenser par mes discours; mais si tu le permettais, je te dirais mon avis.

L'Aumônier. — Parle.

Orou. — Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature et contraires à la raison; faits pour multiplier les crimes et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans mains, sans tête et sans outils; qui est partout, et qu'on ne voit nulle part; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus; qui commande, et qui n'est pas obéi; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas. Contraires à la nature, parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre, peut être la propriété d'un être semblable à lui. Sur quoi ce droit serait-il fondé? Ne vois-tu pas qu'on a confondu, dans ton pays, la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni désir, ni volonté; qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, ne s'acquiert point; qui a liberté, volonté, désir; qui peut se donner ou se refuser pour un moment; se donner ou se refuser pour toujours; qui se plaint et qui souffre; et qui ne saurait devenir un effet de commerce, sans qu'on oublie son caractère et qu'on fasse violence à la nature? Contraires à la loi générale des êtres. Rien, en effet te paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouis-

sances à un même individu ; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine ; au bas d'une roche qui tombe en poudre ; au pied d'un arbre qui se gerce ; sur une pierre qui s'ébranle ? Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Je ne sais ce que c'est que ton grand ouvrier : mais je me réjouis qu'il n'ait point parlé à nos pères, et je souhaite qu'il ne parle point à nos enfants ; car il pourrait par hasard leur dire les mêmes sottises, et ils feraient peut-être celle de le croire. Hier, en soupant, tu nous as entretenus de magistrats et de prêtres ; je ne sais quels sont ces personnages que tu appelles *magistrats* et *prêtres*, dont l'autorité règle votre conduite ; mais, dis-moi, sont-ils maîtres du bien et du mal? Peuvent-ils faire que ce qui est juste soit injuste, et que ce qui est injuste soit juste ? dépend-il d'eux d'attacher le bien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles? Tu ne saurais le penser, car, à ce compte, il n'y aurait ni vrai ni faux, ni bon ni mauvais, ni beau ni laid ; du moins, que ce qu'il plairait à ton grand ouvrier, à tes magistrats, à tes prêtres, de prononcer tel ; et d'un moment à l'autre, tu serais obligé de changer d'idées et de conduite. Un jour l'on te dirait, de la part de l'un de tes trois maîtres : *tue,* et tu serais obligé, en conscience, de tuer ; un autre jour : *vole,* et tu serais tenu de voler ; ou : *ne mange pas de ce fruit,* et tu n'oserais en manger ; *je te défends ce légume ou cet animal*, et tu te garderais d'y toucher. Il n'y a point de bonté qu'on ne pût t'interdire ; point de méchanceté qu'on ne pût 'ordonner. Et où en serais-tu réduit, si tes trois maî-

tres, peu d'accord entre eux, s'avisaient de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme je pense qu'il arrive souvent? Alors, pour plaire au prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le magistrat, pour satisfaire le magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand ouvrier; et pour te rendre agréable au grand ouvrier, il faudra que tu renonces à la nature. Et sais-tu ce qui en arrivera? C'est que tu les mépriseras tous trois, et que tu ne seras ni homme, ni citoyen, ni pieux; que tu ne seras rien; que tu seras mal avec toutes les sortes d'autorités; mal avec toi-même; méchant, tourmenté par ton cœur; persécuté par tes maîtres insensés; et malheureux, comme je te vis hier au soir, lorsque je te présentai mes filles et ma femme, et que tu t'écriais: « Mais ma religion! mais mon état! » Veux-tu savoir, en tous temps et en tous lieux, ce qui est bon et mauvais? Attache-toi à la nature des choses et des actions; à tes rapports avec ton semblable; à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'univers, qui puisse ajouter ou retrancher aux lois de la nature. Sa volonté éternelle est que le bien soit préféré au mal, et le bien général au bien particulier. Tu ordonneras le contraire; mais tu ne seras pas obéi. Tu multiplieras les malfaiteurs et les malheureux par la crainte, par les châtiments et par les remords: tu dépraveras les consciences; tu corrompras les esprits; ils ne sauront plus ce qu'ils ont à faire ou à éviter. Troublés dans l'état d'innocence, tranquilles dans le forfait, ils auront perdu l'étoile polaire dans leur chemin. Réponds-moi sincèrement; en dépit des ordres

exprès de tes trois législateurs, un jeune homme, dans ton pays, ne couche-t-il jamais, sans leur permission, avec une jeune fille?

L'Aumônier. —Je mentirais si je te l'assurais.

Orou. — La femme, qui a juré de n'appartenir qu'à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre?

L'Aumônier. — Rien de plus commun.

Orou. — Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas : s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbéciles qui ont exposé au mépris leur autorité par une défense inutile.

L'Aumônier. — Les coupables, qui échappent à la sévérité des lois, sont châtiés par le blâme général.

Orou. — C'est-à-dire que la justice s'exerce par le défaut de sens commun de toute la nation; et que c'est la folie de l'opinion qui supplée aux lois.

L'Aumônier. — La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

Orou. — Déshonorée! et pourquoi?

L'Aumônier. — La femme infidèle est plus ou moins méprisée.

Orou. — Méprisée! et pourquoi?

L'Aumônier. — Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

Orou. — Un lâche! un séducteur! et pourquoi?

L'Aumônier. — Le père, la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin : l'époux trahi partage la honte de sa femme.

Orou. — Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là! Et encore tu ne dis pas tout : car aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de

justice et de propriété ; d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses ; d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment ; les filles en imposent à leurs parents ; les maris, à leurs femmes ; les femmes à leurs maris ; des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfants ; des pères soupconneux mépriseront et négligeront les leurs ; des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort ; et le crime et la débauche se montreront sous toutes sortes de formes. Je sais tout cela, comme si j'avais vécu parmi vous. Cela est, parce que cela doit être ; et ta société, dont votre chef vous vante le bel ordre, ne sera qu'un ramas d'hypocrites, qui foulent secrètement aux pieds les lois ; ou d'infortunés, qui sont eux-mêmes les instruments de leurs supplices, en s'y soumettant ; ou d'imbéciles, en qui le préjugé a tout à fait étouffé la voix de la nature ; ou d'êtres mal organisés, en qui la nature ne réclame pas ses droits.

L'AUMÔNIER. — Cela ressemble. Mais vous ne vous mariez donc point ?

OROU. — Nous nous marions.

L'AUMÔNIER. — Qu'est-ce que votre mariage ?

OROU. — Le consentement d'habiter une même cabane et de coucher dans le même lit, tant que nous nous y trouverons bien.

L'AUMÔNIER. — Et lorsque vous vous y trouvez mal ?

OROU. — Nous nous séparons.

L'AUMÔNIER. — Que deviennent vos enfants ?

OROU. — O étranger! ta dernière question achève de me déceler la profonde misère de ton pays. Sache, mon ami, qu'ici la naissance d'un enfant est toujours un bonheur, et sa mort un sujet de regrets et de larmes. Un enfant est un bien précieux, parce qu'il doit devenir un homme; aussi, en avons-nous un tout autre soin que de nos plantes et de nos animaux. Un enfant qui naît, occasionne la joie domestique et publique : c'est un accroissement de fortune pour la cabane, et de force pour la nation : ce sont des bras et des mains de plus dans Taïti; nous voyons en lui un agriculteur, un pêcheur, un chasseur, un soldat, un époux, un père. En repassant de la cabane de son mari dans celle de ses parents, une femme emmène avec elle les enfants qu'elle avait apportés en dot : on partage ceux qui sont nés pendant la cohabitation commune; et l'on compense, autant qu'il est possible, les mâles par les femelles, en sorte qu'il reste à chacun à peu près un nombre égalde filles et de garçons.

L'AUMÔNIER. — Mais les enfants sont longtemps à charge avant que de rendre service.

OROU. — Nous destinons à leur entretien et à la subsistance des vieillards une sixième partie de tous les fruits du pays; ce tribut les suit partout. Ainsi tu vois que plus la famille du Taïtien est nombreuse, plus il est riche.

L'AUMÔNIER. — Une sixième partie!

OROU. — Oui; c'est un moyen sûr d'encourager la population, et d'intéresser au respect de la vieillesse et à la conservation des enfants.

L'AUMÔNIER. — Vos époux se reprennent-ils quelquefois?

Orou. — Très souvent; cependant la durée la plus courte d'un mariage est d'une lune à l'autre.

L'Aumônier. — A moins que la femme ne soit grosse; alors la cohabitation est au moins de neuf mois?

Orou. — Tu te trompes; la paternité, comme le tribut, suit l'enfant partout.

L'Aumônier. — Tu m'as parlé d'enfants qu'une femme apporte en dot à son mari.

Orou. — Assurément. Voilà ma fille aînée qui a trois enfants; ils marchent; ils sont sains; ils sont beaux, ils promettent d'être forts : lorsqu'il lui prendra fantaisie de se marier, elle les emmènera; ils sont les siens : son mari les recevra avec joie, et sa femme ne lui en serait que plus agréable, si elle était enceinte d'un quatrième.

L'Aumônier. — De lui?

Orou. — De lui, ou d'un autre. Plus nos filles ont d'enfants, plus elles sont recherchées; plus nos garçons sont vigoureux et forts, plus ils sont riches : aussi, autant nous sommes attentifs à préserver les unes des approches de l'homme, les autres du commerce de la femme, avant l'âge de fécondité; autant nous les exhortons à produire, lorsque les garçons sont pubères et les filles nubiles. Tu ne saurais croire l'importance du service que tu auras rendu à ma fille Thia, si tu lui as fait un enfant. Sa mère ne lui dira plus à chaque lune : Mais, Thia, à quoi penses-tu donc? Tu ne deviens point grosse; tu as dix-neuf ans; tu devrais avoir déjà deux enfants, et tu n'en as point. Quel est celui qui se chargera de toi? Si tu perds ainsi tes jeunes ans, que feras-tu dans ta vieillesse? Thia, il faut que tu aies quelque défaut qui éloigne de toi les hommes. Corrige-toi, mon enfant : à ton âge, j'avais été trois fois mère. »

L'Aumônier. — Quelles précautions prenez-vous pour garder vos filles et vos garçons adolescents?

Orou. — C'est l'objet principal de l'éducation domestique et le point le plus important des mœurs publiques. Nos garçons, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, deux ou trois ans au delà de la puberté, restent couverts d'une longue tunique, et les reins ceints d'une petite chaîne. Avant que d'être nubiles, nos filles n'oseraient sortir sans un voile blanc. Oter sa chaîne, lever son voile, sont des fautes qui se commettent rarement, parce que nous leur en apprenons de bonne heure les fâcheuses conséquences. Mais au moment où le mâle a pris toute sa force, où les symptômes virils ont de la continuité, et où l'effusion fréquente et la qualité de la liqueur séminale nous rassurent; au moment où la jeune fille se fane, s'ennuie, est d'une maturité propre à concevoir des désirs, à en inspirer et à les satisfaire avec utilité, le père détache la chaîne à son fils et lui coupe l'ongle du doigt du milieu de la main droite. La mère relève le voile de sa fille. L'un peut solliciter une femme, et en être sollicité; l'autre se promener publiquement le visage découvert et la gorge nue, accepter ou refuser les caresses d'un homme. On indique seulement d'avance, au garçon les filles, à la fille les garçons qu'ils doivent préférer. C'est une grande fête que le jour de l'émancipation d'une fille ou d'un garçon. Si c'est une fille, la veille, les jeunes garçons se rassemblent autour de la cabane, et l'air retentit pendant toute la nuit du chant des voix et du son des instruments. Le jour, elle est conduite par son père ou par sa mère dans une enceinte où l'on danse et où l'on fait l'exercice du saut, de la lutte et de la course. On déploie

l'homme nu devant elle, sous toutes les faces et dans toutes les attitudes. Si c'est un garçon, ce sont les jeunes filles qui font en sa présence les frais et les honneurs de la fête et exposent à ses regards la femme nue, sans réserve et sans secret. Le reste de la cérémonie s'achève sur un lit de feuilles, comme tu l'as vu à ta descente parmi nous. A la chute du jour, la fille rentre dans la cabane de ses parents, ou passe dans la cabane de celui dont elle a fait choix, et y reste tant qu'elle s'y plaît.

L'Aumônier. — Ainsi cette fête est ou n'est point un jour de mariage?

Orou. — Tu l'as dit...

A. Qu'est-ce que je vois là en marge?

B. C'est une note, où le bon aumônier dit que les préceptes des parents sur le choix des garçons et des filles étaient pleins de bon sens et d'observations très fines et très utiles; mais qu'il a supprimé ce catéchisme, qui aurait paru à des gens aussi corrompus et aussi superficiels que nous, d'une licence impardonnable; ajoutant toutefois que ce n'était pas sans regret qu'il avait retranché des détails où l'on aurait vu, premièrement, jusqu'où une nation, qui s'occupe sans cesse d'un objet important, peut être conduite dans ses recherches, sans les secours de la physique et de l'anatomie; secondement, la différence des idées de la beauté dans une contrée où l'on rapporte les formes au plaisir d'un moment, et chez un peuple où elles sont appréciées d'après une utilité plus constante. Là, pour être belle, on exige un teint éclatant, un grand front, de grands yeux, les traits fins et délicats, une taille légère, une petite bouche, de petites mains, un petit

pied... Ici, presque aucun de ces éléments n'entre en calcul. La femme sur laquelle les regards s'attachent et que le désir poursuit, est celle qui promet beaucoup d'enfants (la femme du cardinal d'Ossat), et qui les promet actifs, intelligents, courageux, sains et robustes. Il n'y a presque rien de commun entre la Vénus d'Athènes et celle de Taïti; l'une est Vénus galante, l'autre est Vénus féconde. Une Taïtienne disait un jour avec mépris à une autre femme du pays : « Tu es belle, mais tu fais de laids enfants; je suis laide, mais je fais de beaux enfants, et c'est moi que les hommes préfèrent.

Après cette note de l'aumônier, Orou continue :

Orou. — L'heureux moment pour une jeune fille et pour ses parents, que celui où sa grossesse est constatée! Elle se lève; elle accourt; elle jette ses bras autour du cou de sa mère et de son père; c'est avec des transports d'une joie mutuelle qu'elle leur annonce et qu'ils apprennent cet évènement. Maman! mon papa! embrassez-moi; je suis grosse! — Est-il bien vrai? — Très vrai. — Et de qui l'êtes-vous? — Je le suis d'un tel...

L'aumônier. — Comment peut-elle nommer le père de son enfant?

Orou. — Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore? Il en est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

L'aumônier. — Et cette règle est bien scrupuleusement observée?

Orou. — Tu vas en juger. D'abord l'intervalle des deux lunes n'est pas long; mais lorsque deux pères ont

une prétention bien fondée à la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

L'AUMÔNIER. — A qui appartient-il donc?

OROU. — A celui des deux à qui il lui plaît de le donner; voilà tout son privilège : et un enfant étant par lui-même un objet d'intérêt et de richesse, tu conçois que, parmi nous, les libertines sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

L'AUMÔNIER. — Vous avez donc aussi vos libertines? J'en suis bien aise.

OROU. — Nous en avons même de plus d'une sorte : mais tu m'écartes de mon sujet. Lorsqu'une de nos filles est grosse, si le père de l'enfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, intelligent et laborieux, l'espérance que l'enfant héritera des vertus de son père renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a honte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé, à la beauté, à la force, à l'industrie, au courage; tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Taïti! Regarde-moi : comment me trouves-tu? Eh bien! il y a dix mille hommes ici plus grands, aussi robustes; mais pas un plus brave que moi; aussi les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

L'AUMÔNIER. — Mais de tous ces enfants que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient-il?

OROU. — Le quatrième, mâle ou femelle. Il s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de femmes et d'enfants, ou de bras de tout âge et de toute fonction,

qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées qui n'en sont que le produit.

L'aumônier. — Je le conçois. Qu'est-ce que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois.

Orou. — Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes, est une libertine; celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile, est un libertin.

L'aumônier. — Et ces voiles gris?

Orou. — Le signe de la maladie périodique. Celle qui quitte ce voile, et se mêle avec les hommes, est une libertine; celui qui le relève et s'approche de la femme malade, est un libertin.

L'aumônier. — Avez-vous des châtiments pour ce libertinage?

Orou. — Point d'autre que le blâme.

L'aumônier. — Un père peut-il coucher avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre?

Orou. — Pourquoi non?

L'aumônier. — Passe pour la fornication; mais l'inceste, mais l'adultère!

Orou. — Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots, *fornication, inceste, adultère?*

L'aumônier. — Des crimes énormes, pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

Orou. — Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles de Taïti, ni par conséquent les mœurs de Taïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre; et quelle sera cette règle? En

connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière? A présent, dis-moi ce que ton crime *inceste* a de contraire à ces deux fins de nos actions? Tu te trompes, mon ami, si tu crois qu'une loi une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds-moi donc, qu'entends-tu par *inceste?*

L'AUMÔNIER. — Mais un *inceste*...

OROU. — Un *inceste?*... Y a-t-il longtemps que ton grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils, a fait le monde?

L'AUMÔNIER. — Non.

OROU. — Fit-il toute l'espèce humaine à la fois?

L'AUMÔNIER. — Non. Il créa seulement une femme et un homme.

OROU. — Eurent-ils des enfants?

L'AUMÔNIER. — Assurément.

OROU. — Supposons que ces deux premiers parents n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première; ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

L'AUMÔNIER. — Tu m'embarrasses; mais tu as beau dire, l'*inceste* est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

OROU. — Cela te plaît à dire; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable *inceste*.

L'AUMÔNIER. — Eh bien! je t'accorde que peut-être l'*inceste* ne blesse en rien la nature; mais ne suffit-il pas qu'il menace la constitution politique? Que deviendraient la sûreté d'un chef et la tranquillité d'un État, si toute une nation composée de plusieurs millions

d'hommes, se trouvait rassemblée autour d'une cinquantaine de pères de famille.

OROU. — Le pis aller, c'est qu'où il n'y a qu'une grande société, il y en aurait cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins.

L'AUMÔNIER. — Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

OROU. — A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier la disparité d'âge et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf.

L'AUMÔNIER. — Et le commerce des pères avec leurs filles?

OROU. — Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfants.

L'AUMÔNIER. — Cela me fait imaginer que le sort des femmes que la nature a disgraciées ne doit pas être heureux dans Taïti.

OROU. — Cela me prouve que tu n'as pas une haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

L'AUMÔNIER. — Pour les unions de frères et sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient très communes.

OROU. — Et très approuvées.

L'AUMÔNIER. — A t'entendre, cette passion, qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, serait ici tout à fait innocente.

OROU. — Étranger! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car, partout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue et qu'on la fasse; de mémoire, puisque tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit. Nous avons des vieilles disso-

lues, qui sortent la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes, lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche; si elles sont reconnues ou surprises, l'exil au nord de l'île, ou l'esclavage, est leur châtiment : des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insu de leurs parents (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane); des jeunes gens, qui déposent leur chaîne avant le temps prescrit par la nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parents); des femmes à qui le temps de la grossesse paraît long; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à toutes ces fautes; et tu ne saurais croire combien l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

L'AUMÔNIER. — La passion de deux hommes pour une même femme, ou le goût de deux femmes ou de deux filles pour un même homme, n'occasionnent-ils point de désordres?

OROU. — Je n'en ai pas encore vu quatre exemples : le choix de la femme ou celui de l'homme finit tout. La violence d'un homme serait une faute grave; mais il faut une plainte publique, et il est presque inouï qu'une fille ou qu'une femme se soit plainte. La seule chose que j'aie remarquée, c'est que nos femmes ont moins de pitié des hommes laids que nos jeunes gens des femmes disgraciées; et nous n'en sommes pas fâchés.

L'AUMÔNIER. — Vous ne connaissez guère la jalousie, à ce que je vois; mais la tendresse maritale, l'amour maternel, ces deux sentiments si puissants et si doux,

s'ils ne sont pas étrangers ici, y doivent être assez faibles.

OROU. — Nous y avons suppléé par un autre, qui est tout autrement général, énergique et durable, l'intérêt. Mets la main sur la conscience; laisse là cette fanfaronnade de vertu, qui est sans cesse sur les lèvres de tes camarades, et qui ne réside pas au fond de leur cœur. Dis-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant, un mari qui n'aimât mieux perdre sa femme, que sa fortune et l'aisance de toute sa vie. Sois sûr que partout où l'homme sera attaché à la conservation de son semblable comme à son lit, à sa santé, à son repos, à sa cabane, à ses fruits, à ses champs, il fera pour lui tout ce qu'il sera possible de faire. C'est ici que les pleurs trempent la couche d'un enfant qui souffre, c'est ici que les mères sont soignées dans la maladie; c'est ici qu'on prise une femme féconde, une fille nubile, un garçon adolescent; c'est ici qu'on s'occupe de leur institution, parce que leur conservation est toujours un accroissement, et leur perte toujours une diminution de fortune.

L'AUMÔNIER. — Je crains bien que ce sauvage n'ait raison. Le paysan misérable de nos contrées, qui excède sa femme pour soulager son cheval, laisse périr son enfant sans secours, et appelle le médecin pour son bœuf.

OROU. — Je n'entends pas trop ce que tu viens de dire; mais, à ton retour dans ta patrie si bien policée, tâche d'y introduire ce ressort; et c'est alors qu'on y sentira le prix de l'enfant qui naît, et l'importance de la population. Veux-tu que je te révèle un secret? Mais prends

garde qu'il ne t'échappe. Vous arrivez : nous vous abandonnons nos femmes et nos filles ; vous vous en étonnez ; vous nous en témoignez une gratitude qui nous fait rire ; vous nous remerciez, lorsque nous asseyons sur toi et sur tes compagnons la plus forte de toutes les impositions. Nous ne t'avons point demandé d'argent ; nous ne nous sommes point jetés sur tes marchandises ; nous avons méprisé tes denrées : mais nos femmes et nos filles sont venues exprimer le sang de tes veines. Quand tu t'éloigneras, tu nous auras laissé des enfants : ce tribut levé sur ta personne, sur ta propre substance, à ton avis, n'en vaut-il pas bien un autre ? Et si tu veux en apprécier la valeur, imagine que tu aies deux cents lieues de côtes à courir, et qu'à chaque vingt milles on te mette à pareille contribution. Nous avons des terres immenses en friche ; nous manquons de bras ; et nous t'en avons demandé. Nous avons des calamités épidémiques à réparer ; et nous t'avons employé à réparer le vide qu'elles laisseront. Nous avons des ennemis voisins à combattre, un besoin de soldats ; et nous t'avons prié de nous en faire : le nombre de nos femmes et de nos filles est trop grand pour celui des hommes ; et nous t'avons associé à notre tâche. Parmi ces femmes et ces filles il y en a dont nous n'avons pu obtenir d'enfants ; et ce sont celles que nous avons exposées à vos premiers embrassements. Nous avons à payer une redevance en hommes à un voisin oppresseur ; c'est toi et tes camarades qui nous défrayerez ; et dans cinq ou six ans, nous lui enverrons vos fils s'ils valent moins que les nôtres. Plus robustes, plus sains que vous, nous nous sommes aperçus que vous nous surpassiez en intelligence ; et, sur-le-champ, nous avons destiné quelques-unes de nos

femmes et de nos filles les plus belles à recueillir la semence d'une race meilleure que la nôtre. C'est un essai que nous avons tenté, et qui pourra nous réussir. Nous avons tiré de toi et des tiens le seul parti que nous en pouvions tirer : et crois que, tout sauvages que nous sommes, nous savons aussi calculer. Va où tu voudras; et tu trouveras toujours l'homme aussi fin que toi. Il ne te donnera jamais que ce qui ne lui est bon à rien, et te demandera toujours ce qui lui est utile. S'il te présente un morceau d'or pour un morceau de fer, c'est qu'il ne fait aucun cas de l'or, et qu'il prise le fer. Mais dis-moi donc pourquoi tu n'es pas vêtu comme les autres? Que signifie cette casaque longue qui t'enveloppe de la tête aux pieds, et ce sac pointu que tu laisses tomber sur tes épaules ou que tu ramènes sur tes oreilles?

L'Aumônier. — C'est que, tel que tu me vois, je me suis engagé dans une société d'hommes qu'on appelle, dans mon pays, des moines. Le plus sacré de leurs vœux est de n'approcher d'aucune femme, et de ne point faire d'enfants.

Orou. — Que faites-vous donc?

L'Aumônier. — Rien.

Orou. — Et ton magistrat souffre cette espèce de paresse, la pire de toutes?

L'Aumônier. — Il fait plus; il la respecte et la fait respecter.

Orou. — Ma première pensée était que la nature, quelque accident, ou un art cruel vous avait privés de la faculté de produire votre semblable; et que, par pitié, on aimait mieux vous laisser vivre que de vous tuer. Mais, moine, ma fille m'a dit que tu étais un homme, et un homme aussi robuste qu'un Taïtien, et qu'elle

espérait que tes caresses réitérées ne seraient pas infructueuses. A présent que j'ai compris pourquoi tu t'es écrié hier au soir : *Mais ma religion! mais mon état!* pourrais-tu m'apprendre le motif de la faveur et du respect que les magistrats vous accordent?

L'AUMÔNIER. — Je l'ignore.

OROU. — Tu sais au moins par quelle raison, étant homme, tu t'es librement condamné à ne pas l'être?

L'AUMÔNIER. — Cela serait trop long et trop difficile à t'expliquer.

OROU. — Et ce vœu de stérilité, le moine y est-il bien fidèle?

L'AUMÔNIER. — Non.

OROU. — J'en étais sûr. Avez-vous aussi des moines femelles?

L'AUMÔNIER. — Oui.

OROU. — Aussi sages que les moines mâles?

L'AUMÔNIER. — Plus renfermées, elles sèchent de douleur, périssent d'ennui.

OROU. — Et l'injure faite à la nature est vengée. Oh! le vilain pays! Si tout y est ordonné comme ce que tu m'en dis, vous êtes plus barbares que nous.

Le bon aumônier raconte qu'il passa le reste de la journée à parcourir l'île, à visiter les cabanes, et que le soir, après avoir soupé, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'était présentée dans le même déshabillé que Thia, et qu'il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : *Mais ma religion! mais mon état!* que la troisième nuit il avait été agité des mêmes remords avec Asto l'aînée, et que la quatrième nuit il l'avait accordée par honnêteté à la femme de son hôte.

IV. — *Suite du dialogue.* — *A.* J'estime cet aumônier poli.

B. Et moi, beaucoup davantage les mœurs des Taïtiens, et le discours d'Orou.

A. Quoique un peu modelé à l'européenne.

B. Je n'en doute pas.

— Ici le bon aumônier se plaint de la brièveté de son séjour dans Taïti, et de la difficulté de mieux connaître les usages d'un peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité, ou assez heureux pour habiter un climat dont la fertilité lui assurait un long engourdissement, assez actif pour s'être mis à l'abri des besoins de la vie, et assez indolent pour que son innocence, son repos et sa félicité n'eussent rien à redouter d'un progrès trop rapide de ses lumières. Rien n'y était mal par l'opinion et par la loi, que ce qui était mal de sa nature. Les travaux et les récoltes s'y faisaient en commun. L'acception du mot *propriété* y était très étroite; la passion de l'amour, réduite à un simple appétit physique, n'y produisait aucun de nos désordres. L'île entière offrait l'image d'une seule famille nombreuse, dont chaque cabane représentait les divers appartements d'une de nos grandes maisons. Il finit pas protester que ces Taïtiens seront toujours présents à sa mémoire, qu'il avait été tenté de jeter ses vêtements dans le vaisseau et de passer le reste de ses jours parmi eux, et qu'il craint bien de se repentir plus d'une fois de ne l'avoir pas fait.

A. Malgré cet éloge, quelles conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages bizarres d'un peuple non civilisé?

B. Je vois qu'aussitôt que quelques causes physiques,

telles, par exemple, que la nécessité de vaincre l'ingratitude du sol, ont mis en jeu la sagacité de l'homme, cet élan le conduit bien au delà du but, et que, le terme du besoin passé, on est porté dans l'océan sans bornes des fantaisies, d'où l'on ne se retire plus. Puisse l'heureux Taïtien s'arrêter où il en est! Je vois qu'excepté dans ce recoin écarté de notre globe, il n'y a point eu de mœurs, et qu'il n'y en aura peut-être jamais nulle part.

A. Qu'entendez-vous donc par des mœurs?

B. J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes; si les lois sont mauvaises, les mœurs sont mauvaises; si les lois, bonnes ou mauvaises, ne sont point observées, la pire condition d'une société, il n'y a point de mœurs. Or comment voulez-vous que des lois s'observent quand elles se contredisent? Parcourez l'histoire des siècles et des nations tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes, le code de la nature, le code civil et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes qui n'ont jamais été d'accord; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux.

A. D'où vous conclurez, sans doute, qu'en fondant la morale sur les rapports éternels, qui subsistent entre les hommes, la loi religieuse devient peut-être superflue; et que la loi civile ne doit être que l'énonciation de la loi de nature.

B. Et cela, sous peine de multiplier les méchants, au lieu de faire des bons.

A. Ou que, si l'on juge nécessaire de les conserver toutes trois, il faut que les deux dernières ne soient que des calques rigoureux de la première, que nous apportons gravée au fond de nos cœurs, et qui sera toujours la plus forte.

B. Cela n'est pas exact. Nous n'apportons en naissant qu'une similitude d'organisation avec d'autres êtres, les mêmes besoins, de l'attrait vers les mêmes plaisirs, une aversion commune pour les mêmes peines : voilà ce qui constitue l'homme ce qu'il est, et doit fonder la morale qui lui convient.

A. Cela n'est pas aisé.

B. Cela est si difficile, que je croirais volontiers le peuple le plus sauvage de la terre, le Taïtien qui s'en est tenu scrupuleusement à la loi de la nature, plus voisin d'une bonne législation qu'aucun peuple civilisé.

A. Parce qu'il lui est plus facile de se défaire de son trop de rusticité, qu'à nous de revenir sur nos pas et de réformer nos abus.

B. Surtout ceux qui tiennent à l'union de l'homme et de la femme.

A. Cela se peut. Mais commençons par le commencement. Interrogeons bonnement la nature, et voyons sans partialité ce qu'elle nous répondra sur ce point.

B. J'y consens.

A. Le mariage est-il dans la nature?

B. Si vous entendez par le mariage la préférence qu'une femelle accorde à un mâle sur tous les autres mâles, ou celle qu'un mâle donne à une femelle sur toutes les autres femelles; préférence mutuelle, en conséquence de laquelle il se forme une union plus ou moins durable, qui perpétue l'espèce par la repro-

duction des individus, le mariage est dans la nature.

A. Je le pense comme vous; car cette préférence se remarque non seulement dans l'espèce humaine, mais encore dans les autres espèces d'animaux : témoin ce nombreux cortège de mâles qui poursuivent une même femelle au printemps dans nos campagnes, et dont un seul obtient le titre de mari. Et la galanterie?

B. Si vous entendez par galanterie cette variété de moyens énergiques ou délicats que la passion inspire, soit au mâle, soit à la femelle, pour obtenir cette préférence qui conduit à la plus douce, la plus importante et la plus générale des jouissances; la galanterie est dans la nature.

A. Je le pense comme vous. Témoin cette diversité de gentillesses pratiquées par le mâle pour plaire à la femelle; par la femelle pour irriter la passion et fixer le goût du mâle. Et la coquetterie?

B. C'est un mensonge qui consiste à simuler une passion qu'on ne sent pas, et à promettre une préférence qu'on n'accordera pas. Le mâle coquet se joue de la femelle; la femelle coquette se joue du mâle : jeu perfide qui amène quelquefois les catastrophes les plus funestes; manège ridicule, dont le trompeur et le trompé sont également châtiés par la perte des instants les plus précieux de leur vie.

A. Ainsi la coquetterie, selon vous, n'est pas dans la nature?

B. Je ne dis pas cela.

A. Et la constance?

B. Je ne vous en dirai rien de mieux que ce qu'en a dit Orou à l'aumônier. Pauvre vanité de deux enfants qui s'ignorent eux-mêmes, et que l'ivresse d'un instant

aveugle sur l'instabilité de tout ce qui les entoure !

A. Et la fidélité, ce rare phénomène?

B. Presque toujours l'entêtement et le supplice de l'honnête homme et de l'honnête femme dans nos contrées ; chimère à Taïti.

A. Et la jalousie?

B. Passion d'un animal indigent et avare qui craint de manquer; sentiment injuste de l'homme; conséquence de nos fausses mœurs, et d'un droit de propriété étendu sur un objet sentant, pensant, voulant, et libre.

A. Ainsi la jalousie, selon vous, n'est pas dans la nature?

B. Je ne dis pas cela. Vices et vertus, tout est également dans la nature.

A. Le jaloux est sombre.

B. Comme le tyran, parce qu'il en a la conscience.

A. La pudeur?

B. Mais vous m'engagez là dans un cours de morale galante. L'homme ne veut être ni troublé ni distrait dans ses jouissances. Celles de l'amour sont suivies d'une faiblesse qui l'abandonnerait à la merci de son ennemi. Voilà tout ce qu'il peut y avoir de naturel dans la pudeur : le reste est d'institution.

— L'aumônier remarque, dans un troisième morceau que je ne vous ai point lu, que le Taïtien ne rougit pas des mouvements involontaires qui s'excitent en lui à côté de sa femme, au milieu de ses filles; et que celles-ci en sont spectatrices, quelquefois émues, jamais embarrassées. Aussitôt que la femme devint la propriété de l'homme, et que la jouissance furtive d'une fille fut regardée comme un vol, on vit naitre les termes *pudeur, retenue, bienséance;* des vertus et des vices imaginaires ;

en un mot, on voulut élever entre les deux sexes des barrières qui les empêchassent de s'inviter réciproquement à la violation des lois qu'on leur avait imposées, et qui produisirent souvent un effet contraire, en échauffant l'imagination et en irritant les désirs. Lorsque je vois des arbres plantés autour de nos palais, et un vêtement de cou qui cache et montre une partie de la gorge d'une femme, il me semble reconnaître un retour secret vers la forêt, et un appel à la liberté première de notre ancienne demeure. Le Taïtien nous dirait : Pourquoi te caches-tu? de quoi es-tu honteux? fais-tu le mal, quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste de la nature? Homme, présente-toi franchement si tu plais. Femme, si cet homme te convient, reçois-le avec la même franchise.

A. Ne vous fâchez pas. Si nous débutons comme des hommes civilisés, il est rare que nous ne finissions pas comme le Taïtien.

B. Oui, ces préliminaires de convention consument la moitié de la vie d'un homme de génie.

A. J'en conviens; mais qu'importe, si cet élan pernicieux de l'esprit humain, contre lequel vous vous êtes récrié tout à l'heure, en est d'autant plus ralenti? Un philosophe de nos jours, interrogé pourquoi les hommes faisaient la cour aux femmes, et non les femmes la cour aux hommes, répondit qu'il était naturel de demander à celui qui pouvait toujours accorder.

B. Cette raison m'a paru de tout temps plus ingénieuse que solide. La nature, indécente si vous voulez, pousse indistinctement un sexe vers l'autre : et dans un état de l'homme brute et sauvage qui se conçoit, mais qui n'existe peut-être nulle part...

A. Pas même à Taïti?

B. Non... l'intervalle qui séparerait un homme d'une femme serait franchi par le plus amoureux. S'ils s'attendent, s'ils se fuient, s'ils se poursuivent, s'ils s'évitent, s'ils s'attaquent, s'ils se défendent, c'est que la passion, inégale dans ses progrès, ne s'applique pas en eux de la même force. D'où il arrive que la volupté se répand, se consomme et s'éteint d'un côté, lorsqu'elle commence à peine à s'élever de l'autre, et qu'ils en restent tristes tous deux. Voilà l'image fidèle de ce qui se passerait entre deux êtres jeunes, libres et parfaitement innocents. Mais lorsque la femme a connu, par l'expérience ou l'éducation, les suites plus ou moins cruelles d'un moment doux, son cœur frissonne à l'approche de l'homme. Le cœur de l'homme ne frissonne point; ses sens commandent, et il obéit. Les sens de la femme s'expliquent et elle craint de les écouter. C'est l'affaire de l'homme que de la distraire de sa crainte, de l'enivrer et de la séduire. L'homme conserve toute son impulsion naturelle vers la femme; l'impulsion naturelle de la femme vers l'homme, dirait un géomètre, est en raison composée de la directe de la passion et de l'inverse de la crainte; raison qui se complique d'une multitude d'éléments divers dans nos sociétés; éléments qui concourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe et la durée de la poursuite de l'autre. C'est une espèce de tactique où les ressources de la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne. On a consacré la résistance de la femme; on a attaché l'ignominie à la violence de l'homme; violence qui ne serait qu'une injure légère dans Taïti, et qui devient un crime dans nos cités.

A. Mais comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel, et auquel la nature nous invite par l'attrait le plus puissant; que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux?

B. Orou l'a fait entendre dix fois à l'aumônier : écoutez-le donc encore, et tâchez de le retenir.

C'est par la tyrannie de l'homme, qui a converti la possession de la femme en une propriété.

Par les mœurs et les usages, qui ont surchargé de conditions l'union conjugale.

Par les lois civiles, qui ont assujetti le mariage à une infinité de formalités.

Par la nature de notre société, où la diversité des fortunes et des rangs a institué des convenances et des disconvenances.

Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant, toujours regardée comme un accroissement de richesses pour la nation, est plus souvent et plus sûrement encore un accroissement d'indigence dans la famille.

Par les vues politiques des souverains, qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité.

Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms de vices et de vertus à des actions qui n'étaient susceptibles d'aucune moralité.

Combien nous sommes loin de la nature et du bonheur ! L'empire de la nature ne peut être détruit; on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera. Écrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir des expressions du sage Marc-Aurèle,

que le frottement voluptueux de deux intestins est un crime, le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscription et la violence de ses penchants. Mais ce cœur indocile ne cessera de réclamer; et cent fois, dans le cours de la vie, vos caractères effrayants disparaîtront à nos yeux. Gravez sur le marbre : Tu ne mangeras ni de l'ixion, ni du griffon; tu ne connaîtras que ta femme; tu ne seras point le mari de ta sœur : mais vous n'oublierez pas d'accroître les châtiments à proportion de la bizarrerie de vos défenses; vous deviendrez féroces, et vous ne réussirez point à me dénaturer.

A. Que le code des nations serait court, si on le conformait rigoureusement à celui de la nature! combien d'erreurs et de vices épargnés à l'homme!

Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère? La voici. Il existait un homme naturel : on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel; et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel; et, dans l'un et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent l'homme à sa première simplicité.

A. La misère et la maladie, deux grands exorcistes.

B. Vous les avez nommés. En effet, que deviennent alors toutes ces vertus conventionnelles? Dans la misère, l'homme est sans remords; et dans la maladie, la femme est sans pudeur.

A. Je l'ai remarqué.

B. Mais un autre phénomène qui ne vous aura pas échappé davantage, c'est que le retour de l'homme artificiel et moral suit pas à pas les progrès de l'état de maladie à l'état de convalescence et de l'état de convalescence à l'état de santé. Le moment où l'infirmité cesse est celui où la guerre intestine recommence, et presque toujours avec désavantage pour l'intrus.

A. Il est vrai. J'ai moi-même éprouvé que l'homme naturel avait dans la convalescence une vigueur funeste pour l'homme artificiel et moral. Mais enfin, dites-moi, faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct?

B. Faut-il vous répondre net?

A. Sans doute.

B. Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature; faites-lui des entraves de toute espèce; embarrassez ses mouvements de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effrayent; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours enchaîné sous les pieds de l'homme moral. Le voulez-vous heureux et libre? Ne vous mêlez pas de ses affaires : assez d'incidents imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation; et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses : examinez-les profondément; et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui

imposer. Méfiez-vous de celui qui veut mettre de l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en le gênant : et les Calabrais sont presque les seuls à qui la flatterie des législateurs n'en ait point encore imposé.

A. Et cette anarchie de la Calabre vous plaît?

B. J'en appelle à l'expérience; et je gage que leur barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit! Je considère les hommes non civilisés comme une multitude de ressorts épars et isolés. Sans doute, s'il arrivait à quelques-uns de ces ressorts de se choquer, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts et en composa une machine, et dans cette machine appelée société, tous les ressorts furent rendus agissants, réagissants les uns contre les autres, sans cesse fatigués; et il s'en rompit plus dans un jour, sous l'état de législation, qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de nature. Mais quel fracas! quel ravage! quelle énorme destruction des petits ressorts lorsque, deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent se heurter avec violence!

A. Ainsi vous préféreriez l'état de nature brute et sauvage?

B. Ma foi, je n'oserais prononcer; mais je sais qu'on a vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville.

A. Il m'est venu souvent dans la pensée que la somme

des biens et des maux était variable pour chaque individu ; mais que le bonheur ou le malheur d'une espèce animale quelconque avait sa limite qu'elle ne pouvait franchir, et que peut-être nos efforts nous rendaient en dernier résultat autant d'inconvénient que d'avantage ; en sorte que nous nous étions bien tourmentés pour accroître les deux membres d'une équation, entre lesquels il subsistait une éternelle et nécessaire égalité. Cependant je ne doute pas que la vie moyenne de l'homme civilisé ne soit plus longue que la vie moyenne de l'homme sauvage.

B. Et si la durée d'une machine n'est pas une juste mesure de son plus ou moins de fatigue, qu'en concluez-vous ?

A. Je vois qu'à tout prendre, vous inclineriez à croire les hommes d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés ?

B. Je ne parcourrai point toutes les contrées de l'univers ; mais je vous avertis seulement que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Taïti, et supportable que dans un recoin de l'Europe. Là, des maîtres ombrageux et jaloux de leur sécurité se sont occupés à le tenir dans ce que vous appelez l'abrutissement.

A. A Venise, peut-être ?

B. Pourquoi non ? Vous ne nierez pas, du moins, qu'il n'y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques.

A. Je ne m'attendais pas à l'éloge de ce gouvernement.

B. Aussi ne le fais-je pas. Je vous indique une

espèce de dédommagement de la servitude que tous les voyageurs ont senti et préconisé.

A. Pauvre dédommagement !

B. Peut-être. Les Grecs proscrivirent celui qui avait ajouté une corde à la lyre de Mercure.

A. Et cette défense est une satire sanglante de leurs premiers législateurs. C'est la première corde qu'il fallait couper.

B. Vous m'avez compris. Partout où il y a une lyre, il y a des cordes. Tant que les appétits naturels seront sophistiqués, comptez sur des femmes méchantes.

A. Comme la Reymer.

B. Sur des hommes atroces.

A. Comme Gardeil.

B. Et sur des infortunés à propos de rien.

A. Comme Tanié, mademoiselle de La Chaux, le chevalier Desroches et madame de La Carlière.

Il est certain qu'on chercherait inutilement dans Taïti des exemples de la dépravation des deux premiers, et du malheur des trois derniers. Que ferons-nous donc ? reviendrons-nous à la nature ? nous soumettrons-nous aux lois ?

B. Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme ; et, en attendant, nous nous y soumettrons. Celui qui, de son autorité privée, enfreint une mauvaise loi, autorise tout autre à enfeindre les bonnes. Il y a moins d'inconvénients à être fou avec des fous, qu'à être sage tout seul. Disons-nous à nous-mêmes, crions incessamment qu'on a attaché la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes; mais ne les commettons pas, parce la honte, le châtiment et l'ignominie sont les plus

grands de tous les maux. Imitons le bon aumônier, moine en France, sauvage dans Taïti.

A. Prendre le froc du pays où l'on va, et garder celui du pays où l'on est.

B. Et surtout être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec des êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur, sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés? Et ce brouillard épais, qu'est-il devenu?

A. Il est tombé.

B. Et nous serons encore libres, cette après-dînée, de sortir ou de rester?

A. Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.

B. Toujours les femmes! on ne saurait faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.

A. Si nous leur lisions l'entretien de l'aumônier et d'Orou?

B. A votre avis, qu'en diraient-elles?

A. Je n'en sais rien.

B. Et qu'en penseraient-elles?

A. Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient.



ENTRETIEN

D'UN PHILOSOPHE

AVEC LA MARÉCHALE DE ***

J'avais je ne sais quelle affaire à traiter avec le maréchal de *** ; j'allai à son hôtel, un matin ; il était absent : je me fis annoncer à madame la maréchale. C'est une

femme charmante; elle est belle et dévote comme un ange; elle a la douceur peinte sur son visage; et puis, un son de voix et une naïveté de discours tout à fait avenants à sa physionomie. Elle était à sa toilette. On m'approche un fauteuil; je m'assieds, et nous causons. Sur quelques propos de ma part, qui l'édifièrent et qui la surprirent (car elle était dans l'opinion que celui qui nie la très sainte Trinité est un homme de sac et de corde, qui finira par être pendu), elle me dit :

N'êtes-vous pas monsieur Crudeli?

Crudeli. — Oui, Madame.

La maréchale. — C'est donc vous qui ne croyez rien.

Crudeli. — Moi-même.

La maréchale. — Cependant votre morale est d'un croyant?

Crudeli. — Pourquoi non, quand il est honnête homme?

La maréchale. — Et cette morale-là, vous la pratiquez?

Crudeli. — De mon mieux.

La maréchale. — Quoi! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point?

Crudeli. — Très rarement.

La maréchale. — Que gagnez-vous donc à ne pas croire?

Crudeli. — Rien du tout, madame la maréchale. Est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner?

La maréchale. — Je ne sais; mais la raison d'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre.

Crudeli. — J'en suis un peu fâché pour notre pauvre espèce humaine. Nous n'en valons pas mieux.

La maréchale. — Quoi! vous ne volez point?

CRUDELI. — Non, d'honneur.

LA MARÉCHALE. — Si vous n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

CRUDELI. — Pourquoi donc?

LA MARÉCHALE. — C'est qu'il me semble que si je n'avais rien à espérer ni rien à craindre, quand je n'y serai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me priverais pas, à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

CRUDELI. — Vous l'imaginez?

LA MARÉCHALE. — Ce n'est point une imagination, c'est un fait.

CRUDELI. — Et pourrait-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule?

LA MARÉCHALE. — Non pas, s'il vous plait; c'est un article de ma confession.

CRUDELI. — Pour moi, je mets à fonds perdu.

LA MARÉCHALE. — C'est la ressource des gueux.

CRUDELI. — M'aimeriez-vous mieux usurier?

LA MARÉCHALE. — Mais oui : on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut; on ne le ruine pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe? Comme le point est d'attraper le ciel, ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours bien mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous?

CRUDELI. — Rien.

LA MARÉCHALE. — Cela est triste. Convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou!

CRUDELI. — En vérité, je ne saurais, madame la maréchale.

LA MARÉCHALE. — Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou? Je voudrais bien le savoir.

CRUDELI. — Et je vais vous le dire.

LA MARÉCHALE. — Vous m'obligerez.

CRUDELI. — Ne pensez-vous pas qu'on puisse être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien?

LA MARÉCHALE. — Je le pense.

CRUDELI. — Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation, qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance?

LA MARÉCHALE. — Assurément.

CRUDELI. — Et que, dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincus qu'à tout prendre, il vaut mieux, pour son bonheur dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin.

LA MARÉCHALE. — Oui-dà; mais comment est-on honnête homme lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal?

CRUDELI. — On est inconséquent : et y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent!

LA MARÉCHALE. — Hélas! malheureusement, non : on croit, et tous les jours on se conduit comme si on ne croyait pas.

CRUDELI. — Et sans croire, on se conduit à peu près comme si l'on croyait.

LA MARÉCHALE. — A la bonne heure; mais quel inconvénient y aurait-il à avoir une raison de plus, la religion, pour faire le bien, et une raison de moins, l'incrédulité, pour mal faire?

CRUDELI. — Aucun, si la religion était un motif de faire le bien, et l'incrédulité un motif de faire le mal.

LA MARÉCHALE. — Est-ce qu'il y a quelque doute là-dessus? Est-ce que l'esprit de religion n'est pas de contrarier cette vilaine nature corrompue; et celui de l'incrédulité, de l'abandonner à sa malice, en l'affranchissant de la crainte?

CRUDELI. — Ceci, Madame la maréchale, va nous jeter dans une longue discussion.

LA MARÉCHALE. — Qu'est-ce que cela fait? Le maréchal ne rentrera pas sitôt; et il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain.

CRUDELI. — Il faudra que je reprenne les choses d'un peu haut.

LA MARÉCHALE. — De si haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende.

CRUDELI. — Si vous ne m'entendiez pas, ce serait bien ma faute.

LA MARÉCHALE. — Cela est poli; mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures, et que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Évangile et à faire des enfants.

CRUDELI. — Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquittée.

LA MARÉCHALE. — Oui, pour les enfants; vous en avez trouvé six autour de moi, et dans quelques jours vous en pourriez voir un de plus sur mes genoux : mais commencez.

CRUDELI. — Madame la maréchale, y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci, qui soit sans inconvénient?

LA MARÉCHALE. — Aucun.

CRUDELI. — Et quelque mal qui soit sans avantage?

LA MARÉCHALE. — Aucun.

CRUDELI. — Qu'appelez-vous donc mal ou bien?

LA MARÉCHALE. — Le mal, ce sera ce qui a plus d'inconvénients que d'avantages ; et le bien, au contraire, ce qui a plus d'avantages que d'inconvénients.

CRUDELI. — Madame la maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de sa définition du bien et du mal ?

LA MARÉCHALE. — Je m'en souviendrai. Vous appelez cela une définition ?

CRUDELI. — Oui.

LA MARÉCHALE. — C'est donc de la philosophie?

CRUDELI. — Excellente.

LA MARÉCHALE. — Et j'ai fait de la philosophie !

CRUDELI. — Ainsi, vous êtes persuadée que la religion a plus d'avantages que d'inconvénients ; et c'est pour cela que vous l'appelez un bien?

LA MARÉCHALE. — Oui.

CRUDELI. — Pour moi, je ne doute point que votre intendant ne vous vole un peu moins la veille de Pâques que le lendemain des fêtes ; et que de temps en temps la religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

LA MARÉCHALE. — Petit à petit, cela fait somme.

CRUDELI. — Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et qu'elle causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophète, en exterminant tous les chrétiens, qui, de leur côté, ne sont guère plus tolérants. Songez qu'elle

a créé et qu'elle perpétue dans une même contrée, des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre histoire ne nous en offre que de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans la société entre les citoyens, et dans la famille entre les proches, les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il était venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfants, le frère de la sœur, l'ami de l'ami ; et sa prédiction ne s'est que trop fidèlement accomplie.

La maréchale. — Voilà bien les abus ; mais ce n'est pas la chose.

Crudeli. — C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

La maréchale. — Et comment me montrerez-vous que les abus de la religion sont inséparables de la religion ?

Crudeli. — Très aisément : dites-moi, si un misanthrope s'était proposé de faire le malheur du genre humain, qu'aurait-il pu inventer de mieux que la croyance en un être incompréhensible sur lequel les hommes n'auraient jamais pu s'entendre, et auquel ils auraient attaché plus d'importance qu'à leur vie ? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une divinité l'incompréhensibilité la plus profonde et l'importance la plus grande ?

La maréchale. — Non.

Crudeli. — Concluez donc.

La maréchale. — Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des fous.

Crudeli. — Et ajoutez que les fous ont toujours le plus grand nombre ; et que les plus dangereux sont

ceux que la religion fait, et dont les perturbateurs de la société savent tirer bon parti dans l'occasion.

LA MARÉCHALE. — Mais il faut quelque chose qui effraye les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des lois ; et si vous détruisez la religion, que lui substituerez-vous ?

CRUDELI. — Quand je n'aurais rien à mettre à la place, ce serait toujours un terrible préjugé de moins ; sans compter que, dans aucun siècle et chez aucune nation, les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les dieux qu'adoraient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étaient la canaille la plus dissolue : un Jupiter, à brûler tout vif ; une Vénus à enfermer à l'Hôpital ; un Mercure à mettre à Bicêtre.

LA MARÉCHALE. — Et vous pensez qu'il est tout à fait indifférent que nous soyons chrétiens ou païens ; que païens, nous n'en vaudrions pas moins ; et que chrétiens, nous n'en valons pas mieux.

CRUDELI. — Ma foi, j'en suis convaincu, à cela près que nous serions un peu plus gais.

LA MARÉCHALE. — Cela ne se peut.

CRUDELI. — Mais, Madame la maréchale, est-ce qu'il y a des chrétiens ? Je n'en ai jamais vu.

LA MARÉCHALE. — Et c'est à moi que vous dites cela, à moi ?

CRUDELI. — Non, Madame, ce n'est pas à vous ; c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme vous l'êtes, et qui se croyait chrétienne de la meilleure foi du monde, comme vous le croyez.

LA MARÉCHALE. — Et vous lui fîtes voir qu'elle avait tort ?

CRUDELI. — En un instant.

LA MARÉCHALE. — Comment vous y prîtes-vous?

CRUDELI. — J'ouvris un Nouveau Testament, dont elle s'était beaucoup servie, car il était fort usé. Je lui lus le sermon sur la montagne, et à chaque article je lui demandai : « Faites-vous cela? et cela donc? et cela encore? » J'allai plus loin. Elle est belle, et quoiqu'elle soit très sage et très dévote, elle ne l'ignore pas; elle a la peau très blanche, et quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge; elle a la gorge aussi bien qu'il soit possible de l'avoir, et, quoiqu'elle soit très modeste, elle trouve bon qu'on s'en aperçoive.

LA MARÉCHALE. — Pourvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent.

CRUDELI. — Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre; mais pour une femme qui se pique de grand christianisme, cela ne suffit pas. Je lui dis : « N'est-il pas écrit dans l'Évangile que celui qui a convoité la femme de son prochain a commis l'adultère dans son cœur? »

LA MARÉCHALE. — Elle vous répondit que oui?

CRUDELI. — Je lui dis : « Et l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi sûrement que l'adultère le mieux conditionné? »

LA MARÉCHALE. — Elle vous répondit que oui?

CRUDELI. — Je lui dis : « Et si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime? » Cette dernière question l'embarrassa.

LA MARÉCHALE. — Je comprends; c'est qu'elle ne voi-

lait pas fort exactement cette gorge, qu'elle avait aussi bien qu'il est possible de l'avoir.

Crudeli. — Il est vrai. Elle me répondit que c'était une chose d'usage; comme si rien n'était plus d'usage que de s'appeler chrétien, et de ne l'être pas; qu'il ne fallait pas se vêtir ridiculement, comme s'il y avait quelque comparaison à faire entre un misérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain; qu'elle se laissait habiller par sa couturière comme s'il ne valait pas mieux changer de couturière, que renoncer à sa religion; que c'était la fantaisie de son mari, comme si un époux était assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs, et qu'une véritable chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant, jusqu'au sacrifice de la volonté de son Dieu et au mépris des menaces de son rédempteur!

La maréchale. — Je sais d'avance toutes ces puérilités-là; je vous les aurais peut-être dites comme votre voisine: mais elle et moi nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Mais quel parti prit-elle d'après votre remontrance?

Crudeli. — Le lendemain de cette conversation (c'était un jour de fête) je remontais chez moi, et ma dévote et belle voisine descendait de chez elle pour aller à la messe.

La maréchale. — Vêtue comme de coutume?

Crudeli. — Vêtue comme de coutume. Je souris, elle sourit; et nous passâmes l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la maréchale, une honnête femme! une chrétienne! une dévote! Après cet exemple, et cent mille autres de la même espèce, quelle influence réelle

puis-je accorder à la religion sur les mœurs? Presque aucune, et tant mieux.

LA MARÉCHALE. — Comment, tant mieux!

CRUDELI. — Oui, Madame : s'il prenait en fantaisie à vingt mille habitants de Paris de conformer strictement leur conduite au sermon sur la montagne...

LA MARÉCHALE. — Eh bien! il y aurait quelques belles gorges plus couvertes.

CRUDELI. — Et tant de fous, que le lieutenant de police ne saurait qu'en faire; car nos petites-maisons n'y suffiraient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales : l'une générale et commune à toutes les nations, à tous les cultes, et qu'on suit à peu près; une autre, propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples, qu'on préconise dans les maisons, et qu'on ne suit point du tout.

LA MARÉCHALE. — Et d'où vient cette bizarrerie?

CRUDELI. — De ce qu'il est impossible d'assujettir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des religions comme des constitutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le temps. Ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la nature, qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général, qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la société sans se nuire à lui-même; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment; que sans aucune distinction du culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'État; et ne comptez plus sur d'autres méchants que

sur un petit nombre d'hommes, qu'une nature perverse que rien ne peut corriger entraîne au vice. Madame la maréchale, la tentation est trop proche; et l'enfer est trop loin : n'attendez rien qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe, d'un système d'opinions bizarres qui n'en impose qu'aux enfants; qui encourage au crime par la commodité des expiations; qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme, et qui avilit l'ordre des devoirs naturels et moraux, en le subordonnant à un ordre de devoirs chimériques.

La maréchale. — Je ne vous comprends pas.

Crudeli. — Je m'explique : mais il me semble que voilà le carrosse de M. le maréchal, qui rentre fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise.

La maréchale. — Dites, dites votre sottise, je ne l'entendrai pas; je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît.

Crudeli. — Je m'approchai de son oreille, et je lui dis tout bas : Madame la maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes, pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme honnête, quel est le plus atroce? Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilège; et la loi civile, qui prend à peine connaissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilège par le feu, achèvera de brouiller les idées et de corrompre les esprits.

La maréchale. — Je connais plus d'une femme qui se ferait un scrupule de manger gras le vendredi, et qui... j'allais dire aussi ma sottise. Continuez.

Crudéli. — Mais, Madame, il faut absolument que je parle à M. le maréchal.

La maréchale. — Encore un moment, et puis nous l'irons voir ensemble. Je ne sais trop que vous répondre, et cependant vous ne me persuadez pas.

Crudeli. — Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la religion comme du mariage. Le mariage, qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur et celui de M. le maréchal; vous avez bien fait de vous marier tous deux. La religion, qui a fait, qui fait et qui fera tant de méchants, vous a rendue meilleure encore; vous faites bien de la garder. Il vous est doux d'imaginer à côté de vous, au-dessus de votre tête, un être grand et puissant, qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, Madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modèle sublime de vos actions.

La maréchale. — Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme.

Crudeli. — Aucunement.

La maréchale. — Je vous en estime davantage.

Crudeli. — Je permets à chacun de penser à sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne; et puis, ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés n'ont guère besoin qu'on les catéchise.

La maréchale. — Croyez-vous que l'homme puisse se passer de superstition?

Crudeli. — Non, tant qu'il restera ignorant et peureux.

La maréchale. — Eh bien! superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre.

Crudeli. — Je ne le pense pas.

La maréchale. — Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point de n'être plus rien après votre mort?

CRUDELI. — J'aimerais mieux exister, bien que je ne sache pas pourquoi un être, qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuserait pas deux fois.

LA MARÉCHALE. — Si, malgré cet inconvénient, l'espoir d'une vie à venir vous paraît consolant et doux, pourquoi nous l'arracher ?

CRUDELI. — Je n'ai pas cet espoir, parce que le désir ne m'en a point dérobé la vanité ; mais je ne l'ôte à personne. Si l'on peut croire qu'on verra, quand on n'aura plus d'yeux ; qu'on entendra, quand on n'aura plus d'oreilles ; qu'on pensera, quand on n'aura plus de tête; qu'on aimera, quand on n'aura plus de cœur ; qu'on sentira, quand on n'aura plus de sens ; qu'on existera, quand on ne sera nulle part ; qu'on sera quelque chose, sans étendue et sans lieu, j'y consens.

LA MARÉCHALE. — Mais ce monde-ci, qui est-ce qui l'a fait ?

CRUDELI. — Je vous le demande.

LA MARÉCHALE. — C'est Dieu.

CRUDELI. — Et qu'est-ce que Dieu ?

LA MARÉCHALE. — Un esprit.

CRUDELI. — Si un esprit fait de la matière, pourquoi de la matière ne ferait-elle pas un esprit ?

LA MARÉCHALE. — Et pourquoi le ferait-elle ?

CRUDELI. — C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des âmes ?

LA MARÉCHALE. — Certainement, je le crois.

CRUDELI. — Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'âme du serpent du Pérou, pendant qu'il se dessèche, suspendu dans une cheminée, et exposé à la fumée un ou deux ans de suite ?

La maréchale. — Qu'elle devienne ce qu'elle voudra, qu'est-ce que cela me fait ?

Crudeli. — C'est que Madame la maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît.

La maréchale. — Je n'en crois rien.

Crudeli. — C'est pourtant un habile homme, c'est Bouguer qui l'assure.

La maréchale. — Votre habile homme en a menti.

Crudeli. — S'il avait dit vrai ?

La maréchale. — J'en serais quitte pour croire que les animaux sont des machines.

Crudeli. — Et l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre... Mais M. le maréchal...

La maréchale. — Encore une question, et c'est la dernière. Êtes-vous bien tranquille dans votre incrédulité ?

Crudeli. — On ne saurait davantage.

La maréchale. — Pourtant, si vous vous trompiez ?

Crudeli. — Quand je me tromperais ?

La maréchale. — Tout ce que vous croyez faux serait vrai, et vous seriez damné. Monsieur Crudeli, c'est une terrible chose que d'être damné ; brûler toute une éternité, c'est bien long.

Crudeli. — La Fontaine croyait que nous y serions comme le poisson dans l'eau.

La maréchale. — Oui, oui ; mais votre La Fontaine devint bien sérieux au dernier moment ; et c'est où je vous attends.

Crudeli. — Je ne réponds de rien, quand ma tête n'y sera plus ; mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne

serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez.

La maréchale. — Cette intrépidité me confond.

Crudeli. — J'en trouve bien davantage au moribond qui croit en un juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, et dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdrait par sa vanité, s'il ne tremblait de se trouver trop léger : si ce moribond avait alors à son choix, ou d'être anéanti, ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondrait bien autrement s'il balançait à prendre le premier parti, à moins qu'il ne fût plus insensé que le compagnon de saint Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola.

La maréchale. — J'ai lu l'histoire de l'associé de saint Bruno ; mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola.

Crudeli. — C'est un jésuite du collège de Pinsk, en Lithuanie, qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet écrit et signé de sa main.

La maréchale. — Et ce billet?

Crudeli. — Était conçu en ces termes : « Je prie mon cher confrère, dépositaire de cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai fait des miracles. L'argent qu'elle contient servira aux frais du procès de ma béatification. J'y ai ajouté quelques mémoires authentiques pour la confirmation de mes vertus, et qui pourront servir utilement à ceux qui entreprendront d'écrire ma vie. »

La maréchale. — Cela est à mourir de rire.

Crudeli. — Pour moi, Madame la maréchale ; mais pour vous, votre Dieu n'entend pas raillerie.

La maréchale. — Vous avez raison.

CRUDELI. — Madame la maréchale, il est bien facile de pécher grièvement contre votre loi.

LA MARÉCHALE. — J'en conviens.

CRUDELI. — La justice qui décidera de votre sort est bien rigoureuse.

LA MARÉCHALE. — Il est vrai.

CRUDELI. — Et si vous en croyez les oracles de votre religion sur le nombre des élus, il est bien petit.

LA MARÉCHALE. — Oh ! c'est que je ne suis pas janséniste ; je ne vois la médaille que par son revers consolant : le sang de Jésus-Christ couvre un grand espace à mes yeux ; et il me semblerait très singulier que le diable, qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part.

CRUDELI. — Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurèle ?

LA MARÉCHALE. — Fi donc ! il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. Saint Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue ; et saint Paul a raison.

CRUDELI. — Et par quelle loi l'incrédule sera-t-il jugé ?

LA MARÉCHALE. — Votre cas est un peu différent. Vous êtes un de ces habitants maudits de Corozaïn et de Betzaïda, qui fermèrent leurs yeux à la lumière qui les éclairait, et qui étoupèrent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la vérité qui leur parlait.

CRUDELI. — Madame la maréchale, ces Corozaïnois et ces Betzaïdains furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'ils furent maîtres de croire ou de ne pas croire.

LA MARÉCHALE. — Ils virent des prodiges qui auraient

mis l'enchère aux sacs et à la cendre, s'ils avaient été faits à Tyr et à Sidon.

CRUDELI. — C'est que les habitants de Tyr et de Sidon étaient des gens d'esprit, et que ceux de Corozaïn et de Betzaïda n'étaient que des sots. Mais est-ce que celui qui fit les sots les punira pour avoir été sots? Je vous ai fait tout à l'heure une histoire, et il me prend envie de vous faire un conte. Un jeune Mexicain... Mais M. le maréchal?

LA MARÉCHALE. — Je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien! votre jeune Mexicain?

CRUDELI. — Las de son travail, se promenait un jour au bord de la mer. Il voit une planche qui trempait d'un bout dans les eaux, et qui de l'autre posait sur le rivage. Il s'assied sur cette planche, et là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployait devant lui, il se disait : Rien n'est plus vrai que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne sais quels habitants qui, dans je ne sais quel temps, abordèrent ici de je ne sais où, d'une contrée au delà de nos mers. Il n'y a pas le sens commun : ne vois-je pas la mer confiner avec le ciel? Et puis-je croire, contre le témoignage de mes sens, une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière, et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes, sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux? Tandis qu'il raisonnait ainsi, les eaux agitées le berçaient sur sa planche, et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot soulève la planche sur laquelle il est étendu, et voilà notre jeune raisonneur embarqué.

LA MARÉCHALE. — Hélas! c'est bien là notre image : nous sommes chacun sur notre planche; le vent souffle, et le flot nous emporte.

CRUDELI. — Il était déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer; ce fut notre Mexicain. Qui le fut bien davantage? ce fut encore lui, lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenait il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soupçonna qu'il pourrait bien s'être trompé; et que, si le vent restait au même point, peut-être serait-il porté sur la rive, et parmi ces habitants dont sa grand'mère l'avait si souvent entretenu.

LA MARÉCHALE. — Et de son souci, vous ne m'en dites mot.

CRUDELI. — Il n'en eut point. Il se dit : Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que j'aborde? J'ai raisonné comme un étourdi, soit; mais j'ai été sincère avec moi-même; et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuait, l'homme et la planche voguaient, et la rive inconnue commençait à paraître : il y touche, et l'y voilà.

LA MARÉCHALE. — Nous nous y reverrons un jour, monsieur Crudeli.

CRUDELI. — Je le souhaite, Madame la maréchale; en quelque endroit que ce soit, je serai toujours très flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche et mis le pied sur le sable, qu'il aperçut un vieillard vénérable, debout à ses côtés. Il lui demanda où il était et à qui il avait l'honneur de parler : « Je suis le souverain de la contrée, » lui répondit le vieillard. A l'instant le jeune homme se prosterne. « Relevez-vous, lui dit le vieillard. Vous avez nié mon existence? — Il est vrai. — Et celle de mon empire? — Il est vrai. — Je

vous pardonne parce que je suis celui qui voit le fond des cœurs, et que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi ; mais le reste de vos pensées et de vos actions n'est pas également innocent. Alors le vieillard, qui le tenait par l'oreille, lui rappelait toutes les erreurs de sa vie ; et, à chaque article, le jeune Mexicain s'inclinait, se frappait la poitrine, et demandait pardon... Là, Madame la maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du vieillard, et dites-moi ce que vous auriez fait? Auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux ; et vous seriez-vous complu à le traîner à toute éternité sur le rivage?

La maréchale. — En vérité non.

Crudeli. — Si un de ces jolis enfants que vous avez, après s'être échappé de la maison paternelle et avoir fait force sottises, y revenait bien repentant?

La maréchale. — Moi, je courrais à sa rencontre ; je le serrerais entre mes bras, et je l'arroserais de mes larmes ; mais M. le maréchal son père ne prendrait pas la chose si doucement.

Crudeli. — M. le maréchal n'est pas un tigre.

La maréchale. — Il s'en faut bien.

Crudeli. — Il se ferait peut-être un peu tirailler ; mais il pardonnerait.

La maréchale. — Certainement.

Crudeli. — Surtout s'il venait à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant, il en savait toute la vie, et que le châtiment de ses fautes serait sans aucune utilité ni pour lui-même, ni pour le coupable, ni pour ses frères.

La maréchale. — Le vieillard et M. le maréchal sont deux.

CRUDELI. — Vous voulez dire que M. le maréchal est meilleur que le vieillard?

LA MARÉCHALE. — Dieu m'en garde! Je veux dire que si ma justice n'est pas celle de M. le maréchal, la justice de M. le maréchal pourrait bien n'être pas celle du vieillard.

CRUDELI. — Ah! Madame! vous ne sentez pas les suites de cette réponse. Ou la définition générale convient également à vous, à M. le maréchal, à moi, au jeune Mexicain et au vieillard; ou je ne sais plus ce que c'est, et j'ignore comment on plaît ou l'on déplaît à ce dernier.

Nous en étions là lorsqu'on nous avertit que M. le maréchal nous attendait. Je donnai la main à Mme la maréchale, qui me disait : C'est à faire tourner la tête, n'est-ce pas?

CRUDELI. — Pourquoi donc, quand on l'a bonne?

LA MARÉCHALE. — Après tout, le plus court est de se conduire comme si le vieillard existait.

CRUDELI. — Même quand on n'y croit pas.

LA MARÉCHALE. — Et quand on y croirait, de ne pas compter sur sa bonté.

CRUDELI. — Si ce n'est pas le plus poli, c'est du moins le plus sûr.

LA MARÉCHALE. — A propos, si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos magistrats, les avoueriez-vous?

CRUDELI. — Je ferais de mon mieux pour leur épargner une action atroce.

LA MARÉCHALE. — Ah! le lâche! Et si vous étiez sur le point de mourir, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'Église?

CRUDELI. — Je n'y manquerais pas.

LA MARÉCHALE. — Fi! le vilain hypocrite.

ENTRETIEN D'UN PÈRE

AVEC SES ENFANTS

OU

DU DANGER DE SE METTRE AU-DESSUS DES LOIS

Mon père, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut, plus d'une fois, choisi pour arbitre entre ses concitoyens; et des étrangers qu'il ne connaissait pas lui confièrent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation. Lorsqu'on sut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et son visage serein. Il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, et un modèle de l'emploi des autres.

C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui, devant le feu, l'abbé, ma sœur et moi. Il me disait, à la suite d'une conservation sur les inconvénients de la célébrité : « Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit que vous faisiez avec votre outil vous ôtait le repos; et

que celui que je faisais avec le mien ôtait le repos aux autres. » Après cette plaisanterie, bonne ou mauvaise, du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, et l'abbé lui dit : « Mon père, à quoi rêvez-vous?

— Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus désirable de toutes, a ses périls, même pour celui qui la mérite. » Puis, après une courte pause il ajouta : « J'en frémis encore, quand j'y pense... Le croiriez-vous, mes enfants? Une fois dans ma vie, j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner; de fond en comble.

L'ABBÉ. — Et comment cela?

MON PÈRE. — Comment? Le voici...

Avant que je commence (dit-il à sa fille), sœurette, relève mon oreiller qui est descendu trop bas; (à moi) et toi, ferme les pans de ma robe de chambre, car le feu me brûle les jambes... Vous avez tous connu le curé de Thivet?

MA SŒUR. — Ce bon vieux prêtre, qui, à l'âge de cent ans, faisait ses quatre lieues dans la matinée?

L'ABBÉ. — Qui s'éteignit à cent et un ans, en apprenant la mort d'un frère qui demeurait avec lui, et qui en avait quatre-vingt-dix-neuf?

MON PÈRE. — Lui-même.

L'ABBÉ. — Eh bien?

MON PÈRE. — Eh bien, ses héritiers, gens pauvres et dispersés sur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des églises où ils mendiaient leur vie, m'envoyèrent une procuration, qui m'autorisait à me transporter sur les lieux, et à pourvoir à la sûreté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuser à

des indigents un service que j'avais rendu à plusieurs familles opulentes? J'allai à Thivet; j'appelai la justice du lieu; je fis apposer les scellés, et j'attendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tardèrent pas à venir; ils étaient au nombre de dix à douze. C'étaient des femmes sans bas, sans souliers, presque sans vêtements, qui tenaient contre leur sein des enfants entortillés de mauvais tabliers; des vieillards couverts de haillons qui s'étaient traînés jusque-là, portant sur leurs épaules avec un bâton, une poignée de guenilles enveloppées dans une autre guenille; le spectacle de la misère la plus hideuse. Imaginez, d'après cela, la joie de ces héritiers à l'aspect d'une dizaine de mille francs qui revenait à chacun d'eux; car, à vue de pays, la succession du curé pouvait aller à une centaine de mille francs au moins. On lève les scellés. Je procède, tout le jour, à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux se retirent; je reste seul. J'étais pressé de les mettre en possession de leurs lots, de les congédier, et de revenir à mes affaires. Il y avait sous un bureau un vieux coffre, sans couvercle et rempli de toutes sortes de paperasses; c'étaient de vieilles lettres, des brouillons de réponses, des quittances surannées, des reçus de rebut, des comptes de dépenses, et d'autres chiffons de cette nature; mais, en pareil cas, on lit tout, on ne néglige rien. Je touchais à la fin de cette ennuyeuse revision, lorsqu'il me tomba sous les mains un écrit assez long; et cet écrit, savez-vous ce que c'était? Un testament; un testament signé du curé! Un testament, dont la date était si ancienne, que ceux qu'il en nommait exécuteurs n'existaient plus depuis vingt ans! Un testament où il rejetait les pauvres qui dormaient autour de moi, et

instituait légataires universels les Frémins, ces riches libraires de Paris, que tu dois connaître, toi. Je vous laisse à juger de ma surprise et de ma douleur ; car que faire de cette pièce? La brûler? Pourquoi non? N'avait-elle pas tous les caractères de la réprobation? Et l'endroit où je l'avais trouvée, et les papiers, avec lesquels elle était confondue et assimilée, ne déposaient-ils pas assez fortement contre elle, sans parler de son injustice révoltante? Voilà ce que je me disais en moi-même ; et me représentant en même temps la désolation de ces malheureux héritiers spoliés, frustrés de leur espérance, j'approchais tout doucement le testament du feu ; puis, d'autres idées croisaient les premières, je ne sais quelle frayeur de me tromper dans la décision d'un cas aussi important, la méfiance de mes lumières, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commisération, qui criait au fond de mon cœur, que celle de la justice, m'arrêtaient subitement ; et je passai le reste de la nuit à délibérer sur cet acte inique que je tins plusieurs fois au-dessus de la flamme, incertain si je le brûlerais ou non. Ce dernier parti l'emporta ; une minute plus tôt ou plus tard, c'eût été le parti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il était sage de prendre le conseil de quelque personne éclairée. Je monte à cheval dès la pointe du jour ; je m'achemine à toutes jambes vers la ville ; je passe devant la porte de ma maison, sans y entrer ; je descends au séminaire qui était alors occupé par des Oratoriens, entre lesquels il y en avait un distingué par la sûreté de ses lumières et la sainteté de ses mœurs : c'était un père Bouin, qui a laissé dans le diocèse la réputation du plus grand casuiste.

Mon père en était là, lorsque le docteur Bissei entra : c'était l'ami et le médecin de la maison. Il s'informa de la santé de mon père, lui tâta le pouls, ajouta, retrancha à son régime, prit une chaise, et se mit à causer avec nous.

Mon père lui demanda des nouvelles de quelques-uns de ses malades, entre autres d'un vieux fripon d'intendant d'un M. de La Mésangère, ancien maire de notre ville. Cet intendant avait mis le désordre et le feu dans les affaires de son maître, avait fait de faux emprunts sous son nom, avait égaré des titres, s'était approprié des fonds, avait commis une infinité de friponneries dont la plupart étaient avérées, et il était à la veille de subir une peine infamante, sinon capitale. Cette affaire occupait alors toute la province. Le docteur lui dit que cet homme était fort mal, mais qu'il ne désespérait pas de le tirer d'affaire.

MON PÈRE. — C'est un très mauvais service à lui rendre.

MOI. — Et une très mauvaise action à faire.

LE DOCTEUR BISSEI. — Une mauvaise action! Et la raison, s'il vous plaît?

MOI. — C'est qu'il y a tant de méchants dans ce monde, qu'il n'y faut pas retenir ceux à qui il prend envie d'en sortir.

LE DOCTEUR BISSEI. — Mon affaire est de le guérir, et non de le juger; je le guérirai, parce que c'est mon métier; ensuite le magistrat le fera pendre, parce que c'est le sien.

MOI. — Docteur, mais il y a une fonction commune à tout bon citoyen, à vous, à moi, c'est de travailler de toute notre force à l'avantage de la république; et il

me semble que ce n'en est pas un pour elle que le salut d'un malfaiteur, dont incessamment les lois la délivreront.

LE DOCTEUR BISSEI. — Et à qui appartient-il de le déclarer malfaiteur ? Est-ce à moi?

MOI. — Non, c'est à ses actions.

LE DOCTEUR BISSEI. — Et à qui appartient-il de connaître de ces actions? Est-ce à moi?

MOI. — Non; mais permettez, docteur, que je change un peu la thèse, en supposant un malade dont les crimes soient de notoriété publique. On vous appelle; vous accourez, vous ouvrez les rideaux, et vous reconnaissez Cartouche ou Nivet. Guéririez-vous Cartouche ou Nivet?...

Le docteur Bissei, après un moment d'incertitude, répondit ferme qu'il le guérirait; qu'il oublierait le nom du malade, pour ne s'occuper que du caractère de la maladie; que c'était la seule chose dont il lui fût permis de connaître; que s'il faisait un pas au delà, bientôt il ne saurait plus où s'arrêter; que ce serait abandonner la vie des hommes à la merci de l'ignorance, des passions, du préjugé, si l'ordonnance devait être précédée de l'examen de la vie et des mœurs du malade. « Ce que vous me dites de Nivet, un janséniste me le dira d'un moliniste, un catholique d'un protestant. Si vous m'écartez du lit de Cartouche, un fanatique m'écartera du lit d'un athée. C'est bien assez que d'avoir à doser le remède, sans avoir encore à doser la méchanceté qui permettrait ou non de l'administrer...

— Mais, docteur, lui répondis-je, si, après votre belle cure, le premier essai que le scélérat fera de sa convalescence, c'est d'assassiner votre ami, que direz-vous? Mettez la main sur la conscience; ne vous repen-

tirez-vous point de l'avoir guéri? Ne vous écrierez-vous point avec amertume : Pourquoi l'ai-je secouru! Que ne le laissais-je mourir! N'y a-t-il pas-là de quoi empoisonner le reste de votre vie?

Le docteur Bissei. — Assurément, je serai consumé de douleur; mais je n'aurai point de remords.

Moi. — Et quel remords pourriez-vous avoir, je ne dis point d'avoir tué, car il ne s'agit pas de cela; mais d'avoir laissé périr un chien enragé? Docteur, écoutez-moi. Je suis plus intrépide que vous; je ne me laisse point brider par de vains raisonnements. Je suis médecin. Je regarde mon malade; en le regardant, je reconnais un scélérat, et voici le discours que je lui tiens : « Malheureux, dépêche-toi de mourir; c'est tout ce qui peut t'arriver de mieux pour les autres et pour toi. Je sais bien ce qu'il y aurait à faire pour dissiper ce point de côté qui t'oppresse, mais je n'ai garde de l'ordonner; je ne hais pas assez mes concitoyens, pour te renvoyer de nouveau au milieu d'eux, et me préparer à moi-même une douleur éternelle par les nouveaux forfaits que tu commettrais. Je ne serai point ton complice. On punirait celui qui te recèle dans sa maison, et je croirais innocent celui qui t'aurait sauvé! Cela ne se peut. Si j'ai un regret, c'est qu'en te livrant à la mort je t'arrache au dernier supplice. Je ne m'occuperai point de rendre à la vie celui dont il m'est enjoint par l'équité naturelle, le bien de la société, le salut de mes semblables, d'être le dénonciateur. Meurs, et qu'il ne soit pas dit que par mon art et mes soins il existe un monstre de plus. »

Le docteur Bissei. — Bonjour, papa. Ah! çà, moins de café après dîner, entendez-vous?

MON PÈRE. — Ah! docteur, c'est une si bonne chose que le café!

LE DOCTEUR BISSEI. — Du moins, beaucoup, beaucoup de sucre.

MA SŒUR. — Mais, docteur, ce sucre nous échauffera.

LE DOCTEUR BISSEI. — Chansons! Adieu, philosophe.

MOI. — Docteur, encore un moment. Galien, qui vivait sous Marc-Aurèle, et qui, certes, n'était pas un homme ordinaire, bien qu'il crût aux songes, aux amulettes et aux maléfices, dit de ses préceptes sur les moyens de conserver les nouveau-nés : « C'est aux Grecs, aux Romains, à tous ceux qui marchent sur leurs pas dans la carrière des sciences, que je les adresse. Pour les Germains et le reste des barbares, ils n'en sont pas plus dignes que les ours, les sangliers, les lions, et les autres bêtes féroces. »

LE DOCTEUR BISSEI. — Je savais cela. Vous avez tort tous les deux : Galien, d'avoir proféré sa sentence absurde; vous, d'en faire une autorité. Vous n'existeriez pas, ni vous ni votre éloge ou votre critique de Galien, si la nature n'avait pas eu d'autre secret que le sien pour conserver les enfants des Germains.

MOI. — Pendant la dernière peste de Marseille...

LE DOCTEUR BISSEI. — Dépêchez-vous, car je suis pressé.

MOI. — Il y avait des brigands qui se répandaient dans les maisons, pillant, tuant, profitant du désordre général, pour s'enrichir par toutes sortes de crimes. Un de ces brigands fut attaqué de la peste, et reconnu par un des fossoyeurs que la police avait chargés d'enlever les morts. Ces gens-ci allaient, et jetaient les cadavres dans la rue. Le fossoyeur regarde le scélérat,

et lui dit : « Ah! misérable, c'est toi; » et en même temps il le saisit par les pieds, et le traîne vers la fenêtre. Le scélérat lui crie : « Je ne suis pas mort. » L'autre lui répond : « Tu es assez mort, » et le précipite à l'instant d'un troisième étage. Docteur, sachez que le fossoyeur qui dépêche si lestement ce méchant pestiféré, est moins coupable à mes yeux qu'un habile médecin, comme vous, qui l'aurait guéri; et partez.

Le docteur. — Cher philosophe, j'admirerai votre esprit et votre chaleur, tant qu'il vous plaira; mais votre morale ne sera ni la mienne, ni celle de l'abbé, je gage.

L'abbé. — Vous gagez à coup sûr.

J'allais entreprendre l'abbé; mais mon père, s'adressant à moi, en souriant, me dit : « Tu plaides contre ta propre cause.

Moi. — Comment cela?

Mon père. — Tu veux la mort de ce coquin d'intendant de M. de La Mésangère, n'est-ce pas? Eh! laisse donc faire le docteur. Tu dis quelque chose tout bas.

Moi. — Je dis que Bissei ne méritera jamais l'inscription que les Romains placèrent au-dessus de la porte du médecin d'Adrien VI, après sa mort : *Au libérateur de la patrie.*

Ma sœur. — Et que, médecin du Mazarin, ce ministre décédé, il n'eût pas fait dire aux charretiers, comme Guénaut : *Camarades, laissons passer monsieur; c'est lui qui nous a fait la grâce de tuer le cardinal.*

Mon père sourit, et dit : « Où en étais-je de mon histoire? »

Ma sœur. — Vous en étiez au père Bouin.

Mon père. — Je lui expose le fait. Le père Bouin me

dit : « Rien n'est plus louable, Monsieur, que le sentiment de commisération dont vous êtes touché pour ces malheureux héritiers. Supprimez le testament, secourez-les, j'y consens ; mais c'est à la condition de restituer au légataire universel la somme précise dont vous l'aurez privé, ni plus ni moins. » Mais je sens du froid entre les épaules. Le docteur aura laissé la porte ouverte ; sœurette, va la fermer.

Ma sœur. — J'y vais, mais j'espère que vous ne continuerez pas que je ne sois revenue.

Mon père. — Cela va sans dire.

Ma sœur, qui s'était fait attendre quelque temps, dit en rentrant, avec un peu d'humeur : C'est ce fou qui a pendu deux écriteaux à sa porte, sur l'un desquels on lit : *Maison à vendre vingt mille francs, ou à louer douze cents francs par an, sans bail;* et sur l'autre : *Vingt mille francs à prêter pour un an, à six pour cent.*

Moi. — Un fou, ma sœur? Et s'il n'y avait qu'un écriteau où vous en voyez deux, et que l'écriteau du prêt ne fût qu'une traduction de celui de la location? Mais laissons cela, et revenons au père Bouin.

Mon père. — Le père Bouin ajouta : « Et qui est-ce qui vous a autorisé à ôter ou à donner de la sanction aux actes? Qui est-ce qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts?

« — Mais, père Bouin, et le coffre?

« — Qui est-ce qui vous a autorisé à décider si ce testament a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est égaré par méprise? Ne vous est-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles, et de retrouver au fond d'un seau un papier précieux que vous y aviez jeté d'inadvertance?

« — Mais, père Bouin, et la date et l'iniquité de ce papier?

« — Qui est-ce qui vous a autorisé à prononcer sur la justice ou l'injustice de cet acte, et à regarder le legs universel comme un don illicite, plutôt que comme une restitution ou telle autre œuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer ?

« — Mais, père Bouin, et ces héritiers immédiats et pauvres, et ce collatéral éloigné et riche ?

« — Qui est-ce qui vous a autorisé à peser ce que le défunt devait à ses proches, que vous ne connaissez pas davantage ?

« — Mais, père Bouin, et ce tas de lettres du légataire, que le défunt ne s'était pas seulement donné la peine d'ouvrir !... »

Une circonstance que j'avais oublié de vous dire, ajouta mon père, c'est que dans l'amas de paperasses, entre lesquelles je trouvai ce fatal testament, il y avait vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Frémins, toutes cachetées.

« Il n'y a, dit le père Bouin, ni coffre, ni date, ni lettres, ni père Bouin, ni si, ni mais, qui tienne ; il n'est permis à personne d'enfeindre les lois, d'entrer dans la pensée des morts, et de disposer du bien d'autrui. Si la Providence a résolu de châtier ou l'héritier ou le légataire, ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il faut qu'il reste. »

Après une décision aussi nette, aussi précise de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai stupéfait et tremblant, songeant en moi-même à ce que je devenais, à ce que vous deveniez, mes enfants, s'il me fût arrivé de brûler le testament, comme j'en avais été tenté dix fois ; d'être ensuite tourmenté de scrupules, et d'aller consulter le père Bouin. J'aurais restitué ; oh !

j'aurais restitué ; rien n'est plus sûr, et vous étiez ruinés.

MA SŒUR. — Mais, mon père, il fallut, après cela, s'en revenir au presbytère, et annoncer à cette troupe d'indigents qu'il n'y avait rien là qui leur appartînt, et qu'ils pouvaient s'en retourner comme ils étaient venus. Avec l'âme compatissante que vous avez, comment en eûtes-vous le courage ?

MON PÈRE. — Ma foi, je n'en sais rien. Dans le premier moment, je pensai à me départir de ma procuration, et à me remplacer par un homme de loi ; mais un homme de loi en eût usé dans toute la rigueur, pris et chassé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvais peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon absence subite, et les précautions que j'avais prises en partant, avaient inquiété ; l'air de tristesse avec lequel je reparus, inquiéta bien davantage. Cependant je me contraignis, je dissimulai de mon mieux.

MOI. — C'est-à-dire assez mal.

MON PÈRE. — Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'assemblai dans la maison un certain nombre d'habitants, qui me prêteraient main-forte, en cas de besoin. J'ouvris la cave et les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger, et à partager entre eux le vin, le blé et toutes les autres provisions de bouche.

L'ABBÉ. — Mais, mon père !...

MON PÈRE. — Je le sais, cela ne leur appartenait pas plus que le reste.

MOI. — Allons donc, l'abbé, tu nous interromps.

MON PÈRE. — Ensuite, pâle comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche, et ne trouvant

aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase, et ne pouvant l'achever, pleurant; tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi : « Eh bien! mon cher monsieur, qu'est-ce qu'il y a? — Qu'est-ce qu'il y a? repris-je... Un testament, un testament qui vous déshérite. » Ce peu de mots me coûta tant à dire, que je me sentis presque défaillir.

MA SŒUR. — Je conçois cela.

MON PÈRE. — Quelle scène, quelle scène, mes enfants, que celle qui suivit! Je frémis de la rappeler. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurlement des imprécations... Ici, mon père portait ses mains sur ses yeux, sur ses oreilles... Ces femmes, disait-il, ces femmes, je les vois; les unes se roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues et les mamelles; les autres écumaient, tenaient leurs enfants par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, si on les eût laissé faire; les hommes saisissaient, renversaient, cassaient tout ce qui leur tombait sous les mains; ils menaçaient de mettre le feu à la maison; d'autres, en rugissant, grattaient la terre avec leurs ongles, comme s'ils y eussent cherché le cadavre du curé pour le déchirer; et, tout au travers de ce tumulte, c'étaient les cris aigus des enfants qui partageaient, sans savoir pourquoi, le désespoir de leurs parents, qui s'attachaient à leurs vêtements, et qui en étaient inhumainement repoussés. Je ne crois pas avoir jamais autant souffert de ma vie.

Cependant j'avais écrit au légataire de Paris, je l'instruisais de tout et je le pressais de faire diligence, le seul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne serait pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avais un peu calmé les malheureux par l'espérance dont je me flattais, en effet, d'obtenir du légataire une renonciation complète à ses droits ou de l'amener à quelque traitement favorable; et je les avais dispersés dans les chaumières les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva; je le regardai fixement et je lui trouvai une physionomie dure qui ne promettait rien de bon.

MOI. — De grands sourcils noirs et touffus, des yeux couverts et petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané et criblé de petite vérole?

MON PÈRE. — C'est cela. Il n'avait pas mis plus de trente heures à faire ses soixante lieues. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avais à plaider la cause. Ils étaient tous debout devant lui, en silence; les femmes pleuraient; les hommes, appuyés sur leurs bâtons, la tête nue, avaient la main dans leurs bonnets. Le Frémin, assis, les yeux fermés, la tête penchée et le menton appuyé sur sa poitrine, ne les regardait pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force; je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis toucher au doigt combien il était incertain que cette succession lui fût légitimement acquise; je le conjurai par son opulence, par la misère qu'il avait sous les yeux; je crois même que je me jetai à ses pieds; je n'en pus tirer une obole. Il me répondit qu'il n'entrait point dans toutes ces considérations; qu'il y avait un testament; que l'histoire de ce testament lui était indifférente, et qu'il aimait mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes discours. D'indignation, je lui jetai les clefs au nez; il les ramassa, s'empara de tout; et je m'en revins si troublé, si peiné, si changé, que votre

mère, qui vivait encore, crut qu'il m'était arrivé quelque grand malheur... Ah! mes enfants! quel homme que ce Frémin!

Après ce récit, nous tombâmes dans le silence, chacun rêvant à sa manière sur cette singulière aventure. Il vint quelques visites; un ecclésiastique, dont je ne me rappelle pas le nom : c'était un gros prieur, qui se connaissait mieux en bon vin qu'en morale, et qui avait plus feuilleté le *Moyen de parvenir* que les *Conférences de Grenoble;* un homme de justice, notaire et lieutenant de police, appelé Dubois; et, peu de temps après, un ouvrier qui demandait à parler à mon père. On le fit entrer, et avec lui un ancien ingénieur de la province, qui vivait retiré et qui cultivait les mathématiques, qu'il avait autrefois professées; c'était un des voisins de l'ouvrier, l'ouvrier était chapelier.

Le premier mot du chapelier fut de faire entendre à mon père que l'auditoire était un peu nombreux pour ce qu'il avait à lui dire. Tout le monde se leva, et il ne resta que le prieur, l'homme de loi, le géomètre et moi, que le chapelier retint.

— Monsieur Diderot, dit-il à mon père, après avoir regardé autour de l'appartement s'il ne pouvait être entendu, c'est votre probité et vos lumières qui m'amènent chez vous; et je ne suis pas fâché d'y rencontrer ces autres messieurs dont je ne suis peut-être pas connu, mais que je connais tous. Un prêtre, un homme de loi, un savant, un philosophe et un homme de bien! Ce serait grand hasard, si je ne trouvais pas dans des personnes d'état si différent, et toutes également justes et éclairées, le conseil dont j'ai besoin.

Le chapelier ajouta ensuite : « Promettez-moi d'a-

bord de garder le secret sur mon affaire, quel que soit le parti que je juge à propos de suivre. »

On le lui promit et il continua :

— Je n'ai point d'enfants, je n'en ai point eu de ma dernière femme, que j'ai perdue il y a environ quinze jours. Depuis ce temps, je ne vis pas ; je ne saurais ni boire, ni manger, ni travailler, ni dormir. Je me lève, je m'habille, je sors et je rôde par la ville dévoré d'un souci profond. J'ai gardé ma femme malade pendant dix-huit ans ; tous les services qui ont dépendu de moi et que sa triste situation exigeait, je les lui ai rendus. Les dépenses que j'ai faites pour elle ont consommé le produit de notre petit revenu et de mon travail, m'ont laissé chargé de dettes ; et je me trouverais, à sa mort, épuisé de fatigues, le temps de mes jeunes années perdu ; je ne serais, en un mot, pas plus avancé que le premier jour de mon établissement, si j'observais les lois et si je laissais aller à des collatéraux éloignés la portion qui leur revient de ce qu'elle m'avait apporté en dot : c'était un trousseau bien conditionné ; car son père et sa mère, qui aimaient beaucoup leur fille, firent pour elle tout ce qu'ils purent, plus qu'ils ne purent ; de belles et bonnes nippes en quantité, qui sont restées toutes neuves ; car la pauvre femme n'a pas eu le temps de s'en servir ; et vingt mille francs en argent, provenus du remboursement d'un contrat constitué sur M. Michelin, lieutenant du procureur général. A peine la défunte a-t-elle eu les yeux fermés, que j'ai soustrait et les nippes et l'argent. Messieurs, vous savez actuellement mon affaire. Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? Ma conscience n'est pas en repos. Il me semble que j'entends là quelque chose qui me dit : Tu as

volé, tu as volé; rends, rends. Qu'en pensez-vous? Songez, Messieurs, que ma femme m'a emporté, en s'en allant, tout ce que j'ai gagné pendant vingt ans; que je ne suis presque plus en état de travailler; que je suis endetté, et que si je restitue, il ne me reste que l'hôpital, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain. Parlez, Messieurs, j'attends votre décision. Faut-il restituer et s'en aller à l'hôpital?

— A tout seigneur, tout honneur, dit mon père, en s'inclinant vers l'ecclésiastique; à vous, monsieur le prieur.

— Mon enfant, dit le prieur au chapelier, je n'aime pas les scrupules, cela brouille la tête et ne sert à rien: peut-être ne fallait-il pas prendre cet argent; mais, puisque tu l'as pris, mon avis est que tu le gardes.

Mon père. — Mais, monsieur le prieur, ce n'est pas là votre dernier mot?

Le prieur. — Ma foi, si; je n'en sais pas plus long.

Mon père. — Vous n'avez pas été loin. A vous, monsieur le magistrat.

Le magistrat. — Mon ami, ta position est fâcheuse; un autre te conseillerait peut-être d'assurer le fonds aux collatéraux de ta femme, afin qu'en cas de mort ce fonds ne passât pas aux tiens, et de jouir, ta vie durant, de l'usufruit. Mais il y a des lois; et ces lois ne t'accordent ni l'usufruit, ni la propriété du capital. Crois-moi, satisfais aux lois et sois honnête homme; à l'hôpital, s'il le faut.

Moi. — Il y a des lois! Quelles lois?

Mon père. — Et vous, monsieur le mathématicien, comment résolvez-vous ce problème?

Le géomètre. — Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu avais pris environ vingt mille francs?

LE CHAPELIER. — Oui, Monsieur.

LE GÉOMÈTRE. — Et combien à peu près t'a coûté la maladie de ta femme ?

LE CHAPELIER. — A peu près la même somme.

LE GÉOMÈTRE. — Eh bien ! qui de vingt mille francs paye vingt mille francs, reste zéro.

MON PÈRE, à moi. — Et qu'en dit la philosophie ?

MOI. — La philosophie se tait où la loi n'a pas le sens commun...

Mon père sentit qu'il ne fallait pas me presser ; et portant tout de suite la parole au chapelier : « Maître un tel, lui dit-il, vous nous avez confessé que depuis que vous aviez spolié la succession de votre femme, vous aviez perdu le repos. Et à quoi vous sert donc cet argent, qui vous a ôté le plus grand des biens ? Défaites-vous-en vite ; et buvez, mangez, dormez, travaillez, soyez heureux chez vous, si vous y pouvez tenir, ou ailleurs, si vous ne pouvez pas tenir chez vous. »

Le chapelier répliqua brusquement : « Non, Monsieur, je m'en irai à Genève.

— Et tu crois que tu laisseras le remords ici?

— Je ne sais, mais j'irai à Genève.

— Va où tu voudras, tu y trouveras ta conscience. »

Le chapelier partit ; sa réponse bizarre devint le sujet de l'entretien. On convint que peut-être la distance des lieux et du temps affaiblissait plus ou moins tous les sentiments, toutes les sortes de consciences, même celle du crime. L'assassin, transporté sur le rivage de la Chine, est trop loin pour apercevoir le cadavre qu'il a laissé sanglant sur les bords de la Seine. Le remords naît peut-être moins de l'horreur de soi que de la crainte des autres ; moins de la honte de l'action que

du blâme et du châtiment qui la suivraient s'il arrivait qu'on la découvrît. Et quel est le criminel clandestin assez tranquille dans l'obscurité pour ne pas redouter la trahison d'une circonstance imprévue ou l'indiscrétion d'un mot peu réfléchi ? Quelle certitude a-t-il qu'il ne se décélera point dans le délire de la fièvre ou du rêve ? On l'entendra sur le lieu de la scène, et il est perdu. Ceux qui l'entoureront à la Chine ne le comprendront pas. « Mes enfants, les jours du méchant sont remplis d'alarmes. Le repos n'est fait que pour l'homme de bien. C'est lui seul qui vit et meurt tranquille. »

Ce texte épuisé, les visites s'en allèrent ; mon frère et ma sœur rentrèrent ; la conversation interrompue fut reprise, et mon père dit : « Dieu soit loué ! nous voilà ensemble. Je me trouve bien avec les autres, mais mieux avec vous. » Puis s'adressant à moi : — Pourquoi, me demanda-t-il, n'as-tu pas dit ton avis au chapelier ?

— C'est que vous m'en avez empêché.

— Ai-je mal fait ?

— Non, parce qu'il n'y a point de bon conseil pour un sot. Quoi donc, est-ce que cet homme n'est pas le plus proche parent de sa femme ? Est-ce que le bien qu'il a retenu ne lui pas été donné en dot ? Est-ce qu'il ne lui appartient pas au titre le plus légitime ? Quel est le droit de ces collatéraux ?

Mon père. — Tu ne vois que la loi, mais tu n'en vois pas l'esprit.

Moi. — Je vois comme vous, mon père, le peu de sûreté des femmes, méprisées, haïes à tort à travers de leurs maris, si la mort saisissait ceux-ci de leurs biens. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi, honnête

homme, qui ai bien rempli mes devoirs avec la mienne? Ne suis-je pas assez malheureux de l'avoir perdue? Faut-il qu'on vienne encore m'enlever sa dépouille?

MON PÈRE.— Mais si tu reconnais la sagesse de la loi, il faut t'y conformer, ce me semble.

MA SŒUR. — Sans la loi, il n'y a plus de vol.

MOI. — Vous vous trompez, ma sœur.

MON FRÈRE. — Sans la loi, tout est à tous, et il n'y a plus de propriété.

MOI. — Vous vous trompez, mon frère.

MON FRÈRE. — Et qu'est-ce qui fonde donc la propriété?

MOI. — Primitivement, c'est la prise de possession par le travail. La nature a fait les bonnes lois de toute éternité; c'est une force légitime qui en assure l'exécution; et cette force, qui peut tout contre le méchant, ne peut rien contre l'homme de bien. Je suis cet homme de bien; et dans ces circonstances et beaucoup d'autres que je vous détaillerais, je la cite au tribunal de mon cœur, de ma raison, de ma conscience, au tribunal de l'équité naturelle; je l'interroge, je m'y soumets ou je l'annule.

MON PÈRE. — Prêche ces principes-là sur les toits, je te promets qu'ils feront fortune, et tu verras les belles choses qui en résulteront.

MOI. — Je ne les prêcherai pas; il y a des vérités qui ne sont pas faites pour les fous; mais je les garderai pour moi.

MON PÈRE. — Pour toi qui es un sage?

MOI. — Assurément.

MON PÈRE. — D'après cela, je pense bien que tu n'approuveras pas autrement la conduite que j'ai tenue

dans l'affaire du curé Thivet. Mais toi, l'abbé, que penses-tu?

L'ABBÉ. — Je pense, mon père, que vous avez agi prudemment de consulter, et d'en croire le père Bouin; et que si vous eussiez suivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés.

MON PÈRE. — Et toi, grand philosophe, tu n'es pas de cet avis?

MOI. — Non.

MON PÈRE. — Cela est bien court. Va ton chemin.

MOI. — Vous me l'ordonnez?

MON PÈRE. — Sans doute.

MOI. — Sans ménagement?

MON PÈRE. — Sans doute.

MOI. — Non, certes, lui répondis-je avec chaleur, je ne suis pas de cet avis. Je pense, moi, que, si vous avez jamais fait une mauvaise action dans votre vie, c'est celle-là; et que si vous vous fussiez cru obligé à restitution envers le légataire après avoir déchiré le testament, vous l'êtes bien davantage envers les héritiers pour y avoir manqué.

MON PÈRE. — Il faut que je l'avoue, cette action m'est toujours restée sur le cœur; mais le père Bouin!...

MOI. — Votre père Bouin, avec toute sa réputation de science et de sainteté, n'était qu'un mauvais raisonneur, un bigot à tête rétrécie.

MA SŒUR, à voix basse. — Est-ce que ton projet est de nous ruiner?

MON PÈRE. — Paix! paix! laisse là le père Bouin; et dis-nous tes raisons, sans injurier personne.

MOI. — Mes raisons? Elles sont simples; et les voici. Ou le testateur a voulu supprimer l'acte qu'il

avait fait dans la dureté de son cœur, comme tout concourait à le démontrer; et vous avez annulé sa résipiscence : ou il a voulu que cet acte atroce eût son effet ; et vous vous êtes associé à son injustice.

Mon père. — A son injustice? C'est bientôt dit.

Moi. — Oui, oui, à son injustice; car tout ce que le père Bouin vous a débité ne sont que de vaines subtilités, de pauvres conjectures, des peut-être sans aucune valeur, sans aucun poids, auprès des circonstances qui ôtaient tout caractère de validité à l'acte injuste que vous avez tiré de la poussière, produit et réhabilité. Un coffre à paperasses; parmi ces paperasses, une vieille paperasse proscrite; par sa date, par son injustice, par son mélange avec d'autres paperasses, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par la richesse de ce légataire, et par la pauvreté des véritables héritiers! Qu'oppose-t-on à cela? Une restitution présumée! Vous verrez que ce pauvre diable de prêtre, qui n'avait pas un sou lorsqu'il arriva dans sa cure, et qui avait passé quatre-vingts ans de sa vie à amasser cent mille francs en entassant sou sur sou, avait fait autrefois aux Frémins, chez qui il n'avait point demeuré, et qu'il n'avait peut-être jamais connus que de nom, un vol de cent mille francs. Et quand ce prétendu vol eût été réel, le grand malheur que... J'aurais brûlé cet acte d'iniquité. Il fallait le brûler, vous dis-je; il fallait écouter votre cœur, qui n'a cessé de réclamer depuis, et qui en savait plus que votre imbécile Bouin, dont la décision ne prouve que l'autorité redoutable des opinions religieuses sur les têtes les mieux organisées, et l'influence pernicieuse des lois injustes, des faux principes sur le bon sens et l'équité naturelle. Si vous eussiez été à

côté du curé, lorsqu'il écrivit cet inique testament, ne l'eussiez-vous pas mis en pièces? Le sort le jette entre vos mains, et vous le conservez?

Mon père. — Et si le curé t'avait institué son légataire universel?...

Moi. — L'acte odieux n'en aurait été que plus promptement cassé.

Mon père. — Je n'en doute nullement; mais n'y a-t-il aucune différence entre le donataire d'un autre et le tien?...

Moi. — Aucune. Ils sont tous les deux justes ou injustes, honnêtes ou malhonnêtes...

Mon père. — Lorsque la loi ordonne, après le décès, l'inventaire et la lecture de tous les papiers, sans exception, elle a son motif, sans doute; et ce motif, quel est-il?

Moi. — Si j'étais caustique, je vous répondrais : De dévorer les héritiers, en multipliant ce qu'on appelle des vacations; mais songez que vous n'étiez point l'homme de la loi; et qu'affranchi de toute forme juridique, vous n'aviez de fonctions à remplir que celles de la bienfaisance et de l'équité naturelle.

Ma sœur se taisait; mais elle me serrait la main en signe d'approbation. L'abbé secouait les oreilles, et mon père disait : « Et puis encore une petite injure au père Bouin. Tu crois du moins que ma religion m'absout? »

Moi. — Je le crois; mais tant pis pour elle.

Mon père. — Cet acte, que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il aurait été déclaré valide au tribunal de la loi?

Moi. — Cela se peut; mais tant pis pour la loi.

MON PÈRE. — Tu crois qu'elle aurait négligé toutes ces circonstances, que tu fais valoir avec tant de force?

MOI. — Je n'en sais rien; mais j'en aurais voulu avoir le cœur net. J'y aurais sacrifié une cinquantaine de louis : ç'aurait été une charité bien faite, et j'aurais attaqué le testament au nom de ces pauvres héritiers.

MON PÈRE. — Oh! pour cela, si tu avais été avec moi, et que tu m'en eusses donné le conseil, quoique, dans les commencements d'un établissement, cinquante louis ce soit une somme, il y a tout à parier que je l'aurais suivi.

L'ABBÉ. — Pour moi, j'aurais autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de justice.

MOI. — Et vous croyez, mon frère, qu'on aurait perdu ce procès?

MON FRÈRE. — Je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent strictement à la loi, comme mon père et le père Bouin; et font bien. Les juges ferment, en pareil cas, les yeux sur les circonstances, comme mon père et le père Bouin, par l'effroi des inconvénients qui s'ensuivraient; et font bien. Ils sacrifient quelquefois contre le témoignage même de leur conscience, comme mon père et le père Bouin, l'intérêt du malheureux et de l'innocent qu'ils ne pourraient sauver sans lâcher la bride à une infinité de fripons; et font bien. Ils redoutent, comme mon père et le père Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres par la multitude de désordres auxquels il ouvrirait la porte; et font bien. Et dans le cas du testament dont il s'agit...

MON PÈRE. — Tes raisons, comme particulières, étaient peut-être bonnes; mais comme publiques, elles

seraient mauvaises. Il y a tel avocat peu scrupuleux, qui m'aurait dit tête à tête : Brûlez ce testament; ce qu'il n'aurait osé écrire dans sa consultation.

Moi. — J'entends; c'était une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu! n'y aurait-elle pas été portée, si j'avais été à votre place.

Mon père. — Tu aurais préféré ta raison à la raison publique; la décision de l'homme à celle de l'homme de loi.

Moi. — Assurément. Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi? Est-ce que la raison de l'espèce humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur? Nous nous appelons civilisés, et nous sommes pires que des sauvages. Il semble qu'il nous faille encore tournoyer pendant des siècles, d'extravagances en extravagances et d'erreurs en erreurs, pour arriver où la première étincelle de jugement, l'instinct seul, nous eût menés tout droit. Aussi nous nous sommes si bien fourvoyés...

Mon père. — Mon fils, mon fils, c'est un bon oreiller que celui de la raison; mais je trouve que ma tête repose plus doucement encore sur celui de la religion et des lois : et point de réplique là-dessus; car je n'ai pas besoin d'insomnie. Mais il me semble que tu prends de l'humeur. Dis-moi donc, si j'avais brûlé le testament, est-ce que tu m'aurais empêché de restituer?

Moi. — Non, mon père; votre repos m'est un peu plus cher que tous les biens du monde..

Mon père. — Ta réponse me plaît et pour cause.

Moi. — Et cette cause, vous allez nous la dire?

Mon père. — Volontiers. Le chanoine Vigneron, ton oncle, était un homme dur, mal avec ses confrères dont

il faisait la satire continuelle par sa conduite et par ses discours. Tu étais destiné à lui succéder; mais, au moment de sa mort, on pensa dans la famille qu'il valait mieux envoyer en cour de Rome, que de faire, entre les mains du chapitre, une résignation qui ne serait point agréée. Le courrier part. Ton oncle meurt une heure ou deux avant l'arrivée présumée du courrier, et voilà le canonicat et dix-huit cents francs perdus. Ta mère, tes tantes, nos parents, nos amis étaient tous d'avis de celer la mort du chanoine. Je rejetai ce conseil; et je fis sonner les cloches sur-le-champ.

MOI. — Et vous fîtes bien.

MON PÈRE. — Si j'avais écouté les bonnes femmes, et que j'en eusse eu du remords, je vois que tu n'aurais pas balancé à me sacrifier ton aumusse.

MOI. — Sans cela. J'aurais mieux aimé être un bon philosophe, ou rien, que d'être un mauvais chanoine.

Le gros prieur rentra, et dit sur mes derniers mots qu'il avait entendus : « Un mauvais chanoine! Je voudrais bien savoir comment on est un bon ou un mauvais prieur, un bon ou un mauvais chanoine; ce sont des états si indifférents. » Mon père haussa les épaules, et se retira pour quelques devoirs pieux qui lui restaient à remplir. Le prieur dit : « J'ai un peu scandalisé le papa. »

MON FRÈRE. — Cela se pourrait.

Puis, tirant un livre de sa poche : « Il faut, ajouta-t-il, que je vous lise quelques pages d'une description de la Sicile par le père Labat.

MOI. — Je les connais. C'est l'histoire du *calzolaio* de Messine.

MON FRÈRE. — Précisément.

LE PRIEUR. — Et ce *calzolaio*, que faisait-il ?

MON FRÈRE. — L'historien raconte que, né vertueux, ami de l'ordre et de la justice, il avait beaucoup à souffrir dans un pays où les lois n'étaient pas seulement sans vigueur, mais sans exercice. Chaque jour était marqué par quelque crime. Des assassins connus marchaient tête levée, et bravaient l'indignation publique. Des parents se désolaient sur leurs filles séduites et jetées du déshonneur dans la misère, par la cruauté des ravisseurs. Le monopole enlevait à l'homme laborieux sa subsistance et celle de ses enfants ; des concussions de toute espèce arrachaient des larmes amères aux citoyens opprimés. Les coupables échappaient au châtiment, ou par leur crédit, ou par leur argent, ou par le subterfuge des formes. Le *calzolaio* voyait tout cela ; il en avait le cœur percé ; et il rêvait sans cesse sur sa selle aux moyens d'arrêter ces désordres.

LE PRIEUR. — Que pouvait un pauvre diable comme lui ?

MON FRÈRE. — Vous allez le savoir. Un jour, il établit une cour de justice dans sa boutique.

LE PRIEUR. — Comment cela ?

MOI. — Le prieur voudrait qu'on lui expédiât un récit, comme il expédie ses matines.

LE PRIEUR. — Pourquoi non ? L'art oratoire veut que le récit soit bref, et l'Évangile que la prière soit courte.

MON FRÈRE. — Au bruit de quelque délit atroce, il en informait ; il en poursuivait chez lui une instruction rigoureuse et secrète. Sa double fonction de rapporteur et de juge remplie, le procès criminel parachevé, et la sentence prononcée, il sortait avec une arquebuse sous son manteau ; et, le jour, s'il rencontrait les malfaiteurs

dans quelques lieux écartés, ou la nuit, dans leurs tournées, il vous leur déchargeait équitablement cinq ou six balles à travers le corps.

LE PRIEUR. — Je crains bien que ce brave homme-là n'ait été rompu vif. J'en suis fâché.

MON FRÈRE. — Après l'exécution, il laissait le cadavre sur la place sans en approcher, et regagnait sa demeure, content comme quelqu'un qui aurait tué un chien enragé.

LE PRIEUR. — En tua-t-il beaucoup de ces chiens-là?

MON FRÈRE. — On en comptait plus de cinquante, et tous de haute condition; lorsque le vice-roi proposa deux mille écus de récompense au délateur; et jura, en face des autels, de pardonner au coupable s'il se déférait lui-même.

LE PRIEUR. — Quelque sot!

MON FRÈRE. — Dans la crainte que le soupçon et le châtiment ne tombassent sur un innocent...

LE PRIEUR. — Il se présenta au vice-roi!

MON PÈRE. — Il lui tint ce discours : « J'ai fait votre devoir. C'est moi qui ai condamné et mis à mort les scélérats que vous deviez punir. Voilà les procès-verbaux qui constatent leurs forfaits. Vous y verrez la marche de la procédure judiciaire que j'ai suivie. J'ai été tenté de commencer par vous; mais j'ai respecté dans votre personne le maître auguste que vous représentez. Ma vie est entre vos mains, et vous en pouvez disposer. »

LE PRIEUR. — Ce qui fut fait.

MON FRÈRE. — Je l'ignore; mais je sais qu'avec tout ce beau zèle pour la justice, cet homme n'était qu'un meurtrier.

LE PRIEUR. — Un meurtrier! le mot est dur : quel autre nom pourrait-on lui donner, s'il avait assassiné des gens de bien?

MOI. — Le beau délire!

MA SŒUR. — Il serait à souhaiter...

MON FRÈRE, à moi. — Vous êtes le souverain : cette affaire est soumise à votre décision; quelle sera-t-elle?

MOI. — L'abbé, vous me tendez un piège; et je veux bien y donner. Je condamnerai le vice-roi à prendre la place du savetier, et le savetier à prendre la place du vice-roi.

MA SŒUR. — Fort bien, mon frère.

Mon père reparut avec ce visage serein qu'il avait toujours après la prière. On lui raconta le fait, et il confirma la sentence de l'abbé. Ma sœur ajouta : « Et voilà Messine privée, sinon du seul homme juste, du moins du seul brave citoyen qu'il y eût. Cela m'afflige. »

On servit; on disputa encore un peu contre moi; on plaisanta beaucoup le prieur sur sa décision du chapelier, et le peu de cas qu'il faisait des prieurs et des chanoines. On lui proposa le cas du testament; au lieu de le résoudre, il nous raconta un fait qui lui était personnel.

LE PRIEUR. — Vous vous rappelez l'énorme faillite du changeur Bourmont.

MON PÈRE. — Si je me rappelle! j'y étais pour quelque chose.

LE PRIEUR. — Tant mieux!

MON PÈRE. — Pourquoi tant mieux?

LE PRIEUR. — C'est que, si j'ai mal fait, ma conscience en sera soulagée d'autant. Je fus nommé syndic

des créanciers. Il y avait parmi les effets actifs de Bourmont un billet de cent écus sur un pauvre marchand grènetier son voisin. Ce billet, partagé au prorata de la multitude des créanciers, n'allait pas à douze sous pour chacun d'eux; et exigé du grènetier, c'était sa ruine. Je supposai...

Mon père. — Que chaque créancier n'aurait pas refusé douze sous à ce malheureux; vous déchirâtes le billet, et vous fîtes l'aumône de ma bourse.

Le prieur. — Il est vrai: en êtes-vous fâché?

Mon père. — Non.

Le prieur. — Ayez la bonté de croire que les autres n'en seraient pas plus fâchés que vous; et tout sera dit.

Mon père. — Mais, monsieur le prieur, si vous lacérez de votre autorité privée un billet, pourquoi n'en lacérerez-vous pas deux, trois, quatre; tout autant qu'il se trouvera d'indigents à secourir aux dépens d'autrui? Ce principe de commisération peut nous mener loin, monsieur le prieur : la justice, la justice...

Le prieur. — On l'a dit, est souvent une grande injustice.

Une jeune femme, qui occupait le premier, descendit; c'était la gaieté et la folie en personne. Mon père lui demanda des nouvelles de son mari : ce mari était un libertin qui avait donné à sa femme l'exemple des mauvaises mœurs, qu'elle avait, je crois, un peu suivi; et qui, pour échapper à la poursuite de ses créanciers, s'en était allé à la Martinique. Mme d'Isigny, c'était le nom de notre locataire, répondit à mon père : « M. d'Isigny? Dieu merci! je n'en ai plus entendu parler; il est peut-être noyé ».

Le prieur. — Noyé! je vous en félicite.

MADAME D'ISIGNY. — Qu'est-ce que cela vous fait, monsieur l'abbé?

LE PRIEUR. — Rien; mais à vous?

MADAME D'ISIGNY. — Et qu'est-ce que cela me fait à moi?

LE PRIEUR. — Mais on dit...

MADAME D'ISIGNY. — Et qu'est-ce qu'on dit?

LE PRIEUR. — Puisque vous le voulez savoir, on dit qu'il avait surpris quelques-unes de vos lettres.

MADAME D'ISIGNY. — Et n'avais-je pas un beau recueil des siennes?...

Et puis voilà une querelle tout à fait comique entre le prieur et Mme d'Isigny sur les privilèges des deux sexes. Mme d'Isigny m'appela à son secours; et j'allais prouver au prieur que le premier des deux époux qui manquait au pacte, rendait à l'autre sa liberté; mais mon père demanda son bonnet, rompit la conversation, et nous envoya coucher. Lorsque ce fut à mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en l'embrassant, je lui dis à l'oreille : « Mon père, c'est qu'à la rigueur il n'y a point de lois pour le sage...

— Parlez plus bas...

— Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir.

— Je ne serais pas trop fâché, me répondit-il, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi; mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même. »

PENSÉES ET RÉFLEXIONS
SUR LA MORALE

EXTRAITS

Comme je n'ai jamais douté que l'état de nos organes et de nos sens n'ait beaucoup d'influence sur notre métaphysique et sur notre morale, et que nos idées les plus purement intellectuelles, si je puis parler ainsi, ne tiennent de fort près à la conformation de notre corps, je me mis à questionner notre aveugle sur les vices et sur les vertus. Je m'aperçus d'abord qu'il avait une aversion prodigieuse pour le vol; elle naissait en lui de deux causes : de la facilité qu'on avait de le voler sans qu'il s'en aperçût; et plus encore, peut-être, de celle qu'on avait de l'apercevoir quand il volait. Ce n'est pas qu'il ne sache très bien se mettre en garde contre le sens qu'il nous connaît de plus qu'à lui, et qu'il ignore la manière de bien cacher un vol. Il ne fait pas grand cas de la pudeur : sans les injures de l'air, dont les vêtements le garantissent, il n'en comprendrait guère l'usage; et il avoue franchement qu'il ne devine pas pourquoi l'on couvre plutôt une partie du corps qu'une autre, et moins encore par quelle bizarrerie on donne entre ces parties la préférence à certaines, que leur usage et les indispositions auxquelles elles sont sujettes demanderaient que l'on tînt libres. Quoique nous soyons dans un siècle où l'esprit philosophique nous a débarrassés d'un grand nombre de préjugés, je ne crois pas que nous en venions jamais jusqu'à mé-

connaître les prérogatives de la pudeur aussi parfaitement que mon aveugle. Diogène n'aurait point été pour lui un philosophe.

Comme de toutes les démonstrations extérieures qui réveillent en nous la commisération et les idées de la douleur, les aveugles ne sont affectés que par la plainte, je les soupçonne, en général, d'inhumanité. Quelle différence y a-t-il pour un aveugle, entre un homme qui urine et un homme qui, sans se plaindre, verse son sang? Nous-mêmes, ne cessons-nous pas de compatir lorsque la distance ou la petitesse des objets produit le même effet sur nous que la privation de la vue sur les aveugles, tant nos vertus dépendent de notre manière de sentir et du degré auquel les choses extérieures nous affectent? Aussi je ne doute point que, sans la crainte du châtiment, bien des gens n'eussent moins de peine à tuer un homme à une distance où ils ne le verraient gros que comme une hirondelle, qu'à égorger un bœuf de leurs mains. Si nous avons de la compassion pour un cheval qui souffre, et si nous écrasons une fourmi sans aucun scrupule, n'est-ce pas le même principe qui nous détermine? Ah, Madame! que la morale des aveugles est différente de la nôtre! que celle d'un sourd différerait encore d'un aveugle, et qu'un être qui aurait un sens de plus que nous trouverait notre morale imparfaite, pour ne rien dire de pis!

Notre métaphysique ne s'accorde pas mieux avec la leur. Combien de principes pour eux qui ne sont que des absurdités pour nous, et réciproquement! Je pourrais entrer là-dessus dans un détail qui vous amuserait sans doute, mais que de certaines gens, qui voient du

crime à tout, ne manqueraient pas d'accuser d'irréligion; comme s'il dépendait de moi de faire apercevoir aux aveugles les choses autrement qu'ils ne les aperçoivent. Je me contenterai d'observer une chose dont je crois qu'il faut que tout le monde convienne : c'est que ce grand raisonnement, qu'on tire des merveilles de la nature est bien faible pour des aveugles. La facilité que nous avons de créer, pour ainsi dire, de nouveaux objets par le moyen d'une petite glace, est quelque chose de plus incompréhensible pour eux que des astres qu'ils ont été condamnés à ne voir jamais. Ce globe lumineux qui s'avance d'orient en occident les étonne moins qu'un petit feu qu'ils ont la commodité d'augmenter ou de diminuer : comme ils voient la matière d'une manière beaucoup plus abstraite que nous, ils sont moins éloignés de croire qu'elle pense.

(*Lettre sur les Aveugles.*)

J'aime Thomas; je respecte la fierté de son âme et la noblesse de son caractère : c'est un homme de beaucoup d'esprit; c'est un homme de bien; ce n'est donc pas un homme ordinaire. A en juger par sa *Dissertation sur les Femmes*, il n'a pas assez éprouvé une passion que je prise davantage pour les peines dont elle nous console que pour les plaisirs qu'elle nous donne. Il a beaucoup pensé, mais il n'a pas assez senti. Sa tête s'est tourmentée, mais son cœur est demeuré tranquille. J'aurais écrit avec moins d'impartialité et de sagesse; mais je me serais occupé avec plus d'intérêt et de chaleur du seul être de la nature qui nous rende sentiment pour sentiment, et qui soit heureux du bonheur qu'il nous

fait. Cinq ou six pages de verve répandues dans son ouvrage auraient rompu la continuité de ses observations délicates et en auraient fait un ouvrage charmant. Mais il a voulu que son livre ne fût d'aucun sexe; et il n'y a malheureusement que trop bien réussi. C'est un hermaphrodite, qui n'a ni le nerf de l'homme ni la mollesse de la femme. Cependant peu de nos écrivains du jour auraient été capables d'un travail où l'on remarque de l'érudition, de la raison, de la finesse, du style, de l'harmonie; mais pas assez de variété, de cette souplesse propre à se prêter à l'infinie diversité d'un être extrême dans sa force et dans sa faiblesse, que la vue d'une souris ou d'une araignée fait tomber en syncope, et qui sait quelquefois braver les plus grandes terreurs de la vie. C'est surtout dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les instants de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent, belles comme les séraphins de Klopstok, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvements violents avec la douceur de leurs traits les rend hideuses; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe, sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure; et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. La soumission à un maître qui

lui déplait est pour elle un supplice. J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux ; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue. Notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. Cette sensation, que je regarderai volontiers comme une épilepsie passagère, est rare pour elles, et ne manque jamais d'arriver quand nous l'appelons. Le souverain bonheur les fuit entre les bras de l'homme qu'elles adorent. Nous le trouvons à côté d'une femme complaisante qui nous déplaît. Moins maîtresses de leurs sens que nous, la récompense en est moins prompte et moins sûre pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat, et la source en est si éloignée, qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle ne vienne point ou qu'elle s'égare. Si vous entendez une femme médire de l'amour, et un homme déprécier la considération publique, dites de l'une que ses charmes passent et de l'autre que son talent se perd. Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes, sur le sacré trépied. Le rôle de Pythie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un dieu, de s'agiter, de s'écheveler, d'écumer, de s'écrier : *Je le sens, je sens, le voilà, le dieu,* et d'en trouver le vrai discours. Un solitaire, brûlant dans ses idées ainsi que dans ses expressions, disait aux hérésiarques de son temps : *Adressez-vous aux femmes; elles reçoivent promptement, parce qu'elles sont ignorantes ; elles répandent avec facilité, parce*

qu'elles sont légères; elles retiennent longtemps, parce qu'elles sont têtues. Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme, il semble qu'il y ait entre elles un complot facile de domination, une sorte de ligue, telle que celle qui subsiste entre les prêtres de toutes les nations. Elles en connaissent les articles sans se les être communiqués. Naturellement curieuses, elles veulent savoir, soit pour user, soit pour abuser de tout. Dans les temps de révolution, la curiosité les prostitue aux chefs de parti. Celui qui les devine est leur implacable ennemi.

(*Sur les Femmes.*)

Sans aucun besoin ni de richesse, ni d'honneurs, ni d'aucuns plaisirs sensuels, ou avec les moyens faciles de se les procurer, Helvétius fait un second ouvrage, et remonte sur le même faîte d'où la seconde chute eût été bien plus fâcheuse que la première. *Te ipsum concute;* sondez les autres, c'est fort bien fait, mais ne vous ignorez pas vous-même. Quel était votre but, lorsque vous écriviez un ouvrage qui ne devait paraître qu'après votre mort? Quel est le but de tant d'autres auteurs anonymes? D'où naît dans l'homme cette fureur de tenter une action au moment où elle devient périlleuse? Que direz-vous de tant de philosophes, nos contemporains et nos amis, qui gourmandent si fièrement les prêtres et les rois? Ils ne peuvent se nommer; ils ne peuvent avoir en vue ni la gloire, ni l'intérêt, ni la volupté; où est la femme avec laquelle ils veulent

coucher, le poste que leur ambition se promet, le flot de la richesse qui refluera sur eux? J'en connais, et vous en connaissez vous-même qui jouissent de tous ces avantages qu'ils dédaignent, parce qu'ils ne font pas leur bonheur, et dont ils seraient privés sur la plus légère indiscrétion de leurs amis, sur le moindre soupçon du magistrat. Comment résoudrez-vous en dernière analyse à des plaisirs sensuels, sans un pitoyable abus des mots, ce généreux enthousiasme qui les expose à la perte de leur liberté, de leur fortune, de leur honneur même et de leur vie? Ils sont indignés de nos préjugés; ils gémissent sur des erreurs qui font le supplice de notre vie; du milieu des ténèbres où nous nous agitons, fléaux réciproques les uns des autres, on entend leurs voix qui nous appellent à un meilleur sort : c'est ainsi qu'ils se soulagent du besoin qu'ils ont de réfléchir et de méditer, et qu'ils cèdent au penchant qu'ils ont reçu de la nature cultivée par l'éducation, et à la bonté de leur cœur lassé de voir et de souffrir sans murmure les maux dont cette pauvre humanité est si cruellement et depuis si longtemps accablée. Ils la vengeront; oui, ils la vengeront; ils se le disent à eux-mêmes; et je ne sais quel est le dernier terme de leur projet, si ce dangereux honneur ne l'est pas.

Je vous entends, ils se flattent qu'un jour on les nommera, et que leur mémoire sera éternellement honorée parmi les hommes. Je le veux; mais qu'a de commun cette vanité héroïque avec la sensibilité physique et la sorte de récompense abjecte que vous en déduisez?

— Ils jouissent d'avance de la douce mélodie de ce concert lointain de voix à venir et occupées à les célébrer, et leur cœur en tressaillit de joie.

— Après?

— Et ce tressaillement du cœur ne suppose-t-il pas la sensibilité physique?

— Oui, comme il suppose un cœur qui tressaille; mais la condition sans laquelle la chose ne peut être en est-elle le motif? Toujours, toujours le même sophisme.

Mon ami, votre vaisseau fait eau de toutes parts, et je pourrais le couler à fond par l'exemple de quelques hommes qui ont encouru l'ignominie et qui l'ont supportée dans le silence pendant une longue suite d'années, soutenus du seul espoir de confondre un jour leurs injustes conciloyens, par l'exécution de projets d'une utilité publique qu'ils méditaient en secret. Ils pouvaient mourir sans vengeance; ils sont parvenus à l'extrême vieillesse avant que de se venger.

Quel rapport y a-t-il entre l'héroïsme insensé de quelques hommes religieux et les biens de ce monde? Ce n'est pas de coucher avec une jolie femme, de s'enivrer de vins délicieux, de se plonger dans un torrent de voluptés sensuelles; ils s'en privent ici-bas, et ils n'en espèrent point là-haut : ce n'est pas de regorger de richesses; ils donnent ce qu'ils en ont, et se sont persuadés qu'il est plus difficile à l'homme riche de se sauver qu'au chameau de passer par le trou d'une aiguille : ils n'ambitionnent point de poste éminent; le principe de leur morale est le dédain d'honneurs corrupteurs et passagers. Voilà ce qu'il faut expliquer. Quand on établit une loi générale, il faut qu'elle embrasse tous les phénomènes, et les actions de la sagesse et les écarts de la folie.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

L'homme est-il bon ou méchant en naissant?

Si l'on ne peut donner le nom de bon qu'à celui qui a fait le bien, et le nom de méchant qu'à celui qui a fait le mal, assurément l'homme, en naissant, n'est ni bon ni méchant. J'en dis autant de l'esprit et de la sottise.

Mais l'homme apporte-t-il en naissant des dispositions organiques et naturelles à dire et faire des sottises, à se nuire à lui-même et à ses semblables, à écouter ou négliger les conseils de ses parents, à la diligence ou à la paresse, à la justice ou à la colère, au respect ou au mépris des lois? Il n'y a que celui qui n'a jamais vu deux enfants en sa vie, et qui n'entendit jamais leurs cris au berceau, qui puisse en douter. L'homme ne naît rien, mais chaque homme naît avec une aptitude propre à une chose.

— Monsieur Helvétius, vous êtes chasseur, je crois?

— Oui, je le suis.

— Voyez-vous ce petit chien-là?

— Qui a les jambes torses, le corps bas et long, le museau pointu et les pattes et la peau tachetées de feu?

— Oui. Qu'est-ce?

— C'est un basset; cette espèce a du nez, de l'ardeur, du courage : cela se fourre dans le terrier d'un renard, au hasard d'en sortir les oreilles et les flancs déchirés.

— Et cet autre?

— C'est un braque. C'est un animal infatigable : son poil dur et hérissé lui permet de s'enfoncer dans les buissons épineux et touffus; il arrête la perdrix, il chasse le lièvre à voix; il supplée lui seul à trois ou quatre chiens.

— Et cet autre?

— Ce sera un des plus beaux lévriers.

— Et ce troisième?

— Un chien couchant. Je ne puis rien vous en dire : sera-t-il docile, ne le sera-t-il pas? aura-t-il du nez ou n'en aura-t-il point? C'est une affaire de race.

— Et ce quatrième?

— Il promet un très beau chien courant.

— Ce sont tous des chiens?

— Oui.

— Et, dites-moi, j'ai un excellent garde-chasse, il fera tout ce que je voudrai; ne pourrais-je pas lui ordonner de faire du basset un braque, du braque un lévrier, du lévrier un chien de plaine, du chien de plaine un chien courant, et du chien courant un barbet?

— Gardez-vous-en bien.

— Et pourquoi?... Ils ne font que de naître, ils ne sont rien; propres à tout, l'éducation en disposera à mon gré.

— Vous vous moquez de moi.

— Monsieur Helvétius, vous avez raison. Mais si cependant il y avait dans l'espèce humaine la même variété d'individus que dans la race des chiens, si chacun avait son allure et son gibier?

(*Réfutation d'Helvétius.*)

Combien cette maudite métaphysique fait de fous! Hé, mes amis, que vous importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait ni Dieu, ni diable, ni anges, ni paradis, ni enfer! Ne savez-vous pas que vous voulez être heureux, que

les autres ont le même désir que vous; qu'il n'y a de félicité vraie pour vous que par le besoin que vous avez les uns des autres, et que par les secours que vous espérez de vos semblables et qu'ils attendent de vous; que si vous n'êtes pas aimés, estimés, considérés, vous serez méprisés et haïs; et que l'amour, la considération, l'estime, sont attachés à la bienfaisance? Soyez donc bienfaisants, tandis que vous êtes; et endormez-vous du dernier sommeil, aussi tranquilles sur ce que vous deviendrez, que vous l'êtes sur ce que vous étiez il y a quelques centaines d'années. Le monde moral est tellement lié au monde physique, qu'il n'y a guère d'apparence que ce ne soit une seule et même machine. Vous avez été un atome de ce grand tout, le temps vous réduira à un atome de ce grand tout. Chemin faisant, vous aurez passé par une multitude de métamorphoses. De ces métamorphoses, la plus importante est celle sous laquelle vous marchez à deux pieds; la seule qui soit accompagnée de conscience; la seule sous laquelle vous constituez, par la mémoire de vos actions successives, un individu qui s'appelle *moi*. Faites que ce *moi*-là soit honoré et respecté, et de lui-même, et de ceux qui coexistent avec lui, et de ceux qui viendront après lui.

Vous serez bien avec vous si vous êtes bien avec les autres, et réciproquement; et ne prenez pas de la ciguë pour du persil. Cela serait plus facile que de se tromper sur la première des vérités métaphysiques.

(*Dieu et l'Homme.*)

Vous dites qu'il y a une morale universelle, et je veux bien en convenir; mais cette morale universelle ne peut être l'effet d'une cause locale et particulière. Elle a été la même dans tous les temps passés, elle sera la même dans tous les siècles à venir; elle ne peut donc avoir pour base les opinions religieuses, qui, depuis l'origine du monde, et d'un pôle à l'autre, ont toujours varié. Les Grecs ont eu des dieux méchants, les Romains ont eu des dieux méchants; nous avons un Dieu bon ou méchant, selon la tête de celui qui y croit; l'adorateur stupide du fétiche adore plutôt un diable qu'un dieu; cependant ils ont tous eu les mêmes idées de la justice, de la bonté, de la commisération, de l'amitié, de la fidélité, de la reconnaissance, de l'ingratitude, de tous les vices, de toutes les vertus. Où chercherons-nous l'origine de cette unanimité de jugement si constante et si générale au milieu d'opinions contradictoires et passagères? Où nous la chercherons? Dans une cause physique, constante et éternelle. Et où est cette cause? Elle est dans l'homme même, dans la similitude d'organisation d'un homme à un autre, similitude d'organisation qui entraîne celle des mêmes besoins, des mêmes plaisirs, des mêmes peines, de la même force, de la même faiblesse; source de la nécessité de la société, ou d'une lutte commune et concertée contre les dangers communs, et naissant du sein de la nature même qui menace l'homme de cent côtés différents. Voilà l'origine des liens particuliers et des vertus domestiques; voilà l'origine des liens généraux et des vertus publiques; voilà la notion d'une utilité personnelle et publique; voilà la source de tous les pactes individuels et de toutes les lois; voilà la

cause de la force de ces lois dans une nation pauvre et menacée; voilà la cause de leur faiblesse dans une nation tranquille et opulente; voilà la cause de leur presque nullité d'une nation à une autre.

(*Fragments échappés du portefeuille d'un Philosophe.*)

INFIDELITÉ, s. f. (*Gram. et Morale.*) Ce mot se prend (quelquefois) pour l'infraction du serment que des époux ou des amants se sont fait, de ne pas chercher le bonheur, l'homme entre les bras d'une autre femme, la femme dans les embrassements d'un autre homme. Les lois divines et humaines blâment les époux *infidèles;* mais l'inconstance de la nature, et la manière dont on se marie parmi nous, semblent un peu les excuser. Qui est-ce qui se choisit sa femme? qui est-ce qui se choisit son époux? Moins il y a eu de consentement, de liberté, de choix dans un engagement, plus il est difficile d'en remplir les conditions, et moins on est coupable, aux yeux de la raison, d'y manquer. C'est sous ce coup d'œil que je hais plus les amants que les époux *infidèles.* Et qui est-ce qui les a forcés de se prendre? pourquoi se sont-ils fait des serments? La femme *infidèle* me paraît plus coupable que l'homme *infidèle.* Il a fallu qu'elle foulât aux pieds tout ce qu'il y a de plus sacré pour elle dans la société. Mais on dira : plus son sacrifice est grand, moins son action est libre; et je répondrai qu'il n'y a point de crime qu'on n'excusât ainsi. Quoi qu'il en soit, le commerce de deux *infidèles* est un tissu de mensonges, de fourberies, de parjures, de trahisons, qui me déplait : que les

limites entre lesquelles il resserre les caresses qu'un homme peut faire à une femme sont bornées ! que les moments doux qu'ils ont à passer ensemble sont courts ! que leurs discours sont froids ! Ils ne s'aiment point; ils ne se croient point; peut-être même ils se méprisent. Dispensez les amants de la fidélité et vous n'aurez que des libertins. Nous ne sommes plus dans l'état de nature sauvage, où toutes les femmes étaient à tous les hommes, et tous les hommes à toutes les femmes. Nos facultés se sont perfectionnées; nous sentons avec plus de délicatesse; nous avons des idées de justice et d'injustice plus développées; la voix de la conscience s'est éveillée; nous avons institué entre nous une infinité de pactes différents; je ne sais quoi de saint et de religieux s'est mêlé à tous nos engagements; anéantirons-nous les distinctions que les siècles ont fait naître, et ramènerons-nous l'homme à la stupidité de l'innocence première, pour l'abandonner sans remords à la variété de ses impulsions? Les hommes produisent des hommes; regretterons-nous les temps barbares où ils ne produisaient que des animaux?

(*Encyclopédie.*)

INSOLENT (*Gram.*), qui se croit et ne cache point qu'il se croit plus grand que les autres. Un sauvage ni un philosophe ne sauraient être *insolents*. Le sauvage ne voit autour de lui que ses égaux. Le philosophe ne sent pas sa supériorité sur les autres, sans les plaindre, et il s'occupe à descendre modestement jusqu'à eux. Quel est donc l'homme *insolent*? C'est celui qui dans la société a des meubles et des équipages, et qui raisonne

à peu près ainsi : « J'ai cent mille écus de rente ; les dix-neuf vingtièmes des hommes n'ont pas mille écus, les autres n'ont rien. Les premiers sont donc à mille degrés au-dessous de moi ; le reste en est à une distance infinie. D'après ce calcul, il manque d'égards à tout le monde, de peur d'en accorder à quelqu'un. Il se fait mépriser et haïr ; mais qu'est-ce que cela lui fait ; *sacram metiente viam cum bis ter ulnarum toga*, la queue de sa robe n'en est pas moins ample : voilà l'*insolence* financière ou magistrale. Il y a l'*insolence* de la grandeur ; l'*insolence* littéraire. Toutes consistent à exagérer les avantages de son état, et à les faire valoir d'une manière outrageante pour les autres. Un homme supérieur qui illustre son état ne songe pas à s'en glorifier, c'est la pauvre ressource des subalternes.

(*Encyclopédie.*)

INTRÉPIDITÉ, s. f. (*Morale.*) L'*intrépidité* est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourrait exciter en elle ; et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

L'*intrépidité* doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre.

Souvent entre l'homme *intrépide* et le furieux il n'est de différence visible que la cause qui les anime. Celui-ci, pour des biens frivoles, pour des honneurs

chimériques qu'on achèterait encore trop cher par un simple désir, sacrifiera ses amusements, sa tranquillité, sa vie même. L'autre, au contraire, connaît le prix de son existence, les charmes du plaisir et la douceur du repos : il y renoncera cependant pour affronter les hasards, les souffrances et la mort même, si la justice et son devoir l'ordonnent; mais il n'y renoncera qu'à ce prix. Sa vertu lui est plus chère que sa vie, que ses plaisirs et son repos; mais c'est le seul avantage qu'il préfère à tous ceux-là.

Un moyen propre à redoubler l'*intrépidité*, c'est d'être homme de bien. Votre conscience alors vous donnant une douce sécurité sur le sort de l'autre vie, vous en serez plus disposé à faire, s'il est besoin, le sacrifice de celle-ci. « Dans une bataille, dit Xénophon, ceux qui craignent le plus les dieux sont ceux qui craignent le moins les hommes. »

Pour ne point redouter la mort, il faut avoir des mœurs bien pures, ou être un scélérat bien aveuglé par l'habitude du crime. Voilà deux moyens pour ne pas fuir le danger : choisissez.

(*Encyclopédie.*)

Les autres hommes sont décidés à agir sans sentir ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait. Le *philosophe*, au contraire, démêle les causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient, et se livre à elles avec connaissance : c'est une horloge qui se monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments qui ne conviennent

ni au bien-être ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve. La raison est à l'égard du *philosophe* ce que la grâce est à l'égard du chrétien. La grâce détermine le chrétien à agir; la raison détermine le *philosophe*.

(*Encyclopédie*, art. *Philosophie*.)

Les *Scythes* grossiers ont joui d'un bonheur que les peuples de la Grèce n'ont point connu. Quoi donc! l'ignorance des vices serait-elle préférable à la connaissance de la vertu, et les hommes deviennent-ils méchants et malheureux, à mesure que leur esprit se perfectionne et que les simulacres de la Divinité se dégrossissent parmi eux? Il y avait sans doute des âmes bien perfides et bien noires autour de Jupiter de Phidias; mais la pierre brute et informe du *Scythe* fut quelquefois arrosée du sang humain. Cependant, à parler vrai, j'aime mieux un crime atroce et momentané qu'une corruption policée et permanente; un violent accès de fièvre, que des taches de gangrène.

(*Encyclopédie*, art. *Scythes*.)

La *société*, tout armée qu'elle est des lois, n'a de force que pour empêcher les hommes de violer ouvertement la justice, tandis que les attentats commis en secret, et qui ne sont pas moins préjudiciables au bien public ou commun, échappent à sa rigueur. Depuis même l'invention des *sociétés*, les voies ouvertes se trouvant prohibées, l'homme est devenu beaucoup plus

habile dans la pratique des voies secrètes, puisque c'est la seule ressource qui lui reste pour satisfaire ses désirs immodérés; désirs qui ne subsistent pas moins dans l'état de *société* que dans celui de nature. La *société* fournit elle-même une espèce d'encouragement à ces manœuvres obscures et criminelles, dont la loi ne saurait prendre connaissance, en ce que ses soins pour la sûreté commune, le but de son établissement, endorment les gens de bien en même temps qu'ils aiguisent l'industrie des scélérats. Ses propres précautions ont tourné contre elle-même; elles ont subtilisé les vices, raffiné l'art du crime; et de là vient que l'on voit assez souvent chez les nations policées des forfaits dont on ne trouve point d'exemple chez les sauvages. Les Grecs, avec toute leur politesse, avec toute leur érudition et avec toute leur jurisprudence, n'acquirent jamais la probité que la nature toute seule faisait reluire parmi les Scythes.

(*Encyclopédie*, art. *Société.*)

Autant les grands princes ont d'influence sur les sciences et les arts, aussi peu ils en ont sur les mœurs. Le progrès des sciences et des arts tient à l'encouragement, à l'éloge, aux honneurs et à la récompense. L'amélioration des mœurs tient à la bonne législation. Tout autre ressort n'est que momentané. Partout où la loi de nature, la loi civile et la loi religieuse seront en contradiction, ces lois successivement enfreintes seront toutes les trois méprisées; il n'y aura ni hommes, ni citoyens, ni croyants. C'est de là que naît la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité de donner des

mœurs à aucune contrée de l'Europe. Le pays où il y aura le moins de choses faites sera le plus avancé. J'aimerais mieux avoir à policer des sauvages que des Russes, et des Russes que des Anglais, des Français, des Espagnols ou des Portugais. Je trouverais au moins chez les premiers l'aire à peu près nettoyée.

(*Lettres à Falconet.*)

Donner des mœurs à un peuple, c'est augmenter son énergie pour le bien et pour le mal; c'est l'encourager, s'il est permis de parler ainsi, aux grands crimes et aux grandes vertus. Il ne se fait aucune action forte chez un peuple faible. Un Sybarite est également incapable d'assassiner son voisin et d'emporter sa maîtresse au travers de la flamme. Qu'il y ait eu parmi nous un homme qui ait osé attenter à la vie de son souverain; qu'il ait été pris; qu'on l'ait condamné à être déchiré avec des ongles de fer, arrosé d'un métal bouillant, trempé dans le bitume enflammé, étendu sur un chevalet, démembré par des chevaux; qu'on lui ait lu cette sentence terrible, et qu'après l'avoir entendue, il ait dit froidement : *La journée sera rude,* à l'instant j'imagine aussi qu'il respire à côté de moi une âme de la trempe de celle de Régulus, un homme qui, si quelque grand intérêt, général ou particulier, l'exigeait, entrerait sans pâlir dans le tonneau hérissé de pointes. Quoi donc! le crime serait-il capable d'un enthousiasme que la vertu ne pourrait concevoir! ou plutôt y a-t-il sous le ciel quelque autre chose que la vertu qui puisse inspirer un enthousiasme durable et vrai? Sous le nom de vertu, je comprends, comme

vous imaginez bien, la gloire, l'amour, le patriotisme, en un mot tous les motifs des âmes grandes et généreuses. Au reste, les hommes destinés par nature aux tentatives hardies ne sont peut-être jetés les uns du côté de l'honneur, les autres du côté de l'ignominie, que par des causes bien indépendantes d'eux. Qu'est-ce qui fait notre sort? Qui est-ce qui connait la destinée?...

(*Lettres à mademoiselle Voland.*)

Je ne veux voir les scènes de la vie qu'en petit, afin que celles qui ont un caractère d'atrocité soient réduites à un pouce d'espace et à des acteurs d'une demi-ligne de hauteur, et qu'elles ne m'inspirent plus des sentiments d'horreur ou de douleur violents. Mais n'est-ce pas une chose bien bizarre que la révolte que l'injustice nous cause soit en raison de l'espace et des masses? J'entre en fureur si un grand animal en attaque injustement un autre. Je ne sens rien, si ce sont deux atomes qui se blessent; combien nos sens influent sur notre morale! Le beau texte pour philosopher! Qu'en dites-vous, Uranie?

(*Lettres à mademoiselle Voland.*)

Aux yeux du peuple, votre morale est détestable; c'est de la petite morale, moitié vraie, moitié fausse, moitié étroite aux yeux du philosophe. Si j'étais un homme à sermons et à messes, je vous dirais : ma vertu ne détruit point mes passions; elle les tempère seulement, et les empêche de franchir les lois de la

droite raison. Je connais tous les avantages prétendus d'un sophisme et d'un mauvais procédé, d'un sophisme bien délicat, d'un procédé bien obscur, bien ténébreux; mais je trouve en moi une égale répugnance à mal raisonner et à mal faire. Je suis entre deux puissances dont l'une me montre le bien, et l'autre m'incline vers le mal. Il faut prendre parti. Dans les commencements le moment du combat est cruel, mais la peine s'affaiblit avec le temps; il en vient un où le sacrifice de la passion ne coûte plus rien; je puis même assurer par expérience qu'il est doux : on en prend à ses yeux tant de grandeur et de dignité ! La vertu est une maîtresse à laquelle on s'attache autant par ce qu'on fait pour elle que par les charmes qu'on lui croit. Malheur à vous si la pratique du bien ne vous est pas assez familière, et si vous n'êtes pas assez en fonds de bonnes actions pour en être vain, pour vous en complimenter sans cesse, pour vous enivrer de cette vapeur et pour en être fanatique.

Nous recevons, dites-vous, *la vertu comme le malade reçoit un remède*, auquel il préférerait, s'il en était cru, toute autre chose qui flatterait son appétit. Cela est vrai d'un malade insensé : malgré cela, si ce malade avait eu le mérite de découvrir lui-même sa maladie; celui d'en avoir trouvé, préparé le remède, croyez-vous qu'il balançât à le prendre, quelque amer qu'il fût, et qu'il ne se fît pas un honneur de sa pénétration et de son courage? Qu'est-ce qu'un homme vertueux? C'est un homme vain de cette espèce de vanité, et rien de plus. Tout ce que nous faisons, c'est pour nous : nous avons l'air de nous sacrifier, lorsque nous ne faisons que nous satisfaire. Reste à savoir si nous donnerons le

nom de sages ou d'insensés à ceux qui se font une manière d'être heureux aussi bizarre en apparence que celle de s'immoler. Pourquoi les appellerions-nous insensés, puisqu'ils sont heureux, et que leur bonheur est si conforme au bonheur des autres? Certainement ils sont heureux; car, quoi qu'il leur en coûte, ils sont toujours ce qui leur coûte le moins. Mais si vous voulez bien peser les avantages qu'ils se procurent, et surtout les inconvénients qu'ils évitent, vous aurez bien de la peine à prouver qu'ils sont déraisonnables. Si jamais vous l'entreprenez, n'oubliez pas d'apprécier la considération des autres et celle de soi-même tout ce qu'elles valent : n'oubliez pas non plus qu'une mauvaise action n'est jamais impunie; je dis jamais, parce que la première que l'on commet dispose à une seconde, celle-ci à une troisième, et que c'est ainsi qu'on s'avance peu à peu vers le mépris de ses semblables, le plus grand de tous les maux. Déshonoré dans une société, dira-t-on, je passerai dans un autre où je saurai bien me procurer les honneurs de la vertu : erreur. Est-ce qu'on cesse d'être méchant à volonté? Après s'être rendu tel, ne s'agit-il que d'aller à cent lieues pour être bon, ou que de s'être dit : je veux l'être? Le pli est pris, il faut que l'étoffe le garde.

C'est ici, mon cher, que je vais quitter le ton prédicateur pour prendre, si je peux, celui de philosophe. Regardez-y de près, et vous verrez que le mot liberté est un mot vide de sens; qu'il n'y a point et qu'il ne peut y avoir d'êtres libres; que nous ne sommes que ce qui convient à l'ordre général, à l'organisation, à l'éducation et à la chaîne des événements. Voilà ce qui dispose de nous invinciblement. On ne conçoit non

plus qu'un être agisse sans motif, qu'un des bras d'une balance agisse sans l'action d'un poids, et le motif nous est toujours extérieur, étranger, attaché ou par une nature ou par une cause quelconque, qui n'est pas nous. Ce qui nous trompe, c'est la prodigieuse variété de nos actions, jointe à l'habitude que nous avons prise tout en naissant de confondre le volontaire avec le libre. Nous avons tant loué, tant repris, nous l'avons été tant de fois, que c'est un préjugé bien vieux que celui de croire que nous et les autres voulons, agissons librement. Mais s'il n'y a point de liberté, il n'y a point d'action qui mérite la louange ou le blâme; il n'y a ni vice ni vertu, rien dont il faille récompenser ou châtier. Qu'est-ce qui distingue donc les hommes? La bienfaisance et la malfaisance. Le malfaisant est un homme qu'il faut détruire et non punir; la bienfaisance est une bonne fortune, et non une vertu. Mais quoique l'homme bien ou malfaisant ne soit pas libre, l'homme n'en est pas moins un être qu'on modifie; c'est par cette raison qu'il faut détruire le malfaisant sur une place publique. De là les bons effets de l'exemple, des discours, de l'éducation, du plaisir, de la douleur, des grandeurs, de la misère, etc.; de là une sorte de philosophie pleine de commisération, qui attache fortement aux bons, qui n'irrite non plus contre le méchant que contre un ouragan qui nous remplit les yeux de poussière. Il n'y a qu'une sorte de causes, à proprement parler; ce sont les causes physiques. Il n'y a qu'une sorte de nécessité; c'est la même pour tous les êtres, quelque distinction qu'il nous plaise d'établir entre eux, ou qui y soit réellement. Voilà ce qui me réconcilie avec le genre humain; c'est pour cette rai-

son que je vous exhortais à la philanthropie. Adoptez ces principes si vous les trouvez bons, ou montrez-moi qu'ils sont mauvais. Si vous les adoptez, ils vous réconcilieront aussi avec les autres et avec vous-même : vous ne vous saurez ni bon ni mauvais gré d'être ce que vous êtes. Ne rien reprocher aux autres, ne se repentir de rien : voilà les premiers pas vers la sagesse. Ce qui est hors de là est préjugé, fausse philosophie. Si l'on s'impatiente, si l'on jure, si l'on mord la pierre, c'est que dans l'homme le mieux constitué, le plus heureusement modifié, il reste toujours beaucoup d'animal : avant d'être misanthrope voyez si vous en avez le droit. (*Correspondance générale.*)

Avant que de reprendre mon journal, je voudrais bien pouvoir vous rendre compte d'une conversation qui fut amenée par le mot *instinct*, qu'on prononce sans cesse, qu'on applique au goût et à la morale, et qu'on ne définit jamais. Je prétendis que ce n'était en nous que le résultat d'une infinité de petites expériences, qui avaient commencé au moment où nous ouvrîmes les yeux à la lumière jusqu'à celui où, dirigés secrètement par ces essais dont nous n'avions pas la mémoire, nous prononcions que telle chose était bien ou mal, belle ou laide, bonne ou mauvaise, sans avoir aucune raison présente à l'esprit de notre jugement favorable ou défavorable. (*Lettres à mademoiselle Voland.*)

Pourquoi, plus la vie est remplie, moins on y est attaché? Si cela est vrai, c'est qu'une vie occupée est communément une vie innocente; c'est qu'on pense

moins à la mort et qu'on la craint moins; c'est que, sans s'en apercevoir, on se résigne au sort commun des êtres qu'on voit sans cesse mourir et renaître autour de soi; c'est qu'après avoir satisfait pendant un certain nombre d'années à des ouvrages que la nature ramène tous les ans, on s'en détache, on s'en lasse; les forces se perdent, on s'affaiblit, on désire la fin de la vie, comme après avoir bien travaillé on désire la fin de la journée; c'est qu'en vivant dans l'état de nature on ne se révolte pas contre les ordres que l'on voit s'exécuter si nécessairement et si universellement; c'est qu'après avoir fouillé la terre tant de fois, on a moins de répugnance à y descendre; c'est qu'après avoir sommeillé tant de fois sur la surface de la terre, on est plus disposé à sommeiller un peu au-dessous; c'est, pour revenir à une des idées précédentes, qu'il n'y a personne parmi nous qui, après avoir beaucoup fatigué, n'ait désiré son lit, n'ait vu approcher le moment de se coucher avec un plaisir extrême; c'est que la vie n'est, pour certaines personnes, qu'un long jour de fatigue, et la mort qu'un long sommeil, et le cercueil qu'un lit de repos, et la terre qu'un oreiller où il est doux à la fin d'aller mettre sa tête pour ne la plus relever. Je vous avoue que la mort, considérée sous ce point de vue, et après les longues traverses que j'ai essuyées, m'est on ne peut plus agréable. Je veux m'accoutumer de plus en plus à la voir ainsi.

(*Lettres à Mademoiselle Voland.*)

Un peuple qui croit que c'est la croyance d'un Dieu et non pas les bonnes lois qui font les honnêtes gens

ne me paraît guère avancé. Je traite l'existence de Dieu, relativement à un peuple, comme le mariage. L'un est un état, l'autre une notion excellente pour trois ou quatre têtes bien faites, mais funeste pour la généralité. Le vœu du mariage indissoluble fait et doit faire presque autant de malheureux que d'époux. La croyance d'un Dieu fait et doit faire presque autant de fanatiques que de croyants. Partout où l'on admet un Dieu, il y a un culte ; partout où il y a un culte, l'ordre naturel des devoirs moraux est renversé, et la morale corrompue. Tôt ou tard, il vient un moment où la notion qui a empêché de voler un écu fait égorger cent mille hommes. Belle compensation !

DE L'ÉDUCATION

DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS

Locke prend l'enfant quand il est né. Il me semble qu'il aurait dû remonter un peu plus haut. Quoi donc? n'y aurait-il point de règles à prescrire pour la production d'un homme? Celui qui veut que l'arbre de son jardin prospère choisit la saison, prépare le sol, et prend un grand nombre de précautions, dont la plupart me semblent applicables à un être de la nature beaucoup plus important que l'arbre. Je veux que le père et la mère soient sains, qu'ils soient contents, qu'ils aient de la sérénité, et que le moment où ils se disposent à donner l'existence à un enfant soit celui où ils se sentent le plus satisfaits de la leur. Si l'on remplit d'amertume la journée d'une femme enceinte, croit-on que ce soit sans conséquence pour la plante molle qui germe et s'accroît dans son sein? Lorsque vous aurez planté dans votre verger un jeune arbrisseau, allez le secouer avec violence seulement une fois par jour, et vous verrez ce qui en arrivera. Qu'une femme enceinte soit donc un objet sacré pour son époux et pour ses voisins.

Lorsqu'elle aura mis au jour son fruit, ne le couvrez ni trop ni trop peu. Accoutumez-le à marcher tête nue; rendez-le insensible au froid des pieds. Nourrissez-le d'aliments simples et communs. Allongez sa vie en abrégeant son sommeil. Multipliez son existence, en

appliquant son attention et ses sens à tout. Armez-le contre le hasard, en le rendant insensible aux contretemps; armez-le contre le préjugé, en ne le soumettant jamais qu'à l'autorité de la raison; si vous fortifiez en lui l'idée générale de l'ordre, il aimera le bien; si vous fortifiez en lui l'idée générale de honte, il craindra le mal. Il aura l'âme élevée, si vous attachez ses premiers regards sur de grandes choses. Accoutumez-le au spectacle de la nature, si vous voulez qu'il ait le goût simple et grand, parce que la nature est toujours grande et simple. Malheur aux enfants qui n'auront jamais vu couler les larmes de leurs parents au récit d'une action généreuse! malheur aux enfants qui n'auront jamais vu couler les larmes de leurs parents sur la misère des autres! La Fable dit que Deucalion et Pyrrha repeuplèrent le monde en jetant des pierres derrière eux. Il reste, dans l'âme la plus sensible, une molécule qui tient de sa première origine, et qu'il faut travailler à reconnaître et à amollir.

(Art. *Locke*, Encycl.)

Madame, avant que de jeter les yeux sur votre plan d'éducation, j'ai voulu savoir quel serait le mien. Je me suis demandé : Si j'avais un enfant à élever, de quoi m'occuperais-je d'abord? serait-ce de le rendre honnête homme ou grand homme? et je me suis répondu : De le rendre honnête homme. Qu'il soit bon, premièrement; il sera grand après, s'il peut l'être. Je l'aime mieux pour lui, pour moi, pour tous ceux qui l'environneront, avec une belle âme, qu'avec un beau génie.

« Je l'élèverai donc pour l'instant de son existence et de la mienne. Je préférerai donc mon bonheur et le sien à celui de la nation. Qu'importe cependant qu'il soit mauvais père, mauvais époux, ami suspect, dangereux ennemi, méchant homme? Qu'il souffre, qu'il fasse souffrir les autres, pourvu qu'il exécute de grandes choses? Bientôt il ne sera plus. Ceux qui auront pâti de sa méchanceté ne seront plus; mais les grandes choses qu'il aurait exécutées resteraient à jamais. Le méchant ne durera qu'un moment; le grand homme ne finira point. »

Voilà ce que je me suis dit, et voici ce que je me suis répondu : « Je doute qu'un méchant puisse être véritablement grand. Je veux donc que mon enfant soit bon. Quand un méchant pourrait être véritablement grand, comme il serait du moins incertain s'il ferait le malheur ou le bonheur de sa nation, je voudrais encore qu'il fût bon. »

Je me suis demandé comment je le rendrais bon; et je me suis répondu : En lui inspirant certaines qualités de l'âme qui constituent spécialement la bonté.

Et quelles sont ces qualités? La justice et la fermeté : la justice, qui n'est rien sans la fermeté; la fermeté, qui peut être un grand mal sans la justice; la justice, qui prévient le murmure et qui règle la bienfaisance; la fermeté, qui donnera de la teneur à sa conduite, qui le résignera à sa destinée, et qui l'élèvera au-dessus des revers.

Voilà ce que je me suis répondu. J'ai relu ma réponse; et j'ai vu avec satisfaction que les mêmes vertus qui servaient de base à la bonté, servaient également de base à la véritable grandeur; j'ai vu qu'en

travaillant à rendre mon enfant bon, je travaillerais à le rendre grand; et je m'en suis réjoui.

Je me suis demandé comment on inspirait la fermeté à une âme naturellement pusillanime; et je me suis répondu : En corrigeant une peur par une peur; la peur de la mort, par celle de la honte. On affaiblit l'une en portant l'autre à l'excès. Plus on craint de se déshonorer, moins on craint de mourir.

Tout bien considéré, la vie étant l'objet le plus précieux, le sacrifice le plus difficile, je l'ai prise pour la mesure la plus forte de l'intérêt de l'homme; et je me suis dit : Si le fantôme exagéré de l'ignominie, si la valeur outrée de la considération publique ne donnent pas le courage de l'organisation, ils le remplacent par le courage du devoir, de l'honneur, de la raison. On ne fera jamais un chêne d'un roseau; mais on entête le roseau, et on le résout à se laisser briser. Heureux celui qui a les deux courages.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
(Horat. *Lyric.* lic. III, od. III, v. 7 et 8.)

Il verra le monde s'ébranler sans frémir.

Avec une âme juste et ferme, j'ai désiré que mon enfant eût un esprit droit, éclairé, étendu. Je me suis demandé comment on rectifiait, on éclairait, on étendait l'esprit de l'homme, et je me suis répondu :

On le rectifie par l'étude des sciences rigoureuses. L'habitude de la démonstration prépare ce tact du vrai, qui se perfectionne par l'usage du monde et l'expérience des choses. Quand on a dans sa tête des modèles parfaits de dialectique, on y rapporte, sans presque s'en douter, les autres manières de raisonner. Avec l'in-

stinct de la précision, on sent, dans les cas même de probabilité, les écarts plus ou moins grands de la ligne du vrai. On apprécie les incertitudes; on calcule les chances; on fait sa part et celle du sort; et c'est en ce sens que les mathématiques deviennent une science usuelle, une règle de la vie, une balance universelle; et qu'Euclide, qui m'apprend à comparer les avantages et les désavantages d'une action, est encore un maître de morale. L'esprit géométrique et l'esprit juste, c'est le même esprit. Mais, dira-t-on, rien n'est moins rare qu'un géomètre qui a l'esprit faux. D'accord; c'est alors un vice de la nature, que la science n'a pu corriger. Si l'on ne s'attendait pas à de la justesse dans un géomètre, on ne s'étonnerait pas de n'y en point trouver [1].

On éclaire l'esprit par l'usage des sens le plus étendu, et par les connaissances acquises, entre lesquelles il faut donner la préférence à celles de l'état auquel on est destiné. On peut, sans conséquence et sans honte, ignorer beaucoup de choses hors de son état. Qu'importe que Thémistocle sache ou ne sache pas jouer de la lyre? Mais les connaissances de son état, il faut les avoir toutes et les avoir bien.

Étendre l'esprit est, à mon sens, un des points les plus importants, les plus faciles et les moins pratiqués. Cet art se réduit presque en tout à voir d'abord nettement un certain nombre d'individus, nombre qu'on réduit ensuite à l'unité. C'est ainsi qu'on parvient à saisir aussi distinctement un million d'objets qu'une dizaine d'objets. Le nombre, le mouvement, l'espace

1. Voyez les § 2, 3, 4, etc. de l'*Interprétation de la nature*. C. I.

et la durée sont les premiers éléments sur lesquels il faut exercer l'esprit; et je ne connais pas encore la limite de ce que l'imagination bien cultivée peut embrasser. Le monde est trop étroit pour elle; elle voit au delà des yeux et des télescopes. Conduite de la considération des individus à celle des masses, l'âme s'habitue à s'occuper de grandes choses, à s'en occuper sans effort et sans négliger les petites. La vraie étendue de l'esprit dérive originairement de l'esprit d'ordre. Les bons maîtres sont rares, parce qu'ils traînent leurs élèves pied à pied; et qu'on fait avec eux une route immense, sans qu'ils s'avisent d'arrêter leurs élèves sur les sommités, et de promener leurs regards autour de l'horizon.

Je prise infiniment moins les connaissances acquises, que les vertus; et infiniment plus l'étendue de l'esprit, que les connaissances acquises. Celles-ci s'effacent; l'étendue de l'esprit reste. Il y a, entre l'esprit étendu et l'esprit cultivé, la différence de l'homme et de son coffre-fort.

On est honnête homme; on a l'esprit étendu; mais on manque de goût : et je ne veux pas qu'Alexandre fasse rire ceux qui broient les couleurs dans l'atelier d'Apelle. Comment donnerai-je du goût à mon enfant? me suis-je dit; et je me suis répondu : Le goût est le sentiment du vrai, du beau, du grand, du sublime, du décent, de l'honnête dans les mœurs, dans les ouvrages d'esprit, dans l'imitation ou l'emploi des productions de la nature. Il tient en partie à la perfection des organes, et se forme par les exemples, la réflexion et les modèles. Voyons de belles choses; lisons de bons ouvrages; vivons avec des hommes; rendons-nous tou-

jours compte de notre admiration; et le moment viendra où nous prononcerons aussi sûrement, aussi promptement de la beauté des objets que de leurs dimensions.

On a de la vertu, de la probité, des connaissances, du génie, même du goût, et l'on ne plaît pas. Cependant il faut plaire. L'art de plaire tient à des qualités qui ne s'acquièrent point. Prenez de temps en temps votre enfant par la main, et menez-le sacrifier aux Grâces. Mais où est leur autel? Il est à côté de vous, sous vos pieds, sur vos genoux.

Les enfants des maîtres du monde n'eurent d'autres écoles que la maison et la table de leurs pères. Agir devant ses enfants, et agir noblement, sans se proposer pour modèle; les apercevoir sans cesse, sans les regarder; parler bien, et rarement interroger; penser juste et penser tout haut; s'affliger des fautes graves, moyen sûr de corriger un enfant sensible : les ridicules ne valent que les petits frais de la plaisanterie, n'en pas faire d'autres; prendre ces marmousets-là pour des personnages, puisqu'ils en ont la manie; être leur ami, et par conséquent obtenir leur confiance sans l'exiger; s'ils déraisonnent, comme il est de leur âge, les mener imperceptiblement jusqu'à quelque conséquence bien absurde, et leur demander en riant : Est-ce là ce que vous vouliez dire? en un mot leur dérober sans cesse leurs lisières, afin de conserver en eux le sentiment de la dignité, de la franchise, de la liberté, et de les accoutumer à ne reconnaître de despotisme que celui de la vertu et de la vérité. Si votre fils rougit en secret, ignorez sa honte; accroissez-la en l'embrassant; accablez-le d'un éloge, d'une caresse qu'il sait

ne pas mériter. Si par hasard une larme s'échappe de ses yeux, arrachez-vous de ses bras; allez pleurer de joie dans un endroit écarté; vous êtes la plus heureuse des mères.

Surtout gardez-vous de lui prêcher toutes les vertus, et de lui vouloir trop de talents. Lui prêcher toutes les vertus, serait une tâche trop forte pour vous et pour lui. Tenez-vous-en à la véracité; rendez-le vrai, mais vrai sans réserve; et comptez que cette seule vertu amènera avec elle le goût de toutes les autres.

Cultiver en lui tous les talents, c'est le moyen sûr qu'il n'en ait aucun. N'exigez de lui qu'une chose, c'est de s'exprimer toujours purement et clairement; d'où résultera l'habitude d'avoir bien vu dans sa tête avant que de parler, et de cette habitude, la justesse de l'esprit.

Je ne sais ce que c'est que l'éducation libérale, ou la voilà.

Mais à quoi serviront tant de soins, sans la santé ? la santé, sans laquelle on n'est ni bon ni méchant; on n'est rien. On obtient la santé par l'exercice et la sobriété.

Ensuite un ordre invariable dans les devoirs de la journée : cela est essentiel.

Voilà, Madame, ce que je vous écrivais avant que de vous avoir lue : ensuite je me suis aperçu qu'entre plusieurs idées qui nous étaient communes, il n'y en avait aucune qui se contrariât. Je m'en suis félicité; et j'ai pensé que je pourrais bien avoir de la raison et du goût, puisque de moi-même j'avais tiré les vraies conséquences des principes que mon aimable et belle comtesse avait posés. Il n'y a guère d'autre différence entre sa lettre et la mienne, que celle des sexes.

(*Lettre à Mme la comtesse de Forbach.*)

EXTRAITS

DU PLAN D'UNE UNIVERSITÉ

POUR

LE GOUVERNEMENT DE RUSSIE

DE L'ÉTUDE DES CHOSES

C'est une grande question que de savoir si la seule étude des langues anciennes vaut le temps qu'on lui consacre, et si cette époque précieuse de la jeunesse ne pourrait pas être employée à des occupations plus importantes. Soit raison, soit préjugé, je croirai difficilement qu'on puisse se passer de la connaissance des Anciens. Cette littérature a une consistance, un attrait, une énergie, qui feront toujours le charme des grandes têtes. Mais je pense que l'étude des langues anciennes pourrait être abrégée considérablement, et mêlée de beaucoup de connaissances utiles. En général, dans l'établissement des écoles, on a donné trop d'importance et d'espace à l'étude des mots, il faut lui substituer aujourd'hui l'étude des choses. Je pense qu'on devrait donner dans les écoles une idée de toutes les connaissances nécessaires à un citoyen, depuis la législation jusqu'aux arts mécaniques, qui ont tant contribué aux avantages et aux agréments de la société; et dans ces arts mécaniques, je comprends les professions de la dernière classe des citoyens. Le spectacle de l'industrie humaine est en lui-même grand et satisfaisant : il est bon de connaître les différents

rapports par lesquels chacun contribue aux avantages de la société. Ces connaissances ont un attrait naturel pour les enfants dont la curiosité est la première qualité. D'ailleurs il y a dans les arts mécaniques les plus communs un raisonnement si juste, si compliqué, et cependant si lumineux, qu'on ne peut assez admirer la profondeur de la raison et du génie de l'homme, lorsque tant de sciences plus élevées ne servent qu'à nous démontrer l'absurdité de l'esprit humain.

DE L'INSTRUCTION

Instruire une nation, c'est la civiliser; y éteindre les connaissances, c'est la ramener à l'état primitif de barbarie. La Grèce fut barbare; elle s'instruisit et devint florissante. Qu'est-elle aujourd'hui? Ignorante et barbare. L'Italie fut barbare; elle s'instruisit et devint florissante: lorsque les arts et les sciences s'en éloignèrent, que devint-elle? Barbare. Tel fut aussi le sort de l'Afrique et de l'Égypte, et telle sera la destinée des empires dans toutes les contrées de la terre et dans tous les siècles à venir.

L'ignorance est le partage de l'esclave et du sauvage. L'instruction donne à l'homme de la dignité, et l'esclave ne tarde pas à sentir qu'il n'est pas né pour la servitude. Le sauvage perd cette férocité des forêts qui ne reconnaît point de maître, et prend à sa place une docilité réfléchie qui le soumet et l'attache à des lois faites pour son bonheur. Sous un bon souverain c'est le meilleur des sujets; c'est le plus patient sous un souverain insensé.

Après les besoins du corps qui ont rassemblé les

hommes pour lutter contre la nature, leur mère commune et leur infatigable ennemie, rien ne les rapproche davantage et ne les serre plus étroitement que les besoins de l'âme. L'instruction adoucit les caractères, éclaire sur les devoirs, subtilise les vices, les étouffe ou les voile, inspire l'amour de l'ordre, de la justice et des vertus, et accélère la naissance du bon goût dans toutes les choses de la vie. Les sauvages font des voyages immenses sans se parler, parce que les sauvages sont ignorants. Les hommes instruits se cherchent; ils aiment à se voir et à s'entretenir. La science éveille le désir de la considération. On veut être désigné du doigt, et faire dire de soi : *Le voilà, c'est lui.* De ce désir naissent des idées d'honneur et de gloire, et ces deux sentiments qui élèvent l'âme et qui l'agrandissent, répandent en même temps une teinte de délicatesse sur les mœurs, les procédés et les discours. J'oserais assurer que la pureté de la morale a suivi les progrès des vêtements depuis la peau de la bête jusqu'à l'étoffe de soie.

Combien de vertus délicates que l'esclave et le sauvage ignorent! Si l'on croyait que ces vertus, fruits du temps et des lumières, sont de convention, l'on se tromperait; elles tiennent à la science des mœurs comme la feuille tient à l'arbre qu'elle embellit.

QU'EST-CE QU'UNE UNIVERSITÉ?

Une université est une école dont la porte est ouverte indistinctement à tous les enfants d'une nation et où des maîtres stipendiés par l'État les initient à la connaissance élémentaire de toutes les sciences.

Je dis *indistinctement,* parce qu'il serait aussi cruel qu'absurde de condamner à l'ignorance les conditions subalternes de la société. Dans toutes, il est des connaissances dont on ne saurait être privé sans conséquence. Le nombre des chaumières et des autres édifices particuliers étant à celui des palais dans le rapport de dix mille à un, il y a dix mille à parier contre un que le génie, les talents et la vertu sortiront plutôt d'une chaumière que d'un palais.

— La vertu!

— Oui, la vertu, parce qu'il faut plus de raison, plus de lumières et de force qu'on ne le suppose communément pour être vraiment homme de bien. Est-on homme de bien sans justice, et a-t-on de la justice sans lumières?...

Ce qui concerne l'éducation publique n'a rien de variable, rien qui dépende essentiellement des circonstances. Le but en sera le même dans tous les siècles: faire des hommes vertueux et éclairés.

L'ordre des devoirs et des instructions est aussi inaltérable que le lien des connaissances entre elles. Procéder de la chose facile à la chose difficile; aller depuis le premier pas jusqu'au dernier, de ce qui est le plus utile à ce qui l'est moins, de ce qui est nécessaire à tous à ce qui ne l'est qu'à quelques-uns; épargner le temps et la fatigue, ou proportionner l'enseignement à l'âge et les leçons à la capacité moyenne des esprits.

DE L'ORDRE DES ÉTUDES

.....Je reviens à la comparaison que j'ai faite d'un cours de la science universelle à une grande avenue à

l'entrée de laquelle il se présente une foule de sujets qui crient tous à la fois : « Instruction, instruction! Nous ne savons rien; qu'on nous apprenne. »

La première chose que je me dis à moi-même, c'est que tous ne sont ni capables ni destinés à suivre cette longue avenue jusqu'au bout.

Les uns iront jusqu'ici; d'autres, jusque-là; quelques-uns, un peu plus loin; mais à mesure qu'ils avanceront, le nombre diminuera.

Quelle sera donc la première leçon que je leur donnerai? La réponse n'est pas difficile. Celle qui leur convient à tous, quelle que soit la condition de la société qu'ils embrassent.

Quelle sera la seconde? Celle qui, d'une utilité un peu moins générale, conviendra au nombre de ceux qui me resteront.

Et la troisième, celle qui, moins utile encore que la précédente, conviendra au nombre moins grand de ceux qui m'auront suivi jusqu'ici.

Et ainsi de suite jusqu'au bout de la carrière, l'utilité de l'enseignement diminuant à mesure que le nombre de mes auditeurs diminue.

Je classerai les sciences et les études, comme notre historien naturaliste, M. de Buffon, a classé les animaux, comme il eût classé les minéraux et les végétaux. Il a parlé d'abord du bœuf, l'animal qu'il nous importe le plus de bien connaître; ensuite du cheval; puis de l'âne, du mulet, du chien; le loup, l'hyène, le tigre, la panthère, occupent d'après sa méthode un rang d'autant plus éloigné dans la science, qu'ils sont plus loin de nous dans la nature, et que nous en avons eu moins d'avantages à tirer ou moins de dommages à craindr

Qu'en arrivera-t-il? C'est que celui qui n'aura pas eu la force ou le courage de suivre la carrière de l'université jusqu'à la fin, plus tôt il l'abandonnera, et moins les connaissances qu'il laissera en arrière, plus celles qu'il emportera, lui étaient nécessaires.

J'insiste sur ce principe, il sera la pierre angulaire de l'édifice. Cette pierre mal assise, l'édifice s'écroule; bien posée, l'édifice demeure inébranlable à jamais.

OBJET D'UNE ÉCOLE PUBLIQUE

L'objet d'une école publique n'est point de faire un homme profond en quelque genre que ce soit, mais de l'initier à un grand nombre de connaissances dont l'ignorance lui serait nuisible dans tous les états de la vie, et plus ou moins honteuse dans quelques-uns. L'ignorance des lois serait pernicieuse dans un magistrat. Il serait honteux qu'il se connût mal en véritable éloquence.

On entre ignorant à l'école, on en sort écolier; on se fait maître soi-même en portant toute sa capacité naturelle et toute son application sur un objet particulier.

Que doit-on remporter d'une école publique? De bons éléments.

PLAN GÉNÉRAL

DE L'ENSEIGNEMENT D'UNE UNIVERSITÉ

PREMIÈRE FACULTÉ OU FACULTÉ DES ARTS

PREMIER COURS D'ÉTUDES

1re CLASSE

L'arithmétique.
L'algèbre.
Les combinaisons ou les premiers principes du calcul des probabilités.
La géométrie.

2e CLASSE

Les lois du mouvement et de la chute des corps.
Les forces centrifuges et autres.
La mécanique.
L'hydraulique.

3e CLASSE

La sphère et les globes.
Le système du monde.
L'astronomie avec ses dépendances, comme la gnomonique, etc.

4e CLASSE

L'histoire naturelle.
La physique expérimentale.

5e CLASSE

La chimie.
L'anatomie.

SECOND COURS D'ÉTUDES

Parallèle au premier et continué pendant la même durée.

1re CLASSE

Les premiers principes de la métaphysique; la distinction des deux substances; l'existence de Dieu; les corollaires de cette vérité.
La morale.
La religion.

2e CLASSE

L'histoire.
La géographie.
La chronologie et les premiers principes de la science économique, ou de l'emploi le plus avantageux de son temps et de ses talents. L'art de conduire sa maison et de conserver sa fortune.

1er COURS D'ÉTUDES (Suite)	3e COURS D'ÉTUDES	4e COURS D'EXERCICES
6e CLASSE La logique. La critique. La grammaire générale et raisonnée. 7e CLASSE La grammaire russe et cette langue par principes. La langue esclavone. 8e CLASSE Le grec et le latin. L'éloquence et la poésie.	Parallèle aux deux premiers et continué pendant toute leur durée. 1re CLASSE Le dessin. (Cette classe est commune à tous les élèves.)	Parallèle aux trois premiers et continué pendant toute leur durée. 1re CLASSE La musique. La danse. 2e CLASSE L'escrime. Le manège ou l'équitation. La nage.

2e FACULTÉ	3e FACULTÉ	4e FACULTÉ
La médecine.	La jurisprudence.	La théologie.

École de politique ou des affaires publiques.	École de génie ou art militaire.	École de marine.

École d'agriculture et de commerce.	École de perspective. — de dessin. — de peinture. — de sculpture et d'architecture.

L'HISTOIRE NATURELLE, LA PHYSIQUE EXPÉRIMENTALE

Rien de plus utile et de plus intéressant que l'histoire naturelle, point de science plus faite pour les enfants; c'est un exercice continu des yeux, de l'odorat, du goût et de la mémoire.

Entre les conditions subalternes de la société, il n'y en a point à laquelle l'histoire naturelle ne fût plus ou moins utile; tout ce qu'on voit, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on emploie, tout ce qu'on vend, tout ce qu'on achète, est tiré des animaux, des minéraux ou des végétaux.

C'est le catalogue des richesses que la nature a destinées à nos besoins et à nos fantaisies. Les animaux nous servent ou nous nuisent, et ils sont bons à connaître et pour les avantages que nous en retirons, et pour les dommages que nous en avons à craindre. Les minéraux et les métaux sont employés dans tous nos ateliers; ils nous défendent sous la forme d'armes, ils abrègent nos travaux comme instruments, ils nous sont commodes comme ustensiles. Les végétaux nous alimentent ou nous récréent.

C'est en étudiant l'histoire naturelle que les élèves apprendront à se servir de leurs sens, art sans lequel ils ignoreront beaucoup de choses, et ce qui est pis, ils en sauront mal beaucoup d'autres : art de bien employer les seuls moyens que nous ayons de connaître; art dont on pourrait faire d'excellents éléments, préliminaires de toute espèce d'enseignement.

La physique expérimentale est une imitation en petit des grands phénomènes de la nature, un essai de ses principaux agents, l'air, l'eau, la terre, le feu, la

lumière, les solides, les fluides, le mouvement. Point de mécanique sans géométrie, point de physique expérimentale sans quelque teinture de mécanique.

La physique expérimentale s'introduit encore dans presque tous les ateliers des artistes. L'étude en est utile, agréable et facile. Point de machines sans calcul de la solidité et de la fragilité, de la pesanteur et de la légèreté, de la mollesse et de la dureté, de la raideur et de la flexibilité, de l'humidité et de la sécheresse, du frottement et de l'élasticité. Les élèves verront les phénomènes, mais ils en ignoreront la raison sans les connaissances préliminaires des deux premières classes.

LE GREC ET LE LATIN, L'ÉLOQUENCE ET LA POÉSIE OU L'ÉTUDE DES BELLES-LETTRES

La gloire littéraire est le fondement de toutes les autres : les grandes actions tombent dans l'oubli ou dégénèrent en fables extravagantes, sans un historien fidèle qui les raconte, un grand orateur qui les préconise, un poète sacré qui les chante, ou des arts plastiques qui les représentent à nos yeux. Personne n'est donc plus intéressé à la naissance, aux progrès et à la durée des beaux-arts que les bons souverains.

Ce sont les lettres et les monuments qui marquent les intervalles des siècles qui se projetteraient les uns sur les autres, et ne formeraient qu'une nuit épaisse à travers laquelle l'avenir n'apercevrait plus que des fantômes exagérés, sans les écrits des savants qui distinguent les années par le récit des actions qui s'y sont faites. Le passé n'existe que par eux ; leur silence replonge l'univers dans le néant ; la mémoire des aïeux n'est pas;

leurs vertus restent sans honneur et sans fruit pour les neveux, moment où ces cygnes paraissent est comme l'époque de la création.

Cependant il y a bien de la différence entre celui qui agit et celui qui parle, entre le héros et celui qui le chante : si le premier n'avait pas été, l'autre n'aurait rien à dire. Certes la belle page est plus difficile à écrire que la belle action à faire; mais celle-ci est d'une bien autre importance.

Les beaux-arts ne font pas les bonnes mœurs; ils n'en sont que le vernis.

Il faut qu'il y ait des orateurs, des poètes, des phi-osophes, de grands artistes; mais, enfants du génie bien plus que de l'enseignement, le nombre n'en doit et n'en peut être que fort petit. Il importe surtout qu'ils soient d'excellents moralistes, condition sans laquelle ils deviendront des corrupteurs dangereux. Ils préconiseront le vice éclatant, et laisseront le mérite obscur dans son oubli. Adulateurs des grands, ils altéreront, par leurs éloges mal placés, toute idée de vertu : plus ils seront séduisants, plus on les lira, plus ils feront de mal.

Voilà une des raisons pour lesquelles je relègue 'étude des belles-lettres dans un rang fort éloigné. J'en vais exposer beaucoup d'autres : je m'élève contre un ordre d'enseignement consacré par l'usage de tous les siècles et de toutes les nations, et j'espère qu'on me permettra d'être un peu moins superficiel sur ce sujet.

Voici les raisons de ceux qui s'obstinent à placer l'étude du grec et du latin à la tête de toute éducation publique ou particulière.

1° Il faut, disent-ils, appliquer à la science des mots

l'âge où l'on a beaucoup de mémoire et peu de jugement.

2° Si l'étude des langues exige beaucoup de mémoire, elle l'étend encore en l'exerçant.

3° Les enfants ne sont guère capables d'une autre occupation.

A cela je réponds qu'on peut exercer et étendre la mémoire des enfants aussi facilement et plus utilement avec d'autres connaissances que des mots grecs et latins; qu'il faut autant de mémoire pour apprendre exactement la chronologie, la géographie et l'histoire, que le dictionnaire et la syntaxe; que les exemples d'hommes qui n'ont jamais su ni grec ni latin, et dont la mémoire n'en est ni moins fidèle, ni moins étendue, ne sont pas rares; qu'il est faux qu'on ne puisse tirer parti que de la mémoire des enfants; qu'ils ont plus de raison que n'en exigent les éléments d'arithmétique, de géométrie et d'histoire; qu'il est d'expérience qu'ils retiennent tout indistinctement; que quand ils n'auraient pas cette dose de raison qui convient aux sciences que je viens de nommer, ce n'est point à l'étude des langues qu'il faudrait accorder la préférence, à moins qu'on ne se proposât de les enseigner comme on apprend la langue maternelle, par usage, par un exercice journalier, méthode très avantageuse sans doute, mais impraticable dans un enseignement public, dans une école mêlée de commensaux et d'externes; que l'enseignement des langues se fait par des rudiments et d'autres livres; c'est à-dire qu'elle y est montrée par principes raisonnés, et que je ne connais pas de science plus épineuse; que c'est l'application continuelle d'une logique très fine, d'une métaphysique subtile, que je ne crois

pas seulement supérieure à la capacité de l'enfance, mais encore à l'intelligence de la généralité des hommes faits, et la preuve en est consignée dans l'*Encyclopédie*, à l'article CONSTRUCTION, du célèbre Dumarsais, et à tous les articles de grammaire; que si les langues sont des connaissances instrumentales, ce n'est pas pour les élèves, mais pour les maîtres; que c'est mettre à la main d'un apprenti forgeron un marteau dont il ne peut ni empoigner le manche, ni vaincre le poids; que si ce sont des clefs, ces clefs sont très difficiles à saisir, très dures à tourner; qu'elles ne sont à l'usage que d'un très petit nombre de conditions; qu'à consulter l'expérience et à interroger les meilleurs étudiants de nos classes, on trouvera que l'étude s'en fait mal dans la jeunesse; qu'elle excède de fatigue et d'ennui; qu'elle occupe cinq ou six années, au bout desquelles on n'en entend pas seulement les mots techniques; que les définitions rigoureuses des termes génitif, ablatif, verbes personnels, impersonnels sont peut-être encore à faire; que la théorie précise des temps des verbes ne le cède guère en difficulté aux propositions de la philosophie de Newton, et je demande qu'on en fasse l'essai dans l'*Encyclopedie*, où ce sujet est supérieurement traité à l'article TEMPS; que les jeunes étudiants ne savent ni le grec ni le latin qu'on leur a si longtemps enseigné, ni les sciences auxquelles on les aurait initiés; que les plus habiles sont forcés à les réétudier au sortir de l'école, sous peine de les ignorer toute leur vie, et que la peine qu'ils ont endurée en expliquant Virgile, les pleurs dont ils ont trempé les satires plaisantes d'Horace, les ont à tel point dégoûtés de ces auteurs qu'ils ne les regardent plus qu'en frémissant : d'où je puis

conclure, ce me semble, que ces langues savantes propres à si peu, si difficiles pour tous, doivent être renvoyées à un temps où l'esprit soit mûr, et placées dans un ordre d'enseignement postérieur à celui d'un grand nombre de connaissances plus généralement utiles et plus aisées, et avec d'autant plus de raison qu'à dix-huit ans on y fait des progrès plus sûrs et plus rapides, et qu'on en sait plus et mieux dans un an et demi, qu'un enfant n'en peut apprendre en six ou sept ans. Mais accordons qu'au sortir des écoles, les enfants possèdent les langues anciennes qu'on leur a montrées : que deviennent ces enfants? Ils se répandent dans les différentes professions de la société : les uns se font commerçants ou militaires, d'autres suivent la cour ou le barreau; c'est-à-dire que les dix-neuf vingtièmes passent leur vie sans lire un auteur latin, et oublient ce qu'ils ont si péniblement appris.

Mais ce n'est pas tout : si les principes de la grammaire ne sont aucunement à la portée des enfants, ils ne sont guère plus en état de saisir le fond des choses contenues dans les ouvrages sur lesquels on les exerce.....

Et puis je demanderai : à qui ces langues anciennes sont-elles d'une utilité absolue? J'oserais presque répondre : à personne si ce n'est aux poètes, aux orateurs, aux érudits et aux autres classes des littérateurs de profession, c'est-à-dire aux états de la société les moins nécessaires.

Prétendra-t-on qu'on ne puisse être un grand jurisconsulte sans la moindre teinture de grec et avec une très petite provision de latin, tandis que tous les nôtres en sont là? J'en dis autant de nos théologiens et de nos médecins : ces derniers se piquent de bien savoir et de

bien écrire le latin, mais ils ignorent le grec; et la langue de Galien et d'Hippocrate n'est pas plus familière à nos *iâtres* que l'hébreu, idiome dans lequel les livres saints sont écrits, ne l'est à nos hiérophantes.

Mais tant pis, dira-t-on.

Et pourquoi tant pis? en possèdent-ils moins bien l'anatomie, la physiologie, l'histoire naturelle, la chimie et les autres connaissances essentielles à leur profession? leurs anciens auteurs n'ont-ils pas été traduits et retraduits cent fois? Mais quand je conviendrais de l'avantage de ces langues pour certains états, la question n'en resterait pas moins indécise, car il ne s'agit point ici de leur utilité, mais bien du temps où il convient de les apprendre : est-ce lorsqu'on est enfant et écolier, ou lorsque, soustrait à la férule, on se propose d'être maître? Entre les connaissances, est-ce dans le rang des essentielles ou des surérogatoires, qu'il faut les placer? essentielles ou surérogatoires, en faut-il occuper l'âge de l'imbécillité, l'âge où leur difficulté est au-dessus de la portion de jugement que la nature nous accorde? Quand on les posséderait de bonne heure, sans la multitude des connaissances antérieures au rang d'enseignement que nous leur avons assigné, en entendrait-on mieux les auteurs? On étudierait donc à cinq ou six ans ce qu'on ne saurait bien apprendre, et ce qui ne pourrait servir qu'à vingt-cinq ou trente, et peut-être plus tard, car à quel âge un médecin est-il en état de sentir la vérité ou la fausseté d'un aphorisme d'Hippocrate? Mais ce que je dis du moment où la connaissance du grec et du latin est utile au médecin, et de l'âge où il convient de se livrer à cette étude, je puis le dire du littérateur même, avec cette différence

que sans grec, et, à plus forte raison, sans latin, on n'est point un homme de lettres : il faut absolument à celui-ci une liaison intime avec Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron, s'il veut exceller ; encore suis-je bien sûr que Voltaire, qui n'est pas un littérateur médiocre, sait bien peu de grec, et qu'il n'est pas le vingtième, le centième de nos latinistes.

LA MORALE, L'HISTOIRE, LA SCIENCE ÉCONOMIQUE

L'objet du premier cours est de préparer des savants ; l'objet de celui-ci est de faire des gens de bien : deux tâches qu'il ne faut point séparer.

Les élèves reçoivent dans l'un des leçons dont l'utilité devient de moins en moins générale ; les leçons qu'ils reçoivent dans l'autre sont d'une nature qui reste la même.

Inepte ou capable, il serait à propos qu'un sujet s'y arrêtât pendant un certain intervalle de temps. Homme, il faut qu'il sache ce qu'il doit à l'homme ; citoyen, il faut qu'il apprenne ce qu'il doit à la société ; prêtre négociant, soldat, géomètre ou commerçant, célibataire ou marié, époux, fils, frère ou ami, il a des devoirs qu'il ne peut trop connaître.....

Les classes en seront moins nombreuses et les leçons moins variées, Le premier cours se distribuera en huit classes, celui-ci ne se distribue qu'en trois ; mais l'enseignement reçu dans ces trois classes, toujours le même pour le fond des matières, s'étendra de plus en plus, deviendra successivement plus détaillé et plus fort ; on n'en saurait trop approfondir les objets, les élèves n'en peuvent trop écouter les préceptes.

Le premier cours est élémentaire, celui-ci ne l'est pas ; on sort des classes de l'un, écolier ; des classes de l'autre, il serait à souhaiter qu'on en sortît maître.

Les leçons sur les sciences suffisent lorsqu'elles ont indiqué au talent naturel l'objet particulier qui deviendra l'étude et l'exercice particulier du reste de la vie. Les leçons sur la morale, les devoirs et la vertu, les hommes, la bonne foi, la jurisprudence usuelle sont d'une tout autre nature.

Il y a un milieu entre l'ignorance absolue et la science parfaite, il n'y en a point entre le bien et le mal, entre la bonté et la méchanceté. Celui qui est ballotté dans ses actions de l'une à l'autre est méchant.

DE L'ÉTAT DE SAVANT

Si une nation n'est pas instruite, peut-être sera-t-elle nombreuse et puissante, mais elle sera barbare, et l'on ne me persuadera jamais que la barbarie soit l'état le plus heureux d'une nation, ni qu'un peuple s'achemine vers le malheur à mesure qu'il s'éclaire ou se civilise ou que les droits de la propriété lui sont plus sacrés.

La propriété des biens et celle de la personne, ou la liberté civile, supposent de bonnes lois et avec le temps amènent la culture des terres, la population, les industries de toute espèce, des arts, des sciences, le beau siècle d'une nation.

Entre les sciences, les unes sont filles de la nécessité ou du besoin, telles sont la médecine, la jurisprudence, les premiers éléments de la physique et des mathématiques ; les autres naissent de l'aisance et peut-être de

la paresse, telles sont la poésie, l'éloquence et toutes les branches de la philosophie spéculative.

Un père s'est enrichi par le commerce; il a un grand nombre d'enfants; parmi ces enfants il en est un qui ne veut rien faire, ses bras faibles et délicats lui ont donné de l'aversion pour la navette, la scie ou le marteau; il se lève tard; il reste assis la tête penchée sur la poitrine, il réfléchit, il médite; il se fait poète, orateur, prêtre ou philosophe.

Il faut qu'une nation soit bien nombreuse et bien riche pour qu'il y ait, sans conséquence fâcheuse, beaucoup de ces individus qui pensent tandis que les autres travaillent.

Il faut que cette classe de paresseux soit bien nombreuse et que les sciences aient déjà fait de grands progrès chez une nation pour y donner naissance aux académies.

Qu'est-ce qu'une académie? Un corps de savants qui se forme de lui-même, ainsi que la société des hommes s'est formée, celle-ci pour lutter avec plus d'avantage contre la nature, celui-là par le même instinct ou le même besoin : la supériorité avouée des efforts réunis contre l'ignorance.

A son origine, l'une et l'autre association n'a ni code ni lois. Celle des savants subsiste sous une espèce d'anarchie jusqu'à ce qu'un souverain qui en a pressenti l'utilité, la protège, la stipendie et s'en fasse législateur.

Appeler des étrangers pour former une académie de savants, c'est négliger la culture de sa terre et acheter des grains chez ses voisins. Cultivez vos champs et vous aurez des grains.

Une académie ou un corps de savants ne doit être

que le produit des lumières poussées jusqu'à un certain degré de perfection et très généralement répandues ; sans cela, stipendiée par l'État, elle lui coûte beaucoup, ne subsiste que par des recrues et ne rend aucun fruit. Elle publie de beaux recueils que personne n'achète et ne lit, parce que personne ne les entend ; de ces recueils il en passe au loin quelques exemplaires qui ne compensent pas les dépenses, et la nation reste au même point d'ignorance ou d'instruction.

Il n'en est pas ainsi de l'instruction publique ; embrassant toutes les conditions d'un empire, répandant la lumière de toute part, son dernier effet est la formation des académies qui durent, renouvelées sans cesse par le fonds national.

Fonder une académie avant que d'avoir pourvu à l'éducation publique, c'est vraiment avoir commencé son édifice par le faîte.

Tout bien considéré, l'état de savant est doux ; on s'y portera naturellement partout où la science sera un peu récompensée et fort honorée.

Les maisons d'éducation publique doivent faire les progrès de la population ; la multitude de ces établissements serait une espèce de calamité. Peu de collèges, mais bons.

A peine l'Université fut-elle établie parmi nous que le nombre de ses collèges s'accrut sans mesure ; les grands seigneurs suivirent l'exemple du souverain et ils en fondèrent que nous détruisons aujourd'hui.

Je ne pense pas qu'il soit encore temps, pour la Russie, de susciter cette espèce d'émulation parmi les grands ; s'il arrivait qu'elle les gagnât, peut-être faudrait-il l'arrêter.

Il y a deux sortes d'écoles publiques : les petites écoles ouvertes à tous les enfants du peuple au moment où ils peuvent parler et marcher ; là ils doivent trouver des maîtres, des livres et du pain, des maîtres qui leur montrent à lire, à écrire et les premiers principes de la religion et de l'arithmétique ; des livres dont ils ne seraient peut-être pas en état de se pourvoir ; du pain qui autorise le législateur à forcer les parents les plus pauvres d'y envoyer leurs enfants.

Au sortir de ces petites écoles, ces jeunes enfants ou se renfermeront dans la maison paternelle pour y apprendre quelque métier, ou se présenteront aux collèges de l'Université dont j'ai tracé le plan....

DES MAITRES

Un moyen sûr de juger d'une école, c'est de voir si les élèves qu'on y fait promettent un jour de bons maîtres. Si elle n'y conduit pas, elle est mauvaise.

Quelles sont les qualités à désirer dans un bon maître? La science approfondie de la matière qu'il doit enseigner, une âme honnête et sensible.

Si la place d'un maître est importante par son honoraire et par son rang distingué entre les conditions de la société, si cet honoraire est toute sa ressource, s'il se déshonore et se ruine en perdant son état, il en aura ou en simulera les vertus. Tirons de l'intérêt et de l'amour-propre ce que nous aimerions mieux tenir d'une bonne nature.

Entre les maîtres point de prêtres, si ce n'est dans les écoles de la faculté de théologie. Ils sont rivaux par

état de la puissance séculière, et la morale de ces rigoristes est étroite et triste.

Les embarras du mariage n'empêchent point un ouvrier de travailler, un avocat de suivre le Palais, un magistrat ou un sénateur de vaquer aux affaires publiques ; ils ne seront pas plus gênants pour un maître de quartier ou pour un professeur.

Le professeur et le maître de quartier pourront donc être ou célibataires ou mariés. S'ils ont des enfants, tant mieux ; pères de famille, ils n'en seront que plus doux et plus compatissants pour les élèves.

Le célibataire logera ou ne logera pas dans l'intérieur de la maison, à sa volonté.

L'homme marié aura son logement au dehors ; point de femmes dans un collège ; le mélange des deux sexes ne tarde point à y introduire les mauvaises mœurs et la division. Mais parce qu'un maître est chargé d'une famille nombreuse il ne faut pas que ses avantages soient moindres que ceux du célibataire ; on lui payera son logement. Ce que je dis ici des maîtres doit s'étendre à tous les autres commensaux de la maison.

Je ne demande à un maître que de bonnes mœurs qu'on exige de tout citoyen, que les lumières que l'enseignement de son école suppose, et qu'un peu de patience qu'il aura, s'il veut bien se rappeler qu'il fut autrefois ignorant.

Les élèves passeront d'une classe à une autre, mais chaque maître restera dans la sienne.

Point d'autre inspecteur absolu de l'éducation publique que l'État ; c'est à l'État à nommer, continuer ou changer le recteur et les principaux, à déposer les professeurs, à chasser les répétiteurs ou maîtres de

quartier, et à exclure des écoles les enfants ineptes ou vicieux....

La faute d'un maître ne doit jamais être traitée légèrement; point de rémission pour un maître vicieux. Pères, l'indulgence déplacée pour de mauvais instituteurs retombera sur l'espoir de votre nation et sur vous.

Je ne dirai qu'un mot sur la manière d'enseigner, c'est que si les élèves connaissaient mieux la fatigue des maîtres, ils supporteraient plus aisément la leur. Au lieu d'affecter une supériorité de savoir, il vaudrait mieux avoir l'air d'étudier et de travailler avec eux; c'est ainsi qu'en apprenant on les familiariserait avec l'art de montrer.

Exemple. Qu'un maître qui résout à son élève un problème d'arithmétique ou de géométrie fasse une fausse supposition, qu'il la reconnaisse, qu'il revienne sur ses pas, qu'il avance et qu'il découvre enfin la vérité qu'il cherchait, je pense qu'il instruira mieux son élève qu'en y arrivant par une marche rapide, sûre et non tâtonnée.

Il y a bien de la différence entre une erreur d'ignorance ou d'inadvertance et une erreur faite d'industrie; celle-ci tient en garde l'élève : s'il l'aperçoit, sa petite vanité est satisfaite, elle l'habitue à se méfier, elle le forme insensiblement à la recherche de la vérité, elle lui inspire l'esprit d'invention; l'autre perd le temps et ne rend que du mépris. L'erreur d'industrie pallierait quelquefois l'erreur involontaire et dispenserait le maître de rougir.

Cette méthode d'enseignement en apparence perplexe, douteuse, vacillante, est tout à fait socratique.

Il ne suffit pas que les maîtres soient honnêtement stipendiés, il serait encore à propos de pourvoir au temps de la vieillesse et des infirmités. L'assurance d'une pension viagère après un certain nombre d'années de bons services les rendrait attentifs à leurs devoirs, les attacherait à leur place et les soutiendrait contre le dégoût de leurs fonctions.

SUR L'ÉCOLE DES JEUNES DEMOISELLES[1]

Après avoir bien réfléchi sur cette admirable institution, j'ai comparé l'éducation générale qu'on y donnait à l'éducation que j'ai donnée à ma fille, et sans en imposer à Votre Majesté Impériale, à qui je me ferais un crime de dire ce que je ne penserais pas, je trouve qu'ayant eu le plus tendre des pères, la meilleure des mères, elle a cependant été moins bien et plus sévèrement élevée que vos enfants. On a pris dans votre couvent des précautions plus sûres pour fortifier la santé, conserver au caractère son naturel, son innocence et sa gaieté, donner des talents sans gêne, former à l'économie domestique sans avilir, en un mot préparer des mères, des épouses et des citoyennes instruites, honnêtes et utiles.

Le seul point, plus ou moins important selon le coup d'œil sous lequel on le considérera, le seul point, dis-je, qu'on ait omis, c'est un petit cours d'anatomie sur des pièces en cire et injectées qui aient la vérité de la nature, sans en offrir le dégoût.

Le corps est pour tous les hommes une partie si im-

1. La Politique de Diderot, extraits publiés par M. Maurice Tourneux dans la *Nouvelle Revue*. (V. n° du 15 septembre 1883).

portante d'eux-mêmes ! La frêle machine d'une femme est si sujette à des dérangements ! Une femme devient mère, et une teinture légère d'anatomie lui convient si fort, et avant que de le devenir, et quand elle le devient et après qu'elle l'est devenue !

C'est ainsi que j'ai coupé racine à la curiosité dans ma fille. Quand elle a tout su, elle n'a plus rien cherché à savoir. Son imagination s'est assoupie et ses mœurs n'en sont restées que plus pures.

C'est ainsi qu'elle a appris ce que c'était que la pudeur, la bienséance, et la nécessité de dérober aux yeux des hommes des parties dont la nudité, dans l'un et l'autre sexe, les aurait réciproquement portés au vice.

C'est ainsi qu'elle s'est instruite sur le péril et les suites de l'approche de l'homme.

C'est ainsi qu'elle a apprécié la valeur de tous les propos séducteurs qu'on a pu lui tenir.

C'est ainsi qu'elle a été préparée au devoir conjugal et à la naissance d'un fils ou d'une fille.

C'est ainsi qu'on lui a inspiré des précautions pendant l'état de grossesse, et la résignation au moment de l'accouchement ; on lui avait fait voir l'enfant dans la matrice. Aussi, à sa première couche, a-t-elle montré une fermeté qu'on n'a peut-être encore jamais vue à une femme ignorante.

Cette connaissance la servira dans la santé pour la conserver, dans la maladie pour lui désigner le lieu de sa douleur, dans la maison pour son mari, pour ses enfants et pour ses domestiques.

Mais, me direz-vous, où a-t-elle pu prendre ces connaissances anatomiques, sans conséquences ? Chez une

demoiselle, très habile et très honnête, où j'ai fait mes cours d'anatomie, moi, mes amis, vingt filles de bonne maison, et cent femmes de la société, science qu'elle a rendue assez commune parmi nous. Des pères y ont mené leurs fils et leurs filles séparément. On formait une compagnie et l'on prenait les leçons en commun.

Votre Majesté Impériale me demandera peut-être à quel âge une fille et les autres enfants ont pris ces leçons. A seize ans, à dix-sept, à dix-huit, un ou deux ans avant le mariage . . . .

. . . .

Il ne restera plus qu'une question à faire à Votre Majesté Impériale, c'est sur le temps que demande ce petit cours anatomique ; et elle sera bien étonnée lorsque je lui répondrai pas un mois, pas quinze jours, à peine huit jours.

En huit jours on sait les choses, on en a des idées très nettes, on n'ignore que la langue anatomique, affaire de mémoire qui demande plus de temps que la science. . . . .

. . . .

Quoi qu'il en soit, je ne balancerais pas à faire faire aux jeunes filles de la maison un, deux, trois cours de cette curieuse, intéressante et utile science, pendant l'année qui précéderait leur sortie de la maison.

Sa Majesté Impériale sera tout étonnée de la sorte de modestie et de réserve réfléchie qu'elle leur remarquera.

C'est ainsi que ma fille a appris et ce qu'il lui convenait d'entendre ou de ne pas entendre, et à rester en compagnie ou à s'en retirer à temps, à discerner l'homme honnête de l'homme grossier, l'ouvrage délicat

de l'auteur ordurier, le livre dont la lecture lui convenait ou ne lui convenait pas, la raison de ce qui se passait en elle, fille, et de ce qui devait s'y passer, femme.

Un jeune étourdi, homme d'esprit, homme de lettres, Barthe, l'auteur des *Fausses Infidélités*, très jolie petite pièce, et de la *Mère Jalouse*, comédie qui n'est pas sans mérite, prêtait à ma fille les volumes de Voltaire, à mesure qu'elle les lisait.

Un jour, je passais à travers la chambre de mon enfant, et je la vis qui riait à gorge déployée. « De quoi riez-vous de si bon cœur? lui dis-je. – Je ris du docteur Pangloss qui donnait des leçons de physique expérimentale à Mme Paquette, dans un bosquet. — Comment, vous lisez *Candide!* — Oui, mon papa; c'est un livre infâme; mais, puisque je l'ai commencé, vous me permettrez que je l'achève. — Et qui est-ce qui vous a prêté ce livre? — Ah! mon papa, ne vous en mêlez pas, c'est mon affaire, et soyez sûr que cet homme-là ne m'aura pas manqué impunément..... »

Une autre aurait caché le livre, se serait bien empoisonné l'imagination; ma fille n'en fit rien.

Quelque temps après, arrive M. Barthe; nous causions tête à tête dans mon cabinet, lorsqu'on m'apporte un billet conçu en ces termes :

« Monsieur, vous avez manqué à mon père et à moi en m'envoyant un livre dont la lecture est déshonnête Je ne sais si mon papa vous le pardonnera; pour moi, je ne vous le pardonnerai pas. Croyez-moi, si vous êtes jaloux d'entrer dans la maison des pères honnêtes, ne portez point de pareils livres à leurs enfants; les pères craindraient, avec raison, que ces lectures ne corrompissent leurs mœurs. J'ai lu votre livre, oui, Monsieur,

je l'ai lu; sans l'indignation de votre procédé, j'en aurais beaucoup ri; et cela sans me corrompre, parce que, heureusement, on ne me corrompt point. »

Alors, elle avait dix-sept ans et elle avait fait ses trois ou quatre cours d'anatomie; rien dans ce livre pervers qui fît travailler sa petite tête, et par conséquent rien de dangereux.

. . . .

Il ne faut pas que ces leçons soient données par un homme, parce qu'il faut conserver aux jeunes filles l'habitude de rougir devant les hommes; c'est une vapeur légère qui les embellit et qui se perdrait.

Et lorsque nos grandes filles sauront à quoi s'en tenir sur les discours des hommes, lorsqu'on leur aura traduit en bon français la valeur de nos propos doux, lorsqu'on leur aura bien dit : « Mademoiselle, voici le moment où l'on s'approchera de vous, où l'on vous flattera sur vos charmes, sur vos talents, où l'on vous regardera tendrement, où l'on vous persuadera, si l'on peut, qu'on vous aime à la folie, mais savez-vous ce que cela signifie? Le voici : « Mademoiselle, si vous « aviez pour agrément d'oublier en ma faveur vos prin- « cipes d'honnêteté, de me sacrifier vos mœurs et votre « réputation, de vous déshonorer à vos yeux et aux « yeux des autres, de changer votre nom de fille hon- « nête contre celui de courtisane et de fille perdue, de « renoncer à toute considération dans la société et à « tout établissement, de rougir le reste de votre vie, « de faire mourir monsieur votre père et madame votre « mère de douleur, et de m'accorder un quart d'heure « d'amusement, je vous en serais infiniment obligé. »

Alors, qu'on les introduise en compagnie; si les

lumières acquises, la bonne éducation, et ce discours ne les contiennent pas dans leur devoir, c'est qu'il n'y a rien à faire.

Ma fille ainsi prévenue laissait dire toutes les douceurs qu'on voulait; mais qui était bien sot? C'était le doucereux, lorsque, après l'avoir écouté, elle regardait dédaigneusement par-dessus son épaule ou partait d'un grand éclat de rire.

QUESTIONS SOCIALES ET POLITIQUES

ÉVOLUTION SOCIALE

ORIGINE DES SOCIÉTÉS

A l'endroit où la Seine sépare les Invalides des villages de Chaillot et de Passy, il y avait autrefois deux peuples. Ceux du côté du Gros-Caillou étaient des brigands; ceux du côté de Chaillot, les uns étaient de bonnes gens qui cultivaient la terre, d'autres des paresseux qui vivaient aux dépens de leurs voisins; mais de temps en temps les brigands de l'autre rive passaient la rivière à la nage et en bateaux, tombaient sur nos pauvres agriculteurs, enlevaient leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux, les troublaient dans leurs travaux, et faisaient souvent la récolte pour eux. Il y avait longtemps qu'ils souffraient sous ce fléau, lorsqu'une troupe de ces oisifs du village de Passy, leurs voisins, s'adressèrent à nos agriculteurs, et leur dirent : « Donnez-nous ce que les habitants du Gros-Caillou vous prennent, et nous vous défendrons. » L'accord fut fait, et tout alla bien. Voilà, mon ami, l'ennemi, le soldat et le citoyen.

(*Salon de* 1767.)

ORIGINE DES LOIS

— C'est de l'intérêt commun de tous, et non d'une idée de justice que sont émanées les premières lois.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

LES LOIS ET LES MŒURS

Il n'en faut pas douter, les lois, avec le temps, changent les mœurs d'un peuple. Mais la loi a son effet dès qu'elle est publiée, et les mœurs qui consistent dans un certain tour de tête commun à tous les membres d'une société n'en restent pas moins d'abord dans toute leur force. (*Requête au Parlement de Grenoble.*)

LÉGISLATEUR

L'éducation des enfants sera pour le *législateur* un moyen efficace pour attacher les peuples à la patrie, pour leur inspirer l'esprit de communauté, l'humanité, la bienveillance, les vertus publiques, les vertus privées, l'amour de l'honnête, les passions utiles à l'État, enfin pour leur donner, pour leur conserver la sorte de caractère, de génie qui convient à la nation. Partout où le *législateur* a eu soin que l'éducation fût propre à inspirer à son peuple le caractère qu'il devait avoir, ce caractère a eu de l'énergie et a duré longtemps.

Quand les lois constitutives et civiles, les formes, l'éducation, ont contribué à assurer la défense, la subsistance de l'État, la tranquillité des citoyens et les mœurs ; quand le peuple est attaché à la patrie et a pris la sorte de caractère la plus propre au gouvernement sous lequel il doit vivre, il s'établit une manière de penser qui se perpétue dans la nation ; tout ce qui tient à la constitution et aux mœurs paraît sacré ; l'esprit du peuple ne se permet pas d'examiner l'utilité d'une loi ou d'un usage : on n'y discute ni le plus ni le moins de nécessité des devoirs, on ne fait que les respecter et les suivre ; et si on raisonne sur leurs bornes, c'est

moins pour les resserrer que pour les étendre ; c'est alors que les citoyens ont des principes qui sont les règles de leur conduite, et le *législateur* ajoute à l'autorité que lui donnent les lois celle de l'opinion. Cette autorité de l'opinion entre dans tous les gouvernements et les consolide ; c'est par elle que presque partout le grand nombre mal conduit ne murmure pas d'obéir au petit nombre ; la force réelle est dans les sujets, mais l'opinion fait la force des maîtres ; cela est vrai jusque dans les États despotiques. Si les empereurs de Rome et les sultans des Turcs ont régné par la crainte sur le plus grand nombre de leurs sujets, ils avaient pour s'en faire craindre des prétoriens et des janissaires sur lesquels ils régnaient par l'opinion ; quelquefois elle n'est qu'une idée répandue que la famille régnante a un droit réel au trône ; quelquefois elle tient à la religion, souvent à l'idée qu'on s'est faite de la grandeur de la puissance qui opprime ; la seule vraiment solide est celle qui est fondée sur le bonheur et l'approbation des citoyens.

Le pouvoir de l'opinion augmente encore par l'habitude, s'il n'est affaibli par des secousses imprévues, des révolutions subites et de grandes fautes.

On ne pourrait aujourd'hui, par des suppositions, par des imputations, par des artifices politiques, inspirer des haines nationales aussi vives qu'on en inspirait autrefois ; les libelles que nos voisins publient contre nous ne font guère d'effet que sur une faible et vile partie des habitants d'une capitale, qui renferme la dernière des populaces et le premier des peuples.

(*Encyclopédie.*)

Soixante mille Tartares se sont emparés de la Chine, qu'y deviennent-ils? Ils se sont dispersés entre soixante millions, c'est mille hommes pour chaque million; or croit-on que mille hommes puissent changer les lois, les mœurs, les usages, les coutumes d'un million d'hommes? Le vainqueur se conforme au vaincu, dont la masse le domine : c'est un ruisseau d'eau douce qui se perd dans une mer d'eau salée, une goutte d'eau qui tombe dans un tonneau d'esprit-de-vin.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

LE BONHEUR IDÉAL

Voulez-vous que je vous dise un beau paradoxe? C'est que je suis convaincu qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'espèce humaine que dans un état social où il n'y aurait ni roi, ni magistrat, ni prêtre, ni lois, ni tien, ni mien, ni propriété mobilière, ni propriété foncière, ni vices, ni vertus; et cet état social est diablement idéal. (*Le Temple du bonheur.*)

L'INVENTEUR

Quel nom donner à un inventeur? Le nom d'homme de génie. Quel nom reste-t-il pour ceux qui portent les inventions grossières à ce point de perfection qui nous étonne? Le même. C'est ainsi que l'écho des siècles va répétant successivement l'épithète sublime, qui ne convient peut-être pas même au dernier instant.

(*Pensées détachées sur la peinture.*)

LA GUERRE

Hostilité, s. f. (*Art milit. et politiq.*) Ce mot vient du latin, *hostis*, *ennemi*. Une *hostilité* est une action d'ennemi.

Les *hostilités* ont un temps pour commencer et pour finir, et l'humanité n'en permet pas de toutes les espèces. Il y a des actions qu'aucun motif ne peut excuser.

Les *hostilités* commencent légitimement lorsqu'un peuple manifeste des desseins violents, ou lorsqu'il refuse les réparations qu'on a le droit d'en exiger.

Il est prudent de prévenir son ennemi; et il y aurait bien de la maladresse à l'attendre sur son pays, quand on peut se porter dans le sien.

Les *hostilités* peuvent durer sans injustice autant que le danger. Il ne suffit pas d'avoir obtenu la satisfaction qu'on demandait. Il est encore permis de se précautionner contre des injures nouvelles.

Toute guerre a son but, et toutes les *hostilités* qui ne tendent point à ce but sont illicites. Empoisonner les eaux ou les armes, brûler sans nécessité, tuer celui qui est désarmé ou qui peut l'être, dévaster les campagnes, massacrer de sang-froid les otages ou les prisonniers, passer au fil de l'épée des femmes et des enfants, ce sont des actions atroces qui déshonorent toujours un vainqueur. Il ne faudrait pas même se porter à ces excès, lorsqu'ils seraient devenus les seuls moyens de réduire son ennemi. Qu'a de commun l'innocent qui bégaye, avec la cause de vos haines?

Parmi les *hostilités* il y en a que les nations policées se sont interdites d'un consentement général; mais les lois de la guerre sont un mélange si bizarre de barbarie

et d'humanité, que le soldat qui pille, brûle, viole, n'est puni ni par les siens ni par l'ennemi. Cependant il n'en est pas de ces énormités, comme des actions auxquelles on est emporté dans la chaleur du combat.

(*Encyclopédie.*)

Le Mazarin disait, je crois, à un ministre étranger : « Le roi ne doit jamais *recouler*. » L'ambassadeur répondit : « Et pourquoi faut-il qu'il ne *recoule* point, s'il avance mal à propos?

(*La politique de Diderot. Nouvelle Revue*, 1er septembre 1883, p. 24.)

CITOYEN

Citoyen, s. m. (*Hist. anc. mod. Droit publ.*) C'est celui qui est membre d'une société libre de plusieurs familles, qui partage les droits de cette société, et qui jouit de ses franchises. Celui qui réside dans une pareille société pour quelque affaire, et qui doit s'en éloigner, son affaire terminée, n'est point *citoyen* de cette société; c'en est seulement un sujet momentané. Celui qui y fait son séjour habituel, mais qui n'a aucune part à ses droits et franchises, n'en est pas non plus un *citoyen*. Celui qui en a été dépouillé a cessé de l'être.

(*Encyclopédie.*)

TEMPS PASSÉ ET TEMPS PRÉSENT

Maudit soit l'impertinent qui ne s'aperçoit pas qu'en aucun temps les lumières ne furent aussi populaires, et que cette popularité ne peut nous acheminer qu'à quelque chose d'utile. Maudit soit l'impertinent qui

rend la nation responsable des désordres qui cesseront avec la race des bélîtres qui la gouvernent. Maudit soit l'impertinent qui aime mieux insulter à un peuple, qui a des vices sans doute, que d'arrêter ses yeux sur une multitude d'excellents ouvrages en tout genre qu'il n'a cessé de produire depuis vingt ans sur les matières les plus importantes, la nature des devoirs de l'homme, ses privilèges inaliénables, le pacte social, les conditions essentielles au bonheur général et particulier, lui qui n'aurait écrit ni publié son livret, s'il n'en avait espéré quelque fruit. Maudit soit l'impertinent qui est entouré d'autant et plus de bons esprits, d'âmes honnêtes, intrépides, éclairées, qu'aucune nation, aucun siècle en ait eu et qui n'en tient compte. Maudit soit l'impertinent qui ne voit pas que les Français n'ont jamais respiré un sentiment plus profond et plus réfléchi de la liberté. Maudit soit l'impertinent qui ignore l'état des choses présentes, au point de sentir que jamais les deux plus grands fléaux de l'humanité, le despotisme et la superstition, n'ont été aussi violemment attaqués. Maudit soit l'impertinent qui, oubliant des temps de débauches, de folies, de fureurs et de crimes que nous ne reverrons plus, entasse puérilités sur puérilités pour nous calomnier; parle sans cesse de luxe sans se douter de ce que c'est. Maudit soit l'impertinent, qui écrit, qui déclame, qui bavarde du bien et du mal d'un siècle sous lequel il n'a pas vécu; qui ne soupçonne seulement pas la difficulté de comparer un siècle à un autre; qui oublie qu'il est dans la nature de l'homme d'exagérer et le mal qu'il éprouve et le bien dont il est privé; que ça a été de tout temps l'origine des plaintes ridicules des conditions qui se jalousent réciproque-

ment et de ces éloges tout aussi ridicules du prétendu bonheur des siècles passés ; que chez toutes les nations il trouvera le siècle présent avili, le siècle passé surfait, et qu'à s'en rapporter à ses jugements successifs, l'homme n'aurait jamais été plus heureux et meilleur que quand il errait dans les forêts, confondu avec la brute, nu comme elle et vivant de gland comme elle. Je pourrais accumuler sur la tête de l'impertinent détracteur vingt autres malédictions aussi bien motivées que les précédentes ; mais je m'arrête et j'espère que si ce petit papier lui parvient, il y trouvera un peu plus de sens et de nerf que dans tout son caquet sur nos chevaux, nos équipages, nos tables, la bougie qui ne brûlait que dans nos temples, et le sucre dont nos aïeux étaient privés et dont il nous fait un crime de jouir.

(*Lettre aux Academiciens.*)

ÉVOLUTION POLITIQUE

L'ART DE GOUVERNER

Jupiter se met à table ; il plaisante sa femme ; il adresse des mots équivoques à Vénus ; il regarde tendrement Hébé ; il claque la fesse à Ganymède ; il fait remplir sa coupe. Tandis qu'il boit, il entend des cris s'élever des différentes contrées de la terre : les cris redoublent, il en est importuné. Il se lève d'impatience ; il ouvre la trappe de la voûte céleste et dit : « La peste en Asie, la guerre en Europe, la famine en Afrique, de la grêle ici, une tempête ailleurs, un volcan... » Puis il referme sa trappe, se remet à table, s'enivre, se

couche, s'endort, et il appelle cela gouverner le monde.

Un des représentants de Jupiter sur la terre se lève, prépare lui-même son chocolat et son café, signe des ordres sans les avoir lus, ordonne une chasse, revient de la forêt, se déshabille, se met à table, s'enivre comme Jupiter, ou comme un portefaix, s'endort sur le même oreiller que sa maîtresse, et il appelle cela gouverner son empire. (*Réfutation d'Helvétius.*)

Savoir comment les choses devraient être est d'un homme de sens; *comment elles sont*, d'un homme expérimenté; comment les changer en mieux, d'un homme de génie.

(*La politique de Diderot. Nouvelle Revue*, 15 septembre 1883, p. 24.)

PRINCIPES DE POLITIQUE DES SOUVERAINS

Entre les choses qui éblouissent les hommes et qui excitent violemment leur envie, comptez l'autorité ou le désir de commander.

Ignorer souvent ce qu'on sait, ou paraître savoir ce qu'on ignore, cela est très fin; mais je n'aime pas la finesse.

Placer un mouton auprès du souverain, quand on conspire contre lui. Pour bien sentir, et la méchanceté du rôle des conspirateurs, et la bassesse du rôle de mouton, il ne s'agit que d'expliquer ce que c'est qu'un mouton. On appelle ici un mouton, un valet de prison qu'on enferme avec un malfaiteur, et qui fait à ce malfaiteur l'aveu de crimes qu'il n'a pas commis, pour obtenir de ce dernier l'aveu de ceux qu'il a faits. Les

cours sont pleines de moutons; c'est un rôle qui est fait par des amis, par des connaissances, par des domestiques, et surtout par les maîtresses. Les femmes ne sont jamais plus dissolues que dans les temps de troubles civils; elles se prostituent à tous les chefs et à tous ceux qui les approchent, sans autre dessein que celui de connaître leurs secrets et d'en user pour leur intérêt ou celui de leur famille. Sans compter qu'elles en retirent un air d'importance dont elles sont flattées. Le cardinal de Retz avait beaucoup d'esprit, mais il était très laid; ce qui ne l'empêcha point d'être agacé par les plus jolies femmes de la cour pendant tout le temps de la Fronde.

Savoir faire des coupables, c'est la seule ressource des ministres atroces pour perdre des gens de bien qui les gênent. Il est donc très important d'être en garde contre cette espèce de méchanceté.

Donner de belles raisons. Il serait beaucoup mieux de n'en point donner du tout, ou d'en donner de bonnes.

Remercier des comices quinquennales; cela signifie dissimuler un événement qui nous déplaît, et que nous n'avons pas pu empêcher, comme fit Tibère. Il avait tout à craindre des assemblées du peuple; il aurait fort désiré qu'elles fussent rares ou qu'elles ne se fissent plus : elles furent réglées à cinq ans; et Tibère en remercia et le peuple et le sénat.

La fin de l'empire et la fin de la vie, événements du même jour.

Ne lever jamais la main sans frapper. Il faut rarement lever la main, peut-être ne faut-il jamais frapper; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des circon-

stances où le geste est aussi dangereux que le coup. De là, la vérité de la maxime suivante :

Frapper juste.

Proclamer César, quand il est dans Rome; c'est ce que firent Cicéron, Atticus et une infinité d'autres. Mais c'est ce que Caton ne fit pas.

Appeler ses esclaves des citoyens, c'est fort bien fait; mais il vaudrait mieux n'avoir point d'esclaves.

Toujours demander l'approbation dont on peut se passer; c'est un moyen très sûr de dérober au peuple sa servitude.

Toujours mettre le nom du sénat avant le sien. *Ex senatus consulto et auctoritate Cæsaris*. On n'y manque guère, quand le sénat n'est rien.

Lorsque le peuple s'écrie : Donnons donc l'empire à César, sans quoi l'armée reste sans chef, le peuple ment. C'est un adulateur dangereux qui cède à la nécessité. Cet homme aujourd'hui si essentiel à son salut, il le tuera demain. Ce qui fait sentir l'importance de la maxime suivante :

Connaître quand le peuple veut ou fait semblant de vouloir; cette maxime n'est pas moins importante dans le camp. Connaître quand le soldat veut ou fait semblant de vouloir.

Connaître quand le peuple veut, par intérêt ou par enthousiasme. La Hollande n'a voulu un *stathouder* héréditaire que par enthousiasme.

Se faire solliciter de ce qu'on veut faire; secret d'Auguste.

Convenir que les lois sont faites pour tous, pour le souverain et pour le peuple; mais n'en rien croire. Ils parlent tous comme Servius Tullius, et en usent tous

avec la loi comme Tarquin avec Lucrèce. Mais il faudrait, quand on oublie la justice, se rappeler de temps en temps le sort de Tarquin.

Lorsque Tibère balançait entre ce qu'il devait aux lois et ce qu'il devait à ses enfants, il s'amusait.

J'aime le scrupule de ce pape qui ne permit point qu'on ordonnât prêtres ses enfants avant l'âge, mais qui les fit évêques.

Toujours respecter la loi qui ne nous gêne pas et qui gêne les autres. Il serait mieux de les respecter toutes.

Un souverain ne s'accuse jamais qu'à Dieu; mais c'est qu'il ne pèche jamais qu'envers lui : cela est clair.

Affranchir les esclaves lorsqu'on a besoin de leur témoignage contre un maître qu'on veut perdre. Donner la robe virile à l'enfant qu'on doit mener au supplice. Faire violer, entre le lacet et le bourreau, la jeune vierge pour la rendre femme et punissable de mort, voilà ce qu'on appelle respecter les lois à la manière des anciens souverains : il est vrai que ceux d'aujourd'hui ne connaissent pas ces atrocités.

Au trait historique qui précède, on peut ajouter par explication : dépouiller une femme de la dignité de matrone par l'exil, afin de décerner la mort, non contre une matrone, ce qui serait illégal, mais bien contre une exilée, ce qui est juste et permis. Toute cette horrible morale se comprend en deux mots : infliger une première peine, juste ou injuste, pour avoir le droit d'en infliger une seconde.

Je vous recommande un tel, afin qu'il obtienne par votre suffrage le grade qu'il poursuit. C'est ainsi qu'on persuade à un corps qui n'est rien, qu'il est quelque chose. Un maître n'a guère cette condescendance que

lorsqu'il est faible et ne se croit pas en état de déployer toute son autorité sans quelque conséquence fâcheuse.

Faire parler le prêtre dans l'occasion où il est à propos de rendre le ciel responsable de l'événement ; ce moyen, assez sûr, suppose toujours un peuple superstitieux ; il vaudrait bien mieux le guérir de sa superstition et ne le pas tromper.

Le glaive et le poignard, *gladius et pugio*, étaient la marque de la souveraineté à Rome. Le glaive pour l'ennemi, le poignard pour le tyran. Le sceptre moderne ne représente, dans la main de celui qui le porte, que le droit de vie et de mort sans formalité.

Susciter beaucoup de petits appuis contre un appui trop fort et dangereux ; cela me paraît prudent.

Faire sourdement ce qu'on pourrait faire impunément avec éclat, c'est préférer le petit rôle du renard à celui du lion.

Rugir quelquefois, cela est essentiel ; sans cette précaution, le souverain est souvent exposé à une familiarité injurieuse.

Accroître la servitude sous le nom de privilège ou de dispenses ; c'est, dans l'un et l'autre cas, dire de la manière la moins offensante pour le favorisé et la plus injuste pour toute la nation, qu'on est le maître. Toute dispense est une infraction de la loi ; et tout privilège est une atteinte à la liberté générale.

Attacher le salut de l'État à une personne ; préjugé populaire, qui renferme tous les autres. Attaquer ce préjugé, crime de lèse-majesté au premier chef.

Tout ce qui n'honore que dans la monarchie, n'est qu'une patente d'esclavage.

Souffrir le partage de l'autorité, c'est l'avoir perdue ;

Aut nihil, aut Cæsar. Aussi le peuple ne choisit ses tribuns que parmi les patriciens.

Se presser d'ordonner ce qu'on ferait sans notre consentement; on masque au moins sa faiblesse par cette politique. Ainsi, proroger le décemvirat avant qu'Appius Claudius le demande.

Méfiez-vous d'un souverain qui sait par cœur Aristote, Tacite, Machiavel et Montesquieu.

Celui qui n'est pas maître du soldat, n'est maître de rien.

Celui qui est maître du soldat, est maître de la finance.

Sous quelque gouvernement que ce fût, le seul moyen d'être libre ce serait d'être tous soldats; il faudrait que dans chaque condition le citoyen eût deux habits, l'habit de son état et l'habit militaire. Aucun souverain n'établira cette éducation.

Il n'y a de bonnes remontrances que celles qui se feraient la baïonnette au bout du fusil.

Il me tombe sous les yeux un passage de Salluste, où il me semble que je lis le plan de l'éducation de la maison des cadets russes. Salluste fait ainsi parler Marius : Je n'ai point appris les lettres; je me souciais peu d'une étude qui ne donnait aucune énergie à ceux qui s'y livraient; j'ai appris des choses d'une tout autre importance pour la République. Frapper l'ennemi, susciter des secours, ne rien craindre que la mauvaise réputation, souffrir également le froid et le chaud, reposer sur la terre, supporter en même temps la disette et le travail; c'est en faisant ces choses que nos ancêtres ont illustré la République.

Ébranler la nation pour raffermir le trône; savoir

susciter une guerre; ce fut le conseil d'Alcibiade à Périclès.

On lit, dans les *Politiques* d'Aristote, que, de son temps, dans quelques villes, on jurait et l'on dénonçait haine, toute haine au peuple. Cela se fait partout; mais on y jure le contraire. Cette impudence ne se conçoit pas.

Presque pas un empire qui ait les vrais principes qui conviennent à sa constitution: c'est un amas de lois, d'usages, de coutumes, incohérents. Partout vous trouverez le parti de la cour, et le parti de l'opposition.

On veut des esclaves pour soi: on veut des hommes libres pour la nation.

Dans les émeutes populaires on dirait que chacun est souverain, et s'arroge le droit de vie et de mort.

Un souverain faible pense ce qu'un souverain fort exécute. Par exemple, tout ce qui suit:

Il faut que le peuple vive, mais il faut que sa vie soit pauvre et frugale: plus il est occupé, moins il est factieux; et il est d'autant plus occupé, qu'il a plus de peine à pourvoir à ses besoins.

Il faut lui permettre la satire et la plainte: la haine renfermée est plus dangereuse que la haine ouverte.

Tout sacrifier à l'état militaire; il faut du pain aux sujets, il me faut des troupes et de l'argent.

Tous les ordres de l'État se réduisent à deux, des soldats et leurs pourvoyeurs.

Ne former des alliances que pour semer des haines.

Point de ministres chez soi, mais des commis.

Il n'y a qu'une personne dans l'Empire, c'est moi.

Être le premier soldat de son armée.

Je me soucie fort peu qu'il y ait des lumières, des

poètes, des orateurs, des peintres, des philosophes ; et je ne veux que de bons généraux ; la science de la guerre est la seule utile.

Je me soucie encore moins des mœurs, mais bien de la discipline militaire.

Point de discipline du soldat à l'ennemi : la proie.

Punir le malheur dans la guerre, c'est prêcher énergiquement la maxime : *Vaincre ou mourir*.

L'impunité pendant la paix, la certitude de la proie après la victoire : voilà le véritable honneur du soldat, c'est le seul que je lui veuille. Je n'en veux d'aucune sorte aux autres ordres de l'État.

Le besoin satisfait, le reste appartient au fisc.

Quand on sert les grands, toujours avoir moins d'esprit qu'eux. Témoin la disgrâce de Pimentel, secrétaire de Philippe II roi d'Espagne ; au sortir d'un conseil d'État, il dit à sa femme : « Madame, faites vos malles ; j'ai eu la maladresse de laisser apercevoir à Philippe que j'en savais plus que lui. »

Malheur à celui dont on parlera trop.

Malheur à celui qui s'illustrera par ses services.

Un roi n'est ni père, ni fils, ni frère, ni parent, ni époux, ni ami. Qu'est-il donc ? Roi, même quand il dort.

Le soldat est notre défenseur pendant la guerre, notre ennemi dans la paix ; il est toujours dans un camp, il ne fait qu'en changer.

Renvoyer la garde prétorienne ; ce fut là le solécisme de César, et ce solécisme-là lui coûta la vie.

Lorsque le prêtre favorise une innovation, elle est mauvaise ; lorsqu'il s'y oppose, elle est bonne. J'en appelle à l'histoire. C'est le contraire du peuple.

Avis aux factieux. Auguste fit périr les assassins de César au bout de trois ans. Septime Sévère traita de même ceux qui tuèrent Pertinax; Domitien, l'affranchi qui prêta sa main à Néron; Vitellius, les meurtriers de Galba. On profite du crime, et on s'honore encore par le châtiment du criminel.

Après la mort du tyran Maximin, Arcadius et Honorius publièrent une loi contre le tyrannicide. L'esprit de cette loi est clair.

Que le peuple ne voie jamais couler le sang royal pour quelque cause que ce soit. Le supplice public d'un roi change l'esprit d'une nation pour jamais.

Qu'est-ce que le roi? Si le prêtre osait répondre, il dirait : C'est mon licteur.

Une guerre interminable, c'est celle du peuple qui veut être libre, et du roi qui veut commander. Le prêtre est, selon son intérêt, ou pour le roi contre le peuple, ou pour le peuple contre le roi. Lorsqu'il s'en tient à prier les dieux, c'est qu'il se soucie fort peu de la chose.

A la création d'un dictateur, de républicain l'État devenait monarchique; à la création d'un tribun, il devenait démocratique.

Rien ne montre tant la grandeur de Rome que la force de ce mot, même chez les barbares dans les contrées les plus éloignées : *Je suis citoyen romain*. On y connaissait la loi *Porcia;* on s'y soumettait. On n'osait attenter à la vie d'un Romain.

La loi qui défendait de mettre à mort un citoyen fut renouvelée plusieurs fois. Cicéron fut exilé pour l'avoir enfreinte contre les ennemis de la patrie; et sous Galba un citoyen la réclamant, toute la distinction qu'on lui

scrire les enfants des pères factieux. L'un est plus sûr ; l'autre plus humain. Car qu'est-ce qu'un enfant à qui une récompense fait oublier la mort de son père ?

Un souverain, qui aurait quelque confiance dans ces pactes si solennellement jurés, ne serait ni plus ni moins imbécile que celui qui, étranger à nos usages, mettrait quelque valeur à ces très humbles protestations qui terminent nos lettres.

Plus un souverain recommande l'exercice des lois, plus il est à présumer que les magistrats sont lâches. Tibère avait continuellement dans la bouche qu'il fallait exécuter les lois : *exercendas leges esse.*

Le crime de lèse-majesté est le complément de toutes les accusations. Ce mot de Tacite peint et l'empereur, et le sénat et le peuple.

Les victoires en imposent autant au dedans qu'au dehors ; on se soumet plus volontiers à un héros qu'à un homme ordinaire ; peut-être aussi s'y mêle-t-il un peu de reconnaissance et de vanité. On est fier d'appartenir à une nation victorieuse ; on est reconnaissant envers un prince à qui l'on doit cette illustration, compagne de la sécurité.

Les plus mauvais politiques sont communément les jurisconsultes, parce qu'ils sont toujours tentés de rapporter les affaires publiques à la routine des affaires privées.

Employer les hommes à quoi ils sont propres ; chose importante, qu'aucune nation, qu'aucun gouvernement ancien ou moderne n'a si bien su que la petite société de Jésus : aussi, dans un assez court intervalle de temps est-elle parvenue à un degré de puissance et de considération dont quelques-uns de ses membres même étaient étonnés.

DANGERS DU DESPOTISME POUR LE DESPOTE LUI-MÊME

La vie d'un souverain n'est exposée que chez un peuple barbare.

Que fait un despote en abrutissant ses sujets ? Il courbe des arbres qui finissent par lui briser la cervelle, en se relevant.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

On est moins ardent à offenser, quand on sait par expérience que le lésé, quoique incapable de repousser l'injure, ne la supportera pas tranquillement ; mais que, pour punir l'offenseur, il s'exposera sans regret à perdre la vie. De tous les êtres vivants, l'homme est le plus formidable en ce sens. Lorsqu'il s'agira de sa propre cause ou de celle de son pays, il n'y a personne dont il ne puisse tirer une vengeance, qu'il regardera comme équitable et exemplaire ; et s'il est assez intrépide pour sacrifier sa vie, il est maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puisse être. Dans ces républiques de l'antiquité, où les peuples nés libres ont été quelquefois subjugués par l'ambition d'un citoyen on a vu des exemples de ce courage, et des usurpateurs punis, malgré leur vigilance, des cruautés qu'ils avaient exercées ; on a vu des hommes généreux tromper toutes les précautions possibles, et assurer par la mort des tyrans le salut et la liberté de leur patrie.

(*Essai sur le mérite et la vertu.*)

LA SOLUTION

Strophe.

Répondez, souverains : qui l'a dicté, ce pacte?
Qui l'a signé ? qui l'a souscrit?
Dans quel bois, dans quel antre en a-t-on dressé l'acte?
Par quelles mains fut-il écrit?
L'a-t-on gravé sur la pierre ou l'écorce?
Qui le maintient? la justice ou la force?
De droit, de fait, il est proscrit.

Antistrophe.

J'en atteste les temps; j'en appelle à tout âge;
Jamais au public avantage
L'homme n'a franchement sacrifié ses droits;
S'il osait de son cœur n'écouter que la voix,
Changeant tout à coup de langage,
Il nous dirait, comme l'hôte des bois :
« La nature n'a fait ni serviteur ni maître;
« Je ne veux ni donner ni recevoir de lois. »
Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
Au défaut d'un cordon, pour étrangler les rois.

(*Poésies diverses.*)

L'HÉRÉDITÉ MONARCHIQUE

Les deux rois se sont vus. Ils se sont dit tout plein de choses douces : « Vous êtes monté bien jeune sur le trône? — Sire, vos sujets ont encore été plus heureux que les miens. — Je n'ai point encore eu l'honneur de voir votre famille. — Cela ne se peut pas : vous ne nous restez pas assez de temps ; ma famille est si nombreuse ;

ce sont mes sujets. » Et puis tous les crocodiles qui étaient là présents se sont mis à pleurer.

(*Lettres à Mademoiselle Volland.*)

Le stathouder eut avis qu'il allait paraître un ouvrage violent sous le titre de l'*Inutilité du stathoudérat;* il mit tout en œuvre pour en empêcher l'impression. Les magistrats lui dirent : « *Ou la chose n'est pas, et dans ce cas il importe peu qu'on la publie, ou la chose est, et dans ce cas il est bon qu'on le sache...* »

Il ne serait pas difficile d'en composer un second, où l'on prouverait que le stathoudérat héréditaire est nuisible. Le stathouder, qui n'est qu'un général de troupes, n'a pas le privilège de naître un grand général. En fixant cette dignité dans la même famille, il me semble qu'on a trouvé le secret d'avoir à la tête des armées une longue suite d'ineptes. Cette institution est aussi ridicule dans une démocratie qu'elle le serait dans une monarchie. Dans une société bien ordonnée, il ne doit point y avoir d'emplois héréditaires; c'est au talent à donner la place. La constitution de la Hollande serait aussi parfaite qu'il serait possible de l'imaginer, si les dignités de général et d'amiral étaient séparées; si les personnages qui en auraient été pourvus, et qui seraient toute leur vie à la solde de l'État, pouvaient être aussi facilement déposés que les derniers des employés; et s'ils étaient déposés au moment même où ils seraient soupçonnés de se faire des créatures, on leur lierait les mains et on les isolerait en les privant de voix dans les conseils, et de toutes nominations aux places vacantes, même à l'armée. (*Voyage de Hollande.*)

O princes! malheureux de l'être, qui naissez dans l'orgueil, croissez dans le mensonge, vivez dans l'adulation et la toute-puissance : combien ne faut-il pas que vous soyez nés bons pour n'être pas les plus méchants des hommes! (*Sur l'éducation des Rois.*)

Vous me demandez, mon ami, ce que je pense de l'*Éloge du Dauphin*, par M. Thomas. Je ne vous répondrai pas autre chose que ce que je lui en dis à lui-même, lorsqu'il m'en fit la lecture... « Jamais l'art de la parole n'a été si indignement prostitué. Vous avez pris tous les grands hommes passés, présents et à venir, et vous les avez humiliés devant un enfant qui n'a rien dit ni rien fait. Votre prince valait-il mieux que Trajan? Eh bien, monsieur, sachez que Pline s'est déshonoré par son *Éloge de Trajan*. Vous avez un caractère de vérité et d'honnêteté à soutenir, et vous l'allez perdre. Si c'est un Tacite qui écrive un jour notre histoire, vous y serez marqué d'une flétrissure. Vous me faites jeter au feu tous les éloges que vous avez faits, et vous me dispensez de lire tous ceux que vous ferez désormais. Je ne vous demande pas de prendre le cadavre du Dauphin, de l'étendre sur la rive de la Seine, et de lui faire, à l'exemple des Égyptiens, sévèrement son procès; mais je ne vous permettrai jamais d'être un vil et maladroit courtisan. Si vous et moi nous fussions nés à la place du Dauphin, il y aurait paru peut-être; nous ne serions pas restés trente ans ignorés, et la France aurait su qu'il s'élevait dans l'intérieur d'un palais, un enfant qui serait peut-être un jour un grand homme. Il ne valait donc pas mieux que nous? Or, je vous demande si vous auriez le front d'accepter votre éloge. (*Sur l'éloge du Dauphin.*)

LE DESPOTISME ET LES PEUPLES

Quand je sais que presque tous les peuples de la terre ont passé par l'esclavage, pourquoi serais-je rebuté des Cariatides? Mon semblable me choque moins, la tête courbée sous le poids d'un entablement, que baisant la poussière sous les pas d'un tyran.

(*Pensées détachées sur la peinture.*)

Les vices des rois encouragent les vicieux, et rendent pusillanimes les gens de bien qui les approchent. Ceux-ci craignent d'offenser; ceux-là redoublent de turpitude pour plaire. La conduite des uns fait l'apologie, celle des autres la satire des mœurs du souverain. Telle est à ses yeux l'importance du service de son adulateur, l'importunité des discours, du silence même de l'homme vrai, que le premier arrive à un pouvoir quelquefois illimité; et le second, toujours à une disgrâce plus ou moins prompte. Ce n'est pas sous un Tibère, sous un Néron seulement; c'est de tous les temps, et de toutes les cours, qu'il y a plus de faveur à se promettre du métier de proxénète que des fonctions de grand ministre, et que l'on peut sans conséquence déshonorer une nation par la perte d'une bataille, mais non adresser un mot ou un geste de mépris à une favorite.

(*Essai sur les règnes de Claude et de Néron.*)

On a dit que le salut des peuples est la loi suprême. Si l'on consulte l'histoire ancienne et moderne, si l'on consulte le cœur de l'homme, si l'on jette les yeux sur toutes les contrées de l'univers, on restera affligé; mais

on sera convaincu que la loi suprême c'est la sécurité ou le salut de ceux qui gouvernent les peuples. Donc les peines ne peuvent jamais être en raison des délits, mais en raison de la sécurité des maîtres.

(*Des délits et des peines.*)

Un royaume tel que celui-ci se compare fort bien à une énorme cloche mise en volée. Une longue suite d'enfants imbéciles s'attachent à la corde, et font tous leurs efforts pour arrêter la cloche, dont ils diminuent successivement les oscillations; mais il survient tôt ou tard un bras vigoureux qui lui restitue tout son mouvement.

Sous quelque gouvernement que ce soit, la nature a posé des limites au malheur des peuples. Au delà de ces limites, c'est ou la mort, ou la fuite, ou la révolte. Il faut rendre à la terre une portion de la richesse qu'on en obtient; il faut que l'agriculteur et le propriétaire vivent. Cet ordre des choses est éternel, le despote le plus inepte et le plus féroce ne saurait l'enfreindre.

J'écrivais avant la mort de Louis XV : « Cette préface est hardie : l'auteur y prononce sans ménagement que nos maux sont incurables. Et peut-être aurais-je été de son avis, si le monarque régnant avait été jeune. »

On demandait un jour comment on rendait les mœurs à un peuple corrompu. Je répondis : *Comme Médée rendit la jeunesse à son père, en le dépeçant et le faisant bouillir*... Alors, cette réponse n'aurait pas été très déplacée.

(*Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius.*)

On nous permet la lecture de ces choses-là, et l'on est étonné de nous trouver, au bout d'une douzaine d'années, d'autres hommes. Est-ce qu'on ne sent pas avec quelle facilité des âmes un peu généreuses doivent boire ces principes et s'en enivrer? Ah! mon ami, heureusement les tyrans sont encore plus imbéciles qu'ils ne sont méchants; ils disparaissent; les leçons des grands hommes fructifient, et l'esprit d'une nation s'agrandit.

(*Les Lettres d'un fermier de Pensylvania.*)

LES BONS DESPOTES

Rien de meilleur, dit le roi de Prusse dans un discours prononcé à l'Academie de Berlin, que le gouvernement arbitraire sous des principes justes, humains et vertueux.

Et c'est vous, Helvétius, qui citez en éloge cette maxime d'un tyran! Le gouvernement arbitraire d'un prince juste et éclairé est toujours mauvais. Ses vertus sont la plus dangereuse et la plus sûre des séductions : elles accoutument insensiblement un peuple à aimer, à respecter, à servir son successeur quel qu'il soit, méchant et stupide. Il enlève au peuple le droit de délibérer, de vouloir ou ne vouloir pas, de s'opposer même à sa volonté, lorsqu'il ordonne le bien; cependant ce droit d'opposition, tout insensé qu'il est, est sacré : sans quoi les sujets ressemblent à un troupeau dont on méprise la réclamation, sous prétexte qu'on le conduit dans de gras pâturages. En gouvernant selon son bon plaisir, le tyran commet le plus grand des forfaits. Qu'est-ce qui caractérise le despote? est-ce la bonté ou la méchanceté? Nullement; ces deux notions n'entrent pas seulement dans sa définition. C'est l'étendue et non

l'usage de l'autorité qu'il s'arroge. Un des plus grands malheurs qui pût arriver à une nation, ce seraient deux ou trois règnes d'une puissance juste, douce, éclairée, mais arbitraire : les peuples seraient conduits par le bonheur à l'oubli complet de leurs privilèges, au plus parfait esclavage. Je ne sais si jamais un tyran et ses enfants se sont avisés de cette redoutable politique; mais je ne doute aucunement qu'elle ne leur eût réussi. Malheur aux sujets en qui l'on anéantit tout ombrage sur leur liberté, même par les voies les plus louables en apparence. Ces voies n'en sont que plus funestes pour l'avenir. C'est ainsi que l'on tombe dans un sommeil fort doux, mais dans un sommeil de mort, pendant lequel le sentiment patriotique s'éteint, et l'on devient étranger au gouvernement de l'État. Supposez aux Anglais trois Élisabeth de suite, et les Anglais seront les derniers esclaves de l'Europe.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

On a dit quelquefois que le gouvernement le plus heureux serait celui d'un despote juste et éclairé : c'est une assertion très téméraire. Il pourrait aisément arriver que la volonté de ce maître absolu fût en contradiction avec la volonté de ses sujets. Alors, malgré toute sa justice et toutes ses lumières, il aurait tort de les dépouiller de leurs droits, même pour leur avantage. On peut abuser de son pouvoir pour faire le bien comme pour faire le mal; et il n'est jamais permis à un homme, quel qu'il soit, de traiter ses commettants comme un troupeau de bêtes. On force celles-ci à quitter un mauvais pâturage pour passer dans un plus gras; mais ce

serait une tyrannie d'employer la même violence avec une société d'hommes. S'ils disent : Nous sommes bien ici ; s'ils disent, même d'accord : Nous y sommes mal, mais nous y voulons rester, il faut tâcher de les éclairer, de les détromper, de les amener à des vues saines par la voix de la persuasion, mais jamais par celle de la force. Convenir avec un souverain qu'il est le maître absolu pour le bien, c'est convenir qu'il est le maître absolu pour le mal, tandis qu'il ne l'est ni pour l'un, ni pour l'autre. Il me semble que l'on a confondu les idées de père avec celles de roi.

(*Fragments échappés.*)

AUTORITÉ ET SOUVERAINETÉ

Aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres. La liberté est un présent du ciel, et chaque individu de la même espèce a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison. Si la nature a établi quelque *autorité*, c'est la puissance paternelle ; mais la puissance paternelle a ses bornes, et dans l'état de nature elle finirait aussitôt que les enfants seraient en état de se conduire. Toute autre *autorité* vient d'une autre origine que de la nature. Qu'on examine bien, et on la fera toujours remonter à l'une de ces deux sources : ou la force et la violence de celui qui s'en est emparé, ou le consentement de ceux qui s'y sont soumis par un contrat fait ou supposé entre eux et celui à qui ils ont déféré l'*autorité*.

La puissance qui s'acquiert par la violence n'est qu'une usurpation, et ne dure qu'autant que la force de celui qui commande l'emporte sur celle de ceux qui

obéissent; en sorte que si ces derniers deviennent à leur tour les plus forts et qu'ils secouent le joug, ils le font avec autant de droit et de justice que l'autre qui le leur avait imposé. La même loi qui a fait l'*autorité*, la défait alors : c'est la loi du plus fort.

L'observation des lois, la conservation de la liberté et l'amour de la patrie, sont les sources fécondes de toutes grandes choses et de toutes belles actions. Là, se trouvent le bonheur des peuples, et la véritable illustration des princes qui les gouvernent. Là, l'obéissance est glorieuse, et le commandement auguste. Au contraire, la flatterie, l'intérêt particulier, et l'esprit de servitude sont l'origine de tous les maux qui accablent un État, et de toutes les lâchetés qui le déshonorent.

(*Encyclopédie*, art. *Autorité*.)

Le bien-être d'une société dépend de sa sûreté, de sa liberté et de sa puissance.

En quelques mains que soit déposé le pouvoir *souverain*, il ne doit avoir pour objet que de rendre heureux les peuples qui lui sont soumis; celui qui rend les hommes malheureux est une usurpation manifeste et un renversement des droits auxquels l'homme n'a jamais pu renoncer. Le *souverain* doit à ses sujets la sûreté; ce n'est que dans cette vue qu'ils se sont soumis à l'autorité. Il doit établir le bon ordre par des lois salutaires; il faut qu'il soit autorisé à les changer, suivant que la nécessité des circonstances le demande; il doit réprimer ceux qui voudraient troubler les autres dans la jouissance de leurs possessions, de leur liberté, de leur personne; il a le droit d'établir des tribunaux et

des magistrats qui rendent la justice, et qui punissent les coupables suivant des règles sûres et invariables. Ces lois s'appellent *civiles*, pour les distinguer des lois naturelles et des lois fondamentales auxquelles le *souverain* lui-même ne peut point déroger. Comme il peut changer les lois civiles, quelques personnes croient qu'il ne doit point y être soumis; cependant il est naturel que le *souverain* se conforme lui-même à ses lois tant qu'elles sont en vigueur; cela contribuera à les rendre plus respectables à ses sujets.

Après avoir veillé à la sûreté intérieure de l'État, le *souverain* doit s'occuper de sa sûreté au dehors; celle-ci dépend de ses richesses, de ses forces militaires. Pour parvenir à ce but, il portera ses vues sur l'agriculture, sur la population, sur le commerce; il cherchera à entretenir la paix avec ses voisins, sans cependant négliger la discipline militaire, ni les forces qui rendront sa nation respectable à tous ceux qui pourraient entreprendre de lui nuire ou de troubler sa tranquillité; de là naît le droit que les *souverains* ont de faire la guerre, de conclure la paix, de former des alliances, etc.

Tels sont les principaux droits de la souveraineté, tels sont les droits des *souverains*; l'histoire nous fournit des exemples sans nombre de princes oppresseurs, de lois violées, de sujets révoltés. Si la raison gouvernait les *souverains*, les peuples n'auraient pas besoin de leur lier les mains, ou de vivre avec eux dans une défiance continuelle; les chefs des nations, contents de travailler au bonheur de leurs sujets, ne chercheraient point à envahir leurs droits. Par une fatalité attachée à la nature humaine, les hommes font des efforts continuels pour étendre leur pouvoir; quelques digues que

la prudence des peuples ait voulu leur opposer, il n'en est point que l'ambition et la force ne viennent à bout de rompre ou d'éluder. Les *souverains* ont un trop grand avantage sur les peuples : la dépravation d'une seule volonté suffit dans le *souverain* pour mettre en danger, ou pour détruire la félicité de ses sujets ; au lieu que ces derniers ne peuvent guère lui opposer l'unanimité ou le concours de volontés et de forces nécessaires pour réprimer ses entreprises injustes.

Il est une erreur funeste au bonheur des peuples, dans laquelle les *souverains* ne tombent que trop communément : ils croient que la souveraineté est avilie dès lors que ses droits sont resserrés dans des bornes. Les chefs de nations qui travailleront à la félicité de leurs sujets s'assureront leur amour, trouveront en eux une obéissance prompte, et seront toujours redoutables à leurs ennemis. Le chevalier Temple disait à Charles II *qu'un roi d'Angleterre, qui est l'homme de son peuple, est le plus grand roi du monde ; mais s'il veut être davantage, il n'est plus rien. Je veux être l'homme de mon peuple*, répondit le monarque.

(*Encyclopédie*, art. *Souverains.*)

L'UTILITÉ PUBLIQUE

Les premiers disaient que la vertu définie : l'habitude de conformer ses actions à l'utilité publique, était la vertu du législateur ou du souverain, et non celle du sujet, du citoyen, du peuple ; car qui est-ce qui a des idées exactes de l'utilité publique? c'est une notion si compliquée, dépendante de tant d'expériences et de lumières, que les philosophes même en disputaient

entre eux. Si l'on abandonne les actions des hommes à cette règle, le vicaire de Saint-Roch, qui croit son culte très essentiel au maintien de la société, tuera le philosophe, s'il n'est prévenu par celui-ci, qui regarde toute institution religieuse comme contraire au bonheur de l'homme.

(*Salon de* 1767.)

O redoutable notion de l'utilité publique! Parcourez les temps et les nations, et cette grande et belle idée d'utilité publique se présentera à votre imagination sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie et aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue aux cris de joie et aux acclamations des individus actuellement vexés. Les uns rient quand les autres pleurent.

(*Fragments échappés.*)

COLONIES

C'est une grande querelle que celle de l'Angleterre avec ses colonies. Savez-vous, mon ami, par où nature veut qu'elle finisse? Par une rupture. On s'ennuie de payer, aussitôt qu'on est le plus fort. La population de l'Angleterre est limitée; celle des colonies ne l'est pas. Avant un siècle, il est démontré qu'il y aura plus d'hommes à l'Amérique septentrionale, qu'il n'y en a dans l'Europe entière. Alors un des bords de la mer dira à l'autre bord : Des subsides? Je ne vous en dois pas plus que vous ne m'en devez. Faites vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Me pourvoir des choses dont j'ai

besoin chez vous, et chez vous seul? Et pourquoi, si je le puis avoir plus commodément et à meilleur prix ailleurs? Vous envoyer les peaux de mes castors, pour que vous m'en fassiez des chapeaux? Mais vous voyez bien que cela est ridicule, si j'en puis faire moi-même. Ne me demandez donc pas cela. C'est ainsi que ce traité de la mère patrie avec ses enfants, fondé sur la supériorité actuelle de la mère patrie, sera méprisé par les enfants quand ceux-ci seront assez grands.

(*Sur les lettres d'un fermier de Pensylvania*, t. IV. p. 86.)

VÉNALITÉ DES OFFICES

Mon ami, aimons notre patrie; aimons nos contemporains; soumettons-nous à un ordre de choses qui pourrait par hasard être meilleur ou plus mauvais; jouissons des avantages de notre condition. Si nous y voyons des défauts, et il y en a sans doute, attendons-en le remède de l'expérience et de la sagesse de nos maîtres; et restons ici. — Rester ici, moi! moi! y reste celui qui peut voir avec patience un peuple qui se prétend civilisé, et le plus civilisé de la terre, mettre à l'encan l'exercice des fonctions civiles; mon cœur se gonfle, et un jour de ma vie, non, un jour de ma vie, je ne le passe pas sans charger d'imprécations celui qui rendit les charges vénales. Car c'est de là, oui, c'est de là et de la situation des grands exacteurs que sont découlés tous nos maux. Au moment où l'on put arriver à tout avec de l'or, on voulut avoir de l'or; et le mérite, qui ne conduisait à rien, ne fut rien. Il n'y eut plus aucune émulation honnête. L'éducation resta sans aucune base solide. Une mère, si elle l'osait, di-

rait à son fils : « Mon fils, pourquoi consumer vos yeux sur des livres ? Pourquoi votre lampe a-t-elle brûlé toute la nuit ? Conserve-toi, mon fils. Eh bien, tu veux aussi remuer un jour l'urne qui contient le sort de tes concitoyens ; tu la remueras. Cette urne est en argent comptant au fond du coffre-fort de ton père. »

(*Salon de* 1767.)

LA PERSÉCUTION

Le meurtre, la violence et la rapine ont passé pour des actions agréables à la divinité, et par une audace inouïe on s'est arrogé le droit de venger celui qui s'est formellement réservé la vengeance. Il n'y a que l'ivresse du fanatisme et des passions, ou l'imposture la plus intéressée qui ait pu enseigner aux hommes qu'ils pouvaient, qu'ils devaient même détruire ceux qui ont des opinions différentes des leurs, qu'ils étaient dispensés envers eux des lois de la bonne foi et de la probité. Où en serait le monde si les peuples adoptaient ces sentiments destructeurs ? L'univers entier, dont les habitants diffèrent dans leur culte et leurs opinions, deviendrait un théâtre de carnages, de perfidies et d'horreurs. Les mêmes droits qui armeraient les mains des chrétiens allumeraient la fureur insensée du musulman, de l'idolâtre, et toute la terre serait couverte de victimes que chacun croirait immoler à son Dieu.

Si la *persécution* est contraire à la douceur évangélique et aux lois de l'humanité, elle n'est pas moins opposée à la raison et à la saine politique. Il n'y a que les ennemis les plus cruels du bonheur d'un État qui aient pu suggérer à des souverains que ceux de leurs

sujets qui ne pensaient point comme eux étaient devenus des victimes dévouées à la mort et indignes de partager les avantages de la société. L'inutilité des violences suffit pour désabuser de ces maximes odieuses. Lorsque les hommes, soit par les préjugés de l'éducation, soit par l'étude et la réflexion, ont embrassé des opinions auxquelles ils croient leur bonheur éternel attaché, les tourments les plus affreux ne font que les rendre plus opiniâtres ; l'âme, invincible au milieu des supplices, s'applaudit de jouir de la liberté qu'on veut lui ravir ; elle brave les vains efforts du tyran et de ses bourreaux. Les peuples sont toujours frappés d'une constance qui leur paraît merveilleuse et surnaturelle ; ils sont tentés de regarder comme des martyrs de la vérité les infortunés pour qui la pitié les intéresse ; la religion du persécuteur leur devient odieuse : la persécution fait des hypocrites et jamais des prosélytes. Philippe II, ce tyran dont la politique sombre crut devoir sacrifier à son zèle inflexible cinquante-trois mille de ses sujets pour avoir quitté la religion de leurs pères et embrassé les nouveautés de la réforme, épuisa les forces de la plus puissante monarchie de l'Europe. Le seul fruit qu'il recueillit fut de perdre pour jamais les provinces du Pays-Bas excédées de ses rigueurs. La fatale journée de la Saint-Barthélemy, où l'on joignit la perfidie à la barbarie la plus cruelle, a-t-elle éteint l'hérésie qu'on voulait opprimer ? Par cet événement affreux la France fut privée d'une foule de citoyens utiles ; l'hérésie, aigrie par la cruauté et par la trahison, reprit de nouvelles forces, et les fondements de la monarchie furent ébranlés par des convulsions longues et funestes.

L'Angleterre, sous Henri VIII, voit traîner au supplice ceux qui refusent de reconnaître la suprématie de ce monarque capricieux; sous sa fille Marie, les sujets sont punis pour avoir obéi à son père.

Loin des souverains, ces conseillers intéressés qui veulent en faire les bourreaux de leurs sujets. Ils leur doivent des sentiments de père, quelles que soient les opinions qu'ils suivent lorsqu'elles ne troublent point l'ordre de la société. Elles ne le troubleront point lorsqu'on n'emploiera pas contre elles les tourments et la violence.

(*Encyclopédie*, art. *Persécuter.*)

L'intolérance, surtout celle du souverain, donne de l'importance aux choses les plus frivoles.

L'intolérance engendre les dénonciations odieuses et les haines entre les sujets.

L'intolérance rétrécit les esprits et perpétue les préjugés.

L'intolérance, qui n'est jamais favorable à la vérité, ne peut être avantageuse qu'au mensonge. La vérité aime l'examen, elle ne peut qu'y gagner; le mensonge le craint, il ne peut qu'y perdre. L'intolérance a été un des plus grands fléaux de ma nation, non pas seulement par le sang qu'elle a répandu, la multitude prodigieuse d'excellents hommes en tous genres qu'elle a expatriés et dont elle a enrichi les royaumes circonvoisins, mais par la perte d'un grand nombre d'excellents esprits.

(*La Politique de Diderot. Nouvelle Revue*,
1er septembre 1883, pp. 26 et 27.)

Je ne permettrais de statuer que sur des objets dont l'idée serait évidente et générale. Tout ce qui serait susceptible d'interprétations diverses, quelque peine que je me donnasse pour le déterminer, comme le libelle, la médisance, même la calomnie, etc., n'entrerait point dans ma législation.

(*La politique de Diderot. Nouvelle Revue*, 15 septembre 1883, p. 243.)

L'ARMÉE

Partout où tout citoyen est soldat il ne faut point d'armée. Une armée subsistante, quel qu'en soit le chef, menace la liberté des autres citoyens. Quand la présence de l'ennemi ne l'exige pas, il faut que tous les habitants soient armés ou désarmés ; ceux qui sont en corps ont trop d'avantage sur ceux qui sont isolés.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

LE CLERGÉ

Ce serait un grand mal qu'un médecin fût prêtre ; c'en serait peut-être un bien plus grand qu'un prêtre fût roi.

Je hais tous les oints du Seigneur sous quelque titre que ce soit.

Je ne connais qu'un seul et unique moyen de renverser un culte, c'est d'en rendre les ministres méprisables par leurs vices et par leur indigence. Les philosophes ont beau s'occuper à démontrer l'absurdité du christianisme, cette religion ne sera perdue que quand on verra à la porte de Notre-Dame ou de Saint-Sulpice

des gueux en soutane déguenillée offrir la messe, l'absolution et les sacrements au rabais, et que quand on pourra demander des filles à ces gredins-là. C'est alors qu'un père un peu sensé menacerait son fils de lui tordre le cou, s'il voulait être prêtre. S'il faut que le christianisme s'abolisse, c'est comme le paganisme cessa ; et le paganisme ne cessa que quand on vit les prêtres de Sérapis demander l'aumône aux passants, à l'entrée de leurs superbes édifices, que quand ils se mêlèrent d'intrigues amoureuses, et que les sanctuaires furent occupés par des vieilles qui avaient à côté d'elles une oie fatidique, et qui s'offraient à dire aux jeunes garçons et aux jeunes filles leur bonne aventure pour un sou, ou deux liards de notre monnaie. Quel est donc le moment qu'il faudrait hâter? Celui où les habitués de Saint-Roch diront à nos neveux : « Qui veut une messe ? Qui en veut une pour un sou, pour deux sous, pour un liard ? » et qu'on lira au-dessus de leurs confessionnaux, comme à la porte des barbiers : *Céans on absout de toutes sortes de crimes à juste prix.*

(*Réfutation de l'ouvrage d'Helvétius.*)

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

ÉCONOMIE POLITIQUE

La plupart des problèmes d'économie politique sont plus compliqués, embrassent plus de conditions, sont plus difficiles à résoudre que ceux que la haute analyse se propose.

(*Sur le prospectus du Dictionnaire du commerce.*)

L'HOMME

Homme (*Politiq.*). Il n'y a de véritables richesses que l'*homme* et la terre. L'*homme* ne vaut rien sans la terre et la terre ne vaut rien sans l'*homme*.

L'*homme* vaut par le nombre; plus une société est nombreuse, plus elle est puissante pendant la paix, plus elle est redoutable dans les temps de guerre. Un souverain s'occupera donc sérieusement de la multiplication de ses sujets. Plus il aura de sujets, plus il aura de commerçants, d'ouvriers, de soldats.

Les États sont dans une situation déplorable, s'il arrive jamais que, parmi les *hommes* qu'il gouverne, il y en ait un qui craigne de faire des enfants, et qui quitte la vie sans regret.

Mais ce n'est pas assez d'avoir des *hommes*; il faut les avoir industrieux et robustes.

On aura des *hommes* robustes, s'ils ont de bonnes mœurs, et si l'aisance leur est facile à acquérir et à conserver.

On aura des *hommes* industrieux, s'ils sont libres.

L'administration est la plus mauvaise qu'il soit possible d'imaginer, si, faute de liberté de commerce, l'abondance devient quelquefois pour une province un fléau aussi redoutable que la disette.

Ce sont les enfants qui font des *hommes*. Il faut donc veiller à la conservation des enfants par une attention spéciale sur les pères, sur les mères et sur les nourrices.

Cinq mille enfants exposés tous les ans à Paris peuvent devenir une pépinière de soldats, de matelots et d'agriculteurs.

Il faut diminuer les ouvriers du luxe et les domestiques. Il y a des circonstances où le luxe n'emploie pas les *hommes* avec assez de profit ; il n'y en a aucune où la domesticité ne les emploie avec perte. Il faudrait asseoir sur les domestiques un impôt à la décharge des agriculteurs.

Si les agriculteurs qui sont les *hommes* de l'État qui fatiguent le plus, sont les moins bien nourris, il faut qu'ils se dégoûtent de leur état, ou qu'ils y périssent.

On ne se presse d'entrer dans une condition que par l'espoir d'une vie douce. C'est la jouissance d'une vie douce qui y retient et qui y appelle.

Un emploi des *hommes* n'est bon que quand le profit va au delà des frais du salaire. La richesse d'une nation est le produit de la somme de ses travaux au delà des frais du salaire.

Plus le produit net est grand et également partagé, plus l'administration est bonne. Un produit net également partagé peut être préférable à un plus grand produit net, dont le partage serait très inégal, et qui

diviserait le peuple en deux classes, dont l'une regorgerait de richesses et l'autre expirerait dans la misère.

A ces principes clairs et simples, nous en pourrions ajouter un grand nombre d'autres que le souverain trouvera de lui-même, s'il a le courage et la bonne volonté nécessaires pour les mettre en pratique.

(*Encyclopédie*, art. *Homme*.)

PROPRIÉTÉ

Propriété (*Droit naturel et politique*). C'est le droit que chacun des individus dont une société civile est composée a sur les biens qu'il a acquis légitimement.

Une des principales vues des hommes en formant des sociétés civiles a été de s'assurer la possession tranquille des avantages qu'ils avaient acquis, ou qu'ils pouvaient acquérir; ils ont voulu que personne ne pût les troubler dans la jouissance de leurs biens; c'est pour cela que chacun a consenti à en sacrifier une portion que l'on appelle *impôts*, à la conservation et au maintien de la société entière; on a voulu par là fournir aux chefs qu'on avait choisis les moyens de maintenir chaque particulier dans la jouissance de la portion qu'il s'était réservée. Quelque fort qu'ait pu être l'enthousiasme des hommes pour les souverains auxquels ils se soumettaient, ils n'ont jamais prétendu leur donner un pouvoir absolu et illimité sur tous leurs biens; ils n'ont jamais compté se mettre dans la nécessité de ne travailler que pour eux. La flatterie des courtisans, à qui les principes les plus absurdes ne coûtent rien, a quelquefois voulu persuader à des

princes qu'ils avaient un droit absolu sur les biens de leurs sujets; il n'y a que les despotes et les tyrans qui aient adopté des maximes si déraisonnables. Le roi de Siam prétend être propriétaire de tous les biens de ses sujets; le fruit d'un droit si barbare est que le premier rebelle heureux se rend propriétaire des biens du roi de Siam. Tout pouvoir qui n'est fondé que sur la force se détruit par la même voie. Dans les États où l'on suit les règles de la raison, les *propriétés* des particuliers sont sous la protection des lois; le père de famille est assuré de jouir lui-même et de transmettre à sa postérité les biens qu'il a amassés par son travail; les bons rois ont toujours respecté les possessions de leurs sujets; ils n'ont regardé les deniers publics qui leur ont été confiés que comme un dépôt, qu'il ne leur était point permis de détourner pour satisfaire ni leurs passions frivoles, ni l'avidité de leurs favoris, ni la rapacité de leurs courtisans.

(*Encyclopédie.*)

Lorsqu'une famille diminue, pourquoi ne céderait-elle pas partie de ses propriétés à des familles voisines et plus nombreuses?

Pourquoi? c'est que cette cession forcée disposant du fruit de mon industrie blesse le droit de propriété. C'est qu'elle anéantit toute industrie. Demandez aux pères quel est l'objet de leurs travaux; ils vous répondront, le bonheur de leurs enfants.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

IMPÔT

Il n'y a rien au monde que je ne fisse pour que sa répartition fût en raison des fortunes. Ce point est très difficile, mais on vient à bout de tout quand on veut bien ; mais un autre qui ne l'est pas, c'est celui de la perception simplifiée.

Comme je vous rayerais tous ces officiers entre les mains desquels passent et se fondent mes revenus, et qui en retiennent une si bonne portion que le reste en entrant dans mes coffres se réduit aux trois ou quatre cinquièmes et à moins ! Je vous jure que je n'aurais pas huit jours cette nuée de receveurs du vingtième, des tailles, de la capitation, de receveurs généraux et cent mille autre receveurs sous toutes sortes de noms.

(*Politique de Diderot. Nouvelle Revue*, 1er septembre 1883, pp. 18-19.)

FONDATIONS

Je veux supposer qu'une *fondation* ait eu dans son origine une utilité incontestable; qu'on ait pris des précautions suffisantes pour empêcher que la paresse et la négligence ne la fassent dégénérer; que la nature des fonds les mette à l'abri des révolutions du temps sur les richesses publiques; l'immutabilité que les fondateurs ont cherché à lui donner est encore un inconvénient considérable, parce que le temps amène de nouvelles révolutions, qui font disparaître l'utilité dont elle pouvait être dans son origine, et qui peuvent même la rendre nuisible. La société n'a pas toujours les mêmes besoins; la nature et la distribution des

propriétés, la division entre les différents ordres du peuple, les opinions, les mœurs, les occupations générales de la nation ou de ses différentes portions, le climat même, les maladies, et les autres accidents de la vie humaine, éprouvent une variation continuelle : de nouveaux besoins naissent; d'autres cessent de se faire sentir; la proportion de ceux qui demeurent change de jour en jour dans la société, et avec eux disparaît ou diminue l'utilité des *fondations* destinées à y subvenir. Les guerres de Palestine ont donné lieu à des *fondations* sans nombre, dont l'utilité a cessé avec ces guerres. Sans parler des ordres des religieux militaires, l'Europe est encore couverte de maladreries quoique depuis longtemps on n'y connaisse plus la lèpre. La plupart de ces établissements survivent longtemps à leur utilité : premièrement, parce qu'il y a toujours des hommes qui en profitent, et qui sont intéressés à les maintenir ; secondement, parce que lors même qu'on est bien convaincu de leur inutilité, on est très longtemps à prendre le parti de les détruire, à se décider soit sur les mesures et les formalités nécessaires pour abattre ces grands édifices affermis depuis tant de siècles, et qui souvent tiennent à d'autres bâtiments qu'on craint d'ébranler; soit sur l'usage ou le partage qu'on fera de leurs débris : troisièmement, parce qu'on est très longtemps à se convaincre de leur inutilité; en sorte qu'ils ont quelquefois le temps de devenir nuisibles avant qu'on ait soupçonné qu'ils sont inutiles.

Il y a tout à présumer qu'une *fondation*, quelque utile qu'elle paraisse, deviendra un jour au moins inutile, peut-être nuisible, et le sera longtemps : n'en est-

ce pas assez pour arrêter tout fondateur qui se propose un autre but que celui de satisfaire sa vanité?

Je n'ai rien dit encore du luxe, des édifices, et du faste qui environne les grandes *fondations :* ce serait quelquefois évaluer bien favorablement leur utilité, que de l'estimer la centième partie de la dépense.

Malheur à moi si mon objet pouvait être, en présentant ces considérations, de concentrer l'homme dans son seul intérêt; de le rendre insensible au malheur et au bien-être de ses semblables; d'éteindre en lui l'esprit de citoyen, et de substituer une prudence oisive et basse à la noble passion d'être utile aux hommes! Je veux que l'humanité, que la passion du bien public, procurent aux hommes les mêmes biens que la vanité des fondateurs, mais plus sûrement, plus complètement, à moins de frais, et sans le mélange des inconvénients dont je me suis plaint. Parmi les différents besoins de la société qu'on voudrait remplir par la voie des établissements durables ou des *fondations,* distinguons-en deux sortes : les uns appartiennent à la société entière, et ne sont que le résultat des intérêts de chacune de ses parties en particulier : tels sont les besoins généraux de l'humanité, la nourriture pour tous les hommes; les bonnes mœurs et l'éducation des enfants pour toutes les familles, et cet intérêt est plus ou moins pressant pour les différents besoins; car un homme sent plus vivement le besoin de nourriture, que l'intérêt qu'il a de donner à ses enfants une bonne éducation. Il ne faut pas beaucoup de réflexion pour se convaincre que cette première espèce de besoins de la société n'est point de nature à être remplie par des *fondations*, ni par aucun autre moyen gra-

tuit; et qu'à cet égard le bien général doit être le résultat des efforts de chaque particulier pour son propre intérêt. Tout homme sain doit se procurer sa subsistance par son travail, parce que, s'il était nourri sans travailler, il le serait aux dépens de ceux qui travaillent. Ce que l'État doit à chacun de ses membres, c'est la destruction des obstacles qui les gêneraient dans leur industrie, ou qui les troubleraient dans la jouissance des produits qui en sont la récompense. Si ces obstacles subsistent, les bienfaits particuliers ne diminueront point la pauvreté générale, parce que la cause restera tout entière. De même toutes les familles doivent l'éducation aux enfants qui y naissent : elles y sont toutes intéressées immédiatement; et ce n'est que des efforts de chacune en particulier que peut naître la perfection générale de l'éducation. Si vous vous amusez à fonder des maîtres et des bourses dans des collèges, l'utilité ne s'en fera sentir qu'à un petit nombre d'hommes favorisés au hasard, et qui peut-être n'auront point les talents nécessaires pour en profiter : ce ne sera, pour toute la nation, qu'une goutte d'eau répandue sur une vaste mer; et vous aurez fait à très grands frais de très petites choses. Et puis faut-il accoutumer les hommes à tout demander, à tout recevoir, à ne rien devoir à eux-mêmes? Cette espèce de mendicité qui s'étend dans toutes les conditions dégrade un peuple, et substitue à toutes les passions hautes un caractère de bassesse et d'intrigue. Les hommes sont-ils puissamment intéressés au bien que vous voulez leur procurer? Laissez-les faire : voilà le grand, l'unique principe. Vous paraissent-ils s'y porter avec moins d'ardeur que vous ne désireriez? Augmen-

tez leur intérêt. Vous voulez perfectionner l'éducation, proposez des prix à l'émulation des pères et des enfants ; mais que ces prix soient offerts à quiconque peut les mériter, du moins dans chaque ordre de citoyens ; que les emplois et les places en tout genre deviennent la récompense du mérite, et la perspective assurée du travail, et vous verrez l'émulation s'allumer à la fois dans le sein de toutes les familles : bientôt votre nation s'élèvera au-dessus d'elle-même, vous aurez éclairé son esprit ; vous lui aurez donné des mœurs, vous aurez fait de grandes choses ; et il ne vous en aura pas tant coûté que pour fonder un collège.

L'autre classe de besoins publics auxquels on a voulu subvenir par des *fondations,* comprend ceux qu'on peut regarder comme accidentels ; qui, bornés à certains lieux et à certains temps, entrent moins immédiatement dans le système de l'administration générale, et peuvent demander des secours particuliers. Il s'agira de remédier aux maux d'une disette, d'une épidémie ; de pourvoir à l'entretien de quelques vieillards, de quelques orphelins, à la conservation des enfants exposés ; de faire ou d'entretenir des travaux utiles à la commodité ou à la salubrité d'une ville ; de perfectionner l'agriculture ou quelques arts languissants dans un canton ; de récompenser des services rendus par un citoyen à la ville dont il est membre ; d'y attirer des hommes célèbres par leurs talents, etc. Or il s'en faut beaucoup que la voie des établissements publics et des *fondations* soit la meilleure pour procurer aux hommes tous ces biens dans la plus grande étendue possible. L'emploi libre des revenus d'une commu-

nauté, ou la contribution de tous ses membres dans le cas où le besoin serait pressant et général; une association libre et des souscriptions volontaires de quelques citoyens généreux, dans le cas où l'intérêt sera moins prochain et moins universellement senti : voilà de quoi remplir parfaitement toute sorte de vues vraiment utiles; et cette méthode aura sur celle des *fondations* cet avantage inestimable, qu'elle n'est sujette à aucun abus important. Comme la contribution de chacun est entièrement volontaire, il est impossible que les fonds soient détournés de leur destination : s'ils l'étaient, la source en tarirait aussitôt; il n'y a point d'argent perdu en frais inutiles, en luxe et en bâtiments. C'est une société du même genre que celles qui se font dans le commerce, avec cette différence qu'elle n'a pour objet que le bien public; et comme les fonds ne sont employés que sous les yeux des actionnaires, ils sont à portée de veiller à ce qu'ils soient employés de la manière la plus avantageuse. Les ressources ne sont point éternelles pour des besoins passagers : le secours n'est jamais appliqué qu'à la partie de la société qui souffre, à la branche du commerce qui languit. Le besoin cesse-t-il? la libéralité cesse; et son cours se tourne vers d'autres besoins. Il n'y a jamais de doubles ni de triples emplois, parce que l'utilité actuelle reconnue est toujours ce qui détermine la générosité des bienfaiteurs publics : enfin cette méthode ne retire aucun fonds de la circulation générale; les terres ne sont point irrévocablement possédées par des mains paresseuses; et leurs productions, sous la main d'un propriétaire actif, n'ont de bornes que celles de leur propre fécondité. Qu'on ne dise point que ce

sont là des idées chimériques : l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande sont remplies de pareilles sociétés, et en ressentent depuis plusieurs années les heureux effets. Ce qui a lieu en Angleterre peut avoir lieu en France ; et, quoi qu'on en dise, les Anglais n'ont pas le droit exclusif d'être citoyens. Nous avons même déjà dans quelques provinces des exemples de ces associations qui en prouvent la possibilité. Je citerai en particulier la ville de Bayeux, dont les habitants se sont cotisés librement pour bannir entièrement de leur ville la mendicité ; et y ont réussi, en fournissant du travail à tous les mendiants valides, et des aumônes à ceux qui ne le sont pas. Ce bel exemple mérite d'être proposé à l'émulation de toutes nos villes : rien ne sera si aisé, quand on le voudra bien, de tourner vers des objets d'une utilité générale et certaine l'émulation et le goût d'une nation aussi sensible à l'honneur que la nôtre, et aussi facile à se plier à toutes les impressions que le gouvernement voudra et saura lui donner.

Ces réflexions doivent faire applaudir aux sages restrictions que le roi a mises dans son édit de 1749 à la liberté de faire des *fondations* nouvelles. Ajoutons qu'elles ne doivent laisser aucun doute sur le droit incontestable qu'ont le gouvernement dans l'ordre civil, le gouvernement et l'Église dans l'ordre de la religion, de disposer des *fondations* anciennes, d'en diriger les fonds à de nouveaux objets, ou mieux encore de les supprimer tout à fait. L'utilité publique est la loi suprême, et ne doit être balancée ni par un respect superstitieux pour ce qu'on appelle *l'intention des fondateurs*, comme si des particuliers ignorants et bornés avaient eu le droit d'enchaîner à leurs volontés capri-

cieuses les générations qui n'étaient point encore ; ni par la crainte de blesser les droits prétendus de certains corps, comme si les corps particuliers avaient quelques droits vis-à-vis l'État. Les citoyens ont des droits, et des droits sacrés pour le corps même de la société : ils existent indépendamment d'elle : ils en sont les éléments nécessaires ; et ils n'y entrent que pour se mettre, avec tous leurs droits, sous la protection de ces mêmes lois auxquelles ils sacrifient leur liberté. Mais les corps particuliers n'existent point par eux-mêmes ni pour eux ; ils ont été formés pour la société, et ils doivent cesser d'être au moment qu'ils cessent d'être utiles. Concluons qu'aucun ouvrage des hommes n'est fait pour l'immortalité ; puisque les *fondations*, toujours multipliées par la vanité, absorberaient à la longue tous les fonds et toutes les propriétés particulières, il faut bien qu'on puisse à la fin les détruire. Si tous les hommes qui ont vécu avaient eu un tombeau, il aurait bien fallu, pour trouver des terres à cultiver, renverser ces monuments stériles, et remuer les cendres des morts pour nourrir les vivants.

(*Encyclopédie*, art. *Fondations*.)

ASSISTANCE PUBLIQUE

Un moyen sûr d'augmenter les revenus présents des *hôpitaux*, ce serait de diminuer le nombre des pauvres.

Partout où un travail modéré suffira pour subvenir aux besoins de la vie, et où un peu d'économie dans l'âge robuste préparera à l'homme prudent une ressource dans l'âge des infirmités, il y aura peu de pauvres.

Il ne doit y avoir de pauvres, dans un État bien gouverné, que des hommes qui naissent dans l'indigence, ou qui y tombent par accident.

Je ne puis mettre au nombre des pauvres ces paresseux, jeunes et vigoureux, qui, trouvant dans notre charité malentendue des secours plus faciles et plus considérables que ceux qu'ils se procureraient par le travail, remplissent nos rues, nos temples, nos grands chemins, nos bourgs, nos villes et nos campagnes. Il ne peut y avoir de cette vermine que dans un État où la valeur des hommes est inconnue.

Rendre la condition des mendiants de profession et des vrais pauvres égale, en les confondant dans les mêmes maisons, c'est oublier qu'on a des terres incultes à défricher, des colonies à peupler, des manufactures à soutenir, des travaux publics à continuer.

S'il n'y a dans une société d'asiles que pour les vrais pauvres, il est conforme à la religion, à la raison, à l'humanité et à la saine politique qu'ils y soient le mieux qu'il est possible.

Il ne faut pas que les *hôpitaux* soient des lieux redoutables aux malheureux, mais que le gouvernement soit redoutable aux fainéants.

Entre les vrais pauvres, les uns sont sains, les autres malades.

Il n'y a aucun inconvénient à ce que les habitations des pauvres sains soient dans les villes; il y a, ce me semble, plusieurs raisons qui demandent que celles des pauvres malades soient éloignées de la demeure des hommes sains.

(*Encyclopédie*, art. *Hôpitaux*.)

CIVILISATION PRIMITIVE ET CIVILISATION RAFFINÉE

La faim se renouvelle plusieurs fois par jour et produit moins de forfaits en cent ans parmi les sauvages qu'à la Chine, dans le plus sage des empires, il ne s'en commet en un mois de disette.

Ce que j'ose avancer de la faim est encore plus vrai de toutes les autres passions.

Vous préférez donc l'état sauvage à l'état policé? Non. La population de l'espèce va toujours en croissant chez les peuples policés, et en diminuant chez les nations sauvages. La durée moyenne de la vie de l'homme policé excède la durée moyenne de la vie de l'homme sauvage. Tout est dit.

La contrée la plus heureuse n'est pas celle où il s'élève le moins d'orages; c'est celle qui produit le plus de fruits. J'aimerais mieux habiter les pays fertiles où la terre tremble sans cesse sous les pieds, menace d'engloutir et engloutit quelquefois les hommes et leurs habitations, que de languir sur une plaine aride, sablonneuse et tranquille. J'aurai tort, lorsque je verrai les peuples de Saint-Domingue ou de la Martinique aller chercher les déserts de l'Afrique.

Oui, monsieur Rousseau, j'aime mieux le vice raffiné sous un habit de soie que la stupidité féroce sous une peau de bête.

J'aime mieux la volupté entre les lambris dorés et sur la mollesse des coussins d'un palais, que la misère pâle, sale et hideuse, étendue sur la terre humide et malsaine et recélée avec la frayeur dans le fond d'un antre sauvage.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

LE LUXE

Je divise, relativement au luxe, les citoyens en trois classes : des riches, des aisés et des pauvres.

Il n'y a point de luxe chez le riche, s'il n'accorde à ses goûts, à ses passions, à ses fantaisies, rien qui excède les justes limites qui lui sont prescrites par sa richesse. Il a de l'or ; quel emploi veut-on qu'il en fasse, si ce n'est de multiplier ses jouissances?

Il n'y a point de luxe chez le citoyen aisé, s'il n'a ni goûts, ni passions, ni fantaisies ruineuses.

Il ne peut y avoir de luxe chez le pauvre, puisqu'il manque du nécessaire à ses besoins.

Le luxe naît donc d'un usage insensé de sa fortune.

Et quelle peut être la cause de cet usage insensé, je ne dis pas dans un citoyen, mais chez toute une nation?

Cette cause? C'est le trop d'importance attachée à la richesse jointe à une distribution trop inégale de la fortune.

Alors la société se divise en deux classes : une classe très étroite des citoyens qui sont riches et une classe très nombreuse des citoyens qui sont pauvres.

Dans la première classe, le luxe est une ostentation de la richesse; dans la seconde, le luxe est un masque de la misère.

Cette ostentation, poussée à l'excès, amène la ruine du riche, et, de là, le peu de durée des grandes fortunes.

Ce masque comble la misère du pauvre.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

Si la femme du peuple veut acheter une robe, elle ne la demandera pas légère et voyante, parce qu'elle aura

de quoi la payer durable, solide et bien manufacturée.

Si la fantaisie lui prend de se faire peindre, elle n'appellera point un barbouilleur.

Si elle veut une montre, il ne lui suffira pas que le bouton aplati la simule à répétition.

Il y aura peu de crimes, mais beaucoup de vices, mais de ces vices qui font le bonheur dans ce monde-ci et dont on n'est châtié que dans l'autre.

Je pense donc qu'un souverain n'aurait rien de mieux à faire que de travailler de toute sa force à la damnation de ses sujets.

Tout cela n'est que croqué, mais je fais une note et non pas un Traité.

(*Réfutation d'Helvetius.*)

S'il y avait des gouvernements établis sur l'égalité parfaite, sur l'uniformité de mœurs, de manières et d'état entre tous les citoyens, tels qu'ont été à peu près les gouvernements de Sparte, de Crète et de quelques peuples qu'on nomme sauvages, il est certain que le désir de s'enrichir n'y pourrait être innocent. Quiconque y désirerait de rendre sa fortune meilleure que celle de ses concitoyens aurait déjà cessé d'aimer les lois de son pays, et n'aurait plus la vertu dans le cœur.

Mais dans nos gouvernements modernes, où la constitution de l'État et des lois civiles encouragent et assurent les propriétés ; dans nos grands États, où il faut des richesses pour maintenir leur grandeur et leur puissance, il semble que quiconque travaille à s'enrichir soit un homme utile à l'État, et que quiconque étant riche veut jouir soit un homme raisonnable ; comment donc concevoir que des citoyens, en cher-

chant à s'enrichir et à jouir de leurs richesses, ruinent quelquefois l'État et perdent les mœurs ?

Il faut, pour résoudre cette difficulté, se rappeler les objets principaux des gouvernements.

Ils doivent assurer les propriétés de chaque citoyen; mais comme ils doivent avoir pour but la conservation du tout, les avantages du plus grand nombre, en maintenant, en excitant même dans les citoyens l'amour de la patrie, le désir d'augmenter ses propriétés et celui d'en jouir, ils doivent y entretenir, y exciter l'esprit de communauté, l'esprit patriotique ; ils doivent avoir attention à la manière dont les citoyens veulent s'enrichir et à celle dont ils peuvent jouir; il faut que les moyens de s'enrichir contribuent à la richesse de l'État, et que la manière de jouir soit encore utile à l'État; chaque propriété doit servir à la communauté ; le bien-être d'aucun ordre de citoyens ne doit être sacrifié au bien-être de l'autre ; enfin, le *luxe* et les passions qui mènent au *luxe* doivent être subordonnés à l'esprit de communauté, aux biens de la communauté.

Les passions qui mènent au *luxe* ne sont pas les seules nécessaires dans les citoyens; elles doivent s'allier à d'autres, à l'ambition, à l'amour de la gloire, à l'honneur.

Il faut que toutes ces passions soient subordonnées à l'esprit de communauté; lui seul les maintient dans l'ordre; sans lui, elles porteraient à de fréquentes injustices et feraient des ravages.

Il faut qu'aucune de ces passions ne détruise les autres, et que toutes se balancent; si le *luxe* avait éteint ces passions, il deviendrait vicieux et funeste, et alors il ne se rapporterait plus à l'esprit de communauté; mais

il reste subordonné à cet esprit, à moins que l'administration ne l'en ait rendu indépendant, à moins quê dans une nation où il y a des richesses, de l'industrie et du *luxe*, l'administration n'ait éteint l'esprit de communauté. (*Encyclopédie*, art. *Luxe.*)

Quand le paysan de la Brie a une poule dans son pot, quelle est et quelle doit être l'aisance des autres conditions de la société? J'ose le demander à Votre Majesté. Surtout si j'avais l'attention de ne me plus mêler de rien et de croire que chacun de mes sujets entend mieux que moi ses intérêts dans son état; si les opinions religieuses n'entraient pour rien dans mes préférences; si je ne me mêlais du commerce que pour l'aider et soutenir les grandes maisons de commerce défaillantes; si je ne voulais donner aucun règlement aux manufactures; si je récompensais parfois les inventeurs non par des privilèges exclusifs, mais par de l'argent et des honneurs; si j'empêchais la justice d'être ruineuse; si je rendais à la presse toute sa liberté, etc.

Mais lorsque le talent et la vertu mèneront à quelque chose, lorsque la nation entière aura toute l'aisance que chaque condition comporte, lorsqu'il n'y aura d'inégalité entre les fortunes que celle que l'industrie et le bonheur doivent y mettre, lorsque j'aurai anéanti toutes ces corporations où l'on ne peut entrer sans argent et qu'on doit regarder comme autant de privilèges exclusifs qui condamnent des milliers de citoyens industrieux à mourir de faim ou à entrer dans une prison ; lorsque j'aurai encouragé l'agriculture, la mère nourrice de tout un empire; lorsque

j'aurai des citoyens riches, que feront ces citoyens de leur or? L'or ne se mange pas. Ils l'emploieront à multiplier leurs jouissances. Et quelles sont ces jouissances? Celles de tous les sens. J'aurai donc des poëtes, des philosophes, des peintres, des statuaires, des magots de la Chine, en un mot tout le produit d'un autre luxe, tous ces vices charmants qui font le bonheur de l'homme en ce monde-ci et sa damnation éternelle dans l'autre.

(*Politique de Diderot. Nouvelle Revue,*
1er septembre 1883, pp. 20-21.)

Vous aurez donc des courtisanes? — Assurément. — Des filles entretenues? — Pourquoi non? — Des filles séduites? — Je m'y attends. — Des maris et des femmes peu fidèles? — J'en ai peur.

Mais je m'épargnerai, du moins, tous ceux d'entre ces vices que la misère, le goût du faste et d'indigence produisent. Cela deviendra ce que cela pourra : je ne me mêlerais que de faire durer l'aisance et le bonheur, qu'elles qu'en puissent être les suites.

(*Politique de Diderot. Nouvelle Revue,*
1er septembre 1883, pp. 21-22.)

PROBLÈME ?

Dès le matin j'entends sous ma fenêtre des ouvriers. A peine le jour commence-t-il à poindre qu'ils ont la bêche à la main, qu'ils coupent la terre et roulent la brouette. Ils mangent un morceau de pain noir; ils se désaltèrent au ruisseau qui coule; à midi, ils prennent une heure de sommeil sur la terre; bientôt ils se remet-

tent à leur ouvrage. Ils sont gais; ils chantent; ils se font entre eux de bonnes grosses plaisanteries qui les égayent; ils rient. Sur le soir, ils vont retrouver des enfants tout nus autour d'un âtre enfumé, une paysanne hideuse et malpropre, et un lit de feuilles séchées, et leur sort n'est ni plus mauvais ni meilleur que le mien. Vous avez éprouvé l'une et l'autre fortune : dites-moi, le temps présent vous paraît-il plus dur que le temps passé?... Je me suis tourmenté toute la matinée à courir après une idée qui m'a fui... Je suis descendu triste; j'ai entendu parler des misères publiques; je me suis mis à une table somptueuse sans appétit; j'avais l'estomac chargé des aliments de la veille; je l'ai surchargé de la quantité de ceux que j'ai mangés; j'ai pris un bâton et j'ai marché pour les faire descendre et me soulager; je suis revenu m'asseoir à une table de jeu, et tromper des heures qui me pesaient.

(*Lettres à Mademoiselle Voland.*)

LIBERTÉ DU COMMERCE

Faute d'avoir regardé l'argent comme une denrée, on a plaint la nation qui buvait du vin pour son argent, et félicité celle qui recevait de l'argent pour son vin : comme si l'on était bien heureux quand on a de l'argent, comme si l'argent se mangeait!

(*Sur le prospectus du Dictionnaire du commerce.*)

PROTECTION ET LIBERTÉ

Les règlements, les inspections, la prohibition, les défenses, les ordonnances ne sont jamais sans inconvénients lorsqu'il s'agit d'un objet aussi variable que

le commerce. Il ne faut pas de législation où la nature a constitué un despote attentif, juste, ferme, éclairé, qui récompense et qui punit toujours avec poids et mesure; l'intérêt, sans cesse favorable à ceux qui le consultent sagement, n'est jamais cruel que pour ceux qui l'entendent mal.

(*Voyage de Hollande.*)

Les domaines du souverain sont toujours mal administrés. Aliénés, ils ne tardent pas à être mis en valeur. Ils coûtent énormément. Ils ne rendent rien.

(*Politique de Diderot. Nouvelle Revue*, 1er septembre 1883, p. 15.)

Quand on y regarde de près, un souverain n'est qu'un administrateur du bien d'autrui, et je crois qu'on peut sans honte en être économe.

(*Politique de Diderot. Nouvelle Revue*, 1er septembre 1883, p. 17.

Les moyens qu'Helvétius propose pour prévenir l'inégalité des fortunes me déplaisent. Ils gênent la liberté, ils doivent nuire à l'industrie et au commerce, et donner aux citoyens un esprit de fausseté : ils seront sans cesse occupés des moyens de cacher leurs richesses et d'en disposer à leur gré.

(*Réfutation d'Helvétius.*)

LE NEVEU DE RAMEAU

Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson. Je m'entretiens avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie; j'abandonne mon esprit à tout son libertinage; je le laisse maître de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on voit, dans l'allée de Foi, nos jeunes dissolus marcher sur les pas d'une courtisane à l'air éventé, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne s'attachant à aucune. Mes pensées, ce sont mes catins.

Si le temps est trop froid ou trop pluvieux, je me réfugie au café de *la Régence*. Là, je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit du monde, et le café de *la Régence* est l'endroit de Paris où l'on joue le mieux à ce jeu; c'est chez Roy que font assaut Légal le profond, Philidor le subtil, le solide Mayot; qu'on voit les coups les plus surprenants et qu'on entend les plus mauvais propos; car si l'on peut être homme d'esprit et grand joueur d'échecs comme Légal, on peut être aussi un grand joueur d'échecs et un sot comme Foubert et Mayot.

Une après-dînée j'étais là, regardant beaucoup, parlant peu et écoutant le moins que je pouvais, lorsque je fus abordé par un des plus bizarres personnages de

ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison; il faut que les notions de l'honnête et du déshonnête soient bien étrangement brouillées dans sa tête, car il montre ce que la nature lui a donné de bonnes qualités sans ostentation, et ce qu'il en a reçu de mauvaises sans pudeur. Au reste, il est doué d'une organisation forte, d'une chaleur d'imagination singulière, et d'une vigueur de poumons peu commune. Si vous le rencontrez jamais et que son originalité ne vous arrête pas, ou vous mettrez vos doigts dans vos oreilles, ou vous vous enfuirez. Dieux, quels terribles poumons! Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. Quelquefois il est maigre et hâve comme un malade au dernier degré de la consomption; on compterait ses dents à travers ses joues, on dirait qu'il a passé plusieurs jours sans manger, ou qu'il sort de la Trappe. Le mois suivant, il est gras et replet comme s'il n'avait pas quitté la table d'un financier, ou qu'il eût été renfermé dans un couvent de Bernardins. Aujourd'hui en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, il va la tête basse, il se dérobe, on serait tenté de l'appeler pour lui donner l'aumône. Demain poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, il marche la tête haute, il se montre, et vous le prendriez à peu près pour un honnête homme. Il vit au jour la journée; triste ou gai, selon les circonstances. Son premier soin, le matin, quand il est levé, est de savoir où il dînera; après dîner, il pense où il ira souper. La nuit amène aussi son inquiétude : ou il regagne à pied un petit grenier qu'il habite, à moins que l'hôtesse, ennuyée d'attendre son loyer, ne lui en ait redemandé

la clef; ou il se rabat dans une taverne du faubourg où il attend le jour entre un morceau de pain et un pot de bière. Quand il n'a pas six sous dans sa poche, ce qui lui arrive quelquefois, il a recours soit à un fiacre de ses amis, soit au cocher d'un grand seigneur qui lui donne un lit sur de la paille, à côté de ses chevaux. Le matin il a encore une partie de son matelas dans les cheveux. Si la saison est douce, il arpente toute la nuit le Cours ou les Champs-Élysées. Il reparaît avec le jour à la ville, habillé de la veille pour le lendemain, et du lendemain quelquefois pour le reste de la semaine. Je n'estime pas ces originaux-là; d'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. Ils m'arrêtent une fois l'an, quand je les rencontre, parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage, ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie, c'est un grain de levain qui fermente et qui restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite, il fait approuver ou blâmer; il fait sortir la vérité, il fait connaître les gens de bien, il démasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens écoute et démêle son monde.

Je connaissais celui-ci de longue main. Il fréquentait dans une maison dont son talent lui avait ouvert la porte. Il y avait une fille unique; il jurait au père et à la mère qu'il épouserait leur fille. Ceux-ci haussaient les épaules, lui riaient au nez, lui disaient qu'il était fou; et je vis le moment que la chose était faite. Il m'empruntait quelques écus que je lui donnais. Il s'était introduit, je ne sais comment, dans quelques

maisons honnêtes où il avait son couvert, mais à la condition qu'il ne parlerait pas sans en avoir obtenu la permission. Il se taisait et mangeait de rage; il était excellent à voir dans cette contrainte. S'il lui prenait envie de manquer au traité et qu'il ouvrît la bouche, au premier mot tous les convives s'écriaient : *Rameau!* alors la fureur étincelait dans ses yeux et il se remettait à manger avec plus de rage. Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme et vous le savez. C'est le neveu de ce musicien célèbre qui nous a délivrés du plain-chant de Lulli que nous psalmodiions depuis plus de cent ans, qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique, où ni lui ni personne n'entendit jamais rien et de qui nous avons un certain nombre d'opéras où il y a de l'harmonie, des bouts de chants, des idées décousues, du fracas, des vols, des triomphes, des lances, des gloires, des murmures, des victoires à perte d'haleine, des airs de danse qui dureront éternellement et qui, après avoir enterré le *Florentin*, sera enterré par les virtuoses italiens, ce qu'il pressentait et qui le rendait sombre, triste, hargneux, car personne n'a autant d'humeur, pas même une jolie femme qui se lève avec un bouton sur le nez, qu'un auteur menacé de survivre à sa réputation, témoins Marivaux et Crébillon le fils.

Il m'aborde. — Ah! ah! Vous voilà, monsieur le philosophe; et que faites-vous ici parmi ce tas de fainéants? Est-ce que vous perdez aussi votre temps à pousser le bois?..... (C'est ainsi qu'on appelle par mépris jouer aux échecs ou aux dames.)

Moi. — Non, mais quand je n'ai rien de mieux à faire, je

m'amuse à regarder un instant ceux qui le poussent bien.

Lui. — En ce cas, vous vous amusez rarement; excepté Légal et Philidor, le reste n'y entend rien.

Moi. — Et M. de Bissy donc?

Lui. — Celui-là est en joueur d'échecs ce que Mlle Clairon est en acteur : ils savent de ces jeux l'un et l'autre tout ce qu'on en peut apprendre.

Moi. — Vous êtes difficile, et je vois que vous ne faites grâce qu'aux hommes sublimes.

Lui. — Oui, aux échecs, aux dames, en poésie, en éloquence, en musique et autres fadaises comme cela. A quoi bon la médiocrité dans ces genres?

Moi. — A peu de chose, j'en conviens. Mais c'est qu'il faut qu'il y ait un grand nombre d'hommes qui s'y appliquent pour faire sortir l'homme de génie. Il est un dans la multitude. Mais laissons cela. Il y a une éternité que je ne vous ai vu. Je ne pense guère à vous quand je ne vous vois pas, mais vous me plaisez toujours à revoir. Qu'avez-vous fait?

Lui. — Ce que vous, moi et tous les autres font, du bien, du mal, et rien. Et puis j'ai eu faim, et j'ai mangé, quand l'occasion s'en est présentée; après avoir mangé, j'ai eu soif et j'ai bu quelquefois. Cependant la barbe me venait, et quand elle a été venue, je l'ai fait raser.

Moi. — Vous avez mal fait; c'est la seule chose qui vous manque pour être un sage.

Lui. — Oui-dà. J'ai le front grand et ridé, l'œil ardent, le nez saillant, les joues larges, le sourcil noir et fourni, la bouche bien fendue, la lèvre rebordée et la face carrée. Si ce vaste menton était couvert d'une longue barbe, savez-vous que cela figurerait très bien en bronze ou en marbre?

MOI. — A côté d'un César, d'un Marc-Aurèle, d'un Socrate.

LUI. — Non. Je serais mieux entre Diogène et Phryné. Je suis effronté comme l'un, et je fréquente volontiers chez les autres.

MOI. — Vous portez-vous toujours bien?

LUI. — Oui, ordinairement; mais pas merveilleusement aujourd'hui.

MOI. — Comment! vous voilà avec un ventre de Silène et un visage...

LUI. — Un visage qu'on prendrait pour son antagoniste. C'est que l'humeur qui fait sécher mon cher oncle engraisse apparemment son cher neveu.

MOI. — A propos de cet oncle, le voyez-vous quelquefois?

LUI. — Oui, passer dans la rue

MOI. — Est-ce qu'il ne vous fait aucun bien?

LUI. — S'il en fait à quelqu'un, c'est sans s'en douter. C'est un philosophe dans son espèce; il ne pense qu'à lui, le reste de l'univers lui est comme d'un clou à soufflet. Sa fille et sa femme n'ont qu'à mourir quand elles le voudront, pourvu que les cloches de la paroisse qui sonneront pour elles continuent de résonner la *douzième* et la *dix-septième*, tout sera bien. Cela est heureux pour lui, et c'est ce que je prise particulièrement dans les gens de génie. Ils ne sont bons qu'à une chose : passé cela, rien; ils ne savent ce que c'est d'être citoyens, pères, mères, parents, amis. Entre nous, il faut leur ressembler de tout point, mais ne pas désirer que la graine en soit commune. Il faut des hommes; mais pour des hommes de génie, point; non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du

globe; et dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante qu'on ne la réforme pas sans charivari. Il s'établit partie de ce qu'ils ont imaginé, partie reste comme il était; de là deux évangiles, un habit d'arlequin. La sagesse du moine de Rabelais est la vraie sagesse pour son repos et pour celui des autres. Faire son devoir tellement quellement, toujours dire du bien de M. le prieur et laisser aller le monde à sa fantaisie. Il va bien, puisque la multitude en est contente. Si je savais, l'histoire, je vous montrerais que le mal est toujours venu ici-bas par quelques hommes de génie; mais je ne sais pas l'histoire, parce que je ne sais rien Le diable m'emporte si j'ai jamais rien appris, et si, pour n'avoir rien appris, je m'en trouve plus mal. J'étais un jour à la table d'un ministre du roi de France, qui a de l'esprit comme quatre; eh bien, il nous démontra clair comme un et un font deux, que rien n'était plus utile aux peuples que le mensonge, rien de plus nuisible que la vérité. Je ne me rappelle pas bien ses preuves, mais il s'ensuivait évidemment que les gens de génie sont détestables, et que si un enfant apportait en naissant, sur son front, la caractéristique de ce dangereux présent de la nature, il faudrait ou l'étouffer, ou le jeter aux cagnards.

Moi. — Cependant ces personnages-là, si ennemis du génie, prétendent tous en avoir.

Lui. — Je crois bien qu'ils le pensent au dedans d'eux-mêmes, mais je ne crois pas qu'ils osassent l'avouer.

Moi. — C'est par modestie. Vous conçûtes donc là une terrible haine contre le génie?

Lui. — A n'en jamais revenir.

Moi. — Mais j'ai vu un temps que vous vous désespériez de n'être qu'un homme commun. Vous ne serez jamais heureux si le pour et le contre vous affligent également; il faudrait prendre son parti, et y demeurer attaché. Tout en convenant avec vous que les hommes de génie sont communément singuliers, ou, comme dit le proverbe, qu'*il n'y a pas de grands esprits sans un grain de folie*, on n'en reviendra pas; on méprisera les siècles qui n'en auront point produit. Ils feront l'honneur des peuples chez lesquels ils auront existé; tôt ou tard on leur élève des statues, et on les regarde comme les bienfaiteurs du genre humain. N'en déplaise à ce ministre sublime que vous m'avez cité, je crois que si le mensonge peut servir un moment, il est nécessairement nuisible à la longue, et qu'au contraire la vérité sert nécessairement à la longue, bien qu'il puisse arriver qu'elle nuise dans le moment. D'où je serais tenté de conclure que l'homme de génie qui décrie une erreur générale, ou qui accrédite une grande vérité, est toujours un être digne de notre vénération. Il peut arriver que cet être soit la victime du préjugé et des lois; mais il y a deux sortes de lois, les unes d'une équité, d'une généralité absolues, d'autres bizarres, qui ne doivent leur sanction qu'à l'aveuglement ou à la nécessité des circonstances. Celles-ci ne couvrent le coupable qui les enfreint, que d'une ignominie passagère, ignominie que le temps reverse sur les juges et sur les nations, pour y rester à jamais. De Socrate ou du magistrat qui lui fit boire la ciguë, quel est aujourd'hui le déshonoré ?

Lui. — Le voilà bien avancé! en a-t-il été moins condamné? en a-t-il moins été mis à mort? en a-t-il moins

été un citoyen turbulent? par le mépris d'une mauvaise loi, en a-t-il moins encouragé les fous au mépris des bonnes? en a-t-il moins été un particulier audacieux et bizarre? Vous n'étiez pas éloigné tout à l'heure d'un aveu peu favorable aux hommes de génie.

Moi. — Écoutez-moi, cher homme. Une société ne devrait pas avoir de mauvaises lois, et si elle n'en avait que de bonnes, elle ne serait jamais dans le cas de persécuter un homme de génie. Je ne vous ai pas dit que le génie fût indivisiblement attaché à la méchanceté, ni la méchanceté au génie. Un sot sera plus souvent un méchant qu'un homme d'esprit. Quand un homme de génie serait communément d'un commerce dur, difficile, épineux, insupportable, quand même ce serait un méchant, qu'en concluriez-vous?

Lui. — Qu'il est bon à noyer.

Moi. — Doucement, cher homme. Çà, dites-moi, je ne prendrai pas votre oncle pour exemple. C'est un homme dur, c'est un brutal; il est sans humanité, il est avare, il est mauvais père, mauvais époux, mauvais oncle; mais il n'est pas décidé que ce soit un homme de génie, qu'il ait poussé son art fort loin, et qu'il soit question de ses ouvrages dans dix ans. Mais Racine? celui-là certes avait du génie, et ne passait pas pour un trop bon homme. Mais Voltaire!...

Lui. — Ne me pressez pas, car je suis conséquent.

Moi. — Lequel des deux préféreriez-vous, ou qu'il eût été un bon homme, identifié avec son comptoir, comme Briasson, ou avec son aune, comme Barbier, faisant régulièrement tous les ans un enfant légitime à sa femme, bon mari, bon père, bon oncle, bon voisin, honnête commerçant, mais rien de plus; ou qu'il eût

été fourbe, traître, ambitieux, envieux, méchant, mais auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, d'*Iphigénie*, de *Phèdre*, d'*Athalie*.

Lui. — Pour lui, ma foi, peut-être que de ces deux hommes, il eût mieux valu qu'il eût été le premier.

Moi. — Cela est même infiniment plus vrai que vous ne le sentez.

Lui. — Oh ! vous voilà, vous autres ! Si nous disons quelque chose de bien, c'est comme des fous ou des inspirés, par hasard. Il n'y a que vous autres qui vous entendiez ; oui, monsieur le philosophe, je m'entends, et je m'entends aussi bien que vous vous entendez.

Moi. — Voyons ; eh bien, pourquoi pour lui ?

Lui. — C'est que toutes ces belles choses-là qu'il a faites ne lui ont pas rendu vingt mille francs, et que s'il eût été un bon marchand en soie de la rue Saint-Denis et Saint-Honoré, un bon épicier en gros, un apothicaire bien achalandé, il eût amassé une fortune immense, et qu'en l'amassant il n'y aurait eu sorte de plaisirs dont il n'eût joui ; qu'il aurait donné de temps en temps la pistole à un pauvre diable de bouffon comme moi qui l'aurait fait rire, et qui lui aurait procuré dans l'occasion une jeune fille qui l'aurait désennuyé de l'éternelle cohabitation avec sa femme ; que nous aurions fait d'excellents repas chez lui, joué gros jeu, bu d'excellents vins, d'excellentes liqueurs, d'excellent café, fait des parties de campagne ; et vous voyez que je m'entendais ; vous riez ?... mais laissez-moi dire : il eût été mieux pour ses entours.

Moi. — Sans contredit. Pourvu qu'il n'eût pas employé d'une façon déshonnête l'opulence qu'il aurait acquise par un commerce légitime ; qu'il eût éloigné

de sa maison tous ces joueurs, tous ces parasites, tous ces fades complaisants, tous ces fainéants, tous ces pervers inutiles, et qu'il eût fait assommer à coups de bâton, par ses garçons de boutique, l'homme officieux qui soulage, par la variété, les maris du dégoût d'une cohabitation habituelle avec leurs femmes.

Lui. — Assommer, monsieur, assommer! On n'assomme personne dans une ville bien policée. C'est un état honnête ; beaucoup de gens, même titrés, s'en mêlent. Et à quoi diable voulez-vous donc qu'on emploie son argent, si ce n'est à avoir bonne table, bonne compagnie, bons vins, belles femmes, plaisirs de toutes les couleurs, amusements de toutes les espèces ? J'aimerais autant être gueux que de posséder une grande fortune sans aucune de ces jouissances. Mais revenons à Racine. Cet homme n'a été bon que pour des inconnus et que pour le temps où il n'était plus.

Moi. — D'accord ; mais pesez le mal et le bien. Dans mille ans d'ici, il fera verser des larmes ; il sera l'admiration des hommes dans toutes les contrées de la terre ; il inspirera l'humanité, la commisération, la tendresse. On demandera qui il était, de quel pays, et on l'enviera à la France. Il a fait souffrir quelques êtres qui ne sont plus, auxquels nous ne prenons presque aucun intérêt ; nous n'avons rien à redouter ni de ses vices, ni de ses défauts. Il eût été mieux sans doute qu'il eût reçu de la nature la vertu d'un homme de bien avec les talents d'un grand homme. C'est un arbre qui a fait sécher quelques arbres plantés dans son voisinage, qui a étouffé les plantes qui croissaient à ses pieds ; mais il a porté sa cime jusque dans la nue, ses branches se sont étendues au loin ; il a prêté son ombre à ceux qui

venaient, qui viennent et qui viendront se reposer autour de son tronc majestueux ; il a produit des fruits d'un goût exquis, et qui se renouvellent sans cesse. Il serait à souhaiter que Voltaire eût encore la douceur de Duclos, l'ingénuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé d'Olivet ; mais puisque cela ne se peut, regardons la chose du côté vraiment intéressant ; oublions pour un moment le point que nous occupons dans l'espace et dans la durée, et étendons notre vue sur les siècles à venir, les régions les plus éloignées et les peuples à naître. Songeons au bien de notre espèce : si nous ne sommes point assez généreux, pardonnons au moins à la nature d'avoir été plus sage que nous. Si vous jetez de l'eau froide sur la tête de Greuze, vous éteindrez peut-être son talent avec sa vanité. Si vous rendez Voltaire moins sensible à la critique, il ne saura plus descendre dans l'âme de Mérope, il ne vous touchera plus.

LUI. — Mais si la nature était aussi puissante que sage, pourquoi ne les a-t-elle pas faits aussi bons qu'elle les a faits grands?

MOI. — Mais ne voyez-vous pas qu'avec un pareil raisonnement vous renversez l'ordre général, et que si tout ici-bas était excellent, il n'y aurait rien d'excellent?

LUI. — Vous avez raison : le point important est que vous et moi nous soyons, et que nous soyons vous et moi ; que tout aille d'ailleurs comme il pourra. Le meilleur ordre des choses, à mon avis, est celui où je devais être, et foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas. J'aime mieux être, et même être impertinent raisonneur, que de n'être pas.

MOI. — Il n'y a personne qui ne pense comme vous,

et qui ne fasse le procès à l'ordre qui est, sans s'apercevoir qu'il renonce à sa propre existence.

Lui. — Il est vrai.

Moi. — Acceptons donc les choses comme elles sont. Voyons ce qu'elles nous coûtent, et ce qu'elles nous rendent, et laissons là le tout que nous ne connaissons pas assez pour le louer ou le blâmer, et qui n'est peut-être ni bien ni mal, s'il est nécessaire, comme beaucoup d'honnêtes gens l'imaginent.

Lui. — Je n'entends pas grand'chose à tout ce que vous me débitez là. C'est apparemment de la philosophie; je vous préviens que je ne m'en mêle pas. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien être un autre, au hasard d'être un homme de génie, un grand homme; oui, il faut que j'en convienne, il y a là quelque chose qui me le dit. Je n'en ai jamais entendu louer un seul que son éloge ne m'ai fait enrager secrètement. Je suis envieux. Lorsque j'apprends de leur vie privée quelque trait qui les dégrade, je l'écoute avec plaisir; cela nous rapproche, j'en supporte plus aisément ma médiocrité. Je me dis : Certes, tu n'aurais jamais fait *Mahomet*, mais ni l'éloge de Maupeou. J'ai donc été, je suis donc fâché d'être médiocre. Oui, oui, je suis médiocre et fâché. Je n'ai jamais entendu jouer l'ouverture des *Indes galantes*, jamais entendu chanter *Profonds abîmes du Ténare; Nuit, éternelle nuit,* sans me dire avec douleur : Voilà ce que tu ne feras jamais. J'étais donc jaloux de mon oncle; et s'il y avait eu à sa mort quelques belles pièces de clavecin dans son portefeuille, je n'aurais pas balancé à rester moi et à être lui.

Moi. — S'il n'y a que cela qui vous chagrine, cela n'en vaut pas trop la peine.

LUI. — Ce n'est rien, ce sont des moments qui passent.

Puis il se remettait à chanter l'ouverture des *Indes galantes* et l'air *Profonds abîmes*, et il ajoutait :

Le quelque chose qui est là et qui me parle me dit : Rameau, tu voudrais bien avoir fait ces deux morceaux-là ; si tu avais fait ces deux morceaux-là, tu en ferais bien deux autres ; et quand tu en aurais fait un certain nombre, on te jouerait, on te chanterait partout. Quand tu marcherais, tu aurais la tête droite, ta conscience te rendrait témoignage à toi-même de ton propre mérite, les autres te désigneraient du doigt, on dirait : C'est lui qui a fait les jolies gavottes (et il chantait les gavottes). Puis, avec l'air d'un homme touché qui nage dans la joie et qui en a les yeux humides, il ajoutait en se frottant les mains : Tu aurais une bonne maison (il en mesurait l'étendue avec ses bras) un bon lit (et il s'y étendait nonchalamment), de bons vins (qu'il goûtait en faisant claquer sa langue contre son palais), un bon équipage (et il levait le pied pour y monter), de jolies femmes (à qui il prenait déjà la gorge et qu'il regardait voluptueusement) ; cent faquins te viendraient encenser tous les jours (et il croyait les voir autour de lui ; il voyait Palissot, Poinsinet, les Fréron père et fils, La Porte ; il les entendait, il se rengorgeait, les approuvait, leur souriait, les dédaignait, les méprisait, les chassait, les rappelait ; puis il continuait :) Et c'est ainsi que l'on te dirait le matin que tu es un grand homme ; tu lirais dans l'histoire des *Trois Siècles* que tu es un grand homme, tu serais convaincu le soir que tu es un grand homme, et le grand homme Rameau s'endormirait au doux murmure de l'éloge qui retentirait dans son oreille. Même en dormant, il aurait l'air satisfait : sa poitrine se dilaterait, s'élèverait, s'abaisserait avec aisance, il ronflerait comme un grand homme.

Et en parlant ainsi, il se laissait aller mollement sur une banquette; il fermait les yeux, et il imitait le sommeil heureux qu'il imaginait. Après avoir goûté quelques instants la douceur de ce repos, il se réveillait, étendait les bras, bâillait, se frottait les yeux, et cherchait encore autour de lui ses adulateurs insipides.

Moi. — Vous croyez donc que l'homme heureux a son sommeil.

Lui. — Si je le crois! Moi, pauvre hère, lorsque le soir j'ai regagné mon grenier et que je me suis fourré dans mon grabat, je suis ratatiné sous ma couverture, j'ai la poitrine étroite et la respiration gênée; c'est une espèce de plainte faible qu'on entend à peine, au lieu qu'un financier fait retentir son appartement et étonne toute sa rue. Mais ce qui m'afflige aujourd'hui, ce n'est pas de ronfler et de dormir mesquinement comme un misérable.

Moi. — Cela est pourtant triste.

Lui. — Ce qui m'est arrivé l'est bien davantage.

Moi. — Qu'est-ce donc?

Lui. — Vous avez toujours pris quelque intérêt à moi, parce que je suis un bon diable, que vous méprisez dans le fond, mais qui vous amuse...

Moi. — C'est la vérité.

Lui. — Et je vais vous le dire.

Avant que de commencer il pousse un profond soupir et porte ses deux mains à son front, ensuite il reprend un air tranquille et me dit :

Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paressenx, ce que nos Bourguignons appellent un *fieffé truand*, *en escroc*, un gourmand...

Moi. — Quel panégyrique!

LUI. — Il est vrai de tout point, il n'y a pas un mot à rabattre; point de contestation là-dessus, s'il vous plaît. Personne ne me connaît mieux que moi, et je ne dis pas tout.

MOI. — Je ne veux point vous fâcher, et je conviendrai de tout.

LUI. — Eh bien, je vivais avec des gens qui m'avaient pris en gré, précisément parce que j'étais doué à un rare degré de toutes ces qualités.

MOI. — Cela est singulier: jusqu'à présent j'avais cru ou qu'on se les cachait à soi-même ou qu'on se les pardonnait et qu'on les méprisait dans les autres.

LUI. — Se les cacher! Est-ce qu'on le peut? Soyez sûr que quand Palissot est seul et qu'il revient sur lui-même, il se dit bien d'autres choses; soyez sûr qu'en tête à tête avec son collègue, ils s'avouent franchement qu'ils ne sont que deux insignes maroufles. Les mépriser dans les autres! Mes gens étaient plus équitables, et mon caractère me réussissait merveilleusement auprès d'eux; j'étais comme un coq en pâte: on me fêtait, on ne me perdait pas un moment sans me regretter; j'étais leur petit Rameau, leur joli Rameau, leur Rameau le fou, l'impertinent, l'ignorant, le paresseux, le gourmand, le bouffon, la grosse bête. Il n'y avait pas une de ces épithètes qui ne me valût un sourire, une caresse, un petit coup sur l'épaule, un soufflet, un coup de pied; à table, un bon morceau qu'on me jetait sur mon assiette; hors de table, une liberté que je prenais sans conséquence, car, moi, je suis sans conséquence. On fait de moi, devant moi, avec moi tout ce qu'on veut sans que je m'en formalise. Et les petits présents qui me pleuvaient! Le grand chien que je suis,

j'ai tout perdu! J'ai tout perdu pour avoir eu le sens commun une fois, une seule fois en ma vie. Ah! si cela m'arrive jamais!

Moi. — De quoi s'agissait-il donc?

Lui. — Rameau! Rameau! vous avait-on pris pour cela? La sottise d'avoir eu un peu de goût, un peu d'esprit, un peu de raison; Rameau, mon ami, cela vous apprendra à rester ce que Dieu vous fit, et ce que vos protecteurs vous voulaient. Aussi l'on vous a pris par les épaules, on vous a conduit à la porte, on vous a dit : « Faquin, tirez, ne reparaissez plus; cela veut avoir du sens, de la raison, je crois! tirez! Nous avons de ces qualités-là de reste. » Vous vous en êtes allé en vous mordant les doigts; c'est votre langue maudite qu'il fallait mordre auparavant. Pour ne vous en être pas avisé, vous voilà sur le pavé, sans le sou, et ne sachant où donner de la tête. Vous étiez nourri à bouche que veux-tu! et vous retournerez au regrat; bien logé, et vous serez trop heureux si l'on vous rend votre grenier; bien couché, et la paille vous attend entre le cocher de M. de Soubise et l'ami Robbé; au lieu d'un sommeil doux et tranquille comme vous l'aviez, vous entendrez d'une oreille le hennissement et le piétinement des chevaux, de l'autre le bruit mille fois plus insupportable de vers secs, durs et barbares. Malheureux, mal avisé, possédé d'un million de diables!

Moi. — Mais n'y aurait-il pas moyen de se rapatrier? la faute que vous avez commise est-elle si impardonnable? A votre place, j'irais retrouver mes gens, vous leur êtes plus nécessaire que vous ne croyez.

Lui. — Oh! je suis sûr qu'à présent qu'ils ne m'ont pas pour les faire rire, ils s'ennuient comme des chiens.

Moi. — J'irais donc les retrouver; je ne leur laisserais pas le temps de se passer de moi, de se tourner vers quelque amusement honnête; car qui sait ce qui peut arriver?

Lui. — Ce n'est pas là ce que je crains; cela n'arrivera pas.

Moi. — Quelque sublime que vous soyez, un autre peut vous remplacer.

Lui. — Difficilement.

Moi. — D'accord; cependant j'irais avec ce visage défait, ces yeux égarés, ce cou débraillé, ces cheveux ébouriffés, dans l'état vraiment tragique où vous voilà. Je me jetterais aux pieds de la divinité, et sans me relever, je lui dirais d'une voix basse et sanglotante : « Pardon, Madame! pardon! je suis un indigne, un infâme. Ce fut un malheureux instant, car vous savez que je ne suis pas sujet à avoir du sens commun, et je vous promets de n'en avoir de ma vie. »

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que tandis que je lui tenais ce discours, il en exécutait la pantomime, et s'était prosterné; il avait collé son visage contre terre, il paraissait tenir entre ses deux mains le bout d'une pantoufle, il pleurait, il sanglotait, il disait : « Oui, ma petite reine, oui, je le promets, je n'en aurai de ma vie, de ma vie... » Puis se relevant brusquement, il ajouta d'un ton sérieux et réfléchi.

Lui. — Oui, vous avez raison. Je vois que c'est le mieux. Elle est bonne; M. Vieillard dit qu'elle est si bonne! Moi je sais un peu qu'elle l'est; mais cependant aller s'humilier devant une guenon, crier miséricorde aux pieds d'une petite histrionne que les sifflets du parterre ne cessent de poursuivre! Moi Rameau, fils de M. Rameau,

apothicaire de Dijon, qui est un homme de bien et qui n'a jamais fléchi le genou devant qui que ce soit! Moi Rameau, le neveu de celui qu'on appelle le grand Rameau, qu'on voit se promener droit et les bras en l'air dans le Palais-Royal, depuis que M. de Carmontelle l'a dessiné courbé et les mains sous les basques de son habit! Moi qui ai composé des pièces de clavecin que personne ne joue, mais qui seront peut-être les seules qui passeront à la postérité qui les jouera; moi! moi enfin! j'irais!... Tenez, monsieur, cela ne se peut, (et mettant sa main droite sur sa poitrine, il ajoutait :) je me sens là quelque chose qui s'élève et qui me dit : Rameau, tu n'en feras rien. Il faut qu'il y ait une certaine dignité attachée à la nature de l'homme, que rien ne peut étouffer. Cela se réveille à propos de bottes, oui, à propos de bottes, car il y a d'autres jours où il ne m'en coûterait rien pour être vil tant qu'on voudrait; ces jours-là, pour un liard, je baiserais le cul à la petite Hus.

Moi. — Eh! mais, l'ami, elle est blanche, jolie, douce, potelée, et c'est un acte d'humilité auquel un plus délicat que vous pourrait quelquefois s'abaisser.

Lui. — Entendons-nous; c'est qu'il y a baiser le cul au simple, et baiser le cul au figuré. Demandez au gros Bergier qui baise le cul de Mme de La Marck au simple et au figuré; et ma foi, le simple et le figuré me déplaisent également là.

Moi. — Si l'expédient que je vous suggère ne vous convient pas, ayez donc le courage d'être gueux.

Lui. — Il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents aux dépens desquels on peut vivre. Et puis le mépris de soi, il est insupportable.

Moi. — Est-ce que vous connaissez ce sentiment-là?

Lui. — Si je le connais! Combien de fois je me suis dit : Comment, Rameau, il y a dix mille bonnes tables à Paris à quinze ou vingt couverts chacune, et de ces couverts-là il n'y en a pas un pour toi! Il y a des bourses pleines d'or qui se versent de droite et de gauche, et il n'en tombe pas une pièce sur toi! Mille petits beaux esprits sans talents, sans mérite; mille petites créatures sans charmes; mille plats intrigants sont bien vêtus, et tu irais tout nu! et tu serais imbécile à ce point? Est-ce que tu ne saurais pas flatter comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas te mettre à quatre pattes comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas favoriser l'intrigue de madame et porter le billet doux de monsieur comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas encourager ce jeune homme à parler à mademoiselle et persuader mademoiselle de l'écouter, comme un autre? Est-ce que tu ne saurais pas faire entendre à la fille d'un de nos bourgeois qu'elle est mal mise, que de belles boucles d'oreilles, un peu de rouge, des dentelles ou une robe à la polonaise lui siéraient à ravir? Que ces petits pieds-là ne sont pas faits pour marcher dans la rue? Qu'il y a un beau monsieur, jeune et riche, qui a un habit galonné d'or, un superbe équipage, six grands laquais, qui l'a vue en passant, qui la trouve charmante, et que depuis ce jour-là il en a perdu le boire et le manger, et qu'il n'en dort plus, et qu'il en mourra?

— Mais mon papa?

— Bon, bon, votre papa! il s'en fâchera d'abord un peu.

— Et maman qui me recommande tant d'être honnête fille, qui me dit qu'il n'y a rien dans ce monde que l'honneur!

— Vieux propos qui ne signifient rien.

— Et mon confesseur?

— Vous ne le verrez plus, ou si vous persistez dans la fantaisie d'aller lui faire l'histoire de vos amusements, il vous en coûtera quelques livres de sucre et de café.

— C'est un homme sévère qui m'a déjà refusé l'absolution pour la chanson : *Viens dans ma cellule.*

— C'est que vous n'aviez rien à lui donner; mais quand vous lui apparaîtrez en dentelles...

— J'aurai donc des dentelles?

— Sans doute et de toutes les sortes... en belles boucles de diamants...

— J'aurai donc de belles boucles de diamants?

— Oui.

— Comme celles de cette marquise qui vient quelquefois prendre des gants dans notre boutique?

— Précisément... dans un bel équipage avec des chevaux gris pommelé, deux grands laquais, un petit nègre, et le coureur en avant; du rouge, des mouches, la queue portée.

— Au bal?

— Au bal, à l'Opéra, à la comédie... (Déjà le cœur lui tressaillait de joie... Tu joues avec un papier entre tes doigts.)

— Qu'est cela?

— Ce n'est rien.

— Il me semble que si.

— C'est un billet.

— Et pour qui?

— Pour vous, si vous étiez un peu curieuse.

— Curieuse? je le suis beaucoup, voyons... (Elle lit.) Une entrevue! cela ne se peut.

— En allant à la messe.

— Maman m'accompagne toujours; mais s'il venait ici un peu matin, je me lève la première et je suis au comptoir avant qu'on soit levé...

Il vient, il plaît; un beau jour à la brune, la petite disparait, et l'on me compte mes deux mille écus... Eh quoi! tu possèdes ce talent-là et tu manques de pain. N'as-tu pas de honte, malheureux?... Je me rappelais un tas de coquins qui ne m'allaient pas à la cheville et qui regorgeaient de richesses. J'étais en surtout de bouracan, et ils étaient couverts de velours; ils s'appuyaient sur la canne à pomme d'or et en bec de corbin, et ils avaient l'*Aristote* ou le *Platon* au doigt. Qu'était-ce pourtant? de misérables croque-notes; aujourd'hui, ce sont des espèces de seigneurs. Alors je me sentais du courage, l'âme élevée, l'esprit subtil, et capable de tout; mais ces heureuses dispositions apparemment ne duraient pas, car, jusqu'à présent, je n'ai pu faire un certain chemin. Quoi qu'il en soit, voilà le texte de mes fréquents soliloques que vous pouvez paraphraser à votre fantaisie, pourvu que vous en concluiez que je connais le mépris de soi-même, ou ce tourment de la conscience qui naît de l'inutilité des dons que le ciel nous a départis; c'est le plus cruel de tous. Il vaudrait presque autant que l'homme ne fût pas né.

Je l'écoutais, et à mesure qu'il faisait la scène du proxénète et de la jeune fille qu'il séduisait, l'âme agitée de deux mouvements opposés, je ne savais si je m'abandonnerais à l'envie de rire, ou au transport de

l'indignation. Je souffrais ; vingt fois un éclat de rire empêcha ma colère d'éclater ; vingt fois la colère qui s'élevait au fond de mon cœur se termina par un éclat de rire. J'étais confondu de tant de sagacité et de tant de bassesse, d'idées si justes et alternativement si fausses, d'une perversité si générale de sentiments, d'une turpitude si complète, et d'une franchise si peu commune. Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi : Qu'avez-vous? me dit-il.

MOI. — Rien.

LUI. — Vous me paraissez troublé !

MOI. — Je le suis aussi.

LUI. — Mais enfin que me conseillez-vous ?

MOI. — De changer de propos. Ah, malheureux ! dans quel état d'abjection vous êtes tombé !

LUI. — J'en conviens ; mais cependant que mon état ne vous touche pas trop ; mon projet, en m'ouvrant à vous, n'était point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens quelques épargnes, songez que je n'avais besoin de rien, mais de rien absolument, et que l'on m'accordait tant pour mes menus plaisirs.

Il recommença à se frapper le front avec un de ses poings ; à se mordre la lèvre, et rouler au plafond ses yeux égarés, ajoutant : Mais c'est une affaire faite. J'ai mis quelque chose de côté ; le temps s'est écoulé, et c'est toujours autant d'amassé.

MOI. — Vous voulez dire de perdu?

LUI. — Non, non, d'amassé. On s'enrichit à chaque instant : un jour de moins à vivre ou un écu de plus, c'est tout un ; le point important est d'aller librement, aisément, agréablement, copieusement tous les soirs à la garde-robe. *O stercus pretiosum !* Voilà le grand

résultat de la vie dans tous les états. Au dernier moment, tous sont également riches, et Samuel Bernard qui, à force de vols, de pillages, de banqueroutes, laisse vingt-sept millions en or, et Rameau qui ne laissera rien, Rameau à qui la charité fournira la serpillière dont on l'enveloppera. Le mort n'entend pas sonner les cloches. C'est en vain que cent prêtres s'égosillent pour lui, qu'il est précédé et suivi d'une longue file de torches ardentes, son âme ne marche pas à côté du maître de cérémonies. Pourrir sous du marbre ou pourrir sous de la terre, c'est toujours pourrir. Avoir autour de son cercueil les Enfants rouges et les Enfants bleus, ou n'avoir personne, qu'est-ce que cela fait ? Et puis vous voyez bien ce poignet, il était raide comme un diable ; les dix doigts, c'étaient autant de bâtons fichés dans un métacarpe de bois, et ces tendons, c'étaient de vieilles cordes à boyau plus sèches, plus raides, plus inflexibles que celles qui ont servi à la roue d'un tourneur ; mais je vous les ai tant tourmentées, tant brisées, tant rompues ; tu ne veux pas aller, et moi, mordieu ! je dis que tu iras, et cela sera...

Et tout en disant cela, de la main droite il s'était saisi les doigts et le poignet de la main gauche et il les renversait en dessus, en dessous, l'extrémité des doigts touchait au bras, les jointures en craquaient ; je craignais que les os n'en demeurassent disloqués.

Moi. — Prenez garde, lui dis-je, vous allez vous estropier.

Lui. — Ne craignez rien, ils y sont faits ; depuis dix ans je leur en ai bien donné d'une autre façon ; malgré qu'ils en eussent, il a bien fallu que les bougres s'y accoutumassent et qu'ils apprissent à se placer sur les

touches et à voltiger sur les cordes ; aussi à présent cela va, oui, cela va...

En même temps il se met dans l'attitude d'un joueur de violon ; il fredonne de la voix un *allegro* de Locatelli, son bras droit imite le mouvement de l'archet, sa main gauche et ses doigts semblent se promener sur la longueur du manche ; s'il fait un faux ton, il s'arrête, il remonte ou baisse la corde ; il la pince de l'ongle pour s'assurer si elle est juste ; il reprend le morceau où il l'a laissé. Il bat la mesure du pied, il se démène de la tête, des pieds, des mains, des bras, du corps, comme vous avez vu quelquefois, au concert spirituel, Ferrari ou Chiabran, ou quelque autre virtuose dans les mêmes convulsions, m'offrant l'image du même supplice et me causant à peu près la même peine ; car n'est-ce pas une chose pénible à voir que le tourment dans celui qui s'occupe à me peindre le plaisir ? Tirez entre cet homme et moi un rideau qui me le cache, s'il faut qu'il me montre un patient appliqué à la question. Au milieu de ces agitations et de ces cris, s'il se présentait une tenue, un de ces endroits harmonieux où l'archet se meut lentement sur plusieurs cordes à la fois, son visage prenait l'air de l'extase, sa voix s'adoucissait, il s'écoutait avec ravissement ; il est sûr que les accords résonnaient dans ses oreilles et dans les miennes, puis remettant son instrument sous son bras gauche de la même main dont il le tenait, et laissant tomber sa main droite avec son archet : Eh bien, me disait-il, qu'en pensez-vous ?

Moi. — A merveille !

Lui. — Cela va, ce me semble, cela résonne à peu près comme les autres...

Et aussitôt il s'accroupit comme un musicien qui se met au clavecin.

Moi. — Je vous demande grâce pour vous et pour moi.

Lui. — Non, non, puisque je vous tiens, vous m'entendrez. Je ne veux point d'un suffrage qu'on m'accorde sans savoir pourquoi. Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier.

Moi. — Je suis si peu répandu, et vous allez vous fatiguer en pure perte.

Lui. — Je ne me fatigue jamais.

Comme je vis que je voudrais inutilement avoir pitié de mon homme, car la sonate sur le violon l'avait mis tout en eau, je pris le parti de le laisser faire ; le voilà donc assis au clavecin, les jambes fléchies, la tête élevée vers le plafond où l'on eût dit qu'il voyait une partition notée, chantant, préludant, exécutant une pièce d'Alberti ou de Galuppi, je ne sais lequel des deux. Sa voix allait comme le vent et ses doigts voltigeaient sur les touches, tantôt laissant le dessus pour prendre la basse; tantôt quittant la partie d'accompagnement pour revenir au dessus. Les passions se succédaient sur son visage ; on sentait les *piano*, les *forte*, et je suis sûr qu'un plus habile que moi aurait reconnu le morceau au mouvement, au caractère, à ses mines et à quelques traits de chant qui lui échappaient par intervalle. Mais, ce qu'il avait de bizarre, c'est que de temps en temps il tâtonnait, se reprenait comme s'il eût manqué, et se dépitait de n'avoir plus la même pièce dans les doigts.

Enfin vous voyez, dit-il en se redressant, et en essuyant les gouttes de sueur qui descendaient le long de ses joues, que nous savons aussi placer un triton, une quinte superflue, et que l'enchaînement des domi-

LUI. — Justement.

MOI. — J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers.

LUI. — Cela se peut; mais il n'en est pas de la musique comme de l'algèbre ou de la géométrie. Aujourd'hui que vous êtes un gros monsieur...

MOI. — Pas si gros.

LUI. — Que vous avez du foin dans vos bottes...

MOI. — Très peu.

LUI. — Vous donnez des maîtres à votre fille.

MOI. — Pas encore; c'est sa mère qui se mêle de son éducation; car il faut avoir la paix chez soi.

LUI. — La paix chez soi? Morbleu! on ne l'a que quand on est le serviteur ou le maître, et c'est le maître qu'il faut être... J'ai eu une femme... Dieu veuille avoir son âme; mais quand il lui arrivait quelquefois de se rebéquer, je m'élevais sur mes ergots, je déployais mon tonnerre, je disais comme Dieu : « Que la lumière se fasse; » et la lumière était faite. Aussi, en quatre années de temps, nous n'avons pas eu dix fois un mot plus haut que l'autre. Quel âge a votre enfant?

MOI. — Cela ne fait rien à l'affaire.

LUI. — Quel âge a votre enfant?

MOI. — Et que diable! laissons là mon enfant et son âge, et revenons aux maîtres qu'elle aura.

LUI. — Pardieu! je ne sache rien de si têtu qu'un philosophe. En vous suppliant très humblement, ne pourrait-on savoir de monseigneur le philosophe quel âge à peu près peut avoir mademoiselle sa fille?

MOI. — Supposez-lui huit ans.

LUI. — Huit ans! Il y a quatre ans que cela devrait avoir les doigts sur les touches.

Moi. — Mais peut-être ne me soucié-je pas trop de faire entrer dans le plan de son éducation une étude qui occupe si longtemps et qui sert si peu.

Lui. — Et que lui apprendrez-vous donc, s'il vous plaît?

Moi. — A raisonner juste, si je puis; chose si peu commune parmi les hommes, et plus rare encore parmi les femmes.

Lui. — Eh! laissez-la déraisonner tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette.

Moi. — Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate avec une âme sensible, et l'exposer aux mêmes peines de la vie, que si elle avait une organisation forte et un cœur de bronze, je lui apprendrai, si je puis, à les supporter avec courage.

Lui. — Eh! laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés comme les autres, pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette. Quoi! point de danse?

Moi. — Pas plus qu'il n'en faut pour faire une révérence, avoir un maintien décent, se bien présenter et savoir marcher.

Lui. — Point de chant?

Moi. — Pas plus qu'il n'en faut pour bien prononcer.

Lui. — Point de musique?

Moi. — S'il y avait un bon maître d'harmonie, je la lui confierais volontiers deux heures par jour pendant un ou deux ans, pas davantage.

Lui. — Et à la place des choses essentielles que vous supprimez?

Moi. — Je mets de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin et beaucoup de morale.

Lui. — Combien il me serait facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connaissances-là dans un monde tel que le nôtre; que dis-je, l'inutilité! peut-être le danger! Mais je m'en tiendrai pour ce moment à une question : ne lui faudra-t-il pas un ou deux maîtres?

Moi. — Sans doute.

Lui. — Ah! nous y revoilà. Et ces maîtres, vous espérez qu'ils sauront la grammaire, la fable, l'histoire, la géographie, la morale, dont ils lui donneront des leçons? Chansons, mon cher maître, chansons; s'ils possédaient ces choses assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas.

Moi. — Et pourquoi?

Lui. — C'est qu'ils auraient passé leur vie à les étudier. Il faut être profond dans l'art ou dans la science pour en bien posséder les éléments. Les ouvrages classiques ne peuvent être bien faits que par ceux qui ont blanchi sous le harnais; c'est le milieu et la fin qui éclaircissent les ténèbres du commencement; demandez à votre ami M. D'Alembert, le coryphée de la science mathématique, s'il serait trop bon pour en faire des éléments. Ce n'est qu'après trente ou quarante ans d'exercice que mon oncle a entrevu les premières lueurs de la théorie musicale.

Moi. — O fou, archifou! m'écriai-je, comment se fait-il que dans ta mauvaise tête il se trouve des idées si justes pêle mêle avec tant d'extravagances?

Lui. — Qui diable sait cela? C'est le hasard qui vous les jette, et elles demeurent. Tant y a que quand on ne sait pas tout, on ne sait rien de bien; on ignore où une chose va, d'où une autre vient, où celle-ci et celle-là veulent être placées; laquelle doit passer la première,

où sera mieux la seconde. Montre-t-on bien sans la méthode? et la méthode, d'où naît-elle? Tenez, mon cher philosophe, j'ai dans la tête que la physique sera toujours une pauvre science, une goutte d'eau prise avec la pointe d'une aiguille dans le vaste océan, un grain détaché de la chaîne des Alpes! Et les raisons des phénomènes? En vérité, il vaudrait autant ignorer que de savoir si peu et si mal; et c'était précisément où j'en étais, lorsque je me fis maître d'accompagnement. A quoi rêvez-vous?

MOI. — Je rêve que tout ce que vous venez de me dire est plus spécieux que solide : mais laissons cela; vous avez montré, dites-vous, l'accompagnement et la composition?

LUI. — Oui.

MOI. — Et vous n'en saviez rien du tout?

LUI. — Non, ma foi; et c'est pour cela qu'il y en avait de pires que moi, ceux qui croyaient savoir quelque chose. Au moins je ne gâtais ni le jugement ni les mains des enfants. En passant de moi à un bon maître, comme ils n'avaient rien appris, du moins ils n'avaient rien à désapprendre, et c'était toujours autant d'argent et de temps épargné.

MOI. — Comment faisiez-vous?

LUI. — Comme ils font tous. J'arrivais, je me jetais dans ma chaise. « Que le temps est mauvais! que le pavé est fatigant! » Je bavardais quelques nouvelles : « Mlle Lemierre devait faire un rôle de Vestale dans l'opéra nouveau; mais elle est grosse pour la seconde fois; on ne sait qui la doublera. Mlle Arnould vient de quitter son petit comte; on dit qu'elle est en négociation avec Bertin. Le petit comte a pourtant trouvé la

porcelaine de M. de Montamy. Il y avait, au dernier concert des amateurs, une Italienne qui a chanté comme un ange. C'est un rare corps que ce Préville, il faut le voir dans le *Mercure galant;* l'endroit de l'énigme est impayable. Cette pauvre Dumesnil ne sait plus ce qu'elle dit ni ce qu'elle fait... Allons, mademoiselle, prenez votre livre. »

Tandis que mademoiselle, qui ne se presse pas, cherche son livre qu'elle a égaré, qu'on appelle une femme de chambre, qu'on gronde, je continue : « La Clairon est vraiment incompréhensible. On parle d'un mariage fort saugrenu; c'est celui de mademoiselle... Comment l'appelez-vous? une petite créature que... entretenait, à qui il a fait deux ou trois enfants; qui avait été entretenue par tant d'autres.

— Allons, Rameau, vous radotez; cela ne se peut.

— Je ne radote point; on dit même que la chose est faite... Le bruit court que Voltaire est mort; tant mieux.

— Et pourquoi tant mieux?

— C'est qu'il va nous donner quelque bonne folie; c'est son usage, que de mourir une quinzaine auparavant... »

Que vous dirai-je encore? Je disais quelques polissonneries que je rapportais des maisons où j'avais été, car nous sommes tous grands colporteurs. Je faisais le fou, on m'écoutait, on riait, on s'écriait : « Il est toujours charmant. » Cependant le livre de mademoiselle s'était retrouvé sous un fauteuil où il avait été traîné, mâchonné, déchiré par un jeune doguin ou par un petit chat. Elle se mettait à son clavecin : d'abord elle y faisait du bruit toute seule, ensuite je m'approchais, après avoir fait à la mère un signe d'approbation.

La mère : « Cela ne va pas mal ; on n'aurait qu'à vouloir, mais on ne veut pas ; on aime mieux perdre son temps à jaser, à chiffonner, à courir, à je ne sais quoi. Vous n'êtes pas sitôt parti, que le livre est fermé pour ne le rouvrir qu'à votre retour, aussi vous ne la grondez jamais. »

Cependant, comme il fallait faire quelque chose, je lui prenais les mains que je lui plaçais autrement ; je me dépitais, je criais : « *Sol, sol, sol*, mademoiselle, c'est un *sol*.

La mère : « Mademoiselle, est-ce que vous n'avez point d'oreille? Moi qui ne suis pas au clavecin, et qui ne vois pas sur votre livre, je sens qu'il faut un *sol*. Vous donnez une peine infinie à monsieur ; je ne conçois pas sa patience ; vous ne retenez rien de ce qu'il vous dit, vous n'avancez point... »

Alors je rabattais un peu les coups, et hochant de la tête, je disais : « Pardonnez-moi, madame, pardonnez-moi ; cela pourrait aller mieux si mademoiselle voulait, si elle étudiait un peu, mais cela ne va pas mal. »

La mère : « A votre place, je la tiendrais un an sur la même pièce.

— Oh ! pour cela, elle n'en sortira pas qu'elle ne soit au-dessus de toute difficulté, et cela ne sera pas aussi long que madame le croit.

— Monsieur Rameau, vous la flattez. Vous êtes trop bon. Voilà de la leçon la seule chose qu'elle retiendra et qu'elle saura bien me répéter dans l'occasion... »

L'heure se passait, mon écolière me présentait mon petit cachet avec la grâce du bras et la révérence qu'elle avait apprise du maître à danser ; je le mettais dans

ma poche, pendant que la mère disait : « Fort bien, mademoiselle; si Javillier était là, il vous applaudirait... » Je bavardais encore un moment par bienséance; je disparaissais ensuite, et voilà ce qu'on appelait alors une leçon d'accompagnement.

Moi. — Et aujourd'hui c'est donc autre chose?

Lui. — Vertudieu! je le crois. J'arrive; je suis grave; je me hâte d'ôter mon manchon, j'ouvre le clavecin, j'essaye les touches. Je suis toujours pressé; si l'on me fait attendre un moment, je crie comme si l'on me volait un écu; dans une heure d'ici il faut que je sois là, dans deux heures chez Mme la duchesse une telle; je suis attendu à dîner chez une belle marquise, et au sortir de là, c'est un concert chez M. le baron de Bagge, rue Neuve-des-Petits-Champs.

Moi. — Et cependant vous n'êtes attendu nulle part?

Lui. — Il est vrai.

Moi. — Et pourquoi employer toutes ces petites viles ruses-là?

Lui. — Viles! et pourquoi, s'il vous plaît? Elles sont d'usage dans mon état; je ne m'avilis pas en faisant comme tout le monde. Ce n'est pas moi qui les ai inventées, et je serais bizarre et maladroit de ne pas m'y conformer. Vraiment, je sais bien que si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale qu'ils ont tous à la bouche et qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouvera que ce qui est blanc est noir, et que ce qui est noir sera blanc; mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience générale, comme il y a une grammaire générale, et puis des exceptions dans chaque langue, que vous appelez, je

crois, vous autres savants, des... aidez-moi donc, des...

Moi. — *Idiotismes*.

Lui. — Tout juste. Eh bien, chaque état a ses exceptions de la conscience générale auxquelles je donnerais volontiers les noms d'*idiotismes* de métier.

Moi. — J'entends. Fontenelle parle bien, écrit bien, quoique son style fourmille d'*idiotismes* français.

Lui. — Et le souverain, le ministre, le financier, le magistrat, le militaire, l'homme de lettres, l'avocat, le procureur, le commerçant, le banquier, l'artisan, le maître à chanter, le maître à danser, sont de fort honnêtes gens, quoique leur conduite s'écarte en plusieurs points de la conscience générale, et soit remplie d'idiotismes moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes; plus les temps sont malheureux, plus les idiotismes se multiplient. Tant vaut l'homme, tant vaut le métier, et réciproquement, à la fin, tant vaut le métier, tant vaut l'homme. On fait valoir lè métier tant qu'on peut.

Moi. — Ce que je conçois clairement à tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de métiers honnêtement exercés, ou peu d'honnêtes gens dans leurs métiers.

Lui. — Bon! il n'y en a point; mais en revanche il y a peu de fripons hors de leur boutique, et tout irait assez bien sans un certain nombre de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leur devoir, stricts, ou, ce qui revient au même, toujours dans leur boutique, et faisant leur métier depuis le matin jusqu'au soir, et ne faisant que cela. Aussi sont-ils les seuls qui deviennent opulents et qui soient estimés,

Moi. — A force d'idiotismes.

LUI. — C'est cela ; je vois que vous m'avez compris. Or donc un idiotisme de presque tous les états, car il y en a de communs à tous les pays, à tous les temps, comme il y a des sottises communes ; un idiotisme commun est de se procurer le plus de pratiques que l'on peut : une sottise commune est de croire que le plus habile est celui qui en a le plus. Voilà deux exceptions à la conscience générale auxquelles il faut se plier. C'est une espèce de crédit, ce n'est rien en soi : mais cela vaut par l'opinion. On a dit que *bonne renommée valait mieux que ceinture dorée* ; cependant qui a bonne renommée n'a pas ceinture dorée, et je vois aujourd'hui que qui a ceinture dorée ne manque guère de renommée. Il faut, autant qu'il est possible, avoir le renom et la ceinture, et c'est mon objet lorsque je me fais valoir par ce que vous qualifiez d'adresses viles, d'indignes petites ruses. Je donne ma leçon et je la donne bien : voilà la règle générale ; je fais croire que j'en ai plus à donner que la journée n'a d'heures, voilà l'idiotisme.

MOI. — Et la leçon, vous la donnez bien?

LUI. — Oui, pas mal, passablement. La basse fondamentale du cher oncle a bien simplifié tout cela. Autrefois je volais l'argent de mon écolier, oui, je le volais, cela est sûr ; aujourd'hui je le gagne, du moins comme les autres.

MOI. — Et le voliez-vous sans remords?

LUI. — Oh ! sans remords ! On dit que si un voleur vole l'autre, le diable s'en rit. Les parents regorgeaient d'une fortune acquise Dieu sait comment ; c'étaient des gens de cour, des financiers, des gros commerçants, des banquiers, des gens d'affaires ; je les aidais à res-

tituer, moi et une foule d'autres qu'ils employaient comme moi. Dans la nature, toutes les espèces se dévorent. Dans la société, nous faisons justice les uns des autres sans que la loi s'en mêle. La Deschamps autrefois, aujourd'hui la Guimard, venge le prince du financier, et c'est la marchande de modes, le bijoutier, le tapissier, la lingère, l'escroc, la femme de chambre, le cuisinier, le bourrelier qui vengent le financier de la Deschamps. Au milieu de tout cela il n'y a que l'imbécile ou l'oisif qui soit lésé sans avoir vexé personne, et c'est fort bien fait. D'où vous voyez que ces exceptions à la conscience générale, ou ces idiotismes moraux dont on fait tant de bruit sous la dénomination de *tour du bâton*, ne sont rien, et qu'à tout prendre, il n'y a que le coup d'œil qu'il faut avoir juste.

MOI. — J'admire le vôtre.

LUI. — Et puis la misère : la voix de la conscience et de l'honneur est bien faible, lorsque les boyaux crient. Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, et que je suis bien résolu à restituer de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes.

MOI. — Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche.

LUI. — Moi, j'en ai le soupçon.

MOI. — Mais s'il en arrivait autrement, que feriez-vous?

LUI. — Je ferais comme tous les gueux revêtus, je serais le plus insolent maroufle qu'on eût encore vu. C'est alors que je me rappellerais tout ce qu'ils m'ont fait souffrir, et je leur rendrais bien les avanies qu'ils m'ont faites. J'aime à commander, et je commanderai.

J'aime qu'on me loue, et on me louera. J'aurai à mes gages toute la troupe Villemorienne, et je leur dirai, comme on me l'a dit : « Allons, faquins, qu'on m'amuse, » et l'on m'amusera : « Qu'on me déchire les honnêtes gens, » et on les déchirera, si on en trouve encore ; et puis nous aurons des filles, nous nous tutoierons quand nous serons ivres ; nous nous enivrerons, nous ferons des contes, nous aurons toutes sortes de travers et de vices, cela sera délicieux. Nous prouverons que Voltaire est sans génie ; que Buffon, toujours guindé sur des échasses, n'est qu'un déclamateur ampoulé ; que Montesquieu n'est qu'un bel esprit ; nous reléguerons d'Alembert dans ses mathématiques. Nous en donnerons sur dos et ventre à tous ces petits Catons comme vous, qui nous méprisent par envie, dont la modestie est le maintien de l'orgueil, et dont la sobriété est la loi du besoin. Et de la musique ? c'est alors que nous en ferons.

Moi. — Au digne emploi que vous feriez de la richesse, je vois combien c'est grand dommage que vous soyez gueux. Vous vivriez là d'une manière bien honorable pour l'espèce humaine, bien utile à vos concitoyens, bien glorieuse pour vous.

Lui. — Mais je crois que vous vous moquez de moi. Monsieur le philosophe, vous ne savez pas à qui vous vous jouez ; vous ne vous doutez pas que dans ce moment je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour. Nos opulents dans tous les états ou se sont dit à eux-mêmes ou ne se sont pas dit les mêmes choses que je vous ai confiées ; mais le fait est que la vie que je mènerais à leur place est exactement la leur. Voilà où vous en êtes, vous autres, vous croyez

que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! Le vôtre suppose un certain tour d'esprit romanesque que nous n'avons pas, une âme singulière, un goût particulier. Vous décorez cette bizarrerie du nom de vertu, vous l'appelez philosophie; mais la vertu, la philosophie sont-elles faites pour tout le monde? En a qui peut, en conserve qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe; convenez qu'il serait diablement triste. Tenez, vive la philosophie, vive la sagesse de Salomon: boire de bons vins, se gorger de mets délicats, se rouler sur de jolies femmes, se reposer dans des lits bien mollets; excepté cela, le reste n'est que vanité.

MOI. — Quoi! défendre sa patrie?...

LUI. — Vanité! Il n'y a plus de patrie: je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves.

MOI. — Servir ses amis?...

LUI. — Vanité! Est-ce qu'on a des amis? Quand on en aurait, faudrait-il en faire des ingrats? Regardez-y bien, et vous verrez que c'est presque toujours là ce qu'on recueille des services rendus. La reconnaissance est un fardeau, et tout fardeau est fait pour être secoué.

MOI. — Avoir un état dans la société et en remplir les devoirs?

LUI. — Vanité! Qu'importe qu'on ait un état ou non, pourvu qu'on soit riche, puisqu'on ne prend un état que pour le devenir. Remplir ses devoirs, à quoi cela mène-t-il? A la jalousie, au trouble, à la persécution. Est-ce ainsi qu'on s'avance? Faire sa cour, morbleu! voir les grands, étudier leurs goûts, se prêter à leurs fantaisies, servir leurs vices, approuver leurs injustices: voilà le secret.

Moi. — Veiller à l'éducation de ses enfants?...

Lui. — Vanité! C'est l'affaire d'un précepteur.

Moi. — Mais si ce précepteur, pénétré de vos principes, néglige ses devoirs, qui est-ce qui en sera châtié?

Lui. — Ma foi, ce ne sera pas moi, mais peut-être un jour le mari de ma fille ou la femme de mon fils.

Moi. — Mais si l'un et l'autre se précipitent dans la débauche et les vices?

Lui. — Cela est de leur état.

Moi. — S'ils se déshonorent?

Lui. — Quoi qu'on fasse, on ne peut se déshonorer quand on est riche.

Moi. — S'ils se ruinent?

Lui. — Tant pis pour eux.

Moi. — Je vois que si vous vous dispensiez de veiller à la conduite de votre femme, de vos enfants, de vos domestiques, vous pourriez aisément négliger vos affaires.

Lui. — Pardonnez-moi, il est quelquefois difficile de trouver de l'argent, et il est prudent de s'y prendre de loin.

Moi. — Vous donnerez peu de soin à votre femme?

Lui. — Aucun, s'il vous plaît. Le meilleur procédé, je crois, qu'on puisse avoir pour sa chère moitié, c'est de faire ce qui lui convient. A votre avis, la société ne serait-elle pas fort amusante, si chacun y était à sa chose?

Moi. — Pourquoi pas? la soirée n'est jamais plus belle pour moi que quand je suis content de ma matinée.

Lui. — Et pour moi aussi.

Moi. — Ce qui rend les gens du monde si délicats

sur leurs amusements, c'est leur profonde oisiveté.

LUI. — Ne croyez pas cela; ils s'agitent beaucoup.

MOI. — Comme ils ne se lassent jamais, ils ne se délassent jamais.

LUI. — Ne croyez pas cela, ils sont sans cesse excédés.

MOI. — Le plaisir est toujours une affaire pour eux et jamais un besoin.

LUI. — Tant mieux; le besoin est toujours une peine.

MOI. — Ils usent tout. Leur âme s'hébète, l'ennui s'en empare. Celui qui leur ôterait la vie au milieu de leur abondance accablante, les servirait; c'est qu'ils ne connaissent du bonheur que la partie qui s'émousse le plus vite. Je ne méprise pas les plaisirs des sens, j'ai un palais aussi, et il est flatté d'un mets délicat ou d'un vin délicieux; j'ai un cœur et des yeux, et j'aime à voir une jolie femme, j'aime à sentir sous ma main la fermeté et la rondeur de sa gorge, à presser ses lèvres des miennes, à puiser la volupté dans ses regards, et à en expirer entre ses bras; quelquefois, avec mes amis, une partie de débauche, même un peu tumultueuse, ne me déplaît pas; mais, je ne vous le dissimulerai pas, il m'est infiniment plus doux encore d'avoir secouru le malheureux, d'avoir terminé une affaire épineuse, donné un conseil salutaire, fait une lecture agréable, une promenade avec un homme ou une femme chère à mon cœur, passé quelques heures instructives avec mes enfants, écrit une bonne page, rempli les devoirs de mon état, dit à celle que j'aime quelques choses tendres et douces qui amènent ses bras autour de mon cou. Je connais telle action que je voudrais avoir faite pour tout ce que je possède; c'est un

sublime ouvrage que *Mahomet,* j'aimerais mieux avoir réhabilité la mémoire des Calas. Une personne de ma connaissance s'était réfugiée à Carthagène; c'était un cadet de famille dans un pays où la coutume transfère tout le bien aux aînés. Là il apprend que son aîné, enfant gâté, après avoir dépouillé son père et sa mère trop faciles de tout ce qu'ils possédaient, les avait expulsés de leur château et que les bons vieillards languissaient indigents dans une petite ville de la province. Que fait alors ce cadet, qui, traité durement par ses parents, était allé tenter la fortune au loin? Il leur envoie des secours; il se hâte d'arranger ses affaires, il revient opulent, il ramène son père et sa mère dans leur domicile, il marie ses sœurs. Ah! mon cher Rameau, cet homme regardait cet intervalle comme le plus heureux de sa vie, c'est les larmes aux yeux qu'il m'en parlait, et moi je sens en vous faisant ce récit mon cœur se troubler de joie et le plaisir me couper la parole.

LUI. — Vous êtes des êtres bien singuliers!

MOI. — Vous êtes des êtres bien à plaindre, si vous n'imaginez pas qu'on s'est élevé au-dessus du sort, et qu'il est impossible d'être malheureux à l'abri de deux belles actions telles que celles-ci.

LUI. — Voilà une espèce de félicité avec laquelle j'aurais de la peine à me familiariser, car on la rencontre rarement. Mais, à votre compte, il faudrait donc être d'honnêtes gens?

MOI. — Pour être heureux, assurément.

LUI. — Cependant je vois une infinité d'honnêtes gens qui ne sont pas heureux et une infinité de gens qui sont heureux sans être honnêtes.

Moi. — Il vous semble.

Lui. — Et n'est-ce pas pour avoir eu du sens commun et de la franchise un moment que je ne sais où aller souper ce soir?

Moi. — Oh non! c'est pour n'en avoir pas toujours eu; c'est pour n'avoir pas senti de bonne heure qu'il fallait d'abord se faire une ressource indépendante de la servitude.

Lui. — Indépendante ou non, celle que je me suis faite est au moins la plus aisée.

Moi. — Et la moins sûre et la moins honnête.

Lui. — Mais la plus conforme à mon caractère de fainéant, de sot, de vaurien.

Moi. — D'accord.

Lui. — Et puisque je puis faire mon bonheur par des vices qui me sont naturels, que j'ai acquis sans travail, que je conserve sans effort, qui cadrent avec les mœurs de ma nation, qui sont du goût de ceux qui me protègent, et plus analogues à leurs petits besoins particuliers que des vertus qui les gêneraient en les accusant depuis le matin jusqu'au soir, il serait bien singulier que j'allasse me tourmenter comme une âme damnée pour me bistourner et me faire autre que je ne suis; pour me donner un caractère étranger au mien, des qualités très estimables, j'y consens pour ne pas disputer, mais qui me coûteraient beaucoup à acquérir, à pratiquer, ne me mèneraient à rien, peut-être à pis que rien, par la satire continuelle des riches auprès desquels les gueux comme moi ont à chercher leur vie. On loue la vertu, mais on la hait, mais on la fuit, mais elle gèle de froid, et dans ce monde il faut avoir les pieds chauds. Et puis cela

me donnerait de l'humeur infailliblement; car pourquoi voyons-nous si fréquemment les dévots si durs, si fâcheux, si insociables? C'est qu'ils se sont imposé une tâche qui ne leur est pas naturelle; ils souffrent, et quand on souffre on fait souffrir les autres : ce n'est pas là mon compte ni celui de mes protecteurs; il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drôle. La vertu se fait respecter, et le respect est incommode; la vertu se fait admirer, et l'admiration n'est pas amusante. J'ai affaire à des gens qui s'ennuient, et il faut que je les fasse rire. Or c'est le ridicule et la folie qui font rire, il faut donc que je sois ridicule et fou, et quand la nature ne m'aurait pas fait tel, le plus court serait de le paraître. Heureusement je n'ai pas besoin d'être hypocrite; il y en a déjà tant de toutes les couleurs, sans compter ceux qui le sont avec eux-mêmes. Ce chevalier de La Morlière, qui retape son chapeau sur son oreille, qui porte la tête au vent, qui vous regarde le passant par-dessus l'épaule, qui fait battre une longue épée sur sa cuisse, qui a l'insulte toute prête pour celui qui n'en porte point et qui semble adresser un défi à tout venant; que fait-il? tout ce qu'il peut pour se persuader qu'il est un homme de cœur, mais il est lâche. Offrez-lui une croquignole sur le bout du nez, et il la recevra en douceur. Voulez-vous lui faire baisser le ton? Élevez-le, montrez-lui votre canne ou appliquez votre pied entre ses fesses. Tout étonné de se trouver un lâche, il vous demandera qui est-ce qui vous l'a appris, d'où vous le savez? lui-même l'ignorait le moment précédent; une longue et habituelle singerie de bravoure lui en avait imposé, il avait tant fait les mines qu'il croyait la chose.

Et cette femme qui se mortifie, qui visite les prisons, qui assiste à toutes les assemblées de charité, qui marche les yeux baissés, qui n'oserait regarder un homme en face, sans cesse en garde contre la séduction de ses sens; tout cela empêche-t-il que son cœur ne brûle, que des soupirs ne lui échappent, que son tempérament ne s'allume, que les désirs ne l'obsèdent, et que son imagination ne lui retrace, la nuit, les scènes du *Portier des Chartreux*, les postures de l'Arétin? Alors que devient-elle? qu'en pense sa femme de chambre lorsqu'elle se lève en chemise et qu'elle vole au secours de sa maîtresse qui se meurt! Justine, allez vous recoucher, ce n'est pas vous que votre maîtresse appelle dans son délire.

Et l'ami Rameau, s'il se mettait un jour à marquer du mépris pour la fortune, les femmes, la bonne chère, l'oisiveté, à catoniser, que serait-il? Un hypocrite. Il faut que Rameau soit ce qu'il est, un brigand heureux avec des brigands opulents et non un fanfaron de vertu ou même un homme vertueux, mangeant sa croûte de pain, seul ou à côté des gueux. Et pour le trancher net, je ne m'accommode point de votre félicité, ni du bonheur de quelques visionnaires comme vous.

MOI. — Je vois, mon cher, que vous ignorez ce que c'est, et que vous n'êtes pas même fait pour l'apprendre.

LUI. — Tant mieux, mordieu! tant mieux; cela me ferait crever de faim, d'ennui et de remords peut-être.

MOI. — D'après cela, le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est de rentrer bien vite dans la maison d'où vous vous êtes imprudemment fait chasser.

Lui. — Et de faire ce que vous ne désapprouvez pas au simple, et qui me répugne un peu au figuré ?

Moi. — Quelle singularité !

Lui. — Il n'y a rien de singulier à cela ; je veux bien être abject, mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité... Vous riez ?

Moi. — Oui, votre dignité me fait rire.

Lui. — Chacun a la sienne. Je veux bien oublier la mienne, mais à ma discrétion et non à l'ordre d'autrui. Faut-il qu'on puisse me dire : Rampe, et que je sois obligé de ramper ? C'est l'allure du ver, c'est la mienne ; nous la suivons l'un et l'autre quand on nous laisse aller, mais nous nous redressons quand on nous marche sur la queue ; on m'a marché sur la queue, et je me redresserai. Et puis vous n'avez pas d'idée de la pétaudière dont il s'agit. Imaginez un mélancolique et maussade personnage, dévoré de vapeurs, enveloppé dans deux ou trois tours de sa robe de chambre ; qui se déplaît à lui-même, à qui tout déplaît ; qu'on fait avec peine sourire en se disloquant le corps et l'esprit en cent manières diverses, qui considère froidement les grimaces plaisantes de mon visage et celles de mon jugement qui sont plus plaisantes encore ; car, entre nous, ce père Noël, ce vilain bénédictin, si renommé pour les grimaces, malgré ses succès à la cour, n'est, sans me vanter ni lui non plus, en comparaison de moi qu'un polichinelle de bois. J'ai beau me tourmenter pour atteindre au sublime des Petites-Maisons, rien n'y fait. Rira-t-il ? ne rira-t-il pas ? voilà ce que je suis forcé de me dire au milieu de mes contorsions, et vous pouvez juger combien cette incertitude nuit au talent. Mon hypocondre, la tête renfoncée dans un bonnet de nuit

qui lui couvre les yeux, a l'air d'une pagode immobile à laquelle on aurait attaché un fil au menton, d'où il descendrait jusque sous son fauteuil. On attend que le fil se tire, et il ne se tire point, ou s'il arrive que la mâchoire s'entr'ouvre, c'est pour vous articuler un mot désolant, un mot qui vous apprend que vous n'avez point été aperçu, et que toutes vos singeries sont perdues. Ce mot est la réponse à une question que vous lui aurez faite il y a quatre jours; ce mot dit, le ressort mastoïde se détend, et la mâchoire se referme.

Puis il se mit à contrefaire son homme. Il s'était placé dans une chaise, la tête fixe, le chapeau jusque sur les paupières, les yeux demi-clos, les bras pendants, remuant sa mâchoire comme un automate, et disant: « Oui, vous avez raison, mademoiselle, il faut mettre de la finesse là. »

C'est que cela décide, que cela décide toujours et sans appel, le soir, le matin, à la toilette, à dîner, au café, au jeu, au théâtre, à souper, au lit, et, Dieu me le pardonne, je crois, entre les bras de sa maîtresse. Je ne suis pas à portée d'entendre ces dernières décisions-ci, mais je suis diablement las des autres... Triste, obscur, et tranché comme le destin, tel est notre patron.

Vis-à-vis c'est une bégueule qui joue l'importance, à qui l'on se résoudrait à dire qu'elle est jolie, parce qu'elle l'est encore, quoiqu'elle ait sur le visage quelques gales par-ci par-là, et qu'elle coure après le volume de Mme Bouvillon. J'aime les chairs quand elles sont belles; mais aussi trop est trop, et le mouvement est si essentiel à la matière! *Item*, elle est plus méchante, plus fière et plus bête qu'une oie. *Item*, elle veut avoir de l'esprit. *Item*, il faut lui persuader qu'on

lui en croit comme à personne. *Item*, cela ne sait rien; et cela décide aussi. *Item*, il faut applaudir à ses décisions des pieds et des mains, sauter d'aise, se transir d'admiration : « Que cela est beau, délicat, bien dit, finement vu, singulièrement senti! où les femmes prennent-elles cela? Sans étude, par la seule force de l'instinct, par la seule lumière naturelle! cela tient du prodige. Et puis qu'on vienne nous dire que l'expérience, l'étude, la réflexion, l'éducation, y font quelque chose! » Et autres pareilles sottises, et pleurer de joie; dix fois la journée se courber, un genou fléchi en devant, l'autre jambe tirée en arrière, les bras étendus vers la déesse, chercher son désir dans ses yeux, rester suspendu à sa lèvre, attendre son ordre et partir comme un éclair. Qui est-ce qui veut s'assujettir à un rôle pareil, si ce n'est le misérable qui trouve là, deux ou trois fois la semaine, de quoi calmer la tribulation de ses intestins! Que penser des autres, tels que le Palissot, le Fréron, le Poinsinet, le Baculard qui ont quelque chose, et dont les bassesses ne peuvent s'excuser par le borborygme d'un estomac qui souffre?

Moi. — Je ne vous aurais jamais cru si difficile.

Lui. — Je ne le suis pas. Au commencement je voyais faire les autres, et je faisais comme eux, même un peu mieux, parce que je suis plus franchement impudent, meilleur comédien, plus affamé, fourni de meilleurs poumons. Je descends apparemment en droite ligne du fameux Stentor...

Et pour me donner une juste idée de la force de ce viscère, il se mit à tousser d'une violence à ébranler les vitres du café, et à suspendre l'attention des joueurs d'échecs.

Moi. — Mais à quoi bon ce talent?

Lui. — Vous ne le devinez pas ?

Moi. — Non, je suis un peu borné.

Lui. — Supposez la dispute engagée et la victoire incertaine ; je me lève, et déployant mon tonnerre, je dis : « Cela est comme mademoiselle l'assure... c'est là ce qui s'appelle juger ! Je le donne en cent à tous nos beaux esprits. L'expression est de génie. » Mais il ne faut pas toujours approuver de la même manière ; on serait monotone, on aurait l'air faux, on deviendrait insipide. On ne se sauve de là que par du jugement, de la fécondité ; il faut savoir préparer et placer ses tons majeurs et péremptoires, saisir l'occasion et le moment. Lors, par exemple, qu'il y a partage entre les sentiments, que la dispute s'est élevée à son dernier degré de violence, qu'on ne s'entend plus, que tous parlent à la fois, il faut être placé à l'écart, dans l'angle de l'appartement le plus éloigné du champ de bataille, avoir préparé son explosion par un long silence, et tomber subitement, comme une *Comminge*, au milieu des contendants ; personne n'a cet art comme moi. Mais où je suis surprenant, c'est dans l'opposé : j'ai des petits tons que j'accompagne d'un sourire, une variété infinie de mines approbatives ; là, le nez, la bouche, le front, les yeux entrent en jeu ; j'ai une souplesse de reins, une manière de contourner l'épine du dos, de hausser ou de baisser les épaules, d'étendre les doigts, d'incliner la tête, de fermer les yeux et d'être stupéfait comme si j'avais entendu descendre du ciel une voix angélique et divine ; c'est là ce qui flatte. Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette dernière attitude-là ; je ne l'ai point inventée, mais personne ne m'a surpassé dans l'exécution. Voyez, voyez.

MOI. — Il est vrai que cela est unique.

LUI. — Croyez-vous qu'il y ait cervelle de femme un peu vaine qui tienne à cela ?

MOI. — Non, il faut convenir que vous avez porté le talent de faire le fou et de s'avilir aussi loin qu'il est possible.

LUI. — Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont, ils n'en viendront jamais là ; le meilleur d'entre eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon écolier. Mais si ce rôle amuse d'abord, et si l'on goûte quelque plaisir à se moquer en dedans de la bêtise de ceux qu'on enivre, à la longue cela ne pique plus ; et puis, après un certain nombre de découvertes, on est obligé de se répéter, l'esprit et l'art ont leurs limites ; il n'y a que Dieu et quelques génies rares pour qui la carrière s'étend à mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut-être ; il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent à moi, oui, à moi-même, la plus sublime idée. Le *petit chien*, le *livre de la félicité*, les *flambeaux* sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent et m'humilient ; ce serait capable de dégoûter du métier.

MOI. — Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?

LUI. — D'où venez-vous donc ? Quoi ! sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde des sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?

MOI. — Je l'ignore, je le confesse.

LUI. — Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées ; toute l'Europe en a été émerveillée, et il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris à sa place. Songez

que Bouret était aimé de son chien ; songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal ; songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes les conditions du problème pour bien sentir le mérite de la solution. Eh bien !

MOI. — Eh bien ; il faut que je vous avoue que, dans ce genre, les choses les plus faciles m'embarrassent.

LUI. — Écoutez (me dit-il en me frappant un petit coup sur l'épaule, car il est familier), écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde des sceaux ; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simarre ; il se couvre le visage du masque ; il endosse la simarre. Il appelle son chien, il le caresse, il lui donne la gimblette ; puis tout à coup changeant de décoration, ce n'est plus le garde des sceaux, c'est Bouret qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continu du matin au soir, le chien sait fuir Bouret le financier et courir à Bouret garde des sceaux ; mais je suis trop bon ; vous êtes un profane qui ne méritez pas d'être instruit des miracles qui s'opèrent à côté de vous.

MOI. — Malgré cela, je vous prie, *le livre, les flambeaux?*

LUI. — Non, non. Adressez-vous aux pavés qui vous diront ces choses-là, et profitez de la circonstance qui nous a rapprochés, pour apprendre des choses que personne ne sait que moi.

MOI. — Vous avez raison.

LUI. — Emprunter la robe et la perruque, j'avais oublié la perruque du garde des sceaux ! se faire un masque qui lui ressemble ! le masque surtout me

Moi. — Il est vrai que cela est unique.

Lui. — Croyez-vous qu'il y ait cervelle de femme un peu vaine qui tienne à cela ?

Moi. — Non, il faut convenir que vous avez porté le talent de faire le fou et de s'avilir aussi loin qu'il est possible.

Lui. — Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont, ils n'en viendront jamais là ; le meilleur d'entre eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon écolier. Mais si ce rôle amuse d'abord, et si l'on goûte quelque plaisir à se moquer en dedans de la bêtise de ceux qu'on enivre, à la longue cela ne pique plus ; et puis, après un certain nombre de découvertes, on est obligé de se répéter, l'esprit et l'art ont leurs limites ; il n'y a que Dieu et quelques génies rares pour qui la carrière s'étend à mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut-être ; il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent à moi, oui, à moi-même, la plus sublime idée. Le *petit chien*, le *livre de la félicité*, les *flambeaux* sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent et m'humilient ; ce serait capable de dégoûter du métier.

Moi. — Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?

Lui. — D'où venez-vous donc ? Quoi ! sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde des sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?

Moi. — Je l'ignore, je le confesse.

Lui. — Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées ; toute l'Europe en a été émerveillée, et il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris à sa place. Songez

que Bouret était aimé de son chien ; songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal ; songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes les conditions du problème pour bien sentir le mérite de la solution. Eh bien !

MOI. — Eh bien ; il faut que je vous avoue que, dans ce genre, les choses les plus faciles m'embarrassent.

LUI. — Écoutez (me dit-il en me frappant un petit coup sur l'épaule, car il est familier), écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde des sceaux ; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simarre ; il se couvre le visage du masque ; il endosse la simarre. Il appelle son chien, il le caresse, il lui donne la gimblette ; puis tout à coup changeant de décoration, ce n'est plus le garde des sceaux, c'est Bouret qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continu du matin au soir, le chien sait fuir Bouret le financier et courir à Bouret garde des sceaux ; mais je suis trop bon ; vous êtes un profane qui ne méritez pas d'être instruit des miracles qui s'opèrent à côté de vous.

MOI. — Malgré cela, je vous prie, *le livre, les flambeaux?*

LUI. — Non, non. Adressez-vous aux pavés qui vous diront ces choses-là, et profitez de la circonstance qui nous a rapprochés, pour apprendre des choses que personne ne sait que moi.

MOI. — Vous avez raison.

LUI. — Emprunter la robe et la perruque, j'avais oublié la perruque du garde des sceaux ! se faire un masque qui lui ressemble ! le masque surtout me

Moi. — Il est vrai que cela est unique.

Lui. — Croyez-vous qu'il y ait cervelle de femme un peu vaine qui tienne à cela ?

Moi. — Non, il faut convenir que vous avez porté le talent de faire le fou et de s'avilir aussi loin qu'il est possible.

Lui. — Ils auront beau faire, tous tant qu'ils sont, ils n'en viendront jamais là ; le meilleur d'entre eux, Palissot, par exemple, ne sera jamais qu'un bon écolier. Mais si ce rôle amuse d'abord, et si l'on goûte quelque plaisir à se moquer en dedans de la bêtise de ceux qu'on enivre, à la longue cela ne pique plus ; et puis, après un certain nombre de découvertes, on est obligé de se répéter, l'esprit et l'art ont leurs limites ; il n'y a que Dieu et quelques génies rares pour qui la carrière s'étend à mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut-être ; il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent à moi, oui, à moi-même, la plus sublime idée. Le *petit chien*, le *livre de la félicité*, les *flambeaux* sur la route de Versailles sont de ces choses qui me confondent et m'humilient ; ce serait capable de dégoûter du métier.

Moi. — Que voulez-vous dire avec votre petit chien ?

Lui. — D'où venez-vous donc ? Quoi ! sérieusement, vous ignorez comment cet homme rare s'y prit pour détacher de lui et attacher au garde des sceaux un petit chien qui plaisait à celui-ci ?

Moi. — Je l'ignore, je le confesse.

Lui. — Tant mieux. C'est une des plus belles choses qu'on ait imaginées ; toute l'Europe en a été émerveillée, et il n'y a pas un courtisan dont elle n'ait excité l'envie. Vous qui ne manquez pas de sagacité, voyons comment vous vous y seriez pris à sa place. Songez

que Bouret était aimé de son chien ; songez que le vêtement bizarre du ministre effrayait le petit animal ; songez qu'il n'avait que huit jours pour vaincre les difficultés. Il faut connaître toutes les conditions du problème pour bien sentir le mérite de la solution. Eh bien !

MOI. — Eh bien ; il faut que je vous avoue que, dans ce genre, les choses les plus faciles m'embarrassent.

LUI. — Écoutez (me dit-il en me frappant un petit coup sur l'épaule, car il est familier), écoutez et admirez. Il se fait faire un masque qui ressemble au garde des sceaux ; il emprunte d'un valet de chambre la volumineuse simarre ; il se couvre le visage du masque ; il endosse la simarre. Il appelle son chien, il le caresse, il lui donne la gimblette ; puis tout à coup changeant de décoration, ce n'est plus le garde des sceaux, c'est Bouret qui appelle son chien et qui le fouette. En moins de deux ou trois jours de cet exercice continu du matin au soir, le chien sait fuir Bouret le financier et courir à Bouret garde des sceaux ; mais je suis trop bon ; vous êtes un profane qui ne méritez pas d'être instruit des miracles qui s'opèrent à côté de vous.

MOI. — Malgré cela, je vous prie, *le livre, les flambeaux?*

LUI. — Non, non. Adressez-vous aux pavés qui vous diront ces choses-là, et profitez de la circonstance qui nous a rapprochés, pour apprendre des choses que personne ne sait que moi.

MOI. — Vous avez raison.

LUI. — Emprunter la robe et la perruque, j'avais oublié la perruque du garde des sceaux ! se faire un masque qui lui ressemble ! le masque surtout me

tourne la tête. Aussi cet homme jouit-il de la plus haute considération; aussi possède-t-il des millions. Il y a des croix de Saint-Louis qui n'ont pas de pain; aussi pourquoi courir après la croix, au hasard de se faire échiner, et ne pas se tourner vers un état sans péril, qui ne manque jamais sa récompense? Voilà ce qui s'appelle aller au grand. Ces modèles-là sont décourageants; on a pitié de soi, et l'on s'ennuie. Le masque! le masque! Je donnerais un de mes doigts pour avoir trouvé le masque.

Moi. — Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses et cette facilité de génie que vous possédez, est-ce que vous n'avez rien inventé?

Lui. — Pardonnez-moi; par exemple, l'attitude admirative du dos dont je vous ai parlé; je la regarde comme mienne, quoiqu'elle puisse peut-être m'être contestée par des envieux. Je crois bien qu'on l'a employée auparavant; mais qui est-ce qui a senti combien elle était commode pour rire en dessous de l'impertinent qu'on admirait! J'ai plus de cent façons d'entamer la séduction d'une jeune fille, à côté de la mère, sans que celle-ci s'en aperçoive, et même de la rendre complice. A peine entrais-je dans la carrière, que je dédaignai toutes les manières vulgaires de glisser un billet doux; j'ai dix moyens de me le faire arracher, et parmi ces moyens j'ose me flatter qu'il y en a de nouveaux. Je possède surtout le talent d'encourager un jeune homme timide; j'en ai fait réussir qui n'avaient ni esprit ni figure. Si cela était écrit, je crois qu'on m'accorderait quelque génie.

Moi. — Vous ferait un honneur singulier.

Lui. — Je n'en doute pas.

Moi. — A votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier. Ce serait dommage qu'elles se perdissent.

Lui. — Il est vrai, mais vous ne soupçonnez pas combien je fais peu de cas de la méthode et des préceptes. Celui qui a besoin d'un protocole n'ira jamais loin ; les génies lisent peu, pratiquent beaucoup, et se font d'eux-mêmes. Voyez César, Turenne, Vauban, la marquise de Tencin, son frère le cardinal, et le secrétaire de celui-ci, l'abbé Trublet. Et Bouret? Qui est-ce qui a donné des leçons à Bouret? Personne, c'est la nature qu'il forme ces hommes rares-là. Croyez vous que l'histoire du chien et du masque soit écrite quelque part?

Moi. — Mais à vos heures perdues, lorsque l'angoisse de votre estomac vide ou la fatigue de votre estomac surchargé éloigne le sommeil...

Lui. — J'y penserai. Il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites. Alors l'âme s'élève, l'imagination s'échauffe, s'enflamme et s'étend, au lieu qu'elle se rétrécit à s'étonner, auprès de la petite Hus, des applaudissements que ce sot public s'obstine à prodiguer à cette minaudière de Dangeville qui joue si platement, qui marche presque courbée en deux sur la scène, qui a l'affectation de regarder sans cesse dans les yeux de celui à qui elle parle et de jouer en dessous, et qui prend elle-même ses grimaces pour de la finesse, son petit trotter pour de la grâce ; à cette emphatique Clairon qui est plus maigre, plus apprêtée, plus étudiée, plus empesée qu'on ne saurait dire. Cet imbécile parterre les claque à tout rompre et ne s'aperçoit pas que nous sommes un peloton d'agréments (il est vrai que le peloton grossit un peu, mais qu'importe?), que nous avons la plus belle peau, les plus beaux yeux, le

plus joli bec, peu d'entrailles à la vérité, une démarche qui n'est pas légère, mais qui n'est pas non plus aussi gauche qu'on le dit. Pour le sentiment, en revanche, il n'en est aucune à qui nous ne damions le pion.

MOI. — Comment dites-vous tout cela? est-ce ironie ou vérité?

LUI. — Le mal est que ce diable de sentiment est tout en dedans, et qu'il n'en transpire pas une lueur au dehors; mais moi qui vous parle, je sais, et je sais bien qu'elle en a. Si ce n'est pas cela précisément, c'est quelque chose comme cela. Il faut voir, quand l'humeur nous prend, comme nous traitons les valets, comme les femmes de chambre sont souffletées, comme nous menons à grands coups de pied les parties casuelles pour peu qu'elles s'écartent du respect qui nous est dû. C'est un petit diable, vous dis-je, tout plein de sentiment et de dignité... Oh çà, vous ne savez où vous en êtes, n'est-ce pas?

MOI. — J'avoue que je ne saurais démêler si c'est de bonne foi ou méchamment que vous parlez. Je suis un bonhomme; ayez la bonté d'en user avec moi plus rondement et de laisser là votre art.

LUI. — C'est ce que nous débitons à la petite Hus, de la Dangeville, et de la Clairon, mêlé par-ci par-là de quelques mots qui vous donnent l'éveil. Je consens que vous me preniez pour un vaurien, mais non pour un sot, et il n'y aurait qu'un sot ou un homme perdu d'amour qui pût dire sérieusement tant d'impertinences.

MOI. — Mais comment se résout-on à les dire?

LUI. — Cela ne se fait pas tout d'un coup; mais petit à petit on y vient. *Ingenii largitor venter.*

MOI. — Il faut être pressé d'une cruelle faim.

Lui. — Cela se peut; cependant, quelque fortes qu'elles vous paraissent, croyez que ceux à qui elles s'adressent sont plutôt accoutumés à les entendre que nous à les hasarder.

Moi. — Est-ce qu'il y a là quelqu'un qui ait le courage d'être de votre avis?

Lui. — Qu'appelez-vous quelqu'un? C'est le sentiment et le langage de toute la société.

Moi. — Ceux d'entre vous qui ne sont pas de grands vauriens doivent être de grands sots.

Lui. — Des sots, là? je vous jure qu'il n'y en a qu'un, c'est celui qui nous fête pour lui en imposer.

Moi. — Mais comment s'en laisse-t-on si grossièrement imposer? Car enfin la supériorité des talents de la Dangeville et de la Clairon est décidée.

Lui. — On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte une vérité qui nous est amère. Et puis nous avons l'air si pénétré, si vrai!

Moi. — Il faut cependant que vous ayez péché une fois contre les principes de l'art, et qu'il vous soit échappé par mégarde quelques-unes de ces vérités qui blessent; car en dépit du rôle misérable, abject, vil, abominable que vous faites, je crois qu'au fond vous avez l'âme délicate.

Lui. — Moi, point du tout. Que le diable m'emporte si je sais au fond ce que je suis. En général, j'ai l'esprit rond comme une boule, et le caractère franc comme l'osier. Jamais faux, pour peu que j'aie d'intérêt d'être vrai; jamais vrai, pour peu que j'aie d'intérêt d'être faux. Je dis les choses comme elles me viennent; sensées, tant mieux; impertinentes, on n'y prend pas garde. J'use en

plein de mon franc parler. Je n'ai pensé de ma vie, ni avant que de dire, ni en disant, ni après avoir dit ; aussi je n'offense personne.

Moi. — Mais cela vous est pourtant arrivé avec les honnêtes gens chez qui vous viviez, et qui avaient pour vous tant de bontés.

Lui. — Que voulez-vous? c'est un malheur, un mauvais moment comme il y en a dans la vie. Point de félicité continue; j'étais trop bien, cela ne pouvait durer. Nous avons, comme vous savez, la compagnie la plus nombreuse et la mieux choisie. C'est une école d'humanité, le renouvellement de l'antique hospitalité : tous les poètes qui tombent, nous les ramassons ; nous eûmes Palissot, après sa *Zarès*, Bret après le *Faux Généreux ;* tous les musiciens décriés, tous les auteurs qu'on ne lit point, toutes les actrices sifflées, tous les acteurs hués, un tas de pauvres honteux, plats parasites à la tête desquels j'ai l'honneur d'être, brave chef d'une troupe timide. C'est moi qui les exhorte à manger la première fois qu'ils viennent, c'est moi qui demande à boire pour eux ; ils tiennent si peu de place! Quelques jeunes gens déguenillés qui ne savent où donner de la tête, mais qui ont de la figure ; d'autres scélérats qui cajolent le patron et qui l'endorment, afin de glaner après lui sur la patronne. Nous paraissons gais ; mais au fond nous avons tous de l'humeur et grand appétit. Des loups ne sont pas plus affamés ; des tigres ne sont pas plus cruels. Nous dévorons comme des loups, lorsque la terre a été longtemps couverte de neige : nous déchirons comme des tigres tout ce qui réussit. Quelquefois les cohues Bertin, Montsauge et Villemorien se réunissent ; c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans

la ménagerie. Jamais on ne vit tant de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées. On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot. Et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés. Nul n'aura de l'esprit s'il n'est aussi sot comme nous. C'est là que le plan de la comédie des *Philosophes* a été conçu ; la scène du colporteur, c'est moi qui l'ai fournie, d'après la *Théologie en quenouille*. Vous n'êtes pas épargné là plus qu'un autre.

Moi. — Tant mieux ! peut-être me fait-on plus d'honneur que je n'en mérite. Je serais humilié si ceux qui disent du mal de tant d'habiles et honnêtes gens s'avisaient de dire du bien de moi.

Lui. — Nous sommes beaucoup, et il faut que chacun paye son écot ; après le sacrifice des grands animaux, nous immolons les autres.

Moi. — Insulter la science et la vertu pour vivre, voilà du pain bien cher !

Lui. — Je vous l'ai déjà dit, nous sommes sans conséquence ; nous injurions tout le monde et nous n'affligeons personne. Nous avons quelquefois le pesant abbé d'Olivet, le gros abbé Le Blanc, l'hypocrite Batteux ; le gros abbé n'est méchant qu'avant dîner. Son café pris, il se jette dans un fauteuil, les pieds appuyés contre la tablette de la cheminée, et s'endort comme un vieux perroquet sur son bâton. Si le vacarme devient violent, il bâille, étend ses bras, il frotte ses yeux et dit : « Eh bien, qu'est-ce, qu'est-ce ?

— Il s'agit de savoir si Piron a plus d'esprit que Voltaire.

— Entendons-nous, c'est de l'esprit que vous dites ?

il ne s'agit pas de goût? Car du goût, votre Piron ne s'en doute pas.

— Ne s'en doute pas?

— Non... »

Et puis nous voilà embarqués dans une dissertation sur le goût. Alors le patron fait signe de la main qu'on l'écoute, car c'est surtout de goût qu'il se pique. « Le goût, dit-il... le goût est une chose... » Ma foi, je ne sais quelle chose il disait que c'était, ni lui non plus.

Nous avons quelquefois l'ami Robbé; il nous régale de ses contes équivoques, des miracles des convulsionnaires, dont il a été le témoin oculaire, et de quelques chants de son poème sur un sujet qu'il connaît à fond. Je hais ses vers, mais j'aime à l'entendre réciter, il a l'air d'un énergumène. Tous s'écrient autour de lui : « Voilà ce qu'on appelle un poète!... » Entre nous, cette poésie-là n'est qu'un charivari de toutes sortes de bruits confus, le ramage barbare des habitants de la tour de Babel.

Il nous vient aussi un certain niais, qui a l'air plat et bête, mais qui a de l'esprit comme un démon et qui est plus malin qu'un vieux singe. C'est une de ces figures qui appellent la plaisanterie et les nasardes, et que Dieu fit pour la correction des gens qui jugent à la mine, et à qui leur miroir aurait dû apprendre qu'il est aussi aisé d'être un homme d'esprit et d'avoir l'air d'un sot, que de cacher un sot sous une physionomie spirituelle. C'est une lâcheté bien commune que celle d'immoler un bon homme à l'amusement des autres; on ne manque jamais de s'adresser à celui-ci. C'est un piège que nous tendons aux nouveaux venus, et je n'en ai presque pas vu un seul qui n'y donnât...

J'étais quelquefois surpris de la justesse des observations de ce fou sur les hommes et sur les caractères, et je le lui témoignai.

LUI. — C'est, me répondit-il, qu'on tire parti de la mauvaise compagnie comme du libertinage, on est dédommagé de la perte de son innocence par celle de ses préjugés : dans la société des méchants, où le vice se montre à masque levé, on apprend à les connaître; et puis j'ai un peu lu.

MOI. — Qu'avez-vous lu?

LUI. — J'ai lu et relis sans cesse Théophraste, La Bruyère et Molière.

MOI. — Ce sont d'excellents livres.

LUI. — Ils sont bien meilleurs qu'on ne pense; mais qui est-ce qui sait les lire?

MOI. — Tout le monde, selon la mesure de son esprit.

LUI. — Presque personne. Pourriez-vous me dire ce qu'on y cherche?

MOI. — L'amusement et l'instruction.

LUI. — Mais quelle instruction? car c'est là le point.

MOI. — La connaissance de ses devoirs, l'amour de la vertu, la haine du vice.

LUI. — Moi j'y recueille tout ce qu'il faut faire et tout ce qu'il ne faut pas dire. Ainsi quand je lis l'*Avare*, je me dis : Sois avare si tu veux, mais garde-toi de parler comme l'avare. Quand je lis le *Tartuffe*, je me dis : Sois hypocrite si tu veux, mais ne parle pas comme l'hypocrite. Garde des vices qui te sont utiles; mais n'en aie ni le ton, ni les apparences qui te rendraient ridicule. Pour te garantir de ce ton, de ces apparences, il faut les connaître; or, ces auteurs en ont fait des peintures excellentes. Je suis moi et je reste ce que je

suis, mais j'agis et je parle comme il convient. Je ne suis pas de ces gens qui méprisent les moralistes ; il y a beaucoup à profiter, surtout avec ceux qui ont mis la morale en action. Le vice ne blesse les hommes que par intervalle ; les caractères du vice les blessent du matin au soir. Peut-être vaudrait-il mieux être un insolent que d'en avoir la physionomie ; l'insolent de caractère n'insulte que de temps en temps, l'insolent de physionomie insulte toujours. Au reste, n'allez pas imaginer que je sois le seul lecteur de mon espèce ; je n'ai d'autre mérite ici que d'avoir fait, par système, par justesse d'esprit, par une vue raisonnable et vraie, ce que la plupart des autres font par instinct. De là vient que leurs lectures ne les rendent pas meilleurs que moi, mais qu'ils restent ridicules en dépit d'eux ; au lieu que je ne le suis que quand je veux, et que je les laisse alors loin derrière moi ; car le même art qui m'apprend à me sauver du ridicule en certaines occasions, m'apprend aussi dans d'autres à l'attraper heureusement. Je me rappelle alors tout ce que les autres ont dit, tout ce que j'ai lu, et j'y ajoute tout ce qui sort de mon fonds qui est en ce genre d'une fécondité surprenante.

MOI. — Vous avez bien fait de me révéler ces mystères, sans quoi je vous aurais cru en contradiction.

LUI. — Je n'y suis point, car pour une fois où il faut éviter le ridicule, heureusement il y en a cent où il faut s'en donner. Il n'y a pas de meilleur rôle auprès des grands que celui de fou. Longtemps il y a eu le fou du roi en titre, en aucun il n'y a eu en titre le sage du roi. Moi, je suis le fou de Bertin et de beaucoup d'autres, le vôtre peut-être dans ce moment, ou peut-être vous le mien : celui qui serait sage n'aurait point

de fou ; celui donc qui a un fou n'est pas sage ; s'il n'est pas sage, il est fou ; et peut-être, fût-il le roi, le fou de son fou. Au reste, souvenez-vous que dans un sujet aussi variable que les mœurs, il n'y a rien d'absolument, d'essentiellement, de généralement vrai ou faux ; sinon qu'il faut être ce que l'intérêt veut qu'on soit, bon ou mauvais, sage ou fou, décent ou ridicule, honnête ou vicieux. Si par hasard la vertu avait conduit à la fortune, ou j'aurais été vertueux, ou j'aurais simulé la vertu comme un autre; on m'a voulu ridicule et je me le suis fait ; pour vicieux, nature seule en avait fait les frais. Quand je dis vicieux, c'est pour parler votre langue, car si nous venions à nous expliquer, il pourrait arriver que vous appelassiez vice ce que j'appelle vertu, et vertu ce que j'appelle vice.

Nous avons aussi les auteurs de l'Opéra-Comique, leurs acteurs et leurs actrices, et plus souvent leurs entrepreneurs Corbie, Moette, tous gens de ressource et d'un mérite supérieur.

Et j'oubliais les grands critiques de la littérature, *l'Avant-Coureur*, *les Petites Affiches*, *l'Année littéraire*, *l'Observateur littéraire*, *le Censeur hebdomadaire*, toute la clique des feuillistes.

Moi. — *L'Année littéraire ! l'Observateur littéraire !* Cela ne se peut ; ils se détestent.

Lui. — Il est vrai ; mais tous les gueux se réconcilient à la gamelle. Ce maudit *Observateur littéraire*, que le diable l'eût emporté, lui et ses feuilles ! C'est ce chien de petit prêtre avare, puant et usurier, qui est la cause de mon désastre. Il parut sur notre horizon hier pour la première fois ; il arriva à l'heure qui nous chasse tous de nos repaires, l'heure du dîner. Quand il fait mauvais

temps, heureux celui d'entre nous qui a la pièce de vingt-quatre sols dans sa poche pour payer le fiacre! Tel s'est moqué de son confrère qui était arrivé le matin crotté jusqu'à l'échine, et mouillé jusqu'aux os, qui, le soir, rentre chez lui dans le même état. Il y en eut un, je ne sais plus lequel, qui eut, il y a quelques mois, un démêlé violent avec le Savoyard qui s'est établi à notre porte; ils étaient en compte courant : le créancier voulait que son débiteur se liquidât, et celui-ci n'était pas en fonds et cependant il ne pouvait monter sans passer par les mains de l'autre.

On sert, on fait les honneurs de la table à l'abbé, on le place au haut bout. J'entre; je l'aperçois. « Comment, l'abbé, lui dis-je, vous présidez? Voilà qui est fort bien pour aujourd'hui, mais demain vous descendrez, s'il vous plaît, d'une assiette, après-demain d'une autre assiette, et ainsi, d'assiette en assiette, soit à droite, soit à gauche, jusqu'à ce que de la place que j'ai occupée une fois avant vous; Fréron, une fois après moi; Dorat, une fois après Fréron; Palissot, une fois après Dorat, vous deveniez stationnaire auprès de moi, pauvre plat bougre comme vous, qui *siedo sempre come un maestoso cazzo fra duoi coglioni.* »

L'abbé, qui est bon diable, et qui prend tout bien, se mit à rire; mademoiselle, pénétrée de mon observation et de la justesse de ma comparaison, se mit à rire; tous ceux qui siégeaient à droite et à gauche de l'abbé, ou qu'il avait reculés d'un cran, se mirent à rire; tout le monde rit, excepté monsieur, qui se fâche, et me tient des propos qui n'auraient rien signifié, si nous avions été seuls... « Rameau, vous êtes un impertinent.

— Je le sais bien, et c'est à cette condition que vous m'avez reçu.

— Un faquin.

— Comme un autre.

— Un gueux.

— Est-ce que je serais ici sans cela?

— Je vous ferai chasser.

— Après dîner je m'en irai de moi-même...

— Je vous le conseille. »

On dîna ; je n'en perdis pas un coup de dent. Après avoir bien mangé, bu largement, car, après tout, il n'en aurait été ni plus ni moins, messer gaster est un personnage contre lequel je n'ai jamais boudé, je pris mon parti, et je me disposais à m'en aller; j'avais engagé ma parole en présence de tant de monde, qu'il fallait bien la tenir. Je fus un temps considérable à rôder dans l'appartement, cherchant ma canne et mon chapeau où ils n'étaient pas, et comptant toujours que le patron se répandrait dans un nouveau torrent d'injures, que quelqu'un s'interposerait, et que nous finirions par nous raccommoder à force de nous fâcher. Je tournais, je tournais, car moi je n'avais rien sur le cœur; mais le patron, lui, plus sombre et plus noir que l'Apollon d'Homère lorsqu'il décoche ses traits sur l'armée des Grecs, son bonnet une fois plus renfoncé que de coutume, se promenait en long et en large, le poing sous le menton. Mademoiselle s'approche de moi : « Mais, mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a donc d'extraordinaire? ai-je été différent aujourd'hui de moi-même?

— Je veux qu'il sorte.

— Je sortirai... Je ne lui ai pas manqué.

— Pardonnez-moi ; on invite monsieur l'abbé, et...

— C'est lui qui s'est manqué à lui-même en invitant l'abbé, en me recevant, et avec moi tant d'autres bélitres tels que moi...

— Allons, mon petit Rameau, il faut demander pardon à monsieur l'abbé.

— Je n'ai que faire de son pardon.

— Allons, allons, tout cela s'apaisera... »

On me prend par la main; on m'entraine vers le fauteuil de l'abbé; j'étends les bras, je contemple l'abbé avec une espèce d'admiration, car qui est-ce qui a jamais demandé pardon à l'abbé? « L'abbé, lui dis-je, l'abbé, tout ceci est bien ridicule, n'est-il pas vrai? » Et puis je me mets à rire, et l'abbé aussi. Me voilà donc excusé de ce côté-là; mais il fallait aborder l'autre, et ce que j'avais à lui dire était une autre paire de manches. Je ne sais plus trop comment je tournai mon excuse : « Monsieur, voilà ce fou...

— Il y a trop longtemps qu'il me fait souffrir; je ne veux plus en entendre parler.

— Il est fâché...

— Oui, je suis très fâché.

— Cela ne lui arrivera plus.

— Qu'au premier faquin... »

Je ne sais s'il était dans un de ces jours d'humeur où mademoiselle craint d'en approcher, et n'ose le toucher qu'avec ses mitaines de velours, ou s'il entendit mal ce que je disais, ou si je dis mal, ce fut pis qu'auparavant. Que diable! est-ce qu'il ne me connaît pas? est-ce qu'il ne sait pas que je suis comme les enfants, et qu'il y a des circonstances où je laisse tout aller sous moi? Et puis je crois, Dieu me pardonne, que je n'aurais pas un moment de relâche. On userait un pan-

tin d'acier à tenir la ficelle du matin au soir et du soir au matin. Il faut que je les désennuie, c'est la condition, mais il faut que je m'amuse quelquefois. Au milieu de ces imbroglios il me passa par la tête une pensée funeste, une pensée qui me donna de la morgue, une pensée qui m'inspira de la fierté et de l'insolence : c'est qu'on ne pouvait se passer de moi, que j'étais un homme essentiel.

Moi. — Oui, je crois que vous leur êtes très utile, mais qu'ils vous le sont encore davantage. Vous ne retrouverez pas, quand vous voudrez, une aussi bonne maison; mais eux, pour un fou qui leur manque, ils en retrouveront cent.

Lui. — Cent fous comme moi! monsieur le philosophe; ils ne sont pas si communs. Oui, des plats fous. On est plus difficile en sottise qu'en talent ou en vertu. Je suis rare dans mon espèce, oui, très rare. A présent qu'ils ne m'ont plus, que font-ils? Ils s'ennuient comme des chiens. Je suis un sac inépuisable d'impertinences. J'avais à chaque instant une boutade qui les faisait rire aux larmes : j'étais pour eux les Petites-Maisons entières.

Moi. — Aussi vous aviez la table, le lit, l'habit, veste et culottes, les souliers et la pistole par mois.

Lui. — Voilà le beau côté, voilà le bénéfice; mais des charges, vous n'en dites mot. D'abord, s'il était bruit d'une pièce nouvelle, quelque temps qu'il fît, il fallait fureter dans tous les greniers de Paris jusqu'à ce que j'en eusse trouvé l'auteur ; que je me procurasse la lecture de l'ouvrage, et que j'insinuasse adroitement qu'il y avait un rôle qui serait supérieurement rendu par quelqu'un de ma connaissance.

« Et par qui, s'il vous plait?

— Par qui? belle question! ce sont les grâces, la gentillesse, la finesse.

— Vous voulez dire Mlle Dangeville? Par hasard la connaîtriez-vous ?

— Oui, un peu, mais ce n'est pas elle.

— Et qui donc? »

Je nommais tout bas :

« Elle !

— Oui, elle, » répétais-je, un peu honteux, car j'ai quelquefois de la pudeur, et à ce nom il fallait voir comme la physionomie du poète s'allongeait, et d'autres fois comme on m'éclatait au nez. Cependant, bon gré mal gré qu'il en eût, il fallait que j'amenasse mon homme à dîner; et lui qui craignait de s'engager, rechignait, remerciait. Il fallait voir comme j'étais traité quand je ne réussissais pas dans ma négociation : j'étais un butor, un sot, un balourd, je n'étais bon à rien ; je ne valais pas le verre d'eau qu'on me donnait à boire. C'était bien pis lorsqu'on jouait, et qu'il fallait aller intrépidement au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en dise, faire entendre mes claquements de mains isolés, attacher les regards sur moi, quelquefois dérober les sifflets à l'actrice, et ouïr chuchoter à côté de soi : « C'est un des valets déguisés de celui qui couche. Ce maraud-là se taira-t-il?... » On ignore ce qui peut déterminer à cela ; on croit que c'est ineptie, tandis que c'est un motif qui excuse tout.

MOI. — Jusqu'à l'infraction des lois civiles.

LUI. — A la fin cependant j'étais connu, et l'on disait : « Oh! c'est Rameau... » Ma ressource était de jeter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon

applaudissement solitaire qu'on interprétait à contre-sens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé, et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu?

MOI. — Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte?

LUI. — Cela m'arrivait aussi, et je glanais un peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis à la maison une meute de chiens à soigner; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui les nerfs. Je ne parle point d'autres indispositions légères dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre; j'ai lu, je ne sais où, qu'un prince surnommé le Grand restait quelquefois appuyé sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use à son aise avec ses familiers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis apôtre de la familiarité et de l'aisance; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât; il n'y avait qu'à me laisser. Je vous ai ébauché le patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

MOI. — Vous n'êtes pas de ces gens-là?

LUI. — Pourquoi non?

« Et par qui, s'il vous plait?

— Par qui? belle question! ce sont les grâces, la gentillesse, la finesse.

— Vous voulez dire Mlle Dangeville? Par hasard la connaîtriez-vous ?

— Oui, un peu, mais ce n'est pas elle.

— Et qui donc? »

Je nommais tout bas :

« Elle !

— Oui, elle, » répétais-je, un peu honteux, car j'ai quelquefois de la pudeur, et à ce nom il fallait voir comme la physionomie du poète s'allongeait, et d'autres fois comme on m'éclatait au nez. Cependant, bon gré mal gré qu'il en eût, il fallait que j'amenasse mon homme à dîner; et lui qui craignait de s'engager, rechignait, remerciait. Il fallait voir comme j'étais traité quand je ne réussissais pas dans ma négociation : j'étais un butor, un sot, un balourd, je n'étais bon à rien; je ne valais pas le verre d'eau qu'on me donnait à boire. C'était bien pis lorsqu'on jouait, et qu'il fallait aller intrépidement au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en dise, faire entendre mes claquements de mains isolés, attacher les regards sur moi, quelquefois dérober les sifflets à l'actrice, et ouïr chuchoter à côté de soi : « C'est un des valets déguisés de celui qui couche. Ce maraud-là se taira-t-il?... » On ignore ce qui peut déterminer à cela; on croit que c'est ineptie, tandis que c'est un motif qui excuse tout.

Moi. — Jusqu'à l'infraction des lois civiles.

Lui. — A la fin cependant j'étais connu, et l'on disait : « Oh! c'est Rameau... » Ma ressource était de jeter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon

applaudissement solitaire qu'on interprétait à contre-sens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé, et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu?

Moi. — Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte?

Lui. — Cela m'arrivait aussi, et je glanais un peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis à la maison une meute de chiens à soigner; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui les nerfs. Je ne parle point d'autres indispositions légères dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre; j'ai lu, je ne sais où, qu'un prince surnommé le Grand restait quelquefois appuyé sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use à son aise avec ses familiers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis apôtre de la familiarité et de l'aisance; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât; il n'y avait qu'à me laisser. Je vous ai ébauché le patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

Moi. — Vous n'êtes pas de ces gens-là?

Lui. — Pourquoi non?

« Et par qui, s'il vous plaît?

— Par qui? belle question! ce sont les grâces, la gentillesse, la finesse.

— Vous voulez dire Mlle Dangeville? Par hasard la connaîtriez-vous ?

— Oui, un peu, mais ce n'est pas elle.

— Et qui donc? »

Je nommais tout bas :

« Elle!

— Oui, elle, » répétais-je, un peu honteux, car j'ai quelquefois de la pudeur, et à ce nom il fallait voir comme la physionomie du poète s'allongeait, et d'autres fois comme on m'éclatait au nez. Cependant, bon gré mal gré qu'il en eût, il fallait que j'amenasse mon homme à dîner; et lui qui craignait de s'engager, rechignait, remerciait. Il fallait voir comme j'étais traité quand je ne réussissais pas dans ma négociation : j'étais un butor, un sot, un balourd, je n'étais bon à rien; je ne valais pas le verre d'eau qu'on me donnait à boire. C'était bien pis lorsqu'on jouait, et qu'il fallait aller intrépidement au milieu des huées d'un public qui juge bien, quoi qu'on en dise, faire entendre mes claquements de mains isolés, attacher les regards sur moi, quelquefois dérober les sifflets à l'actrice, et ouïr chuchoter à côté de soi : « C'est un des valets déguisés de celui qui couche. Ce maraud-là se taira-t-il?... » On ignore ce qui peut déterminer à cela ; on croit que c'est ineptie, tandis que c'est un motif qui excuse tout.

Moi. — Jusqu'à l'infraction des lois civiles.

Lui. — A la fin cependant j'étais connu, et l'on disait : « Oh! c'est Rameau... » Ma ressource était de jeter quelques mots ironiques qui sauvassent du ridicule mon

applaudissement solitaire qu'on interprétait à contre-sens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé, et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu?

Moi. — Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte?

Lui. — Cela m'arrivait aussi, et je glanais un peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis à la maison une meute de chiens à soigner; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui les nerfs. Je ne parle point d'autres indispositions légères dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre; j'ai lu, je ne sais où, qu'un prince surnommé le Grand restait quelquefois appuyé sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use à son aise avec ses familiers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis apôtre de la familiarité et de l'aisance; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât; il n'y avait qu'à me laisser. Je vous ai ébauché le patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

Moi. — Vous n'êtes pas de ces gens-là?

Lui. — Pourquoi non?

MOI. — C'est qu'il est au moins indécent de donner du ridicule à ses bienfaiteurs.

LUI. — Mais n'est-ce pas pis encore de s'autoriser de ses bienfaits pour avilir son protégé?

MOI. — Mais si le protégé n'était pas vil par lui-même, rien ne donnerait au protecteur cette autorité.

LUI. — Mais si les personnages n'étaient pas ridicules par eux-même, on n'en ferait pas de bons contes. Et puis est-ce ma faute s'ils s'encanaillent? Est-ce ma faute, lorsqu'ils sont encanaillés, si on les trahit, si on les bafoue? Quand on se résout à vivre avec des gens comme nous et qu'on a le sens commun, il y a je ne sais combien de noirceurs auxquelles il faut s'attendre. Quand on nous prend, ne nous connait-on pas pour ce que nous sommes, pour des âmes intéressées, viles et perfides? Si l'on nous connaît, tout est bien. Il y a un pacte tacite qu'on nous fera du bien et que tôt ou tard nous rendrons le mal pour le bien qu'on nous aura fait. Ce pacte ne subsiste-t-il pas entre l'homme et son singe et son perroquet? Le Brun jette les hauts cris que Palissot, son convive et son ami, ait fait des couplets contre lui. Palissot a dû faire les couplets, et c'est Le Brun qui a tort. Poinsinet jette les hauts cris que Palissot ait mis sur son compte les couplets qu'il avait faits contre Le Brun. Palissot a dû mettre sur le compte de Poinsinet les couplets qu'il avait faits contre Le Brun, et c'est Poinsinet qui a tort. Le petit abbé Rey jette les hauts cris de ce que son ami Palissot lui a soufflé sa maîtresse auprès de laquelle il l'avait introduit : c'est qu'il ne fallait point introduire un Palissot chez sa maîtresse, ou se résoudre à la perdre; Palissot a fait son devoir, et c'est l'abbé Rey qui a tort. Le

libraire David jette les hauts cris de ce que son associé Palissot a couché ou voulu coucher avec sa femme; la femme du libraire David jette les hauts cris de ce que Palissot a laissé croire à qui l'a voulu qu'il avait couché avec elle; que Palissot ait couché ou non avec la femme du libraire David, ce qui est difficile à décider, car la femme a dû nier ce qui était et Palissot a pu laisser croire ce qui n'était pas; quoi qu'il en soit, Palissot a fait son rôle et c'est David et sa femme qui ont tort. Qu'Helvétius jette les hauts cris que Palissot le traduise sur la scène comme un malhonnête homme, lui à qui il doit encore l'argent qu'il lui prêta pour se faire traiter de la mauvaise santé, se nourrir et se vêtir, a-t-il dû se promettre un autre procédé de la part d'un homme souillé de toutes sortes d'infamies, qui par passe-temps fait abjurer la religion à son ami; qui s'empare du bien de ses associés; qui n'a ni foi, ni loi, ni sentiment; qui court à la fortune *per fas et nefas*, qui compte ses jours par ses scélératesses, et qui s'est traduit lui-même sur la scène comme un des plus dangereux coquins, impudence dont je ne crois pas qu'il y eût dans le passé un premier exemple, ni qu'il y en ait un second dans l'avenir? Non. Ce n'est donc pas Palissot, mais c'est Helvétius qui a tort. Si l'on mène un jeune provincial à la ménagerie de Versailles, et qu'il s'avise par sottise de passer la main à travers les barreaux de la loge du tigre ou de la panthère; si le jeune homme laisse son bras dans la gueule de l'animal féroce, qui est-ce qui a tort? Tout cela est écrit dans le pacte tacite; tant pis pour celui qui l'ignore ou l'oublie. Combien je justifierais par ce pacte universel et sacré de gens qu'on accuse de méchanceté, tandis que c'est

Moi. — C'est que j'ai craint qu'elle ne fût indiscrète.

Lui. — Après ce que je viens de vous révéler, j'ignore quel secret je puis avoir pour vous.

Moi. — Vous ne doutez pas du jugement que je porte de votre caractère?

Lui. — Nullement; je suis à vos yeux un être très abject, très méprisable, et je le suis aussi quelquefois aux miens, mais rarement; je me félicite plus souvent de mes vices que je ne m'en blâme; vous êtes plus constant dans votre mépris!

Moi. — Il est vrai; mais pourquoi me montrer toute votre turpitude?

Lui. — D'abord, c'est que vous en connaissiez une bonne partie, et que je voyais plus à gagner qu'à perdre à vous avouer le reste.

Moi. — Comment cela, s'il vous plaît?

Lui. — S'il importe d'être sublime en quelques genres, c'est surtout en mal. On crache sur un petit filou, mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel : son courage vous étonne, son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l'unité du caractère.

Moi. — Mais cette estimable unité de caractère, vous ne l'avez pas encore; je vous trouve de temps en temps vacillant dans vos principes; il est incertain si vous tenez votre méchanceté de la nature ou de l'étude, et si l'étude vous a porté aussi loin qu'il est possible.

Lui. — J'en conviens; mais j'y ai fait de mon mieux. N'ai-je pas eu la modestie de reconnaître des êtres plus parfaits que moi? ne vous ai-je pas parlé de Bouret avec l'admiration la plus profonde? Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit.

applaudissement solitaire qu'on interprétait à contre-sens. Convenez qu'il faut un puissant intérêt pour braver ainsi le public assemblé, et que chacune de ces corvées valait mieux qu'un petit écu?

MOI. — Que ne vous faisiez-vous prêter main-forte?

LUI. — Cela m'arrivait aussi, et je glanais un peu là-dessus. Avant que de se rendre au lieu du supplice, il fallait se charger la mémoire des endroits brillants où il importait de donner le ton. S'il m'arrivait de les oublier ou de me méprendre, j'en avais le tremblement à mon retour; c'était un vacarme dont vous n'avez pas d'idée. Et puis à la maison une meute de chiens à soigner; il est vrai que je m'étais sottement imposé cette tâche; des chats dont j'avais la surintendance. J'étais trop heureux si *Micou* me favorisait d'un coup de griffe qui déchirât ma manchette ou ma main. *Criquette* est sujette à la colique; c'est moi qui lui frotte le ventre. Autrefois mademoiselle avait des vapeurs, ce sont aujourd'hui les nerfs. Je ne parle point d'autres indispositions légères dont on ne se gêne point devant moi. Pour ceci, passe, je n'ai jamais prétendu contraindre; j'ai lu, je ne sais où, qu'un prince surnommé le Grand restait quelquefois appuyé sur le dossier de la chaise percée de sa maîtresse. On en use à son aise avec ses familiers, et j'en étais ces jours-là plus que personne. Je suis apôtre de la familiarité et de l'aisance; je les prêchais là d'exemple, sans qu'on s'en formalisât; il n'y avait qu'à me laisser. Je vous ai ébauché le patron. Mademoiselle commence à devenir pesante, il faut entendre les bons contes qu'ils en font.

MOI. — Vous n'êtes pas de ces gens-là?

LUI. — Pourquoi non?

soins qu'il n'avait pas un meilleur ami dans toutes les tribus d'Israël... Admirez la circonspection de cet homme! il ne se hâte pas; il laisse mûrir la poire avant que de secouer la branche; trop d'ardeur pouvait faire échouer ce projet. C'est qu'ordinairement la grandeur de caractère résulte de la balance naturelle de plusieurs qualités opposées.

Moi. — Eh! laissez là vos réflexions, et continuez votre histoire.

Lui. — Cela ne se peut, il y a des jours où il faut que je réfléchisse; c'est une maladie qu'il faut abandonner à son cours. Où en étais-je?

Moi. — A l'intimité bien établie entre le juif et le renégat.

Lui. — Alors la poire était mûre... Mais vous ne m'écoutez pas, à quoi rêvez-vous?

Moi. — Je rêve à l'inégalité de votre ton tantôt haut, tantôt bas.

Lui. — Est-ce que le ton de l'homme vicieux peut être un?... Il arrive un soir chez son ami, l'air effaré, la voix entrecoupée, le visage pâle comme la mort, tremblant de tous ses membres.

« Qu'avez-vous?

— Nous sommes perdus.

— Perdus, et comment?

— Perdus, vous dis-je, sans ressource.

— Expliquez-vous.

— Un moment, que je me remette de mon effroi.

— Allons, remettez-vous, » lui dit le juif, au lieu de lui dire : « Tu es un fieffé fripon, je ne sais ce que tu as à m'apprendre, mais tu es un fieffé fripon, tu joues a terreur. »

MOI. — Et pourquoi lui devait-il parler ainsi?

LUI. — C'est qu'il était faux et qu'il avait passé la mesure; cela est clair pour moi, et ne m'interrompez pas davantage. « Nous sommes perdus... perdus!... sans ressource! » Est-ce que vous ne sentez pas l'affectation de ces *perdus* répétés?... « Un traître nous a déférés à la sainte Inquisition, vous comme juif, moi comme renégat, comme un infâme renégat... » Voyez comme le traître ne rougit pas de se servir des expressions les plus odieuses. Il faut plus de courage qu'on ne pense pour s'appeler de son nom; vous ne savez pas ce qu'il en coûte pour en venir là.

MOI. — Non, certes. Mais cet infâme renégat?...

LUI. — Est faux, mais c'est une fausseté bien adroite. Le juif s'effraye, il s'arrache la barbe, il se roule à terre, il voit les sbires à sa porte, il se voit affublé du *san benito*, il voit son *auto-da-fé* préparé. « Mon ami, mon tendre ami, mon unique ami, quel parti prendre? — Quel parti? De se montrer, d'affecter la plus grande sécurité, de se conduire comme à l'ordinaire. La procédure de ce tribunal est secrète, mais lente; il faut user de ses délais pour tout vendre. J'irai louer ou je ferai louer un bâtiment par un tiers, oui, par un tiers, ce sera le mieux; nous y déposerons votre fortune; car c'est à votre fortune principalement qu'ils en veulent, et nous irons, vous et moi, chercher sous un autre ciel la liberté de servir notre Dieu et de suivre en sûreté la loi d'Abraham et de notre conscience. Le point important, dans la circonstance périlleuse où nous nous trouvons, est de ne point faire d'imprudence... »

Fait et dit. Le bâtiment est loué et pourvu de vivres

et de matelots, la fortune du juif est à bord; demain à la pointe du jour, ils mettent à la voile, ils peuvent souper gaiement et dormir en sûreté; demain ils échappent à leurs persécuteurs. Pendant la nuit le renégat se lève, dépouille le juif de son portefeuille, de sa bourse et de ses bijoux, se rend à bord et le voilà parti... Et vous croyez que c'est là tout! bon! vous n'y êtes pas. Lorsqu'on me raconta cette histoire, moi je devinai ce que je vous ai tu pour essayer votre sagacité. Vous avez bien fait d'être un honnête homme, vous n'auriez été qu'un friponneau. Jusqu'ici le renégat n'est que cela, c'est un coquin méprisable à qui personne ne voudrait ressembler. Le sublime de sa méchanceté, c'est d'avoir été lui-même le délateur de son bon ami l'israélite dont la sainte Inquisition s'empara à son réveil, et dont, quelques jours après, on fit un beau feu de joie. Et ce fut ainsi que le renégat devint tranquille possesseur de la fortune de ce descendant maudit de ceux qui ont crucifié Notre-Seigneur.

Moi. — Je ne sais lequel des deux me fait le plus horreur, ou de la scélératesse de votre renégat, ou du ton dont vous en parlez.

Lui. — Et voilà ce que je vous disais : l'atrocité de l'action vous porte au delà du mépris et c'est la raison de ma sincérité. J'ai voulu que vous connussiez jusqu'où j'excellais dans mon art, vous arracher l'aveu que j'étais au moins original dans mon avilissement, me placer dans votre tête sur la ligne des grands vauriens et m'écrier ensuite : *Vivat Mascarillus, fourbum imperator!* Allons, gai, monsieur le philosophe, chorus; *vivat Mascarillus, fourbum imperator!*

Et là-dessus il se mit à faire un chant en fugue tout

à fait singulier ; tantôt la mélodie était grave et pleine de majesté tantôt légère et folâtre ; dans un instant il imitait la basse, dans un autre une des parties du dessus ; il m'indiquait de ses bras et de son cou allongé les endroits des tenues, et s'exécutait, se composait à lui-même un chant de triomphe où l'on voyait qu'il s'entendait mieux en bonne musique qu'en bonnes mœurs.

Je ne savais, moi, si je devais rester ou fuir, rire ou m'indigner ; je restai dans le dessein de tourner la conversation sur quelque sujet qui chassât de mon âme l'horreur dont elle était remplie. Je commençais à supporter avec peine la présence d'un homme qui discutait une action horrible, un exécrable forfait, comme un connaisseur en peinture ou en poésie examine les beautés d'un ouvrage de goût, ou comme un moraliste ou un historien relève et fait éclater les circonstances d'une action héroïque. Je devins sombre malgré moi ; il s'en aperçut et me dit :

LUI. — Qu'avez-vous? Est ce que vous vous trouvez mal?

MOI. — Un peu ; mais cela passera.

LUI. — Vous avez l'air soucieux d'un homme tracassé de quelque idée sombre.

MOI. — C'est cela...

Après un moment de silence de sa part et de la mienne, pendant lequel il se promenait en sifflant et en chantant, pour le ramener à son talent, je lui dis :

MOI. — Que faites-vous à présent?

LUI. — Rien.

MOI. — Cela est très fatigant.

LUI. — J'étais déjà suffisamment bête, j'ai été entendre cette musique de Duni et de nos autres jeunes faiseurs, qui m'a achevé.

Moi. — Vous approuvez donc ce genre ?

Lui. — Sans doute.

Moi. — Et vous trouvez de la beauté dans ces nouveaux chants ?

Lui. — Si j'y en trouve ! pardieu, je vous en réponds. Comme cela est déclamé ! quelle vérité ! quelle expression !

Moi. — Tout art d'imitation a son modèle dans la nature. Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant ?

Lui. — Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut ? Qu'est-ce qu'un chant ?

Moi. — Je vous avouerai que cette question est au-dessus de mes forces. Voilà comme nous sommes tous, nous n'avons dans la mémoire que des mots que nous croyons entendre par l'usage fréquent et l'application même juste que nous en faisons; dans l'esprit, que des notions vagues. Quand je prononce le mot *chant*, je n'ai pas de notions plus nettes que vous et la plupart de vos semblables quand ils disent : *Réputation, blâme, honneur, vice, vertu, pudeur, décence, honte, ridicule.*

Lui. — Le chant est une imitation, par les sons, d'une échelle inventée par l'art ou inspirée par la nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents de la passion, et vous voyez qu'en changeant là dedans les choses à changer, la définition conviendrait exactement à la peinture, à l'éloquence, à la sculpture et à la poésie. Maintenant, pour en venir à votre question, quel est le modèle du musicien ou du chant ? C'est la déclamation, si le modèle est vivant et pensant ; c'est le bruit, si le modèle est inanimé. Il faut considérer la déclamation

comme une ligne, et le chant comme une autre ligne, qui serpenterait sur la première. Plus cette déclamation, type du chant, sera forte et vraie, plus le chant qui s'y conforme la coupera en un plus grand nombre de points ; plus le chant sera vrai et plus il sera beau ; et c'est ce qu'ont très bien senti nos jeunes musiciens. Quand on entend : *Je suis un pauvre diable,* on croit reconnaître la plainte d'un avare ; s'il ne chantait pas, c'est sur les mêmes tons qu'il parlerait à la terre, quand il lui confie son or et qu'il lui dit : *O terre, reçois mon trésor*. Et cette petite fille qui sent palpiter son cœur ; qui rougit, qui se trouble et qui supplie monseigneur de la laisser partir, s'exprimerait-elle autrement? Il y a dans ces ouvrages toutes sortes de caractères, une variété infinie de déclamation : cela est sublime, c'est moi qui vous le dis. Allez, allez entendre le morceau où le jeune homme qui se sent mourir s'écrie : *Mon cœur s'en va !* Écoutez le chant, écoutez la symphonie, et vous me direz après quelle différence il y a entre les vraies voix d'un moribond, et le tour de ce chant ; vous verrez si la ligne de la mélodie ne coïncide pas tout entière avec la ligne de la déclamation. Je ne vous parle pas de la mesure, qui est encore une des conditions du chant, je m'en tiens à l'expression, et il n'y a rien de plus évident que le passage suivant que j'ai lu quelque part : *Musices seminarium accentus*, l'accent est la pépinière de la mélodie. Jugez de là de quelle difficulté et de quelle importance il est de savoir bien faire le récitatif. Il n'y a point de bel air dont on ne puisse faire un beau récitatif, et point de beau récitatif dont un habile homme ne puisse faire un bel air. Je ne voudrais pas assurer que celui qui récite bien chantera

Moi. — Vous approuvez donc ce genre ?

Lui. — Sans doute.

Moi. — Et vous trouvez de la beauté dans ces nouveaux chants ?

Lui. — Si j'y en trouve ! pardieu, je vous en réponds. Comme cela est déclamé ! quelle vérité ! quelle expression !

Moi. — Tout art d'imitation a son modèle dans la nature. Quel est le modèle du musicien quand il fait un chant ?

Lui. — Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut ? Qu'est-ce qu'un chant ?

Moi. — Je vous avouerai que cette question est au-dessus de mes forces. Voilà comme nous sommes tous, nous n'avons dans la mémoire que des mots que nous croyons entendre par l'usage fréquent et l'application même juste que nous en faisons ; dans l'esprit, que des notions vagues. Quand je prononce le mot *chant*, je n'ai pas de notions plus nettes que vous et la plupart de vos semblables quand ils disent : *Réputation, blâme, honneur, vice, vertu, pudeur, décence, honte, ridicule.*

Lui. — Le chant est une imitation, par les sons, d'une échelle inventée par l'art ou inspirée par la nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents de la passion, et vous voyez qu'en changeant là dedans les choses à changer, la définition conviendrait exactement à la peinture, à l'éloquence, à la sculpture et à la poésie. Maintenant, pour en venir à votre question, quel est le modèle du musicien ou du chant ? C'est la déclamation, si le modèle est vivant et pensant ; c'est le bruit, si le modèle est inanimé. Il faut considérer la déclamation

comme [illegible]
qui se [illegible]
type [illegible]
con[illegible]
points : [illegible]
c'est ce qu[illegible]
Quand on [illegible]
connaître [illegible]
c'est sur [illegible]
quand il lui [illegible]
mon trésor. E[illegible]
cœur ; qui [illegible]
gueur de la [illegible]
Il y a dans [illegible]
une variété [illegible]
c'est mo[illegible]
ceau où [illegible]
Mon cœur [illegible]
nie, et [illegible]
les vrai[illegible]
vous [illegible]
tout [illegible]
pari[illegible]
dit[illegible]
a rie[illegible]
quel[illegible]
la [illegible]
et[illegible]
le [illegible]
fa[illegible]
[illegible]

bien ; mais je serais surpris que celui qui chante bien, ne sût pas bien réciter. Et croyez tout ce que je vous dis là, car c'est le vrai.

Moi. — Je ne demanderais pas mieux que de vous en croire, si je n'étais arrêté par un petit inconvénient.

Lui. — Et cet inconvénient?

Moi. — C'est que si cette musique est sublime, il faut que celle du divin Lulli, de Campra, de Destouches, de Mouret, et même, soit dit entre nous, celle du cher oncle, soit un peu plate.

Lui, s'approchant de mon oreille, me répondit : — Je ne voudrais pas être entendu, car il y a ici beaucoup de gens qui me connaissent; c'est qu'elle l'est aussi. Ce n'est pas que je me soucie du cher oncle, puisque *cher* il y a ; c'est une pierre, il me verrait tirer la langue d'un pied qu'il ne me donnerait pas un verre d'eau; mais il a beau faire, à l'octave, à la septième : *Hon, hon; hin, hin; tu, tu, tu, turlututu* avec un charivari de diable; ceux qui commencent à s'y connaître et qui ne prennent plus du tintamarre pour de la musique, ne s'accommoderont jamais de cela. On devrait défendre par une ordonnance de police à toute personne, de quelque qualité ou condition qu'elle fût, de faire chanter le *Stabat* de Pergolèse. Ce *Stabat*, il fallait le faire brûler par la main du bourreau. Ma foi, ces maudits bouffons avec leur *Servante Maîtresse,* leur *Tracollo,* nous en ont donné rudement dans le cul. Autrefois un *Tancrède*, une *Issé*, une *Europe galante, les Indes, Castor, les Talents lyriques,* allaient à quatre, cinq, six mois, on ne voyait pas la fin des représentations d'une *Armide,* à présent tout cela vous tombe les uns sur les autres comme des capucins de cartes. Aussi Rebel et Fran-

cœur en jettent-ils feu et flamme. Ils disent que tout est perdu, qu'ils sont ruinés, et que si l'on tolère plus longtemps cette canaille chantante de la Foire, la musique nationale est au diable, et que l'Académie Royale du cul-de-sac n'a qu'à fermer boutique. Il y a bien quelque chose de vrai là dedans. Les vieilles perruques qui viennent là depuis trente à quarante ans, tous les vendredis, au lieu de s'amuser comme ils ont fait par le passé, s'ennuient et bâillent sans trop savoir pourquoi, ils se le demandent et ne sauraient se répondre : que ne s'adressent-ils à moi! la prédiction de Duni s'accomplira, et du train que cela prend, je veux mourir si dans quatre ou cinq ans, à dater du *Peintre amoureux de son modèle,* il y a un chat à fesser dans le célèbre impasse. Les bonnes gens! ils ont renoncé à leurs symphonies pour jouer des symphonies italiennes. Ils ont cru qu'ils feraient leurs oreilles à celles-ci, sans conséquence pour leur musique vocale, comme si la symphonie n'était pas au chant, à un peu de libertinage près inspiré par l'étendue de l'instrument et la mobilité des doigts, ce que le chant est à la déclamation réelle; comme si le violon n'était pas le singe du chanteur, qui deviendra un jour, lorsque le difficile prendra la place du beau, le singe du violon. Le premier qui joua Locatelli fut l'apôtre de la nouvelle musique. A d'autres, à d'autres; on nous accoutumera à l'imitation des accents de la passion ou des phénomènes de la nature, par le chant et la voix, par l'instrument, car voilà toute l'étendue de l'objet de la musique, et nous conserverons notre goût pour les vols, les lances, les gloires, les triomphes, les victoires? Va-t'en voir s'ils viennent, Jean. Ils ont imaginé qu'ils

pleureraient ou riraient à des scènes de tragédie ou de comédie musiquées, qu'on porterait à leurs oreilles les accents de la fureur, de la haine, de la jalousie, les vraies plaintes de l'amour, les ironies, les plaisanteries du théâtre italien ou français, et qu'ils resteraient admirateurs de *Ragonde* ou de *Platée?* Je t'en réponds, Tarare ponpon. Qu'ils éprouveraient sans cesse avec quelle facilité, quelle flexibilité, quelle mollesse, l'harmonie, la prosodie, les ellipses, les inversions de la langue italienne se prêtaient à l'art, au mouvement, à l'expression, aux tours du chant et à la valeur mesurée des sons, et qu'ils continueraient d'ignorer combien la leur est raide, sourde, pesante, pédantesque et monotone? Eh, oui, oui; ils se sont persuadé qu'après avoir mêlé leurs larmes aux pleurs d'une mère qui se désole sur la mort de son fils, après avoir frémi de l'ordre d'un tyran qui ordonne un meurtre, ils ne s'ennuieraient pas de leur féerie, de leur insipide mythologie, de leurs petits madrigaux doucereux qui ne marquent pas moins le mauvais goût du poète que la misère de l'art qui s'en accommode. Les bonnes gens! cela n'est pas et ne peut être; le vrai, le bon, le beau ont leurs droits, on les conteste, mais on finit par admirer; ce qui n'est pas marqué à ce coin, on l'admire un temps; mais on finit par bâiller. Bâillez donc, messieurs, bâillez à votre aise, ne vous gênez pas. L'empire de la nature et de ma trinité, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais; le vrai, qui est le père qui engendre le bon qui est le fils, d'où procède le beau qui est le saint-esprit, s'établit tout doucement. Le dieu étranger se place humblement sur l'autel à côté de l'idole du pays; peu à peu il s'y affermit; un

beau jour il pousse du coude son camarade, et patatras, voilà l'idole en bas. C'est comme cela qu'on dit que les jésuites ont planté le christianisme à la Chine et aux Indes : et ces jansénistes ont beau dire : cette méthode politique qui marche à son but sans bruit, sans effusion de sang, sans martyrs, sans un toupet de cheveux arraché, me semble la meilleure.

Moi. — Il y a de la raison à peu près dans tout ce que vous venez de dire.

Lui. — De la raison? Tant mieux. Je veux que le diable m'emporte si j'y tâche. Cela va comme je te pousse. Je suis comme les musiciens de l'impasse quand mon oncle parut. Si j'adresse, à la bonne heure. C'est qu'un garçon charbonnier parlera toujours mieux de son métier que toute une académie et que tous les Duhamel du monde...

Et puis le voilà qui se met à se promener, en murmurant dans son gosier quelques-uns des airs de *l'Ile des Fous*, du *Peintre amoureux de son modèle*, du *Maréchal-ferrant*, de *la Plaideuse*, et de temps en temps il s'écriait, en levant les mains et les yeux au ciel : « Si cela est beau, mordieu ! si cela est beau ! comment peut-on porter à sa tête une paire d'oreilles et faire une pareille question? » Il commençait à entrer en passion et à chanter tout bas, il élevait le ton à mesure qu'il se passionnait davantage ; vinrent ensuite les gestes, les grimaces du visage et les contorsions du corps ; et je dis : « Bon, voilà la tête qui se perd et quelque scène nouvelle qui se prépare... »

En effet, il part d'un éclat de voix : *Je suis un pauvre misérable... Monseigneur, monseigneur, laissez-moi partir... O terre, reçois mon or, conserve bien mon trésor, mon*

âme, mon âme, ma vie! O terre!... Le voilà le petit ami, le voilà le petit ami! Aspettare e non venire... A Zerbina penserete... Sempre in contrasti con te si sta... Il entassait et brouillait ensemble trente airs italiens, français, tragiques, comiques, de toutes sortes de caractères. Tantôt avec une voix de basse-taille il descendait jusqu'aux enfers, tantôt s'égosillant et contrefaisant le fausset, il déchirait le haut des airs; imitant de la démarche, du maintien, du geste les différents personnages chantants; successivement furieux, radouci, impérieux, ricaneur. Ici c'est une jeune fille qui pleure, et il en rend toute la minauderie; là, il est prêtre, il est roi, il est tyran; il menace, il commande, il s'emporte; il est esclave, il obéit; il s'apaise, il se désole, il se plaint, il rit; jamais hors de ton, de mesure, du sens des paroles et du caractère de l'air.

Tous les pousse-bois avaient quitté leurs échiquiers et s'étaient rassemblés autour de lui; les fenêtres du café étaient occupées en dehors par les passants qui s'étaient arrêtés au bruit. On faisait des éclats de rire à entr'ouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien, il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie qu'il est incertain qu'il en revienne, s'il ne faudra pas le jeter dans un fiacre et le mener droit aux Petites-Maisons. En chantant un lambeau des *Lamentations* de Jomelli, il répétait avec une précision, une vérité et une chaleur incroyables les plus beaux endroits de chaque morceau; ce beau récitatif obligé où le prophète peint la désolation de Jérusalem, il l'arrosa d'un torrent de larmes qui en arrachèrent de tous les yeux. Tout y était, et la délicatesse du chant, et la force de l'expression, et la douleur. Il insistait sur

les endroits où le musicien s'était particulièrement montré un grand maître. S'il quittait la partie du chant, c'était pour prendre celle des instruments qu'il laissait subitement pour revenir à la voix, entrelaçant l'une à l'autre de manière à conserver les liaisons et l'unité du tout ; s'emparant de nos âmes, et les tenant suspendues dans la situation la plus singulière que j'aie jamais éprouvée. Admirais-je? oui, j'admirais. Étais-je touché de pité? j'étais touché de pité; mais une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments et les dénaturait.

Mais vous vous seriez échappé en éclats de rire à la manière dont il contrefaisait les différents instruments; avec des joues renflées et bouffies, et un son rauque et sombre, il rendait les cors et les bassons ; il prenait un son nasillard pour les hautbois ; précipitant sa voix avec une rapidité incroyable pour les instruments à cordes dont il cherchait les sons les plus approchés; il sifflait les petites flûtes, il roucoulait les traversières; criant, chantant, se démenant comme un forcené, faisant lui seul les danseurs, les danseuses, les chanteurs, les chanteuses, tout un orchestre, tout un théâtre lyrique, et se divisant en vingt rôles divers; courant, s'arrêtant avec l'air d'un énergumène, étincelant des yeux, écumant de la bouche.

Il faisait une chaleur à périr, et la sueur qui suivait les plis de son front et la longueur de ses joues, se mêlait à la poudre de ses cheveux, ruisselait et sillonnait le haut de son habit. Que ne lui vis-je pas faire ? Il pleurait, il riait, il soupirait, il regardait ou attendri, ou tranquille, ou furieux; c'était une femme qui se pâme de douleur, c'était un malheureux livré à tout son

désespoir; un temple qui s'élève; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant; des eaux ou qui murmurent dans un lieu solitaire et frais, ou qui descendent en torrent du haut des montagnes; un orage, une tempête, la plainte de ceux qui vont périr, mêlée au sifflement des vents, au fracas du tonnerre. C'était la nuit avec ses ténèbres, c'était l'ombre et le silence, car le silence même se peint par des sons. Sa tête était tout à fait perdue.

Épuisé de fatigue, tel qu'un homme qui sort d'un profond sommeil ou d'une longue distraction, il resta immobile, stupide, étonné; il tournait ses regards autour de lui comme un homme égaré qui cherche à reconnaître le lieu où il se trouve; il attendait le retour de ses forces et de ses esprits; il essuyait machinalement son visage. Semblable à celui qui verrait à son réveil son lit environné d'un grand nombre de personnes dans un entier oubli ou dans une profonde ignorance de ce qu'il a fait, il s'écria dans le premier moment: « Eh bien, messieurs, qu'est-ce qu'il y a ?... D'où viennent vos ris et votre surprise? Qu'est-ce qu'il y a?... » Ensuite il ajouta: « Voilà ce qu'on doit appeler de la musique et un musicien! Cependant, messieurs, il ne faut pas mépriser certains airs de Lulli. Qu'on fasse mieux la scène de *J'attendrai l'aurore*... sans changer les paroles, j'en défie. Il ne faut pas mépriser quelques endroits de Campra, les airs de violon de mon oncle, ses gavottes, ses entrées de soldats, de prêtres, de sacrificateurs. *Pâles flambeaux, Jour plus affreux que les ténèbres... Dieu du Tartare, Dieu de l'oubli...* » (Là il enflait sa voix, il soutenait ses sons; les voisins se mettaient aux fenêtres, nous mettions nos doigts dans nos oreilles. Il ajoutait.)

C'est qu'ici il faut des poumons, un grand organe, un volume d'air; mais avant peu, serviteur à l'*Assomption*, le *Carême*, et les *Rois* sont passés. Ils ne savent pas encore ce qu'il faut mettre en musique, ni par conséquent ce qui convient au musicien. La poésie lyrique est encore à naître; mais ils y viendront à force d'entendre *Pergolèse*, *le Saxon*, *Terradeglias*, *Traetta* et les autres; à force de lire le Métastase, il faudra bien qu'ils y viennent.

Moi. — Quoi donc! est-ce que Quinault, La Motte, Fontenelle, n'y ont rien entendu?

Lui. — Non, pour le nouveau style. Il n'y a pas six vers de suite dans tous leurs charmants poèmes qu'on puisse musiquer. Ce sont des sentences ingénieuses, des madrigaux légers, tendres et délicats. Mais pour savoir combien cela est vide de ressources pour notre art, le plus violent de tous, sans en excepter celui de Démosthène, faites-vous réciter ces morceaux, ils vous paraîtront froids, languissants, monotones. C'est qu'il n'y a rien là qui puisse servir de modèle au chant; j'aimerais autant avoir à musiquer les maximes de La Rochefoucauld ou les pensées de Pascal. C'est au cri animal de la passion à dicter la ligne qui nous convient; il faut que ces expressions soient pressées les unes sur les autres; il faut que la phrase soit courte, que le sens en soit coupé, suspendu; que le musicien puisse disposer de tout et de chacune de ses parties, en omettre un mot ou le répéter, y en ajouter un qui lui manque, la tourner et retourner comme un polype, sans la détruire; ce qui rend la poésie lyrique française beaucoup plus difficile que dans les langues à inversions qui présentent d'elle-même tous ces avantages... *Barbare, cruel,*

plonge ton poignard dans mon sein; me voilà prête à recevoir le coup fatal; frappe, ose... Ah! je languis, je meurs... Un feu secret s'allume dans mes sens... Cruel amour, que veux-tu de moi?... Laisse-moi la douce paix dont j'ai joui... Rends-moi la raison... Il faut que les passions soient fortes; la tendresse du musicien et du poète lyrique doit être extrême;... l'air est toujours la péroraison de la scène. Il nous faut des exclamations, des interjections, des suspensions, des interruptions, des affirmations, des négations; nous appelons, nous invoquons, nous crions, nous gémissons, nous pleurons, nous rions franchement. Point d'esprit, point d'épigrammes, point de ces jolies pensées; cela est trop loin de la simple nature. Et n'allez pas croire que le jeu des acteurs de théâtre et leur déclamation puissent nous servir de modèles. Fi donc! il nous le faut plus énergique, moins maniéré, plus vrai; les discours simples, les voix communes de la passion nous sont d'autant plus nécessaires que la langue sera plus monotone, aura moins d'accent; le cri animal ou de l'homme passionné leur en donne...

Tandis qu'il me parlait ainsi, la foule qui nous environnait, ou n'entendant rien, ou prenant peu d'intérêt à ce qu'il disait, parce qu'en général l'enfant comme l'homme, et l'homme comme l'enfant, aime mieux s'amuser que s'instruire, s'était retirée; chacun était à son jeu, et nous étions restés seuls dans notre coin. Assis sur une banquette, la tête appuyée contre le mur, les bras pendants, les yeux à demi fermés, il me dit:

Lui. — Je ne sais ce que j'ai; quand je suis venu ici, j'étais frais et dispos, et me voilà roué, brisé, comme si j'avais fait dix lieues; cela m'a pris subitement.

MOI. — Voulez-vous vous rafraîchir?

LUI. — Volontiers. Je me sens enroué, les forces me manquent, et je souffre un peu de la poitrine. Cela m'arrive presque tous les jours comme cela, sans que je sache pourquoi.

MOI. — Que voulez-vous?

LUI. — Ce qui vous plaira; je ne suis pas difficile; l'indigence m'a appris à m'accommoder de tout.

On nous servit de la bière, de la limonade; il en remplit un grand verre qu'il vide deux ou trois fois; puis comme un homme ranimé, il tousse fortement, il se démène, il reprend :

LUI. — Mais à votre avis, seigneur philosophe, n'est-ce pas une bizarrerie bien étrange qu'un étranger, un Italien, un Duni, vienne nous apprendre à donner l'accent à notre musique et assujettir notre chant à tous les mouvements, à toutes les mesures, à tous les intervalles, à toutes les déclamations, sans blesser la prosodie? Ce n'était pas pourtant la mer à boire. Quiconque avait écouté un gueux lui demander l'aumône dans la rue, un homme dans le transport de la colère, une femme jalouse et furieuse, un amant désespéré, un flatteur, oui, un flatteur, radoucissant son ton, traînant ses syllabes d'une voix mielleuse, en un mot une passion, n'importe laquelle, pourvu que, par son énergie, elle méritât de servir de modèle au musicien, aurait dû s'apercevoir de deux choses : l'une, que les syllabes longues ou brèves n'ont aucune durée fixe, pas même de rapport déterminé entre leurs durées; que la passion dispose de la prosodie presque comme il lui plaît; qu'elle exécute les plus grands intervalles, et que celui qui s'écrie dans le fort de sa douleur : « Ah! malheureux que je

suis! » monte la syllabe d'exclamation au ton le plus élevé et le plus aigu, et descend les autres au ton le plus grave et le plus bas, faisant l'octave ou même un plus grand intervalle, et donnant à chaque son la quantité qui convient au tour de la mélodie, sans que l'oreille soit offensée, sans que ni syllabe longue ni syllabe brève aient conservé la longueur ou la brièveté du discours tranquille. Quel chemin nous avons fait depuis le temps où nous citions la parenthèse d'*Armide: Le vainqueur de Renaud* (*si quelqu'un le peut être*)... l'*Obéissons sans balancer*... des *Indes galantes*, comme des prodiges de déclamation musicale! A présent ces prodiges-là me font hausser les épaules de pitié. Du train dont l'art s'avance, je ne sais où il aboutira. En attendant, buvons un coup.

Il en but deux, trois, sans savoir ce qu'il faisait. Il allait se noyer comme il s'était épuisé, sans s'en apercevoir, si je n'avais déplacé la bouteille qu'il cherchait de distraction. Alors je lui dis :

MOI. — Comment se fait-il qu'avec un tact aussi fin, une si grande sensibilité pour les beautés de l'art musical, vous soyez aussi aveugle sur les belles choses en morale, aussi insensible aux charmes de la vertu?

LUI. — C'est apparemment qu'il y a pour les unes un sens que je n'ai pas, une fibre qui ne m'a point été donnée, une fibre lâche qu'on a beau pincer et qui ne vibre pas; ou peut-être que j'ai toujours vécu avec de bons musiciens et de méchantes gens, d'où il est arrivé que mon oreille est devenue très fine et que mon cœur est devenu sourd. Et puis c'est qu'il y avait quelque chose de race. Le sang de mon père et le sang de mon oncle est le même sang; mon sang est le même

que celui de mon père; la molécule paternelle était dure et obtuse, et cette maudite molécule première s'est assimilé tout le reste.

Moi. — Aimez-vous votre enfant?

Lui. — Si je l'aime, le petit sauvage! j'en suis fou.

Moi. — Est-ce que vous ne vous occuperez pas sérieusement d'arrêter en lui l'effet de la maudite molécule paternelle?

Lui. — J'y travaillerai, je crois, bien inutilement. S'il est destiné à devenir un homme de bien, je n'y nuirai pas; mais si la molécule voulait qu'il fût un vaurien comme son père, les peines que j'aurais prises pour en faire un homme honnête lui seraient très nuisibles. L'éducation croisant sans cesse la pente de la molécule, il serait tiré comme par deux forces contraires et marcherait tout de guingois dans le chemin de la vie, comme j'en vois une infinité, également gauches dans le bien et dans le mal. C'est ce que nous appelons des espèces, de toutes les épithètes la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce. Avant que la molécule paternelle n'eût repris le dessus et ne l'eût amené à la parfaite abjection où j'en suis, il lui faudrait un temps infini, il perdrait ses plus belles années; je n'y fais rien à présent, je le laisse venir. Je l'examine, il est déjà gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur; je crains bien qu'il ne chasse de race.

Moi. — Et vous en ferez un musicien afin qu'il ne manque rien à la ressemblance?

Lui. — Un musicien! un musicien! quelquefois je le regarde en grinçant les dents et je dis : Si tu devais

jamais savoir une note, je crois que je te tordrais le cou.

Moi. — Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

Lui. — Cela ne mène à rien.

Moi. — Cela mène à tout.

Lui. — Oui, quand on excelle; mais qu'est-ce qui peut se promettre de son enfant qu'il excellera? Il y a dix mille à parier contre un qu'il ne sera qu'un misérable râcleur de cordes comme moi. Savez-vous qu'il serait peut-être plus aisé de trouver un enfant propre à gouverner un royaume, à faire un grand roi, qu'un grand violon!

Moi. — Il me semble que les talents agréables, même médiocres, chez un peuple sans mœurs, perdu de débauche et de luxe, avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune. Moi qui vous parle, j'ai entendu la conversation qui suit entre une espèce de protecteur et une espèce de protégé. Celui-ci avait été adressé au premier comme à un homme obligeant qui pourrait le servir : « Monsieur, que savez-vous?

— Je sais passablement les mathématiques.

— Eh bien, montrez les mathématiques; après vous être crotté dix à douze ans sur le pavé de Paris, vous aurez trois à quatre cents livres de rente.

— J'ai étudié les lois et je suis versé dans le droit.

— Si Puffendorf et Grotius revenaient au monde, ils mourraient de faim contre une borne.

— Je sais très bien l'histoire et la géographie.

— S'il y avait des parents qui eussent à cœur la bonne éducation de leurs enfants, votre fortune serait faite; mais il n'y en a point.

— Je suis assez bon musicien.

— Eh! que ne disiez-vous cela d'abord? Et pour vous faire voir le parti qu'on peut tirer de ce dernier talent, j'ai une fille; venez tous les jours, depuis sept heures et demie du soir jusqu'à neuf, vous lui donnerez leçon, et je vous donnerai vingt-cinq louis par an; vous déjeunerez, dînerez, goûterez, souperez avec nous; le reste de votre journée vous appartiendra, vous en disposerez à votre profit.

Lui. — Et cet homme, qu'est-il devenu?

Moi. — S'il eût été sage, il eût fait fortune, la seule chose qu'il paraît que vous ayez en vue.

Lui. — Sans doute de l'or, de l'or; l'or est tout, et le reste sans or n'est rien. Aussi, au lieu de lui faire farcir la tête de belles maximes, qu'il faudrait qu'il oubliât sous peine de n'être qu'un gueux, lorsque je possède un louis, ce qui ne m'arrive pas souvent, je me plante devant lui, je tire le louis de ma poche, je le lui montre avec admiration, je lève les yeux au ciel, je baise le louis devant lui, et pour lui faire entendre mieux encore l'importance de la pièce sacrée, je lui bégaye de la voix, je lui désigne du doigt, tout ce qu'on en peut acquérir, un beau fourreau, un beau toquet, un bon biscuit; ensuite je mets le louis dans ma poche, je me promène avec fierté, je relève la basque de ma veste, je frappe de la main sur mon gousset; et c'est ainsi que je lui fais concevoir que c'est du louis qui est là que naît l'assurance qu'il me voit.

Moi. — On ne peut rien de mieux; mais s'il arrivait que profondément pénétré de la valeur du louis, un jour...?

Lui. — Je vous entends. Il faut fermer les yeux là-dessus, il n'y a point de principe de morale qui n'ait

son inconvénient. Au pis aller, c'est un mauvais quart d'heure et tout est fini.

Moi. — Même d'après des vues si courageuses et si sages, je persiste à croire qu'il serait bon d'en faire un musicien. Je ne connais pas de moyen d'approcher plus rapidement des grands, de mieux servir leurs vices et de mettre à profit les siens.

Lui. — Il est vrai ; mais j'ai des projets d'un succès plus prompt et plus sûr. Ah ! si c'était aussi bien une fille ! mais comme on ne fait pas ce qu'on veut, il faut prendre ce qui vient, en tirer le meilleur parti, et pour cela ne pas donner bêtement, comme la plupart des pères qui ne feraient rien de pis quand ils auraient médité le malheur de leurs enfants, l'éducation de Lacédémone à un enfant destiné à vivre à Paris. Si elle est mauvaise, c'est la faute des mœurs de ma nation et non la mienne. En répondra qui pourra ; je veux que mon fils soit heureux, ou, ce qui revient au même, honoré, riche et puissant. Je connais un peu les voies les plus faciles d'arriver à ce but et je les lui enseignerai de bonne heure. Si vous me blâmez, vous autres sages, la multitude et le succès m'absoudront. Il aura de l'or, c'est moi qui vous le dis. S'il en a beaucoup, rien ne lui manquera, pas même votre estime et votre respect.

Moi. — Vous pourriez vous tromper.

Lui. — Ou il s'en passera, comme bien d'autres...

Il y avait dans tout cela beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit ; mais qu'on ne dit pas. Voilà, en vérité, la différence la plus marquée entre mon homme et la plupart de nos entours. Il avouait les vices qu'il avait, que les autres ont ; mais il n'était pas hypocrite. Il n'était ni plus ni moins

abominable qu'eux, il était seulement plus franc et plus conséquent, et quelquefois profond dans sa dépravation. Je tremblai de ce que son enfant deviendrait sous un pareil maître. Il est certain que, d'après des idées d'institution aussi strictement calquées sur nos mœurs, il devait aller loin, à moins qu'il ne fût prématurément arrêté en chemin.

Lui. — Oh! ne craignez rien : le point important, le point difficile auquel un bon père doit surtout s'attacher, ce n'est pas de donner à son enfant des vices qui l'enrichissent, des ridicules qui le rendent précieux aux grands, tout le monde le fait, sinon de système comme moi, au moins d'exemple et de leçon; mais de lui marquer la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois. Ce sont des dissonances dans l'harmonie sociale qu'il faut savoir placer, préparer et sauver. Rien de si plat qu'une suite d'accords parfaits; il faut quelque chose qui pique, qui sépare le faisceau, et qui en éparpille les rayons.

Moi. — Fort bien; par cette comparaison vous me ramenez des mœurs à la musique, dont je m'étais écarté malgré moi, et je vous en remercie, car, à ne vous rien celer, je vous aime mieux musicien que moraliste.

Lui. — Je suis pourtant bien subalterne en musique, et bien supérieur en morale.

Moi. — J'en doute; mais quand cela serait, je suis un bon homme, et vos principes ne sont pas les miens.

Lui. — Tant pis pour vous. Ah! si j'avais vos talents!

Moi. — Laissons mes talents, et revenons aux vôtres.

LUI. — Si je savais m'énoncer comme vous! Mais j'ai un diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde et de lettres, moitié de la Halle.

MOI. — Je parle mal, je ne sais que dire la vérité, et cela ne prend pas toujours, comme vous savez.

LUI. — Mais ce n'est pas pour dire la vérité, au contraire, c'est pour bien dire le mensonge que j'ambitionne votre talent. Si je savais écrire, fagoter un livre, tourner une épître dédicatoire, bien enivrer un sot de son mérite, m'insinuer auprès des femmes!

MOI. — Et tout cela, vous le savez mille fois mieux que moi; je ne serais pas même digne d'être votre écolier.

LUI. — Combien de grandes qualités perdues, et dont vous ignorez le prix!

MOI. — Je recueille tout celui que j'y mets.

LUI. — Si cela était, vous n'auriez pas cet habit grossier, cette veste d'étamine, ces bas de laine, ces souliers épais et cette antique perruque.

MOI. — D'accord; il faut être bien maladroit quand on n'est pas riche, et qu'on se permet tout pour le devenir; mais c'est qu'il y a des gens comme moi qui ne regardent pas la richesse comme la chose du monde la plus précieuse : gens bizarres.

LUI. — Très bizarres; on ne naît point avec cette tournure d'esprit-là; on se la donne, car elle n'est pas dans la nature.

MOI. — De l'homme?

LUI. — De l'homme : tout ce qui vit, sans l'excepter, cherche son bien-être aux dépens de qui il appartiendra, et je suis sûr que si je laissais venir le petit sauvage sans lui parler de rien, il voudrait être richement vêtu, splendidement nourri, chéri des hommes, aimé des

femmes, et rassembler sur lui tous les bonheurs de la vie.

Moi. — Si le petit sauvage était abandonné à lui-même, qu'il conservât toute son imbécillité et qu'il réunît au peu de raison de l'enfant au berceau la violence des passions de l'homme de trente ans, il tordrait le cou à son père et coucherait avec sa mère.

Lui. — Cela prouve la nécessité d'une bonne éducation ; et qui est-ce qui le conteste? et qu'est-ce qu'une bonne éducation, sinon celle qui conduit à toutes sortes de jouissances sans péril et sans inconvénient?

Moi. — Peu s'en faut que je ne sois de votre avis; mais gardons-nous de nous expliquer.

Lui. — Pourquoi?

Moi. — C'est que je crains que nous ne soyons d'accord qu'en apparence, et que si nous entrons une fois dans la discussion des périls et des inconvénients à éviter, nous ne nous entendions plus.

Lui. — Et qu'est-ce que cela fait?

Moi. — Laissons cela, vous dis-je ; ce que je sais là-dessus, je ne vous l'apprendrai pas, et vous m'instruirez plus aisément de ce que j'ignore et de ce que vous savez en musique. Cher Rameau, parlons musique, et dites-moi comment il est arrivé qu'avec la facilité de sentir, de retenir et de rendre les plus beaux endroits des grands maîtres, avec l'enthousiasme qu'ils vous inspirent et que vous transmettez aux autres, vous n'ayez rien fait qui vaille...

Au lieu de me répondre, il se mit à hocher de la tête, et, levant le doigt au ciel, il s'écria : Et l'astre ! l'astre ! Quand la nature fit Leo, Vinci, Pergolèse, Duni, elle sourit; elle prit un air imposant et grave en formant mon cher oncle Rameau qu'on aura appelé pendant

une dizaine d'années le grand Rameau, et dont bientôt on ne parlera plus. Quand elle fagota son neveu, elle fit la grimace, et puis la grimace, et puis la grimace encore. (Et, en disant ces mots, il faisait toutes sortes de grimaces du visage. c'était le mépris, le dédain, l'ironie ; et il semblait pétrir entre ses doigts un morceau de pâte, et sourire aux formes ridicules qu'il lui donnait ; cela fait, il jeta la pagode hétéroclite loin de lui et il dit.) C'est ainsi qu'elle me fit et qu'elle me jeta à côté d'autres pagodes, les unes à gros ventres ratatinés, à cous courts, à gros yeux hors de la tête, apoplectiques ; d'autres à cous obliques ; il y en avait de sèches, à l'œil vif, au nez crochu ; toutes se mirent à crever de rire en me voyant, et moi de mettre mes deux poings sur mes côtés et à crever de rire en les voyant, car les sots et les fous s'amusent les uns des autres ; ils se cherchent, ils s'attirent. Si en arrivant là je n'avais pas trouvé tout fait le proverbe qui dit que *l'argent des sots est le patrimoine des gens d'esprit*, on me le devrait. Je sentis que la nature avait mis ma légitime dans la bourse des pagodes, et j'inventai mille moyens de m'en ressaisir.

Moi. — Je sais ces moyens, vous m'en avez parlé, et je les ai fort admirés ; mais, entre tant de ressources, pourquoi n'avoir pas tenté celle d'un bel ouvrage ?

Lui. — Ce propos est celui d'un homme du monde à l'abbé Le Blanc. L'abbé disait : « La marquise de Pompadour me prend par la main, me porte jusque sur le seuil de l'Académie, là elle retire sa main, je tombe et je me casse les deux jambes. » L'homme du monde lui répondait : « Eh bien, l'abbé, il faut se relever et enfoncer la porte d'un coup de tête. » L'abbé lui répliquait : « C'est ce que j'ai tenté ; et savez-vous ce qui m'en est revenu ? une bosse au front... »

Après cette historiette, mon homme se mit à marcher la tête baissée, l'air pensif et abattu ; il soupirait, il pleurait, se désolait, levait au ciel les mains et les yeux, se frappait la tête du poing à se briser le front ou les doigts, et il ajoutait : « Il me semble qu'il y a pourtant là quelque chose ; mais j'ai beau frapper, secouer, il n'en sort rien... » ; puis il recommençait à secouer sa tête et à se frapper le front de plus belle, et il disait : « Ou il n'y a personne là, ou l'on ne veut pas répondre. »

Un instant après, il prenait un air fier, il relevait sa tête, il s'appliquait la main droite sur le cœur, il marchait et disait : « Je sens, oui, je sens... »

Il contrefaisait l'homme qui s'irrite, qui s'indigne, qui s'attendrit, qui commande, qui supplie, et prononçait, sans préparation, des discours de colère, de commisération, de haine, d'amour ; il esquissait les caractères des passions avec une finesse et une vérité surprenantes ; puis il ajoutait : « C'est cela, je crois ? voilà que cela vient ; voilà ce que c'est que de trouver un accoucheur qui sait irriter, précipiter les douleurs et faire sortir l'enfant. Seul, je prends la plume, je veux écrire ; je me ronge les ongles, je m'use le front ; serviteur, bonsoir, le dieu est absent ; je m'étais persuadé que j'avais du génie ; au bout de ma ligne je lis que je suis un sot, un sot, un sot. Mais le moyen de sentir, de s'élever, de penser, de peindre fortement, en fréquentant avec des gens tels que ceux qu'il faut voir pour vivre ; au milieu des propos qu'on tient et de ceux qu'on entend, et de ce commérage : « Aujourd'hui le boulevard était charmant. Avez-vous entendu la petite Marmotte ? Elle joue à ravir. Monsieur un tel avait le plus

bel attelage gris pommelé qu'il soit possible d'imaginer. La belle madame celle-ci commence à passer ; est-ce qu'à l'âge de quarante-cinq ans on porte une coiffure comme celle-là? La jeune une telle est couverte de diamants qui ne lui coûtent guère.

— Vous voulez dire qui lui coûtent... cher?

— Mais non.

— Où l'avez-vous vue?

— A l'*Enfant d'Arlequin perdu et retrouvé.*

— La scène du désespoir a été jouée comme elle ne l'avait pas encore été. Le Polichinelle de la Foire a du gosier, mais point de finesse, point d'âme. Madame une telle est accouchée de deux enfants à la fois ; chaque père aura le sien... Et vous croyez que cela dit, redit et entendu tous les jours, échauffe et conduit aux grandes choses?

Moi. — Non, il vaudrait mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec et se chercher soi-même.

Lui. — Peut-être ; mais je n'en ai pas le courage. Et puis sacrifier son bonheur à un succès incertain ! Et le nom que je porte, donc? Rameau !... s'appeler Rameau, cela est gênant. Il n'en est pas des talents comme de la noblesse qui se transmet et dont l'illustration s'accroît en passant du grand-père au père et du père au fils, du fils à son petit-fils, sans que l'aïeul impose quelque mérite à son descendant ; la vieille souche se ramifie en une énorme tige de sots, mais qu'importe? Il n'en est pas ainsi du talent. Pour n'obtenir que la renommée de son père, il faut être plus habile que lui ; il faut avoir hérité de sa fibre... La fibre m'a manqué, mais le poignet s'est dégourdi, l'archet marche, et le pot bout : si ce n'est pas de la gloire, c'est du bouillon.

Moi. — A votre place, je ne me le tiendrais pas pour dit, j'essayerais.

Lui. — Et vous croyez que je n'ai pas essayé? Je n'avais pas quinze ans lorsque je me dis pour la première fois : Qu'as-tu, Rameau? tu rêves ; et à quoi rêves-tu? Que tu voudrais bien avoir fait ou faire quelque chose qui excitât l'admiration de l'univers... Eh oui, il n'y a qu'à souffler et remuer les doigts, il n'y a qu'à ourler le bec, et ce sera une cane. Dans un âge plus avancé, j'ai répété le propos de mon enfance ; aujourd'hui je le répète encore, et je reste autour de la statue de Memnon.

Moi. — Que voulez-vous dire avec votre statue de Memnon?

Lui. — Cela s'entend, ce me semble. Autour de la statue de Memnon il y en avait une infinité d'autres, également frappées des rayons du soleil ; mais la sienne était la seule qui résonnât. Un poète, c'est Voltaire, et puis qui encore? Voltaire ; et le troisième? Voltaire ; et le quatrième? Voltaire. Un musicien, c'est Rinaldo de Capoua ; c'est Hasse ; c'est Pergolèse ; c'est Alberti ; c'est Tartini ; c'est Locatelli ; c'est Terradeglias ; c'est mon oncle ; c'est ce petit Duni, qui n'a ni mine ni figure, mais qui sent, mordieu, qui a du chant et de l'expression. Le reste, auprès de ce petit nombre de Memnons, autant de paires d'oreilles fichées au bout d'un bâton : aussi sommes-nous gueux, si gueux, que c'est une bénédiction. Ah! monsieur le philosophe, la misère est une terrible chose. Je la vois accroupie, la bouche béante pour recevoir quelques gouttes de l'eau glacée qui s'échappent du tonneau des Danaïdes. Je ne sais si elle aiguise l'esprit du philosophe, mais elle re-

froidit diablement la tête du poète, on ne chante pas bien sous ce tonneau. Trop heureux encore celui qui peut s'y placer! J'y étais et je n'ai pas su m'y tenir. J'avais déjà fait cette sottise une fois. J'ai voyagé en Bohême, en Allemagne, en Suisse, en Hollande, en Flandre, au diable vert.

Moi. — Sous le tonneau percé?

Lui. — Sous le tonneau percé. C'était un juif opulent et dissipateur, qui aimait la musique et mes folies. Je musiquais comme il plaît à Dieu; je faisais le fou; je ne manquais de rien. Mon juif était un homme qui savait sa loi et qui l'observait raide comme une barre, quelquefois avec l'ami, toujours avec l'étranger. Il se fit une mauvaise affaire qu'il faut que je vous raconte, car elle est plaisante.

Il y avait à Utrecht une courtisane charmante. Il fut tenté de la chrétienne; il lui dépêcha un grison avec une lettre de change assez forte. La bizarre créature rejeta son offre. Le juif en fut désespéré. Le grison lui dit : « Pourquoi vous affliger ainsi? Si vous voulez coucher avec une jolie femme, rien n'est plus aisé, et même de coucher avec une plus jolie que celle que vous poursuivez; c'est la mienne que je vous céderai au même prix. » Fait et dit. Le grison garde la lettre de change, et mon juif couche avec la femme du grison. L'échéance de la lettre de change arrive; le juif la laisse protester et s'inscrit en faux. Procès. Le juif disait : « Jamais cet homme n'osera dire à quel prix il possède ma lettre, et je ne la payerai pas. « A l'audience il interpelle le grison. « Cette lettre de change, de qui la tenez-vous?

— De vous.

— Est-ce pour de l'argent prêté?

— Non.

— Est-ce pour fourniture de marchandises?

— Non.

— Est-ce pour services rendus?

— Non; mais il ne s'agit point de cela, j'en suis possesseur, vous l'avez signée, et vous l'acquitterez.

— Je ne l'ai pas signée.

— Je suis donc un faussaire?

— Vous ou un autre dont vous êtes l'agent.

— Je suis un lâche, mais vous êtes un coquin; croyez-moi, ne me poussez pas à bout, je dirai tout; je me déshonorerai, mais je vous perdrai... »

Le juif ne tint compte de la menace, et le grison révéla toute l'affaire à la séance qui suivit. Ils furent blâmés tous les deux, et le juif condamné à payer la lettre de change, dont la valeur fut appliquée au soulagement des pauvres. Alors je me séparai de lui; je revins ici.

Quoi faire? car il fallait périr de misère ou faire quelque chose. Il me passa toutes sortes de projets par la tête. Un jour, je partais le lendemain pour me jeter dans une troupe de province, également bon ou mauvais pour le théâtre et pour l'orchestre. Le lendemain, je songeais à me faire peindre un de ces tableaux attachés à une perche qu'on plante dans un carrefour, et où j'aurais crié à tue-tête : « Voilà la ville où il est né; et le voilà qui prend congé de son père l'apothicaire, le voilà qui arrive dans la capitale, cherchant la demeure de son oncle... Le voilà aux genoux de son oncle, qui le chasse... Le voilà avec un juif, etc., etc. » Le jour suivant, je me levais bien résolu de m'associer aux

chanteurs des rues. Ce n'est pas ce que j'aurais fait de plus mal; nous serions allés concerter sous les fenêtres de mon cher oncle, qui en serait crevé de rage. Je pris un autre parti...

Là il s'arrêta, passant successivement de l'attitude d'un homme qui tient un violon, serrant des cordes à tour de bras, à celle d'un pauvre diable exténué de fatigue, à qui les forces manquent, à qui les jambes flageolent, prêt à expirer, si on ne lui jette un morceau de pain; il désignait son extrême besoin par le geste d'un doigt dirigé vers sa bouche entr'ouverte; puis il ajouta :

Cela s'entend. On me jetait le lopin; nous nous le disputions à trois ou quatre affamés que nous étions... Et puis pensez grandement, faites de belles choses au milieu d'une pareille détresse!

Moi. — Cela est difficile.

Lui. — De cascade en cascade, j'étais tombé là; j'y étais comme un coq en pâte. J'en suis sorti. Il faudra derechef scier le boyau et revenir au geste du doigt vers la bouche béante. Rien de stable dans ce monde : aujourd'hui au sommet, demain au bas de la roue. De maudites circonstances nous mènent et nous mènent fort mal...

Puis buvant un coup qui restait au fond de la bouteille, et s'adressant à son voisin :

— Monsieur, par charité, une petite prise. Vous avez là une belle boîte. Vous n'êtes pas musicien?

— Non.

— Tant mieux pour vous, car ce sont de pauvres bougres... bien à plaindre. Le sort a voulu que je le fusse, moi, tandis qu'il y a à Montmartre, peut-être

dans un moulin, un meunier, un valet de meunier, qui n'entendra jamais que le bruit de cliquet, et qui aurait trouvé les plus beaux chants. Rameau! au moulin, au moulin, c'est là ta place.

Moi. — A quoi que ce soit que l'homme s'applique, la nature l'y destinait.

Lui. — Elle fait d'étranges bévues. Pour moi, je ne vois pas, de cette hauteur où tout se confond, l'homme qui émonde un arbre avec des ciseaux, la chenille qui en ronge la feuille, et d'où l'on ne voit que deux insectes différents. Chacun à son devoir. Perchez-vous sur l'épicyle de Mercure et de là distribuez, si cela vous convient, et à l'imitation de Réaumur, lui, la classe des mouches en couturières, arpenteuses, faucheuses; vous, l'espèce des hommes, en hommes menuisiers, charpentiers, couvreurs, danseurs, chanteurs, c'est votre affaire; je ne m'en mêle pas. Je suis dans ce monde et j'y reste. Mais s'il est dans la nature d'avoir appétit, car c'est toujours à l'appétit que j'en reviens, à la sensation qui m'est toujours présente, je trouve qu'il n'est pas du bon ordre de n'avoir pas toujours de quoi manger. Quelle diable d'économie! des hommes qui regorgent de tout tandis que d'autres, qui ont un estomac importun comme eux, une faim renaissante comme eux, n'ont pas de quoi mettre sous la dent. Le pis c'est la posture contrainte où nous tient le besoin. L'homme nécessiteux ne marche pas comme un autre, il saute, il rampe, il se tortille, il se traîne, il passe sa vie à prendre et à exécuter des positions.

Moi. — Qu'est-ce que des positions?

Lui. — Allez le demander à Noverre. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter.

Moi. — Et vous voilà aussi, pour me servir de votre expression, ou de celle de Montaigne, *perché sur l'épicycle de Mercure* et considérant les différentes pantomimes de l'espèce humaine.

Lui. — Non, non, vous dis-je, je suis trop lourd pour m'élever si haut. J'abandonne aux grues le séjour des brouillards, je vais terre à terre. Je regarde autour de moi, et je prends mes positions, ou je m'amuse des positions que je vois prendre aux autres; je suis excellent pantomime, comme vous en allez juger.

Puis il se mit à sourire, à contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant; il a le pied droit en avant, le gauche en arrière, le dos courbé, la tête relevée, le regard comme attaché sur d'autres yeux, la bouche béante, les bras portés vers quelque objet; il attend un ordre, il le reçoit, il part comme un trait, il revient, il est exécuté, il en rend compte; il est attentif à tout; il ramasse ce qui tombe, il place un oreiller ou un tabouret sous des pieds; il tient une soucoupe; il approche une chaise; il ouvre une porte; il ferme une fenêtre, il tire des rideaux; il observe le maître et la maîtresse; il est immobile, les bras pendants, les jambes parallèles; il écoute, il cherche à lire sur les visages et il ajoute : Voilà ma pantomime, à peu près la même que celle des flatteurs, des courtisans, des valets et des gueux.

Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais, m'ont quelquefois fait rêver profondément. Ce sont trois magasins où je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur le visage des plus graves personnages, et je vois Pantalon dans un prélat, un satyre dans un président, un pour-

ceau dans un cénobite, une autruche dans un ministre, une oie dans son premier commis.

Moi. — Mais à votre compte, dis-je à mon homme, il y a bien des gueux dans ce monde-ci, et je ne connais personne qui ne sache quelques pas de votre danse.

Lui. — Vous avez raison. Il n'y a dans tout un royaume qu'un homme qui marche, c'est le souverain; tout le reste prend des positions.

Moi. — Le souverain? Encore y a-t-il quelque chose à dire. Et croyez-vous qu'il ne se trouve pas de temps en temps à côté de lui un petit pied, un petit chignon, un petit nez qui lui fasse faire un peu de pantomime? Quiconque a besoin d'un autre est indigent et prend une position. Le roi prend une position devant sa maîtresse, et devant Dieu il fait son pas de pantomime. Le ministre fait le pas de courtisan, de flatteur, de valet et de gueux devant son roi. La foule des ambitieux danse vos positions, en cent manières plus viles les unes que les autres, devant le ministre. L'abbé de condition, en rabat et en manteau long, au moins une fois la semaine, devant le dépositaire de la feuille des bénéfices. Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux est le grand branle de la terre; chacun a sa petite Hus et son Bertin.

Lui. — Cela me console.

Mais tandis que je parlais, il contrefaisait à mourir de rire les positions des personnages que je nommais. Par exemple, pour le petit abbé, il tenait son chapeau sous le bras et son bréviaire de la main gauche; de la droite il relevait la queue de son manteau, il s'avançait la tête un peu penchée sur l'épaule,

les yeux baissés, imitant si parfaitement l'hypocrite, que je crus voir l'auteur des *Réfutations* devant l'évêque d'Orléans. Aux flatteurs, aux ambitieux, il était ventre à terre; c'était Bouret au contrôle général.

MOI. — Cela est supérieurement exécuté; mais il y a pourtant un être dispensé de la pantomime. C'est le philosophe qui n'a rien et qui ne demande rien.

LUI. — Et où est cet animal-là? S'il n'a rien, il souffre; s'il ne sollicite rien, il n'obtiendra rien... et il souffrira toujours.

MOI. — Non; Diogène se moquait des besoins.

LUI. — Mais il faut être vêtu.

MOI. — Non, il allait tout nu.

LUI. — Quelquefois il faisait froid dans Athènes.

MOI. — Moins qu'ici.

LUI. — On y mangeait.

MOI. — Sans doute.

LUI. — Aux dépens de qui?

MOI. — De la nature. A qui s'adresse le sauvage? à la terre, aux animaux, aux poissons, aux arbres, aux herbes, aux racines, aux ruisseaux.

LUI. — Mauvaise table.

MOI. — Elle est grande.

LUI. — Mais mal servie.

MOI. — C'est pourtant celle qu'on dessert pour couvrir les nôtres.

LUI. — Mais vous conviendrez que l'industrie de nos cuisiniers, pâtissiers, rôtisseurs, traiteurs, confiseurs, y met un peu du sien. Avec la diète austère de votre Diogène, il ne devait pas avoir des organes fort indociles.

MOI. — Vous vous trompez, l'habit du cynique était,

autrefois, notre habit monastique avec la même vertu. Les cyniques étaient les carmes et les cordeliers d'Athènes.

Lui. — Je vous y prends. Diogène a donc aussi dansé la pantomime, si ce n'est devant Périclès, du moins devant Laïs et Phryné?

Moi. — Vous vous trompez encore; les autres achetaient bien cher la courtisane qui se livrait à lui pour le plaisir.

Lui. — Mais, s'il arrivait que la courtisane fût occupée et le cynique pressé...

Moi. — Il rentrait dans son tonneau et se passait d'elle.

Lui. — Et vous me conseilleriez de l'imiter?

Moi. — Je veux mourir si cela ne vaudrait pas mieux que de ramper, de s'avilir et de se prostituer.

Lui. — Mais il me faut un bon lit, une bonne table, un vêtement frais en été, du repos, de l'argent et beaucoup d'autres choses, que je préfère de devoir à la bienveillance, plutôt que de les acquérir par le travail.

Moi. — C'est que vous êtes un fainéant, un gourmand, un lâche, une âme de boue.

Lui. — Je crois vous l'avoir dit.

Moi. — Les choses de la vie ont un prix sans doute, mais vous ignorez celui du sacrifice que vous faites pour les obtenir. Vous dansez, vous avez dansé et vous continuerez de danser la vile pantomime.

Lui. — Il est vrai; mais il m'en a peu coûté et il ne m'en coûtera plus rien pour cela; et c'est par cette raison que je ferais mal de prendre une autre allure qui me peinerait et que je ne garderais pas; mais je vois à ce que vous me dites là que ma pauvre petite femme

était une espèce de philosophe; elle avait du courage comme un lion : quelquefois nous manquions de pain et nous étions sans le sou; nous avions vendu presque toutes nos nippes. Je m'étais jeté sur le pied de notre lit, là je me creusais à chercher quelqu'un qui me prêtât un écu que je ne lui rendrais pas. Elle, gaie comme un pinson, se mettait à son clavecin, chantait et s'accompagnait; c'était un gosier de rossignol, je regrette que vous ne l'ayez pas entendue. Quand j'étais de quelque concert, je l'emmenais avec moi; chemin faisant, je lui disais : « Allons, madame, faites-vous admirer, déployez votre talent et vos charmes, enlevez, renversez... » Nous arrivions; elle chantait, elle enlevait, elle renversait. Hélas! je l'ai perdue, la pauvre petite! Outre son talent, c'est qu'elle avait une bouche à recevoir à peine le petit doigt; des dents, une rangée de perles; des yeux, des pieds, une peau, des joues, des tétons! des jambes de cerf, des cuisses et des fesses à modeler. Elle aurait eu tôt ou tard le fermier général au moins. C'était une démarche, une croupe, ah! Dieu, quelle croupe!

Puis le voilà qui se met à contrefaire la démarche de sa femme. Il allait à petits pas, il portait sa tête au vent, il jouait de l'éventail, il se démenait de la croupe; c'était la charge de nos petites coquettes la plus plaisante et la plus ridicule.

Puis reprenant la suite de son discours, il ajoutait :

« Je la promenais partout, aux Tuileries, au Palais-Royal, aux Boulevards. Il était impossible qu'elle me demeurât. Quand elle traversait la rue, le matin, en cheveux, et en pet-en-l'air, vous vous seriez arrêté pour la voir, et vous l'auriez embrassée entre quatre

doigts sans la serrer. Ceux qui la suivaient, qui la regardaient trotter avec ses petits pieds, et qui mesuraient cette large croupe dont les jupons légers dessinaient la forme, doublaient le pas; elle les laissait arriver, puis elle détournait prestement sur eux ses deux grands yeux noirs et brillants qui les arrêtaient tout court; c'est que l'endroit de la médaille ne déparait pas le revers. Mais, hélas! je l'ai perdue, et toutes mes espérances de fortune se sont évanouies avec elle. Je ne l'avais prise que pour cela, je lui avais confié mes projets, et elle avait trop de sagacité pour n'en pas concevoir la certitude, et trop de jugement pour ne les pas approuver. »

Et puis le voilà qui sanglote et qui pleure en disant :

— Non, non, je ne m'en consolerai jamais. Depuis j'ai pris le rabat et la calotte.

Moi. — De douleur?

Lui. — Si vous voulez. Mais le vrai, pour avoir mon écuelle sur ma tête... Mais voyez un peu l'heure qu'il est, car il faut que j'aille à l'Opéra.

Moi. — Qu'est-ce qu'on donne?

Lui. — Le Dauvergne. Il y a d'assez belles choses dans la musique, c'est dommage qu'il ne les ait pas dites le premier. Parmi ces morts, il y en a toujours qui désolent les vivants. Que voulez-vous? *Quisque suos non patimur manes*. Mais il est cinq heures et demie, j'entends la cloche qui sonne les vêpres de l'abbé de Canaye et les miennes. Adieu. Monsieur le philosophe, n'est-il pas vrai que je suis toujours le même?

Moi. — Hélas! oui, malheureusement.

Lui. — Que j'aie ce malheur-là encore seulement une quarantaine d'années : rira bien qui rira le dernier.

HISTOIRE

DE

MADAME DE LA POMMERAYE

Récit de l'hôtesse dans *Jacques le Fataliste.*

Le marquis des Arcis était un homme de plaisir, très aimable, croyant peu à la vertu des femmes.

M. le marquis en trouva pourtant une assez bizarre pour lui tenir rigueur. Elle s'appelait Mme de La Pommeraye. C'était une veuve, qui avait des mœurs, de la naissance, de la fortune et de la hauteur. M. des Arcis rompit avec toutes ses connaissances, s'attacha uniquement à Mme de La Pommeraye, lui fit sa cour avec la plus grande assiduité, tâcha par tous les sacrifices imaginables de lui prouver qu'il l'aimait, lui proposa même de l'épouser; mais cette femme avait été si malheureuse avec un premier mari, qu'elle aurait mieux aimé s'exposer à toutes sortes de malheurs qu'au danger d'un second mariage.

Cette femme vivait très retirée. Le marquis était un ancien ami de son mari; elle l'avait reçu, et elle continuait de le recevoir. Si on lui pardonnait son goût efféminé pour la galanterie, c'était ce qu'on appelle un homme d'honneur. La poursuite constante du marquis, secondée de ses qualités personnelles, de sa jeunesse, de sa figure, des apparences de la passion la plus vraie, de la solitude, du penchant à la tendresse, en un mot, de tout ce qui nous livre à la séduction des hommes eut son effet, et Mme de La Pommeraye, après avoir

lutté plusieurs mois contre le marquis, contre elle-même, exigé selon l'usage les serments les plus solennels, rendit heureux le marquis, qui aurait joui du sort le plus doux, s'il avait pu conserver pour sa maîtresse les sentiments qu'il avait jurés et qu'on avait pour lui. Tenez, monsieur, il n'y a que les femmes qui sachent aimer ; les hommes n'y entendent rien.

Au bout de quelques années, le marquis commença à trouver la vie de Mme La Pommeraye trop unie. Il lui proposa de se répandre dans la société : elle y consentit ; à avoir un dîner-souper : et elle y consentit. Peu à peu il passa un jour, deux jours sans la voir ; peu à peu il manqua au dîner-souper qu'il avait arrangé ; peu à peu il abrégea ses visites ; il eut des affaires qui l'appelaient : lorsqu'il arrivait, il disait un mot, s'étalait dans un fauteuil, prenait une brochure, la jetait, parlait à son chien ou s'endormait. Le soir, sa santé, qui devenait misérable, voulait qu'il se retirât de bonne heure : c'était l'avis de Tronchin. « C'est un grand homme que Tronchin ! Ma foi ! je ne doute pas qu'il ne tire d'affaire notre amie dont les autres désespéraient. » Et tout en parlant ainsi, il prenait sa canne et son chapeau et s'en allait, oubliant quelquefois de l'embrasser. Mme de La Pommeraye pressentit qu'elle n'était plus aimée ; il fallut s'en assurer, et voici comme elle s'y prit.

Un jour, après dîner, elle dit au marquis : « Mon ami, vous rêvez.

— Vous rêvez aussi, marquise.

— Il est vrai, et même assez tristement.

— Qu'avez-vous ?

— Rien.

— Cela n'est pas vrai. Allons, marquise, dit-il en

bâillant, racontez-moi cela ; cela vous désennuiera et moi.

— Est-ce que vous vous ennuyez?

— Non ; c'est qu'il y a des jours...

— Où l'on s'ennuie.

— Vous vous trompez, mon amie ; je vous jure que vous vous trompez : c'est qu'en effet il y a des jours... On ne sait à quoi cela tient.

— Mon ami, il y a longtemps que je suis tentée de vous faire une confidence ; mais je crains de vous affliger.

— Vous pourriez m'affliger, vous?

— Peut-être ; mais le ciel m'est témoin de mon innocence.

Cela s'est fait sans mon consentement, à mon insu, par une malédiction à laquelle toute l'espèce humaine est apparemment assujettie, puisque moi, moi-même, je n'y ai pas échappé.

— Ah ! c'est de vous... Et avoir peur !... De quoi s'agit-il?

— Marquis, il s'agit... Je suis désolée ; je vais vous désoler, et, tout bien considéré, il vaut mieux que je me taise.

— Non, mon amie, parlez ; auriez-vous au fond de votre cœur un secret pour moi? La première de nos conventions ne fut-elle pas que nos âmes s'ouvriraient l'une à l'autre sans réserve?

— Il est vrai, et voilà ce qui me pèse ; c'est un reproche qui met le comble à un beaucoup plus important que je me fais. Est-ce que vous ne vous apercevez pas que je n'ai plus la même gaieté? J'ai perdu l'appétit, je ne bois et je ne mange que par raison ; je ne saurais

dormir. Nos sociétés les plus intimes me déplaisent. La nuit je m'interroge et je me dis : Est-ce qu'il est moins aimable? Non. Auriez-vous à lui reprocher quelques liaisons suspectes? Non. Est-ce que sa tendresse pour vous est diminuée? Non. Pourquoi, votre ami étant le même, votre cœur est-il donc changé? car il l'est : vous ne pouvez vous le cacher; vous ne l'attendez plus avec la même impatience; vous n'avez plus le même plaisir à le voir; cette inquiétude quand il tardait à revenir; cette douce émotion au bruit de sa voiture, quand on l'annonçait, quand il paraissait, vous ne l'éprouvez plus.

— Comment, madame! »

Alors la marquise de La Pommeraye se couvrit les yeux de ses mains, pencha la tête et se tut un moment, après lequel elle ajouta : « Marquis, je me suis attendue à tout votre étonnement, à toutes les choses amères que vous m'allez dire. Marquis! épargnez-moi... Non, ne m'épargnez pas, dites-les-moi; je les écouterai avec résignation, parce que je les mérite. Oui, mon cher marquis, il est vrai... Oui, je suis... Mais, n'est-ce pas un assez grand malheur que la chose soit arrivée, sans y ajouter encore la honte, le mépris d'être fausse, en vous le dissimulant? Vous êtes le même, mais votre amie est changée; votre amie vous révère, vous estime autant et plus que jamais; mais... mais une femme accoutumée comme elle à examiner de près ce qui se passe dans les replis les plus secrets de son âme et à ne s'en imposer sur rien, ne peut se cacher que l'amour en est sorti. La découverte est affreuse, mais elle n'en est pas moins réelle. La marquise de La Pommeraye, moi, moi, inconstante! légère!... Marquis, entrez en fureur, cherchez les noms les plus odieux, je me les

suis donnés d'avance ; donnez-les-moi, je suis prête à les accepter tous... tous, excepté celui de femme fausse, que vous m'épargnerez, je l'espère, car en vérité je ne le suis pas. » Cela dit, Mme de La Pommeraye se renversa sur son fauteuil et se mit à pleurer. Le marquis se précipita à ses genoux, et lui dit : « Vous êtes une femme charmante, une femme adorable, une femme comme il n'y en a point. Votre franchise, votre honnêteté me confond et devrait me faire mourir de honte. Ah ! quelle supériorité ce moment vous donne sur moi ! Que je vous vois grande et que je me trouve petit ! c'est vous qui avez parlé la première, et c'est moi qui fus coupable le premier. Mon amie, votre sincérité m'entraîne ; je serais un monstre si elle ne m'entraînait pas, et je vous avouerai que l'histoire de votre cœur est mot à mot l'histoire du mien. Tout ce que vous vous êtes dit, je me le suis dit ; mais je me taisais, je souffrais, et je ne sais quand j'aurais eu le courage de parler.

— Vrai, mon ami ?

— Rien de plus vrai ; et il ne nous reste qu'à nous féliciter réciproquement d'avoir perdu en même temps le sentiment fragile et trompeur qui nous unissait.

— En effet, quel malheur que mon amour eût duré lorsque le vôtre aurait cessé !

— Ou que ce fût en moi qu'il eût cessé le premier.

— Vous avez raison, je le sens.

— Jamais vous ne m'avez paru aussi aimable, aussi belle que dans ce moment ; et si l'expérience du passé ne m'avait rendu circonspect, je croirais vous aimer plus que jamais. « Et le marquis, en lui parlant ainsi, lui prenait les mains, et les lui baisait. Mme de La Pommeraye, renfermant en elle-même le dépit mortel dont

elle était déchirée, reprit la parole et dit au marquis : « Mais, marquis, qu'allons-nous devenir?

— Nous ne nous en sommes imposé ni l'un ni l'autre; vous avez droit à toute mon estime; je ne crois pas avoir entièrement perdu le droit que j'avais à la vôtre : nous continuerons de nous voir, nous nous livrerons à la confiance de la plus tendre amitié. Nous nous serons épargné tous ces ennuis, toutes ces petites perfidies, tous ces reproches, toute cette humeur, qui accompagnent communément les passions qui finissent ; nous serons uniques dans notre espèce. Vous recouvrerez toute votre liberté, vous me rendrez la mienne; nous voyagerons dans le monde; je serai le confident de vos conquêtes ; je ne vous célerai rien des miennes, si j'en fais quelques-unes, ce dont je doute fort, car vous m'avez rendu difficile. Cela sera délicieux ! Vous m'aiderez de vos conseils, je ne vous refuserai pas les miens dans les circonstances périlleuses où vous croirez en avoir besoin. Qui sait ce qui peut arriver? »

« Il est très vraisemblable que plus j'irai, plus vous gagnerez aux comparaisons, et que je vous reviendrai plus passionné, plus tendre, plus convaincu que jamais que Mme de La Pommeraye était la seule femme faite pour mon bonheur; et après ce retour, il y a tout à parier que je vous resterai jusqu'à la fin de ma vie.

— S'il arrivait qu'à votre retour vous ne me trouvassiez plus? car enfin, marquis, on n'est pas toujours juste ; et il ne serait pas impossible que je ne me prisse de goût, de fantaisie, de passion même pour un autre qui ne vous vaudrait pas.

— J'en serais assurément désolé; mais je n'aurais point à me plaindre; je ne m'en prendrais qu'au sort

qui nous aurait séparés lorsque nous étions unis, et qui nous rapprocherait lorsque nous ne pourrions plus l'être... »

Après cette conversation, ils se mirent à moraliser sur l'inconstance du cœur humain, sur la frivolité des serments, sur les liens du mariage.

M. le marquis des Arcis et Mme de La Pommeraye s'embrassèrent, enchantés l'un de l'autre, et se séparèrent. Plus la dame s'était contrainte en sa présence, plus sa douleur fut violente quand il fut parti. « Il n'est donc que trop vrai, s'écria-t-elle, il ne m'aime plus!... » Je ne vous ferai point le détail de toutes nos extravagances quand on nous délaisse, vous en seriez trop vains. Je vous ai dit que cette femme avait de la fierté: mais elle était bien autrement vindicative. Lorsque les premières fureurs furent calmées, et qu'elle jouit de toute la tranquillité de son indignation, elle songea à se venger, mais à se venger d'une manière cruelle, d'une manière à effrayer tous ceux qui seraient tentés à l'avenir de séduire et de tromper une honnête femme. Elle s'est vengée, elle s'est cruellement vengée; sa vengeance a éclaté et n'a corrigé personne; nous n'en avons pas été depuis moins vilainement séduites et trompées.

A force d'y rêver, voici ce qui lui vint en idée. Mme de La Pommeraye avait autrefois connu une femme de province qu'un procès avait appelée à Paris, avec sa fille, jeune, belle et bien élevée. Elle avait appris que cette femme, ruinée par la perte de son procès, en avait été réduite à tenir tripot. On s'assemblait chez elle, on jouait, on soupait, et communément un ou deux des convives restaient, passaient la nuit avec madame et

mademoiselle, à leur choix. Elle mit un de ses gens en quête de ces créatures. On les déterra, on les invita à faire visite à Mme de La Pommeraye, qu'elles se rappelaient à peine. Ces femmes, qui avaient pris le nom de Mme et de Mlle d'Aisnon, ne se firent pas attendre; dès le lendemain, la mère se rendit chez Mme de La Pommeraye. Après les premiers compliments, Mme de La Pommeraye demanda à la d'Aisnon ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait depuis la perte de son procès.

« Pour vous parler avec sincérité, lui répondit la d'Aisnon, je fais un métier périlleux, infâme, peu lucratif, et qui me déplaît, mais la nécessité contraint la loi. J'étais presque résolue à mettre ma fille à l'Opéra, mais elle n'a qu'une petite voix de chambre, et n'a jamais été qu'une danseuse médiocre. Je l'ai promenée, pendant et après mon procès, chez des magistrats, chez des grands, chez des prélats, chez des financiers, qui s'en sont accommodés pour un terme et qui l'ont laissée là. Ce n'est pas qu'elle ne soit belle comme un ange, qu'elle n'ait de la finesse, de la grâce; mais aucun esprit de libertinage, rien de ces talents propres à réveiller la langueur d'hommes blasés. Mais ce qui nous a le plus nui, c'est qu'elle s'était entêtée d'un petit abbé de qualité, impie, incrédule, dissolu, hypocrite, anti-philosophe, que je ne vous nommerai pas; mais c'est le dernier de ceux qui, pour arriver à l'épiscopat, ont pris la route qui est en même temps la plus sûre et qui demande le moins de talent. Je ne sais ce qu'il faisait entendre à ma fille, à qui il venait lire tous les matins les feuillets de son dîner, de son souper, de sa rapsodie. Sera-t-il évêque, ne le sera-t-il pas? Heureusement ils se sont brouillés. Ma fille lui ayant

demandé un jour s'il connaissait ceux contre lesquels il écrivait, et l'abbé lui ayant répondu que non; s'il avait d'autres sentiments que ceux qu'il ridiculisait, et l'abbé lui ayant répondu que non, elle se laissa emporter à sa vivacité, et lui représenta que son rôle était celui du plus méchant et du plus faux des hommes. »

Mme de La Pommeraye lui demanda si elles étaient fort connues.

« Beaucoup trop, malheureusement.

— A ce que je vois, vous ne tenez point à votre état?

— Aucunement, et ma fille me proteste tous les jours que la condition la plus malheureuse lui paraît préférable à la sienne; elle en est d'une mélancolie qui achève d'éloigner d'elle...

— Si je me mettais en tête de vous faire à l'une et à l'autre le sort le plus brillant, vous y consentiriez donc?

— A bien moins.

— Mais il s'agit de savoir si vous pouvez me promettre de vous conformer à la rigueur des conseils que je vous donnerai.

— Quels qu'ils soient, vous pouvez y compter.

— Et vous serez à mes ordres quand il me plaira?

— Nous les attendrons avec impatience.

— Cela me suffit; retournez-vous-en; vous ne tarderez pas à les recevoir. En attendant, défaites-vous de vos meubles, vendez tout, ne réservez pas même vos robes, si vous en avez de voyantes : cela ne cadrerait point à mes vues. »

Mme de La Pommeraye monte dans son carrosse, court les faubourgs les plus éloignés du quartier de la d'Aisnon, loue un petit appartement en maison honnête, dans le voisinage de la paroisse, le fait meubler

le plus succinctement qu'il est possible, invite la d'Aisnon et sa fille à dîner, et les installe, ou le jour même, ou quelques jours après, leur laissant un précis de la conduite qu'elles ont à tenir.

« Vous ne fréquenterez point les promenades publiques; car il ne faut pas qu'on vous découvre.

« Vous ne recevrez personne, pas même vos voisins et vos voisines, parce qu'il faut que vous affectiez la plus profonde retraite.

« Vous prendrez, dès demain, l'habit de dévotes, parce qu'il faut qu'on vous croie telles.

« Vous n'aurez chez vous que des livres de dévotion, parce qu'il ne faut rien autour de vous qui puisse vous trahir.

« Vous serez de la plus grande assiduité aux offices de la paroisse, jours de fêtes et jours ouvrables.

« Vous vous intriguerez pour avoir entrée au parloir de quelque couvent; le bavardage de ces recluses ne nous sera pas inutile.

« Vous ferez connaissance étroite avec le curé et les prêtres de la paroisse, parce que je puis avoir besoin de leur témoignage.

« Vous n'en recevrez d'habitude aucun.

« Vous irez à confesse et vous approcherez des sacrements au moins deux fois le mois.

« Vous reprendrez votre nom de famille, parce qu'il est honnête et qu'on fera tôt ou tard des informations dans votre province.

« Vous ferez de temps en temps quelques petites aumônes, et vous n'en recevrez point, sous quelque prétexte que ce puisse être. Il faut qu'on ne vous croie ni pauvres ni riches.

« Vous filerez, vous coudrez, vous tricoterez, vous broderez, et vous donnerez aux dames de charité votre ouvrage à vendre.

« Vous vivrez de la plus grande sobriété; deux petites portions d'auberge; et puis c'est tout.

« Votre fille ne sortira jamais sans vous, ni vous sans elle. De tous les moyens d'édifier à peu de frais, vous n'en négligerez aucun.

« Surtout jamais chez vous, je vous le répète, ni prêtres, ni moines, ni dévotes.

« Vous irez dans les rues les yeux baissés; à l'église, vous ne verrez que Dieu. »

« J'en conviens, cette vie est austère, mais elle ne durera pas, et je vous en promets la plus signalée récompense. Voyez, consultez-vous : si cette contrainte vous paraît au-dessus de vos forces, avouez-le-moi; je n'en serai ni offensée, ni surprise. J'oubliais de vous dire qu'il serait à propos que vous vous fissiez un verbiage de la mysticité, et que l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament vous devînt familière, afin qu'on vous prenne pour des dévotes d'ancienne date. Faites-vous jansénistes ou molinistes, comme il vous plaira; mais le mieux sera d'avoir l'opinion de votre curé. Ne manquez pas, à tort et à travers, dans toute occasion, de vous déchaîner contre les philosophes; criez que Voltaire est l'Antéchrist, sachez par cœur l'ouvrage de votre petit abbé, et colportez-le, s'il le faut... »

Mme de La Pommeraye ajouta : « Je ne vous verrai point chez vous; je ne suis pas digne du commerce d'aussi saintes femmes; mais n'en ayez aucune inquiétude : vous viendrez ici clandestinement quelquefois, et nous nous dédommagerons, en petit comité, de

votre régime pénitent. Mais, tout en jouant la dévotion, n'allez pas vous en empêtrer. Quant aux dépenses de votre petit ménage, c'est mon affaire. Si mon projet réussit, vous n'aurez plus besoin de moi ; s'il manque sans qu'il y ait de votre faute, je suis assez riche pour vous assurer un sort honnête et meilleur que l'état que vous m'aurez sacrifié. Mais surtout soumission, soumission absolue, illimitée à mes volontés, sans quoi je ne réponds de rien pour le présent, et ne m'engage à rien pour l'avenir. »

Tandis que nos deux dévotes édifiaient, et que la bonne odeur de leur piété et de la sainteté de leurs mœurs se répandait à la ronde, Mme de La Pommeraye observait avec le marquis les démonstrations extérieures de l'estime, de l'amitié, de la confiance la plus parfaite. Toujours bien venu, jamais ni grondé, ni boudé, même après de longues absences : il lui racontait toutes ses petites bonnes fortunes, et elle paraissait s'en amuser franchement. Elle lui donnait ses conseils dans les occasions d'un succès difficile ; elle lui jetait quelquefois des mots de mariage, mais c'était d'un ton si désintéressé, qu'on ne pouvait la soupçonner de parler pour elle. Si le marquis lui adressait quelques-uns de ces propos tendres ou galants dont on ne peut guère se dispenser avec une femme qu'on a connue, ou elle en souriait, ou elle les laissait tomber. A l'en croire, son cœur était paisible ; et, ce qu'elle n'aurait jamais imaginé, elle éprouvait qu'un ami tel que lui suffisait au bonheur de la vie ; et puis elle n'était plus de la première jeunesse, et ses goûts étaient bien émoussés.

« Quoi ! vous n'avez rien à me confier ?

— Non.

— Mais le petit comte, mon amie, qui vous pressait si vivement de mon règne ?

— Je lui ai fermé ma porte, et je ne le vois plus.

— C'est d'une bizarrerie ! Et pourquoi l'avoir éloigné ?

— C'est qu'il ne me plaît pas.

— Ah ! madame, je crois vous deviner : vous m'aimez encore.

— Cela se peut.

— Vous comptez sur un retour.

— Pourquoi non ?

— Et vous vous ménagez tous les avantages d'une conduite sans reproche.

— Je le crois.

— Et si j'avais le bonheur ou le malheur de reprendre, vous vous feriez au moins un mérite du silence que vous garderiez sur mes torts.

— Vous me croyez bien délicate et bien généreuse.

— Mon amie, après ce que vous avez fait, il n'est aucune sorte d'héroïsme dont vous ne soyez capable.

— Je ne suis pas trop fâchée que vous le pensiez.

— Ma foi, je cours le plus grand danger avec vous, j'en suis sûr.

— Il y avait environ trois mois qu'ils étaient au même point, lorsque Mme de La Pommeraye crut qu'il était temps de mettre en jeu ses grands ressorts. Un jour d'été qu'il faisait beau, et qu'elle attendait le marquis à dîner, elle fit dire à la d'Aisnon et à sa fille de se rendre au Jardin du Roi. Le marquis vint ; on servit de bonne heure ; on dîna : on dîna gaiement. Après dîner, Mme de La Pommeraye propose une promenade au marquis, s'il n'avait rien de plus agréable à faire. Il n'y avait ce jour-là ni Opéra, ni comédie ; ce fut le marquis

qui en fit la remarque ; et pour se dédommager d'un spectacle amusant par un spectacle utile, le hasard voulut que ce fut lui-même qui invita la marquise à aller voir le Cabinet du Roi. Il ne fut pas refusé, comme vous pensez bien. Voilà les chevaux mis ; les voilà partis ; les voilà arrivés au Jardin du Roi ; et les voilà mêlés dans la foule, regardant tout, et ne voyant rien, comme les autres.

Au sortir du Cabinet, le marquis et sa bonne amie se promenèrent dans le jardin. Ils suivaient la première allée qui est à droite en entrant, proche l'école des arbres, lorsque Mme de La Pommeraye fit un cri de surprise, en disant : « Je ne me trompe pas, je crois que ce sont elles ; oui, ce sont elles-mêmes. »

Aussitôt on quitte le marquis, et l'on s'avance à la rencontre de nos deux dévotes. La d'Aisnon fille était à ravir sous ce vêtement simple, qui, n'attirant point le regard, fixe l'attention tout entière sur la personne. « Ah ! c'est vous, madame ?

— Oui, c'est moi.

— Et comment vous portez-vous, et qu'êtes-vous devenue depuis une éternité ?

— Vous savez nos malheurs ; il a fallu s'y résigner, et vivre retirées comme il convenait à notre petite fortune ; sortir du monde, quand on ne peut plus s'y montrer décemment.

— Mais moi, me délaisser, moi qui ne suis pas du monde, et qui ai toujours le bon esprit de le trouver aussi maussade qu'il l'est !

— Un des inconvénients de l'infortune, c'est la méfiance qu'elle inspire : les indigents craignent d'être importuns.

— Vous, importunes pour moi ! ce soupçon est une bonne injure.

— Madame, j'en suis tout à fait innocente, je vous ai rappelée dix fois à maman, mais elle me disait : Mme de La Pommeraye... personne, ma fille, ne pense plus à nous.

— Quelle injustice ! Asseyons-nous, nous causerons. Voilà M. le marquis des Arcis ; c'est mon ami ; et sa présence ne nous gênera pas. Comme mademoiselle est grandie ! comme elle est embellie depuis que nous ne nous sommes vues !

— Notre position a cela d'avantageux, qu'elle nous prive de tout ce qui nuit à la santé : voyez son visage, voyez ses bras ; voilà ce qu'on doit à la vie frugale et réglée, au sommeil, au travail, à la bonne conscience ; et c'est quelque chose... »

On s'assit, on s'entretint d'amitié. La d'Aisnon mère parla bien, la d'Aisnon fille parla peu. Le ton de la dévotion fut celui de l'une et de l'autre, mais avec aisance et sans pruderie. Longtemps avant la chute du jour, nos deux dévotes se levèrent. On leur représenta qu'il était encore de bonne heure ; la d'Aisnon mère dit assez haut, à l'oreille de Mme de La Pommeraye, qu'elles avaient encore un exercice de piété à remplir, et qu'il leur était impossible de rester plus longtemps. Elles étaient déjà à quelque distance, lorsque Mme de La Pommeraye se reprocha de ne leur avoir pas demandé leur demeure, et de ne leur avoir pas appris la sienne : « C'est une faute, ajouta-t-elle, que je n'aurais pas commise autrefois. » Le marquis courut pour la réparer ; elles acceptèrent l'adresse de Mme de La Pommeraye, mais, quelles que furent les instances du marquis,

il ne put obtenir la leur. Il n'osa pas leur offrir sa voiture, en avouant à Mme de La Pommeraye qu'il en avait été tenté.

Le marquis ne manqua point de demander à Mme de La Pommeraye ce que c'étaient que ces deux femmes.

« Ce sont deux créatures plus heureuses que nous. Voyez la belle santé dont elles jouissent ! la sérénité qui règne sur leur visage ! l'innocence, la décence qui dictent leurs propos ! On ne voit point cela, on n'entend point cela dans nos cercles. Nous plaignons les dévots ; les dévots nous plaignent : et à tout prendre, je penche à croire qu'ils ont raison.

— Mais, marquise, est-ce que vous seriez tentée de devenir dévote ?

— Pourquoi pas ?

— Prenez-y garde, je ne voudrais pas que notre rupture, si c'en est une, vous menât jusque-là.

— Et vous aimeriez mieux que je rouvrisse ma porte au petit comte ?

— Beaucoup mieux.

— Et vous me le conseilleriez ?

— Sans balancer... »

Mme de La Pommeraye dit au marquis ce qu'elle savait du nom, de la province, du premier état et du procès des deux dévotes, y mettant tout l'intérêt et tout le pathétique possible, puis elle ajouta : » Ce sont deux femmes d'un mérite rare, la fille surtout. Vous concevez qu'avec une figure comme la sienne on ne manque de rien ici, quand on veut en faire ressource ; mais elles ont préféré une honnête modicité à une aisance honteuse ; ce qui leur reste est si mince, qu'en vérité je ne sais comment elles font pour subsister. Cela tra-

vaille nuit et jour. Supporter l'indigence quand on y est né, c'est ce qu'une multitude d'hommes savent faire ; mais passer de l'opulence au plus étroit nécessaire, s'en contenter, y trouver la félicité, c'est ce que je ne comprends pas. Voilà à quoi sert la religion. Nos philosophes auront beau dire, la religion est une bonne chose.

— Surtout pour les malheureux.

— Et qui est-ce qui ne l'est pas plus ou moins?

— Je veux mourir si vous ne devenez dévote.

— Le grand malheur! Cette vie est si peu de chose, quand on la compare à une éternité à venir!

— Mais vous parlez déjà comme un missionnaire.

— Je parle comme une femme persuadée. Là, marquis, répondez-moi vrai; toutes nos richesses ne seraient-elles pas de bien pauvres guenilles à nos yeux, si nous étions plus pénétrés de l'attente des biens et de la crainte des peines d'une autre vie? Corrompre une jeune fille ou une femme attachée à son mari, avec la croyance qu'on peut mourir entre ses bras, et tomber tout à coup dans des supplices sans fin, convenez que ce serait le plus incroyable délire.

— Cela se fait pourtant tous les jours.

— C'est qu'on n'a point de foi, c'est qu'on s'étourdit.

— C'est que nos opinions religieuses ont peu d'influence sur nos mœurs. Mais, mon amie, je vous jure que vous vous acheminez à toutes jambes au confessionnal.

— C'est bien ce que je pourrais faire de mieux.

— Allez, vous êtes folle ; vous avez encore une vingtaine d'années de jolis péchés à faire : n'y manquez pas ; ensuite vous vous en repentirez, et vous irez vous

en vanter aux pieds du prêtre, si cela vous convient... Mais voilà une conversation d'un tour bien sérieux; votre imagination se noircit furieusement, et c'est l'effet de cette abominable solitude où vous vous êtes renfoncée. Croyez-moi, rappelez au plus tôt le petit comte, vous ne verrez plus ni diable, ni enfer, et vous serez charmante comme auparavant. Vous craignez que je vous le reproche si nous nous raccommodons jamais; mais d'abord nous ne nous raccommoderons peut-être pas; et par une appréhension bien ou mal fondée, vous vous privez du plaisir le plus doux; et, en vérité, l'honneur de valoir mieux que moi ne vaut pas ce sacrifice.

— Vous dites bien vrai, aussi n'est-ce pas là ce qui me retient... »

Ils dirent encore beaucoup d'autres choses que je ne me rappelle pas.

Après quelques tours d'allées, Mme de La Pommeraye et le marquis remontèrent en voiture. Mme de La Pommeraye dit : « Comme cela me vieillit ! Quand cela vint à Paris, cela n'était pas plus haut qu'un chou.

— Vous parlez de la fille de cette dame que nous avons trouvée à la promenade?

— Oui. C'est comme dans un jardin où les roses fanées font place aux roses nouvelles. L'avez-vous regardée?

— Je n'y ai pas manqué.

— Comment la trouvez-vous?

— C'est la tête d'une vierge de Raphaël sur le corps de sa *Galatée;* et puis une douceur dans la voix!

— Une modestie dans le regard!

— Une bienséance dans le maintien!

— Une décence dans le propos qui ne m'a frappée

dans aucune fille comme dans celle-là. Voilà l'effet de l'éducation.

— Lorsqu'il est préparé par un bon naturel. »

Le marquis déposa Mme de La Pommeraye à sa porte; et Mme de La Pommeraye n'eut rien de plus pressé que de témoigner à nos deux dévotes combien elle était satisfaite de la manière dont elles avaient rempli leur rôle.

De ce jour, le marquis devint plus assidu chez Mme de La Pommeraye, qui s'en aperçut sans lui en demander la raison. Elle ne lui parlait jamais la première des deux dévotes; elle attendait qu'il entamât ce texte : ce que le marquis faisait toujours d'impatience et avec une indifférence mal simulée.

Le marquis. — Avez-vous vu vos amies?

Madame de La Pommeraye. — Non.

Le marquis. — Savez-vous que cela n'est pas trop bien? Vous êtes riche : elles sont dans le malaise; et vous ne les invitez pas même à manger quelquefois!

Madame de La Pommeraye. — Je me croyais un peu mieux connue de monsieur le marquis. L'amour autrefois me prêtait des vertus; aujourd'hui l'amitié me prête des défauts. Je les ai invitées dix fois sans avoir pu les obtenir une. Elles refusent de venir chez moi, par des idées singulières; et quand je les visite, il faut que je laisse mon carrosse à l'entrée de la rue et que j'aille en déshabillé, sans rouge et sans diamants. Il ne faut pas trop s'étonner de leur circonspection : un faux rapport suffirait pour aliéner l'esprit d'un certain nombre de personnes bienfaisantes et les priver de leurs secours. Marquis, le bien apparemment coûte beaucoup à faire.

LE MARQUIS. — Surtout aux dévots.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Puisque le plus léger prétexte suffit pour les en dispenser. Si l'on savait que j'y prends intérêt, bientôt on dirait : Mme de La Pommeraye les protège : elles n'ont besoin de rien... Et voilà les charités supprimées.

LE MARQUIS. — Les charités !

MADAME DE LA POMMERAYE. — Oui, monsieur, les charités !

LE MARQUIS. — Vous les connaissez, et elles en sont aux charités ?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Encore une fois, marquis, je vois bien que vous ne m'aimez plus, et qu'une partie de votre estime s'en est allée avec votre tendresse. Et qui est-ce qui vous a dit que, si ces femmes étaient dans le besoin des aumônes de la paroisse, c'était de ma faute ?

LE MARQUIS. — Pardon, madame, mille pardons, j'ai tort. Mais quelle raison de se refuser à la bienveillance d'une amie ?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Ah ! marquis, nous sommes bien loin, nous autres gens du monde, de connaître les délicatesses scrupuleuses des âmes timorées. Elles ne croient pas pouvoir accepter les secours de toute personne indistinctement.

LE MARQUIS. — C'est nous ôter le meilleur moyen d'expier nos folles dissipations.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Point du tout. Je suppose, par exemple, que monsieur le marquis des Arcis fût touché de compassion pour elles ; que ne fait-il passer ces secours par des mains plus dignes ?

LE MARQUIS. — Et moins sûres.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Cela se peut.

LE MARQUIS. — Dites-moi, si je leur envoyais une vingtaine de louis, croyez-vous qu'elles les refuseraient?

MADAME DE LA POMMERAYE. — J'en suis sûre; et ce refus vous semblerait déplacé dans une mère qui a un enfant charmant?

LE MARQUIS. — Savez-vous que j'ai été tenté de les aller voir?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Je le crois. Marquis, marquis, prenez garde à vous; voilà un mouvement de compassion bien subit et bien suspect.

LE MARQUIS. — Quoi qu'il en soit, m'auraient-elles reçu?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Non certes! Avec l'éclat de votre voiture, de vos habits, de vos gens et les charmes de la jeune personne, il n'en fallait pas davantage pour apprêter au caquet des voisins, des voisines et les perdre.

LE MARQUIS. — Vous me chagrinez; car, certes, ce n'était pas mon dessein. Il faut donc renoncer à les secourir et à les voir?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Je le crois.

LE MARQUIS. — Mais si je leur faisais passer mes secours par votre moyen?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Je ne crois pas ces secours-là assez purs pour m'en charger.

LE MARQUIS. — Voilà qui est cruel!

MADAME DE LA POMMERAYE. — Oui, cruel : c'est le mot.

LE MARQUIS. — Quelle vision! marquise, vous vous moquez. Une jeune fille que je n'ai jamais vue qu'une fois...

Madame de La Pommeraye. — Mais du petit nombre de celles qu'on n'oublie pas quand on les a vues.

Le marquis. — Il est vrai que ces figures-là vous suivent.

Madame de La Pommeraye. — Marquis, prenez garde à vous ; vous vous préparez des chagrins ; et j'aime mieux avoir à vous en garantir que d'avoir à vous en consoler. N'allez pas confondre celle-ci avec celles que vous avez connues : cela ne se ressemble pas ; on ne les tente pas, on ne les séduit pas, on n'en approche pas, elles n'écoutent pas, on n'en vient pas à bout. »

Après cette conversation, le marquis se rappela tout à coup qu'il avait une affaire pressée ; il se leva brusquement et sortit soucieux.

Pendant un assez long intervalle de temps, le marquis ne passa presque pas un jour sans voir Mme de La Pommeraye; mais il arrivait, il s'asseyait, il gardait le silence ; Mme de La Pommeraye parlait seule ; le marquis, au bout d'un quart d'heure, se levait et s'en allait.

Il fit ensuite une éclipse de près d'un mois, après laquelle il reparut, mais triste, mais mélancolique, mais défait. La marquise, en le voyant, lui dit : « Comme vous voilà fait ! d'où sortez-vous ? Est-ce que vous avez passé tout ce temps en petite maison ?

Le marquis. — Ma foi, à peu près. De désespoir, je me suis précipité dans un libertinage affreux.

Madame de La Pommeraye. — Comment ! de désespoir ?

Le marquis. — Oui, de désespoir... »

Après ce mot, il se mit à se promener en long et en large sans mot dire ; il allait aux fenêtres, il regardait le ciel, il s'arrêtait devant Mme de La Pommeraye ; il allait à la porte, il appelait ses gens à qui il n'avait

rien à dire; il les renvoyait; il rentrait; il revenait à Mme de La Pommeraye, qui travaillait sans l'apercevoir; il voulait parler, il n'osait; enfin Mme de La Pommeraye en eut pitié, et lui dit : « Qu'avez-vous? On est un mois sans vous voir; vous reparaissez avec un visage de déterré et vous rôdez comme une âme en peine.

LE MARQUIS. — Je n'y puis plus tenir, il faut que je vous dise tout. J'ai été vivement frappé de la fille de votre amie; j'ai tout, mais tout fait pour l'oublier; et plus j'ai fait, plus je m'en suis souvenu. Cette créature angélique m'obsède; rendez-moi un service important.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Quel?

LE MARQUIS. — Il faut absolument que je la revoie et que je vous en aie l'obligation. J'ai mis mes grisons en campagne. Toute leur venue, toute leur allée est de chez elles à l'église et de l'église chez elles. Dix fois je me suis présenté à pied sur leur chemin; elles ne m'ont seulement pas aperçu; je me suis planté sur leur porte inutilement. Elles m'ont d'abord rendu libertin comme un sapajou, puis dévot comme un ange; je n'ai pas manqué la messe une fois depuis quinze jours. Ah! mon amie, quelle figure! qu'elle est belle!... »

Mme de La Pommeraye savait tout cela. « C'est-à-dire, répondit-elle au marquis, qu'après avoir tout mis en œuvre pour vous guérir, vous n'avez rien omis pour devenir fou, et que c'est le dernier parti qui vous a réussi?

LE MARQUIS. — Et réussi, je ne saurais vous exprimer à quel point. N'aurez-vous pas compassion de moi et ne vous devrai-je pas le bonheur de la revoir?

MADAME DE LA POMMERAYE. — La chose est difficile, et

je m'en occuperai, mais à une condition : c'est que vous laisserez ces infortunées en repos et que vous cesserez de les tourmenter. Je ne vous cèlerai point qu'elles m'ont écrit de votre persécution avec amertume, et voilà leur lettre... »

La lettre qu'on donnait à lire au marquis avait été concertée entre elles. C'était la d'Aisnon fille qui paraissait l'avoir écrite par ordre de sa mère : et l'on y avait mis, d'honnête, de doux, de touchant, d'élégance et d'esprit, tout ce qui pouvait renverser la tête du marquis. Aussi en accompagnait-il chaque mot d'une exclamation ; pas une phrase qu'il ne relût ; il pleurait de joie ; il disait à Mme de La Pommeraye : « Convenez donc, madame, qu'on n'écrit pas mieux que cela.

Madame de La Pommeraye. — J'en conviens.

Le marquis. — Et qu'à chaque ligne on se sent pénétré d'admiration et de respect pour les femmes de ce caractère !

Madame de La Pommeraye. — Cela devrait être.

Le marquis. — Je vous tiendrai ma parole ; mais songez, je vous en supplie, à ne pas manquer à la vôtre.

Madame de La Pommeraye. — En vérité, marquis, je suis aussi folle que vous. Il faut que vous ayez conservé un terrible empire sur moi ; cela m'effraye.

Le marquis. — Quand la reverrai-je ?

Madame de La Pommeraye. — Je n'en sais rien. Il faut s'occuper premièrement du moyen d'arranger la chose, et d'éviter tout soupçon. Elles ne peuvent ignorer vos vues ; voyez la couleur que ma complaisance aurait à leurs yeux, si elles s'imaginaient que j'agis de concert avec vous... Mais, marquis, entre nous, qu'ai-je besoin de cet embarras-là ? Que m'importe que vous aimiez,

que vous n'aimiez pas? que vous extravaguiez? Démêlez votre fusée vous-même. Le rôle que vous me faites faire est aussi trop singulier.

Le marquis. — Mon amie, si vous m'abandonnez, je suis perdu! Je ne vous parlerai point de moi, puisque je vous offenserais; mais je vous conjurerai par ces intéressantes et dignes créatures qui vous sont si chères; vous me connaissez, épargnez-leur toutes les folies dont je suis capable. J'irai chez elles; oui, j'irai, je vous en préviens; je forcerai leur porte, j'entrerai malgré elles, je m'asseyerai, je ne sais ce que je dirai, ce que je ferai; car que n'avez-vous point à craindre de l'état violent où je suis?... »

Vous remarquerez, Messieurs, dit l'hôtesse, que depuis le commencement de cette aventure jusqu'à ce moment, le marquis des Arcis n'avait pas dit un mot qui ne fût un coup de poignard dirigé au cœur de Mme de La Pommeraye. Elle étouffait d'indignation et de rage; aussi répondit-elle au marquis, d'une voix tremblante et entrecoupée :

« Mais vous avez raison. Ah! si j'avais été aimée comme cela, peut-être que... Passons là-dessus... Ce n'est pas pour vous que j'agirai, mais je me flatte du moins, monsieur le marquis, que vous me donnerez du temps.

Le marquis. — Le moins, le moins que je pourrai. »

Mme de La Pommeraye disait : Je souffre, mais je ne souffre pas seule. Cruel homme! j'ignore quel sera la durée de mon tourment, mais j'éterniserai le tien... Elle tint le marquis près d'un mois dans l'attente de l'entrevue qu'elle avait promise, c'est-à-dire qu'elle lui laissa tout le temps de pâtir, de se bien enivrer, et que,

sous prétexte d'adoucir la longueur du délai, elle lui permit de l'entretenir de sa passion.

Le marquis venait donc tous les jours causer avec Mme de La Pommeraye, qui achevait de l'irriter, de l'endurcir et de le perdre par les discours les plus artificieux. Il s'informait de la patrie, de la naissance, de l'éducation, de la fortune et du désastre de ces femmes; il y revenait sans cesse, et ne se croyait jamais assez instruit et touché. La marquise lui faisait remarquer le progrès de ses sentiments, et lui en familiarisait le terme, sous prétexte de lui en inspirer de l'effroi. Marquis, lui disait-elle, prenez-y garde, cela vous mènera loin; il pourrait arriver un jour que mon amitié, dont vous faites un étrange abus, ne m'excusât ni à mes yeux ni aux vôtres. Ce n'est pas que tous les jours on ne fasse de plus grandes folies. Marquis, je crains fort que vous n'obteniez cette fille qu'à des conditions qui, jusqu'à présent, n'ont pas été de votre goût.

Lorsque Mme de La Pommeraye crut le marquis bien préparé pour le succès de son dessein, elle arrangea avec les deux femmes qu'elles viendraient dîner chez elle; et avec le marquis que, pour leur donner le change, il les surprendrait en habit de campagne: ce qui fut exécuté.

On en était au second service lorsqu'on annonça le marquis. Le marquis, Mme de La Pommeraye et les deux d'Aisnon, jouèrent supérieurement l'embarras. « Madame, dit-il à Mme de La Pommeraye, j'arrive de ma terre; il est trop tard pour aller chez moi où l'on ne m'attend que ce soir, et je me suis flatté que vous ne me refuseriez pas à dîner... » Et tout en parlant, il avait pris une chaise, et s'était mis à table. On avait

disposé le couvert de manière qu'il se trouvât à côté de la mère et en face de la fille. Il remercia d'un clin d'œil Mme de La Pommeraye de cette attention délicate. Après le trouble du premier instant, nos deux dévotes se rassurèrent. On causa, on fut même gai. Le marquis fut de la plus grande attention pour la mère, et de la politesse la plus réservée pour la fille. C'était un amusement secret bien plaisant pour ces trois femmes, que le scrupule du marquis à ne rien dire, à ne se rien permettre qui pût les effaroucher. Elles eurent l'inhumanité de le faire parler dévotion pendant trois heures de suite, et Mme de La Pommeraye lui disait : « Vos discours font merveilleusement l'éloge de vos parents; les premières leçons qu'on en reçoit ne s'effacent jamais. Vous entendez toutes les subtilités de l'amour divin, comme si vous n'aviez été qu'à saint François de Sales pour toute nourriture. N'auriez-vous pas été un peu quiétiste ?

— Je ne m'en souviens plus... »

Il est inutile de dire que nos dévotes mirent dans la conversation tout ce qu'elles avaient de grâces, d'esprit, de séduction et de finesse. On toucha en passant le chapitre des passions, et Mlle Duquênoi (c'était son nom de famille) prétendit qu'il n'y en avait qu'une seule de dangereuse. Le marquis fut de son avis. Entre les six et sept, les deux femmes se retirèrent, sans qu'il fût possible de les arrêter ; Mme de La Pommeraye prétendant avec Mme Duquênoi qu'il fallait aller de préférence à son devoir, sans quoi il n'y aurait presque point de journée dont la douceur ne fût altérée par le remords. Les voilà parties au grand regret du marquis, et le marquis en tête à tête avec Mme de La Pommeraye.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Eh bien ! marquis, ne faut-il pas que je sois bien bonne ? Trouvez-moi à Paris une autre femme qui en fasse autant.

LE MARQUIS, *en se jetant à ses genoux.* — J'en conviens ; il n'y en a pas une qui vous ressemble. Votre bonté me confond : vous êtes la seule véritable amie qu'il y ait au monde.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Êtes-vous bien sûr de sentir toujours également le prix de mon procédé ?

LE MARQUIS. — Je serais un monstre d'ingratitude, si j'en rabattais.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Changeons de texte. Quel est l'état de votre cœur ?

LE MARQUIS. — Faut-il vous l'avouer franchement ? il faut que j'aie cette fille-là, ou que j'en périsse.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Vous l'aurez sans doute, mais il faut savoir comme quoi.

LE MARQUIS. — Nous verrons.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Marquis, marquis, je vous connais, je les connais : tout est vu.

Le marquis fut environ deux mois sans se montrer chez Mme de La Pommeraye ; et voici ses démarches dans cet intervalle. Il fit connaissance avec le confesseur de la mère et de la fille C'était un ami du petit abbé dont je vous ai parlé. Ce prêtre, après avoir mis toutes les difficultés hypocrites qu'on peut apporter à une intrigue malhonnête, et vendu le plus chèrement qu'il lui fut possible la sainteté de son ministère, se prêta à tout ce que le marquis voulut.

La première scélératesse de l'homme de Dieu, ce fut d'aliéner la bienveillance du curé, et de lui persuader que ces deux protégées de Mme de La Pommeraye

obtenaient de la paroisse une aumône dont elles privaient des indigents plus à plaindre qu'elles. Son but était de les amener à ses vues par la misère.

Ensuite il travailla au tribunal de la confession à jeter la division entre la mère et la fille. Lorsqu'il entendait la mère se plaindre de sa fille, il aggravait les torts de celle-ci, et irritait le ressentiment de l'autre. Si c'était la fille qui se plaignît de sa mère, il lui insinuait que la puissance des pères et mères sur leurs enfants était limitée, et que, si la persécution de sa mère était poussé jusqu'à un certain point, il ne serait peut-être pas impossible de la soustraire à une autorité tyrannique. Puis il lui donnait pour pénitence de revenir à confesse.

Une autre fois il lui parlait de ses charmes, mais lestement : c'était un des plus dangereux présents que Dieu pût faire à une femme; de l'impression qu'en avait éprouvée un honnête homme qu'il ne nommait pas, mais qu'il n'était pas difficile à deviner. Il passait de là à la miséricorde infinie du ciel et à son indulgence pour des fautes que certaines circonstances nécessitaient; à la faiblesse de la nature, dont chacun trouve l'excuse en soi-même; à la violence et à la généralité de certains penchants, dont les hommes les plus saints n'étaient pas exempts. Il lui demandait ensuite si elle n'avait point de désirs, si le tempérament ne lui parlait pas en rêves, si la présence des hommes ne la troublait pas. Ensuite, il agitait la question si une femme devait céder ou résister à un homme passionné, et laisser mourir et damner celui pour qui le sang de Jésus-Christ a été versé : et il n'osait la décider. Puis il poussait de profonds soupirs; il levait les yeux

au ciel, il priait pour la tranquillité des âmes en peine... La jeune fille le laissait aller. Sa mère et Mme de La Pommeraye, à qui elle rendait fidèlement les propos du directeur, lui suggéraient des confidences qui toutes tendaient à l'encourager.

Nos femmes ne doutaient pas qu'incessamment l'homme de Dieu ne hasardât de remettre une lettre à sa pénitente : ce qui fut fait ; mais avec quel ménagement ! Il ne savait de qui elle était ; il ne doutait point que ce ne fût de quelque âme bienfaisante et charitable qui avait découvert leur misère, et qui leur proposait des secours ; il en remettait assez souvent de pareilles. Au demeurant vous êtes sage, madame votre mère est prudente, et j'exige que vous ne l'ouvriez qu'en sa présence. Mlle Duquênoi accepta la lettre et la remit à sa mère, qui la fit passer sur-le-champ à Mme de La Pommeraye. Celle-ci, munie de ce papier, fit venir le prêtre, l'accabla des reproches qu'il méritait, et le menaça de le déférer à ses supérieurs, si elle entendait encore parler de lui.

Dans cette lettre, le marquis s'épuisait en éloges de sa propre personne, en éloges de Mlle Duquênoi ; peignait sa passion aussi violente qu'elle l'était, et proposait des conditions fortes, même un enlèvement.

Après avoir fait la leçon au prêtre, Mme de La Pommeraye appela le marquis chez elle ; lui représenta combien sa conduite était peu digne d'un galant homme ; jusqu'où elle pouvait être compromise ; lui montra sa lettre, et protesta que, malgré la tendre amitié qui les unissait, elle ne pouvait se dispenser de la produire au tribunal des lois, ou de la remettre à Mme Duquênoi, s'il arrivait quelque aventure éclatante à sa

fille. « Ah ! marquis, lui dit-elle, l'amour vous corrompt ; vous êtes mal né, puisque le faiseur de grandes choses ne vous en inspire que d'avilissantes. Et que vous ont fait ces pauvres femmes, pour ajouter l'ignominie à la misère ? Faut-il que, parce que cette fille est belle, et veut rester vertueuse, vous en deveniez le persécuteur ? Est-ce à vous à lui faire détester un des plus beaux présents du ciel ? Par où ai-je mérité, moi, d'être votre complice ? Allons, marquis, jetez-vous à mes pieds, demandez-moi pardon, et faites serment de laisser mes tristes amies en repos. » Le marquis lui promit de ne plus rien entreprendre sans son aveu ; mais qu'il fallait qu'il eût cette fille à quelque prix que ce fût.

Le marquis ne fut point du tout fidèle à sa parole. La mère était instruite ; il ne balança pas à s'adresser à elle. Il avoua le crime de son projet ; il offrit une somme considérable, des espérances que le temps pourrait amener ; et sa lettre fut accompagnée d'un écrin de riches pierreries.

Les trois femmes tinrent conseil. La mère et la fille inclinaient à accepter ; mais ce n'était pas là le compte de Mme de La Pommeraye. Elle revint sur la parole qu'on lui avait donnée ; elle menaça de tout révéler ; et au grand regret de nos deux dévotes, dont la jeune détacha de ses oreilles des girandoles qui lui allaient si bien, l'écrin et la lettre furent renvoyés avec une réponse pleine de fierté et d'indignation.

Mme de La Pommeraye se plaignit au marquis du peu de fond qu'il y avait à faire sur ses promesses. Le marquis s'excusa sur l'impossibilité de lui proposer une commission si indécente. « Marquis, marquis, lui dit Mme de La Pommeraye, je vous ai déjà prévenu, et je

vous le répète : vous n'en êtes pas où vous voudriez; mais il n'est plus temps de vous prêcher, ce seraient paroles perdues : il n'y a plus de ressources. »

Le marquis avoua qu'il le pensait comme elle, et lui demanda la permission de faire une dernière tentative; c'était d'assurer des rentes considérables sur les deux têtes, de partager sa fortune avec les deux femmes, et de les rendre propriétaires à vie d'une de ses maisons à la ville, et d'une autre à la campagne. « Faites, lui dit la marquise; je n'interdis que la violence; mais croyez, mon ami, que l'honneur et la vertu, quand elle est vraie, n'ont point de prix aux yeux de ceux qui ont le bonheur de les posséder. Vos nouvelles offres ne réussiront pas mieux que les précédentes : je connais ces femmes et j'en ferais la gageure. »

Les nouvelles propositions sont faites. Autre conciliabule des trois femmes. La mère et la fille attendaient en silence la décision de Mme de La Pommeraye. Celle-ci se promena un moment sans parler. « Non, non, dit-elle, cela ne suffit pas à mon cœur ulcéré. » Et aussitôt ces deux femmes fondirent en larmes, se jetèrent à ses pieds, et lui représentèrent combien il était affreux pour elles de repousser une fortune immense, qu'elles pouvaient accepter sans aucune fâcheuse conséquence. Mme de La Pommeraye leur répondit sèchement : « Est-ce que vous imaginez que ce que je fais, je le fais pour vous? Qui êtes-vous? Que vous dois-je? A quoi tient-il que je ne vous renvoie l'une et l'autre à votre tripot? Si ce que l'on vous offre est trop pour vous, c'est trop peu pour moi. Écrivez, madame, la réponse que je vais vous dicter, et qu'elle parte sous mes yeux. » Ces femmes s'en retournèrent encore plus effrayées qu'affligées.

Le marquis ne tarda pas à reparaître chez Mme de La Pommeraye. « Eh bien, lui dit-elle, vos nouvelles offres?

LE MARQUIS. — Faites et rejetées. J'en suis désespéré. Je voudrais arracher cette malheureuse passion de mon cœur; je voudrais m'arracher le cœur, et je ne saurais. Marquise, regardez-moi; ne trouvez-vous pas qu'il y a entre cette jeune fille et moi quelques traits de ressemblance?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Je ne vous en avais rien dit; mais je m'en étais aperçue. Il ne s'agit pas de cela: que résolvez-vous?

LE MARQUIS. — Je ne puis me résoudre à rien. Il me prend des envies de me jeter dans une chaise de poste, et de courir tant que terre me portera; un moment après la force m'abandonne; je suis comme anéanti, ma tête s'embarrasse : je deviens stupide, et ne sais que devenir.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Je ne vous conseille pas de voyager; ce n'est pas la peine d'aller jusqu'à Villejuif pour revenir. »

Le lendemain, le marquis écrivit à la marquise qu'il partait pour sa campagne; qu'il y resterait tant qu'il pourrait, et qu'il la suppliait de le servir auprès de ses amies, si l'occasion s'en présentait; son absence fut courte : il revint avec la résolution d'épouser.

Il descendit à la porte de Mme de La Pommeraye. Elle était sortie. En rentrant elle trouva le marquis étendu dans un fauteuil, les yeux fermés, et absorbé dans la plus profonde rêverie. « Ah! marquis, vous voilà? la campagne n'a pas eu de longs charmes pour vous.

— Non, lui répondit-il, je ne suis bien nulle part, et

j'arrive déterminé à la plus haute sottise qu'un homme de mon état, de mon âge et de mon caractère puisse faire. Mais il vaut mieux épouser que de souffrir. J'épouse.

Madame de La Pommeraye. — Marquis, l'affaire est grave, et demande de la réflexion.

Le marquis. — Je n'en ai fait qu'une, mais elle est solide : c'est que je ne puis jamais être plus malheureux que je le suis.

Madame de La Pommeraye. — Vous pourriez vous tromper.

Le marquis. — Voici donc enfin, mon amie, une négociation dont je puis, ce me semble, vous charger honnêtement. Voyez la mère et la fille ; interrogez la mère, sondez le cœur de la fille, et dites-leur mon dessein.

Madame de la Pommeraye. — Tout doucement, marquis. J'ai cru les connaître assez pour ce que j'en avais à faire ; mais à présent qu'il s'agit du bonheur de mon ami, il me permettra d'y regarder de plus près. Je m'informerai dans leur province, et je vous promets de les suivre pas à pas pendant toute la durée de leur séjour à Paris.

Le marquis. — Ces précautions me semblent assez superflues. Des femmes dans la misère, qui résistent aux appâts que je leur ai tendus, ne peuvent être que les créatures l-s plus rares. Avec mes offres, je serais venu à bout d'une duchesse. D'ailleurs, ne m'avez-vous pas dit vous-même...

Madame de La Pommeraye. — Oui, j'ai dit tout ce qu'il vous plaira ; mais avec tout cela permettez que je me satisfasse.

LE MARQUIS. — Pourquoi, marquise, ne vous mariez-vous pas aussi ?

MADAME DE LA POMMERAYE. — A qui, s'il vous plaît?

LE MARQUIS. — Au petit comte ; il a de l'esprit, de la naissance, de la fortune.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Et qui est-ce qui me répondra de sa fidélité? C'est vous peut-être!

LE MARQUIS. — Non ; mais il me semble qu'on se passe aisément de la fidélité d'un mari.

MADAME DE LA POMMERAYE. — D'accord ; mais je serais peut-être assez bizarre pour m'en offenser ; et je suis vindicative.

LE MARQUIS. — Eh bien ! vous vous vengeriez, cela va sans dire. C'est que nous prendrions un hôtel commun, et que nous formerions tous quatre la plus agréable société.

MADAME DE LA POMMERAYE. — Tout cela est fort beau ; mais je ne me marie pas. Le seul homme que j'aurais peut-être été tentée d'épouser...

LE MARQUIS. — C'est moi ?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Je puis vous l'avouer à présent sans conséquence.

LE MARQUIS. — Et pourquoi ne me l'avoir pas dit ?

MADAME DE LA POMMERAYE. — Par l'événement, j'ai bien fait. Celle que vous allez avoir vous convient de tout point mieux que moi. »

Mme de La Pommeraye mit à ses informations toute l'exactitude et la célérité qu'elle voulut. Elle produisit au marquis les attestations les plus flatteuses ; il y en avait de Paris, il y en avait de la province. Elle exigea du marquis encore une quinzaine, afin qu'il s'examinât derechef. Cette quinzaine lui parut éternelle ; enfin la

marquise fut obligée de céder à son impatience et à ses prières. La première entrevue se fait chez ses amies; on y convient de tout, les bans se publient; le contrat se passe; le marquis fait présent à Mme de La Pommeraye d'un superbe diamant, et le mariage est consommé.

Le lendemain, Mme de La Pommeraye écrivit au marquis un billet qui l'invitait à se rendre chez elle au plus tôt pour affaire importante. Le marquis ne se fit pas attendre.

On le reçut avec un visage où l'indignation se peignait dans toute sa force; le discours qu'on lui tint ne fut pas long; le voici : « Marquis, lui dit-elle, apprenez à me connaître. Si les autres femmes s'estimaient assez pour éprouver mon ressentiment, vos semblables seraient moins communs. Vous aviez acquis une honnête femme que vous n'avez pas su conserver; cette femme, c'est moi; elle s'est vengée en vous en faisant épouser une digne de vous. Sortez de chez moi, et allez-vous-en rue Traversière, à l'hôtel de Hambourg, où l'on vous apprendra le sale métier que votre femme et votre belle-mère ont exercé pendant dix ans, sous le nom de d'Aisnon. »

La surprise et la consternation de ce pauvre marquis ne peuvent se rendre. Il ne savait qu'en penser; mais son incertitude ne dura que le temps d'aller d'un bout de la ville à l'autre. Il ne rentra point chez lui de tout le jour; il erra dans les rues. Sa belle-mère et sa femme eurent quelque soupçon de ce qui s'était passé. Au premier coup de marteau, la belle-mère se sauva dans son appartement, et s'y enferma à la clef; sa femme l'attendit seule. A l'approche de son époux, elle lut sur son visage la fureur qui le possédait. Elle se jeta à ses

pieds, la face collée contre le parquet, sans mot dire. « Retirez-vous, lui dit-il, infâme! loin de moi... » Elle voulut se relever: mais elle retomba sur son visage, les bras étendus à terre entre les pieds du marquis. « Monsieur, lui dit-elle, foulez-moi aux pieds, écrasez-moi, car je l'ai mérité; faites de moi tout ce qu'il vous plaira; mais épargnez ma mère...

— Retirez-vous, reprit le marquis; retirez-vous! c'est assez de l'infamie dont vous m'avez couvert; épargnez-moi un crime... »

La pauvre créature resta dans l'attitude où elle était, et ne lui répondit rien. Le marquis était assis dans un fauteuil, la tête enveloppée de ses bras, et le corps à demi penché sur les pieds de son lit, hurlant par intervalles, sans la regarder : « Retirez-vous!... » Le silence et l'immobilité de la malheureuse le surprirent; il lui répéta d'une voix plus forte encore : « Qu'on se retire; est-ce que vous ne m'entendez pas?... » Ensuite il se baissa, la poussa durement, et reconnaissant qu'elle était sans sentiment et presque sans vie, il la prit par le milieu du corps, l'étendit sur un canapé, attacha un moment sur elle des regards où se peignaient alternativement la commisération et le courroux. Il sonna : des valets entrèrent; on appela ses femmes, à qui il dit : « Prenez votre maîtresse qui se trouve mal; portez-la dans son appartement, et secourez-la... » Peu d'instants après il envoya secrètement savoir de ses nouvelles. On lui dit qu'elle était revenue de son premier évanouissement; mais que, les défaillances se succédant rapidement, elles étaient si fréquentes et si longues qu'on ne pouvait lui répondre de rien. Une ou deux heures après il renvoya secrètement savoir son état.

On lui dit qu'elle suffoquait, et qu'il lui était survenu une espèce de hoquet qui se faisait entendre jusque dans les cours. A la troisième fois, c'était sur le matin, on lui rapporta qu'elle avait beaucoup pleuré, que le hoquet s'était calmé, et qu'elle paraissait s'assoupir.

Le jour suivant, le marquis fit mettre ses chevaux à sa chaise, et disparut pendant quinze jours, sans qu'on sût ce qu'il était devenu. Cependant, avant de s'éloigner, il avait pourvu à tout ce qui était nécessaire à la mère et à la fille, avec ordre d'obéir à madame comme à lui-même.

Pendant cet intervalle, ces deux femmes restèrent l'une en présence de l'autre, sans presque se parler, la fille sanglotant, poussant quelquefois des cris, s'arrachant les cheveux, se tordant les bras, sans que sa mère osât s'approcher d'elle et la consoler. L'une montrait la figure du désespoir, l'autre la figure de l'endurcissement. La fille vingt fois dit à sa mère : « Maman, sortons d'ici ; sauvons-nous. » Autant de fois la mère s'y opposa, et lui répondit : « Non, ma fille, il faut rester, il faut voir ce que cela deviendra : cet homme ne nous tuera pas... — Eh! plût à Dieu, lui répondait sa fille, qu'il l'eût déjà fait!... » Sa mère lui répliquait : « Vous feriez mieux de vous taire, que de parler comme une sotte. »

A son retour, le marquis s'enferma dans son cabinet, et écrivit deux lettres, l'une à sa femme, l'autre à sa belle-mère. Celle-ci partit dans la même journée, et se rendit au couvent des Carmélites de la ville prochaine, où elle est morte il y a quelques jours. Sa fille s'habilla, et se traîna dans l'appartement de son mari où il lui avait apparemment enjoint de venir. Dès la porte, elle

se jeta à genoux. « Levez-vous, » lui dit le marquis...

Au lieu de se lever, elle s'avança vers lui sur ses genoux; elle tremblait de tous ses membres : elle était échevelée; elle avait le corps un peu penché, les bras portés de son côté, la tête relevée, le regard attaché sur ses yeux, et le visage inondé de pleurs. « Il me semble, » lui dit-elle, un sanglot séparant chacun de ses mots, « que votre cœur justement irrité s'est radouci, et que peut-être avec le temps j'obtiendrai miséricorde. Monsieur, de grâce, ne vous hâtez pas de me pardonner. Tant de filles honnêtes sont devenues de malhonnêtes femmes, que peut-être serai-je un exemple contraire. Je ne suis pas encore digne que vous vous rapprochiez de moi; attendez, laissez-moi seulement l'espoir du pardon. Tenez-moi loin de vous; vous verrez ma conduite; vous la jugerez : trop heureuse mille fois, trop heureuse si vous daignez quelquefois m'appeler! Marquez-moi le recoin obscur de votre maison où vous permettez que j'habite; j'y resterai sans murmure. Ah! si je pouvais m'arracher le nom et le titre qu'on m'a fait usurper, et mourir après, à l'instant vous seriez satisfait! Je me suis laissé conduire par faiblesse, par séduction, par autorité, par menaces, à une action infâme; mais ne croyez pas, monsieur, que je sois méchante : je ne le suis pas, puisque je n'ai pas balancé à paraître devant vous quand vous m'avez appelée, et que j'ose à présent lever les yeux sur vous et vous parler. Ah! si vous pouviez lire au fond de mon cœur, et voir combien mes fautes passées sont loin de moi; combien les mœurs de mes pareilles me sont étrangères! La corruption s'est posée sur moi; mais elle ne s'y est point attachée.

Je me connais, et une justice que je me rends, c'est que par mes goûts, par mes sentiments, par mon caractère, j'étais née digne de l'honneur de vous appartenir. Ah! s'il m'eût été libre de vous voir, il n'y avait qu'un mot à dire, et je crois que j'en aurais eu le courage. Monsieur, disposez de moi comme il vous plaira; faites entrer vos gens; qu'ils me dépouillent, qu'ils me jettent la nuit dans la rue : je souscris à tout. Quel que soit le sort que vous me préparez, je m'y soumets : le fond d'une campagne, l'obscurité d'un cloître peut me dérober pour jamais à vos yeux : parlez, et j'y vais. Votre bonheur n'est point perdu sans ressource, et vous pouvez m'oublier...

— Levez-vous, lui dit doucement le marquis; je vous ai pardonné : au moment même de l'injure j'ai respecté ma femme en vous; il n'est pas sorti de ma bouche une parole qui l'ait humiliée, ou du moins je m'en repens, et je proteste qu'elle n'en entendra plus aucune qui l'humilie, si elle se souvient qu'on ne peut rendre son époux malheureux sans le devenir. Soyez honnête, soyez heureuse, et faites que je le sois. Levez-vous, je vous en prie, ma femme, levez-vous, et embrassez-moi; madame la marquise, levez-vous, vous n'êtes pas à votre place; madame des Arcis, levez-vous... »

Pendant qu'il parlait ainsi, elle était restée le visage caché dans ses mains, et la tête appuyée sur les genoux du marquis; mais au mot de Ma femme, au mot de Madame des Arcis, elle se leva brusquement, et se précipita sur le marquis, elle le tenait embrassé, à moitié suffoquée par la douleur et par la joie; puis elle se séparait de lui, se jetait à terre, et lui baisait les pieds.

« Ah ! lui disait le marquis, je vous ai pardonné ; je vous l'ai dit ; et je vois que vous n'en croyez rien.

— Il faut, lui répondait-elle, que cela soit, et que je ne le croie jamais. »

Le marquis ajoutait : « En vérité, je crois que je ne me repens de rien ; et que cette Pommeraye, au lieu de se venger, m'aura rendu un grand service. Ma femme, allez vous habiller, tandis qu'on s'occupera à faire vos malles. Nous partons pour ma terre, où nous resterons jusqu'à ce que nous puissions reparaître ici sans conséquence pour vous et pour moi... »

Ils passèrent presque trois ans de suite absents de la capitale.

LES SALONS

ART EN GÉNÉRAL, STYLE, IDÉAL

Dussiez-vous, mon ami, me comparer à ces chiens de chasse mal disciplinés, qui courent indistinctement tout le gibier qui se lève devant eux ; puisque le propos en est jeté, il faut que je le suive et que je me mette aux prises avec un de nos artistes les plus éclairés. Que cet artiste ironique hoche du nez quand je me mêlerai du technique de son métier, à la bonne heure ; mais s'il me contredit, quand il s'agira de l'idéal de son art, il pourrait bien me donner ma revanche. Je demanderai donc à cet artiste : « Si vous aviez choisi pour modèle la plus belle femme que vous connussiez, et que vous eussiez rendu avec le plus grand scrupule tous les charmes de son visage, croiriez-vous avoir représenté la beauté? Si vous me répondez que oui, le dernier de vos élèves vous démentira, et vous dira que vous avez fait un portrait. Mais s'il y a un portrait du visage, il y a un portrait de l'œil, il y a un portrait du cou, de la gorge, du ventre, du pied, de la main, de l'orteil, de l'ongle : car qu'est-ce qu'un portrait, sinon la représentation d'un être quelconque individuel? Et si vous ne reconnaissez pas aussi promptement, aussi sûrement à des caractères aussi certains, l'ongle portrait que le visage portrait, ce n'est pas que la chose ne soit, c'est que vous l'avez moins étudiée ; c'est qu'elle offre moins d'étendue ; c'est que ses caractères d'individualité sont

plus petits, plus légers et plus fugitifs. Mais vous m'en imposez, vous vous en imposez à vous-même, et vous en savez plus que vous ne dites. Vous avez senti la différence de l'idée générale et de la chose individuelle jusque dans les moindres parties, puisque vous n'oseriez pas m'assurer, depuis le moment où vous prîtes le pinceau jusqu'à ce jour, de vous être assujetti à l'imitation rigoureuse d'un cheveu. Vous y avez ajouté, vous en avez supprimé ; sans quoi vous n'eussiez pas fait une image première, une copie de la vérité, mais un portrait ou une copie de copie, φαντάσματος, οὐκ ἀληθείας, *le fantôme et non la chose;* et vous n'auriez été qu'au troisième rang, puisqu'entre la vérité et votre ouvrage, il y aurait eu la vérité ou le prototype, son fantôme subsistant qui vous sert de modèle, et la copie que vous faites de cette ombre mal terminée de ce fantôme. Votre ligne n'eût pas été la véritable ligne, la ligne de beauté, la ligne idéale, mais une ligne quelconque altérée, déformée, portraitique, individuelle; et Phidias aurait dit de vous : τρίτος ἐστι ἀπὸ τῆς καλῆς γυναικὸς καὶ ἀληθείας, *vous n'êtes qu'au troisième rang après la belle femme et la beauté;* et il aurait dit vrai : il y a entre la vérité et son image la belle femme individuelle qu'il a choisie pour modèle. — Mais, me dira l'artiste qui réfléchit avant que de contredire, où est donc le vrai modèle, s'il n'existe ni en tout ni en partie dans la nature ; et si l'on peut dire de la plus petite et du meilleur choix, φαντάσματος, οὐκ ἀληθείας? » A cela, je répliquerai : « Et quand je ne pourrais pas vous l'apprendre, en auriez-vous moins senti la vérité de ce que je vous ai dit? En serait-il moins vrai que, pour un œil microscopique, l'imitation rigoureuse d'un ongle, d'un cheveu, ne fût un portrait?

Mais je vais vous montrer que vous avez cet œil, et que vous vous en servez sans cesse. Ne convenez-vous pas que tout être, surtout animé, a ses fonctions, ses passions déterminées dans la vie ; et qu'avec l'exercice et le temps, ces fonctions ont dû répandre sur toute son organisation une altération si marquée quelquefois, qu'elle ferait deviner la fonction ? Ne convenez-vous pas que cette altération n'affecte pas seulement la masse générale ; mais qu'il est impossible qu'elle affecte la masse générale, sans affecter chaque partie prise séparément ? Ne convenez-vous pas que, quand vous avez rendu fidèlement, et l'altération propre à la masse, et l'altération conséquente de chacune de ses parties, vous avez fait le portrait ? Il y a donc une chose qui n'est pas celle que vous avez peinte, et une chose que vous avez peinte qui est entre le modèle premier et votre copie.

— Mais où est le modèle premier ?

— Un moment, de grâce, et nous y viendrons peut-être. Ne convenez-vous pas encore que les parties molles intérieures de l'animal, les premières développées, disposent de la forme des parties dures ? Ne convenez-vous pas que cette influence est générale sur tout le système ? Ne convenez-vous pas qu'indépendamment des fonctions journalières et habituelles qui auraient bientôt gâté ce que Nature aurait supérieurement fait, il est impossible d'imaginer, entre tant de causes qui agissent et réagissent dans la formation, le développement, l'accroissement d'une machine aussi compliquée un équilibre si rigoureux et si continu, que rien n'eût péché d'aucun côté, ni par excès, ni par défaut ? Convenez que, si vous n'êtes pas frappé de ces observations,

c'est que vous n'avez pas la première teinture d'anatomie, de physiologie, la première notion de la nature. Convenez du moins que, sur cette multitude de têtes dont les allées de nos jardins fourmillent un beau jour, vous n'en trouverez pas une dont un des profils ressemble à l'autre profil; pas une dont un des côtés de la bouche ne diffère sensiblement de l'autre côté; pas une qui, vue dans un miroir concave, ait un seul point pareil à un autre point. Convenez qu'il parlait en grand artiste et en homme de sens, ce Vernet, lorsqu'il disait aux élèves de l'école occupés de la caricature: « Oui, ces plis sont grands, larges et beaux; mais songez que vous ne les reverrez plus. » Convenez donc qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir ni un animal entier subsistant ni aucune partie de l'animal subsistant que vous puissiez prendre à la rigueur pour modèle premier. Convenez donc que ce modèle est purement idéal, et qu'il n'est emprunté directement d'aucune image individuelle de Nature, dont la copie scrupuleuse vous soit restée dans l'imagination, et que vous puissiez appeler derechef, arrêter sous vos yeux et recopier servilement, à moins que vous ne veuillez vous faire portraitiste. Convenez donc que, quand vous faites beau, vous ne faites rien de ce qui est, rien même de ce qui peut être. Convenez donc que la différence du portraitiste et de vous, homme de génie, consiste essentiellement en ce que le portraitiste rend fidèlement Nature comme elle est, et se fixe par goût au troisième rang; et que vous qui cherchez la vérité, le premier modèle, votre effort continu est de vous élever au second.

— Vous m'embarrassez; mais tout cela n'est que de la métaphysique.

— Eh! grosse bête, est-ce que ton art n'a pas sa métaphysique? Est-ce que cette métaphysique, qui a pour objet la nature, la belle nature, la vérité, le premier modèle auquel tu te conformes sous peine de n'être qu'un portraitiste, n'est pas la plus sublime métaphysique? Laisse là ce reproche que les sots, qui ne pensent point, font aux hommes profonds qui pensent.

— Tenez, sans m'alambiquer tant l'esprit, quand je veux faire une statue de belle femme, j'en fais déshabiller un grand nombre; toutes m'offrent de belles parties et des parties difformes; je prends de chacune ce qu'elles ont de beau.

— Et à quoi le reconnais-tu?

— Mais à la conformité avec l'antique, que j'ai beaucoup étudié.

— Et si l'antique n'était pas, comment t'y prendrais-tu? Tu ne me réponds pas. Écoute-moi donc, car je vais tâcher de t'expliquer comment les Anciens, qui n'avaient pas d'antiques, s'y sont pris; comment tu es devenu ce que tu es, et la raison d'une routine bonne ou mauvaise que tu suis sans en avoir jamais recherché l'origine. Si ce que je te disais tout à l'heure est vrai, le modèle le plus beau, le plus parfait d'un homme ou d'une femme, serait un homme ou une femme supérieurement propre à toutes les fonctions de la vie, et parvenu à l'âge du plus entier développement, sans en avoir exercé aucune. Mais comme la nature ne nous montre nulle part ce modèle, ni total ni partiel; comme elle produit tous ses ouvrages viciés; comme les plus parfaits qui sortent de son atelier ont été assujettis à des conditions, des fonctions, des besoins qui les ont encore déformés; comme, par la seule nécessité sauvage de se

conserver et de se reproduire, ils se sont éloignés de plus en plus de la vérité, du modèle premier, de l'image intellectuelle, en sorte qu'il n'y a point, qu'il n'y eut jamais, qu'il ne peut jamais y avoir ni un tout, ni par conséquent une seule partie d'un tout qui n'ait souffert; sais-tu, mon ami, ce que tes plus anciens prédécesseurs ont fait? Par une longue observation, par une expérience consommée, par la comparaison des organes avec leurs fonctions naturelles, par un tact exquis, par un goût, un instinct, une sorte d'inspiration donnée à quelques rares génies, peut-être par un projet, naturel à un idolâtre, d'élever l'homme au-dessus de sa condition, et de lui imprimer un caractère divin, un caractère exclusif de toutes les servitudes de notre vie chétive, pauvre, mesquine et misérable, ils ont commencé par sentir les grandes altérations, les difformités les plus grossières, les grandes souffrances. Voilà le premier pas qui n'a proprement réformé que la masse générale du système animal, ou quelques-unes de ses portions principales. Avec le temps, par une marche lente et pusillanime, par un long et pénible tâtonnement, par une notion sourde, secrète, d'analogie, le résultat d'une infinité d'observations successives dont la mémoire s'éteint et dont l'effet reste, la réforme s'est étendue à de moindres parties, de celles-ci à de moindres encore, et de ces dernières aux plus petites, à l'ongle, à la paupière, aux cils, aux cheveux, effaçant sans relâche et avec une circonspection étonnante les altérations et difformités de Nature viciée, ou dans son origine, ou par les nécessités de sa condition, s'éloignant sans cesse du portrait, de la ligne fausse, pour s'élever au vrai modèle idéal de la beauté, à la ligne

vraie ; ligne vraie, modèle idéal de la beauté, qui n'existe nulle part que dans la tête des Agasias, des Raphaël, des Poussin, des Puget, des Pigalle, des Falconet; modèle idéal de la beauté, ligne vraie, dont les artistes subalternes ne puisent des notions incorrectes, plus ou moins approchées, que dans l'antique ou dans les ouvrages incorrects de la nature; modèle idéal de la beauté, ligne vraie, que ces grands maîtres ne peuvent inspirer à leurs élèves aussi rigoureusement qu'ils la conçoivent; modèle idéal de la beauté, ligne vraie, au-dessus de laquelle ils peuvent s'élancer en se jouant, pour produire le chimérique : le Sphinx, le Centaure, l'Hippogriffe, le Faune, et toutes les natures mêlées; au-dessous de laquelle ils peuvent descendre paur produire les différents portraits de la vie, la charge, le monstre, le grotesque selon la dose de mensonge qu'exige leur composition et l'effet qu'ils ont à produire; en sorte que c'est presque une question vide de sens, que de chercher jusqu'où il faut se tenir approché ou éloigné du modèle idéal de la beauté, de la ligne vraie; modèle idéal de la beauté, ligne vraie non traditionnelle, qui s'évanouit presque avec l'homme de génie; qui forme pendant un temps l'esprit, le caractère, le goût des ouvrages d'un peuple, d'un siècle, d'une école; modèle idéal de la beauté, ligne vraie, dont l'homme de génie aura la notion plus ou moins rigoureuse, selon le climat, le gouvernement, les lois, les circonstances qui l'auront vu naître; modèle idéal de la beauté, ligne vraie, qui se corrompt, qui se perd et qui ne se retrouverait peut-être parfaitement chez un peuple, que par le retour à l'état de barbarie; car c'est la seule condition où les hommes, convaincus de leur igno-

rance, puissent se résoudre à la lenteur du tâtonnement; les autres restent médiocres, précisément parce qu'ils naissent, pour ainsi dire, savants. Serviles et presque stupides imitateurs de ceux qui les ont précédés, ils étudient la nature comme parfaite, et non comme perfectible; ils vont la chercher, non pour approcher du modèle idéal et de la ligne vraie, mais pour approcher de plus près de la copie de ceux qui l'ont possédée. C'est du plus habile d'entre eux, que le Poussin a dit qu'il était un ange en comparaison des modernes, et un âne en comparaison des Anciens. Les imitateurs scrupuleux de l'antique ont sans cesse les yeux attachés sur le phénomène; mais aucun d'eux n'en a la raison. Ils restent d'abord un peu au-dessous de leur modèle; peu à peu ils s'en écartent davantage, du quatrième degré de portraitiste, de copiste, ils se ravalent au centième. »

Mais, me direz-vous, il est donc impossible à nos artistes d'égaler jamais les Anciens? Je le pense, du moins en suivant la route qu'ils tiennent, en n'étudiant la nature, en ne la recherchant, en ne la trouvant belle que d'après des copies antiques, quelque sublimes qu'elles soient, et quelque fidèle que puisse être l'image qu'ils en ont. Réformer la nature sur l'antique, c'est suivre la route inverse des Anciens qui n'en avaient point; c'est toujours travailler d'après une copie. Et puis, mon ami, croyez-vous qu'il n'y ait aucune différence entre être de l'école primitive et du secret, partager l'esprit national, être animé de la chaleur, et pénétré des vues, des procédés, des moyens de ceux qui ont fait la chose, et voir simplement la chose faite? Croyez-vous qu'il n'y ait aucune différence entre Pigalle et Falconet à Paris, devant le *Gladiateur*, et Pigalle et

Falconet dans Athènes, et devant Agasias? C'est un vieux conte, mon ami. que pour former cette statue vraie ou imaginaire que les Anciens appelaient la règle, et que j'appelle le modèle idéal ou la ligne vraie, ils aient parcouru la nature, empruntant d'elle dans une infinité d'individus les plus belles parties dont ils composèrent un tout. Comment est-ce qu'ils auraient reconnu la beauté de ces parties? De celles surtout qui, rarement exposées à nos yeux, telles que le ventre, le haut des reins, l'articulation des cuisses ou des bras, où le *poco più* et le *poco meno* sont sentis par un si petit nombre d'artistes, ne tiennent pas le nom de belles de l'opinion populaire, que l'artiste trouve établie en naissant, et qui décide son jugement. Entre la beauté d'une forme et sa difformité, il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu; comment avaient-ils acquis ce tact qu'il faut avoir, avant que de rechercher les formes les plus belles éparses, pour en composer un tout? Voilà ce dont il s'agit. Et quand ils eurent rencontré ces formes, par quel moyen incompréhensible les réunirent-ils? Qu'est-ce qui leur inspira la véritable échelle à laquelle il fallait les réduire? Avancer un pareil paradoxe, n'est-ce pas prétendre que ces artistes avaient la connaissance la plus profonde de la beauté, étaient remontés à son vrai modèle idéal, à la ligne de foi, avant que d'avoir fait une seule belle chose? Je vous déclare donc que cette marche est impossible, absurde. Je vous déclare que, s'ils avaient possédé le modèle idéal, la ligne vraie dans leur imagination, ils n'auraient trouvé aucune partie qui les eût contentés à la rigueur. Je vous déclare qu'ils n'auraient été que portraitistes de celle qu'ils auraient servilement copiée. Je vous déclare que ce

n'est point à l'aide d'une infinité de petits portraits isolés, qu'on s'élève au modèle original et premier ni de la partie, ni de l'ensemble et du tout, qu'ils ont suivi une autre voie, et que celle que je viens de prescrire est celle de l'esprit humain dans toutes ses recherches.

Je ne dis pas qu'une nature grossièrement viciée ne leur ait inspiré la première pensée de réforme, et qu'ils n'aient longtemps pris pour parfaites des natures dont ils n'étaient pas en état de sentir le vice léger, à moins qu'un génie rare et violent ne se soit élancé tout à coup du troisième rang, où il tâtonnait avec la foule, au second. Mais je prétends que ce génie s'est fait attendre et qu'il n'a pu faire lui seul ce qui est l'ouvrage du temps et d'une nation entière. Je prétends que c'est dans cet intervalle du troisième rang, du rang de portraitiste de la plus belle nature subsistante, soit en tout, soit en partie, que sont renfermées toutes les manières possibles de faire, avec éloge et succès, toutes les nuances imperceptibles du bien, du mieux et de l'excellent. Je prétends que tout ce qui est au-dessus est chimérique, et que tout ce qui est au-dessous est pauvre, mesquin, vicieux. Je prétends que, sans recourir aux notions que je viens d'établir, on prononcera éternellement les mots d'exagération, de pauvre nature, de nature mesquine, sans en avoir d'idées nettes. Je prétends que la raison principale pour laquelle les arts n'ont pu, dans aucun siècle, chez aucune nation, atteindre au degré de perfection qu'ils ont eu chez les Grecs, c'est que c'est le seul endroit connu de la terre où ils ont été soumis au tâtonnement ; c'est que, grâce aux modèles qu'ils nous ont laissés, nous n'avons jamais pu, comme eux, arriver successivement et lentement à la beauté de ces mo-

dèles ; c'est que nous nous en sommes rendus plus ou moins servilement imitateurs, portraitistes, et que nous n'avons jamais eu que d'emprunt, sourdement, obscurément le modèle idéal, la ligne vraie; c'est que, si ces modèles avaient été anéantis, il y a tout à présumer qu'obligés comme eux à nous traîner d'après une nature difforme, imparfaite, viciée, nous serions arrivés comme eux à un modèle original et premier, à une ligne vraie qui aurait été bien plus nôtre qu'elle ne l'est et ne peut l'être; et, pour trancher le mot, c'est que les chefs-d'œuvre des Anciens me semblent faits pour attester à jamais la sublimité des artistes passés, et perpétuer à toute éternité la médiocrité des artistes à venir. J'en suis fâché ; mais il faut que les lois inviolables de Nature s'exécutent; c'est que Nature ne fait rien par saut et que cela n'est pas moins vrai dans les arts que dans l'univers.

Quelques conséquences que vous tirerez bien de là sans que je m'en mêle, c'est l'impossibilité confirmée par l'expérience de tous les temps et de tous les peuples, que les beaux-arts aient, chez un même peuple, plusieurs beaux siècles ; c'est que ces principes s'étendent également à l'éloquence, à la poésie, et peut-être aux langues. Le célèbre Garrick disait au chevalier de Chastellux : « Quelque sensible que Nature ait pu vous former, si vous ne jouez que d'après vous-même, ou la nature subsistante la plus parfaite que vous connaissiez, vous ne serez que médiocre.

— Médiocre ! et pourquoi cela ?

— C'est qu'il y a pour vous, pour moi, pour le spectateur, tel homme idéal possible qui, dans la position donnée, serait bien autrement affecté que vous. Voilà

l'être imaginaire que vous devez prendre pour modèle. Plus fortement vous l'aurez conçu, plus vous serez grand, rare, merveilleux et sublime.

— Vous n'êtes donc jamais vous?

— Je m'en garde bien. Ni moi, monsieur le chevalier, ni rien que je connaisse précisément autour de moi. Lorsque je m'arrache les entrailles, lorsque je pousse des cris inhumains, ce ne sont pas mes cris, ce sont les entrailles, ce sont les cris d'un autre que j'ai conçu, et qui n'existe pas. » (*Salon de* 1767.)

SUR L'IDÉE D'UNITÉ DANS L'ART

Nous naissons avec la faculté de sentir et de penser : le premier pas de la faculté de penser, c'est d'examiner ses perceptions, de les unir, de les comparer, de les combiner, d'apercevoir entre elles des rapports de convenance et de disconvenance, etc. Nous naissons avec des besoins qui nous contraignent de recourir à différents expédients, entre lesquels nous avons souvent été convaincus par l'effet que nous en attendions, et par celui qu'ils produisaient, qu'il y en a de bons, de mauvais, de prompts, de courts, de complets, d'incomplets, etc. La plupart de ces expédients étaient un outil, une machine, ou quelque autre invention de ce genre; mais toute machine suppose combinaison, arrangement de parties tendantes à un même but, etc. Voilà donc nos besoins, et l'exercice le plus immédiat de nos facultés qui conspirent aussitôt que nous naissons à nous donner des idées d'ordre, d'arrangement, de symétrie, de mécanisme, de proportion, d'unité ; toutes ces idées viennent des sens et sont factices ; et nous avons passé

de la notion d'une multitude d'êtres artificiels et naturels, arrangés, proportionnés, combinés, symétrisés, à la notion abstraite et négative de disproportion, de désordre et de chaos.

Ces notions sont expérimentales comme toutes les autres; elles nous sont aussi venues par les sens; il n'y aurait point de Dieu, que nous ne les aurions pas moins : elles ont précédé de longtemps en nous celle de son existence; elles sont aussi positives, aussi distinctes, aussi nettes, aussi réelles, que celles de longueur, largeur, profondeur, quantité, nombre; comme elles ont leur origine dans nos besoins et l'exercice de nos facultés, y eût-il sur la surface de la terre quelque peuple dans la langue duquel ces idées n'auraient point de nom, elles n'en existeraient pas moins dans les esprits d'une manière plus ou moins étendue, plus ou moins développée, fondée sur un plus ou moins grand nombre d'expériences, appliquée à un plus ou moins grand nombre d'êtres; car voilà toute la différence qu'il peut y avoir entre un peuple et un autre peuple, entre un homme et un autre homme, chez le même peuple; et quelles que soient les expressions sublimes dont on se serve pour désigner les notions abstraites d'ordre, de proportion, de rapports, d'harmonie, qu'on les appelle, si l'on veut, *éternelles, originales, souveraines, règles essentielles du beau,* elles ont passé par nos sens pour arriver dans notre entendement, de même que les notions les plus viles, et ce ne sont que des abstractions de notre esprit.

Mais à peine l'exercice de nos facultés intellectuelles, et la nécessité de pourvoir à nos besoins par des inventions, des machines, etc., eurent-ils ébauché, dans

notre entendement, les notions d'ordre, de rapports, de proportion, de liaison, d'arrangement, de symétrie, que nous nous trouvâmes environnés d'êtres où les mêmes notions étaient, pour ainsi dire, répétées à l'infini ; nous ne pûmes faire un pas dans l'univers sans que quelque production ne les réveillât ; elles entrèrent dans notre âme à tout instant et de tous côtés ; tout ce qui se passait en nous, tout ce qui existait hors de nous, tout ce qui subsistait des siècles écoulés, tout ce que l'industrie, la réflexion, les découvertes de nos contemporains produisaient sous nos yeux, continuait de nous inculquer les notions d'ordre, de rapports, d'arrangement, de symétrie, de convenance, de disconvenance, etc., et il n'y a pas une notion, si ce n'est peut-être celle d'existence, qui ait pu devenir aussi familière aux hommes, que celle dont il s'agit.

DE L'INSTITUTION DES SALONS

Bénie soit à jamais la mémoire de celui qui, en instituant cette exposition publique de tableaux, excita l'émulation entre les artistes, prépara à tous les ordres de la société, et surtout aux hommes de goût, un exercice utile et une récréation douce, recula parmi nous la décadence de la peinture, et de plus de cent ans peut-être, et rendit la nation plus instruite et plus difficile en ce genre !

C'est le génie d'un seul qui perfectionne les artistes. Pourquoi les anciens eurent-ils de si grands peintres et de si grands sculpteurs? C'est que les récompenses et les honneurs éveillèrent les talents, et que le peuple, accoutumé à regarder la nature et à comparer les pro-

ductions des arts, fut un juge redoutable. Pourquoi de si grands musiciens? C'est que la musique faisait partie de l'éducation générale : on présentait une lyre à tout enfant bien né. Pourquoi de si grands poètes? C'est qu'il y avait des combats de poésie et des couronnes pour le vainqueur. Qu'on institue parmi nous les mêmes luttes, qu'il soit permis d'espérer les mêmes honneurs et les mêmes récompenses, et bientôt nous verrons les beaux-arts s'avancer rapidement à la perfection. J'en excepte l'éloquence : la véritable éloquence ne se montrera qu'au milieu des grands intérêts publics. Il faut que l'art de la parole promette à l'orateur les premières dignités de l'État; sans cette attente, l'esprit, occupé de sujets imaginaires et donnés, ne s'échauffera jamais d'un feu réel, d'une chaleur profonde, et l'on n'aura que des rhéteurs. Pour bien dire, il faut être tribun du peuple ou pouvoir devenir consul. Après la perte de la liberté, plus d'orateurs ni dans Athènes ni dans Rome; les déclamateurs parurent en même temps que les tyrans.

Après avoir payé ce léger tribut à celui qui institua le Salon, venons à la description que vous m'en demandez.

Pour décrire un Salon à mon gré et au vôtre, savez-vous, mon ami, ce qu'il faudrait avoir? Toutes les sortes de goût, un cœur sensible à tous les charmes, une âme susceptible d'une infinité d'enthousiasmes différents, une variété de style qui répondît à la variété des pinceaux; pouvoir être grand ou voluptueux avec Deshays, simple et vrai avec Chardin, délicat avec Vien, pathétique avec Greuze, produire toutes les illusions possibles avec Vernet; et dites-moi où est ce

Vertumne-là ? Il faudrait aller jusque sur le bord du lac Léman pour le trouver peut-être.

Encore si l'on avait devant soi le tableau dont on écrit; mais il est loin, et tandis que la tête appuyée sur les mains ou les yeux égarés en l'air on en recherche la composition, l'esprit se fatigue, et l'on ne trace plus que des lignes insipides et froides. Mais j'en serai quitte pour faire de mon mieux et vous redire ma vieille chanson :

> Si quid novisti rectius istis,
> Candidus imperti : si non, his utere mecum.
> HORAT.

(*Salon de* 1763.)

COMMENT DIDEROT PROCÈDE DANS LA DESCRIPTION D'UN TABLEAU

Dans la description d'un tableau, j'indique d'abord le sujet; je passe au principal personnage, de là aux personnages subordonnés dans le même groupe; aux groupes liés avec le premier, me laissant conduire par leur enchaînement; aux expressions, aux caractères aux draperies, au coloris, à la distribution des ombres et des lumières, aux accessoires, enfin à l'impression de l'ensemble. Si je suis un autre ordre, c'est que ma description est mal faite, ou le tableau mal ordonné.

COMMENT DIDEROT ENTEND LA CRITIQUE

Supposez-moi de retour d'un voyage d'Italie, et l'imagination pleine des chefs-d'œuvre que la peinture ancienne a produits dans cette contrée. Faites que les ouvrages des écoles flamande et française me soient

familiers. Obtenez des personnes opulentes, auxquelles vous destinez mes cahiers, l'ordre ou la permission de faire prendre des esquisses de tous les morceaux dont j'aurai à les entretenir; et je vous réponds d'un Salon tout nouveau. Les artistes des siècles passés mieux connus, je rapporterais la manière et le faire d'un moderne au faire et à la manière de quelque ancien la plus analogue à la sienne; et vous auriez tout de suite une idée plus précise de la couleur, du style et du clair-obscur. S'il y avait une ordonnance, des incidents, une figure, une tête, un caractère, une expression empruntés de Raphaël, des Carrache, du Titien, ou d'un autre, je reconnaîtrais le plagiat, et je vous le dénoncerais. Une esquisse, je ne dis pas faite avec esprit, ce qui serait mieux pourtant, mais un simple croquis suffirait pour vous indiquer la disposition générale, les lumières, les ombres, la position des figures, leur action, les masses, les groupes, cette ligne de liaison qui serpente et enchaîne les différentes parties de la composition; vous liriez ma description, et vous auriez ce croquis sous les yeux; il m'épargnerait beaucoup de mots; et vous entendriez davantage.

(*Salon de* 1767.)

COMMENT DIDEROT JUGE DE PRIME-SAUT

Voici ma règle : Je m'arrête devant un morceau de peinture; si la première sensation que j'en reçois va toujours en s'affaiblissant, je le laisse; si au contraire plus je le regarde, plus il me captive, si je ne le quitte qu'à regret; s'il me rappelle quand je l'ai quitté, je le prends.

SUR LE CLAIR-OBSCUR

Tout ce que j'ai compris de ma vie du clair-obscur.

Le clair-obscur est la juste distribution des ombres et de la lumière. Problème simple et facile, lorsqu'il n'y a qu'un objet régulier ou qu'un point lumineux; mais problème dont la difficulté s'accroît à mesure que les formes de l'objet sont variées; à mesure que la scène s'étend, que les êtres s'y multiplient, que la lumière y arrive de plusieurs endroits, et que les lumières sont diverses. Ah! mon ami, combien d'ombres et de lumières fausses dans une composition un peu compliquée! combien de licences prises! en combien d'endroits la vérité sacrifiée à l'effet!

On appelle un effet de lumière, en peinture, ce que vous avez vu dans le tableau de *Corésus*, un mélange des ombres et de la lumière, vrai, fort et piquant : moment poétique, qui vous arrête et vous étonne. Chose difficile, sans doute, mais moins peut-être qu'une distribution graduée, qui éclairerait la scène d'une manière diffuse et large, et où la quantité de lumière serait accordée à chaque point de la toile, eu égard à sa véritable exposition et à sa véritable distance du corps lumineux : quantité que les objets environnants font varier en cent manières diverses, plus ou moins sensibles, selon les pertes et les emprunts qu'ils occasionnent.

Rien de plus rare que l'unité de lumière dans une composition, surtout chez les paysagistes. Ici, c'est du soleil; là, de la lune; ailleurs, une lampe, un flambeau, ou quelque autre corps enflammé. Vice commun, mais difficile à discerner.

Il y a aussi des caricatures d'ombres et de lumières, et toute caricature est de mauvais goût.

Si, dans un tableau, la vérité des lumières se joint à celle de la couleur, tout est pardonné, du moins dans le premier instant. Incorrections de dessin, manque d'expression, pauvreté de caractères, vices d'ordonnance, on oublie tout; on demeure extasié, surpris, enchaîné, enchanté.

S'il nous arrive de nous promener aux Tuileries, au bois de Boulogne, ou dans quelque endroit écarté des Champs-Élysées, sous quelques-uns de ces vieux arbres épargnés parmi tant d'autres qu'on a sacrifiés au parterre et à la vue de l'hôtel de Pompadour, sur la fin d'un beau jour, au moment où le soleil plonge ses rayons obliques à travers la masse touffue de ces arbres, dont les branches entremêlées les arrêtent, les renvoient, les brisent, les rompent, les dispersent sur les troncs, sur la terre, entre les feuilles, et produisent autour de nous une variété infinie d'ombres fortes, d'ombres moins fortes, de parties obscures, moins obscures, éclairées, plus éclairées, tout à fait éclatantes : alors les passages de l'obscurité à l'ombre, de l'ombre à la lumière, de la lumière au grand éclat, sont si doux si touchants, si merveilleux, que l'aspect d'une branche, d'une feuille, arrête l'œil et suspend la conversation au moment même le plus intéressant. Nos pas s'arrêtent involontairement ; nos regards se promènent sur la toile magique, et nous nous écrions : « Quel tableau ! Oh ! que cela est beau ! » Il semble que nous considérions la nature comme le résultat de l'art ; et, réciproquement, s'il arrive que le peintre nous répète le même enchantement sur la toile, il semble que nous

regardions l'effet de l'art comme celui de la nature. Ce n'est pas au Salon, c'est dans le fond d'une forêt, parmi les montagnes que le soleil ombre et éclaire, que Loutherbourg et Vernet sont grands.

Le ciel répand une teinte générale sur les objets. La vapeur de l'atmosphère se discerne au loin ; près de nous son effet est moins sensible ; autour de moi les objets gardent toute la force et toute la variété de leurs couleurs ; ils se ressentent moins de la teinte de l'atmosphère et du ciel ; au loin, ils s'effacent, ils s'éteignent ; toutes leurs couleurs se confondent ; et la distance qui produit cette confusion, cette monotonie, les montre tout gris, grisâtres, d'un blanc mat ou plus ou moins éclairé, selon le lieu de la lumière et l'effet du soleil ; c'est le même effet que celui de la vitesse avec laquelle on tourne un globe tacheté de différentes couleurs, lorsque cette vitesse est assez grande pour lier les taches et réduire leurs sensations particulières de rouge, de blanc, de noir, de bleu, de vert, à une sensation unique et simultanée.

Que celui qui n'a pas étudié et senti les effets de la lumière et de l'ombre dans les campagnes, au fond des forêts, sur les maisons des hameaux, sur les toits des villes, le jour, la nuit, laisse là les pinceaux ; surtout qu'il ne s'avise pas d'être paysagiste. Ce n'est pas dans la nature seulement, c'est sur les arbres, c'est sur les collines de Loutherbourg, que le clair de la lune est beau.

Un site peut sans doute être délicieux. Il est sûr que de hautes montagnes, que d'antiques forêts, que des ruines immenses en imposent. Les idées accessoires qu'elles réveillent sont grandes. J'en ferai descendre,

quand il me plaira, Moïse ou Numa. La vue d'un torrent, qui tombe à grand bruit à travers des rochers escarpés qu'il blanchit de son écume, me fera frissonner. Si je ne le vois pas, et que j'entende au loin son fracas : « C'est ainsi, me dirai-je, que ces fléaux si fameux dans l'histoire ont passé : le monde reste, et tous leurs exploits ne sont plus qu'un vain bruit perdu qui m'amuse. » Si je vois une verte prairie, de l'herbe tendre et molle, un ruisseau qui l'arrose, un coin de forêt écarté qui me promette du silence, de la fraîcheur et du secret, mon âme s'attendrira ; je me rappellerai celle que j'aime : « Où est-elle ? m'écrierai-je ; pourquoi suis-je seul ici ? » Mais ce sera la distribution variée des ombres et des lumières qui ôtera ou donnera à toute la scène son charme général. Qu'il s'élève une vapeur qui attriste le ciel, et qui répande sur l'espace un ton grisâtre et monotone, tout devient muet, rien ne m'inspire, rien ne m'arrête ; et je ramène mes pas vers ma demeure.

Je connais un portrait peint par Le Sueur ; vous jureriez que la main droite est hors de la toile, et repose sur la bordure. On vante singulièrement ce merveilleux dans la jambe et le pied du *Saint Jean-Baptiste* de Raphaël, qui est au Palais-Royal. Ces tours de l'art ont été fréquents dans tous les temps et chez tous les peuples. J'ai vu un Arlequin, ou un Scaramouche de Gillot, dont la lanterne était à un demi-pied du corps. Quelle est la tête de La Tour autour de laquelle l'œil ne tourne pas ? Où est le morceau de Chardin, ou même de Roland de La Porte, où l'air ne circule pas entre les verres, les fruits et les bouteilles ? Le bras du *Jupiter foudroyant* d'Apelle saillait hors de la toile, menaçait l'impie, d'a-

dultère, s'avançait vers sa tête. Peut-être n'appartiendrait-il qu'à un grand maître de déchirer le nuage qui enveloppait Énée, de me le montrer comme il apparut à la crédule et facile reine de Carthage :

> Circumfusa repente
> Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
>
> VIRG. *Æneid.* lib. I, v. 590.

Avec tout cela, ce n'est pas là la grande partie, la partie difficile du clair-obscur. La voici :

Imaginez, comme dans la géométrie des indivisibles de Cavalleri, toute la profondeur de la toile coupée, n'importe en quel sens, par une infinité de plans infiniment petits. Le difficile, c'est la dispensation juste de la lumière et des ombres, et sur chacun de ces plans, et sur chaque tranche infiniment petite des objets qui les occupent ; ce sont les échos, les reflets de toutes ces lumières les unes sur les autres. Lorsque cet effet est produit (mais où et quand l'est-il ?), l'œil est arrêté, il se repose. Satisfait partout, il se repose partout ; il s'avance, il s'enfonce, il est ramené sur sa trace. Tout est lié, tout tient. L'art et l'artiste sont oubliés. Ce n'est plus une toile, c'est la nature, c'est une portion de l'univers qu'on a devant soi.

Le premier pas vers l'intelligence du clair-obscur, c'est une étude des règles de la perspective. La perspective approche les parties des corps, ou les fait fuir, par la seule dégradation de leurs grandeurs, par la seule projection de leurs parties, vues à travers un plan interposé entre l'œil et l'objet, et attachées, ou sur ce plan même, ou sur un plan supposé au delà de l'objet.

Peintres, donnez quelques instants à l'étude de la

perspective; vous en serez bien récompensés par la facilité et la sûreté que vous en retrouverez dans la pratique de votre art. Réfléchissez-y un moment; et vous concevrez que le corps d'un prophète enveloppé de toute sa volumineuse draperie, et sa barbe touffue, et ses cheveux qui se hérissent sur son front, et ce linge pittoresque qui donne un caractère divin à sa tête, sont assujettis dans tous leurs points aux mêmes principes que le polyèdre. A la longue, l'un ne vous embarrassera pas plus que l'autre. Plus vous multiplierez le nombre idéal de vos plans, plus vous serez corrects et vrais; et ne craignez pas d'être froids par une condition de plus ou de moins ajoutée à votre technique.

Ainsi que la couleur générale d'un tableau, la lumière générale a son ton. Plus elle est forte et vive, plus les ombres sont limitées, décidées et noires. Éloignez successivement la lumière d'un corps, et successivement vous en affaiblirez l'éclat et l'ombre. Éloignez-la davantage encore, et vous verrez la couleur d'un corps prendre un ton monotone, et son ombre s'amincir, pour ainsi dire, au point que vous n'en discernerez plus les limites. Rapprochez la lumière, le corps s'éclairera, et son ombre se terminera. Au crépuscule, presque plus d'effet de lumière sensible, presque aucune ombre particulière discernable. Comparez une scène de la nature, dans un jour et sous un soleil brillant, avec la même scène sous un ciel nébuleux. Là, les lumières et les ombres seront fortes; ici, tout sera faible et gris. Mais vous avez vu cent fois ces deux scènes se succéder en un clin d'œil, lorsqu'au milieu d'une campagne immense quelque nuage épais, porté

par les vents qui régnaient dans la partie supérieure de l'atmosphère, tandis que la partie qui vous entourait était immobile et tranquille, allait à votre insu s'interposer entre l'astre du jour et la terre. Tout a perdu subitement son éclat. Une teinte, un voile triste, obscur et monotone est tombé rapidement sur la scène. Les oiseaux même en ont été surpris, et leur chant suspendu. Le nuage a passé, tout a repris son éclat, et les oiseaux ont recommencé leur ramage.

C'est l'instant du jour, la saison, le climat, le site, l'état du ciel, le lieu de la lumière, qui en rendent le ton général fort ou faible, triste ou piquant. Celui qui éteint la lumière s'impose la nécessité de donner du corps à l'air même, et d'apprendre à mon œil à mesurer l'espace vide par des objets interposés et graduellement affaiblis. Quel homme, s'il sait se passer du grand agent, et produire sans son secours un grand effet!

Méprisez ces gauches repoussoirs, si grossièrement, si bêtement placés, qu'il est impossible d'en méconnaître l'intention. On a dit qu'en architecture, il fallait que les parties principales se tournassent en ornements; il faut, en peinture, que les objets essentiels se tournent en repoussoirs. Il faut que dans une composition les figures se lient, s'avancent, se reculent, sans ces intermédiaires postiches, que j'appelle des chevilles ou des bouche-trous. Téniers avait une autre magie.

Mon ami, les ombres ont aussi leurs couleurs. Regardez attentivement les limites et même la masse de l'ombre d'un corps blanc; et vous y discernerez une infinité de points noirs et blancs interposés. L'ombre d'un corps rouge se teint de rouge; il semble que la lumière, en frappant l'écarlate, en détache et emporte

avec elle des molécules. L'ombre d'un corps avec la chair et le sang de la peau, forme une faible teinte jaunâtre. L'ombre d'un corps bleu prend une nuance de bleu ; et les ombres et les corps reflètent les uns sur les autres. Ce sont ces reflets infinis des ombres et des corps qui engendrent l'harmonie sur votre bureau, où le travail et le génie ont jeté la brochure à côté du livre, le livre à côté du cornet, le cornet au milieu de cinquante objets disparates de nature, de forme et de couleur. Qui est-ce qui observe? qui est-ce qui connaît? qui est-ce qui exécute? qui est-ce qui fond tous ces effets ensemble? qui est-ce qui en connaît le résultat nécessaire? La loi en est pourtant bien simple ; et le premier teinturier à qui vous portez un échantillon d'étoffe nuancée, jette la pièce d'étoffe blanche dans sa chaudière, et sait l'en tirer teinte comme vous l'avez désirée. Mais le peintre observe lui-même cette loi sur sa palette, quand il mêle ses teintes. Il n'y a pas une loi pour les couleurs, une loi pour la lumière, une loi pour les ombres ; c'est partout la même.

Et malheur aux peintres, si celui qui parcourt une galerie y porte jamais ces principes ! Heureux le temps où ils seront populaires ! C'est la lumière générale de la nation qui empêche le souverain, le ministre et l'artiste de faire des sottises. *O sacra reverentia plebis!* Il n'y en a pas un qui ne soit tenté de s'écrier : « Canaille, combien je me donne de peine, pour obtenir de toi un signe d'approbation ! »

Il n'y a pas un artiste qui ne vous dise qu'il sait tout cela mieux que moi. Répondez-lui de ma part que toutes ses figures lui crient qu'il en a menti.

Il y a des objets que l'ombre fait valoir, d'autres qui

deviennent plus piquants à la lumière. La tête des brunes s'embellit dans la demi-teinte, celle des blondes à la lumière.

Il est un art de faire les fonds, surtout aux portraits. Une loi assez générale, c'est qu'il n'y ait au fond aucune teinte qui, comparée à une autre teinte du sujet, soit assez forte pour l'étouffer ou arrêter l'œil.

SUITE DU CHAPITRE PRÉCÉDENT

Examen du clair-obscur

Si une figure est dans l'ombre, elle est trop ou trop peu ombrée, si, la comparant aux figures plus éclairées, et la faisant par la pensée avancer à leur place, elle ne nous inspire pas un pressentiment vif et certain qu'elle le serait autant qu'elles. Exemple de deux personnes qui montent d'une cave, dont l'une porte une lumière et que l'autre suit. Si celle-ci a la quantité de lumière ou d'ombre qui lui convient, vous sentirez qu'en la plaçant sur la même marche que celle-là, elle s'éclairera successivement, de manière que, parvenue sur cette marche, elles seront toutes deux également éclairées.

Moyen technique de s'assurer si les figures sont ombrées sur le tableau comme elles le seraient en nature. C'est de tracer sur un plan celui de son tableau ; d'y disposer des objets, soit à la même distance que ceux du tableau, soit à des distances relatives, et de comparer les lumières des objets du plan aux lumières des objets du tableau. Elles doivent être, de part et d'autre, ou les mêmes, ou dans les mêmes rapports.

La scène d'un peintre peut être aussi étendue qu'il le désire ; cependant il ne lui est pas permis de placer

partout des objets; il est des lointains où les formes de ses objets n'étant plus sensibles, il est ridicule de les y jeter, puisqu'on ne met un objet sur la toile que pour le faire apercevoir et distinguer tel. Ainsi, quand la distance est telle qu'à cette distance les caractères qui individualisent les êtres ne se font plus distinguer, qu'on prendrait, par exemple, un loup pour un chien, ou un chien pour un loup, il ne faut plus en mettre. Voilà peut-être un cas où il ne faut plus peindre la nature.

Tous les possibles ne doivent point avoir lieu en bonne peinture; car il y a tel concours d'événements dont on ne peut nier la possibilité, mais dont la combinaison est telle qu'on voit que peut-être ils n'ont jamais eu lieu, et ne l'auront peut-être jamais. Les possibles qu'on peut employer, ce sont les possibles vraisemblables, ce sont ceux où il y a plus à parier pour que contre, qu'ils ont passé de l'état de possibilité à l'état d'existence dans un certain temps limité par celui de l'action. Exemple : il se peut faire qu'une femme soit surprise par les douleurs de l'enfantement en pleine campagne; il se peut faire qu'elle y trouve une crèche ; il est possible que cette crèche soit appuyée contre les ruines d'un ancien monument; mais la rencontre possible de cet ancien monument est à sa rencontre réelle, comme l'espace entier où il peut y avoir des crèches est à la partie de cet espace qui est occupée par d'anciens monuments. Or ce rapport est infiniment petit; il n'y faut donc avoir aucun égard; et cette circonstance est absurde, à moins qu'elle ne soit donnée par l'histoire, ainsi que les autres circonstances de l'action. Il n'en est pas ainsi des ber-

gers, des chiens, des hameaux, des troupeaux, des voyageurs, des arbres, des ruisseaux, des montagnes et de tous les autres objets qui sont dispersés dans les campagnes, et qui les constituent. Pourquoi peut-on les mettre dans la peinture dont il s'agit, et sur le champ du tableau? Parce qu'ils se trouvent plus souvent dans la scène de la nature qu'on se propose d'imiter, qu'il n'arrive qu'ils ne s'y trouvent pas. La proximité ou la rencontre d'un ancien monument est aussi ridicule que le passage d'un empereur dans le moment de l'action. Ce passage est possible, mais d'un possible trop rare pour être employé; celui d'un voyageur ordinaire l'est aussi, mais d'un possible si commun que l'emploi n'en a rien que de naturel. Il faut que le passage de l'empereur ou la présence de la colonne soit donné par l'histoire.

Deux sortes de peintures; l'une qui, plaçant l'œil tout aussi près du tableau qu'il est possible, sans le priver de sa faculté de voir distinctement, rend les objets dans tous les détails qu'il aperçoit à cette distance, et rend ces détails avec autant de scrupule que les formes principales; en sorte qu'à mesure que le spectateur s'éloigne du tableau, à mesure il perd de ses détails, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à une distance où tout disparaisse, en sorte qu'en s'approchant de cette distance où tout est confondu, les formes commencent peu à peu à se faire discerner, et successivement les détails à se recouvrer, jusqu'à ce que l'œil replacé en son premier et moindre éloignement, il voit dans les objets du tableau les variétés les plus légères et les plus minutieuses. Voilà la belle peinture, voilà la véritable imitation de la nature. Je suis, par rapport

à ce tableau, ce que je suis par rapport à la nature, que le peintre a prise pour modèle; je la vois mieux à mesure que mon œil s'en approche; je la vois moins bien à mesure que mon œil s'en éloigne. Mais il est une autre peinture qui n'est pas moins dans la nature, mais qui ne l'imite parfaitement qu'à une certaine distance; elle n'est, pour ainsi parler, imitatrice que dans un point; c'est celle où le peintre n'a rendu vivement et fortement que les détails qu'il a aperçus dans les objets du point qu'il a choisi; au delà de ce point, on ne voit plus rien; c'est pis encore en deçà. Son tableau n'est point un tableau; depuis sa toile jusqu'à son point de vue on ne sait ce que c'est. Il ne faut pourtant pas blâmer ce genre de peinture; c'est celui du fameux Rembrandt. Ce nom seul en fait suffisamment l'éloge.

D'où l'on voit que la loi de tout finir a quelque restriction : elle est d'observation absolue dans le premier genre de peinture dont j'ai parlé dans l'article précédent; elle n'est pas de même nécessité dans le second genre. Le peintre y néglige tout ce qui ne s'aperçoit dans les objets que dans les points plus voisins du tableau que celui qu'il a pris pour son point de vue.

LES AMATEURS

Ah! mon ami, la maudite race que celle des amateurs! Il faut que je m'en explique, et que je me soulage, puisque j'en ai l'occasion. Elle commence à s'éteindre ici, où elle n'a que trop duré et fait trop de mal. Ce sont ces gens-là qui décident à tort et à travers des réputations; qui ont pensé faire mourir Greuze de

douleur et de faim; qui ont des galeries qui ne leur coûtent guère; des lumières ou plutôt des prétentions qui ne leur coûtent rien; qui s'interposent entre l'homme opulent et l'artiste indigent; qui font payer au talent la protection qu'ils lui accordent; qui lui ouvrent ou ferment les portes; qui se servent du besoin qu'il a d'eux pour disposer de son temps; qui le mettent à contribution; qui lui arrachent à vil prix ses meilleures productions; qui sont à l'affût, embusqués derrière son chevalet; qui l'ont condamné secrètement à la mendicité, pour le tenir esclave et dépendant; qui prêchent sans cesse la modicité de fortune comme un aiguillon nécessaire à l'artiste et à l'homme de lettres, parce que, si la fortune se réunissait une fois aux talents et aux lumières, ils ne seraient plus rien; qui décrient et ruinent le peintre et le statuaire, s'il a de la hauteur et qu'il dédaigne leur protection ou leur conseil; qui le gênent, le troublent dans son atelier, par l'importunité de leur présence et l'ineptie de leurs conseils; qui le découragent, qui l'éteignent, et qui le tiennent tant qu'ils peuvent dans l'alternative cruelle de sacrifier ou son génie, ou sa fierté, ou sa fortune. J'en ai entendu, moi qui vous parle, un de ces hommes, le dos appuyé contre la cheminée de l'artiste, le condamner impudemment, lui et tous ses semblables, au travail et à l'indigence; et croire par la plus malhonnête compassion réparer les propos les plus malhonnêtes, en promettant l'aumône aux enfants de l'artiste qui l'écoutait. Je me tus et je me reprocherai toute ma vie mon silence et ma patience. (*Salon de* 1767.)

IL FAUT ÉTUDIER LA NATURE

Cent fois j'ai été tenté de dire aux jeunes élèves que je trouvais sur le chemin du Louvre, avec leur portefeuille sous le bras ; « Mes amis, combien y a-t-il que vous dessinez là? Deux ans. Eh bien! c'est plus qu'il ne faut. Laissez-moi cette boutique de *manière*. Allez-vous-en aux Chartreux; et vous y verrez la véritable attitude de la piété et de la componction. C'est aujourd'hui veille de grande fête : allez à la paroisse, rôdez autour des confessionnaux, et vous y verrez la véritable attitude du recueillement et du repentir. Demain, allez à la guinguette, et vous verrez l'action vraie de l'homme en colère. Cherchez les scènes publiques; soyez observateurs dans les rues, dans les jardins, dans les marchés, dans les maisons, et vous y prendrez des idées justes du vrai mouvement dans les actions de la vie. Tenez, regardez vos deux camarades qui disputent; voyez comme c'est la dispute même qui dispose à leur insu de la position de leurs membres. Examinez-les bien, et vous aurez pitié de la leçon de votre insipide professeur et de l'imitation de votre insipide modèle. Que je vous plains, mes amis, s'il faut qu'un jour vous mettiez à la place de toutes les faussetés que vous avez apprises, la simplicité et la vérité de Le Sueur! Et il le faudra bien, si vous voulez être quelque chose.

« Autre chose est une attitude, autre chose une action.

« Toute attitude est fausse et petite; toute action est belle et vraie. »

DE L'INFÉRIORITÉ DU CHRISTIANISME

Si notre religion n'était pas une triste et plate métaphysique; si nos peintres et nos statuaires étaient des hommes à comparer aux peintres et aux statuaires anciens (j'entends les bons; car vraisemblablement ils en ont eu de mauvais, et plus que nous, comme l'Italie est le lieu où l'on fait le plus de bonne et de mauvaise musique); si nos prêtres n'étaient pas de stupides bigots; si cet abominable christianisme ne s'était pas établi par le meurtre et par le sang; si les joies de notre paradis ne se réduisaient pas à une impertinente vision béatifique de je ne sais quoi, qu'on ne comprend ni n'entend; si notre enfer offrait autre chose que des gouffres de feux, des démons hideux et gothiques, des hurlements et des grincements de dents; si nos tableaux pouvaient être autre chose que des scènes d'atrocité, un écorché, un pendu, un rôti, un grillé, une dégoûtante boucherie; si tous nos saints et nos saintes n'étaient pas voilés jusqu'au bout du nez, si nos idées de pudeur et de modestie n'avaient proscrit la vue des bras, des cuisses, des tétons, des épaules, toute nudité; si l'esprit de mortification n'avait flétri ces tétons, amolli ces cuisses, décharné ces bras, déchiré ces épaules; si nos artistes n'étaient pas enchaînés et nos poëtes contenus par les mots effrayants de sacrilège et de profanation; si la vierge Marie avait été la mère du plaisir, ou bien mère de Dieu, si c'eût été ses beaux yeux, ses beaux tétons, ses belles fesses, qui eussent attiré l'Esprit-Saint sur elle, et que cela fût écrit dans le livre de son histoire; si l'ange Gabriel y était vanté par ses belles épaules; si la Madeleine avait eu quelque

aventure galante avec le Christ; si, aux noces de Cana, le Christ entre deux vins, un peu non-conformiste, eût parcouru la gorge d'une des filles de noce et les fesses de saint Jean, incertain s'il resterait fidèle ou non à l'apôtre au menton ombragé d'un duvet léger : vous verriez ce qu'il en serait de nos peintres, de nos poètes et de nos statuaires; de quel ton nous parlerions de ces charmes, qui joueraient un si grand et si merveilleux rôle dans l'histoire de notre religion et de notre Dieu; et de quel œil nous regarderions la beauté à laquelle nous devrions la naissance, l'incarnation du Sauveur, et la grâce de notre rédempteur.

Greuze. — Voici votre peintre et le mien, le premier qui se soit avisé, parmi nous, de donner des mœurs à l'art, et d'enchaîner des événements d'après lesquels il serait facile de faire un roman. Il est un peu vain, notre peintre; mais sa vanité est celle d'un enfant; c'est l'ivresse du talent. Otez-lui cette naïveté qui lui fait dire de son propre ouvrage: *Voyez-moi cela! C'est cela qui est beau!* vous lui ôterez la verve, vous éteindrez le feu, et le génie s'éclipsera. Je crains bien, lorsqu'il deviendra modeste, qu'il n'ait raison de l'être. Nos qualités, certaines du moins, tiennent de près à nos défauts. La plupart des honnêtes femmes ont de l'humeur; les grands artistes ont un petit coup de hache à la tête. Presque toutes les femmes galantes sont généreuses; les dévotes, les bonnes même, ne sont pas ennemies de la médisance. Il est difficile à un maître qui sent qu'il fait le bien, de n'être pas un peu despote. A qui passera-t-on les défauts si ce n'est aux grands hommes? Je hais toutes ces petites bassesses, qui ne montrent qu'une âme

abjecte; mais je ne hais pas les grands crimes : premièrement, parce qu'on en fait de beaux tableaux et de belles tragédies; et puis, c'est que les grandes et sublimes actions et les grands crimes portent le même caractère d'énergie. Si un homme n'était pas capable d'incendier une ville, un autre homme ne serait pas capable de se précipiter dans un gouffre pour la sauver. Si l'âme de César n'eût pas été possible, celle de Caton ne l'aurait pas été davantage. L'homme est né citoyen tantôt du Ténare, tantôt de l'Olympe; c'est Castor et Pollux; un héros, un scélérat; Marc-Aurèle, Borgia : *diversis studiis ovo prognatus eodem*.

Nous avons trois peintres habiles, féconds et studieux observateurs de la nature, ne commençant, ne finissant rien, sans avoir appelé plusieurs fois le modèle. C'est La Grenée, Greuze et Vernet. Le second porte son talent partout, dans les cohues populaires, dans les églises, aux marchés, aux promenades, dans les maisons, dans les rues; sans cesse il va recueillant des actions, des passions, des caractères, des expressions. Chardin et lui parlent fort bien de leur art : Chardin, avec jugement et de sang-froid; Greuze, avec chaleur et enthousiasme. La Tour, en petit comité, est aussi fort bon à entendre.

Il y a un grand nombre de morceaux de Greuze; quelques médiocres, plusieurs bons, beaucoup d'excellents.

Chardin. — On a de Chardin un *Benedicite*, des *Animaux*, des *Vanneaux*, quelques autres morceaux. C'est toujours une imitation très fidèle de la nature, avec le faire qui est propre à cet artiste; un faire rude et comme

heurté; une nature basse, commune et domestique. Il y a longtemps que ce peintre ne finit plus rien; il ne se donne plus la peine de faire des pieds et des mains Il travaille comme un homme du monde qui a du talent, de la facilité, et qui se contente d'esquisser sa pensée en quatre coups de pinceau. Il s'est mis à la tête des peintres négligés, après avoir fait un grand nombre de morceaux qui lui ont mérité une place distinguée parmi les artistes de la première classe. Chardin est homme d'esprit, et personne peut-être ne parle mieux que lui de la peinture. Son tableau de réception, qui est à l'Académie, prouve qu'il a entendu la magie des couleurs. Il a répandu cette magie dans quelques autres compositions, où se trouvant jointe au dessin, à l'invention et à une extrême vérité, tant de qualités réunies en font dès à présent des morceaux d'un grand prix. Chardin a de l'originalité dans son genre. Cette originalité passe de sa peinture dans la gravure. Quand on a vu un de ses tableaux, on ne s'y trompe plus; on le reconnait partout. Voyez sa *Gouvernante avec ses enfants,* et vous aurez vu son *Benedicite.*

(*Salon de* 1761.)

C'est celui-ci qui est un peintre; c'est celui-ci qui est un coloriste.

Il y a au Salon plusieurs petits tableaux de Chardin; ils représentent presque tous des fruits avec les accessoires d'un repas. C'est la nature même; les objets sont hors de la toile et d'une vérité à tromper les yeux.

Celui qu'on voit en montant l'escalier mérite surtout l'attention. L'artiste a placé sur une table un vase de vieille porcelaine de la Chine, deux biscuits, un bocal

rempli d'olives, une corbeille de fruits, deux verres à moitié pleins de vin, une bigarade avec un pâté.

Pour regarder les tableaux des autres, il semble que j'aie besoin de me faire des yeux; pour voir ceux de Chardin, je n'ai qu'à garder ceux que la nature m'a donnés et m'en bien servir.

Si je destinais mon enfant à la peinture, voilà le tableau que j'achèterais. « Copie-moi cela, lui dirais-je, copie-moi cela encore. » Mais peut-être la nature n'est-elle pas plus difficile à copier.

C'est que ce vase de porcelaine est de la porcelaine; c'est que ces olives sont réellement séparées de l'œil par l'eau dans laquelle elles nagent; c'est qu'il n'y a qu'à prendre ces biscuits et les manger, cette bigarade l'ouvrir et la presser, ce verre de vin et le boire, ces fruits et les peler, ce pâté et y mettre le couteau.

C'est celui-ci qui entend l'harmonie des couleurs et des reflets. O Chardin! ce n'est pas du blanc, du rouge, du noir que tu broies sur ta palette : c'est la substance même des objets, c'est l'air et la lumière que tu prends à la pointe de ton pinceau et que tu attaches sur la toile.

Après que mon enfant aurait copié et recopié ce morceau, je l'occuperais sur la *Raie dépouillée* du même maître. L'objet est dégoûtant, mais c'est la chair même du poisson, c'est sa peau, c'est son sang; l'aspect même de la chose n'affecterait pas autrement. Monsieur Pierre, regardez bien ce morceau, quand vous irez à l'Académie, et apprenez, si vous pouvez, le secret de sauver par le talent le dégoût de certaines natures.

On n'entend rien à cette magie. Ce sont des couches épaisses de couleur appliquées les unes sur les autres

et dont l'effet transpire de dessous en dessus. D'autres fois, on dirait que c'est une vapeur qu'on a soufflée sur la toile; ailleurs, une écume légère qu'on y a jetée. Rubens, Berghem, Greuze, Loutherbourg vous expliqueraient ce faire bien mieux que moi; tous en feront sentir l'effet à vos yeux. Approchez-vous, tout se brouille, s'aplatit et disparaît; éloignez-vous, tout se recrée et se reproduit.

On m'a dit que Greuze montant au Salon et apercevant le morceau de Chardin que je viens de décrire, le regarda et passa en poussant un profond soupir. Cet éloge est plus court et vaut mieux que le mien.

Qui est-ce qui payera les tableaux de Chardin, quand cet homme rare ne sera plus? Il faut que vous sachiez encore que cet artiste a le sens droit et parle à merveille de son art.

Ah! mon ami, crachez sur le rideau d'Apelle et sur les raisins de Zeuxis. On trompe sans peine un artiste impatient et les animaux sont mauvais juges en peinture. N'avons-nous pas vu les oiseaux du jardin du Roi aller se casser la tête contre la plus mauvaise des perspectives? Mais c'est vous, c'est moi que Chardin trompera quand il voudra. (*Salon de* 1763.)

Vous venez à temps, Chardin, pour récréer mes yeux, que votre confrère Challe avait mortellement affligés. Vous revoilà donc, grand magicien avec vos compositions muettes! Qu'elles parlent éloquemment à l'artiste! Tout ce qu'elles lui disent sur l'imitation de la nature, la science de la couleur, et l'harmonie! Comme l'air circule autour de ces objets! La lumière du soleil ne sauve pas mieux les disparates des êtres

qu'elle éclaire. C'est celui-là qui ne connaît guère de couleurs amies, de couleurs ennemies !

S'il est vrai, comme le disent les philosophes, qu'il n'y a de réel que nos sensations; que ni le vide de l'espace, ni la solidité même des corps n'est peut-être rien en elle-même de ce que nous éprouvons ; qu'ils m'apprennent, ces philosophes, quelle différence il y a pour eux, à quatre pieds de ces tableaux, entre le Créateur et toi.

Chardin est si vrai, si vrai, si harmonieux, que quoiqu'on ne voie sur sa toile que la nature inanimée, des vases, des bouteilles, du pain, du vin, de l'eau, des raisins, des fruits, des pâtés, il se soutient et peut-être vous enlève à deux des plus beaux Vernet, à côté desquels il n'a pas balancé de se mettre. C'est, mon ami, comme dans l'univers, où la présence d'un homme, d'un cheval, d'un animal, ne détruit point l'effet d'un bout de roche, d'un arbre, d'un ruisseau. Le ruisseau, l'arbre, le bout de roche intéressent moins sans doute que l'homme, la femme, le cheval, l'animal ; mais ils sont également vrais.

Il faut, mon ami, que je vous communique une idée qui me vient, et qui peut-être ne me reviendrait pas dans un autre moment; c'est que cette peinture qu'on appelle de genre, devrait être celle des vieillards ou de ceux qui sont nés vieux. Elle ne demande que de l'étude et de la patience. Nulle verve, peu de génie, guère de poésie, beaucoup de technique et de vérité; et puis c'est tout. Or, vous savez que le temps où nous nous mettons à ce qu'on appelle, d'après l'usage plutôt que d'après l'expérience, la recherche de la vérité, la philosophie, est précisément celui où nos tempes gri-

sonnent, et où nous aurions mauvaise grâce à écrire une lettre galante. Réfléchissez à cette ressemblance des philosophes avec les peintres de genre. Mais à propos, mon ami, de ces cheveux gris, j'en ai vu ce matin ma tête tout argentée; et je me suis écrié comme Sophocle, lorsque Socrate lui demandait comment allaient les amours : « *A domino agresti et furioso profugi.* J'échappe au maître sauvage et furieux. »

Je m'amuse ici à causer avec vous d'autant plus volontiers, que je ne vous dirai de Chardin qu'un seul mot; et le voici : Choisissez son site; disposez sur ce site les objets comme je vais vous les indiquer, et soyez sûr que vous aurez vu ses tableaux. (*Salon de* 1765.)

PASTORALES ET PAYSAGES DE BOUCHER.

Quelles couleurs! quelle variété! quelle richesse d'objets et d'idées! Cet homme a tout, excepté la vérité. Il n'y a aucune partie de ses compositions qui, séparée des autres, ne vous plaise : l'ensemble même vous séduit. On se demande : Mais où a-t-on vu des bergers vêtus avec cette élégance et ce luxe? Quel sujet a jamais rassemblé dans un même endroit, en pleine campagne, sous les arches d'un pont, loin de toute habitation, des femmes, des hommes, des enfants, des bœufs, des vaches, des moutons, des chiens, des bottes de paille, de l'eau, du feu, une lanterne, des réchauds, des cruches, des chaudrons? Que fait là cette femme charmante, si bien vêtue, si propre, si voluptueuse? et ces enfants qui jouent et qui dorment, sont-ce les siens? et cet homme qui porte du feu qu'il va renverser sur sa tête, est-ce son époux? que veut-il faire de ces

charbons allumés? où les a-t-il pris? Quel tapage d'objets disparates! On en sent toute l'absurdité; avec tout cela on ne saurait quitter le tableau. Il vous attache. On y revient. C'est un vice si agréable, c'est une extravagance si inimitable et si rare! Il y a tant d'imagination, d'effet, de magie et de facilité!

Quand on a longtemps regardé un paysage tel que celui que nous venons d'ébaucher, on croit avoir tout vu. On se trompe; on y retrouve une infinité de choses d'un prix!... Personne n'entend comme Boucher l'art de la lumière et des ombres. Il est fait pour tourner la tête à deux sortes de personnes, les gens du monde et les artistes. Son élégance, sa mignardise, sa galanterie romanesque, sa coquetterie, son goût, sa facilité, sa variété, son éclat, ses carnations fardées, sa débauche, doivent captiver les petits-maîtres, les petites femmes, les jeunes gens, les gens du monde, la foule de ceux qui sont étrangers au vrai goût, à la vérité, aux idées justes, à la sévérité de l'art. Comment résisteraient-ils au saillant, aux pompons, aux nudités, au libertinage, à l'épigramme de Boucher? Les artistes qui voient jusqu'à quel point cet homme a surmonté les difficultés de la peinture, et pour qui c'est tout que ce mérite qui n'est guère bien connu que d'eux, fléchissent le genou devant lui; c'est leur dieu. Les gens d'un grand goût, d'un goût sévère et antique, n'en font nul cas. Au reste, ce peintre est à peu près en peinture ce que l'Arioste est en poésie. Celui qui est enchanté de l'un est inconséquent s'il n'est pas fou de l'autre. Ils ont, ce me semble, la même imagination, le même goût, le même style, le même coloris. Boucher a un faire qui lui appartient tellement, que dans

quelque morceau de peinture qu'on lui donnât une figure à exécuter, on la reconnaîtrait sur-le-champ.

(*Salon de* 1761.)

Vernet. — Nous avons une foule de *Marines* de Vernet : les unes locales, les autres idéales ; et, dans toutes, c'est la même imagination, le même feu, la même sagesse, le même coloris, les mêmes détails, la même variété. Il faut que cet homme travaille avec une facilité prodigieuse. Vous connaissez son mérite. Il est tout entier dans quatorze ou quinze tableaux. Les mers se soulèvent et se tranquillisent à son gré ; le ciel s'obscurcit, l'éclair s'allume, le tonnerre gronde, la tempête s'élève, les vaisseaux s'embrasent ; on entend le bruit des flots, les cris de ceux qui périssent ; on voit... on voit tout ce qui lui plaît. (*Salon de* 1759.)

Que ne puis-je, pour un moment, ressusciter les peintres de la Grèce et ceux tant de Rome ancienne que de Rome nouvelle, et entendre ce qu'ils diraient des ouvrages de Vernet ! Il n'est presque pas possible d'en parler, il faut les voir.

Quelle immense variété de scènes et de figures ! quelles eaux ! quels ciels ! quelle vérité ! quelle magie ! quel effet !

S'il allume du feu, c'est à l'endroit où son éclat semblerait devoir éteindre le reste de la composition. La fumée se lève épaisse, se raréfie peu à peu, et va se perdre dans l'atmosphère à des distances immenses.

S'il projette des objets sur le cristal des mers, il sait l'en éteindre à la plus grande profondeur sans lui faire perdre ni sa couleur naturelle, ni sa transparence.

S'il y fait tomber la lumière, il sait l'en pénétrer ; on la voit trembler et frémir à sa surface.

S'il met des hommes en action, vous les voyez agir.

S'il répand des nuages dans l'air, comme ils y sont suspendus légèrement ! comme ils marchent au gré des vents ! quel espace entre eux et le firmament !

S'il élève un brouillard, la lumière en est affaiblie, et à son tour toute la masse vaporeuse en est empreinte et colorée. La lumière devient obscure et la vapeur devient lumineuse.

S'il suscite une tempête, vous entendez siffler les vents et mugir les flots ; vous les voyez s'élever contre les rochers et les blanchir de leur écume. Les matelots crient ; les flancs du bâtiment s'entr'ouvrent ; les uns se précipitent dans les eaux ; les autres, moribonds, sont étendus sur le rivage. Ici des spectateurs élèvent leurs mains aux cieux ; là une mère presse son enfant contre son sein ; d'autres s'exposent à périr pour sauver leurs amis ou leurs proches ; un mari tient entre ses bras sa femme à demi pâmée ; une mère pleure sur son enfant noyé ; cependant le vent applique ses vêtements contre son corps et vous en fait discerner les formes ; des marchandises se balancent sur les eaux, et des passagers sont entraînés au fond des gouffres.

C'est Vernet qui sait rassembler les orages, ouvrir les cataractes du ciel et inonder la terre ; c'est lui qui sait aussi, quand il lui plaît, dissiper la tempête et rendre le calme à la mer, la sérénité aux cieux. Alors toute la nature sortant comme du chaos, s'éclaire d'une manière enchanteresse et reprend tous ses charmes.

Comme ses jours sont sereins ! comme ses nuits sont tranquilles ! comme ses eaux sont transparentes ! C'est

lui qui crée le silence, la fraîcheur et l'ombre dans les forêts. C'est lui qui ose sans crainte placer le soleil ou la lune dans son firmament. Il a volé à la nature son secret ; tout ce qu'elle produit, il peut le répéter.

Et comment ses compositions n'étonneraient-elles pas ? il embrasse un espace infini ; c'est toute l'étendue du ciel sous l'horizon le plus élevé, c'est la surface d'une mer, c'est une multitude d'hommes occupés du bonheur de la société, ce sont des édifices immenses et qu'il conduit à perte de vue. (*Salon de* 1763.)

Van Loo. — Personne n'a mieux prouvé que Carle Van Loo combien le génie est différent de l'esprit. On ne peut lui disputer un grand talent ; mais il était d'ailleurs fort bête, et c'était pitié de l'entendre parler peinture. Dans le choix, j'aime mieux un peintre faisant de beaux tableaux qu'un artiste jasant bien sur son art ; car les bavards ne sont bons à rien. Ils ont fait grand tort au bon Van Loo. Le premier malotru assez confiant pour dire ses bêtises était capable de lui barbouiller le plus beau tableau avec une sotte critique ; il en a gâté plus d'un sur des observations qui n'avaient souvent pas le sens commun ; et, à force de changer, il se fatiguait sur son sujet, et finissait par une mauvaise composition, après en avoir effacé une excellente. (*Carle Van Loo.*)

Bélisaire reconnu par un soldat qui avait servi sous lui, au moment qu'une femme lui fait l'aumône.

Tous les jours je le vois
Et crois toujours le voir pour la première fois.

David. — Ce jeune homme montre de la grande ma-

nière dans la conduite de son ouvrage ; il a de l'âme ; ses têtes ont de l'expression sans affectation ; ses attitudes sont nobles et naturelles ; il dessine ; il sait jeter une draperie et faire de beaux plis ; sa couleur est belle sans être brillante. Je désirerais qu'il y eût moins de raideur dans ses chairs ; ses muscles n'ont pas assez de flexibilité dans quelques endroits. Rendez par la pensée son architecture plus sourde et peut-être que cela fera mieux. Si je parlais de l'admiration du soldat, de la femme qui donne l'aumône, de ces bras qui se croisent, je gâterais mon plaisir et j'affligerais l'artiste, mais je ne saurais me dispenser de lui dire : « Est-ce que tu ne trouves pas Bélisaire assez humilié de recevoir l'aumône ! fallait-il encore la lui faire demander ? Passe ce bras élevé autour de l'enfant ou lève-le vers le ciel, qu'il accusera de sa rigueur. » (*Salon de* 1781.)

Falconet. — Voici un homme qui a du génie, et qui a toutes sortes de qualités compatibles et incompatibles avec le génie, quoique ces dernières se soient pourtant rencontrées dans François de Vérulam et dans Pierre Corneille. C'est qu'il a de la finesse, du goût, de l'esprit, de la délicatesse, de la gentillesse et de la grâce tout plein ; c'est qu'il est rustre et poli, affable et brusque, tendre et dur ; c'est qu'il pétrit la terre et le marbre, et qu'il lit et médite ; c'est qu'il est doux et caustique, sérieux et plaisant ; c'est qu'il est philosophe, qu'il ne croit rien, et qu'il sait bien pourquoi ; c'est qu'il est bon père, et que son fils s'est sauvé de chez lui ; c'est qu'il aimait sa maîtresse à la folie et qu'il l'a fait mourir de douleur ; qu'il en est devenu triste, sombre, mélancolique ; qu'il en a pensé mourir de regret ; qu'il y a long-

temps qu'il l'a perdue, et qu'il n'en est pas consolé. Ajoutez à cela qu'il n'y a pas d'homme plus jaloux du suffrage de ses contemporains, et plus indifférent sur celui de la postérité. Il porte cette philosophie à un point qui ne se conçoit pas; et cent fois il m'a dit qu'il ne donnerait pas un écu pour assurer une durée éternelle à la plus belle de ses statues.

Pigalle, le bon Pigalle, qu'on appelait à Rome le mulet de la sculpture, à force de faire, a su faire la nature, et la faire vraie, chaude et rigoureuse; mais n'a et n'aura, ni lui ni son compère l'abbé Gougenot, l'idéal de Falconet; et Falconet a déjà le faire de Pigalle. Il est bien sûr que vous n'obtiendrez point de Pigalle, ni le *Pygmalion*, ni l'*Alexandre*, ni l'*Amitié* de Falconet; et qu'il n'est pas décidé que celui-ci ne refît le *Mercure* et le *Citoyen* de Pigalle. Au demeurant, ce sont deux grands hommes, et qui, dans quinze ou vingt siècles, lorsqu'on retirera des ruines de la grande ville quelques pieds ou quelques têtes de leurs statues, montreront que nous n'étions pas des enfants, du moins en sculpture. Quand Pigalle vit le *Pygmalion* de Falconet, il dit : « Je voudrais bien l'avoir fait. » Quand le monument de Reims fut exposé au Roule, Falconet, qui n'aimait pas Pigalle, lui dit, après avoir vu et bien vu son ouvrage : « Monsieur Pigalle, je ne vous aime pas, et je crois que vous me le rendez bien : j'ai vu votre *Citoyen;* on peut faire aussi beau, puisque vous l'avez fait; mais je ne crois pas que l'art puisse aller une ligne au delà. Cela n'empêche pas que nous ne demeurions comme nous sommes. » Voilà mon Falconet. (*Salon de* 1765.)

Bouchardon, Pigalle, Puget. — A Rome, le jeune Bouchardon dessine tous les restes précieux de l'antiquité ; quand il les a dessinés cent fois, il recommence. Comme les jeunes artistes copient longtemps d'après l'antique, ne pensez-vous pas que l'institution des jeunes littérateurs devrait être la même, et qu'avant que de tenter quelque chose de nous, nous devrions aussi nous occuper à traduire d'après les poètes et les orateurs anciens ? Notre goût, fixé par des beautés sévères que nous nous serions pour ainsi dire appropriées, ne pourrait plus rien souffrir de médiocre et de mesquin.

Bouchardon demeura dix ans en Italie. Il se fit distinguer de cette nation jalouse, au point qu'entre un grand nombre d'artistes étrangers et du pays, on le préféra pour l'exécution du tombeau de Clément XI. Sans des circonstances particulières, l'apothéose de ce pontife, qui a coûté tant de maux à la France, eût été faite par un Français.

De retour en France, Bouchardon fut chargé d'un grand nombre d'ouvrages qui respirent tous le goût de la nature et de l'antiquité, c'est-à-dire la simplicité, la force, la grâce et la vérité.

Les ouvrages de sculpture demandent beaucoup de temps. Les sculpteurs sont proprement les artistes du souverain ; c'est du ministère que leur sort dépend. Cette réflexion me rappelle l'infortune du Puget. Il avait exécuté ce *Milon* de Versailles que vous connaissez, et qui, placé à côté des chefs-d'œuvre de l'antiquité, n'en est pas déparé. Mécontent du prix modique qu'on avait accordé à son ouvrage, il allait le briser d'un coup de marteau, si on ne l'eût arrêté. Le grand

roi, qui le sut, dit : Qu'on lui donne ce qu'il demande, mais qu'on ne l'emploie plus ; cet ouvrier est trop cher pour moi. » Après ce mot, qui eût osé faire travailler le Puget ? Personne ; et voilà le premier artiste de la France condamné à mourir de faim.

Ce ne fut pas ainsi que la ville de Paris en usa avec Bouchardon, après qu'il eut exécuté sa belle fontaine de la rue de Grenelle. Je dis belle pour les figures ; du reste, je la trouve au-dessous du médiocre. Point de belle fontaine où la distribution de l'eau ne forme p s la décoration principale. A votre avis, qu'est-ce qui peut remplacer la chute d'une grand nappe de cristal ? La ville récompense l'artiste d'une pension viagère, accordée de la manière la plus noble et la plus flatteuse. La délibération des échevins, qu'on a mise à la suite de l'*Éloge* du comte de Caylus, est vraiment un morceau à lire. C'est ainsi qu'on fait faire aux grands hommes de grandes choses.

Bouchardon est mort le 27 juillet 1762, comblé de gloire et accablé de regret de n'avoir pu achever son monument de la place de Louis XV. C'est notre ami Pigalle qu'il a nommé pour succéder à son travail. Pigalle était son collègue, son ami, son rival et son admirateur. Je lui ai entendu dire qu'il n'était jamais entré dans l'atelier de Bouchardon, sans être découragé pour des semaines entières. Ce Pigalle pourtant a fait un certain *Mercure* que vous connaissez, et qui n'est pas l'ouvrage d'un homme facile à décourager. Il exécutera les quatre figures qui doivent entourer le piédestal de la statue du roi, et qui représenteront quatre Vertus principales. Bouchardon lui a laissé pour cela toutes les études qu'il a faites sur ce sujet pendant les

dernières années de sa vie. Rien n'est plus satisfaisant que de voir deux grands artistes s'honorer d'une estime mutuelle.

ART

Art. s. m. (*Ordre encyclopédique. Entendement. Mémoire. Histoire de la nature. Histoire de la nature employée. Art.*) Terme abstrait et métaphysique. On a commencé par faire des observations sur la nature, le service, l'emploi, les qualités des êtres et de leurs symboles ; puis on a donné le nom de science ou d'art au centre ou point de réunion, auquel on a rapporté les observations qu'on avait faites pour en former un système, ou de règles, ou d'instruments, et de règles tendant à un même but. Car voilà ce que c'est que l'art en général. *Exemple :* On a réfléchi sur l'usage et l'emploi des mots ; et l'on a inventé ensuite le mot *grammaire. Grammaire* est le nom d'un système d'instruments et de règles relatifs à un objet déterminé, et cet objet est le son articulé ; il en est de même des autres sciences ou arts.

Origine des sciences et des arts. C'est l'industrie de l'homme appliquée aux productions de la nature, ou par ses besoins, ou par son luxe, ou par son amusement, ou par sa curiosité, etc., qui a donné naissance aux sciences et aux arts ; et ces points de réunion de nos différentes réflexions ont reçu les dénominations de *science* et d'*art*, selon la nature de leurs objets *formels*, comme disent les logiciens. Si l'objet s'exécute, la collection et la disposition technique des règles selon lesquelles il s'exécute s'appellent *art*. Si l'objet est contemplé seulement sous différentes faces, la collec-

tion et la disposition technique des observations relatives à cet objet s'appellent *science*. Ainsi la métaphysique est une science, et la morale est un art. Il en est de même de la théologie et de la pyrotechnie.

Spéculation et pratique d'un art. Il est évident, par ce qui précède, que tout art a sa spéculation et sa pratique : sa spéculation, qui n'est autre chose que la connaissance inopérative des règles de l'art ; sa pratique, qui n'est que l'usage habituel et non réfléchi des mêmes règles. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de pousser loin la pratique sans la spéculation, et réciproquement de bien posséder la spéculation sans la pratique. Il y a dans tout *art* un grand nombre de circonstances relatives à la matière, aux instruments et à la manœuvre que l'usage seul apprend. C'est à la pratique à présenter les difficultés et à donner les phénomènes ; et c'est à la spéculation à expliquer les phénomènes et à lever les difficultés : d'où il s'ensuit qu'il n'y a guère qu'un artiste sachant raisonner qui puisse bien parler de son *art*.

Arts libéraux et arts mécaniques. En examinant les produits des *arts*, on s'est aperçu que les uns étaient plus l'ouvrage de l'esprit que de la main, et qu'au contraire d'autres étaient plus l'ouvrage de la main que de l'esprit. Telle est *en partie* l'origine de la prééminence que l'on a accordée à certains *arts* sur d'autres, et de la distribution qu'on a faite des *arts* en *arts libéraux* et en *arts mécaniques*. Cette distinction, quoique bien fondée, a produit un mauvais effet, en avilissant des gens très estimables et très utiles, et en fortifiant en nous je ne sais quelle paresse naturelle, qui ne nous portait déjà que trop à

croire que donner une application constante et suivie à des expériences et à des objets particuliers, sensibles et matériels, c'était déroger à la dignité de l'esprit humain, et que de pratiquer, ou même d'étudier les *arts mécaniques*, c'était s'abaisser à des choses dont la recherche est laborieuse, la méditation ignoble, l'exposition difficile, le commerce déshonorant, le nombre inépuisable, et la valeur minutielle. *Minui majestatem mentis humanæ, si in experimentis et rebus particularibus*, etc. (Bacon, *Novum organum*.) Préjugé qui tendait à remplir les villes d'orgueilleux raisonneurs et de contemplateurs inutiles, et les campagnes de petits tyrans ignorants, oisifs et dédaigneux. Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé Bacon, un des premiers génies de l'Angleterre; Colbert, un des plus grands ministres de la France; enfin les bons esprits et les hommes sages de tous les temps. Bacon regardait l'histoire des *arts mécaniques* comme la branche la plus importante de la vraie philosophie; il n'avait donc garde d'en mépriser la pratique. Colbert regardait l'industrie des peuples et l'établissement des manufactures comme la richesse la plus sûre d'un royaume. Au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées saines de la valeur des choses, celui qui peupla la France de graveurs, de peintres, de sculpteurs et d'artistes en tout genre; qui surprit aux Anglais la machine à faire des bas, les velours aux Génois, les glaces aux Vénitiens, ne fit guère moins pour l'État que ceux qui battirent ses ennemis, et leur enlevèrent leurs places fortes; et aux yeux du philosophe, il y a peut-être plus de mérite réel à avoir fait naître les Le Brun, les Le Sueur et les Audran, peindre et graver les batailles d'Alexandre, et

exécuter en tapisserie les victoires de nos généraux, qu'il n'y en a à les avoir remportées. Mettez dans un des côtés de la balance les avantages réels des sciences les plus sublimes et des *arts* les plus honorés, et dans l'autre côté ceux des *arts mécaniques,* et vous trouverez que l'estime qu'on a faite des uns, et celle qu'on a faite des autres, n'ont pas été distribuées dans le juste rapport de ces avantages, et qu'on a bien plus loué les hommes occupés à faire croire que nous étions heureux, que les hommes occupés à faire que nous le fussions en effet. Quelle bizarrerie dans nos jugements! nous exigeons qu'on s'occupe utilement, et nous méprisons les hommes utiles.

But des arts en général. L'homme n'est que le ministre ou l'interprète de la nature : il n'entend et ne fait qu'autant qu'il a de connaissance, ou expérimentale, ou réfléchie, des êtres qui l'environnent. Sa main nue, quelque robuste, infatigable et souple qu'elle soit, ne peut suffire qu'à un petit nombre d'effets : elle n'achève de grandes choses qu'à l'aide des instruments et des règles ; il en faut dire autant de l'entendement. Les instruments et les règles sont comme des muscles surajoutés aux bras, et des ressorts accessoires à ceux de l'esprit. Le but de tout *art* en général, ou de tout système d'instruments et de règles conspirant à une même fin est d'imprimer certaines formes déterminées sur une base donnée par la nature; et cette base est, ou la matière, ou l'esprit, ou quelque fonction de l'âme, ou quelque production de la nature. Dans les *arts mécaniques,* auxquels je m'attacherai d'autant plus ici que les auteurs en ont moins parlé, *le pouvoir de l'homme se réduit à rapprocher ou à éloigner les corps*

naturels. L'homme peut tout ou ne peut rien, selon que ce rapprochement ou cet éloignement est ou n'est pas possible. (Voyez Bacon, *Nov. org.*)

Projet d'un traité général des arts mécaniques. Souvent on ignore l'origine d'un *art mécanique,* ou l'on n'a que des connaissances vagues sur ses progrès : voilà les suites naturelles du mépris qu'on a eu dans tous les temps et chez toutes les nations savantes ou belliqueuses pour ceux qui s'y sont livrés. Dans ces occasions, il faut recourir à des suppositions philosophiques, partir de quelque hypothèse vraisemblable, de quelque événement premier et fortuit, et s'avancer de là jusqu'où l'*art* a été poussé. Je m'explique par un exemple que j'emprunterai plus volontiers des *arts mécaniques,* qui sont moins connus, que des *arts libéraux*, qu'on a présentés sous mille formes différentes. Si l'on ignorait l'origine et les progrès de la *verrerie* ou de la *papeterie*, que ferait un philosophe qui se proposerait d'écrire l'histoire de ces *arts?* Il supposerait qu'un morceau de linge est tombé par hasard dans un vaisseau plein d'eau; qu'il y a séjourné assez longtemps pour s'y dissoudre, et qu'au lieu de trouver dans le fond du vaisseau, quand il a été vide, un morceau de linge, on n'a plus aperçu qu'une espèce de sédiment, dont on aurait eu bien de la peine à reconnaître la nature, sans quelques filaments qui restaient, et qui indiquaient que la matière première de ce sédiment avait été auparavant sous la forme de linge. Quant à la *verrerie,* il supposerait que les premières habitations solides que les hommes se soient construites étaient de terre cuite ou de brique : or, il est impossible de faire cuire de la brique à grand feu, qu'il ne s'en vitrifie

quelque partie ; c'est sous cette forme que le verre s'est présenté la première fois. Mais quelle distance immense de cette écaille sale et verdâtre, jusqu'à la matière transparente et pure des glaces, etc. ! Voilà cependant l'expérience fortuite, ou quelque autre semblable, de laquelle le philosophe partira pour arriver jusqu'où l'*art* de la verrerie est maintenant parvenu.

Avantages de cette methode. En s'y prenant ainsi, les progrès d'un *art* seraient exposés d'une manière plus instructive et plus claire, que par son histoire véritable, quand on la saurait. Les obstacles qu'on aurait eu à surmonter pour le perfectionner se présenteraient dans un ordre entièrement naturel, et l'explication synthétique des démarches successives de l'*art* en faciliterait l'intelligence aux esprits les plus ordinaires, et mettrait les artistes sur la voie qu'ils auraient à suivre pour approcher davantage de la perfection.

Ordre qu'il faut suivre dans un pareil traité. Quant à l'ordre qu'il faudrait suivre dans un pareil traité, je crois que le plus avantageux serait de rappeler les *arts* aux productions de la nature. Une énumération exacte de ces productions donnerait naissance à bien des *arts* inconnus. Un grand nombre d'autres naîtraient d'un examen circonstancié des différentes faces sous lesquelles la même production peut être considérée. La première de ces conditions demande une connaissance très étendue de l'histoire de la nature, et la seconde, une très grande dialectique. Un traité des *arts*, tel que je le conçois, n'est donc pas l'ouvrage d'un homme ordinaire. Qu'on n'aille pas s'imaginer que ce sont ici des idées vaines que je propose, et que je promets aux

hommes des découvertes chimériques. Après avoir remarqué avec un philosophe que je ne me lasse point de louer, parce que je ne me suis jamais lassé de le lire, que l'histoire de la nature est incomplète sans celle des *arts;* et après avoir invité les naturalistes à couronner leur travail sur les règnes des végétaux, des minéraux, des animaux, etc., par les expériences des *arts mécaniques,* dont la connaissance importe beaucoup plus à la vraie philosophie; j'oserai ajouter à son exemple : *Ergo rem quam ago, non opinionem, sed opus esse; eamque non sectæ alicujus, aut placiti, sed utilitatis esse et amplitudinis immensæ fundamenta.* Ce n'est point ici un système : ce ne sont point les fantaisies d'un homme; ce sont les décisions de l'expérience et de la raison, et les fondements d'un édifice immense; et quiconque pensera différemment cherchera à rétrécir la sphère de nos connaissances et à décourager les esprits. Nous devons au hasard un grand nombre de connaissances; il nous en a présenté de fort importantes que nous ne cherchions pas : est-il à présumer que nous ne trouverons rien, quand nous ajouterons nos efforts à son caprice, et que nous mettrons de l'ordre et de la méthode dans nos recherches? Si nous possédons à présent des secrets qu'on n'espérait point auparavant, et s'il nous est permis de tirer des conjectures du passé, pourquoi l'avenir ne nous réserverait-il pas des richesses sur lesquelles nous ne comptons guère aujourd'hui? Si l'on eût dit, il y a quelques siècles, à ces gens qui mesurent la possibilité des choses sur la portée de leur génie, et qui n'imaginent rien au delà de ce qu'ils connaissent, qu'il est une poussière qui brise les rochers, qui renverse les murailles les plus épaisses à

des distances étonnantes, qui, renfermée au poids de quelques livres dans les entrailles profondes de la terre, les secoue, se fait jour à travers les masses énormes qui la couvrent, et peut ouvrir un gouffre dans lequel une ville entière disparaîtrait, ils n'auraient pas manqué de comparer ces effets à l'action des roues, des poulies, des leviers, des contre-poids, et des autres machines connues, et de prononcer qu'une pareille poussière est chimérique, et qu'il n'y a que la foudre ou la cause qui produit des tremblements de terre, et dont le mécanisme est inimitable, qui soit capable de ces prodiges effrayants. C'est ainsi que le grand philosophe parlait à son siècle, et à tous les siècles à venir. Combien (ajouterons-nous à son exemple) le projet de la machine à élever l'eau par le feu, telle qu'on l'exécuta la première fois à Londres, n'aurait-il pas occasionné de mauvais raisonnements, surtout si l'auteur de la machine avait eu la modestie de se donner pour un homme peu versé dans les mécaniques? S'il n'y avait au monde que de pareils estimateurs des inventions, il ne se ferait ni grandes ni petites choses. Que ceux donc qui se hâtent de prononcer sur des ouvrages qui n'impliquent aucune contradiction, qui ne sont quelquefois que des additions très légères à des machines connues, et qui ne demandent tout au plus qu'un habile ouvrier; que ceux, dis-je, qui sont assez bornés pour juger que ces ouvrages sont impossibles, sachent qu'eux-mêmes ne sont pas assez instruits pour faire des souhaits convenables. C'est le chancelier Bacon qui le leur dit : *Qui sumpta,* ou ce qui est encore moins pardonnable, *qui neglecta ex his quæ præsto sunt conjectura, ea aut impossi-*

bilia, aut minus verisimilia, putet; eum scire debere se non satis doctum, ne ad optandum quidem commode et apposite esse.

Autre motif de recherche. Mais ce qui doit encore nous encourager dans nos recherches, et nous déterminer à regarder avec attention autour de nous, ce sont les siècles qui se sont écoulés sans que les hommes se soient aperçus des choses importantes qu'ils avaient, pour ainsi dire, sous les yeux. Tel est l'*art* d'imprimer, celui de graver. Que la condition de l'esprit humain est bizarre! *S'agit-il de découvrir, il se défie de sa force, il s'embarrasse dans les difficultés qu'il se fait, les choses lui paraissent impossibles à trouver; sont-elles trouvées, il ne conçoit plus comment il a fallu les chercher si longtemps, et il a pitié de lui-même.*

Différence singulière entre les machines. Après avoir proposé mes idées sur un traité philosophique des *arts* en général, je vais passer à quelques observations utiles sur la manière de traiter certains *arts* mécaniques en particulier. On emploie quelquefois une machine très composée pour produire un effet assez simple en apparence; et d'autres fois une machine très simple en effet suffit pour produire une action fort composée: dans le premier cas, l'effet à produire étant conçu facilement, et la connaissance qu'on en aura n'embarrassant point l'esprit et ne chargeant point la mémoire, on commencera par l'annoncer, et l'on passera ensuite à la description de la machine: dans le second cas, au contraire, il est plus à propos de descendre de la description de la machine à la connaissance de l'effet. L'effet d'une horloge est de diviser le temps en parties égales, à l'aide d'une aiguille qui se meut uniformément et très

lentement sur un plan ponctué. Si donc je montre une horloge à quelqu'un à qui cette machine était inconnue, je l'instruirai d'abord de son effet, et j'en viendrai ensuite au mécanisme. Je me garderai bien de suivre la même voie avec celui qui me demandera ce que c'est qu'une maille de bas, ce que c'est que du drap, du droguet, du velours, du satin. Je commencerai ici par le détail de métiers qui servent à ces ouvrages. Le développement de la machine, quand il est clair, en fait sentir l'effet tout d'un coup, ce qui serait peut-être impossible sans ce préliminaire. Pour se convaincre de la vérité de ces observations, qu'on tâche de définir exactement ce que c'est que de la *gaze*, sans supposer aucune notion de la machine du gazier.

De la géométrie des arts. On m'accordera sans peine qu'il y a peu d'artistes à qui les éléments des mathématiques ne soient nécessaires; mais un paradoxe dont la vérité ne se présentera pas d'abord, c'est que ces éléments leur seraient nuisibles en plusieurs occasions, si une multitude de connaissances physiques n'en corrigeaient les préceptes dans la pratique; connaissances des lieux, des positions, des figures irrégulières, des matières, de leurs qualités, de l'élasticité, de la raideur, des frottements, de la consistance, de la durée, des effets de l'air, de l'eau, du froid, de la chaleur, de la sécheresse, etc.; il est évident que les éléments de la géométrie de l'Académie ne sont que les plus simples et les moins composés d'entre ceux de la géométrie des boutiques. Il n'y a pas un levier dans la nature, tel que celui que Varignon suppose dans ses propositions; il n'y a pas un levier dans la nature dont toutes les conditions puissent entrer en calcul. Entre

ces conditions il y en a, et en grand nombre, et de très essentielles dans l'usage, qu'on ne peut même soumettre à cette partie du calcul qui s'étend jusqu'aux différences les plus insensibles des quantités, quand elles sont appréciables ; d'où il arrive que celui qui n'a que la géométrie intellectuelle est ordinairement un homme assez maladroit, et qu'un artiste qui n'a que la géométrie expérimentale est un ouvrier très borné. Mais il est, ce me semble, d'expérience qu'un artiste se passe plus facilement de la géométrie intellectuelle, qu'un homme, quel qu'il soit, d'une certaine géométrie expérimentale. Toute la matière des frottements est restée, malgré les calculs, une affaire de mathématique expérimentale et manouvrière. Cependant, jusqu'où cette connaissance seule ne s'étend-elle pas ? Combien de mauvaises machines ne nous sont-elles pas proposées tous les jours par des gens qui se sont imaginé que les leviers, les roues, les poulies, les câbles, agissent dans une machine comme sur un papier ; et qui, faute d'avoir mis la main à l'œuvre, n'ont jamais su la différence des effets d'une machine même, ou de son profil ? Une seconde observation que nous ajouterons ici, puisqu'elle est amenée par le sujet, c'est qu'il y a des machines qui réussissent en petit, et qui ne réussissent point en grand ; et réciproquement d'autres qui réussissent en grand, et qui ne réussiraient pas en petit. Il faut, je crois, mettre du nombre de ces dernières toutes celles dont l'effet dépend principalement d'une pesanteur considérable des parties mêmes qui les composent, ou de la violence de la réaction d'un fluide, ou de quelque volume considérable de matière élastique à laquelle ces machines doivent être appliquées :

exécutez-les en petit, le poids des parties se réduit à rien; la réaction du fluide n'a presque plus lieu; les puissances sur lesquelles on avait compté disparaissent, et la machine manque son effet. Mais comme il y a, relativement aux dimensions d'une machine, un point, s'il est permis de parler ainsi, un terme où elle ne produit plus d'effet, il y en a un autre au delà ou en deçà duquel elle ne produit pas le plus grand effet dont son mécanisme était capable. Toute machine a, selon la manière de dire des géomètres, un *maximum* de dimensions; de même que dans sa construction, chaque partie considérée par rapport au plus parfait mécanisme de cette partie est d'une dimension déterminée par les autres parties; la matière entière est d'une dimension déterminée, relativement à son mécanisme le plus parfait, par la machine dont elle est composée, l'usage qu'on en veut tirer, et une infinité d'autres causes. Mais quel est, demandera-t-on, ce terme dans les dimensions d'une machine, au delà ou en deçà duquel elle est ou trop grande ou trop petite? Quelle est la dimension véritable et absolue d'une montre excellente, d'un moulin parfait, du vaisseau construit le mieux qu'il est possible? C'est à la géométrie expérimentale et manouvrière de plusieurs siècles, aidée de la géométrie intellectuelle la plus déliée, à donner une solution approchée de ces problèmes; et je suis convaincu qu'il est impossible d'obtenir quelque chose de satisfaisant là-dessus de ces géométries séparées, et très difficile, de ces géométries réunies.

De la langue des arts. J'ai trouvé la langue des *arts* très imparfaite par deux causes : la disette des mots

propres, et l'abondance des synonymes. Il y a des outils qui ont plusieurs noms différents; d'autres n'ont, au contraire, que le nom générique, *engin*, *machine*, sans aucune addition qui les spécifie : quelquefois la moindre petite différence suffit aux artistes pour abandonner le nom générique et inventer des noms particuliers; d'autres fois, un outil singulier par sa forme et son usage, ou n'a point de nom, ou porte le nom d'un autre outil avec lequel il n'a rien de commun. Il serait à souhaiter qu'on eût plus d'égard à l'analogie des formes et des usages. Les géomètres n'ont pas autant de noms qu'ils ont de figures : mais dans la langue des *arts*, un marteau, une tenaille, une auge, une pelle, etc., ont presque autant de dénominations qu'il y a d'*arts*. La langue change en grande partie d'une manufacture à une autre. Cependant je suis convaincu que les manœuvres les plus singulières, et les machines les plus composées, s'expliqueraient avec un assez petit nombre de termes familiers et connus, si on prenait le parti de n'employer des termes d'*art* que quand ils offriraient des idées particulières. Ne doit-on pas être convaincu de ce que j'avance, quand on considère que les machines composées ne sont que des combinaisons des machines simples; que les machines simples sont en petit nombre; et que, dans l'exposition d'une manœuvre quelconque, tous les mouvements sont réductibles, sans aucune erreur considérable, au mouvement rectiligne et au mouvement circulaire? Il serait donc à souhaiter qu'un bon logicien, à qui les *arts* seraient familiers, entreprît des éléments de la *grammaire des arts*. Le premier pas qu'il aurait à faire, ce serait de fixer la valeur des corré-

latifs, *grand*, *gros*, *moyen*, *mince*, *épais*, *faible*, *petit*, *léger*, *pesant*, etc. Pour cet effet il faudrait chercher une mesure constante dans la nature, ou évaluer la grandeur, la grosseur et la force moyenne de l'homme, et y rapporter toutes les expressions indéterminées de quantité, ou du moins former des tables auxquelles on inviterait les artistes à conformer leurs langues. Le second pas, ce serait de déterminer sur la différence et sur la ressemblance des formes et des usages d'un instrument et d'un autre instrument, d'une manœuvre et d'une autre manœuvre, quand il faudrait leur laisser un même nom et leur donner des noms différents. Je ne doute point que celui qui entreprendra cet ouvrage ne trouve moins de termes nouveaux à introduire que de synonymes à bannir; et plus de difficulté à bien définir des choses communes, telles que *grâce* en peinture, *nœud* en passementerie, *creux* en plusieurs *arts*, qu'à expliquer les machines les plus compliquées. C'est le défaut de définitions exactes, et la multitude, et non la diversité des mouvements dans les manœuvres, qui rendent les choses des *arts* difficiles à dire clairement. Il n'y a de remède au second inconvénient que de se familiariser avec les objets : ils en valent bien la peine, soit qu'on les considère par les avantages qu'on en tire, ou par l'honneur qu'ils font à l'esprit humain. Dans quel système de physique ou de métaphysique remarque-t-on plus d'intelligence, de sagacité, de conséquence, que dans les machines à filer l'or, à faire des bas, et dans les métiers de passementiers, de gaziers, de drapiers ou d'ouvriers en soie? Quelle démonstration de mathématique est plus compliquée que le mécanisme de certaines horloges, ou que les diffé-

rentes opérations par lesquelles on fait passer ou l'écorce du chanvre, ou la coque du ver, avant que d'en obtenir un fil qu'on puisse employer à l'ouvrage? Quelle projection plus belle, plus délicate et plus singulière que celle d'un dessin sur les cordes d'un sample, et des cordes du sample sur les fils d'une chaîne? Qu'a-t-on imaginé en quelque genre que ce soit qui montre plus de subtilité que le chiner des velours? Je n'aurais jamais fait si je m'imposais la tâche de parcourir toutes les merveilles qui frapperont dans les manufactures ceux qui n'y porteront pas des yeux prévenus, ou des yeux stupides.

Je m'arrêterai avec le philosophe anglais à trois inventions, dont les anciens n'ont point eu connaissance, et dont, à la honte de l'histoire et de la poésie modernes, les noms des inventeurs sont presque ignorés : je veux parler de l'*art* d'imprimer, de la découverte de la poudre à canon, et de la propriété de l'aiguille aimantée. Quelle révolution ces découvertes n'ont-elles pas occasionnée dans la république des lettres, dans l'*art* militaire et dans la marine? L'aiguille aimantée a conduit nos vaisseaux jusqu'aux régions les plus ignorées; les caractères typographiques ont établi une correspondance de lumières entre les savants de tous les lieux et de tous les temps à venir; et la poudre à canon a fait naître tous ces chefs-d'œuvre d'architecture qui défendent nos frontières et celles de nos ennemis : ces trois *arts* ont presque changé la face de la terre.

Rendons enfin aux artistes la justice qui leur est due. Les *arts libéraux* se sont assez chantés eux-mêmes; ils pourraient employer maintenant ce qu'ils ont de voix

à célébrer les *arts mécaniques*. C'est aux *arts liberaux* à tirer les *arts mécaniques* de l'avilissement où le préjugé les a tenus si longtemps; c'est à la protection des rois à les garantir d'une indigence où ils languissent encore. Les artisans se sont crus méprisables, parce qu'on les a méprisés; apprenons-leur à mieux penser d'eux-mêmes : c'est le seul moyen d'en obtenir des productions plus parfaites. Qu'il sorte du sein des académies quelque homme qui descende dans les ateliers, qui y recueille les phénomènes des *arts*, et qui les expose dans un ouvrage qui détermine les artistes à lire, les philosophes à penser utilement, et les grands à faire enfin un usage utile de leur autorité et de leurs récompenses.

Un avis que nous oserons donner aux savants, c'est de pratiquer ce qu'ils nous enseignent eux-mêmes, qu'on ne doit pas juger des choses avec trop de précipitation, ni proscrire une invention comme inutile, parce qu'elle n'aura pas dans son origine tous les avantages qu'on pourrait en exiger. Montaigne, cet homme d'ailleurs si philosophe, ne rougirait-il pas, s'il revenait parmi nous, d'avoir écrit *que les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, à quoi chacun est désormais apprivoisé, qu'il espère qu'on en quittera l'usage*. N'aurait-il pas montré plus de sagesse à encourager les arquebusiers de son temps à substituer à la mèche et au rouet quelque machine qui répondît à l'activité de la poudre, et plus de sagacité à prédire que cette machine s'inventerait un jour? Mettez Bacon à la place de Montaigne, et vous verrez ce premier considérer en philosophe la nature de l'agent, et prophétiser, s'il m'est permis de le dire, les grenades, les

mines, les canons, les bombes, et tout l'appareil de la pyrotechnie militaire. Mais Montaigne n'est pas le seul philosophe qui ait porté, sur la possibilité ou l'impossibilité des machines, un jugement précipité. Descartes, ce génie extraordinaire, né pour égarer et pour conduire, et d'autres qui valaient bien l'auteur des *Essais*, n'ont-ils pas prononcé que le miroir d'Archimède était une fable? Cependant ce miroir est exposé à la vue de tous les savants au Jardin du Roi, et les effets qu'il y opère entre les mains de M. de Buffon, qui l'a retrouvé, ne nous permettent plus de douter de ceux qu'il opérait sur les murs de Syracuse, entre les mains d'Archimède. De si grands exemples suffisent pour nous rendre circonspects.

Nous invitons les artistes à prendre de leur côté conseil des savants, et à ne pas laisser périr avec eux les découvertes qu'ils feront. Qu'ils sachent que c'est se rendre coupable d'un larcin envers la société que de renfermer un secret utile; et qu'il n'est pas moins vil de préférer en ces occasions l'intérêt d'un seul à l'intérêt de tous, qu'en cent autres où ils ne balanceraient pas eux-mêmes à prononcer. S'ils se rendent communicatifs, on les débarrassera de plusieurs préjugés, et surtout de celui où ils sont presque tous, que leur *art* a acquis le dernier degré de perfection. Leur peu de lumières les expose souvent à rejeter sur la nature des choses un défaut qui n'est qu'en eux-mêmes. Les obstacles leur paraissent invincibles dès qu'ils ignorent les moyens de les vaincre. Qu'ils fassent des expériences; que dans ces expériences chacun y mette du sien; que l'artiste y soit pour la main-d'œuvre, l'académicien pour les lumières et les conseils, et l'homme opulent

pour le prix des matières, des peines et du temps ; et bientôt nos *arts* et nos manufactures auront sur celles des étrangers toute la supériorité que nous désirons.

De la supériorité d'une manufacture sur une autre. Mais ce qui donnera la supériorité à une manufacture sur une autre, ce sera surtout la bonté des matières qu'on y emploiera, jointe à la célérité du travail et à la perfection de l'ouvrage. Quant à la bonté des matières, c'est une affaire d'inspection. Pour la célérité du travail et la perfection de l'ouvrage, elles dépendent entièrement de la multitude des ouvriers rassemblés. Lorsqu'une manufacture est nombreuse, chaque opération occupe un homme différent. Tel ouvrier ne fait et ne fera de sa vie qu'une seule et unique chose ; tel autre, une autre chose ; d'où il arrive que chacune s'exécute bien et promptement et que l'ouvrage le mieux fait est encore celui qu'on a à meilleur marché. D'ailleurs le goût et la façon se perfectionnent, nécessairement entre un grand nombre d'ouvriers, parce qu'il est difficile qu'il ne s'en rencontre quelques-uns capables de réfléchir, de combiner, et de trouver enfin le seul moyen qui puisse les mettre au-dessus de leurs semblables ; le moyen ou d'épargner la matière, ou d'allonger le temps, ou de surfaire l'industrie, soit par une machine nouvelle, soit par une manœuvre plus commode. Si les manufactures étrangères ne l'emportent pas sur nos manufactures de Lyon, ce n'est pas qu'on ignore ailleurs comment on travaille là : on a partout les mêmes métiers, les mêmes soies, et à peu près les mêmes pratiques ; mais ce n'est qu'à Lyon qu'il y a trente mille ouvriers rassemblés et s'occupant tous de l'emploi de la même matière. Nous pourrions encore allonger cet

article; mais ce que nous venons de dire suffira pour ceux qui savent penser, et nous n'en aurions jamais assez dit pour les autres. On y rencontrera peut-être des endroits d'une métaphysique un peu forte : mais il était impossible que cela fût autrement. Nous avions à parler de ce qui concerne l'*art* en général; nos propositions devaient donc être générales. Mais le bon sens dit qu'une proposition est d'autant plus abstraite, qu'elle est plus générale, l'abstraction consistant à étendre une vérité en écartant de son énonciation les termes qui la particularisent. Si nous avions pu épargner ces épines au lecteur, nous nous serions épargné bien du travail à nous-même.

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

EXTRAITS

J'ouvre les cahiers d'un professeur célèbre, et je lis : « Athées, je vous accorde que le mouvement est essentiel à la matière; qu'en concluez-vous?... que le monde résulte du jet fortuit des atomes? J'aimerais autant que vous me dissiez que l'*Iliade* d'Homère, ou la *Henriade* de Voltaire est un résultat do jets fortuits de caractères. » Je me garderai bien de faire ce raisonnement à un athée : cette comparaison lui donnerait beau jeu. Selon les lois de l'analyse des sorts, me dirait-il, je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est possible, et que la difficulté de l'événement est compensée par la quantité des jets. Il y a tel nombre de coups dans lesquels je gagerais, avec avantage, d'amener cent mille six à la fois avec cent mille dés. Quelle que fût la somme finie des caractères avec laquelle on me proposerait d'engendrer fortuitement l'*Iliade*, il y a telle somme finie de jets qui me rendrait la proposition avantageuse : mon avantage serait même infini si la quantité de jets accordée était infinie. Vous voulez bien convenir avec moi, continuerait-il, que la matière existe de toute éternité, et que le mouvement lui est essentiel. Pour répondre à cette faveur, je vais supposer avec vous que le monde n'a point de bornes; que la multitude des atomes était infinie, et que cet ordre qui vous étonne ne se dément nulle part : or, de

ces aveux réciproques, il ne s'ensuit autre chose, sinon que la possibilité d'engendrer fortuitement l'univers est très petite, mais que la quantité des jets est infinie, c'est-à-dire que la difficulté de l'événement est plus que suffisamment compensée par la multitude des jets. Donc, si quelque chose doit répugner à la raison, c'est la supposition que, la matière s'étant mue de toute éternité, et qu'y ayant peut-être dans la somme infinie des combinaisons possibles un nombre infini d'arrangements admirables, il ne se soit rencontré aucun de ces arrangements admirables dans la multitude infinie de ceux qu'elle a pris successivement. Donc, l'esprit doit être plus étonné de la durée hypothétique du chaos que de la naissance réelle de l'univers.

(*Pensées philosophiques.*)

ÉDUCATION DES SENS

Et qu'est-ce, à votre avis, que des yeux? lui dit M. de... « C'est, lui répondit l'aveugle, un organe, sur lequel l'air fait l'effet de mon bâton sur ma main. »

Il faut donc convenir que nous devons apercevoir dans les objets une infinité de choses que l'enfant ni l'aveugle-né n'y aperçoivent point, quoiqu'elles se peignent également au fond de leurs yeux; que ce n'est pas assez que les objets nous frappent, qu'il faut encore que nous soyons attentifs à leurs impressions; que, par conséquent, on ne voit rien la première fois qu'on se sert de ses yeux; qu'on n'est affecté, dans les premiers instants de la vision, que d'une multitude de sensations confuses qui ne se débrouillent qu'avec le temps et par la réflexion habituelle sur ce qui se passe

en nous; que c'est l'expérience seule qui nous apprend à comparer les sensations avec ce qui les occasionne; que les sensations n'ayant rien qui ressemble essentiellement aux objets, c'est à l'expérience à nous instruire sur des analogies qui semblent être de pure institution : en un mot, on ne peut douter que le toucher ne serve beaucoup à donner à l'œil une connaissance précise de la conformité de l'objet avec la représentation qu'il en reçoit; et je pense que, si tout ne s'exécutait pas dans la nature par des lois infiniment générales; si, par exemple, la piqûre de certains corps durs était douloureuse, et celle d'autres corps accompagnée de plaisir, nous mourrions sans avoir recueilli la cent millionième partie des expériences nécessaires à la conservation de notre corps et à notre bien-être.

Cependant je ne pense nullement que l'œil ne puisse s'instruire, ou, s'il est permis de parler ainsi, s'expérimenter de lui-même. Pour s'assurer, par le toucher, de l'existence et de la figure des objets, il n'est pas nécessaire de voir : pourquoi faudrait-il toucher, pour s'assurer des mêmes choses par la vue? Je connais tous les avantages du tact; et je ne les ai pas déguisés, quand il a été question de Saunderson ou de l'aveugle du Puisaux; mais je ne lui ai point reconnu celui-là. On conçoit sans peine que l'usage d'un des sens peut être perfectionné et accéléré par les observations de l'autre; mais nullement qu'il y ait entre leurs fonctions une dépendance essentielle. Il y a assurément dans les corps des qualités que nous n'y apercevrions jamais sans l'attouchement : c'est le tact qui nous instruit de la présence de certaines modifications insensibles aux yeux, qui ne les aperçoivent que quand ils ont

été avertis par ce sens; mais ces services sont réciproques; et dans ceux qui ont la vue plus fine que le toucher, c'est le premier de ces sens qui instruit l'autre de l'existence d'objets et de modifications qui lui échapperaient par leur petitesse. Si l'on vous plaçait à votre insu, entre le pouce et l'index, un papier ou quelque autre substance unie, mince et flexible, il n'y aurait que votre œil qui pût vous informer que le contact de ces doigts ne se ferait pas immédiatement. J'observerai, en passant, qu'il serait infiniment plus difficile de tromper là-dessus un aveugle qu'une personne qui a l'habitude de voir.

Un œil vivant et animé aurait sans doute de la peine à s'assurer que les objets extérieurs ne font pas partie de lui-même : qu'il en est tantôt voisin, tantôt éloigné; qu'ils sont figurés; qu'ils sont plus grands les uns que les autres; qu'ils ont de la profondeur, etc., mais je ne doute nullement qu'il ne les vît à la longue, et qu'il ne les vît assez distinctement pour en discerner au moins les limites grossières. Le nier, ce serait perdre de vue la destination des organes; ce serait oublier les principaux phénomènes de la vision; ce serait se dissimuler qu'il n'y a point de peintre assez habile pour approcher de la beauté et de l'exactitude des miniatures qui se peignent dans le fond de nos yeux; qu'il n'y a rien de plus précis que la ressemblance de la représentation à l'objet représenté; que la toile de ce tableau n'est pas si petite; qu'il n'y a nulle confusion entre les figures; qu'elles occupent à peu près un demi-pouce en carré; et que rien n'est plus difficile d'ailleurs que d'expliquer comment le toucher s'y prendrait pour enseigner à l'œil à apercevoir, si l'usage de ce dernier

organe était absolument impossible sans le secours du premier. (*Lettre sur les aveugles.*)

PSYCHOPHYSIQUE

Monsieur Helvétius, une petite question : Voilà cinq cents enfants qui viennent de naître; on va vous les abandonner pour être élevés à votre discrétion; dites-moi combien nous rendrez-vous d'hommes de génie? Pourquoi pas cinq cents? Pressez bien toutes vos réponses, et vous trouverez qu'en dernière analyse elles se résoudront dans la différence d'organisation, source primitive de la paresse, de la légèreté, de l'entêtement et des autres vices ou passions.

Lorsque je vois un homme d'esprit devenu stupide à la suite d'un violent accès de fièvre, et, réciproquement, un sot penser et parler, dans le délire, comme un homme d'esprit; lorsque j'en vois un autre perdre la raison et le sens commun par une chute, par une contusion à la tête, tous ses autres organes étant restés dans un état sain : puis-je m'empêcher d'en conclure que la perfection des opérations intellectuelles dépend principalement de la conformation du cerveau et du cervelet? et puis-je douter de la certitude de ma conclusion, lorsque je compare les progrès de l'esprit avec le développement des organes dans les différents âges de l'homme?

Croit-on qu'il soit indifférent aux habitants d'une contrée, à leur manière de se nourrir, de se vêtir, de s'occuper, de sentir, de penser, d'être humide ou sèche, couverte de forêts ou découverte, aride et mon-

tagneuse, plate ou marécageuse, plongée dans des nuits de dix-huit heures et ensevelie sous les neiges pendant huit mois?

Les commerçants de Paris vous diront quel vent règne en Italie.

Ceux que la fureur de l'histoire naturelle conduit aux Iles, y perdent subitement leur enthousiasme et tombent dans l'inaction et la paresse.

Les jours de chaleur nous accablent, et nous sommes incapables de travailler et de penser.

Si le climat et les aliments influent sur les corps, ils influent nécessairement sur les esprits.

Pourquoi nos jeunes peintres, revenus d'Italie, ont-ils à peine passé quelques années à Paris, qu'ils peignent gris?

Il n'y a presque pas un homme, dans quelque contrée que ce soit, dont l'humeur ne se ressente plus ou moins de l'état nébuleux ou serein de l'atmosphère.

Une atmosphère sereine donne-t-elle de la gaieté, une atmosphère nébuleuse de la tristesse? on s'en apercevra plus ou moins dans le caractère et dans les ouvrages.

Ne donnons pas trop d'énergie à ces causes, mais n'en réduisons pas l'effet à rien.

Le climat influe sur le gouvernement sans doute, mais le gouvernement influe bien d'une autre manière sur les esprits; j'en conviens; cependant sous le même gouvernement et sous différents climats il est impossible que les esprits se ressemblent.

Les plantes des montagnes sont sèches, nerveuses et énergiques; les plantes de la plaine sont molles, succulentes et faibles.

Les habitants de la montagne sont secs, musculeux et courageux; les habitants de la plaine sont gras, lâches, mous et replets : et hommes et animaux.

Les habitants des montagnes deviennent asthmatiques; les habitants de la plaine périssent hydropiques.

Comment! le local exercera puissamment son empire sur la machine entière; et l'âme qui n'en est qu'une portion, et l'esprit qui n'est qu'une qualité de l'âme, et les productions de l'esprit en tout genre ne s'en ressentiront pas!

En quelle contrée trouve-t-on les crétins? Dans la contrée des goitres, où l'on appelle les cous sans goitre *cous de grue;* et voilà comme on juge des cous quand on boit de mauvaise eau.

C'est qu'il est bien difficile de faire de la bonne métaphysique et de la bonne morale sans être anatomiste, naturaliste, physiologiste et médecin.

Qu'est-ce que l'esprit en lui-même? L'aptitude à voir les ressemblances et les différences, les convenances et les disconvenances qu'ont entre eux les objets divers.

Cette acquisition est-elle naturelle ou acquise?

— Elle est naturelle.

— Est-elle la même dans tous?

— Dans tous les hommes communément bien organisés.

— Et son principe, quel est-il?

— La sensibilité physique.

— Et la sensibilité?

— Comme l'aptitude, dont les effets ne varient que par l'éducation, les hasards et l'intérêt.

— Et l'organisation, pourvu qu'elle ne soit pas monstrueusement viciée, n'y fait rien?

— Rien.

— Quelle différence mettez-vous entre l'homme et la brute?

— L'organisation.

— En sorte que si vous allongez les oreilles d'un docteur de Sorbonne, que vous le couvriez de poil et que vous tapissiez sa narine d'une grande membrane pituitaire, au lieu d'éventer un hérétique, il poursuivra un lièvre, ce sera un chien.

— Un chien!

— Oui, un chien. Et que si vous raccourcissez le nez du chien...

— J'entends le reste : assurément ce sera un docteur de Sorbonne, laissant là le lièvre et la perdrix et chassant à voix l'hérétique.

— Tous les chiens sont-ils également bons?

— Non, assurément.

— Quoi! il y en a dont ni l'instruction du piqueur, ni le châtiment, ni les hasards ne font rien qui vaille?

— N'en doutez pas.

— Et vous ne sentez pas toutes vos inconséquences?

— Quelles inconséquences?

— De placer dans l'organisation la différence des deux extrêmes dans la chaîne animale, l'homme et la brute; d'employer la même cause pour expliquer la diversité d'un chien à un chien, et de la rejeter lorsqu'il s'agit des variétés d'intelligence, de sagacité, d'esprit d'un homme à un autre homme.

— Oh! l'homme, l'homme...

— Eh bien, l'homme?

— Quelque différence qu'il y ait entre les sens d'un individu et les sens d'un autre individu, cela n'y fait rien.

— Je le veux ; mais lorsqu'il s'agit de prononcer sur l'aptitude d'un homme à une chose et l'aptitude d'un autre à la même chose, n'y a-t-il rien de plus à considérer que les pieds et les mains ; le nez, les yeux, les oreilles et le toucher?

— Et quoi donc encore, puisque ce sont là les seuls organes de la sensation?

— Mais la sensation de l'œil s'arrête-t-elle dans l'œil? Est-ce lui qui assure et qui nie? La sensation de l'oreille s'arrête-t-elle dans l'oreille? Est-ce elle qui assure et qui nie? Si, par supposition, un homme en était réduit à un œil vivant ou à une oreille vivante, jugerait-il, penserait-il, raisonnerait-il comme un homme complet?

— Mais cet autre organe que vous regardez comme le tribunal de l'affirmation et de la négation, on n'y entend rien.

— Il se peut qu'on ne l'ait pas encore assez étudié, il se peut même qu'en l'étudiant beaucoup on n'y entende pas davantage ; mais que s'ensuit-il de là? qu'il puisse être sain ou malsain, conformé de cette manière ou d'une autre sans aucune conséquence pour les opérations intellectuelles, c'est une assertion contre laquelle mille expériences réclament et que vous ne persuaderez à personne.

— Mais, attendez, je reviens sur mes pas. Cet homme que vous avez réduit à un œil vivant a-t-il de la mémoire?

— Je consens qu'il en ait.

— S'il en a, il comparera les sensations, il raisonnera.

— Oui, comme le chien raisonne, et moins encore. J'en dirai autant de chacun des autres sens ; et l'homme d'Helvétius se réduira à la réunion de cinq animaux très imparfaits.

— Non pas, s'il vous plaît. Ces animaux se perfectionneront par l'intérêt commun de leur conservation, par leur société.

— Et où est le lien de cette société? Comment l'œil se fait-il entendre à l'oreille, l'oreille au nez, le nez au palais, le palais au toucher? Où est leur truchement?

— Dans tout l'animal.

— Dans ses pieds? Mais on coupe les pieds à l'homme sans l'abrutir. Il n'y a pas un de ses membres dont je ne puisse le priver, sans conséquence pour son jugement et pour sa raison, si vous en exceptez la tête. Croyez-vous qu'un homme ait de l'esprit sans tête?

— Non.

— Croyez-vous que l'homme qui a l'œil mauvais puisse bien voir?

— Non.

— Et pourquoi croyez-vous donc que la conformation de sa tête soit indifférente à sa raison?

— C'est qu'il y a des hommes de génie à petit front, à grand front, à grosse tête, à petite tête, à tête longue et à tête ronde.

— Cela se peut; mais vous vous en tenez là à des formes bien générales et bien grossières; cependant j'y consens, mais dites-moi, si quelqu'un vous présentait un livre et vous proposait de prononcer s'il est bon ou mauvais à la seule inspection de sa couverture, que lui répondriez-vous?

— Qu'il est fou.

— Fort bien ; et pour en juger, que lui demanderiez-vous?

— De l'ouvrir et d'en lire au moins quelques pages. Mais j'aurai beau ouvrir des têtes je n'y lirai rien.

— Et pourquoi y liriez-vous? les caractères de ce livre vivant ne vous sont pas encore connus, peut-être ne vous le seront-ils jamais ; mais les dépositions des cinq témoins n'y sont pas moins consignées, combinées, comparées, confrontées. Je pourrais suivre cette comparaison beaucoup plus loin et en tirer une multitude de conséquences, mais c'en est assez et plus qu'il ne faut peut-être pour vous convaincre que vous avez négligé l'examen d'un organe sans lequel la condition des autres, plus ou moins parfaite, ne signifie rien, organe d'où émanent les étonnantes différences des hommes, relativement aux opérations intellectuelles.

Ne me parlez plus de hasards ; il n'y en a point d'heureux ou féconds pour les têtes étroites.

Ne me parlez point d'intérêt ; on n'en fait point concevoir de vif aux têtes apathiques.

Ne me parlez pas davantage d'attention forte et continue ; les têtes faibles en sont incapables.

Ne me parlez pas davantage de sensibilité physique, qualité qui constitue l'animal et non l'homme.

Ne me parlez pas davantage de plaisirs sensuels comme principe des actions de l'espèce entière, tandis que ce n'est que le motif des actions de l'homme voluptueux ; et cessez de prendre des conditions primitives, essentielles et éloignées, pour des causes prochaines, et de gâter d'excellentes observations par des inductions absurdes.

Et ne croyez point que je plaisante; sans un correspondant et un juge commun de toutes les sensations, sans un organe commémoratif de tout ce qui nous arrive, l'instrument sensible et vivant de chaque sens aurait peut-être une conscience momentanée de son existence, mais il n'y aurait certainement aucune conscience de l'animal ou de l'homme entier.

Tous n'éprouvent pas les mêmes sensations, mais tous sentent les objets dans une proportion toujours la même.

Eh bien, ce seront des instruments accordés par tierce, par quarte ou par quinte; quoique l'accord soit le même, les sons rendus seront plus ou moins sourds, plus ou moins aigus. Voilà déjà, ce me semble, une assez grande source de variétés dépendantes de l'organisation.

Mais outre la sensibilité physique commune à toutes les parties de l'animal, il en est une autre tout autrement énergique, commune à tous les animaux et propre à un organe particulier; soit qu'en effet cette dernière sensibilité ne soit originairement que la première, mais infiniment plus exquise dans cet endroit qu'ailleurs, soit que ce soit une qualité particulière, ce que je ne décide pas : c'est la sensibilité du diaphragme, cette membrane nerveuse et mince qui coupe en deux cavités la capacité intérieure. C'est le siège de toutes nos peines et de tous nos plaisirs; ses oscillations ou crispations sont plus ou moins fortes dans un être que dans un autre : c'est elle qui caractérise les âmes pusillanimes et les âmes fortes. Vous feriez grand plaisir à la Faculté de médecine, dont vous seriez le bienfaiteur ainsi que de toute l'espèce

humaine, si vous pouviez nous apprendre comment on lui donne du ton quand elle en manque, et comment on lui en ôte quand elle en a trop. Il n'y a que l'âge qui ait quelque empire sur elle ainsi que sur la tête. C'est grâce à sa diversité qu'au même moment où je suis transporté d'admiration et de joie, où mes larmes coulent, l'un me dit : « Je ne sens pas cela, j'ai le cœur velu... ; » l'autre me fait une plaisanterie très burlesque. La tête fait les hommes sages : le diaphragme les hommes compatissants et moraux. Vous n'avez rien dit de ces deux organes, mais rien du tout, et vous vous imaginez avoir fait le tour de l'homme. Celui qui a le diaphragme très mobile cherche les scènes tragiques ou les fuit, parce qu'il peut arriver qu'il en soit trop vivement affecté et qu'il reste, après le spectacle, ce que nous appelons le cœur serré. Celui qui a cet organe inflexible, raide et obtus ne les cherche ni ne les évite, elles ne lui font rien. Vous pouvez faire de cet homme ou un lieutenant criminel ou un bourreau, ou un boucher, ou un chirurgien, ou un médecin.

Comment, vous n'entendez rien aux deux grands ressorts de la machine, l'un qui constitue les hommes spirituels ou stupides, l'autre qui les sépare en deux classes, celle des âmes tendres et celle des cœurs durs, et vous écrivez un traité de l'homme!

Je me souviens de vous avoir demandé comment on donnait de l'activité à une tête lourde; je vous demande à présent comment on inspire de la sensibilité à un cœur dur.

Mais rien ne vous arrête; vous me soutiendrez qu'avec ces deux qualités diverses, les hommes n'en étant pas moins communément bien organisés, ils

n'en sont pas moins bien disposés à toutes sortes de fonctions.

Quoi! monsieur Helvétius, il n'y aura nulle différence entre les compositions de celui qui a reçu de la nature une imagination forte et vive avec un diaphragme très mobile, et de celui qu'elle a privé de ces deux qualités?

Vous qui donnez tant de force à l'impulsion d'un sexe vers l'autre, songez donc que l'homme vigoureux, mais insensible, ne sera entraîné par sa passion vers la femme que comme le taureau vers la génisse; c'est la bête féroce de Lucrèce qui, les flancs traversés d'une flèche mortelle, se précipite sur le chasseur et le couvre de son sang. Il ne fera guère d'élégies ou de madrigaux; il veut jouir, il se soucie peu de toucher et de plaire. Un fluide brûlant, abondant et âcre irrite les organes du plaisir; il ne soupire pas, celui-là, il rugit; il ne tourne pas ses regards tendres et languissants, ses paupières humides sur l'objet de sa passion, ses yeux sont étincelants et son regard le dévore. Comme le cerf en automne, il baisse sa corne et fait marcher la biche timide devant lui; dans le coin de la forêt obscure où il l'a détournée, il s'occupe de son bonheur fortement, sans penser à celui de l'être qu'il soumet; satisfait, il le laisse et se retire. Tâchez, si vous le pouvez, de me faire un poète tendre et délicat de cet animal-là. Il n'a qu'un mot, ou il ne l'a plus.

Les hommes de constitution différente sont susceptibles des mêmes passions.

Cela est faux de tout côté. On ne se donne pas toutes les passions. On naît colère, on naît insensible, on naît

brutal, on naît tendre, et les circonstances excitent ces passions dans l'homme ; et quand elles seraient communes à tous les hommes, ils ne les auraient point au même degré.

L'éducation fait beaucoup, mais ne fait ni ne peut tout faire. Ayez dix enfants à rendre discrets et prudents ; ils seront certainement tous moins indiscrets et moins imprudents que si l'on ne s'était pas appliqué à cultiver en eux cette vertu, mais il y en aura peut-être un ou deux sur qui l'éducation ne fera rien ou fort peu de chose.

(*Extraits de la réfutation de l'*Homme *d'Helvétius.*)

LA MÉTHODE SCIENTIFIQUE

Une première pensée qui se présente à l'esprit en lisant cet ouvrage, c'est que la physique rationnelle a pris son essor beaucoup trop tôt. Ce ne serait peut-être pas de vingt siècles, à compter de celui-ci, que la physique expérimentale aurait rassemblé les faits nécessaires pour former une base solide à la spéculation. Observer les phénomènes, les décrire et les enregistrer, voilà le travail préliminaire ; et plus on y sacrifiera de temps, plus on approchera de la vraie solution du grand problème qu'on s'est proposé. C'est par ce moyen, et par ce moyen seul, que l'intervalle qui sépare les phénomènes se remplira successivement par des phénomènes intercalés ; qu'il en naîtra une chaîne continue, qu'ils s'expliqueront en se touchant, et que la plupart de ceux qui nous présentent des aspects si divers, s'identifieront. Chaque cause rassemblera autour d'elle un nombreux cortège d'effets : ces systèmes,

d'abord isolés, se fondront les uns dans les autres en s'étendant; et de plusieurs causes il n'en restera qu'une plus ou moins lentement réduite à la condition d'effet. Le progrès de la physique consiste à diminuer le nombre des causes par la multiplication des effets : il faut donc recueillir, et sans cesse recueillir des observations; une bonne observation vaut mieux que cent théories. Que le physicien fasse une hypothèse; qu'il s'occupe à étayer ou à abattre cette hypothèse par des expériences; qu'il nous apporte ensuite le résultat de ses tentatives, j'y consens; mais qu'il nous épargne l'inutile et fastidieux détail de ses visions. Il ne s'agit pas de ce qui s'est passé dans sa tête, mais de ce qui se passe dans la nature. C'est à elle-même à s'expliquer; il faut l'interroger, et non répondre pour elle. Suppléer à son silence par une analogie, par une conjecture, ce sera rêver ingénieusement, grandement, si l'on veut, mais ce sera rêver; pour une fois où l'homme de génie rencontrera juste, cent fois il se trompera, et délayera une ligne vraie dans des volumes de mensonges séduisants. Combien de ces étiologies si certaines, si admirées, si généralement adoptées, ont été réduites à de spécieuses erreurs! Combien d'autres subiront le même sort! Et qu'on n'imagine pas que j'allège la tâche du physicien ou du naturaliste : rien de plus difficile que de bien observer, rien de plus difficile que de bien faire une expérience, rien de plus difficile que de ne tirer de l'expérience ou de l'observation que des conséquences rigoureuses; rien de plus difficile que de se garantir de la séduction systématique, du préjugé et de la précipitation. Il ne peut y avoir qu'une théorie sur une machine qui est une, et

la découverte de cette théorie est d'autant plus éloignée que la machine est compliquée. Quelle machine que l'univers! Quand tous les faits seront-ils connus? Entre les faits, les plus importants ou les plus féconds ne se déroberont-ils pas à jamais à notre connaissance par la faiblesse de nos organes et l'imperfection de nos instruments? La limite du monde est-elle à la portée de nos télescopes? Si nous possédions le recueil complet des phénomènes, il n'y aurait plus qu'une cause ou supposition. Alors on saurait peut-être si le mouvement est essentiel à la matière, et si la matière est créée ou incréée; créée ou incréée, si sa diversité ne répugne pas plus à la raison que sa simplicité : car ce n'est peut-être que par notre ignorance que son unité ou homogénéité nous paraît si difficile à concilier avec la variété des phénomènes.

(*Essai sur les règnes de Claude et de Néron.*)

ABUS DE LA MÉTHODE

Il y a longtemps, mon ami, qu'il m'est venu dans la pensée que des planches bien dessinées, bien peintes des différents objets, seraient plus agréables, plus utiles, plus commodes, plus durables, moins dispendieuses, tout aussi instructives que la vue des objets mêmes, ramassés dans ces grands tombeaux où les restes de la nature varient, changent et dépérissent sans cesse.

Vous n'avez pas éprouvé, mais tous ceux qui se sont livrés à l'étude de la botanique, vous diront qu'il n'y a pas de science plus pénible, et plus fugitive. Faites trois, quatre, cinq cours de botanique si vous voulez;

suspendez seulement un ou deux ans vos études et vous serez tout étonné que ces phrases qui fixaient dans votre mémoire la classe, le genre, l'espèce, les caractères d'une plante sont oubliées et que c'est presque à recommencer.

Si j'osais, je vous avancerais ici un beau paradoxe, c'est qu'en bien des circonstances, rien ne fatigue tant en pure perte que la méthode. Elle gêne l'esprit, elle captive la mémoire, elle applique. C'est un fil qui vous conduit à la vérité, mais qu'il ne faut jamais lâcher. Quittez-le un moment; perdez-le de vue et vous êtes égaré. Si vous vous proposiez d'apprendre les mots de la langue à un enfant en commençant par les mots A, passant aux mots B et ainsi de suite, il aurait atteint la fin de sa vie, avant la fin de l'alphabet. La méthode est excellente dans les choses de raisonnement, mauvaise, à mon avis, dans celles de nomenclature, et c'est précisément le cas de l'histoire naturelle en général et spécialement de la botanique.

A l'âge de cinq ans, un enfant a dans sa mémoire un dictionnaire entier de mots et dans son imagination une collection immense d'images, et ces mots et ces images lui resteront tant qu'il vivra. Comment a-t-il acquis cette étonnante provision? Peu à peu, sans méthode, sans application, sans étude; et d'après cette expérience, comment en ferait-on un grand naturaliste? En le tenant assidûment dans un cabinet d'histoire naturelle, en lui demandant, dans l'occasion et selon le besoin, tantôt un poisson, tantôt un insecte, un papillon, un serpent, un oiseau, un quadrupède, une coquille, un minéral, une pierre, une plante, sans l'assujettir à aucune règle. Il ne faut pas que la

méthode soit la voie de l'instruction, mais le résultat qui se forme de soi-même imperceptiblement et avec le temps, dans l'esprit de l'homme instruit qui a saisi et qui se rappelle des ressemblances et des différences.

Est-ce qu'il est plus difficile d'apprendre le mot *crabe* et de retenir la forme du *crabe,* que le mot pincette et la forme de cet ustensile? Aucunement. Qu'en a-t-il coûté à l'enfant pour apprendre le nom et reconnaître l'ustensile domestique? Rien; en y mettant aussi peu d'importance, il ne lui en coûtera pas davantage pour s'instruire de tous les termes et de tous les objets de l'histoire naturelle.

(*Botanique à la portée de tout le monde.*)

ABUS DES THÉORIES

Plus la cause d'un phénomène est cachée, moins on fait d'efforts pour la découvrir. Mais cette paresse, ou ce découragement des esprits, n'est ni le seul, ni peut-être le plus grand obstacle à la perfection des arts et des sciences. Il y a une sorte de vanité qui aime mieux s'attacher à des mots, à des qualités occultes, ou à quelque hypothèse frivole, que d'avouer de l'ignorance; et cette vanité leur est plus funeste encore. Bien ou mal, on veut tout expliquer; et c'est grâce à cette manie, que l'horreur du vide a fait monter l'eau dans les pompes; que les tourbillons ont été la cause des mouvements célestes; que l'attraction sera longtemps encore celle de la pesanteur des corps; et, pour en revenir à mon sujet, qu'on avait attribué jusqu'à présent au frémissement de la surface intérieure du tuyau le son et les autres propriétés des flûtes. Ces instru-

ments avaient beau rendre le même son, quoique l'épaisseur, la matière et l'ouverture en fussent différentes, on s'en tenait opiniâtrément à un système que la diversité seule de la matière était capable de renverser. (*Principes généraux d'acoustique.*)

SUR LES ÊTRES

Il faut commencer par classer les êtres, depuis la molécule inerte, s'il en est, jusqu'à la molécule vivante, à l'animal microscopique, à l'animal-plante, à l'animal, à l'homme.

Chaîne des êtres. — Il ne faut pas croire la chaîne des êtres interrompue par la diversité des formes ; la forme n'est souvent qu'un masque qui trompe, et le chaînon qui paraît manquer existe peut-être dans un être connu à qui les progrès de l'anatomie comparée n'ont encore pu assigner sa véritable place. Cette manière de classer les êtres est très pénible et très lente et ne peut être que le fruit des travaux successifs d'un grand nombre de naturalistes.

Attendons, et ne nous pressons pas de juger.

Êtres contradictoires. — Ce sont ceux dont l'organisation ne s'arrange pas avec le reste de l'univers. La nature aveugle qui les produit les extermine ; elle ne laisse subsister que ceux qui peuvent coexister supportablement avec l'ordre général que vantent ses panégyristes.

Animal et plante. — Qu'est-ce qu'un animal, une plante ? Une coordination de molécules infiniment

actives, un enchaînement de petites forces vives que tout concourt à séparer.

Contiguïté du règne végétal et du règne animal. — Plante de la Caroline appelée *Muscipula Dionæa*, a ses feuilles étendues à terre, par paires et à charnières ; ces feuilles sont couvertes de papilles. Si une mouche se pose sur la feuille, cette feuille, et sa compagne, se ferme comme l'huître, sent et garde sa proie, la suce et ne la rejette que quand elle est épuisée de sucs. Voilà une plante presque carnivore.

Il y a dans les plantes un endroit particulier dont l'attouchement cause de l'érection et l'effusion de la semence, et cet endroit n'est pas le même pour toutes.

Je ne doute point que la *Muscipula* ne donnât à l'analyse de l'alcali volatil, produit caractéristique du règne animal.

Animaux. — Il ne faut pas croire qu'ils ont toujours été et qu'ils resteront toujours tels que nous les voyons.

C'est l'effet d'un laps éternel de temps, après lequel leur couleur, leur forme semblent garder un état stationnaire ; mais c'est en apparence.

Animal ; forme déterminée par causes intérieures et extérieures qui, diverses, doivent produire des animaux divers.

LIBRE ARBITRE

C'était un géomètre. Il s'éveille ; tout en rouvrant les yeux, il se remet à la solution du problème qu'il avait entamé la veille. Il prend sa robe de chambre, il s'habille sans savoir ce qu'il fait. Il se met à sa table ; il prend sa règle et son compas ; il trace des lignes ; il écrit des équations, il combine, il calcule sans savoir ce qu'il fait. Sa pendule sonne, il regarde l'heure qu'il est ; il se hâte d'écrire plusieurs lettres qui doivent partir par la poste du jour. Ses lettres écrites, il s'habille, il sort, il va dîner rue Royale, butte Saint-Roch. La rue est embarrassée de pierres, il serpente entre ces pierres, il s'arrête court. Il se rappelle que ses lettres sont restées sur sa table, ouvertes, non cachetées et non dépêchées. Il revient sur ses pas, il allume sa bougie, il cachette ses lettres, il les porte lui-même à la poste. De la poste il regagne la rue Royale, il entre dans la maison où il se propose de dîner, il s'y trouve au milieu d'une société de philosophes ses amis. On parle de la liberté, et il soutient à cor et à cri que l'homme est libre. Je le laisse dire ; mais à la chute du jour, je le tire en un coin et je lui demande compte de ses actions. Il ne sait rien, mais rien du tout de ce qu'il a fait, et je vois que, machine pure, simple et passive des différents motifs qui l'ont mû, loin d'avoir été libre, il n'a pas même produit un seul acte exprès de sa volonté. Il a pensé, il a senti, mais il n'a pas agi plus librement qu'un corps inerte, qu'un automate de bois qui aurait exécuté les mêmes choses que lui.

(*Éléments de physiologie.*)

LETTRES

A FALCONET

Juillet 1767.

Eh bien, mon ami, où en êtes-vous? Profitez-vous de l'absence de la cour et du retour de la belle saison? Ce cheval respire-t-il? S'élance-t-il fièrement vers les contrées barbares? Nous offrira-t-il bientôt l'image d'un des plus beaux mouvements qu'il y ait dans la nature, un grand espace franchi d'un saut, par un animal qui sent son cavalier et qui lui répond? Le beau centaure à faire que le centaure-czar! Et ce czar? Il me semble que je le vois. Comme il commande! Comme les obstacles disparaissent devant lui!... Ils en mourront de rage, tous ces petits talents jaloux qui vous condamnèrent ici, en dépit de l'ange, du prophète de Saint-Roch, de Saint-Ambroise, *et cætera*, à la sculpture délicate, au madrigal, à l'idée ingénieuse et fine. Je t'en prie, mon ami, tue-les. Que j'aie le plaisir de les voir foulés, écrasés sous les pieds de ton cheval...

Cependant voilà votre retour dans la chaumière de la rue d'Anjou reculé de huit ans. Faut-il donc que je dise avec un certain personnage de la Bible, mauvais roi mais assez bon père, qui venait de perdre son enfant : Il ne peut plus revenir à moi, il ne me reste plus que d'aller à lui. Nous ne nous reverrons plus! Vous vous trompez, mon ami, nous nous reverrons. Je vous serrerai entre mes bras. Sera-ce avant l'inauguration de votre premier monument? C'est ce que j'ignore, mon ami. J'ai un cœur aussi; mais tout contrarie ma volonté. Je suis en presse entre une infinité

de devoirs que je ne saurais concilier. Vous m'appelez; l'amitié, la reconnaissance me tirent d'un côté. D'autres sentiments me retiennent, et au milieu de ce conflit, je me sens déchiré. Ah! mon ami, mon ami, vous parlez bien à votre aise, vous ne savez pas tout. Au milieu du désordre de ma tête et de la peine de mon âme, j'avais imaginé de tenter quelque grande chose qui répondît aux vues de Sa Majesté Impériale et qui donnât aux circonstances le temps de changer. Votre dernière lettre, celle de M. le général Betzky, écrite sous la dictée de Sa Majesté, ont renversé toutes les espérances dont je m'étais bercé. Il n'est que trop vrai que c'est moi qu'on veut et non mon ouvrage.

J'allais prendre la plume. J'allais vous écrire, mon ami, lorsque j'ai reçu votre lettre, votre cruelle lettre, et la lettre plus cruelle encore de M. le général Betzky. Encore un moment, mon ami. Je sens que mon âme s'ouvrira, mais que le moment n'en est pas encore venu. Comment deux lettres, l'une pleine de l'amitié la plus tendre et du plus vif intérêt, l'autre qui met le comble à une longue suite de bontés, où l'on daigne lever nos inquiétudes, où l'on s'occupe avec une délicatesse, un charme infini, à me réconcilier avec les grâces que l'on m'accorde, où l'on m'invite, où l'on me promet le repos, la protection et la paix; où une souveraine, suspendant ses fonctions les plus importantes, dicte à son ministre, adresse elle-même à un étranger ignoré, à un petit particulier qui doit à son souvenir la meilleure partie de sa considération et de son orgueil, les choses les plus douces, les plus flatteuses, les plus honorantes, comment deux lettres que j'arrose alternativement de mes larmes, des larmes

de la joie, peuvent-elles devenir cruelles? Ah! mon ami, viens, arrache de mon cœur un sentiment qui le domine, finis ce combat et je te suis. Encore une fois, tu parles bien à ton aise, tu ne sais pas. Tu vas savoir.

J'ai une femme âgée et valétudinaire. Elle touche à la soixantaine, et il est tout naturel qu'elle soit attachée à ses parents, à ses amis, à ses connaissances, à son époux et à tous les entours de son petit foyer. Emmène-t-on avec soi sa femme infirme et sexagénaire? et, si on la laisse, fait-on bien?

J'ai un enfant qui a du sens et de la raison. Voici le moment ou jamais de lui donner l'éducation que je lui dois. Le moment de faire le véritable rôle de père, est-ce celui de s'éloigner? Incessamment cet enfant sera nubile. Autres soucis, autres soins.

Je pourrais m'étendre davantage sur ces points, mais je vous avouerai, à ma honte, que ces deux motifs les plus honnêtes et les plus raisonnables sont peut-être ceux qui m'arrêtent le moins. Ah! si je pouvais être aussi pauvre amant que je suis pauvre père et pauvre époux! Je ne ménage pas les expressions, comme vous voyez. C'est que quand on fait tant que d'ouvrir son âme à son ami, il ne la faut point ouvrir à demi.

Que vous dirai-je donc! que j'ai une amie; que je suis lié par le sentiment le plus fort et le plus doux avec une femme à qui je sacrifierais cent vies, si je les avais. Tenez, Falconet, je pourrais voir ma maison tomber en cendres, sans en être ému; ma liberté menacée, ma vie compromise, toutes sortes de malheurs s'avancer sur moi, sans me plaindre, pourvu qu'elle me restât. Si elle me disait : « Donne-moi de ton sang, j'en veux boire », je m'en épuiserais pour l'en rassasier.

Entre ses bras, ce n'est pas mon bonheur, c'est le sien que j'ai cherché! Je ne lui ai jamais causé la moindre peine; et j'aimerais mieux mourir, je crois, que de lui faire verser une larme. A l'âme la plus sensible elle joint la santé la plus faible et la plus délicate. J'en suis si chéri, et la chaîne qui nous enlace est si étroitement commise avec le fil délié de sa vie, que je ne conçois pas qu'on puisse secouer l'une sans risquer de rompre l'autre. Parle, mon ami, parle. Veux-tu que je mette la mort dans le sein de mon amie? Voilà ce dont il s'agit; voilà le grand obstacle, et mon Falconet est bien fait pour en sentir toute la force. J'ai deux souveraines, je le sais bien, mais mon amie est la première et la plus ancienne. C'est au bout de dix ans que je te parle comme je fais. J'atteste le ciel qu'elle m'est aussi chère que jamais. J'atteste que ni le temps, ni l'habitude, ni rien de ce qui affaiblit les passions ordinaires, n'a rien pu sur la mienne; que depuis que je l'ai connue, elle a été la seule femme qu'il y eût au monde pour moi. Et tu veux qu'un jour, que demain, je me jette, à son insu, dans une chaise de poste; que je m'en aille à mille lieues d'elle, et que je la laisse seule, désolée, accablée, désespérée. Le ferais-tu? Et si elle en mourait? Cette idée me trouble la tête. Je ne lui survivrais pas; non, j'en suis sûr. Ah! mon ami! laisse aux bienfaits de l'impératrice toute leur valeur, tout leur prix. N'amène pas par tes conseils un moment où... ah! mon ami! ah! grande impératrice, pardonnez-moi tous les deux. Je ne suis point ingrat. Je ne le fus jamais! mais j'aime, et rien au monde ne me doit paraître comparable au bonheur, à la tendresse, à la vie de mon amie, si je sais bien aimer.

A MADEMOISELLE VOLLAND

Au Grandval, le 15 octobre 1760.

Des pluies continuelles nous tiennent renfermés. Mme d'Holbach s'use la vue à broder; Mme d'Aine digère étalée sur des oreillers; le père Hoop, les yeux à moitié fermés, la tête fichée sur ses deux épaules, et les mains collées sur ses deux genoux, rêve, je crois, à la fin du monde. Le Baron lit, enveloppé dans une robe de chambre et renforcé dans un bonnet de nuit; moi, je me promène en long et en large, machinalement. Je vais à la fenêtre voir le temps qu'il fait, et je crois que le ciel fond en eau, et je me désespère..... Est-il possible que j'aie déjà vécu près de quinze jours sans avoir entendu parler de vous? Ne m'avez-vous point écrit? ou Damilaville a-t-il oublié nos arrangements? ou ce subalterne qui devait recevoir vos lettres à Charenton, me les apporter ici, et prendre les miennes, serait-il arrêté par les mauvais temps? C'est cela. Quand il s'agit d'accuser les dieux ou les hommes, c'est aux dieux que je donne la préférence. Il y a près de deux lieues d'ici à Charenton; les chemins sont impraticables; et le ciel est si incertain qu'on ne peut s'éloigner pour une heure, sans risquer d'être noyé. Cependant je suis très maussade; c'est Mme d'Aine qui me le dit à l'oreille. Les sujets de conversation qui m'intéresseraient le plus, si j'avais l'âme satisfaite, ne me touchent presque pas. Le Baron a beau dire : « Allons donc, philosophe, réveillez-vous », je dors. Il ajoute inutilement : « Croyez-moi; amusez-vous ici, et soyez sûr qu'on s'amuse bien ailleurs sans vous. » Je n'en crois rien. Comme il n'y a rien à tirer de moi, le

voilà qui s'adresse au père Hoop. « Eh bien, vieille momie, que ruminez-vous là? — Je rumine une idée bien creuse. — Et cette idée, c'est? — C'est qu'il y a eu un moment où il n'a tenu à rien que l'Europe ne vît un jour le souverain pontificat et la royauté réunis dans la même personne et ne soit retombée à la longue sous le gouvernement sacerdotal. — Quand, et comment cela? — Ce fut lorsqu'on délibéra si l'on permettrait ou non aux prêtres de se marier. Les Pères du Concile de Trente, attachés à de misérables petites vues de discipline ecclésiastique, étaient bien loin de sentir toute l'importance de cette affaire. — Ma foi, je ne la sens pas plus qu'eux. — Écoutez-moi. Si l'on eût permis aux prêtres de se marier, n'est-il pas certain que le souverain marié eût pu se faire ordonner prêtre? Et croyez-vous que, fatigué des embarras continuels que les chefs du clergé donnent partout aux souverains, aucun d'entre eux ne se fût avisé de les terminer en réunissant en sa personne la puissance ecclésiastique à la puissance civile? et si cet exemple eût été donné une fois, croyez-vous qu'il n'eût pas été suivi? — C'est-à-dire, père Hoop, que le roi aurait dit la messe et fait le prône? — Oui, madame, tout comme un autre. Le souverain ordonné eût fait ordonner son fils; les princes du sang se seraient fait ordonner eux et leurs enfants. Vous verriez aujourd'hui tous les grands engagés dans les ordres; la nation divisée en deux classes : l'une noble et l'autre sacerdotale, qui aurait rempli les fonctions importantes de la société, et qui aurait attiré vers elle le respect que l'on doit à la dignité, à la naissance et aux talents; l'autre imbécile, stupide, esclave, avilie, qui aurait été condamnée aux

travaux mécaniques et que la double autorité des lois et de la superstition aurait tenue sans cesse courbée sous le joug. Bientôt la science se serait retirée dans le sein des familles nobles et sacerdotales; pontifes et juges de la nation, les grands auraient encore été ses médecins, ses astronomes, ses théologiens, ses jurisconsultes, ses historiens, ses poètes, ses géomètres, ses chimistes, ses naturalistes, ses musiciens. Jaloux de la lumière qu'ils n'auraient pas manqué d'envier à la multitude, ils n'auraient trouvé de moyen plus sûr de la réserver à leurs enfants que par la langue secrète et l'écriture sacrée; l'hiéroglyphe aurait reparu avec le silence et le mystère des collèges anciens; l'imbécillité nationale s'accroissant avec le temps, l'hiéroglyphe, qui n'eût été dans le commencement qu'un symbole, serait devenu une idole pour le peuple, qui serait descendu peu à peu dans les absurdités de la superstition égyptienne, et Dieu sait quand il en serait sorti. Il y a des révolutions qui ont eu des causes moins importantes et des suites plus étranges. Quoi qu'il en soit, le magianisme des Perses n'a peut-être pas eu d'autre commencement. — Et si tout cela avait eu lieu, ma fille, tu coucherais avec un prêtre et tu ferais des petits clercs. »

Combien de choses, pour et contre cette idée, n'aurais-je pas dites, si j'avais été capable d'attention! Mais une inquiétude a saisi mon esprit, et je ne saurais l'en délivrer... Arrivez donc, lettres de mon amie; venez me rendre à mes amis, à leur entretien et aux autres amusements de la maison où je suis.

Ils conviennent tous deux que le gouvernement sacerdotal est le pire de tous; et les raisons qu'ils en apportent me frappent. « Point de commandement

plus dur et plus absolu que celui qui s'exerce de la part des dieux. La masse des préjugés et des superstitions s'accroissant au gré de la cupidité du prêtre, elle devient énorme à la fin; c'est un fardeau sous lequel la liberté et la raison sont également étouffées. Plus celui qui commande met de disproportion et de distance entre lui et celui qui lui obéit, moins le sang et la sueur de celui-ci lui sont précieux, plus la servitude est cruelle. Partout où les prêtres ont été souverains, il reste dans la vénération que les peuples leur portent encore, quoiqu'ils n'aient plus que le titre de prêtres, des vestiges qui ne montrent que trop à quel indigne excès elle était portée lorsqu'ils marchaient le sceptre dans une main et l'encensoir dans l'autre, et qu'ils allaient s'asseoir sur le trône et sur l'autel à côté du dieu. Dans plusieurs contrées de l'Asie, des espèces de cénobites sortent encore aujourd'hui de leur retraite et se montrent dans les villes; ils sont tout nus; ils se promènent dans les rues en sonnant une clochette; et les femmes de tout état accourent en foule autour d'eux, se prosternent à leurs pieds, et leur baisent dévotement cette partie du corps que l'honnêteté ne permet pas de nommer. — Et vous croyez, père Hoop, que, si j'étais dans ce pays-là, j'irais aussi! — Si vous iriez, madame! par Dieu! je le crois : la reine y va bien. » Et puis voilà notre Écossais et Mme d'Aine qui s'arrachent les yeux et qui se disent les choses les plus folles. « Un vilain marsouin comme cela, plus vieux, plus laid, plus ridé, plus crasseux! Et qui sait où cela s'est fourré? — La piété ne fait pas ces réflexions-là. — Oh! je les ferais, moi, s'il fallait en passer par là; je vous promets que je l'aurais fait échauder préalablement

par ma femme de chambre comme un cochon de lait. — Madame! un prêtre, échaudé comme un cochon de lait! — Oui, oui. — Mais, sans aller si loin, a ajouté le père Hoop, interrogez un petit sous-vicaire de Saint-Roch, qui prétend sept fois la semaine attirer le Dieu du ciel sur la terre, s'en nourrir et le donner à manger à Pâques à dix mille personnes, et demandez-lui ce qu'il pense de son sublime ministère, en comparaison de la fonction du magistrat, et de la dignité de prince et de souverain. Son tribunal n'est pas magnifique; c'est une boîte chétive adossée contre le pilier froid d'une église; mais quand il y est renfermé, il se regarde comme le représentant de celui qui doit juger un jour les vivants et les morts; c'est à lui qu'il a été donné de délier ou de lier, d'absoudre ou de retenir; le ciel ratifie l'arrêt qu'il a prononcé, et les portes en sont ouvertes ou fermées à son gré. Lorsqu'il voit à ses pieds le monarque humilié confesser ses fautes, implorer sa médiation, accepter l'expiation qu'il lui plaît de prescrire, quelle idée trop haute peut-il concevoir de lui-même? Et si à l'orgueil de tant de prérogatives extraordinaires il joignait celui d'imposer des lois, de commander à des armées, et de gouverner; simples mortels, que serions-nous devant lui? Voyez les Jésuites, souverains et pontifes au Paraguay, comme ils en usent avec leurs sujets! Ces misérables travaillent sans relâche et ne possèdent rien. Ont-ils commis la plus petite faute? le Père les appelle: il leur fait signe; ils se déculottent, s'étendent à terre, reçoivent cent coups d'étrivières, se relèvent, remettent leurs culottes, remercient le bon Père, le saluent très humblement, baisent le bout de sa manche, et s'en vont contents et gais, s'ils le peuvent. »

18 octobre 1760.

Chère femme, combien je vous aime! combien je vous estime! En dix endroits votre lettre m'a pénétré de joie. Je ne saurais vous dire ce que la droiture et la vérité font sur moi. Si le spectacle de l'injustice me transporte quelquefois d'une telle indignation que j'en perds le jugement, et que, dans ce délire, je tuerais, j'anéantirais; aussi celui de l'équité me remplit d'une douceur, m'enflamme d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il fallait la perdre, ne me tiendrait à rien : alors il me semble que mon cœur s'étend au dedans de moi, qu'il nage; je ne sais quelle situation délicieuse et subite me parcourt partout; j'ai peine à respirer; il s'excite à toute la surface de mon corps comme un frémissement; c'est surtout au haut du front, à l'origine des cheveux qu'il se fait sentir; et puis les symptômes de l'admiration et du plaisir viennent se mêler sur mon visage avec ceux de la joie, et mes yeux se remplissent de pleurs. Voilà ce que je suis quand je m'intéresse vraiment à celui qui fait le bien. O ma Sophie, combien de beaux moments je vous dois! combien je vous en devrai encore! O Angélique, ma chère enfant, je te parle ici et tu ne m'entends pas; mais si tu lis jamais ces mots quand je ne serai plus, car tu me survivras, tu verras que je m'occupais de toi, et que je disais, dans un temps où j'ignorais quel sort tu me préparais, qu'il dépendait de toi de me faire mourir de plaisir ou de peine. Les parents ne sont pas assez affligés quand leurs enfants font le mal; ils ne sont pas assez heureux quand leurs enfants font le bien; jamais ils ne voient le plaisir et la peine faire couler leurs pleurs.

Un des moments les plus doux de ma vie, ce fut il y a plus de trente ans, et je m'en souviens comme d'hier, lorsque mon père me vit arriver du collège les bras chargés des prix que j'avais remportés, et les épaules chargées des couronnes qu'on m'avait données, et qui trop larges pour mon front, avaient laissé passer ma tête. Du plus loin qu'il m'aperçut, il laissa son ouvrage, il s'avança sur sa porte, et se mit à pleurer. C'est une belle chose qu'un homme de bien et sévère qui pleure !

Chère amie, pardonnez-moi cet écart, c'est vous qui m'avez échauffé. J'ai suivi ma chaleur, et j'ai écrit tout ce qu'elle m'inspirait. . . . .
. . . .

Il y a deux nouveaux papiers sur l'affaire des Calas ; ce sont des espèces de requêtes adressées à M. le chancelier par les frères ; si on ne les imprime pas incessamment, je vous les ferai copier.

Vous êtes étonnée de l'atrocité de ce jugement de Toulouse ; mais songez que les prêtres avaient inhumé le fils comme martyr, et que, s'ils avaient absous le père, il aurait fallu exhumer et traîner sur la claie le prétendu martyr. Il y a un des juges qui en a perdu la tête. C'est Voltaire qui écrit pour cette malheureuse famille. Oh ! mon amie, le bel emploi du génie ! Il faut que cet homme ait de l'âme, de la sensibilité, que l'injustice le révolte, et qu'il sente l'attrait de la vertu. Eh ! que lui sont les Calas ? qui est-ce qui peut l'intéresser pour eux ? quelle raison a-t-il de suspendre des travaux qu'il aime, pour s'occuper de leur défense ? Quand il y aurait un Christ, je vous assure que Voltaire serait sauvé.

Paris, ce 12 août 1762.

Voilà, mon amie, le billet d'enterrement des Jésuites. Je l'ai rogné le plus court que j'ai pu pour le déguiser à la poste ; mais j'ai chiffré toutes les pages. Me voilà délivré d'un grand nombre d'ennemis puissants. Qui est-ce qui aurait deviné cet événement, il y a un an et demi ? Ils ont eu tant de temps pour prévenir ce coup, qu'il fallait ou qu'ils eussent bien peu de crédit, ou que le roi eût bien résolu leur destruction : c'est le dernier qui est le plus vraisemblable. L'affaire du Portugal aura jeté sur l'affaire de France quelque lueur qui les aura montrés au monarque sous un aspect odieux ; il aura attendu le moment de se défaire de gens qui l'avaient frappé, et qu'il voyait sans cesse la main levée sur lui ; celui de la banqueroute scandaleuse du père La Valette aura paru favorable ; ils se mêlaient de trop d'affaires. Depuis environ deux cents ans qu'ils existent, il n'y en a presque pas un qui n'ait été marqué par quelque forfait éclatant. Ils brouillaient l'Église et l'État : soumis au despotisme le plus outré dans leurs maisons, ils en étaient les prôneurs les plus abjects dans la société ; ils prêchaient au peuple la soumission aveugle aux rois, l'infaillibilité du pape, afin que, maîtres d'un seul, ils fussent maîtres de tous. Ils ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de leur général ; il était pour eux le Vieux de la Montagne. Leur régime n'est que le machiavélisme réduit en préceptes. Avec tout cela, un seul homme, tel que Bourdaloue, pouvait les sauver ; mais ils ne l'avaient pas. Ce qu'il y a de plaisant, c'est la bonne foi avec laquelle les Jansénistes triomphent de leurs ennemis. Ils ne voient pas l'oubli dans lequel ils vont tomber : c'est la fable des deux chevrons

arc-boutés et en querelle avec le faîte de la maison. Le maître, impatienté de leur mésintelligence, abattit l'un, et l'autre tomba. Les évêques mécontents entendent bien mieux leur affaire. Cette boutique de Jésuites contenait toutes sortes de denrées, bonnes, mauvaises ; mais elle était bien fournie ; ceux qui la tenaient étaient de grands charlatans ; ils amassaient autour d'eux beaucoup de gens, et la barque de saint Pierre voguait. Ces événements font bien rire les philosophes. Au reste, ces bons Pères avaient conservé de l'espérance jusqu'à la dernière extrémité, à en juger par la surprise et la consternation qu'on leur a vues lorsqu'on leur a signifié les arrêts. Plusieurs avaient l'air de malfaiteurs qu'on a condamnés. Un homme de ma connaissance, constitué au milieu d'eux par son état et par les circonstances, ne les aimant pas à beaucoup près, n'a pu résister au spectacle de leur désespoir, et s'est retiré ; aujourd'hui même on les plaint ; demain on les chansonnera ; après-demain, on n'y pensera plus : c'est le caractère du joli peuple français.

Toute la matinée d'hier mercredi, ils la passèrent à dire et à faire dire des messes dans leurs trois églises, et à demander leur conservation à Dieu, qui ne les a pas exaucés. Entre onze heures et midi, il y avait dans leur cour un troupeau de dévotes qui se tordaient les mains, qui s'arrachaient leurs coiffes, et qui hurlaient comme des insensées. Vous vous doutez bien de la rumeur que tout cela fait ici. On attend sous quelques jours un troisième arrêt du Parlement dont j'ignore l'objet ; et, immédiatement après, un édit du roi, confirmatif des arrêts du Parlement.

Il me semble que j'entends et que je vois Voltaire ;

il lève ses yeux et ses mains au ciel, il dit : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.*

Je vous salue et vous embrasse de tout mon cœur. Il est tard, il faut que je coure chez Le Breton pour y mettre en ordre les planches de notre second volume qui doit paraître incessamment. J'espère qu'on en sera plus content encore que du premier ; il est mieux pour la gravure, plus varié et plus intéressant pour les objets Si nos ennemis n'étaient pas les plus vils des mortels, ils crèveraient de honte et de dépit. Le huitième volume de discours tire à sa fin ; il est plein de choses charmantes et de toutes sortes de couleurs. J'ai quelquefois été tenté de vous en copier des morceaux. Cet ouvrage produira sûrement avec le temps une révolution dans les esprits, et j'espère que les tyrans, les oppresseurs, les fanatiques et les intolérants n'y gagneront pas. Nous aurons servi l'humanité ; mais il y aura longtemps que nous serons réduits dans une poussière froide et insensible, lorsqu'on nous en saura quelque gré. Pourquoi ne pas louer les gens de bien de leur vivant, puisqu'ils n'entendent rien sous la tombe ? Voilà le moment de se consoler en se rappelant la prière du philosophe musulman : « O mon Dieu, pardonne aux méchants, parce que tu n'as rien fait pour eux, puisque tu les as laissés devenir méchants ; les bons n'ont rien de plus à te demander, parce qu'en les faisant bons tu as tout fait pour eux.

A Paris, le 3 octobre 1762.

Vous savez que M. Tronchin avait été appelé en poste à Lyon pour la maladie de son associé, et que

mes seize mille livres étaient restées entre les mains de M. Colin de Saint-Marc. D'abord, il est inouï combien ma sécurité, bien ou mal fondée là-dessus, m'a attiré de petites querelles domestiques. J'en étais là, lorsque je reçois de M. Tronchin une lettre pour M. de Saint-Marc ; je la garde sept ou huit jours, parce que les choses d'intérêt ne sont pas celles qui me remuent ; cependant sur les six heures du soir, un jour que j'allai causer avec la chère sœur, je me trouve à la porte de l'hôtel des Fermes ; je me ressouviens de ma lettre, et j'entre. M. de Saint-Marc n'était pas à son bureau, mais il allait y entrer : c'est ce que ses commis me dirent, car ils sont fort polis. En effet il arrive, comme ils me parlaient. Je vais au-devant de M. Colin de Saint-Marc, qui ne m'entend pas. M. Colin de Saint-Marc, le chapeau sur la tête, marche ; je le suis presque en courant. Il arrive dans la seconde pièce de son bureau ; il s'assied dans son fauteuil, et je reste droit. Je lui présente ma lettre ; il la prend, l'ouvre et la lit ; se met à regarder un moment au plafond, et, me rendant ma lettre en la jetant sur un coin de sa table, me dit : *Je n'ai pas mémoire de cela,* puis il prend une plume, se met à écrire, et me laisse debout, là, sans me parler davantage. Tandis qu'il écrivait sans me regarder, je lui déclinais mon nom, et je lui faisais mon histoire. Sur la fin de cette histoire, mon homme s'arrête, et se tracassant avec un de ses doigts la main droite, il me dit : « Ah ! oui, je me rappelle cela. J'ai touché vos lettres de change. Je n'ai point de billets à vous donner. Ils veulent tous de ces billets ; c'est une rage, je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas quand j'en aurai ; je n'irai point dépouiller pour vous ceux qui en

ont. Revenez; mais ne revenez pas demain : dans huit jours, dans un mois, dans deux; » et puis mon homme se remet à écrire, et moi je m'en vais.

Eh bien, comment cela vous semble-t-il? Parce que M. Colin de Saint-Marc a cent mille écus de rente, il faut qu'il me traite comme un faquin. J'étais enragé dans ce moment de n'être pas le comte de Charolais, ou quelque autre personnage important, et de ne pouvoir renouveler avec M. Colin de Saint-Marc la scène du président de Meinières avec un procureur au Parlement. C'était le matin; il était en redingote, en mauvaise perruque ronde, en bas de laine gris, un mouchoir de soie autour du cou, ce qui n'était pas propre à sauver sa mauvaise mine. Il était pour une somme considérable dans un état de créances que ce procureur ne se pressait pas d'acquitter. Il entre dans l'étude sans façon, il s'adresse au procureur honnêtement, parce que le président de Meinières est l'homme de France le plus doux et le plus honnête, qu'il en a la réputation, et que c'est ainsi que je l'ai vu chez lui et chez moi. « Monsieur, il y a longtemps que j'attends, pourriez-vous me dire quand je serai payé? — Je n'en sais rien. » Le président était debout, le procureur assis; le président chapeau bas, le procureur la tête couverte de son bonnet; le président parlait, le procureur écrivait. « Monsieur, c'est que je suis pressé. — Ce n'est pas ma faute. — Cela se peut. Cependant voilà mes titres; je les ai apportés, et vous m'obligerez de les regarder. — Je n'ai pas le temps. — Monsieur, de grâce, faites-moi ce plaisir. — Je ne saurais, vous dis-je. — Monsieur... — Vous m'interrompez. Est-ce que vous croyez, mon ami, que je n'ai que votre affaire en tête?

Vous serez payé avec les autres. Allez-vous-en, et ne m'ennuyez pas davantage. — Monsieur, je suis fâché de vous ennuyer, mais vous n'êtes pas le premier. — Tant pis, il ne faut ennuyer personne. — Il est vrai, mais il ne faut brusquer personne. — Cela fait le plaisant! — Le plus plaisant des deux, je vous jure, monsieur, que ce n'est pas moi; on me doit, j'ai besoin, je voudrais toucher mon argent. Je ne vous demande que de jeter un coup d'œil sur mes titres. — Voyons donc, voyons ces titres; si on avait affaire à deux hommes comme vous par jour, il faudrait renoncer au métier. » Le président déploie ses titres, et le procureur lit : Monsieur le président de Meinières, etc.; et aussitôt le voilà qui se lève : « Monsieur le président, je vous demande mille pardons...; je n'avais pas l'honneur de vous connaître...; sans cela... » Le président le prend par la main, l'éloigne de son fauteuil, s'y place, et lui dit : « Maître un tel, vous êtes un insolent; il ne s'agit pas de moi, je vous pardonne; mais je viens de voir la manière indigne et cruelle dont vous en usez avec les malheureux qui ont affaire à vous. Prenez garde à ce que vous ferez à l'avenir; s'il me revient jamais une plainte sur votre compte, je vous fais perdre un état que vous remplissez si mal. Adieu. » Eh bien, qu'en pensez-vous? Tandis que M. Colin de Saint-Marc me traitait comme le procureur, n'aurait-il pas été fort doux d'être le président? Vous riez de cela, et j'en ris aussi à présent. Mme Le Gendre dit qu'elle se serait assise sur la table de M. Colin de Saint-Marc; mais on est si surpris, si peu fait à se trouver tout à coup un valet...

Il vient d'arriver ici une petite aventure qui prouve que tous nos beaux sermons sur l'intolérance n'ont

pas encore porté de grands fruits. Un jeune homme bien né, les uns disent garçon apothicaire, d'autres garçon épicier, avait dessein de faire un cours de chimie; son maître y consentit, à condition qu'il payerait pension; le garçon y souscrivit. Au bout du quartier, le maître demanda de l'argent, et l'apprenti paya. Peu de temps après, autre demande du maître, à qui l'apprenti représenta qu'il devait à peine un quartier. Le maître nia qu'il eût acquitté le précédent. L'affaire est portée aux juges consuls. On prend le maître à son serment : il jure. Il n'est pas plutôt parjure que l'apprenti produit sa quittance, et voilà le maître amendé, déshonoré : c'était un fripon qui le méritait; mais l'apprenti fut au moins un étourdi, à qui il en a coûté plus cher que la vie. Il avait reçu en payement ou autrement, d'un colporteur appelé Lécuyer, deux exemplaires du *Christianisme dévoilé;* et il avait vendu un de ces exemplaires à son maître. Celui-ci le défère au lieutenant de police. Le colporteur, sa femme et l'apprenti sont arrêtés tous les trois; ils viennent d'être piloriés, fouettés et marqués, et l'apprenti condamné à neuf ans de galères, le colporteur à cinq ans, et la femme à l'Hôpital pour toute sa vie. L'arrêt associe au *Christianisme dévoilé*, l'*Homme aux quarante écus* et les *Vestales*, tragédie que nous avons lue manuscrite. Il n'y a qu'un cri contre M. de Sartine. Mais voyez-vous les suites de cet arrêt? Un colporteur m'apporte un ouvrage prohibé. Si j'en achète plus d'un exemplaire, je suis censé fauteur d'un commerce illicite, et exposé à une poursuite effroyable. Vous connaissez l'*Homme aux quarante écus*, et vous aurez bien de la peine à deviner par quelle raison il se trouve dans cet arrêt

infamant. C'est la suite du profond ressentiment que nos seigneurs gardent d'un certain article *Tyran* du *Dictionnaire portatif,* dont vous vous souviendrez peut-être. Ils ne pardonneront jamais à Voltaire d'avoir dit qu'il valait mieux avoir affaire à une seule bête féroce, qu'on pouvait éviter, qu'à une bande de petits tigres subalternes qu'on trouvait sans cesse entre ses jambes. Et voilà la raison pour laquelle le *Dictionnaire portatif* a été brûlé dans l'affaire du jeune La Barre qui n'avait point ce livre.

Je crains bien qu'en dépit de toute sa considération, de toute sa protection, de tous ses rares talents, de tous ses beaux ouvrages, ces gens-là ne jouent quelque mauvais tour à notre pauvre patriarche. Je sais bien que la postérité reversera sur eux l'ignominie dont ils auront prétendu le couvrir ; mais de quoi cela guérira-t-il l'homme réduit en cendres? Savez-vous qu'ils ont délibéré, il y a trois jours, de le décréter?

Je reviens sur ces deux malheureux qu'ils ont condamnés aux galères. Au sortir de là, que deviendront-ils? Il ne leur reste plus qu'à se faire voleurs de grands chemins. Les peines infamantes, qui ôtent à l'homme toute ressource, sont pires que les peines capitales qui lui ôtent la vie.

Je suis fou à lier de ma fille. Elle dit que sa maman prie Dieu et que son papa fait le bien; que ma façon de penser ressemble à mes brodequins, qu'on ne met pas pour le monde, mais pour avoir les pieds chauds; qu'il en est des actions qui nous sont utiles et qui nuisent aux autres, comme de l'ail qu'on ne mange pas quoiqu'on l'aime, parce qu'il infecte; que quand elle regarde ce qui se passe autour d'elle, elle n'ose

pas rire des Égyptiens; que si, mère d'une nombreuse famille, il y avait un enfant bien méchant, bien méchant, elle ne se résoudrait jamais à le prendre par les pieds et à lui mettre la tête dans un poêle. Et tout cela en une heure et demie de causerie, en attendant le dîner.

A J.-J. ROUSSEAU

Janvier 1757.

Mme d'Épinay m'a fait dire vendredi par monsieur son fils que vous arriveriez samedi et qu'il était inutile que j'allasse à l'Ermitage. Il eût été si bien à vous de venir et j'étais si convaincu que vous arriviez que je vous attendis tout le jour. Il n'est pas difficile de deviner par quelle raison une femme honnête et vraie a pu se déterminer à ce petit mensonge.

Je comprends, vous m'auriez chargé d'injures; vous m'auriez fermé votre porte, et l'on a voulu vous épargner un procédé qui m'aurait affligé et dont vous auriez eu à rougir. Mon ami, croyez-moi, n'enfermez point avec vous l'injustice dans votre asile, c'est une fâcheuse compagnie. Une bonne fois pour toutes, demandez-vous à vous-même : Qui est-ce qui a pris part à ma santé quand j'ai été malade? Qui est-ce qui m'a soutenu quand j'ai été attaqué? Qui est-ce qui s'est intéressé vivement à ma gloire? Qui est-ce qui s'est réjoui de mes succès? Répondez-vous avec sincérité et connaissez ceux qui vous aiment. Si vous avez dit à Mme d'Épinay quelque chose qui soit indigne de moi, tant pis pour vous : on me voit, on m'entend, et l'on comparera ma conduite avec vos discours. Je vous renvoie votre manuscrit, parce qu'on m'a fait assez entendre qu'en vous le reportant je vous exposerais à maltraiter votre

ami. Oh! Rousseau, vous devenez méchant, injuste, cruel, féroce, et j'en pleure de douleur. Une mauvaise querelle avec un homme que je n'estimai et que je n'aimai jamais comme vous m'a causé des peines et des insomnies. Jugez quel mal vous me faites. Mais je crains que les liens les plus doux ne vous soient devenus fort indifférents. Si je ne vous éloigne point par ma visite, écrivez-le-moi et j'irai vous voir, vous embrasser et conférer avec vous sur votre ouvrage. Il n'est pas possible que je vous en écrive, cela serait trop long. Vous savez que je n'ai que les mercredis et les samedis, et que les autres jours sont à la chimie. Faites-moi signe quand vous voudrez et j'accourrai ; mais j'attendrai que vous fassiez signe.

[Automne 1757.]

Il est certain qu'il ne vous reste plus d'amis que moi; mais il est certain que je vous reste. Je l'ai dit sans déguisement à tous ceux qui ont voulu l'entendre, et voici ma comparaison : c'est une maîtresse dont je connais bien tous les torts, mais dont mon cœur ne peut se détacher. Une bonne fois pour toutes, mon ami, que je vous parle à cœur ouvert. Vous avez supposé un complot entre tous vos amis pour vous envoyer à Genève, et la supposition est fausse. Chacun a parlé de ce voyage selon sa façon de penser et de voir. Vous avez cru que j'avais pris sur moi le soin de vous instruire de leurs sentiments, et cela n'est pas. J'ai cru devoir vous donner un conseil et j'ai mieux aimé risquer de vous en donner un que vous ne suivriez pas que de manquer à vous en donner un que vous devriez suivre. Je vous ai écrit, homme prudent, une lettre qui n'était que pour

vous et que vous communiquez à Grimm et à Mme d'Épinay ; et des embarras, des réticences équivalentes à de petits mensonges, des équivoques, des questions adroites, des réponses détournées ont été les suites de cette indiscrétion ; car, après tout, il fallait garder le silence que vous m'aviez imposé, et tous vos torts avec moi ne pouvaient me dispenser de la parole que je vous avais donnée.

Autre inadvertance : vous me faites une réponse et vous la lisez à Mme d'Épinay, et vous ne vous apercevez pas qu'elle contient des mots offensants pour elle, qu'elle montre une âme mécontente, que ses services y sont appréciés et réduits, et que sais-je encore ? Et qu'est-ce, par rapport à moi, que cette réponse ? Une ironie amère, une leçon aigre et méprisante, la leçon d'un précepteur due à son clerc ; et voilà le coup d'œil sous lequel vous ne craignez pas de nous faire voir l'un et l'autre à une femme que vous avez jugée.

J'ignorais sans doute beaucoup de choses que peut-être il eût fallu savoir pour vous conseiller, mais il y en avait de très importantes dont vous m'aviez instruit vous-même et je n'ai rien entendu des autres que je ne susse comme eux. Pour Dieu, mon ami, permettez à votre cœur de conduire votre tête et vous ferez le mieux qu'il est possible de faire ; mais ne souffrez pas que votre tête fasse des sophismes à votre cœur : toutes les fois que cela vous arrivera, vous aurez une conduite plus étrange que juste, et vous ne contenterez ni les autres ni vous-même.

Que deviendrais-je avec vous, si l'âpreté avec laquelle vous m'avez écrit m'avait déterminé à ne plus vous parler de vos affaires que quand vous me consul-

ıez? Mais tenez, mon ami, je m'ennuie déjà de
tes ces tracasseries; j'y vois tant de petitesse et de
sère que je ne conçois pas comment elles peuvent
ître et moins encore durer entre des gens qui ont un
u de sens, de fermeté et d'élévation.

Pourquoi délogez-vous de l'Ermitage? Si c'est im-
ssibilité d'y subsister, je n'ai rien à dire; mais toute
.tre raison d'en déloger est mauvaise, excepté encore
lle du danger que vous y pourriez courir dans la
.ison où nous allons entrer. Songez à ce que je vous
.s là, votre séjour à Montmorency aura mauvaise
râce. Eh bien, quand je me mêlerais encore de vos
ffaires sans les connaître assez, qu'est-ce que cela
ignifierait? Rien. Ne suis-je pas votre ami, n'ai-je pas
e droit de vous dire tout ce qui me vient en pensée?
N'ai-je pas celui de me tromper? Vous communiquer
ce que je croirai qu'il est honnête de faire, ce n'est pas
mon devoir? Adieu, mon ami, je vous ai aimé il y a
longtemps, je vous aime toujours; si vos peines sont
attachées à quelque mésentendu sur mes sentiments,
n'en ayez plus, ils sont les mêmes.

A GRIMM

[Octobre ou novembre 1757.]

Cet homme est un forcené. Je l'ai vu, je lui ai reproché, avec toute la force que donnent l'honnêteté et une sorte d'intérêt qui reste au fond du cœur d'un ami qui lui est dévoué depuis longtemps, l'énormité de sa conduite, les pleurs versés aux pieds de Mme d'Épinay, dans le moment même où il la chargeait près de moi des accusations les plus graves; cette odieuse apologie qu'il vous a envoyée, et où il n'y a pas une

seule des raisons qu'il avait à dire; cette lettre projetée pour Saint-Lambert, qui devait le tranquilliser sur des sentiments qu'il se reprochait, et où, loin d'avouer une passion née dans son cœur malgré lui, il s'excuse d'avoir alarmé Mme d'Houdetot sur la sienne. Que sais-je encore? Je ne suis point content de ses réponses; je n'ai pas eu le courage de le lui témoigner; j'ai mieux aimé lui laisser la misérable consolation de croire qu'il m'a trompé. Qu'il vive! Il a mis dans sa défense un emportement froid qui m'a affligé. J'ai peur qu'il ne soit endurci.

Adieu, mon ami; soyons et continuons d'être honnêtes gens : l'état de ceux qui ont cessé de l'être me fait peur. Adieu, mon ami; je vous embrasse bien tendrement... Je me jette dans vos bras comme un homme effrayé; je tâche en vain de faire de la poésie; mais cet homme me revient tout à travers mon travail, il me trouble, et je suis comme si j'avais à côté de moi un damné : il est damné, cela est sûr. Adieu, mon ami... Grimm, voilà l'effet que je ferais sur vous, si je devenais jamais un méchant : en vérité, j'aimerais mieux être mort. Il n'y a pas le sens commun dans tout ce que je vous écris, mais je vous avoue que je n'ai jamais éprouvé un trouble d'âme si terrible que celui que j'ai.

Oh! mon ami, quel spectacle que celui d'un homme méchant et bourrelé! Brûlez, déchirez ce papier, qu'il ne retombe plus sous vos yeux; que je ne revoie plus cet homme-là, il me ferait croire aux diables et à l'enfer. Si je suis jamais forcé de retourner chez lui, je suis sûr que je frémirai tout le long du chemin; j'avais la fièvre en revenant. Je suis fâché de ne lui avoir pas laissé voir l'horreur qu'il m'inspirait, et je ne me

oncilie avec moi qu'en pensant que vous, avec toute re fermeté, vous ne l'auriez pas pu à ma place : je sais pas s'il ne m'aurait pas tué. On entendait ses s jusqu'au bout du jardin; et je le voyais! Adieu, on ami, j'irai demain vous voir; j'irai chercher un mme de bien, auprès duquel je m'asseye, qui me ssure, et qui chasse de mon âme je ne sais quoi infernal qui la tourmente et qui s'y est attaché. Les oètes ont bien fait de mettre un intervalle immense ntre le ciel et les enfers. En vérité, la main me emble.

A VOLTAIRE

19 février 1758.

Je vous demande pardon, monsieur et cher maître, de ne vous avoir pas répondu plus tôt. Quoi que vous en pensiez, je ne suis que négligent. Vous dites donc qu'on en use avec nous d'une manière odieuse, et vous avez raison. Vous croyez que j'en dois être indigné, et je le suis. Votre avis serait que nous quittassions tout à fait l'*Encyclopédie* ou que nous allassions la continuer en pays étranger, ou que nous obtinssions justice et liberté dans celui-ci. Voilà qui est à merveille; mais le projet d'achever en pays étranger est une chimère. Ce sont les libraires qui ont traité avec nos collègues; les manuscrits qu'ils ont acquis ne nous appartiennent pas, et ils nous appartiendraient qu'au défaut des planches, nous n'en ferions aucun usage. Abandonner l'ouvrage, c'est tourner le dos sur la brèche, et faire ce que désirent les coquins qui nous persécutent. Si vous saviez avec quelle joie ils ont appris la désertion de d'Alembert et toutes les manœuvres qu'ils emploient

pour l'empêcher de revenir! Il ne faut pas s'attendre qu'on fasse justice des brigands auxquels on nous a abandonnés, et il ne nous convient guère de le demander; ne sont-ils pas en possession d'insulter qui il leur plaît sans que personne s'en offense? Est-ce à nous à nous plaindre, lorsqu'ils nous associent dans leurs injures avec des hommes que nous ne vaudrons jamais? Que faire donc? Ce qui convient à des gens de courage : mépriser nos ennemis, les poursuivre, et profiter, comme nous avons fait, de l'imbécillité de nos censeurs. Faut-il que, pour deux misérables brochures, nous oubliions ce que nous nous devons à nous-mêmes et au public? Est-il honnête de tromper l'espérance de quatre mille souscripteurs, et n'avons-nous aucun engagement avec les libraires? Si d'Alembert reprend et que nous finissions, ne sommes-nous pas vengés? Ah! mon cher maître! où est le philosophe? où est celui qui se comparait au voyageur du Boccalini? Les cigales l'auront fait taire. Je ne sais ce qui s'est passé dans sa tête; mais, si le dessein de s'expatrier n'y est pas à côté de celui de quitter l'*Encyclopédie*, il a fait une sottise; le règne des mathématiques n'est plus. Le goût a changé. C'est celui de l'histoire naturelle et des lettres qui domine. D'Alembert ne se jettera pas, à l'âge qu'il a, dans l'étude de l'histoire naturelle, et il est bien difficile qu'il fasse un ouvrage de littérature qui réponde à la célébrité de son nom. Quelques articles de l'*Encyclopédie* l'auraient soutenu avec dignité pendant et après l'édition. Voilà ce qu'il n'a pas considéré, ce que personne n'osera peut-être lui dire, et ce qu'il entendra de moi; car je suis fait pour dire la vérité à mes amis, et quelquefois aux indifférents; ce

qui est plus honnête que sage. Un autre se réjouirait en secret de sa désertion : il y verrait de l'honneur, de l'argent et du repos à gagner. Pour moi, j'en suis désolé, et je ne négligerai rien pour le ramener. Voici le moment de lui montrer combien je lui suis attaché; et je ne me manquerai ni à moi-même, ni à lui. Mais, pour Dieu, ne me croisez pas. Je sais tout ce que vous pouvez sur lui, et c'est inutilement que je lui prouverai qu'il a tort si vous lui dites qu'il a raison.

Paris, 1766.

Monsieur et cher maître, je sais bien que quand une bête féroce a trempé sa langue dans le sang humain, elle ne peut plus s'en passer ; je sais bien que cette bête manque d'aliment, et que, n'ayant plus de Jésuites à manger, elle va se jeter sur les philosophes. Je sais bien qu'elle a les yeux tournés sur moi et que je serai peut-être le premier qu'elle dévorera ; je sais bien qu'un honnête homme peut en vingt-quatre heures perdre ici sa fortune, parce qu'ils sont gueux ; son honneur, parce qu'il n'y a point de lois ; sa liberté, parce que les tyrans sont ombrageux ; sa vie, parce qu'ils comptent la vie d'un citoyen pour rien, et qu'ils cherchent à se tirer du mépris par des actes de terreur. Je sais bien qu'ils nous imputent leur désordre, parce que nous sommes seuls en état de remarquer leurs sottises. Je sais bien qu'un d'entre eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien tant qu'on ne brûlera que des livres. Je sais bien qu'ils viennent d'égorger un enfant pour des inepties qui ne méritaient qu'une légère correction paternelle. Je sais bien qu'ils ont jeté, et qu'ils tiennent encore dans les cachots un magistrat respectable à

tous égards, parce qu'il refusait de conspirer à la ruine de sa province et qu'il avait déclaré sa haine pour la superstition et le despotisme. Je sais bien qu'ils en sont venus au point que les gens de bien et les hommes éclairés leur sont et leur doivent être insupportables. Je sais bien que nous sommes enveloppés des fils imperceptibles d'une nasse qu'on appelle *police,* et que nous sommes entourés de délateurs. Je sais bien que je n'ai ni la naissance, ni les vertus, ni l'état, ni les talents qui recommandaient M. de La Chalotais, et que quand ils voudront me perdre, je serai perdu. Je sais bien qu'il peut arriver, avant la fin de l'année, que je me rappelle vos conseils, et que je m'écrie avec amertume : *O Solon, Solon !* Je ne me dissimule rien, comme vous voyez ; mon âme est pleine d'alarmes ; j'entends au fond de mon cœur une voix qui se joint à la vôtre, et qui me dit : « Fuis, fuis » ; cependant je suis retenu par l'inertie la plus stupide et la moins concevable, et je reste. C'est qu'il y a à côté de moi une femme déjà avancée en âge ; et qu'il est difficile de l'arracher à ses parents, à ses amis et à son petit foyer. C'est que je suis père d'une jeune fille à qui je dois l'éducation ; c'est que j'ai aussi des amis. Il faut donc les laisser, ces consolateurs toujours présents dans les malheurs de la vie, ces témoins honnêtes de nos actions ; et que voulez-vous que je fasse de l'existence, si je ne puis la conserver qu'en renonçant à tout ce qui me la rend si chère ? Et puis je me lève tous les matins avec l'espérance que les méchants se sont amendés pendant la nuit, et qu'il n'y a plus de fanatiques ; que les maîtres ont senti leurs véritables intérêts, et qu'ils reconnaissent enfin que nous sommes les

meilleurs sujets qu'ils aient. C'est une bêtise, mais c'est la bêtise d'une belle âme qui ne peut croire longtemps à la méchanceté. Ajoutez à cela que le danger qui nous menace tient à une disposition des esprits qui ne s'aperçoit point. La société présente un aspect si tranquille que l'âme, lasse de se tourmenter, se livre à une sécurité, perfide à la vérité, mais à laquelle il est presque impossible de se refuser. L'innocence et l'obscurité de sa vie sont deux autres sophismes bien séduisants. Et comment voulez-vous que celui qui n'en veut à personne s'imagine, sous les tuiles où il s'occupe à se rendre meilleur, que des bourreaux attendent le jour pour se saisir de lui, et le jeter dans un bûcher ? Quand on s'est rassuré par sa nullité, on se rassure par son importance. Dans un autre moment on se dit à soi-même : « Ils n'auront pas le front de persécuter un homme qui a consumé ses plus belles années à bien mériter de son pays ; n'est-ce pas assez qu'ils aient laissé à d'autres le soin de l'honorer, de le récompenser, de l'encourager ? s'ils ne m'ont pas fait de bien, ils n'oseront me faire du mal. » C'est ainsi qu'on est alternativement dupe de sa modestie et de son orgueil. Qui que vous soyez qui m'avez écrit la lettre pleine d'intérêt et d'estime que notre ami commun m'a remise, je sens toute la reconnaissance que je vous dois, et je jette d'ici mes bras autour de votre cou. Je n'accepte ni ne refuse vos offres. Plusieurs honnêtes gens, effrayés du train que prennent les choses, sont tentés de suivre le conseil que vous me donnez. Qu'ils partent, et quel que soit l'asile qu'ils auront choisi, fût-ce au bout du monde, j'irai. Notre ami m'a fait lire un ouvrage nouveau. Je tremble pour le moment où cet ouvrage sera connu. C'est un

homme qui a pris la torche de nos mains, qui est entré fièrement dans leur édifice de paille, et qui a mis le feu de tous côtés. Ils voudront faire un exemple, et, dans leur fureur, ils se jetteront sur le premier venu. Si cet ouvrage vous est connu, et que vous puissiez en différer la publicité jusqu'à des circonstances plus favorables, vous ferez bien. Je vais déposer votre lettre, afin qu'à tout évènement vous puissiez joindre à ma justification que je vous recommande le témoignage des précautions que vous aviez prises pour leur épargner un crime nouveau. Si j'avais le sort de Socrate, songez que ce n'est pas assez de mourir comme lui pour mériter de lui être comparé.

Illustre et tendre ami de l'humanité, je vous salue et vous embrasse. Il n'y a point d'homme un peu généreux qui ne pardonnât au fanatisme d'abréger ses années, si elles pouvaient s'ajouter aux vôtres. Si nous ne concourons pas avec vous à écraser la bête, c'est que nous sommes sous sa griffe, et si, connaissant toute sa férocité, nous balançons à nous en éloigner, c'est par des considérations dont le prestige est d'autant plus fort qu'on a l'âme plus honnête et plus sensible. Nos entours sont si doux, et c'est une perte si difficile à réparer ! . . . .

Les têtes s'échauffent ; ce feu se répand par degrés, les principes de liberté et d'indépendance, autrefois cachés dans le cœur de quelques gens qui pensent, s'établissent à présent et sont ouvertement avoués.

Chaque siècle a son esprit qui le caractérise. L'esprit du nôtre semble être celui de la liberté. La première attaque contre la superstition a été violente, sans mesure. Une fois que les hommes ont osé d'une manière

quelconque donner l'assaut à la barrière de la religion, cette barrière la plus formidable qui existe comme la plus respectée, il est impossible de s'arrêter. Dès qu'ils ont tourné des regards menaçants contre la majesté du ciel, ils ne manqueront pas le moment d'après de les diriger contre la souveraineté de la terre. Le câble qui tient et comprime l'humanité est formé de deux cordes; l'une ne peut céder sans que l'autre vienne à rompre.

Telle est notre position présente; et qui peut dire où cela nous conduira? Si la cour revient sur ses pas, ses adversaires apprendront à estimer leur force, et c'est ce qui ne pourrait arriver sans amener de graves conséquences. Nous touchons à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté; si c'est à l'esclavage, ce sera un esclavage semblable à celui qui existe au Maroc ou à Constantinople. Si tous les parlements sont dissous, et la France inondée de petits tribunaux composés de magistrats sans conscience comme sans autorité, et révocables au premier signe de leur maître, adieu tout privilège des états divers formant un principe correctif qui empêche la monarchie de dégénérer en despotisme. Si le mouvement qui aujourd'hui fait chanceler la constitution avait eu lieu avant l'expulsion des Jésuites, l'affaire pourrait être terminée; tous les tribunaux eussent été remplis en un clin d'œil de leurs affiliés et adhérents, et nous serions tombés dans une espèce de théocratie; d'où il suit qu'en moins d'un siècle nous eussions rétrogradé vers un état de barbarie la plus absolue. On ne permettrait plus d'écrire, nous n'oserions même plus penser; bientôt il deviendrait impossible de lire; car auteurs, livres et lecteurs seraient également proscrits.

A NAIGEON

Cet homme[1], dites-vous, est né jaloux de toute espèce de mérite. Sa manie de tout temps a été de rabaisser, de déchirer ceux qui avaient quelque droit à notre estime. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? Est-on un sot, parce que cet homme l'a dit? Non. Qu'en arrive-t-il? Le cri public s'élève en faveur du mérite rabaissé, déchiré, et il ne reste au censeur injuste que le titre d'envieux et de jaloux.

Cet homme, dites-vous, est ingrat. Son *bienfaiteur* est-il tombé dans la disgrâce, il lui tourne le dos, et se hâte d'aller encenser l'idole du moment. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? En méprise-t-on moins l'idole et son encenseur? Non. Qu'en arrive-t-il? On dit peut-être de l'homme disgracié qu'il avait mal placé sa faveur, et de l'autre, qu'il est un ingrat.

Cet homme, dites-vous, a fait l'apologie d'un vizir dont les opérations écrasaient les particuliers, sans soulager l'empire. Soit; mais qu'est-ce que cela fait? Le peuple en est-il plus opprimé, et le vizir moins digne du mortier d'Amurat? Non. Et que dit-on du vizir? On dit en soupirant qu'il est toujours en faveur, et l'on attend. Et de son apologiste? Que c'est un lâche ou un insensé.

Mais ce jaloux est un octogénaire, qui tint toute sa vie son fouet levé sur les tyrans, les fanatiques, et les autres grands malfaiteurs de ce monde.

Mais cet ingrat, constant ami de l'humanité, a quelquefois secouru le malheureux dans sa détresse, et vengé l'innocence opprimée.

1. Voltaire.

Mais cet insensé a introduit la philosophie de Locke et de Newton dans sa patrie, attaqué les préjugés les plus révérés sur la scène, prêché la liberté de penser, inspiré l'esprit de tolérance, soutenu le bon goût expirant, fait plusieurs actions louables, et une multitude d'excellents ouvrages. Son nom est en honneur dans toutes les contrées et durera dans tous les siècles.

Hé bien, à l'âge de soixante et dix-huit ans, il vint en fantaisie à cet homme couvert de lauriers de se jeter dans un tas de boue; et vous croyez qu'il est bien d'aller lui sauter à deux pieds sur le ventre, et de l'enfoncer dans la fange, jusqu'à ce qu'il disparaisse! Ah! monsieur, ce n'est pas là votre dernier mot.

Un jour cet homme sera bien grand, et ses détracteurs bien petits.

Pour moi, si j'avais l'éponge qui pût le nettoyer, j'irais lui tendre la main, je le tirerais de son bourbier, et le nettoierais. J'en userais à son égard comme l'antiquaire avec un bronze souillé. Je le décrasserais avec le plus grand ménagement pour la délicatesse du travail et des formes précieuses. Je lui restituerais son éclat, et je l'exposerais pur à votre admiration.

Bonjour, nous penserons diversement, mais nous ne nous en aimerons pas moins.

E faccia ogn' uno al suo senno.

TABLE

Paris. — Typ. Georges Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 15588.